



HAL
open science

Les voyages (trans)forment la jeunesse : exploration de la capacité (trans)formatrice des déplacements touristiques à travers l'étude des voyages au long cours des backpackers chinois

Marie Faulon

► To cite this version:

Marie Faulon. Les voyages (trans)forment la jeunesse : exploration de la capacité (trans)formatrice des déplacements touristiques à travers l'étude des voyages au long cours des backpackers chinois. Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2023. Français. NNT : 2023BOR30020 . tel-04202754

HAL Id: tel-04202754

<https://theses.hal.science/tel-04202754>

Submitted on 11 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN GÉOGRAPHIE

UMR PASSAGES

Les voyages (trans)forment la jeunesse

Exploration de la capacité (trans)formatrice des déplacements
touristiques à travers l'étude des voyages au long cours des
backpackers chinois

Présentée et soutenue publiquement le 10 juillet 2023 par

Marie FAULON

Sous la Direction d'Isabelle SACAREAU

Membres du Jury :

Philippe Duhamel, Professeur des Universités en géographie, ESTHUA

Jocelyn Lachance, Maître de Conférences, HDR en sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour

Emmanuelle Peyvel, Maîtresse de Conférences en géographie, Université de Bretagne Occidentale

Benjamin Taunay, Maître de Conférences, HDR en géographie, ESTHUA

Isabelle Thireau, Directrice d'études en sociologie, EHESS

Les voyages (trans)forment la jeunesse

Exploration de la capacité (trans)formatrice des déplacements touristiques à travers l'étude des voyages au long cours des *backpackers* chinois



REMERCIEMENTS

A bien des égards lors de cette thèse, je me suis souvent sentie, telle une ascensionniste en solitaire engagée sur la face sud de l'Annapurna I, bien seule. Et si seul mon nom est porté à cette conquête, c'est véritablement une cordée bruyante, cahotante et flamboyante qui m'a accompagnée.

Je tiens à remercier tout particulièrement la cheffe d'expédition – directrice de thèse – Isabelle Sacareau pour son implication, son guidage, son portage aussi, son soutien de tous les instants. Il y a sept ans, elle me donnait ma chance pour une première ascension en Himalaya et j'espère que des ascensions, il y en aura d'autres avec elle.

L'ascension vers la thèse s'effectue en équipe et celle de l'UMR Passages est particulièrement remarquable pour l'attention dont elle m'a entourée et le soutien constant dont elle a fait preuve à mon égard : Béatrice Collignon, Solange Pupier, Bénédicte Michallon, André-Frédéric Hoyaux, Marie Mellac, Pierre-Yves Trouillet, Marina Duféal, Sonia Dheur, Patrice Tissandier, Raphaël Schirmer, Pascal Tozzi... Je voudrais exprimer ma gratitude toute particulière pour Véronique André-Lamat qui, la première m'a donnée le goût du questionnement scientifique et du terrain.

Toutes les ascensions demandent des sponsors et administrateurs et les miens ont été particulièrement précieux. A toute l'équipe de l'École doctorale Montaigne d'un côté, Fabienne Perilhou, Chantal Duthu, Lorraine Martin, Stéphanie Brossard, à l'équipe de Passages de l'autre, Sylvie Vignolles puis Isabelle Nicolas, Hélène Grenier-Gen, Marie-Bernadette Darignac, je voudrais dire merci. Merci aussi à l'université Bordeaux-Montaigne et au CNRS pour leur soutien financier qui m'a permis d'aller au bout de ce projet.

J'ai bénéficié d'un soutien sans faille d'une équipe technique de très haut niveau qui m'a équipée de la base jusqu'au sommet : Grégoire Le Campion, Pablo Salinas-K, Julie Pierson et enfin Olivier Pissoat du côté du traitement des données et Shadia Kilouchi, Caroline Abelas et particulièrement Carlos Jenart du côté bibliographie. Ma reconnaissance pour votre aide et votre travail est sans fin.

Merci aussi à mes différents partenaires notamment à l'université de Ningbo qui m'ont accueillie, écoutée et conseillée sur la voie à prendre : Shen Shiwei, Wang Yuejiao, Dana et Eloïse.

Je tiens à remercier Philippe Duhamel, Jocelyn Lachance, Emmanuelle Peyvel, Benjamin Taunay et Isabelle Thireau d'avoir accepté de siéger dans ce jury de thèse pour ouvrir une discussion scientifique sur mon travail.

La montée vers le sommet n'est en réalité pas si solitaire car elle se fait côte à côte avec des compagnons de cordée incontournables pour l'émergence de nos pensées. Je tiens à remercier Arthur, Marine, Etienne, Ninon, Marie, Ophélie, Myriam, Morgane, Hervé Léa, Laila, Hugo pour toutes nos discussions. J'ai une pensée toute particulière pour Olivier et Mirwais aux côtés de qui j'ai effectué la dernière ligne droite vers le sommet. Djemila Zeneidi a été pendant longtemps la cheffe d'orchestre de la cacophonie de nos pensées et a contribué grandement à organiser la mienne en même temps qu'elle a accompagné l'émergence de ma légitimité à prendre la parole et à prendre position. Merci à elle pour son engagement à mes côtés.

Je n'oublie pas tous les participants à mon enquête qui ont pris de leur temps pour me répondre, pour m'expliquer leur vie et leur parcours au Népal et en Chine.

Évidemment, un immense merci à ma famille pour son soutien dans cette aventure : mon père, ma mère, Armelle et Pascal mes beaux-parents. Tom et Quentin, merci de ne vous être jamais trop intéressés à mon travail et de m'avoir ainsi permis de relativiser¹ son importance. Merci aussi à Marie-Hélène, Christophe, Bernadette, Jacques, Antoine, Lucie, Élise et Marie, Mathias et Jérémy de faire partie de mon entourage.

Manise, merci pour tes relectures attentives malgré le jargon des sciences sociales et merci d'être la grand-mère exceptionnelle que tu es.

Enfin, Jérémy, merci de n'avoir jamais douté de ma capacité à parvenir à l'objectif que je m'étais fixé, d'avoir encouragé mes terrains lointains en me laissant vivre ce que j'avais à vivre. Il n'y avait pas de meilleur compagnon pour ce voyage lointain.

A mes filles, j'espère que vous trouverez un jour le moyen de vous décoïncider de ce que je tente de transmettre tous les jours afin que vous puissiez vous aussi, choisir vos sommets et conquérir votre liberté.

¹ « Modérer » (trad. pour Tom et Quentin)

Cette thèse est constituée de deux volumes. Le premier volume comporte le manuscrit. Le second volume compile les entretiens menés pendant les terrains népalais et chinois

SOMMAIRE

Remerciements	5
.....	7
Sommaire	9
Table des sigles.....	11
Glossaire.....	13
<i>Introduction.....</i>	<i>15</i>
<i>Partie 1. Fondations théoriques et méthodologiques</i>	<i>23</i>
<i>Chapitre 1. Tourisme et transformations. Un croisement évident et pourtant inédit</i>	<i>25</i>
Introduction	27
I. Les chinois et le backpacker : Deux catégories à déconstruire	28
II. La dimension existentielle et transformatrice du <i>backpacking</i> : temporaliser les mobilités touristiques dans les trajectoires bio(géo)graphiques.....	47
Conclusion	70
<i>Chapitre 2. La Fabrique de la thèse. Une enquête de terrain mobile</i>	<i>71</i>
Introduction	73
I. Trouver ses sources, trouver sa voix : un terrain exploratoire en Chine	75
II. Le Népal pour découvrir	80
III. La Chine pour évaluer la transformation	99
IV. Analyse et représentation de la donnée qualitative.....	106
Conclusion	108
<i>Partie 2 : Formation</i>	<i>111</i>
<i>Chapitre 3. Jouer à domicile : la Chine, un espace d'apprentissage des mobilités touristiques</i>	<i>113</i>
Introduction	115
I. Devenir mobile en Chine au 21 ^e Siècle	115
II. Les routes du soi en Chine : Le Yunnan & le Tibet.....	127
Conclusion	158
<i>Chapitre 4. Franchissement de la frontière : les itinéraires touristiques des backpackers chinois dans le monde</i>	<i>161</i>
Introduction	163
I. Les modalités de passages de la frontière : entre préparation et coup de tête	163
II. Gagner le droit de partir longtemps : les modalités du départ de l'année sabbatique universitaire à la démission.	171
III. Les modalités du franchissement de la frontière : Du voyage à forfait en Thaïlande à la frontière enclavée sino-Népalaise.....	181

Conclusion	202
<i>Chapitre 5 : L'apprentissage de l'habiter polytopique dans la lenteur au Népal et a Pokhara</i>	<i>205</i>
Introduction	207
I. Choisir le Népal : les ajustements spatio-temporels des <i>backpackers</i> chinois au Népal..	208
II. Des spatialités liées à la conquête du temps.....	219
III. Pokhara : la constitution d'un habiter polytopique dans la lenteur.....	231
Conclusion	245
<i>Chapitre 6. La poïétique du corps en voyage : engagement et modification du corps</i>	<i>247</i>
Introduction	249
I. Les conditions économiques du voyage sans fin	251
II. Le corps comme moteur des écarts socio-culturels et existentiels par l'engagement dans de nouvelles pratiques.....	265
Conclusion	303
<i>Partie 3 : Transformations</i>	<i>305</i>
<i>Chapitre 7 : Décoïncidence dans le voyage : vers une critique des normes sociales chinoises ...</i>	<i>307</i>
Introduction	309
I. Malaise dans la jeunesse chinoise : quelques clés de compréhension de l'émergence du <i>backpacking</i> en Chine	312
II. Une jeunesse « sur la route » : de la norme à l'anormal.....	337
Conclusion	363
<i>Chapitre 8 : Les écarts géographiques : l'habiter polytopique des backpackers chinois ou l'impossible retour</i>	<i>367</i>
Introduction	369
I. L'évolution du rapport aux lieux durant le voyage pour comprendre la constitution d'un habiter polytopique	371
II. Stratégies de remplacement après les écarts géographiques en Chine et dans le Monde...384	
Conclusion	413
<i>Conclusion générale</i>	<i>415</i>
Bibliographie.....	421
Table des Matières	443
Table des Illustrations	449

TABLE DES SIGLES

ACAP – Aire de conservation des Annapurnas

ADS – *Approved Destination Status*

CTA – *Chinese Tourism Academy*

CNRTL – Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

FIT – *Fully Independant Traveler*

HDR – Habilitation à Diriger des Recherches

NTB – *Nepal Tourism Board*

OMT – Organisation Mondiale du Tourisme

TCR – Techniques corporelles réflexives

TIC – Technologies de l'Information et de la Communication

WTO – *World Tourism Organisation*

GLOSSAIRE

Ashram : Institutions indiennes où des élèves viennent se reclus pour suivre l'enseignement d'un maître (guru).

Asana : Terme sanskrit pour désigner les différentes postures et exercices corporels du yoga.

Ayurvéda/ayurvédique : Médecine holistique d'origine indienne.

Dreadlocks : Mèches de cheveux emmêlées portées par les rastafaris jamaïcains mais aussi par les siddhus indiens.

Hukou (户口) : Livret de famille et passeport intérieur en Chine. Le lieu de naissance inscrit sur le livret conditionne ainsi l'accès aux services sociaux de l'État (scolarisation publique, santé etc.).

Gaokao (高考) : Examen de recrutement de l'enseignement supérieur. C'est un concours durant plusieurs jours que passent l'ensemble des élèves chinois en dernière année de lycée. Le choix de l'université et de la filière est fonction de la place obtenue au concours.

Guangxi (关系) : Une orientation de l'esprit qui conduit à mobiliser les réseaux de relations dès lors qu'on se trouve face à un problème décisionnel et ce à tous les niveaux de la vie sociale.

Khukuri gorkha : Grand couteau népalais courbe utilisé comme outil et comme arme. Il est utilisé par les combattants gorkhas.

Mâlâ : Chapelet de 108 perles, généralement en graine de *rudraksha* (cerisier bleu) utilisés dans le bouddhisme pour méditer

Mandala : Terme sanskrit signifiant cercle ou roue utilisé dans l'hindouisme et le bouddhisme. Les mandalas peuvent être peints, sculptés ou tracés au sable ou à la poudre de riz dans le cadre d'un rite de méditation.

Mianzi (面子) : Signifie littéralement la face, il fait référence à la réputation, la dignité et à l'honneur d'une personne. Perdre la face en Chine revient à lui faire perdre son autorité et menace son statut social.

Nathori : Bijou de nez traditionnel indien généralement associé à l'Ayurvéda.

Shaoshu Minzu (少数民族) : Désigne les groupes minoritaires ethniques en Chine.

Suzhi (组织) : Signifie textuellement « la qualité ». Ce terme est apparu dans le cadre d'une politique gouvernementale des années 1980 afin de transformer et d'améliorer la qualité de la société chinoise par le biais de l'éducation. Il s'agissait de faire émerger des individus modernes, capables de travailler dans les secteurs de l'économie tertiaire, bien loin des classes ouvrières et paysannes sur lesquelles est pourtant fondé le système politique (Anagnost 2004). Le *suzhi* est devenu un élément de langage emblématique des classes moyennes urbaines chinoises matérialisant un double mouvement d'investissement massif dans l'éducation de l'enfant unique et la volonté de distinction des migrants et ruraux (*Ibid.*).

Tangka : Peinture sur toile représentant des divinités du bouddhisme tibétain ou des mandalas.

Xiao (*xiaojung* - 孝顺) : Signifie piété filiale. C'est une norme issue de la tradition confucéenne qui dicte notamment Les interactions entre parents-enfant en Chine. Elle prescrit notamment la loyauté, l'obéissance et le dévouement des enfants aux parents, un soutien matériel tout comme spirituel, l'obligation morale de ne pas s'éloigner géographiquement de ses parents trop longtemps tant que ceux-ci sont en vie, car ils incombent aux enfants de prendre soin de ses parents. Plus largement, le *xiao* est désormais une façon de désigner l'attachement du citoyen chinois pour la mère patrie et assurer l'unité de la nation derrière le parti (Alan K. L. Chan et Tan 2004; Fengshu Liu 2008).

Vipassanā : Désigne une retraite silencieuse méditative durant une dizaine de jours où le participant ne peut parler et n'a pas accès à des livres ou à son téléphone.

VPN (Virtual Private Network) : Système permettant de connecter avec un lien direct des ordinateurs distants, en isolant leurs échanges du reste du trafic. En Chine, les VPN sont massivement utilisés pour contourner la censure d'internet et accéder à des sites interdits.

INTRODUCTION

A L'ORIGINE...

En février 2016, j'étais assise avec ma future directrice de thèse à la terrasse d'un restaurant à Karikhola, un bourg de la vallée de l'Everest dans lequel je m'étais rendue pour enquêter sur la disponibilité de l'eau en contexte touristique. Le restaurant, situé sur la ligne de faite du versant s'ouvrait sur une terrasse ensoleillée donnant sur le chemin principal qui faisait à cet endroit un coude pour descendre en pente raide vers un autre village. Alors que nous attendions pour déjeuner, un couple de trekkers un peu essoufflés d'avoir gravi cette pente raide s'arrêta sur le muret de la terrasse. Assez vite, du thé fut commandé et une discussion en anglais s'engagea. Trentenaires, originaires de Shanghai, tous les deux ingénieurs informatiques, ils avaient tout quitté pour passer quelques mois à voyager au Népal et en Inde. Passés par le Tibet, ils avaient un planning flexible mais avaient un certain nombre de choses en tête qu'ils souhaitaient réaliser : faire un trekking pour voir l'Everest par son versant sud, découvrir le Terai et sa faune, admirer l'Annapurna depuis le lac de Pokhara, voir Lumbini, lieu de naissance du Bouddha ou encore effectuer un travail bénévole en Inde. Ce qui m'a questionnée dans cet échange, c'est l'écart entre la représentation, très caricaturale que j'avais des touristes chinois en Europe, parcourant au pas de course 5 pays en 10 jours comme le montre le documentaire embarqué *Voyage en Occident* de Jill Coulon (2015), et la pratique touristique de ce couple. Curieuse de savoir pourquoi ils avaient tout lâché en Chine, deux réponses m'ont été faites. D'abord, l'épuisement de la vie urbaine chinoise attribuée à la fois à la pression professionnelle et au temps passé dans les transports pour aller travailler ou pour avoir une vie sociale. Ensuite, la certitude, vu leur branche professionnelle, de retrouver du travail en rentrant.

Cette thèse commence donc « au terrain » pour reprendre l'expression de Denis Retaille (2010, §6) et de manière sérendipe (Catellin et Loty 2013). C'est à partir de cet événement et grâce à l'accompagnement de ma directrice de thèse qu'un questionnement scientifique est né au terrain et que l'idée d'une thèse a germé sur les pratiques des *backpackers* chinois en Chine et à l'étranger. Un faisceau de questions se sont posées : sont-ils nombreux ? D'où viennent-ils ? Où voyagent-ils, pourquoi là et pendant combien de temps ? Vont-ils dans les mêmes lieux que les *backpackers* occidentaux et comment se déroule la rencontre ? Comment apprennent-ils à voyager ? Plus généralement, de quoi cette mobilité touristique est-elle l'expression ? Quel sens donnent-ils à ces mobilités et qu'est-ce qu'elle change pour eux dans leur rapport au monde et à leur pays ?

Cette thèse est donc la réponse à cet écart initial entre mes idées reçues et la réalité du terrain.

LE BACKPACKING, DANS SES GRANDES LIGNES

Cette pratique, le *backpacking*, consiste pour des personnes temporairement oisives, généralement jeunes, entre 20 et 30 ans à s'engager dans un voyage de long cours sur plusieurs mois, parfois plusieurs années. Chargées d'un sac à dos suffisamment grand pour contenir tout leur nécessaire de voyage, sac à dos qui leur a valu ce nom de *backpackers* (Richards et Wilson 2004), elles collectionnent les lieux, les paysages, les pays et les continents. Elles partent tel Arthur en quête du Graal, à la recherche d'un sens de la vie que leur quotidien chez eux, pressé entre les études, le travail et pire les parents, rend inatteignable (Maoz 2007). Matériellement, elles se déplacent au moyen de transports peu onéreux : train, bus, stop, vélo, marche, tous plus lents que l'avion, mais qu'importe puisqu'elles sont maîtres de leur temps (Elsrud 1998, 2004; Lachance 2013). Elles séjournent dans des auberges de jeunesse où la nuitée en dortoir est bon marché. Si l'endroit plaît, si la drogue est douce et facile à se procurer, la table est bonne et que l'alcool coule, si la météo est clémente, le paysage sympathique et les divertissements et activités pléthoriques, alors les voyageurs peuvent s'éterniser, quelques jours, quelques semaines, quelques mois dans un même lieu. Et puis un matin, c'est le départ, vers un autre lieu, planifié ou non, parce qu'on suit un copain, parce qu'il y a un festival à ne pas manquer ou parce que le vent emporte ailleurs. Il n'est pas impossible que les *backpackers*, au contact de leurs hôtes, souvent bien plus pauvres qu'eux se réveillent altruistes et décident de passer une quinzaine à « rendre » aux autres. Cours d'anglais à des enfants glanés çà et là, moissons et récoltes dans une ferme moyennant le gîte et le couvert, menus travaux dans une école ou un hôpital ; les offres ne manquent pas sur les sites *Helpx*, *Workaway* ou *Wwoof*. Un jour, déterminé ou non, pour la plupart d'entre eux c'est le retour. Ils reviennent aux pays chargés d'histoires et d'anecdotes rocambolesques terrifiantes pour leur audience, qui se trouvent être souvent leurs géniteurs (Elsrud 2004). Les susdits voyageurs peuvent alors dire qu'ils ont « fait l'Asie ou l'Amérique du Sud ». Ils ne sont pas encore nombreux à pouvoir dire qu'ils ont « fait l'Antarctique », où le nécessaire requiert un peu plus qu'un sac à dos ou à « faire l'Afrique », à la fois cher et dangereux et où les infrastructures destinées à cette clientèle sont rares.

Cette libre description, évidemment largement caricaturale et un peu moqueuse, est une synthèse entre la littérature sur le sujet mais surtout un autoportrait peu flatteur de l'auteur de cette thèse qui a pratiqué ce mode de tourisme. Elle permet cependant de poser les principales caractéristiques de cette pratique qui date, dans cette forme tout du moins des années 1990 (Cohen 2004). Cette description est souvent rejetée par les *backpackers* parce qu'il est de bon ton de refuser toute étiquette et label commercial. Les praticiens de ce mode de voyage lui préfèrent le terme de nomade

(Cohen 1973; Richards et Wilson (eds.) 2004), de *wanderer*² (Vogt 1976), de voyageur (Welk 2004; O'Reilly 2005), de vagabond (Hatton 2017) ou encore d'itinérant (Kirschner 2017; Szkutnicki et Mao 2020). S'inscrivant constamment en opposition aux touristes, bien qu'ils fréquentent bien souvent les mêmes lieux (Riley 1988; Welk 2004; O'Reilly 2006), ce qui semble distinguer tourisme et *backpacking* est le temps passé en mobilité (Lachance 2013) et l'importance de l'itinéraire. Dans le tourisme, le trajet pour relier une destination ou deux sites touristiques fait partie du voyage mais importe souvent moins que la destination. Dans le *backpacking*, prendre la route est au moins aussi important que la destination ce que traduisent les substantifs nomades, voyageurs, itinérants.

DES BACKPACKERS CHINOIS SUR LES ROUTES DU MONDE

Jusqu'alors, les principaux adeptes recensés par les chercheurs étaient Australiens, Européens, Israéliens, Nord-américains. La littérature scientifique à leur sujet est abondante et ne manquera pas d'être développée un peu plus loin. Là où elle manque d'abondance en revanche, c'est sur les *backpackers* asiatiques, africains et sud-américains malgré un constat posé en 2006 sur leur absence notoire des études à ce sujet (Alneng 2002, Teo et Leong 2006), alors même que leur présence sur les chemins du monde est de moins en moins confidentielle (Muzaini 2006; Teo et Leong 2006). La jeunesse chinoise a embrassé cette manière de voyager depuis déjà une vingtaine d'année et se déploie désormais en Chine tout autant qu'à l'étranger.

Malgré la jeunesse du phénomène touristique en Chine, les pratiques touristiques des Chinois sont loin d'être homogènes. Les thèses de Benjamin Taunay (2009), de Wang Yuejiao (2015), de Marine Lhostis (2020) ou encore de Jia Xie (2017) démontrent la diversité des pratiques touristique offerte à ceux qui disposent de temps et d'un peu d'argent. Parmi les pratiques touristiques populaires, celle du *backpacking* semble avoir conquis une partie de la jeunesse chinoise. J'en veux pour preuve la multiplication des œuvres littéraires ou cinématographiques et des blogs dans les années 2010 : la trilogie de Xiaopong (小鹏) a été remarquée dès la publication du premier ouvrage *Ten Years as a Backpacker* (背包十年) (Pong 2010) (Image 1) suivi de *Why We Travel* (我们为什么旅行) (Pong 2012) puis *Take Me*

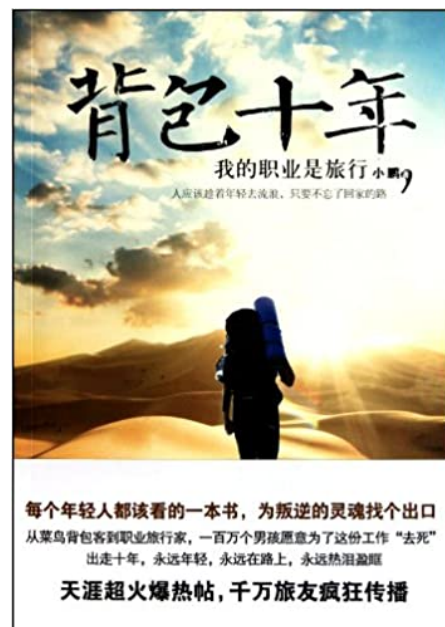


IMAGE 1 : COUVERTURE DE *TEN YEARS AS A BACKPACKER* DE XIAOPONG

² Vagabond en français

Home (只要不忘了回家的路) (Pong 2015). Vendus à plusieurs milliers d'exemplaires chacun, les



IMAGE 2 : AFFICHE DU FILM SEVENTY-SEVEN DAYS DE ZHAO HANTANG

ouvrages *The Belated Gap Year* (Dongchun 2009), *Keep Walking* (yan 2010), *Travel Alone to Meet the Better Self* (Liyang 2016) ou encore *The Long Goodbye* (Lixia 2017) témoignent de la soif d'une partie de la jeunesse pour le *backpacking*. Au cinéma plusieurs road-movies ont connu un certain succès à l'instar du film *Kora* (转山 - *A Mile Above* 2011), l'histoire d'un jeune taiwanais qui après le décès de son frère part à Lhasa en vélo ou encore du film *Seventy-seven Days* (Qi shi qi tian 2017) (Image 2) qui présente une traversée en solitaire à vélo et à pied du désert Qiantang. Le voyage commence vraiment lorsque le jeune homme, malgré le conseil d'un soldat de l'armée, quitte la route accompagnée au montage par une chanson serinant un « *Set me free* ».

La jeunesse chinoise fait donc du *backpacking* et il s'agit d'en étudier sa géographie. Elle amène à questionner les catégories établies par les chercheurs, souvent à partir des pratiques touristiques des Occidentaux et dont la Chine et les Chinois sont notoirement absents (Sacareau, Taunay et Peyvel 2015). Et au-delà des catégories et des manières de faire, la conquête de cette pratique par cette jeunesse dessine-t-elle de nouvelles routes ? Produit-elle de nouveaux lieux ? En Chine ? A l'étranger ? On le sait, les touristes chinois dépassent désormais largement les frontières nationales pour aller s'insérer dans la géographie mondiale du tourisme (Arlt 2006; Cai, Cohen et Tribe 2019; Dai *et al.* 2017; Taunay 2022). Les données de l'organisation mondiale du tourisme publiées en 2020 comptabilisent approximativement 75 millions de touristes internationaux de nationalité chinoise³ (World Tourism Organisation 2020). Parmi ces nombreux touristes internationaux, certains parcourent l'Asie et le monde pendant plusieurs semaines, plusieurs mois et même jusqu'à plusieurs années.

On peut faire l'hypothèse que ces *néo-backpackers* en Chine et dans le monde seraient susceptibles de produire de nouveaux itinéraires et de nouveaux lieux, car la littérature touristique a effectivement montré comment les mobilités et pratiques touristiques transforment les territoires (Equipe MIT 2005; Equipe MIT 2011). C'est donc l'un des premiers objectifs que s'est fixé cette

³ Ce chiffre n'inclut pas les voyages entre la Chine et les régions administratives spéciales de Hong-Kong et Macau, pourtant comptés dans les statistiques du tourisme international par l'OMT.

thèse, produire une étude visant à étendre les connaissances sur ce phénomène en choisissant des terrains situés en Chine et à l'étranger afin de retracer leurs itinéraires géographiques et voir comment ceux-ci sont justifiés, racontés et interprétés par les *backpackers*.

CE QUE L'ESPACE ET LE DEPLACEMENT FONT AUX INDIVIDUS

Le *backpacking* n'est pas seulement un voyage vers de nouveaux lieux, il est aussi une mise à distance individuelle d'un quotidien et d'une société. Peu d'études existent sur la manière dont les mobilités touristiques forment et transforment les individus. L'équipe MIT l'aborde rapidement dans le premier tome de *Tourismes* : « La pratique touristique est un acte de formation, de transformation, de déplacement voire de régénération de notre personnalité. Réussies ou ratées, nos vacances nous changeront, nous toucherons au plus profond de notre être. S'opère en quelque sorte un deuil de notre ancienne identité par le déplacement touristique : on sait qui part, mais on ne sait pas qui revient » (Equipe MIT 2008, p. 92).

Le *backpacking* s'inscrit dans la lignée des voyages de formations à l'instar du Grand Tour mais ne s'y limite pas. Souvent interprété comme un rite de passage, cette notion qui a émergé de l'anthropologie est définie comme « des rites qui accompagnent chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge » (Turner 1969, p. 95). Ils font partie du processus de formation des jeunes d'une société. Il nécessite la séparation avec la famille et la communauté pour entrer temporairement dans une situation liminale avant prendre sa place d'adulte au retour. Un rite de passage sous forme de voyage est souvent associé au voyage initiatique et à la figure du héros, thème récurrent dans la littérature du 19^e et du début du 20^e siècle (Cicchelli 2013). Dans le cas du *backpacking*, l'éloignement temporaire du jeune individu lui permettrait de gagner en autonomie par les multiples expériences, développer de nouveaux rapports aux lieux (Stock et Duhamel 2005), d'achever le processus de socialisation et de maturation par le franchissement d'un horizon d'altérité (Lazzarotti 2005) afin de réintégrer en adulte sa place dans la société. Sauf que l'utilisation de cette notion de rite de passage est problématique pour deux raisons. D'abord, elle est produite à partir de l'observation de sociétés tribales dans laquelle les places offertes dans la structure sociale sont limitées, or les sociétés contemporaines offrent une multiplicité de places à occuper. Ensuite le rite de passage tout comme le voyage initiatique omettent la formation d'une subjectivité de l'individu pendant le déplacement. Cette subjectivité suppose aussi la réversibilité du regard de l'individu sur lui-même et « son environnement familier, au point de le rendre étrange. Car c'est à partir de ce sentiment d'étrangeté même que peut s'instaurer la distance critique souhaitable, à l'égard de sa culture d'origine » (Cogez 2004 p. 208). Aussi, cette nouvelle subjectivité amènerait l'individu à s'interroger sur la place qui l'attend au retour et donc à questionner ce retour. Ainsi

plus que former, le voyage en *backpacking* viendrait trans-former la jeunesse chinoise, le préfixe *trans-* exprimant ici l'idée de franchissement d'une limite, d'une traversée, d'un passage d'ici à là où le retour est rendu complexe, parfois impossible.

Afin d'évaluer la manière dont s'opère cette trans-formation par le déplacement dans une perspective géographique, l'hypothèse de cette thèse est que **le déplacement, au sens de changement de place et d'habiter (Equipe MIT 2008), possède des capacités transformatrices pour l'individu en venant questionner des normes, des valeurs, des manières de faire avec l'espace pour potentiellement les subvertir. Il vient questionner l'individu sur la matérialité de son quotidien et peut aboutir à des bifurcations sociales, géographiques et professionnelles.** La transformation est rendue possible grâce aux épreuves spatiales non routinières (Lucas 2019) auxquelles l'individu est confronté lors déplacement. Elle permettrait non seulement à l'individu d'acquérir de nouvelles compétences mais aussi et surtout de se rendre compte des compétences qu'il possède déjà mais n'a jamais vraiment mis en pratique. En cela, se produit une réflexivité nouvelle qui permet de réexaminer un certain nombre d'impensés par rapport à sa société de départ et aux possibilités offertes dont il n'avait avant pas idée.

Ainsi, le nouveau rapport aux lieux amène les individus à développer une nouvelle relation à eux-mêmes. Au-delà de la recreation par la mobilité, elle permettrait à l'individu d'ouvrir une fenêtre de création du soi. Ainsi cette thèse est guidée par la problématique suivante : **comment les manières de faire avec l'espace dans la mobilité touristique participent, en transformant le rapport aux lieux, à former et transformer l'individu notamment par la constitution d'un nouvel habiter ?**

J'ai choisi de mettre à l'épreuve du réel la question que je pose et l'hypothèse que j'avance en m'intéressant aux voyages au long cours dans lesquels s'engagent de plus en plus les jeunes chinois. Pourquoi les voyages au long cours et pourquoi les *backpackers* chinois ?

Ces voyages que l'on peut catégoriser sous l'appellation de *backpacking* sont particulièrement pertinents. D'abord, ils ont toutes les caractéristiques d'une mobilité touristique, on fréquente des lieux touristiques, on s'engage dans des pratiques touristiques mais la différence réside dans la longueur temporelle de cette mobilité où le retour n'est pas toujours déterminé à l'avance (Lachance 2013). Cette liberté de maîtriser la temporalité de son déplacement permettrait de déployer de nouvelles spatialités. Elle ouvrirait la porte à l'improvisation et à l'inattendu parce que l'on est maître de son temps (longueur du voyage) et de l'espace (lieux visités). C'est peut-être un des seuls moments dans la vie de nos sociétés post-modernes où l'inattendu et l'improvisation ont encore

leur place : on ne court pas après un diplôme, un travail, une promotion. Bien qu'on puisse valoriser le fait d'avoir fait un grand voyage (celui-là requérant des compétences dont on reparlera), ce n'est pas la raison pour laquelle on l'entreprend.

Les individus que j'ai choisis pour cette étude présentent les caractéristiques d'être des ressortissants chinois, nés et élevés en Chine après la mise en place de la politique de l'enfant unique. Pourquoi eux ? Ils sont d'abord la première génération à avoir la capacité financière et possibilité de se mouvoir à des fins récréatives en Chine et à l'étranger sans restriction étatique. Ils n'ont *a priori* pas été guidés par leurs parents dans l'apprentissage de la mobilité touristique. Ils sont aussi la première génération à opter pour des voyages individuels en autonomie. Ils sont aussi la première génération à avoir été exposée à la mondialisation et à ses valeurs. Ils sont donc en mesure de la discuter et de questionner leur place et de celle de leur pays au sein de celle-ci. Cependant, ils font partie d'une société où la mobilité, quelle qu'elle soit n'est (encore) pas la norme (Arlt 2006; Nyiri 2010b). A ce titre, les valeurs qui lui sont associées sont très ambivalentes car tous les types de mobilité ne sont pas socialement valorisés en Chine.

Une troisième hypothèse, enfin est que l'analyse fine des modalités de cette pratique peut être une clé de lecture de transformations silencieuses à l'œuvre au sein de la société chinoise qui s'expriment à travers de nouvelles aspirations au sein de la jeunesse éduquée issue de la génération née après les réformes d'ouverture de 1978 : désir d'émancipation/ aux valeurs et obligations familiales, individualisation/ autonomisation des individus, révolte et remise en question des normes sociales et culturelles. Ce sont ces aspirations qui semblent être le moteur du voyage qui est une rupture avec les contraintes familiales et sociales, une forme de transgression, une mise à l'écart volontaire et à durée indéterminée. Dès lors, la diversification des expériences touristiques en dehors la Chine, l'interaction avec des touristes non chinois contribueraient pour les individus à relativiser le discours sur la modernité chinoise, à s'interroger sur les pressions sociales qui sont exercées sur eux dans leur propre société, à complexifier le retour à la même place entraînant la constitution d'un habiter polytopique (Stock 2006) dans des lieux de vie alternatifs une fois le voyage achevé.

DEROULEMENT DU PLAN

Pour répondre à la problématique et aux hypothèses, cette thèse est découpée en 3 parties et 8 chapitres. La première partie pose les fondations scientifiques de la thèse. Le chapitre 1 cherche à théoriser le croisement entre tourisme et transformations. Je montrerai qu'il est capital de temporaliser les mobilités touristiques dans les trajectoires bio(géo)graphiques des individus pour comprendre comment le déplacement affecte notre identité, nos expériences futures et notre habiter. Le chapitre 2 présente la méthodologie employée et la construction du terrain de recherche.

Afin de prendre le contre-pied des méthodologies quantitatives très souvent employées en Chine, c'est une méthodologie qualitative qui a été utilisée fondée sur des entretiens et un suivi au long cours des participants à l'enquête. Afin de pouvoir évaluer les transformations, un double terrain a été construit, entre le Népal, pour rencontrer des *backpackers* et la Chine pour voir comment se terminait le voyage.

La partie 2, intitulée Formations s'arrête pendant quatre chapitres sur les apprentissages des mobilités touristiques des participants à cette enquête.

Le chapitre 3 montre, après une brève présentation des participants et de leur origine géographique comment le territoire chinois est le premier espace d'apprentissage des mobilités touristiques en autonomie. Le chapitre 4 décrit ensuite la manière dont ces mobilités dépassent le territoire national pour s'inscrire à l'international. Il sera présenté précisément, comment ils passent les frontières vers le Népal. Le chapitre 5 démontre que certains lieux au Népal, notamment le quartier de Lakeside à Pokhara sont des espaces d'apprentissage de l'habiter polytopique dans la lenteur. En effet, au Népal, il est possible de réapprendre à maîtriser le temps et d'impulser un nouveau rythme au voyage qui permet, en cela de développer un nouveau rapport aux lieux. Ce nouveau rapport aux lieux permet aux *backpackers* de déployer des stratégies économiques pour faire perdurer le voyage dans le temps tout autant qu'il leur permet de développer un nouveau rapport au corps dont les nombreuses expériences initiées au Népal sont les témoins. C'est ce qui sera exposé au chapitre 6.

Ces nouveaux rapports aux lieux et au corps est ce qui permet aux individus d'évaluer de manière critique et réflexive leur place en Chine. La partie 3 de cette thèse est ainsi consacrée à la transformation au sens où l'individu s'écarte radicalement de la formation reçue.

Ainsi le chapitre 7 montre comment l'écart qui naît du voyage en *backpacking* permet d'ouvrir les individus à une critique sévère des normes sociales chinoises. Le regard de la société chinoise sur leur mobilité, considérée comme une déviance et l'expérience de la tentative de contrôle de leur mobilité par l'entremise des parents les rapprochent de la *Beat Generation* américaine dont certains revendiquent l'héritage. L'écart ouvert par le déplacement entraîne ainsi une décoïncidence des individus avec eux-mêmes et avec leur société rendant le remplacement compliqué. C'est ce remplacement qui est exploré au chapitre 8. Les écarts géographiques, identitaires et expérientielles effectués sur les chemins du monde rendent un retour à la même place complexe, une géographie de ce remplacement termine ainsi cette thèse.

PARTIE 1. FONDATIONS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

CHAPITRE 1. TOURISME ET TRANSFORMATIONS. UN CROISEMENT EVIDENT ET POURTANT INEDIT

« Nous sommes un peu loin ce matin. Qu'allions nous chercher à Montréal ? Quelle traversée, quel mouvement ? Voyage dans le temps. Des français d'autrefois ou des français du futur. Voyage dans l'espace. Chercher l'américain en nous ou le français absolu, le français ultime. Et quand on voyage... est-ce une fuite ou une curiosité ? Une quête ou un repli ? Une peur, qu'est ce qui nous ment ? Qu'est ce qui nous met en mouvement ? Qu'est-ce qui nous fait prendre les bateaux, les trains, les avions ? Est-ce que l'immobilité est la solution ? Est-ce que le sage est celui qui fait le tour de sa chambre, le tour de son esprit, le tour de son cœur ? Et le tour du monde, c'est quoi ? Ce fameux voyage qui forme la jeunesse et qui déforme les pantalons. Qu'est-ce qu'un voyage ? A l'heure où la moitié du monde rêve juste de vivre dans l'autre. A l'heure où les frontières se ferment. Être là dans des avions, luxueusement allongés, devant des plateaux repas à la fois infects et sublimes servis par des hommes et des femmes en bleu. Où la fumée est interdite et où les nuages défilent comme un paysage horizontal. Qu'allions-nous chercher à Montréal ? C'est quand on ne cherche rien qu'on trouve. C'est quand on ne veut rien qu'on obtient. Ne souhaitons rien, ne voulons rien, prenons. » Édouard Baer, Matinale de Nova, 11 juin 2018

INTRODUCTION

Ce chapitre propose de réaliser la synthèse de deux itinéraires de lecture qui m'ont amenée à poser mon sujet sur les itinéraires touristiques des *backpackers* chinois et la construction de mon objet : les transformations existentielles à l'œuvre en situation de mobilité touristique.

Le premier itinéraire part d'une intuition née au terrain sur la grande diversité des pratiques des touristes chinois à l'international, pratiques bien plus diverses et complexes que celle que nous pensons connaître au travers des clichés d'uniformité véhiculés par les médias (Lhostis 2020). Je me suis donc intéressée aux travaux scientifiques sur le tourisme des Chinois à l'étranger puis sur la pratique du *backpacking* des Chinois à l'étranger. Cet état de l'art montre d'une part l'absence de travaux sur ce phénomène et d'autre part que les travaux scientifiques existants tombent souvent dans le biais de l'essentialisme.

Le deuxième itinéraire de lecture porte sur les processus de construction/transformation de soi par le déplacement. Je cherchais alors à savoir ce que la mobilité, lorsqu'elle est libre, peut faire à l'existence d'un individu et notamment comment elle peut transformer cette existence. Aussi je me retrouvais à aller moissonner le champ de l'anthropologie pour décortiquer le rite de passage (Van Gennep 1909; Turner 1969), à naviguer dans les eaux de la sociologie des parcours de vie (Mortimer et Shanahan 2002), des processus, de l'évènement et de la bifurcations (Bessin, Bidart et Grossetti 2009a), à aller faire un tour du côté des sciences de l'éducation pour comprendre comment des adultes parviennent à se transformer par la formation continue (Mezirow 1991; Calleja 2014) ou encore à aller chercher des réponses du côté des apprentissages en situation touristique (Brougère 2012; Sacareau 2011). Tentant de spatialiser tout cela, je replongeais dans le bain des concepts de place, d'emplacement, de déplacement et d'épreuve spatiale qui bien qu'éclairants ne parvenaient pas à m'offrir un cadre de compréhension de mes données de terrain. Enfin, je rencontrais trois auteurs qui, ayant eu une intuition similaire à la mienne, avaient réussi à proposer une lecture des processus de transformation existentielle au cours d'une mobilité, qu'elle soit qualifiée de touristique (Lean 2016), de privilégiée (Le Bigot 2017) ou qu'elle soit qualifiée d'itinérance (Kirschner 2017). Le point commun de ces propositions et leur grand intérêt selon moi, était leur manière d'intégrer la mobilité récréative dans le parcours de vie en postulant que celle-ci pouvait être à l'origine de bifurcations socio-spatiales mais aussi professionnelles, identitaires et éthiques.

Aussi, ce chapitre s'attachera à montrer comment la question du tourisme des Chinois est abordée par la littérature scientifique, qu'elle soit produite par des scientifiques chinois ou non. Elle sera ensuite resserrée aux quelques mémoires et thèses qui se sont intéressés aux *backpackers*. Ce passage en revue me permettra de positionner mon approche et l'originalité de mon sujet avant, dans une

dernière partie de présenter les différents textes qui ont aidé à l'élaboration du cadre théorique de ce travail scientifique.

I. LES CHINOIS ET LE BACKPACKER : DEUX CATEGORIES A DECONSTRUIRE

Avant de concentrer le propos sur les *backpackers*, je voudrais donner un aperçu de la manière dont les sciences sociales présentent et se représentent les touristes internationaux chinois car il n'existe que très peu d'études sur les *backpackers* chinois internationaux. En outre, ces représentations sont souvent importées et reprises telle quelles par les chercheurs qui s'attachent à étudier l'émergence de la pratique du *backpacking* dans la société chinoise.

1. LA REPRESENTATION DES TOURISTES INTERNATIONAUX CHINOIS EN SCIENCES SOCIALES

Il existe à ce jour cinq revues de littérature publiées sur ce thème entre 2008 et 2016 (Tableau 1). Ces articles présentent et classent les publications en fonction des thèmes abordés et des méthodologies utilisées.

Auteur	Titre de l'article	Date de publication	Nombres d'articles étudiés	Dates cadres de la revue de littérature
Cai and al	Research on China Outbound Market : a Meta-Review	2008	30 articles	1996-2006
Byron Keating and al	A Systematic Review of the Chinese Outbound Literature : 1983-2012	2015	148 articles	1983-2012
Tony Tse	A Review of Chinese Outbound Tourism Research and Way Forward	2015	80 articles	1995-2013
Xin Jin & Ying Wang	Chinese Outbound Tourism : A Review	2016	161 articles	2000-2014
Jorgensen and al	Understanding the past, anticipating the future – a critical assessment of China outbound tourism research	2016	151 articles	2003-2015

TABLEAU 1 : PANORAMA DES REVUES DE LITTÉRATURE SUR LE TOURISME INTERNATIONAL CHINOIS

Les revues de littérature publiées en 2015-2016, malgré les différences dans la taille des corpus, avancent des conclusions similaires et assez critiques sur les thèmes abordés comme sur les méthodologies employées. Tous les auteurs s'accordent à remarquer que les publications s'inscrivent en grande majorité dans un paradigme structuraliste et une filiation largement positiviste (Jin et Wang 2016; Jørgensen, Law et King 2016; Tse 2015).

*A. LA DOMINATION DU NATIONALISME METHODOLOGIQUE ET DES METHODOLOGIES
QUANTITATIVES*

Les méthodologies employées souffrent de deux biais : le nationalisme méthodologique et la domination du quantitatif.

Le nationalisme méthodologique « consiste à comprendre le monde social en prenant l'État-nation pour unité d'analyse » (Dumitru 2014, p. 9) c'est-à-dire en confondant société et société des États-nations. Ce problème méthodologique aboutit à la réifier des groupes qui seraient distincts et hétérogènes entre eux, mais homogènes en dedans. Brubaker (2002) appelle cette tendance le groupisme. Pour Beck (2007), le nationalisme méthodologique ne mène qu'à l'échec. En divisant l'humanité (naturellement) en nations et en confondant ces nations avec la société, il devient impossible alors de comprendre comment s'opère socialement la mondialisation qui vient justement chahuter les États modernes dans leur souveraineté politique. Celle-ci vient s'immiscer et contester les grands récits étatiques, notamment en Chine dont l'appareil politique est tout entier tourné vers le contrôle des grands récits nationaux qui doivent aboutir à l'unité sociale derrière la nation. De fait, et aussi parce que la sociologie et aussi une science qui s'est construite dans un paradigme nationaliste (Dumitru 2014), l'idée que les touristes chinois formeraient un groupe homogène est à la fois l'hypothèse de départ, un facteur explicatif et la conclusion des recherches.

Ensuite, les méthodologies sont très largement quantitatives. Jin et Wang estiment que 60% des articles adoptent des méthodologies quantitatives. Pour Jørgensen, Law et King (2016), 80% des publications utilisent les mêmes méthodes et théories. Tse juge aussi sévèrement les études existantes : « In many ways, the research just keeps reinventing the wheel, without making much reference to other studies examining the same topic areas⁴ » (Tse 2015, p. 11). Le manque de diversité des méthodologies lors qu'il s'agit des touristes chinois aboutit donc à créer une recherche qui tourne sur elle-même.

En outre, la posture privilégiée par les recherches actuelles est non seulement hypothético-déductive mais aussi étiqque c'est-à-dire que le point de vue prédominant dans l'interprétation des données vient du chercheur (Olivier De Sardan 1998). Le point de vue émiqque c'est-à-dire l'interprétation par l'individu de sa pratique touristique n'est que rarement représenté dans les différents corpus. Jin et Wang soulignent que « an emic approach, which seeks, rich data to capture phenomena rather than relying on research-imposed categories, could offer benefits – visual

⁴ Sur bien des plans, la recherche n'a de cesse de réinventer la roue sans faire vraiment référence aux autres études qui traitent des mêmes thématiques

ethnography, for example, assesses tourists' embodied, sensual, and emotional experience⁵ » (Jin et Wang 2016, p. 444).

Enfin, les lieux de production de données sont également problématiques. Jin et Wang (2016) constatent que les données collectées par les chercheurs se font en majorité à Beijing, Shanghai ou Guangzhou. Les touristes répondent à des enquêtes sur des voyages qu'ils viennent de terminer. Quant aux terrains étrangers, ils sont situés principalement dans des terrains pas si étrangers, à savoir Hong Kong, Macau et Taiwan (Jørgensen, Law et King 2016), des lieux culturellement proches de la Chine où le différentiel d'altérité n'est pas très fort.

Il existe cependant quelques recherches qui utilisent des méthodes qualitatives mais Jørgensen *et al.* soulignent qu'elles ne le sont pas vraiment : « few of the studies are genuinely qualitative » (*Ibid.* p. 5). D'abord, les solutions informatiques sont très souvent mobilisées pour l'analyse. Bien qu'elles permettent de dégrossir le matériau, elles ne sont pas suffisantes pour donner à voir la complexité des situations et des processus relevés sur le terrain. Ensuite la domination des approches hypothético-déductives dans les méthodologies qualitatives crée de fait des angles morts sur une partie des résultats, notamment lorsque les nuances ne peuvent être intégrées aux catégories prédéterminées. Tous les auteurs prêchent pour un renouveau des méthodologies qui permettrait d'intégrer de la complexité dans l'analyse des mobilités touristiques : « Experience- and experience-design-related studies in the Chinese outbound tourism setting are almost nonexistent⁶ » (Jin et Wang 2016, p. 450).

B. LE TOURISTE EST UN CONSOMMATEUR PRISONNIER DE SA SINITE

En conséquence de l'homogénéité des méthodes employées, les résultats sont évidemment proches les uns des autres et les touristes chinois souvent présentés comme un groupe homogène. Dès 2008, Cai, Li et Knuston (2008) remarquent que l'analyse du marché domine très largement la littérature, que le propos soit global ou qu'il soit contextualisé pour une destination déterminée. Les articles traitent pêle-mêle des motivations, des barrières, des caractéristiques socio-économiques, des perceptions, des attitudes et comportements, de la satisfaction client. Cela n'est rien de très surprenant. Avec 10 millions de touristes internationaux chinois en 2008, les destinations ont besoin de connaître cette clientèle. Il est donc normal que des programmes de recherches soient financés pour étudier ces nouveaux touristes.

⁵ Une approche émiqque, qui cherche de la donnée riche pour capturer un phénomène plutôt que de s'appuyer sur des catégories imposées par la recherche pourrait avoir des bénéfices – ethnographie visuelle par exemple montre les expériences émotionnelles, sensuelles, corporelles des touristes.

⁶ Les études liées l'expérience et à la conception de l'expérience dans le cadre du tourisme international chinois sont presque inexistantes.

Sept ans plus tard, tous les états de l'art prolongent l'analyse de Cai, *et al.* : la psychologie des touristes dans le cadre de la perception d'une destination, les études économiques, les études marketing et de management dominant largement ce champ où les individus sont envisagés d'abord comme des consommateurs (Keating *et al.* 2015). Comme le résume, non sans humour, Jørgensen *et al.* : « policymakers and companies are clamoring to attract “the Chinese tourist” and want a suitable “recipe for success” that includes the various traits that collectively describe the « Chinese tourist⁷ » (Jørgensen, Law et King 2016, p. 5). Peu d'études s'intéressent à l'expérience de l'altérité pendant le déplacement touristique, les expériences sensorielles et émotionnelles vécues sont absentes des textes. Encore plus rares sont les publications qui s'intéressent à la manière dont les individus donnent du sens à leur expérience pendant et après le voyage (Tse 2015).

Le cadre analytique proposé pour discuter les motivations et comportements des touristes internationaux chinois est systématiquement fondé sur une explication culturaliste : « ils font cela parce qu'ils sont chinois ». L'essentialisme culturel repose dans le cas chinois sur les valeurs confucéennes au point qu'il pèse lourd dans les interprétations proposées (Jørgensen, Law et King 2016). D'ailleurs, les références au travail du psychologue social Hofstede (Hofstede 2001; Minkov et Hofstede 2012) et du chercheur en tourisme Abraham Pizam (Pizam et Sussmann 1995; Pizam et Jeong 1996; Pizam 1999; Pizam *et al.* 2004) qui a transposé la théorie d'Hofstede pour les études touristiques sont des incontournables de toutes publications sur les touristes chinois. C'est en fondant des propos sur une analyse culturaliste que l'on peut trouver, en 2018, dans un manuel publié par Routledge des petites phrases comme « International tourists also differ in eating habits. For example, Americans like to eat fish and chips, French like snail, and Chinese like rice⁸ » (Reisinger 2018, p. 244). Plus sérieusement, l'harmonie collective, le *guanxi* ou le *mianzi* sont souvent construits comme des facteurs explicatifs de tel ou tel comportement ou motivation du touriste chinois. Pire même, l'explication culturelle étant souvent posée à l'amont de la recherche comme hypothèse de travail, elle se retrouve confirmée dans les résultats puisque c'est cela que les scientifiques cherchent finalement à mettre en avant. Ce postulat culturaliste conduit, en conséquence, à invisibiliser d'autres facteurs qui ont leur importance comme la diversité sociale et ethnique chinoise ou encore le contexte socio-économique et même géographique dont sont issus les touristes.

⁷ Les politiques et entreprises privées s'époumonent pour attirer « le touriste chinois » et veulent la « recette du succès » qui inclut les diverses caractéristiques qui décrivent collectivement le « touriste chinois ».

⁸ Les touristes internationaux ont des habitudes alimentaires différentes. Par exemple, les Américains aiment manger de fish and chips, les Français aiment les escargots et les Chinois, le riz.

Une des autres conséquences de ce prisme culturel consiste à construire le touriste chinois comme un être hors-sol et hors contexte. Regardé sous l'œil du microscope du chercheur pendant son voyage, on ne sait pas bien qui est l'individu derrière le touriste. Tse (2015) fait remarquer que la littérature raconte peu de chose sur ce que l'on appelle le marché émetteur (source market en anglais) : « Chinese outbound tourism is unique not just because of the sheer volume and growth potential but also due to its socialist system backdrop and outbound tourism policy⁹ » (p. 11). Les dimensions politiques, sociales, économiques et législatives ne sont que rarement prises en compte dans l'analyse touristique alors même qu'elles ont une influence sur la direction du tourisme international chinois (Tounay 2022). En fait, plutôt que de chercher à comprendre les individus derrière les touristes, les publications cherchent à récolter des informations sur les touristes (Jørgensen, Law et King 2016, p. 5).

Afin d'éviter ce biais culturaliste, j'ai préféré partir d'une démarche inductive où je ne présume pas des comportements des participants à l'enquête, leur laissant le soin de m'expliquer leur pratique et le sens qu'il lui confère pour favoriser le point de vue émique plutôt qu'éthique. Cette démarche présente l'avantage d'offrir un contre-point aux études sus-citées. De plus, le *backpacking* est une pratique touristique très souvent organisée et menée de manière individuelle (à l'inverse du tourisme de groupe) ce qui nécessitait, de fait, d'individualiser le rapport chercheur-participant plutôt que de tenter de systématiser la récolte de données. Certains travaux sur le *backpacking* des Chinois ont commencé à toucher du doigt ce que je travaille dans cette thèse et je m'inscris dans leur continuité. Avant de présenter ces travaux, je propose de revenir sur la catégorie des *backpackers*.

2. DES *BACKPACKERS* AU *BACKPACKING* : DE LA CATEGORIE A LA PRATIQUE

Backpacker est un terme anglophone probablement élaboré dans le langage courant. La langue anglaise aime à produire des innovations langagières pour construire catégories générales en ajoutant le suffixe « *-er* ». Ajouté à un verbe ou un nom, il indique une personne ou une chose entrant en action. Ainsi, la catégorie est née du mot *backpack* c'est-à-dire de l'adoption du sac à dos par suffisamment de personnes pour être remarquée. Il est difficile de savoir quel rôle la recherche scientifique a joué dans le succès commercial et marketing de ce terme car quoi qu'on en disent, les *backpackers*, par leur nombre à l'échelle mondiale, sont des cibles bien identifiées dans le secteur du tourisme (Hannan et Atlejevic 2007). Après avoir repéré les personnes et remarqué qu'elles étaient nombreuses, est née la qualification de la pratique en ajoutant le suffixe « *-ing* » : *backpacking*.

⁹ Le tourisme émetteur chinois est unique non seulement en raison de son volume et de son potentiel de croissance, mais également en raison de son contexte de système socialiste et de sa politique de tourisme émetteur.

De la même manière, ceux qui font le tour de l'Europe sont devenus des *tour-istes* et on a désigné ce phénomène sous le nom de *tour-isme* (Bertho-Lavenir 1999). Le *backpacking* serait né d'un objet commun que les individus emportaient avec eux dans leur déplacement mais sa définition reste sujette à discussion.

Un problème s'est posé dès le premier jour de ma réflexion : *backpackers* ou *backpacking* ? catégorie ou pratique ? La catégorie *backpackers* est bien souvent refusée par les individus qui font du *backpacking* qui lui préfère les substantifs : voyageurs, *hobo*, errant (*wanderer*) etc. Quant au *backpacking*, cette pratique est si hétérogène d'un pratiquant à l'autre qu'elle semble impossible à définir. Essayons dès lors de nous positionner.

Observons comment cette pratique a été construite et tentons de comprendre comment il est possible de la dépasser.

A. UNE CATEGORIE FONDEE SUR DES SEUILS ET DES CONTOURS RIGIDES

La littérature sur l'identité socioculturelle des *backpackers* est pléthorique (Desforges 2000; Sørensen 2003; Noy 2004; O'Reilly 2006). Cependant leur sociologie est tellement variée (en âge, en origine sociale, culturelle, ethnique) et leur projet de voyage si différents qu'une manière de faire sens dans sa diversité s'est traduit par un palimpseste de typologies venant se critiquer, se contredire ou se compléter (Cohen 1979; Ganghua Chen, Bao et Huang 2014a; Demers 2011; Hannan et Atlejevic 2007; Jia 2017; Loker-Murphy et Pearce 1995). En outre, la littérature sur les *backpackers* est principalement anglophone et s'intéresse en conséquence surtout aux *backpackers* occidentaux (Lachance 2013). Plusieurs chercheurs ont constaté l'existence de *backpackers* issus de toutes les régions du monde et appelés à intégrer une analyse postcoloniale du phénomène vers les *backpackers* non-occidentaux et notamment asiatiques (Teo et Leong 2006). Le Bigot (2017), tout en rappelant à quel point la catégorie est relative et poreuse propose dans sa thèse de fonder la catégorie *backpacker* d'après Sørensen (2003) d'abord et avant tout sur un critère de durée du voyage : plus de trois mois (sinon c'est un touriste) mais moins de six mois, sinon c'est un résident. Ensuite il faut remplir les critères suivants :

- Caractère itinérant sur au moins deux pays
- Autonomie
- Sobriété budgétaire

Nécessaire pour établir une définition opératoire en vue de la réalisation d'un terrain, cette définition peut et doit être questionnée : pourquoi faut-il « faire » deux pays ? Ne pourrait-on pas être *backpacker* ? Pourquoi n'est-il pas possible de faire appel, ponctuellement à un opérateur

touristique pour organiser une expérience qu'il ne peut organiser sans son appui ? Sørensen (2003) fait remarquer qu'une grande partie des *backpackers* achètent des excursions organisées ce qui remet en question le critère de « voyage organisé ». Pourquoi est-ce qu'un seuil de trois mois s'applique et n'est-il pas excluant pour des sociétés où le temps ou plus exactement, le fait de le prendre reste une gageure ? La sobriété budgétaire n'est-elle pas relative à la longueur du voyage autant que dans les pôles de dépense qui forment son architecture ? Par exemple, intéressée par la nourriture locale, je sacrifie le confort de l'hébergement pour payer des restaurants de qualité supérieure.

Fonder la catégorie *backpacker* sur des lieux qu'ils fréquentent, qu'ils soient génériques : les auberges de jeunesse ou géographiques : Goa en Inde, Pai ou le quartier de Khao San à Thaïlande, le quartier de Thamel à Katmandou au Népal ne fonctionne pas plus. D'abord, les auberges de jeunesse tendent à diversifier leur offre en proposant des chambres individuelles en plus des dortoirs. Celles-ci parfois moins chères que le prix d'une chambre d'hôtel sont plébiscitées par des touristes indépendants¹⁰ d'autant que les auberges de jeunesse disposent d'espaces communs bien aménagés où l'on peut faire des rencontres. Les chercheurs constatent que les lieux fréquentés par les *backpackers*, souvent appelés « enclaves » (Cohen 2004) sont en fait loin d'en être puisqu'ils sont aussi plébiscités par les touristes et par les habitants (Gibert et Peyvel 2016). Les lieux touristiques attirent les *backpackers*, parfois soi-disant à leur corps défendant (Uriely, Yonay et Simchai 2002).

Définir les *backpackers* par les motivations ou le projet de voyage se révèle aussi être une impasse. Loker-Murphy et Pearce (1995 p. 829) identifient sept sous-catégories à partir des motivations et expériences des *backpackers* :

- Le voyage moratorium s'effectue avant l'entrée dans la vie professionnelle et familiale. Les ressources sont suffisantes pour qu'il soit plutôt confortable.
- Le voyage ascétique et solitaire non planifié sans confort ou plaisir : la personne teste son endurance par la privation.
- Le voyage d'aventure teste aussi les limites mais le budget est plus conséquent et le planning plus cadré. La posture est conquérante vers des terres vierges.
- Le voyage avec but est planifié et préparé afin d'en tirer un profit matériel ou culturel. Le voyage en lui-même n'est pas perçu comme suffisant.
- Le voyage pour faire la fête sert à rencontrer un maximum de gens et oser faire des choses que l'on ne ferait pas chez soi.

¹⁰ Ceux que la littérature appelle les Fully Independent Tourist (FIT)

- Le voyage alternatif sert à vivre de nouvelles expériences loin du tourisme de masse via des modes de vie alternatifs ou la consommation de drogue.
- Le voyage Peter Pan concerne les quarantenaires en recherche d'une deuxième jeunesse. Ils quittent tout et s'intègrent à des voyageurs plus jeunes.

Ces sous-catégories sont très hétérogènes et font douter de la possibilité de les faire tenir toutes sous le terme de *backpacking* (Maoz 2007). Ensuite, elles ont, méthodologiquement été construites à partir de l'observation d'expériences menées pendant le voyage. Or, ces expériences sont plurielles, c'est justement le but du voyage : vivre des expériences variées et hors du commun ; il s'agit d'expérimenter. Il est donc très probable que ces catégories soient poreuses. Je considère même que ce classement est davantage un classement des types d'expérience plutôt que des catégories de voyage. Elles sont aussi élaborées à partir du sens que chacun y met : un voyage moratorium peut se transformer en ascétique par exemple. Un moment de fête peut venir interrompre un voyage avec but. En conclusion, les motivations, les expériences et les sens donnés au voyage sont trop variés pour devenir les fondations d'une catégorisation qui se veut solide.

B. ÉPISTEMOLOGIE DU VOYAGE DE JEUNESSE

Pour O'Regan (2018), les études scientifiques sur les *backpackers* sont arrivées au bout de l'impasse et la codification des critères ne sert qu'à les placer dans un environnement contrôlé pour les observer, les mesurer, les quantifier. Et lorsque cela ne fonctionne pas, les exceptions et déviations apparaissent inévitablement pour faire tenir la taxinomie, envers et contre tout. O'Regan propose dans un article d'examiner rétrospectivement la nébuleuse des *drifters*¹¹, soi-disant ancêtre du *backpacker*, un terme proposé et principalement travaillé par Erik Cohen en 1973 à la suite de sa rencontre avec un seul individu allemand au milieu de la forêt amazonienne (Cohen 1973). La figure sociologique du drifter est décrite comme étant : individualiste, sans idéologie, non patriote voire antipatriotique, sa quête est définie comme une échappatoire hédoniste et anarchiste, il peut travailler pour continuer son voyage mais ça n'en est pas le but, il peut aussi mendier. Cohen remarque d'ailleurs déjà qu'une « ecology of facilities and localities » (*Ibid.*, p. 97) a commencé à émerger, que des itinéraires se dessinent de l'Europe vers l'Inde, le Népal et même l'Asie du Sud-Est. D'autres auteurs nomment différemment ce mouvement de jeunes voyageurs : *tramping*¹² (Adler 1985), *wanderer*¹³ (Vogt 1976), jeunes voyageurs (Teas 1988). Le problème du modèle de *drifter* est, comme le souligne O'Regan, méthodologique, Cohen n'a jamais fait de terrain avant de proposer ce profil sociologique aussi « his work obscures whether the idealised drifter existed or

¹¹ Substantif élaboré à partir du verbe « to drift » signifiant « dériver »

¹² Substantif élaboré à partir du nom anglophone « tramp » signifiant « clochard » ou « vagabond ».

¹³ Substantif élaboré à partir du verbe « to wander » signifiant « errer » ou « flâner ».

how drifter tourism emerged¹⁴ » (O'Regan 2018, p. 197). Cette absence de terrain, Cohen l'admet d'ailleurs volontiers. Il en critique la figure idéal-typique du *drifter* élaborée à partir d'une personne (Cohen 2004).

Cette absence de terrain permet à O'Regan de discuter un certain nombre de points. Le premier est l'aliénation comme principal moteur du déplacement, alors que dans le contexte des mouvements de contre-culture, d'autres éléments rentrent en jeu : « the importance of self-reliance, personal development and self-expression to individuals at the time. Detachment from the social structure was meant to be a graceful temporary, selective and active attempt to create/find social structures that could carry and sustain their shared understandings and individual visions¹⁵ » (O'Regan 2018, p. 198). Ce groupe n'est peut-être pas aussi homogène que le suggère Cohen vue la diversité des groupes qui se rattachent à la nébuleuse de la contre-culture : les anticonformistes, les anti-guerres, les radicaux, les *beats*, les hippies, tous ayant leur propre interprétation et leur propre imaginaire de ces mobilités contre-culturelles. Enfin, O'Regan ne trouve pas de preuve que les *drifters*, soient morts suite à l'apparition des *backpackers*.

La rupture épistémologique entre *backpackers* et *drifters* est datée des années 1980 avec le déploiement des vol charters qui baissent le coût des transports et augmentent les flux de voyageurs dans le monde. En 1988, Riley (1988) rompt la filiation entre les *long-term budget traveler*¹⁶ et les *drifters* de Cohen car ce terme, dit-elle, suggère des comportements déviants liés à la consommation de drogue qu'elle ne retrouve pas chez les individus qu'elle rencontre.

Le premier article scientifique à mentionner le néologisme *backpacker* analyse les structures économiques de ce phénomène. Dans *The Annals of Tourism Research*, Pearce indique ainsi que « the term “backpacker” is well known and accepted by the tourism industry, travelers, and the community as a description of predominantly young, budget tourists on extended holiday or working holiday¹⁷ » (Loker-Murphy et Pearce 1995, p. 819). Il témoigne de l'apparition d'une niche marketing qui souhaite se distancer du mouvement hippie et des « drifters » par la pénétration de l'industrie du tourisme sur des segments de marché marginaux (Ateljevic et Doorne 2004, p. 75). Mais pourquoi l'apparition d'un néologisme issu du marketing signifierait la mort du *drifting* ou en

¹⁴ Son travail masque si ce *drifter* idéalisé a existé ou comment ce type de tourisme a émergé.

¹⁵ L'importance de l'indépendance, du développement et de l'expression personnelle pour les individus à l'époque. Le détachement vis-à-vis de la structure sociale devait être une expérimentation temporaire, exigeante et active pour créer ou trouver des structures sociales qui pourraient convenir et soutenir dans le temps une compréhension partagée aussi bien qu'une vision individuelle.

¹⁶ Voyageurs au long cours à petit budget

¹⁷ Le terme « backpacker » est bien connu et accepté par l'industrie du tourisme, des voyageurs et de la communauté en tant qu'il décrit des jeunes touristes au budget serré voyageant de manière extensive ou en working-holiday.

tout cas de l'imaginaire de l'errance et du vagabondage ? L'idée de Michael O'Regan est de reconnecter le *backpacking* au *drifting* via les imaginaires qu'il porte et le désir de s'échapper de la vie quotidienne pour un temps long : « Drifter tourism is *backpackers* past, but also its future as the countercultural imagination and the motivation to escape continues to drive contemporary *backpacking*¹⁸ » (O'Regan 2018, p. 199). La reproduction de ces imaginaires et leur réinterprétation aussi se produit sur la route et transforme le *backpacking* constamment notamment grâce à l'élargissement des pratiquants. Ce qu'il est important de connaître chez les *backpackers*, ce n'est pas tellement ce qui fait qu'ils en sont ou non et pourquoi, mais plutôt ce qui fait le moteur de leur déplacement, quel sens lui est donné pour explorer les imaginaires qui lui sont associés.

Les critères établis pour définir les *backpackers* notamment en différenciation avec les touristes se révèlent ainsi non fonctionnels par l'observation et l'enquête de terrain à l'exception d'un : l'itinéraire flexible de multi-destination (Sørensen 2003). Et encore, ce qui différencie réellement les *backpackers* des touristes ce n'est pas l'itinéraire de multi-destinations. Qu'est-ce qu'un circuit touristique sinon un itinéraire multi-destinations ? Non, ce qui différencie les touristes des *backpackers*, c'est l'adjectif « flexible ». Aussi, ce qui compte et ce qui constitue le commun de cette mobilité c'est bien la gestion du temps et la représentation que l'on en a.

C. LA MAITRISE DU TEMPS LENT ET LONG COMME ELEMENT ESSENTIEL DU BACKPACKING

La catégorie *backpacker* ne parvient donc pas à donner à voir la complexité du phénomène. Aussi, il semble plus pertinent d'envisager le sujet de cette mobilité au long cours par l'entrée des pratiques. Celles-ci sont entendues comme les « multiples façons de constituer l'espace en problème, en enjeu, en ressource, tant du point de vue symbolique que du matériel, et quelles que soient les « techniques de corps » (Mauss, 1936) utilisées, que ce soit avec ou contre les normes spatiales, qu'ils s'agissent de lieux familiers ou non familiers, et quelles que soient les technologies spatiales mobilisées » (Stock 2015, p. 430). Aussi, c'est désormais le *backpacking* et non plus le *backpacker* qu'il faut chercher à définir. Cependant, le problème qui se pose reste le même, comment définir la pratique en sortant des seuils et des contours catégoriques ? Il est postulé à la suite de Jocelyn Lachance que c'est le temps qui prend le pas sur le reste.

Avec la naissance du mouvement de la lenteur en Italie dans les années 1980, le *slow* est devenu une vertu et un adjectif que l'on accole à tous les faits sociaux, de la ville aux transports, de la science à l'éducation, de la parentalité au tourisme. L'utilisation du terme *slow* s'est maintenu partiellement

¹⁸ Le tourisme des errants est le passé des *backpackers* mais aussi leur futur puisque les imaginaires contre-cultures et le désir de fuir continue d'emmener le *backpacking*

dans la langue française mais il peut être traduit par « doux », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ainsi on parlera de mobilités douces mais on dira plutôt *slow science*. La popularité de cet adjectif remet la question du temps dans l'analyse des faits sociaux au centre du débat. Dans ce contexte, la lenteur est une autre façon d'approcher et de qualifier le *backpacking* et de le distinguer du tourisme. La contrainte économique pèse effectivement sur le choix des transports et des hébergements mais l'idéal de la lenteur participant d'un imaginaire de l'errance et du vagabondage à l'opposé de l'injonction à la vitesse et de la compression de l'espace-temps de la vie contemporaine (Virilio 1977) contribue à forger cette pratique. C'est ainsi un moyen pour eux de redevenir maître du temps, en tout cas de ce qui se passe dans leur temps (le temps de leur vie) loin d'un temps social qui leur impose un rythme et des technologies qui, par leur vitesse d'exécution imposent le rythme du temps quotidien. La popularité de la consommation de drogue et notamment de la marijuana parmi les pratiquants du *backpacking* est signifiante : qu'est-ce que cette drogue sinon un moyen de ralentir et poser son corps dans du temps lent.

Dans sa thèse, Torun Elsrud (2004) propose de s'intéresser aux différents aspects temporels qui caractérisent le voyage. Elle suggère de rapprocher l'expression « *time-out*¹⁹ », souvent mobilisée pour évoquer le fait de s'affranchir du temps et de la notion de liminalité. Celle-ci empruntée aux anthropologues Van Gennep (1909) et Turner (1969) est définie par ce dernier comme un moment où le temps du quotidien est comme suspendu au bénéfice d'un temps plus qualitatif lors duquel l'individu a la possibilité de développer sa réflexivité sur ses comportements et agissements du quotidien. Ce temps mort, loin d'être mort en fait, permet aussi de revoir les structures que l'on prend pour acquises car il s'agit bien de s'en créer d'autres où l'alternance entre repos et mouvement n'est plus déterminée par le rythme social mais bien un rythme maîtrisé par l'individu.

Pour Miller (2017), la liminalité permet de porter un regard critique sur les structures sociales normatives et d'explorer de nouvelles possibilités. Cet état de liminalité choisie s'approche de ce que dit David Le Breton de l'homme marginal :

« Un homme déchiré entre deux mondes et dont la conscience est à la fois avivée et meurtrie par sa condition. Il est susceptible de créativité du fait de sa position critique envers un milieu face auquel il est d'abord sans familiarité et ensuite en position toujours possible de relativisation. Jamais emprisonné dans une seule manière d'interpréter les situations, il dispose d'une marge de manœuvre supplémentaire, d'une distance. Celle-là même qu'on lui reproche souvent et qui le rend vulnérable au racisme ou au mépris, voire même à celui de son ancien groupe d'appartenance pour lequel il devient un renégat. Le déchirement de la conscience lui est une expérience coutumière. Son dilemme est d'être en porte à faux. Quoi qu'il fasse il contredit l'une ou l'autre de ses références culturelles. Il n'arrive plus à se rejoindre et il est contraint à des compromis avec son sentiment d'identité, il doit concilier dans le cours de son existence des définitions différentes de soi. » (Le Breton 2004, p. 31)

¹⁹ Temps mort

Cet espace-temps liminal serait pour l'individu une possibilité d'émergence du soi ouvert sur l'événement qui vient, capable de le recevoir, de lui donner du sens de l'interpréter et d'accepter le changement qui vient. Elsrud (2001) parle alors de créativité et Kirschner (2017) de processus créatifs.

Le sociologue Jocelyn Lachance (2013) a proposé d'utiliser la temporalité ou plutôt la maîtrise de la temporalité comme dénominateur commun à la grande hétérogénéité des pratiquants du *backpacking*. Par temporalité, il entend « à la fois les rythmes du voyage, c'est-à-dire la vitesse des déplacements et la durée des séjours dans les différents lieux, ainsi que les rythmes constitutifs de l'expérience du *backpacking*, comme ceux des rencontres, des repas, du sommeil, etc. Nous y incluons aussi la dimension linéaire de la temporalité, et plus singulièrement la durée du voyage ainsi que sa place dans l'histoire biographique du voyageur. » (*Ibid.*, p. 73). Il ajoute et c'est important, que le rapport de l'individu à ces différentes temporalités est subjectif et maîtrisé par l'individu car il est en capacité « de transformer ce rapport subjectif à travers des actions initiées personnellement » (*Ibid.*). Ainsi il découpe en trois temps ce rapport nouveau de l'individu aux temporalités lors du voyage :

- La **rupture provisoire avec les contraintes temporelles**, ce que Elsrud (1998) appelle « time out ». Cette rupture se caractérise d'abord par les moments, généralement charnières de la vie dans laquelle s'opère cette rupture : fin d'étude, fin d'un contrat de travail mais aussi divorce, questionnement professionnel ou décès. Un futur qui se bouche ou s'obscurcit ou le besoin de différer des décisions importantes (Noy 2004) seraient des raisons de partir en voyage. Cette rupture temporelle consiste aussi à rompre avec les contraintes sociales, qui inévitablement pèsent dans l'emploi du temps d'une personne qu'elles soient institutionnelles (école, université, travail), familiales ou amicales. C'est alors une nouvelle liberté qui s'ouvre, celle de maîtrise de son rythme, le retour peut d'ailleurs ne pas être prévu au début du voyage mais élaboré en cours de route.
- Cette rupture avec le temps contraint n'entraîne pas un temps mort comme pourrait le laisser penser la traduction littérale de la proposition de *time-out* d'Elsrud (2004). La **création de rythmes personnels** succède aux contraintes temporelles, d'ailleurs, si les *backpackers* fréquentent bien souvent les mêmes lieux (Le Bigot 2017), c'est bien le rythme du voyage qui singularise l'individu. La pulsation du voyage avec ses arrêts plus ou moins loin et ses déplacements, plus ou moins rapides constitue son originalité. C'est d'ailleurs la maîtrise de cette pulsation qui génère le sentiment de liberté, cet instant grisant où d'un moment à l'autre, on décide de partir. Loin d'empêcher les interactions, le rythme est

essentiel non en termes de relation (qui nécessite un temps long pour se construire) mais en termes de rencontre : « la durée d'un échange dans le temps n'est pas un gage de qualité et de l'importance d'une relation [...] l'engagement envers l'autre s'effectue sur la base d'un contrat implicite et constamment renouvelé [...]. Autrement dit, une rencontre brève et éphémère, vécue cependant avec intensité par le sujet, peut devenir significative pour lui et venir s'inscrire dans le récit de son voyage » (Lachance 2013, p. 77). La création de rythmes personnels affecte aussi les besoins du corps avec l'abandon des horaires habituels de repas ou de repos. Lachance parle d'une expérience radicale de désynchronisation. Cette création d'un rythme personnel renoue en outre avec les imaginaires de la *beat* et du *pulse* des aller-retours hallucinés entre côte est et côte ouest américaine de Dean Moriarty et Sal Paradise dans *Sur la route* de Kerouac.

- Le **récit de soi**, pilier du voyage en *backpacking* (Noy 2004; O'Reilly 2005; Wylie 2005) permet enfin **de réorganiser la temporalité du voyage**. L'opération consiste de manière consciente ou inconsciente à faire saillir des événements vécus et à en enterrer d'autres pour créer une histoire à raconter aux autres. Ainsi le récit sélectionne et reconstruit des moments dont la place occupée ne correspond pas forcément à l'importance dans le vécu. Lachance (2013) distingue deux types de récits, ceux du temps du voyage, élaborés pour une audience de voyageurs *backpackers* ou sur internet par l'intermédiaire des blogs et des réseaux sociaux et ceux construits au retour au quotidien pour audience qui n'a pas voyagé. Ils permettent de mettre de l'ordre et de partager cette expérience significative. Pour Noy (2004), il est aussi ce qui entérine la transformation ontologique du sujet et ancre le voyage dans la biographie du sujet. Ainsi : « la réorganisation de la temporalité du voyage par le récit s'effectue par la sélection d'événements significatifs aux yeux de ces voyageurs et est influencée par la volonté de valoriser le voyage comme un temps de transformation ontologique » (Lachance 2013, p. 78).

Il y a quelque chose de subversif dans le rapport à la temporalité dans le *backpacking*, quelque chose de profondément anormal dans le choix de la lenteur quand tout le monde contemporain fonctionne sur l'instantanéité, l'ubiquité et la vitesse. Il y a quelque chose qui est de l'ordre de la réaction face à cette vitesse pour l'utiliser mais aussi s'en détacher.

Ce tableau montre que c'est la maîtrise de la contrainte temporelle qui permet d'instaurer le trait commun d'un groupe d'individus, les *backpackers*, et c'est ce qui permet aussi de les distinguer des touristes (Tableau 2). Les colonnes récapitulent les différentes contraintes horaires pour chaque type de mobilité touristique. On constate qu'effectivement tous les types de pratiques sont

soumises au cadre temporel du début et de la fin de la mobilité touristique sauf le *backpacking*. Pendant le temps de la mobilité, c'est aussi la seule mobilité qui s'affranchit de toutes les contraintes temporelles : il n'y a pas d'emploi du temps imposé et fixé, les déplacements entre différentes destinations peuvent se prévoir au dernier moment, il n'y a donc pas de contraintes liées à un planning de transport. Au quotidien, ils n'ont pas d'horaire pour les repas.

	Début	Fin déterminée	Emploi du temps imposé	Planning de transport	Horaire de repas imposé
<i>Backpacking</i>	Oui	Non	Non	Non	Non
Voyage organisé	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui
Tourisme indépendant	Oui	Oui	Non	Oui	Non
Tourisme en <i>resort</i>	Oui	Oui	Non	Oui	Oui
Croisière	Oui	Oui	Non	Oui	Oui
<i>Trekking</i>	Oui	Oui	Non	Oui	Non

TABLEAU 2 : LES CONTRAINTES TEMPORELLES DANS LES MOBILITES TOURISTIQUES

Ainsi, peu importe si la personne se dit *backpacker*, itinérante, voyageuse, *hobo* ou marginale ou refuse même d'être désignée, ce qui me permet, de les distinguer, c'est le critère de la maîtrise de la temporalité et l'incertitude liée au retour. Le *backpacking* est ainsi une pratique consistant à voyager pour le plaisir en ayant une idée vague du calendrier du voyage et surtout du moment où il prendra fin.

3. DECONSTRUIRE LA CATEGORIE « CHINOIS » DU BACKPACKER CHINOIS

A. L'INEXISTENCE D'UNE LITTERATURE SUR LE BACKPACKING INTERNATIONAL CHINOIS

Mon détour par la littérature sur le tourisme international chinois a été rendu nécessaire du fait de la quasi-absence d'étude sur la pratique du *backpacking* des ressortissants chinois. Ce vide est ce qui m'a d'ailleurs amenée à commencer cette thèse. Comment, alors que j'en avais croisé sur mon terrain de recherche au Népal, pouvaient-ils être absents de la littérature ? J'ai recensé, au moment de l'écriture de ce paragraphe quatre publications en langue anglaise dont deux qui ont pour terrain Macao et Hong Kong.

Ong et Du Cros (2012) observent, par le biais d'une ethnographie à distance réalisée sur les forums de voyageurs, les processus de construction du regard post-Mao des *backpackers* chinois à Macao. Leur recherche les amène à questionner la manière dont les mobilités par-delà les frontières nationales sont perçues par les *backpackers* chinois dans l'ancienne colonie portugaise de Macau. Il en ressort que les *backpackers* exotisent ce territoire et n'expriment aucun sentiments anticoloniaux ou anti-portugais. A nouveau Hilary Du Cros avec Jingya (2013) s'intéressent aux expériences de consommation et à la perception de la culture locale des jeunes voyageurs chinois à Hong Kong.

King et Gardiner (2013) s'intéressent aux comportements des étudiants internationaux chinois qui voyagent en autonomie en Australie. Enfin, Cai, Cohen et Tribe (2019) proposent une ethnographie mobile des dynamiques et de l'organisation des groupes de *backpackers* chinois en Europe qui se forment en ligne via les forums. Ils s'appuient sur des « attributs culturels chinois » à savoir la conformité, le respect pour l'autorité, le *guanxi*²⁰ et le *keqi*²¹ pour analyser comment ces attributs se déploient au sein des groupes de voyageurs et forment l'harmonie du groupe. Leurs résultats montrent qu'un système de hiérarchie est établi dès le départ lorsque les groupes se forment. Ensuite, ils affirment que les attributs jouent un rôle dans le fonctionnement social du groupe et permettent d'instaurer des relations harmonieuses de surface mais que les différences d'interprétation sur ce qu'est le *guanxi* et le *keqi* peuvent produire de la discorde sans que celle-ci ne soit visible au sein du groupe.

En fait, la majorité des connaissances scientifiques sur les *backpackers* à ce jour sont issues de terrains situés en Chine. Là, la littérature y est un peu plus abondante.

B. LES DIFFÉRENTES APPROCHES DES BACKPACKERS CHINOIS

Les études sur les *backpackers* chinois commencent à être publiées suite à un appel pour une analyse postcoloniale de cette pratique, pratique qui n'est plus l'apanage de la jeunesse européenne, australienne ou nord-américaine (Muzaini 2006; Teo et Leong 2006). En Chine, outre le terme *backpacker*, c'est le substantif *donkey friends* qui est aussi utilisé pour qualifier une personne engagée dans une pratique de *backpacking*.

L'une des premières publications à leur sujet en langue anglaise date de 2008. L'auteur relève sur les forums de voyage en ligne que *donkey friend* est « a popular self-identifier for Chinese *backpackers* who formed voluntary communities to facilitate group travels and many collective activities²² » (N. Zhang, 2008, p. iv). Dans sa thèse sur les *donkey friends* dans les forums en ligne, ce même auteur montre que ce mouvement révèle la montée d'une sphère publique non politisée qui promeut des changements culturels. En 2009, Shepherd (2009) dans un terrain à Lhassa remarque la présence croissante des *donkey friends* à Lhassa et interroge la motivation de ces individus à venir au Tibet. Ses résultats montrent qu'ils sont à la recherche d'exotisme et de mysticisme dans cet espace frontière. Chen et Weiler (2014) grâce à une cyber ethnographie présentent ce que font les *donkey friends* au Tibet et les raisons de ces pratiques. En fait, cette expression est souvent construite

²⁰ Le réseau de relations dont dispose une personne dont la valeur est plus ou moins grande en fonction de l'influence de ces personnes.

²¹ Distance courtoise dans les relations interpersonnelles

²² Une identification populaire pour les *backpackers* chinois qui forment des communautés volontaires pour faciliter les voyages en groupe et de nombreuses activités collectives.

comme une sous-catégorie de *backpackers* avec des « caractéristiques chinoises » en particulier au niveau de l'éthos, des valeurs et des comportements que des individus dits *donkey friends* sont supposés adopter lors du voyage (Khek Gee Lim, 2009).

Quelques articles récents testent le transfert des caractéristiques du *backpacking* pour comprendre le *backpacking* chinois. Chen et al. (2014a) concluent qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre les *backpackers* chinois et les autres mais que les petites différences peuvent être expliquées par la culture chinoise. Luo et al. (2015) tentent de construire théoriquement cette catégorie à des fins comparatives avec les *backpackers* occidentaux. Leurs résultats comparent les différences et similitudes de plusieurs aspects du voyage : choix de l'hôtellerie, organisation du voyage, longueur du voyage, interactions sociales, activités touristiques. Leur analyse souffre de plusieurs problèmes et ils peinent donc à être convaincants. D'abord, la catégorie *backpackers* à laquelle ils adossent leur comparaison est en elle-même discutable. Ensuite, l'hétérogénéité des pratiques des *donkey friends* chinois autant que des *backpackers* occidentaux en termes d'organisation matérielle, de motivations et du sens qui leur sont conférés, fait s'interroger sur la pertinence de créer une nouvelle catégorie pour faire des comparaisons. Enfin, celle-ci cherche, une fois de plus à isoler les individus chinois en se fondant sur des traits culturels en particulier la nature collective des individus et la spécificité des relations interpersonnelles.

Un autre pan de la littérature sur le *backpacking* des Chinois cherche à savoir de quoi ce phénomène est l'expression dans le contexte plus large de la société chinoise. Chen et al. (Chen, Bao et Huang 2014b) tentent de mesurer le développement personnel des *backpackers*. Leur conclusion appelle à la création de politiques de soutien car ils voient dans le *backpacking* une réponse possible au chômage des jeunes. Dans son mémoire de fin d'étude en anthropologie sur les *backpackers* à Dali, Cress (2015) montre comment le voyage produit un regard critique sur le « rêve chinois » - réussite financière et statut social élevé – et comment il menace le retour à la vie urbaine dite normale pour ces jeunes gens, dans la mesure où certains choisissent des modes de vies alternatifs dans des provinces excentrées.

Dans deux publications conjointes, Zhang et al. (Jingru Zhang et al. 2017; Jingru Zhang et al. 2018) questionnent successivement la construction identitaire des *backpackers* et ce qui détermine, en termes de motivations et de comportements, si un individu est, ou non, un *backpacker* en Chine. Dans la première étude, il est montré qu'à cause de la nature collectiviste de la société chinoise, la construction de l'identité d'un *backpacker* est largement dépendante de la relation aux autres, par la recherche de l'approbation du groupe en se conformant aux attentes en termes de comportement (Jingru Zhang *et al.* 2017). En cela, les auteurs concluent que le *backpacking* en Chine « lacks the

historical tradition of a counterculture. Rather, it meets bourgeois tastes, and is endowed with images which make Chinese *backpackers* achieve a positive sense of status²³ » (*Ibid.*, p. 123). Toujours selon Zhang, l'absence de tradition historique de contre-culture rend intéressant les processus de construction identitaire des *backpackers* : puisqu'ils ne se construisent pas contre, alors sur quoi se construisent-ils ? La deuxième publication précise et répond partiellement à la question : les *backpackers* construisent le voyage comme une manière de répondre et de combattre le sentiment d'aliénation de la vie quotidienne (Jingru Zhang *et al.* 2018). Mais, et c'est moi qui pose la question : questionner sa vie quotidienne et admettre un sentiment d'aliénation, n'est-ce pas aussi s'inscrire en faux par rapport à ce que la société peut offrir à cette jeunesse ? D'ailleurs, n'est-ce pas sur ces fondements décrits par Philip Roth dans *Pastorale américaine* que se sont construits en partie les mouvements de contre-culture américains ?

L'étude la plus complète est une thèse en sociologie intitulée *The pursuit of freedom and its risk : the dreams and dilemmas of young Chinese backpackers*. Jia Xie (2017) y explore la diversité de la culture du *backpacking* en Chine et comment cette pratique est une expression des transformations sociales à l'œuvre dans la société chinoise. Elle souligne que les *backpackers* sont déchirés entre les attentes sociales de leur famille et leur quête de liberté, d'épanouissement personnel et de sens pour leur vie. Elle construit une typologie pour présenter ses résultats et montre que certains *backpackers*, les « chercheurs d'alternative » ne retournent jamais à leur vie d'avant, ils se construisent une nouvelle vie, une nouvelle normalité loin de ce qu'ils ont connu.

C. SORTIR D'UN BACKPACKING « A LA CHINOISE »

Mon travail a cela de paradoxal que je me défends de vouloir enfermer les individus enquêtés dans leur culture chinoise et pourtant je les ai sélectionnés sur la base de leur nationalité. Ce paradoxe m'a habitée tout au long du travail et réussir à en parler légitimement me semblait impossible car je suis arrivée dans mon sujet de manière très sérendipe, non en spécialiste de la Chine mais en spécialiste du tourisme. Rocca (2010) parle à juste titre de la paralysie des spécialistes face à l'énorme Chine tant du fait de sa taille territoriale et démographique, de son imposante et intimidante civilisation et de son histoire longue et mouvementée.

L'idée de culture est problématique et elle l'est en particulier en géographie. Don Mitchell (1995) développe dans un article l'idée qu'il n'existe pas de « Culture ». Culture est un mot fourre-tout, chargé idéologiquement qui sert d'abord à classer et différencier. L'adjectif « culturel » est une commodité qui cache on ne sait pas trop quoi. Il est évidemment très tentant d'utiliser la culture

²³ Il y manque la tradition historique de contre-culture. A l'inverse, il est l'expression d'un goût bourgeois et il est chargé d'image qui permettent aux *backpackers* chinois d'acquiescer un statut positif

comme porteuse d'explication des différences matérielles, de l'ordre social et encore des relations de pouvoirs. Expliquer le comportement des acteurs du fait de leur culture, c'est tomber dans le culturalisme en naturalisant et essentialisant des comportements sociaux en leur refusant la liberté de décision et de choix pour eux même (Di Méo 2008; Jacques Lévy 2010). L'essentialisation culturelle de l'individu chinois n'est pas le propre des études touristiques. Liu (2013), professeur de sciences politiques à l'université normale de Huadong à Shanghai appelle cela la théorie du particularisme chinois : « la Chine serait si particulière que les conceptions, valeurs, systèmes ou pratiques qui ne sont pas d'origine chinoise, pour la plupart, ne seraient donc pas adaptés/adaptables à la situation de la Chine. ».

Le sinologue Jean-François Billeter (2006) a proposé de disséquer ce mythe de l'altérité radicale de la Chine en Occident. Selon le sinologue suisse, il s'est construit sur une erreur de méthode à plusieurs niveaux dans l'examen des premières sources de connaissance de la Chine en Occident. Au 18^e siècle, les jésuites, forts de leur mission à la cour de l'empereur chinois, publient *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*. Ces lettres sont le premier matériau utilisé en Europe pour philosopher sur la Chine ce qui pose deux problèmes. D'abord, les auteurs de ces lettres n'ont pas pour objectif premier de produire de la connaissance mais de justifier l'envoi de cette mission dont le but est de convertir l'empire chinois par le haut. Billeter soutient que cela biaise les propos tenus car afin de poursuivre cet objectif, les lettres doivent donner un avis positif de la cour et du gouvernement chinois. Ensuite, les sources des données sont des hauts fonctionnaires et des lettrés qui gravitent dans la cour de l'empereur. La vision qu'ils ont de la Chine est celle des mandarins. Cette vision qui vise à naturaliser le système politique, par l'histoire et la culture, fait partie d'un ensemble mis en place par les empereurs han et leur entourage afin d'assurer sa pérennité. Grâce à l'instrumentalisation de la culture, les empereurs et les conseillers ont fondé le système politique « sur l'idée que l'ordre impérial était conforme aux lois de l'univers, depuis l'origine et pour tous les temps. Tous les domaines du savoir, toute la pensée, le langage, les représentations devaient concourir à persuader les esprits que cet ordre était, dans son essence naturel » (Billeter 2006, p. 11). Ainsi, conclut-il, « tout ce qui passe aujourd'hui pour spécifiquement chinois, en particulier dans le domaine de la pensée, fait partie de ce système » (*Ibid.*, p. 12). L'approche culturaliste est une impasse mais elle est tentante d'une part parce qu'elle est très largement diffusée du fait de sa simplicité mais aussi parce qu'elle est très largement reprise en Chine même (Rocca 2010). D'ailleurs, les articles qui composent la majorité des corpus examinés sont produits par des scientifiques chinois ou d'origine chinoise. Les non-chinois ne sont donc pas les seuls à siniser la Chine.

L'un des lieux communs produit par cette théorie du particularisme chinois sur la société chinoise postule qu'à l'inverse de l'Occident, la société chinoise est une société sans sujet. Ici, nous retombons dans la problématique de la différence ontologique entre la Chine et l'Occident mais actualisée à la société d'aujourd'hui. La société occidentale serait individualiste ; l'individu est posé comme premier par rapport à la société tandis que le poids des communautés et des classes en Chine aurait la primauté sur l'individu qui serait incapable de se défaire des contraintes sociales (Rocca 2008). En suivant ce raisonnement, tout chercheur en science sociale devrait étudier l'Occident au prisme d'une sociologie compréhensive et la Chine au prisme d'une sociologie explicative de type durkheimienne. Dans ce courant sociologique, les faits sociaux imposent une contrainte sur l'individu qui doit s'y plier et ne peut s'en libérer. De ce lieu commun, en découlent beaucoup d'autres notamment pour ce qui intéresse cette thèse : les Chinois voyagent seulement en groupe parce qu'en bonne société communautaire, ils ne sauraient pas voyager seuls. Par le terrain et la revue de littérature, je sais que ce n'est pas le cas.

L'écrivain Salman Rushdie défend furieusement le droit de chacun de parler et faire parler une personne d'un genre, d'une culture différente à condition de faire le travail de recherche nécessaire (Busnel et Rushdie 2020). En effet, si seul les Français pouvaient parler des Français, les femmes, des femmes ou les personnes à mobilités réduites, des personnes à mobilités réduites, alors la recherche aboutirait à un absurde « fractionnement du réel » (Hancock 2007, p. 75). Pour pouvoir m'autoriser à parler de ces individus, j'ai dû descendre de ma chaise d'arbitre, quitter une position de surplomb car le chercheur, tout autant que les autres est relié au monde, il n'est pas déconnecté, et c'est avec ses émotions et son intuition qu'il avance vers son objet (Collignon 2012). La critique post-moderne a rendu nécessaire la réflexivité dans la production du savoir scientifique, « dans la connaissance, les activités auto-observatrices doivent être inséparables des activités observatrices, les autocritiques inséparables des critiques, les processus réflexifs inséparables des processus d'objectivation » (Morin 1999 p. 35). Ici, Edgar Morin pose et impose la centralité du chercheur au sein de la recherche qu'il poursuit : il en est l'instigateur, le moteur et celui qui en tirera un résultat (des lauriers, une carrière, un salaire). Cela implique différentes responsabilités.

Sachant cela, je me suis demandé ce qu'il m'importait d'interroger dans cette thèse. Il me fallait interroger ma connexion avec mon objet et l'intuition initiale à la naissance de ce travail. Cette connexion je l'ai faite en repensant à ma propre expérience d'un voyage de deux ans autour de mes 20 ans. Ce projet de voyage s'est construit à la suite d'un échec retentissant de ma deuxième année d'étude en classe préparatoire qui m'a déprimée et paralysée. Me mettre à l'écart me semblait, alors, être la seule option. Lors de celui-ci, de nombreuses réflexions sur mon identité, mon éducation,

ma famille et mon pays sont nées par la mise à distance de ces entités qui n'étaient plus des évidences et semblaient pouvoir être regardées d'un œil critique. Dans la construction narrative que je fais de ma vie, je perçois ces deux années comme un tournant existentiel qui ne m'a pas permis de me fixer un nouvel objectif mais plutôt d'accepter qu'il était possible de vivre sans et de laisser venir les choses. Voilà en fait ce que j'avais de commun avec les individus rencontrés au terrain : une expérience de mobilité existentielle. Donc, plutôt que de me focaliser sur leur sinité, il me fallait plutôt passer par la communauté créée par une expérience existentielle similaire pour voir ce qu'ils disaient, eux, de leur culture et de leur société, comment ils l'interprétaient, comment elle était perçue. C'est ainsi que mon objet de recherche s'est reconfiguré pour passer de l'émergence de la pratique du *backpacking* des jeunes chinois à la dimension existentielle et transformatrice du *backpacking*.

II. LA DIMENSION EXISTENTIELLE ET TRANSFORMATRICE DU

BACKPACKING : TEMPORALISER LES MOBILITES TOURISTIQUES

DANS LES TRAJECTOIRES BIO(GEO)GRAPHIQUES

La littérature touristique a largement démontré comment les mobilités et pratiques touristiques transforment les territoires. En revanche, peu de chercheurs se sont intéressés à la manière dont les mobilités touristiques forment et transforment les individus. Le proverbe « *les voyages forment la jeunesse* » détourné dans le titre de cette thèse témoigne de l'évidence de ce qui se joue chez l'individu lors d'un déplacement touristique : les voyages nous changent. Seulement, cette évidence n'est que rarement discutée. Si la littérature renseigne plutôt bien sur l'origine des touristes, leur nationalité, leur situation socio-économique ou encore leur motivation, les conditions de possibilité du déplacement touristique et les pratiques en situation touristique, peu de données existent sur le retour au pays, là où finalement on peut le mieux évaluer les transformations survenues. Ainsi, comme le propose déjà Brenda Le Bigot (2017) dans sa thèse, il faut resituer le voyage dans les trajectoires biographiques des individus pour établir pourquoi les pratiques touristiques ont un potentiel transformateur, comment survient cette transformation *in situ* ou *a posteriori* et s'interroger sur la nature de ces transformations. Cette partie propose de revenir sur les raisons de l'absence relative d'études qui se sont intéressées au potentiel transformateur de la littérature touristique, d'explorer comment la sociologie traite des trajectoires socio-biographiques. Il s'agira ensuite de construire un cadre théorique fondée sur la pensée de Jullien (Jullien 2009; Jullien 2012; Jullien 2017) en mobilisant le concept philosophique d'écart. Ce concept travaillé en géographie par Lionel Laslaz permettra de montrer comment l'écart spatial ouvre des potentialités de formation et de transformation. Afin d'évaluer et de matérialiser ces transformations depuis une perspective

géographique, l'hypothèse de l'habiter polytopique de Mathis Stock (Stock_2006) s'est révélée pertinente pour montrer comment le voyage transformait leur habiter grâce à un gain de capital spatial.

1. À LA FIN DES VACANCES, IL NE RESTE RIEN

En 1997, Philippe Duhamel soutient sa thèse de doctorat sur les résidents étrangers européens sur l'île de Majorque aux Baléares (Duhamel 1997). Il y constate que ces nouveaux résidents ne sont pas des migrants comme les autres parce qu'ils ont été touristes dans ce lieu avant de s'y installer. Il conclut donc que le tourisme est un « phénomène capable de produire de nouveaux comportements, de nouvelles pratiques migratoires » entraînant dans la foulée la transformation des lieux d'accueil. Cette thèse est intéressante parce qu'elle propose une première analyse des effets qu'un déplacement touristique peut avoir sur la trajectoire biographique et géographique d'un individu. Le MIT parle de « la bifurcation de la vie par l'expérience touristique » (Equipe MIT 2008, p. 96). En cela, le déplacement touristique participerait d'un projet existentiel à même de transformer l'individu grâce à la distanciation des règles sociales habituelles et d'un franchissement d'un horizon d'altérité qui nous permettent d'expérimenter en liberté, désinhibés (Löfgren 1994). Pourtant, la littérature sur ce que fait le voyage à l'individu n'est pas très fournie et j'ai identifié plusieurs raisons à cela.

A. LE TOURISME, CE N'EST PAS SÉRIEUX

D'abord le tourisme en tant que pratique sociale potentiellement transformatrice n'est pas prise au sérieux par les scientifiques. En cause, la généalogie du tourisme avec le voyage. Longtemps, le tourisme a été construit comme un rejeton un peu bâtard du voyage, qui est lui, la métaphore universelle du changement (Lean, Staiff et Waterton 2014). Boorstin (1992 [1961]) écrit « Great stirrings of the mind have frequently followed great ages of travel. Throughout history by going to far places and seeing strange sights men have prodded their imagination. They have found amazement and delight and have reflected that life back home need not always remain what it has been. They have learned that there is more than one way to skin a cat, that there are more things in heaven and earth than was dreamt of in the philosophy, that the possibilities of life are not exhausted on Main Street²⁴. » (p. 78)

²⁴ Les grandes agitations de l'esprit ont souvent suivi les âges d'or du voyage. Tout au long de l'histoire, en allant dans des endroits lointains et en visitant d'étranges sites, les hommes ont poussé leur imagination à leurs limites. Ils ont fait l'expérience de la stupéfaction et de la joie et ont réfléchi à ce que la vie à la maison ne doit pas toujours rester ce qu'elle a été. Ils ont appris qu'il y a plus d'une façon d'écorcher un chat, qu'il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que ce dont la philosophie en rêvait, que les possibilités de vie ne sont pas contenues sur Main Street.

Le voyage pour Boorstin est transformateur autant que perturbateur, il ouvre l'esprit sur d'autres manières de faire, d'autres façon de penser grâce aux émotions (la stupéfaction et la joie) qu'il provoque. Pourtant remarque-t-il, bien que les Américains voyagent cinq fois plus qu'il y a un siècle, ces voyages ne semblent pas s'accompagner de la transformation de nos pensées ou de nos émotions. La raison derrière cet immobilisme de la pensée est que la qualité des voyages s'est détériorée. Désormais démocratisés, l'expérience du voyage est désormais diluée et préfabriquée. Son chapitre s'attache à montrer comment l'art du voyage s'est perdu avec l'arrivée des assurances voyages : « when the traveler's risks are insurable he has become a tourist » (p. 91). La ségrégation des touristes avec les « natifs » qu'ils visitent, l'entre-soi touristique, la standardisation hôtelière et même les musées, qui bien que commodes, restent des lieux qui montrent des œuvres d'art hors de leur contexte provoquant inévitablement une impression d'artificialité. Aucune des affirmations avancées par l'auteur sur la différence entre voyage et tourisme ne sont étayées par des entretiens avec des voyageurs ou des touristes.

Dans la lignée de ce discours sur les idiots du voyage (Urbain 1993), Bruner (1991) constate que malgré les promesses de transformations du soi des brochures touristiques après un voyage dans le Tiers-Monde, les touristes ne changent jamais mais sont, par contre responsables des changements qui impactent les territoires et individus visités. C'est là le deuxième argument : les touristes ne changent pas, en revanche, ils changent le monde. Dans un paragraphe, il déclare :

« The position that tourists change very little on the tour is based in part on arguments already well-known the literature, that the tourists only spend a few days or weeks in any one locality and even then move so rapidly that there is a little opportunity for sustained interaction with local people, that they do not speak the language, that through the infrastructure of the tourist industry they are protected from direct interaction with the natives, and that most of their time is spent in the company of other tourists. Further, tourists are not radically challenged on tour, since what is presented to them tends to confirm their expectations [...] However these are general arguments and must be supported by specific bodies of data²⁵ » (p. 242)

Le corpus de données qu'il analyse n'est jamais le discours des touristes eux-mêmes mais les textes des brochures touristiques que les « médias de masse occidentaux » reprennent largement pour former un discours dominant qu'il ne questionne pas. Aussi il conclut que si le touriste change très peu lors du déplacement, le natif lui, fait l'expérience de changements profonds par le contact avec les touristes. A force de construire le mythe du voyage, relayé largement par les guides de voyage

²⁵ La thèse selon laquelle les touristes changent très peu au cours d'un tour repose en partie sur des arguments déjà bien connus dans la littérature : les touristes ne passent que quelques jours ou semaines dans une localité et se déplacent même si rapidement qu'il n'y a que peu d'opportunités pour une interaction soutenue avec les populations locales, ils ne parlent pas la langue, l'infrastructure de l'industrie du tourisme les protège de l'interaction directe avec les autochtones et la plupart de leur temps est passé en compagnie d'autres touristes. De plus, les touristes ne sont pas radicalement interpellés pendant le voyage, car ce qui leur est présenté tend à confirmer leurs attentes [...] Cependant, ce sont des arguments généraux et doivent être étayés par des ensembles de données spécifiques

(Equipe MIT 2008), il n'est pas surprenant que peu de chercheurs se soient intéressés à la capacité transformatrice du tourisme. De fait, ce que l'on sait des effets du tourisme sur les individus se résume en grande partie à l'impact du tourisme sur les populations locales, comme Stronza (2001) le résume sans ménagement : « we know practically nothing, however, about the impacts of tourism on the tourists themselves. How are they affected by what they see, do, and experience during their travels²⁶. » (p. 263).

L'éternel problème quand il s'agit de considérer que les déplacements touristiques peuvent potentiellement changer les individus, c'est l'opposition entre tourisme et voyage. Il me faut clarifier le problème entre voyage et tourisme avant de commencer car j'entends faire un large usage de ces deux termes dans mon manuscrit. En effet, dans une thèse qui s'intéresse à une forme de tourisme, le *backpacking* où les individus se distancent de la figure du touriste et revendiquent souvent celle du voyageur, il me faut être claire. Alors donc : qu'est-ce que le voyage ? Comment le situer par rapport au tourisme ? Pourquoi y a-t-il une confusion des genres ?

B. VOYAGEUR ET TOURISTE : QUI EST QUOI ? QUI FAIT QUOI ?

Voyageurs et touristes sont des catégories sociales dont l'opposition, entretenue par pêle-mêle : des scientifiques, des écrivains, des intellectuels, remonte à l'entre-deux-guerres (Lecoquierre 2010).

Cette opposition sans fin entre touriste et voyageur montre que l'on ne parvient pas franchir la limite post-moderne en sortant de la pensée binaire des catégories au même titre que nature-culture, masculin-féminin ou encore centre-périphérie (Chivallon 2004). Elle fabrique de surcroît, une hiérarchie du monde, elle ordonne, en fixant, des dominants (ici les voyageurs) et des dominés (ici les touristes). En me questionnant sur ce qui fait que le voyageur est qualifié de voyageur et le touriste, de touriste, j'en suis arrivée à me demander ce qui les différencie, quels sont les critères qui délimitent les deux catégories, apparemment irréconciliables. Dans un article intitulé « On Boundaries », la géographe Dagmar Reichert suggère que notre manière de mettre le monde en catégorie repose fondamentalement sur l'espace physique et en particulier son découpage. Elle montre que la construction de la pensée repose sur l'établissement de limites en localisant et découpant le monde pour doter d'identité des entités physiquement délimitées et ainsi former des catégories. (Reichert 1992). La limite, objet géographique élémentaire, est alors aussi l'outil premier des constructions mentales, constructions qui sont d'une manière ou d'une autre relative à l'espace, c'est-à-dire spatialisées : « Toutes nos catégories de pensées sont des catégories à dominante spatialisante. Nous substantialisons tout et nous spatialisons tout » (Moscovici 1983 in Chivallon

²⁶ Nous ne savons pratiquement rien cependant de l'impact du tourisme sur les touristes eux-mêmes. Comment sont-ils affectés par ce qu'ils voient, font ou expérimentent pendant leurs voyages.

2004, p. 47). Christine Chivallon propose alors de voir l'espace comme « un schème organisateur de la pensée » où les catégories de notre entendement puisent dans notre façon de traiter l'espace qui étant codifié, nommé et découpé agit sur notre façon de penser. Pour cela, elle reprend Bourdieu qui affirme que « les grandes oppositions sociales objectivées dans l'espace physique tendent à se reproduire dans les esprits et dans le langage sous la forme des oppositions constitutives de principe de vision et de division, c'est-à-dire en tant que catégories de perception et d'appréciation ou de structures mentales » (Bourdieu 1993 p. 162 in *Ibid.*, p. 48)²⁷. Elle nous invite donc à prendre au sérieux « le trajet entre matérialisation et pensée, entre catégories construites au travers de l'espace matériel, et catégorisations mentales, d'en explorer les modalités de constitution et de transformations, les symbioses et les dissociations » (*Ibid.*, p. 48-49). Pour résumer, c'est parce qu'une entité existe dans l'espace physique, que nous pouvons le voir et le différencier d'une autre entité et tracer une limite entre les deux. Alors nous catégorisons en pensée et ces catégories semblent vraies parce qu'elles existent physiquement. Puisque l'on sait comment elles sont construites, nous pouvons les déconstruire.

Répondant à cette invitation, relisons la dualité antithétique et idéal du voyageur-touriste. Quelles limites mentales entre les deux substantifs ? Ces limites se retrouvent-elles dans l'espace physique ? Sont-elles informées par l'espace physique ?

Bertrand Lévy (2004), par exemple, sous couvert d'explorer les malentendus et lieux communs entre voyage et tourisme, continue d'entretenir l'opposition entre les mondes des voyageurs et ceux des touristes. Se fondant sur une géographie dite humaniste, il définit le voyage comme « un processus qui unit la personne au monde à travers un déplacement, et qui procure un surcroît de sens au voyageur et au monde rencontré » (*Ibid.*, p. 128). Le voyage, ou le sentiment de voyage se produit au moment où l'individu s'allège et se désencombre de ses « habitudes et attitudes routinières qui marquent une vie sédentaire trop bien réglée. » (*Ibid.*). Il affirme donc que les mondes du tourisme « de vacances » et le voyage « libertaire » sont séparés du point de vues des conceptions, des pratiques, (pratiques qu'il ne se donne pas la peine de présenter) et du sens que procure le voyage : « un voyage est réussi s'il peut être intériorisé par la personne, s'il apporte quelque chose de nouveau sur le plan personnel, s'il rafraîchit et renouvelle notre capacité perceptive, et s'il ne nuit pas à l'altérité » (*Ibid.*, p. 129). On retrouve le truisme sur le voyage transformateur ou voyageur transformé, là où le touriste, cet être immuable retrouve sa place sans que son déplacement n'ait en rien affecté le cours de sa vie, ses habitudes routinières ou son identité. Dans l'argumentation de Levy, il n'y a point de géographie, bien qu'il soit géographe, il ne

²⁷ C'est finalement la manière dont procède le nationalisme méthodologique déconstruit par Ulrich Beck ([Beck 2007](#))

distingue pas d'espaces du voyage par rapport à des espaces du tourisme. Il expose en revanche une hiérarchie sociale où le voyageur, domine grâce à on ne sait pas vraiment quel artifice, le touriste. Pour l'équipe MIT, cette hiérarchie repose sur l'ancienneté du substantif « voyage » plus que sur ce qui est fait lors d'un voyage. Le voyageur « présente un avantage objectif par rapport au touriste : c'est de l'avoir précédé dans le temps » puisque les touristes sont apparus avec la révolution industrielle. Et cela « justifie, chez certains membres des catégories dominantes de la société, la capacité à vouloir se penser comme voyageurs et non comme touristes » (Equipe MIT 2011, p. 302). La limite posée entre le voyageur et le touriste dans cette définition ne serait donc pas géographique, elle est sociale : elle repose sur l'élitisme et la dialectique du eux (touristes), nous (voyageurs). Alors quels sont les lieux que parcourrait le voyageur que ne parcourt pas le touriste et qui permettraient de poser deux catégories ? Aucun il me semble.

Le nœud du problème entre la catégorie du voyageur et celle du touriste telles qu'elles sont construites par les intellectuels (chercheurs ou non) est la subjectivité. Comme l'a bien noté Jean-Didier Urbain dans *L'idiot du voyage*, ce que semble oublier les observateurs c'est toujours « le sens du voyage pour ces voyageurs-là » (Urbain 1993, p. 26) : ces touristes à qui on oublie toujours de parler avant de parler d'eux. Dans un chapitre où Malamud (2018) prend du recul sur sa propre pratique du voyage, il tente, en vain de résoudre le problème de la dyade voyageur-touriste. Tentant de savoir ce qu'il est grâce à une revue de littérature extensive sur le sujet, il conclut disant « Traveling tourists or touring travelers ? I am afraid I have arrived at the terminus of this chapter's journey with yet another bout of fuzzy imprecision, as the terms that at first seemed so antithetical appear to have melted into each other²⁸ » (p. 46). Universitaire et docteur en lettres modernes, il ne parvient pas, malgré son exploration d'une large littérature sur le voyage et le tourisme à établir une différence claire entre deux termes qui semblent pourtant si antithétiques comme il le dit. Il va même plus loin en remarquant que les deux substantifs « se fondent » l'un dans l'autre.

Malamud résume d'ailleurs bien cette perméabilité : « Whether we are traveling as tourists or touring as travelers, *elsewhere is where else is*²⁹. » (*Ibid.*, p. 46). L'ailleurs qu'il soit envisagé par ou en tant que voyageur ou par ou en tant que touriste est là où se trouve l'autre (*where else is*). Or l'ailleurs et l'autre est relatif. Il est relatif et surtout subjectif à la personne qui se définit et définit ce qu'est son ailleurs et qui sont les autres. Finalement, peu importe la catégorie que tentent de construire de manière douteuse quelques scientifiques, l'important pour l'un et l'autre, c'est l'ailleurs et le

²⁸ Touristes itinérants ou voyageurs itinérants ? Je crains d'être arrivé au terme du voyage de ce chapitre par un nouvel accès d'imprécision floue, car les termes qui semblaient d'abord si antithétiques semblent s'être fondus l'un dans l'autre

²⁹ Que l'on voyage en touriste ou que l'on visite en voyageur, l'ailleurs est là où se trouve l'autre

franchissement d'un espace pour aller à sa rencontre, c'est d'ailleurs le titre de l'ouvrage de Malamud : *The importance of elsewhere, The globalist humanist tourist*.

De surcroît, faire de l'ailleurs ce qui compte pour l'individu est intéressant car, l'ailleurs est relatif et il permet de dépasser l'ethnocentrisme. Staszak (2008) rappelle que l'exotisme n'est jamais le propre d'une personne ou d'un objet. C'est le locuteur, à partir de son lieu et au regard de ses normes qui construit l'exotisme par son regard et ses discours. Il construit son proche, son lointain, son normal et son anormal, l'exotisme se situant de fait sur le lointain et l'anormal bizarre et étranger à soi.

Dans cette thèse, je mobiliserai donc les termes de voyageurs, de pratiques touristiques, de voyage et de visite car ce n'est pas tellement la différence entre ces termes qui importe que la manière dont les individus font avec l'espace lorsqu'ils sont dans un ailleurs.

2. DE LA DIFFICULTE DE PARLER DES PROCESSUS EN SCIENCES SOCIALES

De manière générale, l'écriture fixe et fige les choses donc elle semble être incompatible avec la description des processus puisqu'elle les fixe. Eric Vuilliard dans le roman au Prix Goncourt *L'ordre du jour* le résume parfaitement :

« Le temps des mots, compact ou liquide, impénétrable ou touffu, dense étiré, granuleux, pétrifié les mouvements, méduse. Nos personnages sont dans le palais pour toujours, comme dans un château ensorcelé. Les voici foudroyés dès l'entrée, lapidifiés, transis »

Parler des processus de transformations ontologiques en sciences sociales est donc compliqué. C'est un truisme : les sciences sociales éprouvent des difficultés à penser la labilité du monde social. Bessin *et al.* le rappellent en citant François Simiand, proche de Durkheim : « L'étude des faits humains (...) se proposera comme sa tâche dominante (...) de dégager les relations stables et définies qui, une fois ces contingences constatées et mises à part, peuvent apparaître entre les phénomènes (Simiand, 1903, p. 13-14) (Bessin, Bidart et Grossetti 2009b, p. 8). Ainsi du projet épistémologique posé en 1903 découle un siècle de recherche sociale portée par le structuralisme ou le fonctionnalisme qui ont mis à l'écart ce qui ne pouvait pas être catégorisé ou classé dans des typologies à savoir l'imprévisibilité, l'évènement, la contingence. Ma propre difficulté à caractériser les processus qui se déroulaient sous mes yeux au terrain témoigne de cet héritage. Pourtant, les mutations sociales contemporaines et notamment « la déstandardisation des trajectoires individuelles, qui se traduisent par une plus grande focalisation de la vie sociale sur le présent » (*Ibid.*, p. 10) introduisent inévitablement des bifurcations et de la contingence dans ce que nous pensions être une trajectoire biographique fait d'états qui se succèdent : enfance, adolescence, étudiant, insertion dans le marché du travail, mariage, achat immobilier, parentalité, fin de carrière,

retraite. Plusieurs propositions théoriques ont cherché et cherchent toujours à approcher les transformations quels que soient les contextes dans lesquels elles se déploient. Sociologues, pédagogues, géographes, philosophes et physiciens, les questionnements surgis au terrain m'ont amenée à regarder dans différentes disciplines. Dans cette deuxième partie, je déploie la synthèse de ces lectures pour donner en conclusion, le cadre analytique de cette thèse.

A. LA SOCIOLOGIE DU TURNING POINT ET DES BIFURCATIONS

La notion de bifurcation a encore peu été travaillée en géographie et pourtant elle comporte une forte dimension spatiale : c'est un endroit où une voie se sépare en deux à la manière d'une fourche. La bifurcation est au centre d'un ouvrage collectif dirigé par Bessin, Bidart et Grossetti (2009a) dans lequel sont regroupées des contributions de sociologues, d'historiens, d'économistes, politistes et philosophes. L'introduction revient sur la difficulté des sciences sociales à penser les imprévisibilités parce qu'elles les ont d'emblée écartées au profit des permanences et des effets de structures.

Dans les années 1970, les approches biographiques longitudinales et l'interactionnisme venu des États-Unis ramène l'événement dans le champ social. Robert Ezra Park, fondateur de l'école de Chicago en partant de l'observation des immigrants sur le sol américain théorise le « soi divisé » (*divided self*) qu'il étend par la suite aux migrants, aux réfugiés, aux transfuges de classe. David Le Breton (2004) décrit l'« homme marginal » de Park : il « est hors des valeurs actuelles de la société, mais déjà sur la passerelle qui permet d'y entrer. Libre de ses anciennes attaches, elle est néanmoins encore sans orientation. Ancré dans un monde de valeurs et d'attitudes liées à son histoire antérieures, il entre simultanément dans de nouvelles manières d'être, parfois en porte à faux avec les premières. » (*Ibid.*, p. 30). Cet homme est cosmopolite : « possédant un détachement critique face au monde où il s'immerge » (*Ibid.*) Ce passage vers l'autre monde n'est pas sans causer des troubles à l'identité car les valeurs en sont forcément chahutées. : « Quand les vieilles habitudes se défont et que les nouvelles ne sont pas encore formées, c'est inévitablement une période de tourment intérieur et de crise de conscience » (Park, 1950, 355). Il peine à trouver sa place, n'adopte pas la bonne distance, il est dans un entre-deux, il entre dans une période de liminalité (Van Gennep 1909; Turner 1969). Ces apports de l'école de Chicago permettent de repenser les parcours de vie, moins envisagés comme des trajectoires balistiques mais plutôt comme des processus.

Le *turning point* apparaît dans le sillage de l'école de Chicago. Andrew Abbott résume la formation du concept et définit le *turning point* comme « des changements courts entraînant des conséquences, qui orientent la réorientation d'un processus » (Abbott 2009a, p. 207). Selon lui, le *turning point* présente deux caractéristiques essentielles :

1. Il est **narratif**, car c'est le sujet qui regardant en arrière sa trajectoire biographique identifie les événements ou les périodes qui ont infléchi l'inertie trajectoire et modifie les paramètres du parcours de vie.
2. Puisqu'il est narratif, il est donc aussi **subjectif**. Les *turning points* sont construits comme tels par les individus qui défendent qu'un événement à entraîner la modification de leur parcours de vie.

Savoir quand commence un épisode de *turning point* est impossible et il faut savoir y renoncer parce qu'il pense que « nous devons admettre que le changement est l'état normal des choses. Le monde social change et se réforme lui-même sans arrêt. Certes, une grande partie du monde social se reproduit sans cesse et du coup apparaît comme immobile. Mais ce n'est qu'une simple apparence. Il s'agit en fait d'une re-production pas d'une permanence » (*Ibid.*, p. 203). Ce qui est intéressant dans le propos d'Abbott, bien que je ne sois pas d'accord avec sa vision structurale de la société et des trajectoires sociales, est la primauté du changement sur la stabilité et l'idée que le *turning point* ouvre sur des potentialités pour l'individu.

En français, le terme de bifurcation « est apparu pour désigner des configurations dans lesquelles des événements contingents, des perturbations légères peuvent être la source de réorientations importantes dans les trajectoires individuelles ou les processus collectifs » (Bessin, Bidart et Grossetti 2009b, p. 9). Pour Georges Balandier, l'idée de bifurcation « limite l'emprise des déterminismes sociaux, permet de situer des points de liberté, d'identifier des possibles. Les sociétés de la modernité la plus activée commencent à être considérées comme des sociétés de bifurcation ; la sélection des possibles se ferait successivement et progressivement, à la façon dont un parcours est effectué de carrefour en carrefour jusqu'à parvenir à un terme encore inconnu. La nécessité, celle de l'évolution et encore davantage celle de la révolution, s'efface en tant que transformation inéluctable et globale, pour céder la place à des réalisations du social plus incertaines et plus locales » (Balandier 1988, p. 84-85). Dans la même veine, Valentine Hélaridot (2009) situe les bifurcations biographiques entre des logiques structurelles et des choix individuels. Aussi, elle s'applique d'une part à caractériser les logiques structurelles et situationnelles des individus soit « qu'est-ce qui se présente à eux » : contexte, circonstances, ressources, contraintes ; logiques qu'elle croise avec les aspirations des individus soit : que font-ils de ce qui se présente à eux. Enfin le dernier aspect fécond de la bifurcation consiste à aller chercher le sens des actions qui la constitue justement parce que ces actions se construisent par des choix, et même des non choix, de certaines aspirations et de projections individuelles qui sont autant de témoins de l'évolution d'une société et de ses normes. En Chine par exemple, l'imaginaire de la réussite sociale est très puissant et très pesant sur

la jeunesse issue de la classe moyenne et notamment sur les choix qu'elle doit faire en terme d'étude et de carrière professionnelle (Bakken 2000). Productrice de normes, cet imaginaire, principalement animé par l'État dans les discours politique sur le « Chinese Dream » (Jia 2017; Yang 2017) est à intégrer dans le cadre analytique de la bifurcation qui s'incarne au moins en partie dans le voyage en *backpacking* des jeunes Chinois.

B. JACK MEZIROW ET LA THEORIE DE LA TRANSFORMATION

Une autre proposition est issue des travaux initiés par Jack Mezirow, un professeur d'université et chercheur sur la formation continue³⁰ aux États-Unis. Il a proposé une théorie de la transformation pour mettre en lumière les processus en jeu dans la transformation (Mezirow 1978; Mezirow 1991; Mezirow 1994). A partir de l'observation de l'apprentissage des femmes adultes en reprise d'étude, il formule une théorie de l'apprentissage transformationnel parfois appelée théorie de la transformation. En voici un résumé rapide : bien souvent, notre manière d'interpréter l'expérience et notre façon de voir le monde est acquise inconsciemment pendant notre enfance par le biais de la socialisation (familiale, scolaire, extra-scolaire etc.). Ces façons de voir le monde qu'il appelle *perspectives* sur le monde sont socialement et culturellement déterminées et sont généralement préreflexives c'est-à-dire que nous les acceptons comme vraies sans les soumettre à la critique. Mezirow distingue *la perspective de sens* et les *schèmes de sens*. La première désigne « la structure de présomptions à l'intérieur de laquelle l'expérience passée d'une personne assimile et transforme l'expérience nouvelle » (Mezirow 2001, p. 62). Elle permet à l'individu de constituer « un ensemble d'habitudes d'anticipation [...] pour interpréter et évaluer le sens de notre expérience » (*Ibid.*). Quant aux schèmes de sens, ce sont des connaissances, des croyances, des valeurs, des jugements ou des émotions spécifiques mobilisés dans le cadre d'un processus interprétatif. Ils se dévoilent à l'individu par la manière de faire quelque chose ou la manière de comprendre ce que les autres veulent dire. Un groupe de schèmes apparentés forme les perspectives de sens. Au sortir de l'enfance, le jeune adulte est donc équipé de cette grille de lecture du réel composée de ces perspectives et schèmes de sens qui lui permet d'interpréter ses impressions sensorielles. Sauf que le monde moderne présente des problèmes à l'individu qui ne dispose pas forcément des clés pour les comprendre, les interpréter, les résoudre. Le comédien Édouard Baer répondait en ces termes à un interviewer qui lui demandait de lui parler de son enfance :

« Si y a une chose dont on ne se rend pas compte quand on est enfant et adolescent c'est qu'on ne sera pas adulte dans le monde qu'on a connu du tout, du tout, du tout. Parce qu'on se prépare toute notre vie à être adulte dans le monde qu'on a connu enfant, on est préparé à ça et quand on arrive, pas du tout, ce ne sont pas du tout les mêmes codes. Je bois au monde enfoui et au monde à venir » Interview à Kombini, 6 septembre 2019

³⁰ Higher and Adult Education

C'est ce que Mezirow (1994) appelle le dilemme perturbateur où le jeune adulte doit alors s'engager à examiner de manière critique cette grille de lecture. Ce dilemme est profondément troublant car il remet en cause la manière dont on se voit et on se place dans nos relations avec les autres et dans le monde. Il est un catalyseur du changement à venir car il ne nous permet plus de continuer la vie comme nous la connaissions. C'est alors que l'individu va examiner de manière critique ce qui bloque et commencer une exploration de nouvelles options, endosser d'autres rôles que le sien, apprendre de nouvelles connaissances et compétences, renégocier ses anciennes relations et en négocier de nouvelles et réintégrer ou intégrer sa vie avec ses nouvelles perspectives. Ainsi, dit-il, si l'apprentissage primaire est formateur, l'apprentissage continu est transformateur car il n'affecte pas seulement notre manière de travailler ou notre carrière professionnelle, il est largement susceptible d'affecter notre vie, dans son ensemble. Notre compréhension du monde va alors en se complexifiant.

Cette théorie s'est particulièrement attardée sur les « processus de justification ou de validation des idées » (Mezirow 2001, p. 25) qui passent par l'expérimentation et sur l'apprentissage réflexif, qui permet à l'adulte d'évaluer et réévaluer ses assertions pour les confirmer, ou les infirmer. Ce qui m'intéresse dans cette théorie, et ce qu'il la rend pertinente pour l'utiliser dans le cadre d'une thèse sur le tourisme c'est l'expérimentation et l'apprentissage réflexif. Faire du tourisme, c'est expérimenter avant tout avec son corps. C'est d'abord faire l'expérience de l'espace à l'échelle 1/1 en se déplaçant. La proposition théorique de Mezirow est intéressante car elle permet de faire le lien avec les contributions variées qui ont travaillé le tourisme à l'aune des apprentissages qui s'y déroulent (Brougère 2012; Löfgren 1994; Sacareau 2011).

C. FRANÇOIS JULLIEN ET LA DECOÏNCIDENCE

Pour le philosophe helléniste François Jullien (2009), l'incapacité occidentale à penser les processus remonte à bien plus loin que la naissance de la sociologie. A l'origine de notre incapacité à appréhender la transition se trouve la logique platonicienne de « l'Être » qui ignore l'idée de passage et de transition :

Grandir, vieillir ; mais également l'indifférence qui se creuse, jour après jour, entre les anciens amants, sans même qu'ils s'en aperçoivent ; comme aussi les Révolutions se renversant, sans crier gare, en privilèges, ou bien le réchauffement de la planète : autant de modifications qui ne cessent de se produire ouvertement devant nous, mais si continûment et de façon globale, de sorte qu'on ne les perçoit pas. Mais on en constate soudain le résultat – qui nous revient en plein visage. Or si cette transformation continue nous échappe, c'est sans doute que l'outil de la philosophie grecque, pensant en termes de formes déterminées, échouait à capter cette indéterminable de la transition. De là l'intérêt à passer par la pensée chinoise pour prêter attention à ce même : celui de « transformations silencieuses » qui, sous le sonore de l'événement, rendent compte de la fluidité de la vie et éclairent les maturations de l'Histoire tout autant que de la Nature. De notion descriptive, on pourra alors en faire un concept de la conduite, stratégique comme aussi politique : face à la pensée du but et du plan, qui a tant obsédé l'Occident, s'y découvre l'art d'infléchir les situations sans alerter, d'autant plus efficace qu'il est discret.

Dans cette citation, Jullien souligne l’omniprésence des modifications et des transformations qu’elles soient à l’échelle de l’individu ou de la planète sans qu’elles soient perceptibles. En fait, la raison occidentale est surprise par les « grands rappels à l’ordre de la nature » par exemple, le réchauffement climatique ou plus simplement le fait de vieillir que l’on ne voit pas venir. Une des difficultés est de pouvoir observer ces transformations : elles sont qualifiées par l’auteur de « silencieuses ». Pour Berque, le problème de départ est le même et sa proposition de la mésologie résonne fortement avec l’analyse de Jullien

*« La mésologie n’est rien de moins qu’une remise en cause des fondements du paradigme occidental moderne classique [...]. Elle s’attache à la réalité de ce que le dualisme moderne a forclos dans les ténèbres extérieures du tiers exclus à savoir dans le gouffre qui s’est alors ouvert entre le subjectif et l’objectif, l’assertion et la négation, le matériel et l’immatériel... Or c’est justement cela, le trajectif : ce « troisième et autre genre » (triton *allo genos*), à la fois *A* et *non-A* – empreinte et matrice à la fois – que, déjà, le rationalisme platonicien avait renoncé à penser dans le *Timée*, comme après lui, pendant près de vingt-cinq siècles, toute la pensée occidentale jusqu’à ce que la physique quantique, à la pointe même de cette pensée, nous oblige à reconnaître que *A* peut en même temps être *non-A*. Incapable depuis lors de penser la trajective réalité des milieux [...] la raison occidentale, en revanche, aura amplement pensé la simple identité de substances exactement circonscrites dans le *topos* aristotélicien; a fortiori à partir du dualisme cartésien, qui a engendré le TOM – le *topos* ontologique moderne, constitué d’un sujet et d’un objet individuel totalement coupés l’un de l’autre, et qui forçât donc sa médiance. » (Berque 2021, p. 67).*

La pensée helléniste, et notamment Platon, pense à partir des contraires mais échoue à penser le mouvement de l’un vers l’autre, ce mouvement que Berque appelle le trajectif. La modernité occidentale (notamment européenne) est née de la volonté de « mettre en pièce la logique ontologico-prédicative, fondatrice d’identité, pour redonner sa chance à la contradiction » (Jullien 2009, p. 109). Elle hérite cependant de fondements ontologiques pérennes difficiles à dépasser. Le problème que posent les transformations silencieuses arrive lorsque le renversement de la situation devient visible. A ce moment, nous devenons un bloc d’immobilisme dogmatique. Cette logique ontologique prédicative ne nous permet pas de dire ces transformations : les choses se solidifient, se pétrifient, comme par exemple, l’identité. C’est alors que le temps permet une pirouette, c’est « un alibi » de notre incapacité à percevoir les transformations. « Ce qui nous échappe de cette continuité de la transition, nous tentons alors de la récupérer à part en le nommant unitairement ‘le temps’ ». Ce dernier devient un alibi face à notre incapacité à saisir la transformation. Dans *La guerre et la paix*, Tolstoï proposait déjà la même analyse que celle de Jullien (2017) et Berque (2021) :

“La continuité absolue du mouvement est incompréhensible pour l’esprit humain. L’homme ne parvient à comprendre les lois de n’importe quel mouvement que lorsqu’il l’a fractionné en unités arbitrairement choisies. Mais c’est précisément de ce fractionnement arbitraire du mouvement continu en unités discontinues que proviennent la plupart des erreurs humaines. » (Tolstoï 2004, p. 356-357)

C’est pour cette raison que l’on a inventé le terme d’évènement, un terme qui sous-entend l’exceptionnalité et l’inverse du processus justement. « L’évènement n’est pas seulement ce qui accapare l’attention, il est aussi ce qui structure le récit et sert à sa dramatisation en mythe » (Jullien 2009, p. 150). Pour passer outre la pensée ontologique hellène, le philosophe déploie un concept, la décoïncidence. La décoïncidence est définie dans son livre du même nom comme « un

descellement laissant paraître – défaisant de l'intérieur tout ordre qui s'instaurant, se fige – des ressources qu'on n'imaginait pas. » (Jullien 2017, p. 10). Celle-ci est un processus long, souvent enclenché par un ou plusieurs éléments inattendus, souvent d'ailleurs silencieux qui fêlent nos certitudes. Au fil du temps, la fêlure s'agrandit, elle devient une brèche, s'écarte et les fondations de nos certitudes s'ébranlent au point qu'il n'est plus possible cet édifice doit s'effondrer pour qu'en surgisse « quelque chose d'inouï, d'inédit » (*Ibid.*, p. 13) : « il revient à la pensée de l'existence de mettre en valeur la dé-coïncidence qui, fissurant l'adéquation d'un soi, c'est-à-dire d'un soi avec soi, l'adaptation d'un soi à soi, fait sortir de la paralysie d'un tel « soi », rouvre non pas tant une dissociation qu'une désolidarisation intérieure, et libère à nouveau une initiative. C'est en dé-coïncident d'avec elle-même, c'est-à-dire en ouvrant un brèche dans sa normalité acquise (dans sa fonctionnalité admise), en osant un « écart », en somme, que la vie, défaisant toute possibilité d'essence, se promet, dans l'homme, en existence ; qu'elle s'avive et se qualifie » (*Ibid.*, p. 18).

La fissuration du soi, la sortie de la paralysie du soi, le pas de côté ou l'écart pour libérer des initiatives, se défaire d'une essence pour créer une existence, rappelle d'une certaine manière la proposition de Mezirow sur les dilemmes perturbateurs qui entraînent les individus à s'examiner de manière réflexive et conduisent à des transformations de leur existence. D'ailleurs, Jullien intitule l'un de ses chapitres « Comment le négatif promeut l'existence » où il montre comment le négatif est au départ d'un mouvement, d'une action, d'un processus. Il forge d'ailleurs le terme de « négatif » pour montrer à quel point il travaille à désolidariser le soi de lui-même pour ouvrir la décoïncidence vers « l'aléatoire, sur l'inventif, sur ce qui ne se trouve pas déjà prévu ou impliqué, ce qui peut aussi bien s'amorcer qu'avorter » (*Ibid.*, p. 95). La décoïncidence est aléatoire, elle ouvre une liberté et surtout sur l'existence puisque celle-ci signifie « se tenir hors ».

Le temps, ou en tout cas, sa prise en compte du temps dans l'observation des phénomènes est donc essentielle dans les trois contributions que j'ai choisi de mettre en lumière. Andrew Abbott (Abbott 2009b) et les sociologues de la bifurcation et Mezirow (Mezirow 1991) déconstruisent le temps de manière structurelle : avant/après la bifurcation en situant *a posteriori* un vague moment où tout a basculé. La proposition de Jullien présente une construction du temps beaucoup plus diffuse. Le temps ne se laisse pas substantialiser, l'évènement n'existe pas, ou pas vraiment. Il est le coup d'éclat d'un mouvement discret, continu et pluriel qui aboutit à montrer au jour une rupture qui est en réalité déjà arrivée et qui a déjà commencé à générer de nouvelles possibilités. Les propositions théoriques de Mezirow et d'Andrew Abbott ont guidé d'une certaine manière l'analyse de mes données parce que le moment de basculement m'intéressait. Je cherchais à comprendre comment, quand et où se déroule la prise de conscience que le mouvement de la décoïncidence est

en marche au point que le retour vers la structure préexistante devient impossible. Le terme de bifurcation était donc fortement heuristique car il m'apparaissait que la courbe de vie théorique ou normale, à laquelle les individus se destinaient prenait une direction tout autre. En outre, dans le sillage d'Abbott (Abbott 2009a), affirmer que la bifurcation est subjective et surtout narrative valide l'usage de l'entretien pour examiner la mise en récit de ce tournant inattendu de la vie. Tout en reconnaissant l'apport non négligeable des travaux d'Abbott sur la bifurcation et du travail de Mezirow sur la transformation pour la maïeutique de cette thèse, je m'en suis aussi un peu affranchie du fait d'une analyse qu'ils situent à l'échelle de la société qui aboutit, à mon sens à une lecture trop structurale du social. Dans les deux contributions, l'individu choisit parmi un panel d'options que la société lui présente, Abbott (*Ibid.*) parle de « re-production » du monde social et néglige les contingences de la vie. Mon approche se situe à l'échelle de l'individu et il me semble qu'ici, il faut davantage parler de création à l'instar de Chiara Kirschner, création étant entendue comme « la capacité de parvenir à un résultat original (nouveau) et pertinent (c'est-à-dire adapté au contexte » (Kirschner 2018, p. 2). A l'instant où la décoïncidence commence à être conscientisée par l'individu, alors l'ambiguïté et l'incertitude deviennent son quotidien ; or, la capacité à gérer l'incertitude et l'ambiguïté est au cœur d'une personnalité créative : « le trait de personnalité de la « tolérance de l'ambiguïté », entendue au sens de capacité à supporter l'altération et la fragilisation de la structure préexistante, voire de la dissonance avec celle-ci, est selon les spécialistes de la créativité, un des traits principaux de la personne créative » (*Ibid.* p. 2).

La décoïncidence peut donc constituer une grille de lecture pertinente pour appréhender les transformations existentielles de l'individu par le biais de la pratique du *backpacking* car « pratiquer (risquer) la décoïncidence (de vie, de mœurs, de pensée) ne vise pas tant à manifester une indépendance, ou plus offensivement à choquer, mais la seule façon de faire *émerger de l'existence.* » (Jullien 2017, p. 18-19). Cela se rapproche de ce que Foucault appelle « l'art de l'existence : « des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux-mêmes, à se modifier dans leur être singulier et à faire de leur vie une œuvre qui porte certaines valeurs esthétiques et répond à certains critères de style (Foucault 1984, p. 16).

Prendre le parti du voyageur au long cours, ce n'est pas seulement un déplacement au sens de *partir hors* de sa place, c'est une décoïncidence avec sa vie, son environnement, avec les normes, avec sa culture au sens où cela permet de *se tenir hors* de sa vie et de soi. Cela permet aussi de sortir des temporalités du social pour créer sa propre temporalité, pour être ou devenir synchrone avec le monde ou plutôt avec son monde. François Jullien conclut son ouvrage en soulignant que l'inouï

qui surgit de la décoïncidence est une aubaine (non un commencement) car « il procède d'un dégagement et d'un enlèvement faisant tenir hors de l'enfermement en un monde et son adéquation adaptée. Ou que c'est par une sortie des gonds sous lesquels se tiennent scellés les possibles, *out of joint* – des possibles qu'on ne soupçonnait pas – que vient une audace qui, dans son défi peut redéployer de l'infini et permet d'enfin commencer (Jullien 2017, p. 155). Redéployée dans un contexte de voyage, on peut poser l'hypothèse que le voyage est une sortie des gonds de l'individu qui libère les possibles, rend audacieux, génère de l'inouï et transforme silencieusement l'individu pour reprendre le titre d'un autre ouvrage de Jullien, *Les transformations silencieuses* (2009).

3. EXPERIENCES ET APPRENTISSAGES DU CORPS A L'ECART : VECTEUR DES TRANSFORMATIONS EXISTENTIELLES

La vie humaine se constitue de nombreuses spatialités entendues comme les épreuves auxquelles l'individu doit se soumettre pour « faire avec l'espace » (Michel Lussault 2013a). Certaines sont mises en œuvre sans réflexivité, de façon presque automatique, par habitude. Le voyage à l'inverse est un temps où l'attention des individus à leur corps et leur spatialité est particulièrement aigüe. Nos compétences sont testées à chaque nouvelle épreuve : commander à manger dans un pays dont on ne connaît pas la langue, passer une frontière, prendre un bus local, nouer de nouvelles relations sociales, s'engager dans une pratique sportive. Le confort de l'habitude étant loin, il nous faut ré-inventer nos manières de faire.

Ainsi le voyage est un espace-temps privilégié où le corps sous le coup de l'expérience et de l'apprentissage se transforme en permanence. Ici, je m'inscris dans la pensée de John Dewey, philosophe américain du début du 20^e siècle. Dans un essai intitulé *Expérience et éducation* (Dewey 1997), il pose que l'expérience et l'éducation ont un lien organique car nos expériences nous éduquent. Il propose l'idée du continuum expérientiel où chaque expérience change/modifie celui qui l'a faite, et cette modification affecte la qualité des expériences futures parce qu'elle change nos habitudes (comprises comme la manière dont nous faisons les choses, la formation de nos attitudes, notre sensibilité, notre manière d'accueillir et de réagir à tous les stimuli de la vie courante). Sa proposition postule le changement permanent du corps, notamment via l'expérience : « the contours and content of what happens constantly change : for example, there is no 'human' experience because the human sensorium is constantly being re-invented as the body continually adds part in to itself ; therefore how and what is experienced as experience is itself variable³¹ » (Thrift 2008, p. 2). A force de faire, de pratiquer, d'expérimenter et de subir aussi, nous enrichissons

³¹ Le fond autant que la forme de ce qui arrive change constamment : par exemple, il n'y a pas d'expérience « humaine » parce que les sens humains sont constamment réinventés par le corps qui continue de s'enrichir ; de ce fait ce qui est expérimenté en tant qu'expérience est variable.

nos sens d'une palette plus large et nous réinventons notre corps sans cesse grâce à la pratique. Le corps n'est pas considéré comme un tout fini mais il est constamment « réécrit » sous le coup de de l'expérience et de la contingence des choses qui se passent et qui l'oblige à réagir. Il n'y a aucune caractéristique stable si ce n'est ce qui amène le corps à s'hybrider en permanence. L'expérience est ainsi à la fois ce que l'homme possède, cultive et accumule pour avoir les compétences pour vivre mais aussi ce qui le dépasse, le submerge ou le transcende (Halbfass 1988). Ce qui importe dans le concept d'expérience, c'est « the possibility of changing or transforming the subject of cognition instead of merely clarifying and mastering its object³² » (*Ibid.*, p. 386). Pour illustrer géographiquement cette manière dont l'expérience et l'apprentissage s'alimentent pour être la matrice des transformations existentielles, j'ai choisi de mobiliser le concept d'écart qui a été particulièrement travaillé par Lionel Laslaz (2016) et d'habiter polytopique (Stock 2006) pour rendre compte de la manière dont le voyage forme et transforme les individus.

A. DU DEPLACEMENT ET DE L'ECART

Dans cette thèse, le *backpacking* est envisagé comme un déplacement depuis une place originelle depuis laquelle on se déplace mais la fluidité du voyage, du choix des lieux et des itinéraires rend difficile la prise en compte de ce vers quoi l'individu va. On peut connaître la place que l'individu quitte, c'est impératif, mais il est impossible de connaître la place qu'il va occuper pendant et après le voyage. Aussi, il fallait compléter avec un autre concept. La notion d'écart est ainsi un concept fécond et dynamique pour travailler ce qui se joue dans la pratique du *backpacking*. Lionel Laslaz dit de l'écart que c'est

« la capacité d'un individu ou d'un groupe social à faire une différence spatiale et à éloigner des réalités sociales qui l'indisposent (au sens où elle n'entre pas dans son dispositif spatial souhaité) ou qu'il souhaite momentanément distancier (nuisance, pratique à laquelle il est opposé). C'est aussi le résultat de cette capacité. L'écart est à la fois stratégies d'évitement du conflit et en même temps potentiel conflictuel par le rejet de l'autre (individu, usage, pratique), hors de son espace de référence, de prédilection, de choix (...). C'est une capacité de mise en marge de la société (...). L'écart n'est pas seulement une distance et sa mesure (...): il est capacité, aptitude, potentiel à mettre de la distance entre deux réalités sociales, acte volontaire de distanciation. Il participe du capital spatial des individus à ériger des murs ou des barrières ou à se distancier (...) » (Laslaz 2016, p. 309)

Le concept d'écart pour Laslaz va plus loin qu'une simple « absence de contact entre deux réalités sociales » (Lussault 2013b, p. 307), il est une capacité, un potentiel et une mise en tension entre deux réalités. En cela, sa pensée rejoint celle philosophique de Jullien qui dit : « S'écarter, ce n'est pas seulement quitter, se séparer, s'ouvrir un retrait, abandonner les us et les thèmes de la conversation commune et même entrer en dissidence. Mais c'est également en frayant ailleurs, se

³² La possibilité de changement ou de transformation des capacités cognitives du sujet plutôt qu'une simple clarification ou maîtrise d'un objet.

risquer là où la voie n'est plus balisée, où le terrain est devenu incertain, là où la lumière égale, étale, la lumière connue de tous, ne pénètre plus comme avant » (Jullien 2015, p. 267).

Cela nous révèle deux choses sur l'écart. La première est que par l'étude de l'écart (du côté scientifique) ou par la mise volontaire à l'écart (du côté *backpackers*), on a la capacité de révéler par effet de contraste un certain nombre de normes et modèles, ce qu'il appelle « les us et les thèmes de la conversations » qui peuvent être une des raisons de la mise à l'écart de l'individu et de la bifurcation de sa trajectoire (Longo *et al.* 2013). Laslaz dit qu'il est « la traduction d'un choix et indicateur de ce qu'est une norme et de ce qu'elle représente » (Laslaz 2016, p. 310). En fait, l'écart s'exprime avant tout par rapport à un référentiel. En deuxième lieu, l'écart par l'incertitude dans lequel il met l'individu permet aussi de nouvelles expériences hors des balises. J'envisage l'écart comme étant la traduction spatiale et sociale qui permet la décoïncidence puisque l'écart est ce qui ouvre la brèche pour paraphraser François Jullien (Jullien 2017), c'est ce qui permet d'identifier pourquoi, dans un temps donné nos perspectives de sens (Mezirow 1991) ne font plus sens et doivent être réexaminés à l'aune de la distance que l'on prend par rapport à son centre. Le voyage en *backpacking* serait donc un écartement. S'y déploient des spatialités inouïes et un apprentissage de soi par des expériences spatiales hors normes qui passent entre autres par les épreuves et les compétences spatiales que l'individu déploie. Mais comment donc s'opèrent les transformations existentielles par l'écart ?

B. L'ECART COMME CRITIQUE

Le géographe Michael O'Regan (2013), spécialiste des mobilités de jeunesse souligne qu'un «geographic movement can produce identification and meanings beyond state-led mobility politics, family units, ethnicities, religious certainties and even nationalistic and touristic discourses; innovations in communications, transport and information technology leading to re-jigged routines, conventions and order as people enact, perform, and combine mobility and stillness in new or reimagined ways³³ » (p. 37). Ce qu'il nous dit c'est que le mouvement géographique des individus ouvre des possibilités de réévaluation de sens et des identifications au-delà des discours ambiants qui participent de notre formation.

Ils peuvent même ouvrir à la critique. Le philosophe Drew Ninnis (2014) montre comment certaines formes de voyage ouvrent des possibilités de transformations à l'individu parce qu'il ouvre

³³ Le mouvement géographique peut produire une identification et des significations au-delà des politiques de mobilité dirigées par l'État, des unités familiales, des ethnies, des certitudes religieuses et même des discours nationalistes et touristiques ; innovations dans les communications, les transports et les technologies de l'information conduisant à des routines, des conventions et un ordre réorganisés à mesure que les gens adoptent, exécutent et combinent mobilité et immobilité de manière nouvelle ou réinventée

(potentiellement) à la critique de nos modes d'être au quotidien et nous offre des opportunités de transgresser ces modes d'être. Pour démontrer son hypothèse, il propose de lire un récit de voyage, celui de Colin Thubron au Mont Kailash *To a Mountain in Tibet* au prisme de l'ontologie critique du présent de Foucault. L'ontologie critique de Foucault consiste à « élucider le *mode d'être* de ce qu'*actuellement nous sommes* » (Gros 1995 p. 12) grâce à un travail critique qui « tente de dire ce que nous sommes *actuellement*, discerner notre mode d'être en tant qu'*historique*, c'est en effet *immédiatement* faire entrevoir la possibilité de ne plus être ce que nous sommes devenus, de transformer » (*Ibid.*, p. 12). Foucault lie critique et transformation, ce dernier étant entendu comme un travail sur soi. La critique permet de mettre à jour des structures impensées parce que prises comme des essences, des choses naturelles allant de soi, en les mettant à jour, alors on peut les analyser, les adopter en conscience qu'elles sont artificielles ou les rejeter. Il est donc intéressant de suggérer, comme Ninnis le fait, que le voyage est la plus accessible et radicale des formes de critique et de transgression qui ouvre la possibilité de transformations.

Les transformations se déroulent à trois niveaux : épistémique, ontologique, métaphysique.

La transformation épistémique est la manière dont pendant le voyage, l'individu, hors de son calendrier et de ses espaces du quotidien en vient à réaliser « the fragility and contingency of the facets of our own existence at home³⁴ ». Nos modes d'être chez nous qui nous paraissent si immuables, si vraies dans la façon dont nous nous représentons le monde, en faisons l'expérience ou nous y connectons, entre soudainement en contact avec des modes d'être différents et tout aussi légitimes. Nous mettons au jour la contingence des structures de notre existence, nous les reconnectons à leur dimension historique et surtout à leur dimension géographique car ces structures ne s'exercent pas partout de la même façon.

Deuxièmement, le voyage nous pousse à interroger la manière dont nous conceptualisons et donnons sens à l'espace et cela de trois façons différentes.

1. Nous nous confrontons d'abord de manière très littérale à l'espace euclidien à l'échelle 1/1 avec toutes les difficultés, les surprises que cela peut engendrer. L'espace euclidien, lors d'un voyage de type *backpack* nous surprend par sa taille, sa rugosité, si loin de ce que les applications cartographiques de distance nous disent de la distance-temps. Le corps est obligé de *faire avec* l'espace, il se met à l'épreuve de l'espace (Lussault et Stock 2010; Stock 2015). Il déploie d'anciennes et de nouvelles compétences qui enrichissent son capital

³⁴ La fragilité et la contingence des facettes de nos existences au quotidien

spatial (Levy 2013; Lussault 2007) notamment des compétences cognitives sur la gestion des distances et un savoir sur les lieux et des compétences instrumentales pour savoir comment se mouvoir dans l'espace (Lussault et Stock 2010).

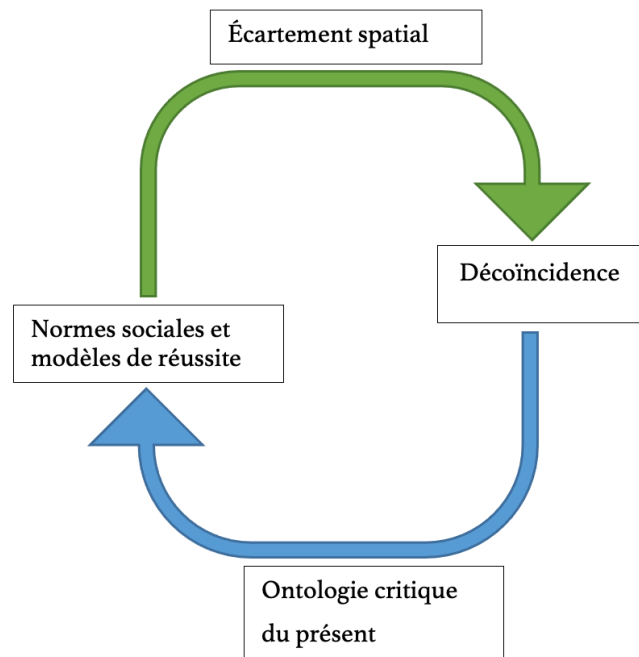
2. Il y a ensuite une confrontation ontologique à l'espace qui prend de la matière et de la consistance à mesure que l'on commence à prendre part aux activités et à la vie des gens qui l'habitent. Cette confrontation ontologique permet de remettre en cause des idées reçues et d'acquérir des compétences d'adaptation comportementale (civilité, *dress code*) (Lussault et Stock 2010).
3. Enfin, nous reconsidérons notre façon de voir l'espace grâce à l'esthétique du paysage. Celle-ci détermine la manière dont nous faisons l'expérience de cet espace, des fantasmes et des imaginaires que l'on projette sur lui et comment il continue à nous habiter longtemps après notre passage.

Pour Ninnis, les espaces dans lesquels nous nous arrêtons un instant pendant le voyage sont des hétérotopies : « we break with our conceptions of time and space ; we break with our everyday experience of certain cultures; we constitute our relationship to the space as something more than physical; and we are awakened to a different relationship to the space and its representation³⁵»(Ninnis 2014, p. 50).

La transformation métaphysique intervient au moment où nous nous engageons dans des formes inhabituelles de nos modes d'être. Voyager nous offre la possibilité de transformer nos subjectivités en expérimentant d'autres modes d'être, en vivant autrement. Cela vient à éprouver de nouvelles techniques de soi, ce sont « des procédures comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et ceci grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi » (Foucault 1980, p. 385). En s'engageant dans de nouvelles expériences corporelles, de nouvelles performances (Chapuis 2010), de nouvelles techniques du corps (Karsenti 1998; Lucas 2019), on en vient à questionner notre relation à la vérité.

³⁵ Nous rompons avec notre conception du temps et de l'espace ; nous rompons avec nos expériences quotidiennes de certaines cultures ; notre relation à l'espace n'est plus simplement physique ; et nous nous initions à une relation différente avec l'espace et à ces représentations.

Finalement, le voyage vient lever le voile sur la métaphysique derrière la constitution du soi, et notre rapport à la vérité : la vérité n'est pas absolue, elle est contingente. De ce fait, puisqu'elle n'est plus absolue, alors elle peut être transformée et transgressée (Schéma 1). Rencontrer d'autres modes d'être, met à jour notre propre relation à nous-même, et questionne la concordance de cette relation puisqu'il est possible d'être autrement. Ninnis conclut que le voyage nous permet de « finds spaces within our own modes of being as yet unarticulated and able to be cultivated into something else. It opens up the space to perceive certain structures as otherwise, to transform our existing modes of being, and through those transformations allow us to pass from critique to transgression and beyond³⁶ » (Ninnis 2014, p. 55). Évidemment, le voyage se termine un jour et il faut revenir, atterrir mais cela n'atténue en rien la transformation vécue.



SCHEMA 1 : SCHEMA DE LA TRANSFORMATION EXISTENTIELLES PAR L'ECART ET LA DECOINCIDENCE

C. L'ECART COMME MATRICE DE TRANSFORMATIONS EXISTENTIELLES OUVRANT VERS UN NOUVEL HABITER POLYTOPIQUE

Il existe une dichotomie entre l'idée que le voyage nous transforme (pour mieux revenir) et celle, à laquelle peut-être on ne s'attend pas, que cette transformation nous rend incompatible avec la vie que l'on a laissée derrière. Ainsi, ce n'est pas seulement le soi que le voyage transforme mais aussi matériellement, c'est un changement de vie qui peut se profiler. Kanning (2013), un des seuls auteurs que j'ai trouvé ayant étudié les *backpackers* américains de retour au pays montre que leurs voyages internationaux alimente la transformation de leur projet de vie. Il montre que la réintégration des *backpackers* dans le tissu social est très compliquée et se matérialise par (1) la difficulté de partager les expériences vécues et les transformations qui s'en sont suivies, (2) une dissonance entre les attentes liées à ce qu'il appelle l'orthodoxie sociétale des étapes de la vie, à

³⁶ Trouver des espaces dans nos modes d'être jusqu'à présent non articulés qu'on puisse les cultiver en quelque chose de différent. Cela ouvre un espace de possibilité pour percevoir certaines structures autrement, pour transformer nos modes d'être et passant par ces transformations, nous permettre de passer de la critique à la transgression et même au-delà.

savoir l'éducation, le mariage, la propriété foncière, la parentalité, la retraite, dissonance productrice d'une pression s'exerçant sur l'individu, (3) un changement dans la hiérarchie des priorités et des intérêts avec une bifurcation vers des modes de vies plus sobres en terme de consommation notamment dans les centre-ville américains plutôt que dans les banlieues, (4) une conscience accrue de la place de leur pays dans le monde et notamment de l'ethnocentrisme américain. Il conclut que ses résultats démontrent que les structures d'interprétation de leur monde sont modifiées par l'expérience du voyage et que les changements tacites se dessinent matériellement dans les choix de vie qu'ils font au retour de leur voyage.

Sa conclusion rejoint aussi celle de Kirschner (2017) qui dans sa thèse sur les itinérances récréatives montre comment l'étape 1 du départ s'articule en quatre points : la tension avec l'environnement quotidien (1) qui participe à un constat et une verbalisation que le décalage entre réalité et aspiration est trop important (2). Passant par un moment d'hésitation qui est lié à la peur de la transition résolu par la « réception d'un message d'ordre existentiel » compris et traduit « en idée de voyage » (*Ibid.*, p. 251) (3), l'individu a un déclic qui peut être la rencontre avec un mentor qui lui donne confiance et rend légitime le départ en mettant de côté les peurs liées aux aspects techniques ou moraux (4). L'étape 2 du voyage comprend ensuite un moment pivot (5) durant lequel se déroule l'organisation matérielle de l'itinérance pour intégrer toutes les contraintes d'ordre économique et financière (comment vais-je continuer à gagner ma vie), ou géopolitique (où puis-je aller ?). Ensuite, vient le moment du calibrage (6) où l'individu choisit (souvent scrupuleusement) ce qu'il peut emporter et ce à quoi il va être amené à renoncer. Cette étape est importante dans le placement du corps au cœur de l'itinéraire et dans la formation d'une nouvelle relation à lui. L'étape de l'entraînement physique et mental (7) est moins pertinente dans le cadre de mon étude puisque l'endurance physique n'est pas au cœur de la pratique des *backpackers*. Ensuite, vient l'étape cruciale de la réalisation (8). C'est un moment d'exaltation devant les expériences à venir. Il peut y avoir une souplesse de l'itinéraire ou au contraire une posture d'anticipation permanente qui se traduit par un itinéraire fixe. La réalisation est constituée par des moments d'intense mobilité et des moments de fixité plus ou moins longue pour récupérer lorsque l'individu se fatigue du mouvement permanent. L'étape 3 du retour pourrait être résumée par cette phrase de Marguerite Duras extraite de son roman *Hiroshima mon amour* qui dit qu'« On croit que, lorsqu'une chose finit, une autre recommence tout de suite. Non. Entre les deux, c'est la pagaille ». Le retour donc commence par l'arrivée (9) qui ne se trouve pas exactement là où la personne avait prévu qu'elle soit, si d'ailleurs elle l'avait prévu. Pour Kirschner, durant cette phase, la personne commence à conscientiser et verbaliser l'articulation entre l'expérience de l'itinérance et les processus existentiels qui s'y jouent. Elle dit « le véritable élixir de l'itinérance, qui permettra d'articuler le projet d'itinérance au projet

de vie, voire la génération d'un nouveau bien commun, semble alors être la prise de conscience qu'au-delà de l'identité culturelle, au-delà des appartenances et codes socioculturels, ce qui est important est le mode de vie, les valeurs relationnelles, la dimension dynamique et processuelle, potentiellement évolutive et de transformation, du lien social » (*Ibid.*, p. 286). Suite au retour intervient une période de décantage qui consiste pour l'individu à réaliser qu'il dispose désormais de nouvelles compétences. Néanmoins, l'expérience de l'itinérance continue de l'habiter ce qui lui permet de plus ou moins gérer le retour à une pesante routine et d'éviter de reconnaître « la véritable tension existentielle qui s'y niche ». Certains repoussent d'ailleurs ce retour au quotidien pour évaluer comment l'aborder pour « solder les effets du voyage ». C'est aussi à cette étape que peuvent apparaître des épisodes dépressifs et d'errance dans le quotidien ou la mise en récit du voyage pour mener à bien la transition vers un retour à la normale. Cette étape du décantage est cruciale dans la prise de conscience des compétences acquises notamment celles qui concernent les spatialités et dans les valeurs auxquelles il adhère. Elle note notamment l'abandon du matérialisme et de l'ambition effrénée (comme Kanning 2013), l'adhésion à de nouvelles valeurs politiques et à l'habitabilité du monde, loin des discours médiatiques sur l'insécurité. Après la décantation vient le transfert (11), étape d'expérimentation de sa nouvelle vie sur de nouveaux piliers et sur l'impression d'un soi augmenté. Enfin, dans la dernière étape, celle du partage (12), le « pratiquant « expire » complètement son projet et crée quelque chose de nouveau dans son existence : il partage ainsi les fruits du processus de construction identitaire permis par l'itinérance » (*Ibid.*, p. 295).



SCHEMA 2 : SCHEMA DE L'HABITER POLYTOPIQUE (D'APRES M. STOCK, 2006)

Comme Kanning, de nouveaux projets d'habiter naissent à la suite de l'itinérance ainsi l'une des manières d'évaluer les transformations existentielles dans une approche géographique serait d'observer comment se forment les nouveaux projets d'habiter des *backpackers* informés par leur

nouveau capital spatial. L'hypothèse de l'habiter polytopique repose sur la manière de faire avec les lieux. Cette manière de faire est hautement corrélée au capital spatial, c'est-à-dire toutes les ressources dont l'individu dispose pour se placer stratégiquement dans un espace (Lussault 2007). Stock pose ainsi l'hypothèse qu'il se développe dans la mobilité des nouvelles manières d'habiter le monde et un nouveau rapport au monde. Il fonde cet habiter des sociétés à individus mobiles sur trois piliers : l'individualisation géographique, l'hypothèse d'individus géographiquement pluriels et l'adéquation géographique (Schéma 2).

L'individualisation géographique naît de la tension qui existe entre la pluralité des choix de lieux qui s'offrent à l'individu et la distance qui peut s'opérer avec le lieu de résidence et de naissance. Les individus géographiquement pluriels sont impliqués dans de multiples lieux et tous ces lieux sont constitutifs de leur identité. Habitants temporaires de plusieurs lieux, ils ont la capacité de « transformer les lieux étrangers et lieux familiers » (*Ibid.*, p. 7) et déploient des logiques d'habiter réticulaire. Enfin, l'adéquation géographique repose sur l'hypothèse que les mobilités (circulation ou migration) sont l'expression d'une recherche pour trouver le ou les lieux adéquats en fonction de ses intentionnalités, de ses pratiques ou son projet de vie. L'habiter polytopique serait caractérisé par « la recherche d'adéquation entre lieux et pratiques » (*Ibid.*, p. 9) en étant conditionné par deux ressorts fondamentaux : la valorisation sociale de la mobilité et les ressorts spatiaux. La valorisation sociale de la mobilité conditionne l'habiter polytopique au regard des normes sociales qui « permettent » ou non ce type d'habiter dans la mobilité : les individus sont insérés dans un réseau d'autres individus qui portent un jugement de valeur sur les déplacements, et dans un système économique et politique qui émet des injonctions concernant l'adaptation aux normes de mobilité. Les décisions de mobilité spatiale ne sont pas libres individuellement, mais se prennent au sein d'un système social régi par des normes qui interviennent, que les individus s'y conforment ou pas. » (*Ibid.*). La valorisation sociale de la mobilité pour les individus en mobilité est en fait loin d'être homogène. Elle relève plutôt d'une tension entre les multiples groupes sociaux qui constituent le monde des individus (famille, amis, collègues, etc.). Pour les participants à cette enquête nous verront que cette tension est particulièrement aigüe car la mobilité dans laquelle ils s'engagent est très peu valorisée par leur entourage chinois et à l'inverse extrêmement valorisée par les groupes de voyageurs dans lesquels ils s'insèrent au cours de leur périple (*cf.* chapitre 7). Les ressorts spatiaux, quant à eux, sont constitués à la fois de l'accessibilité accrue des lieux qui ouvrent les possibilités de choix et la qualité différentiel des lieux qui émergent parce qu'ils sont dédiés à une ou des pratiques spécifiques au lieu.

Finalement l'aboutissement de la mise à l'écart est alors existentiel et créatif (Kirschner 2017; Jullien 2017) et les itinéraires empruntés par les individus nous révèlent comment cette transformation du soi par l'écart est possible et comment il est possible de l'évaluer par une observation des projets d'habiter des *backpackers*.

CONCLUSION

Afin de repenser certains impensés des catégories et de prendre position, ce chapitre tente de déconstruire grâce à un état de l'art critique les deux catégories qui fondent le sujet de cette thèse : le *backpacker* et le chinois. Ainsi on a vu pour la première catégorie que penser par seuils, par motivation, par le sens donné au voyage ou par lieu fréquenté aboutissait à une impasse. C'est plutôt la maîtrise des temporalités qui fonde ce qu'est le *backpacking*, le différencie du tourisme et permet de regrouper des individus aux motifs de déplacement bien distincts. La deuxième catégorie, du fait d'un traitement quasi systématiquement quantitatif et d'une approche souvent marketing de leur pratique, aboutissait à essentialiser largement le touriste chinois en l'enfermant dans une sinité dont il ne saurait échapper. Cette approche culturaliste empêche alors d'interroger et d'observer les subjectivités des individus lors de leur mobilité.

Cette nouvelle façon d'envisager les backpackers chinois a permis d'entrer pleinement et sereinement dans l'objet de la thèse à savoir les apprentissages qui prennent place pendant les mobilités touristiques et la manière dont ils viennent transformer les individus dans leur rapport à l'espace. En se fondant sur la philosophie de la décoïncidence (Jullien 2017), pour mettre en avant comment s'opère la transformation existentielle, deux concepts de géographie, l'écart et l'habiter polytopique seront travaillés pour voir comment l'espace est une dimension primordiale de la transformation.

CHAPITRE 2. LA FABRIQUE DE LA THESE. UNE ENQUETE DE TERRAIN MOBILE

« C'est par les gens qu'on arrive quelque part » Edouard Baer, 6 septembre 2019, Interview à Kombini

INTRODUCTION

Ce chapitre vise à établir comment s'est construit le savoir géographique de cette thèse. Elle est le fruit d'une enquête de terrain telle que l'envisage l'anthropologie à savoir que les informations récoltées sont « larges, multidimensionnelles, non codables » et leur traitement est artisanal, que les entretiens se sont déroulés dans des « situations naturelles ou proches des situations naturelles (conservation) », que je suis la seule à avoir enquêté en m'insérant dans le milieu et que les informations que je présente portent sur « des processus et des logiques contextualisés (sans représentativité statistique) » (Olivier de Sardan 2008, p. 42). Ainsi la méthode de terrain déployée est qualitative, fait assez rare dans le cadre d'études sur le tourisme en Chine puisque plus de 70% de la recherche sur le tourisme extérieur chinois est strictement quantitative (Jørgensen, Law et King 2016). Elle est essentiellement fondée sur la parole des individus rencontrés.

Le sujet d'étude, les itinéraires touristiques des *backpackers*, a, du fait de ses caractéristiques modelé le terrain qui a modelé la méthode de production des données qui a remodelé le terrain (Figure 1). Tout objet d'étude et tout espace dans lequel l'objet est étudié ont des caractéristiques uniques et présentent des contraintes. Ces caractéristiques et ces contraintes, le chercheur se doit de faire avec, se doit de les dévoiler au lecteur et souvent, elles déterminent la forme que le terrain doit prendre.

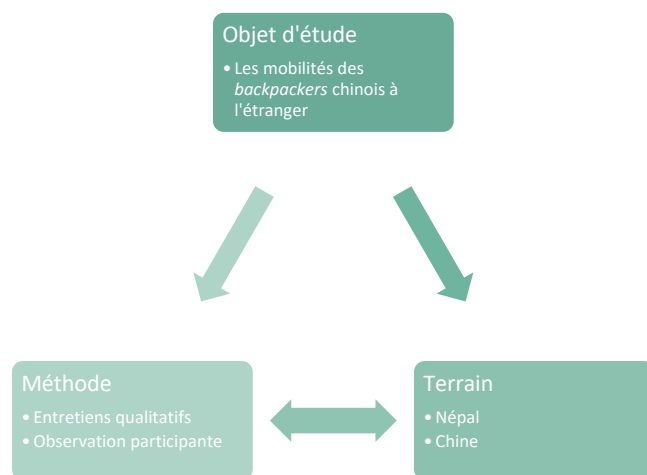


FIGURE 1 : LES INTERACTIONS ENTRE LA METHODE ET LE TERRAIN

La première caractéristique qui a contribué à former mon terrain est lié au sujet d'étude. Elle s'est posée à moi en forme de paradoxe avant même d'aller au terrain : Comment rester sédentaire pour saisir et comprendre une pratique spatiale, le *backpacking*, fondée sur la mobilité. Deux aspects caractérisent cette mobilité comme je l'ai souligné au chapitre 1, la première est la maîtrise de sa temporalité par celui qui s'y engage, rompant ainsi avec le rythme effréné des sociétés contemporaines, la deuxième est l'incertitude du trajet qui construit cette mobilité : le tracé du voyage se construit et s'adapte pendant le voyage. Comment prévoir mon terrain alors que mon objet se distingue par sa labilité et sa fluidité ?

Le second questionnement que j'ai levé en étant cette fois au terrain et à travers les entretiens exploratoires découle du premier : je me suis rendu compte à quel point l'expérience de

déplacement physique entre les lieux était aussi important que l'objectif de ces déplacements, c'est-à-dire les lieux eux-mêmes. Comment alors pouvais-je saisir ce qui se joue dans le déplacement sans y participer, ne serait-ce que temporairement ?

Ensuite, au contact du terrain et à travers les entretiens, deux points ont commencé à saillir : le contexte de leur vie en Chine, avant le voyage pour expliquer les raisons de leur voyage en *backpacking* et son pendant en creux, le retour au pays, dans lequel les personnes interrogées avaient du mal à se projeter bien qu'il apparaisse souvent comme inévitable.

Ces trois problèmes ont donc profondément modelé la méthode et le terrain à la façon d'une recherche multi-située c'est-à-dire « designed around chains, paths, threads, conjunctions, or juxtapositions of locations in which the ethnographer establishes some form of literal, physical presence, with an explicit, posited logic of association or connection among sites that in fact defines the argument of the ethnography³⁷ » (Marcus 1995, p. 105). A la suite de Marcus, cette recherche multi-située a dessiné un terrain à la géographie bien particulière. Une première exploration de terrain s'est déroulée à Ningbo et dans le Yunnan en Chine permettant de tester plusieurs outils méthodologiques. Le Népal s'est ensuite imposé comme un terrain socle à partir duquel a pu se construire le terrain chinois.

A posteriori, cela a donné un terrain en forme de diptyque dont le premier panneau est le Népal et le second la Chine. La première partie de ce chapitre retrace brièvement le terrain exploratoire chinois et comment il a orienté les outils méthodologiques et les terrains suivants. La deuxième partie s'attachera à montrer la manière dont le principal corpus de données a été collecté au Népal, celui qui constitue en fait le cœur du réacteur de la thèse. Elle racontera les lieux dans lesquels je me suis temporairement fixée et comment s'est imposé ce terrain réticulaire et mobile à l'image des voyages des *backpackers*. La troisième partie du chapitre exposera l'ouverture vers le terrain chinois et les outils déployés pour construire le second corpus. Enfin, la dernière partie dévoilera rapidement le traitement en laboratoire des données de l'enquête et la méthode utilisés pour trier, classer et interpréter les données.

³⁷ Conçue autour des chaînes, des chemins, des fils, des conjunctions ou des juxtapositions de localisation dans lesquels les ethnographes établissent des formes de présence physique ou littérale dans une logique d'association ou de connexion explicite et revendiquée entre les sites qui définissent l'argument de l'ethnographie.

I. TROUVER SES SOURCES, TROUVER SA VOIX : UN TERRAIN EXPLORATOIRE EN CHINE

En 2017, après avoir obtenu la bourse Xu Guanxi du Ministère des Affaires étrangères pour les jeunes chercheurs, j'ai passé une dizaine de jours à de Ningbo où j'ai été accueilli au sein de l'université dont la licence tourisme est partenaire avec l'université d'Angers. A ce moment, je ne savais pas très bien sur quelles sources j'allais m'appuyer pour réaliser ma thèse : l'entretien, le questionnaire et les sources écrites sur les voyages type blogs ou guide papier sur le Népal. L'entretien s'est révélée être la méthode la plus concluante de ce terrain exploratoire

1. LES GUIDES PAPIER ET BLOGS DE VOYAGE

L'exploration des guides et des blogs, malgré toutes les qualités de l'assistant-étudiant embauché sur place s'est révélée être une impasse. D'abord, les guides de voyage ne sont pas populaires en Chine, en particulier auprès des jeunes qui très connectés, utilisent avant tout leur smartphone pour voyager. Ensuite, le guide du Lonely Planet en langue chinois est ni plus, ni moins qu'une traduction de la version anglaise que j'avais avec moi. Pour l'exploration des blogs, je lui avais donné pour consigne de relever les dix billets de blogs de voyage les plus populaires sur le Népal sur Sina, un site d'hébergement de blog en Chine. En les explorant avec l'assistant-étudiant, je me suis rendu compte de deux choses : ne maîtrisant pas le chinois, je n'aurais qu'une autonomie très limitée si j'utilisais les blogs comme source pour l'enquête. Ensuite, en traduisant les billets avec son assistance, je me rendais compte que le contenu était très lisse et la subjectivité de l'auteur, gommée pour laisser la place aux informations pratiques. En revanche, en cherchant qui étaient ces auteurs de blogs, nous nous sommes aperçus que l'un des voyageurs-bloggeurs les plus populaires, Xiaopeng, possédait une auberge de jeunesse à Shuhe dans le Yunnan. Je décidais d'en faire un point de chute lors du terrain qui s'annonçait après Ningbo.

2. TESTER POUR CALIBRER LES ENTRETIENS

Réalisés en anglais ou en français, ces entretiens ont été beaucoup plus féconds et fructueux que les blogs de voyage. Cinq entretiens ont été réalisés avec une dizaine de personnes. Certains ont été organisés comme des tables rondes et d'autres ont été réalisés individuellement. La trame d'entretien suivie (Encadré 1) a été préparée en amont et s'est adaptée en fonction des réponses des participantes. Envisagé au départ comme un entretien fortement structuré, les histoires qui

PREMIÈRE TRAME D'ENTRETIEN, TERRAIN #1

FICHE D'IDENTITÉ

How old are you ?

Where are you from ?

Where do you currently live ?

Do you have a college degree ?

What is your major in college ?

Do you have siblings ?

What are your parents' occupation ?

TRAVELING AND TOURISM

Have you ever done tourism?

Have you ever done tourism in China?

What places did you go to in China?

Have you ever been abroad?

What did you do?

What type of business do you do?

For tourism, where did you go? (country)

What means of transportation did you use to go there? (train, bus, stop, bike)

What places did you visit there?

Who did you travel with?

Why/how did you choose to visit those places? (Blog, journal, guide, friend, tour-operator)

What do you do or like to do when you travel abroad ?

What do you like the most when you are traveling abroad ?

What do you hate the most when you travel abroad?

Do you think touristic places abroad are different from touristic places in China? How are they different or not different?

During those trips, did you meet people?

Were they tourists or nationals?

If tourist, were they Chinese or foreigners?

Where did you specifically meet? (Bar, restaurant, hostels, activities)

How did the encounter happen?

Are staying in touch with this people?

If no encounter : Why do you think you didn't meet anybody?

When you were abroad, did you feel like a foreigner?

What does this travel experience change for you in your everyday life in China ?

Why is it important for you to travel abroad?

Where else would you want to travel, and why?

If I say Nepal what do you think about?

Have you ever traveled as a backpacker?

If yes, what travel did you backpack during?

Would you consider traveling as a backpacker?

For you, how is it different from other mode of traveling?

If no, would you consider traveling as a backpacker?

ENCADRE 1 : PREMIERE TRAME D'ENTRETIEN, TERRAIN #1

émergeaient avec certaines questions m'ont encouragée à revoir la technique d'entretien pour laisser une plus grande place à la déambulation narrative de mes interlocuteurs.

J'ai donc testé les questions qui feraient parler, qui déclenchaient une parole car je voulais qu'elles me guident vers leur expérience et leur impression de leur voyage à l'étranger. Pour cette raison, j'ai commencé à faire ces entretiens sur le mode conversationnel en essayant de me rapprocher d'une situation d'interaction banale du quotidien. Cela permettait de « réduire au maximum l'artificialité de la situation d'entretien et l'imposition par l'enquêteur de normes méta-communicationnelles perturbantes » (Olivier de Sardan 2008, p. 58). Les normes méta-communicationnelles sont les caractéristiques culturelles et linguistiques que chaque individu amène dans l'entretien. Celles-ci amènent des biais dans l'entretien qui peuvent être analysées dans la mesure où le chercheur impose les siennes à l'enquêté en particulier dans une situation d'interculturalité (Briggs 1986). J'ai fait le choix de reconnaître mais de ne pas m'arrêter sur l'analyse de cette situation de déséquilibre entre moi et personnes avec qui je m'entretenais pour deux raisons.

La première des raisons est le sujet même de la recherche à savoir les voyages touristiques au long cours. L'une des principales caractéristiques du *backpacking* et des *backpackers* soulignées par de nombreux auteurs est le besoin qu'ils ont de raconter leur voyage et se raconter (Murphy 2001; Sørensen 2003), Noy (2006) parle de communauté narrative et de communauté de conteurs d'histoires :

“The frequent social interactions and the enhanced interpersonal communication activities, contribute to the creation of an environment most suitable for the telling of and listening to stories, an environment in which a tight interconnection between traveling and telling, between undergoing profound out-of-the-ordinary experiences and telling tall tales of these experiences, is creatively pursued”. (Noy 2004, p. 81)

La communication interpersonnelle fait donc partie prenante de la pratique et crée un environnement propice à l'écoute des histoires pour celui (ou celle en l'occurrence) qui en a le temps. Le second argument m'est offert par Olivier de Sardan (Olivier de Sardan 2008). Je reconnais que les normes méta-communicationnelles sont sources de biais dans mon enquête de terrain, je suis française et donc héritière de normes sociales et culturelles occidentales. Je véhicule donc des rapports de domination en ma faveur d'autant que je suis titulaire d'un master et suis à la poursuite d'un doctorat. Cependant, ces normes méta-communicationnelles de la situation d'entretien ne

³⁸ Les fréquentes interactions sociales et les activités de communication interpersonnelle renforcées contribuent à la création d'un environnement propice à la narration et à l'écoute d'histoires. Cet environnement dans lequel une interconnexion étroite entre le voyage et la narration, entre le vécu d'expériences profondes et hors du commun et le récit de ces expériences, s'accomplit de manière créative.

sont pas l'objet de ma recherche, c'est bien l'information présente dans les entretiens qui l'est. En proposant des entretiens de type conversationnel aux informateurs et en adoptant moi aussi le mode de vie itinérant, j'essayais de sortir des situations artificielles que l'on retrouve dans les interactions liées au remplissage d'un questionnaire par exemple.

La réalisation de ces entretiens préliminaire ne s'est pas forcément traduite par des données exploitables pour la thèse, mes questions étaient trop larges, trop peu précises, cela m'a au moins permis de déterminer comment j'allais construire mon corpus principal et selon quelles modalités : avec des entretiens en mode conversationnel.

3. TERRAIN EXPLORATOIRE AU YUNNAN

Le choix du Yunnan comme premier terrain exploratoire a été guidé par deux éléments : la thèse de Yuejiao Wang sur les représentations de la montagne des *backpackers* chinois dans le Yunnan et plus particulièrement dans les gorges du saut du tigre (Wang 2015) et par la présence d'une auberge de jeunesse à Shuhe possédée par l'un des blogueur-*backpackers* les plus connus de Chine, Xiaopong.

Ce terrain exploratoire a été mené sur un mode sérendipe. La sérendipité, c'est « savoir prêter attention à un phénomène surprenant et imaginer une interprétation pertinente », elle nécessite pour le chercheur de « parvenir à se laisser surprendre, puis imaginer une raison à ce qui étonne » (Catellin et Loty 2013, p. 34). La sérendipité intègre le rôle de la subjectivité, de l'imagination, de l'intuition dans la découverte. Pour Brachet, la sérendipité ouvre à l'inattendu : « l'empirisme à l'aveugle et la *serendipity* comme démarches inductives possibles, jamais exclusives, ont cet intérêt majeur de laisser ouvert le champ des possibles, le champ des objets et des informations qui peuvent émerger mais nécessitent, bien sûr, d'avoir du temps » (Brachet 2009, p. 69). Catellin et Loty invitent à penser la sérendipité comme une méthode dans laquelle le cheminement de la démarche d'enquête n'est pas prédéfini. Pour autant, je n'étais pas en roue libre. J'avais trois projets pour ce terrain (Image cartographique 1) :

- Faire le trek des gorges du Saut du tigre pour essayer de rencontrer des *backpackers*.
- Aller voir Deqen (rebaptisé Shangri La par les autorités chinoises en 2001), destination populaire parmi les *backpackers*.
- Négocier un entretien avec Xiaopong dans son auberge de jeunesse *Desti Youth Park* à Shuhe.

Ces trois projets m'ont menée à 5 personnes, un couple de *backpackers* chinois dans les gorges du Saut du tigre avec qui j'ai randonnée, deux jeunes femmes avocates à Beijing en vacances avec qui je suis allée au Parc national du Potatso et enfin, j'ai pu réaliser l'entretien avec Xiaopong.



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 1 : LE TERRAIN EXPLORATOIRE AU YUNNAN

Ces cinq personnes avec qui j'ai eu l'occasion de passer plusieurs jours ont livré des informations et des éléments de leur vie qui ont tracé les grands thèmes de la trame d'entretien du Népal. Les problèmes de l'éducation en Chine, du passeport intérieur, de la pression sociale de la jeunesse sont

des thématiques sont ressortis lorsque je leur demandais comment ils en étaient venus à voyager. La réception de ces voyages par l'entourage du *backpackers*, la difficulté de faire valoir l'intérêt de ces mobilités auprès de leur proche est un exemple d'information sur lequel tous ont largement insisté.

Outre la préparation de la future trame d'entretien, ce terrain m'a permis de lâcher prise sur l'angoisse de ne pas trouver de *backpackers* chinois au terrain. Je concevais ainsi que cette sérendipité pouvait effectivement me surprendre et laisser le champ des possibles ouvert (Catellin et Loty 2013; Brachet 2009).

II. LE NEPAL POUR DECOUVRIR

1. PRENDRE LE TEMPS DE RENCONTRER LE TERRAIN ET AJUSTER L'ECHELLE

A. UN TERRAIN MOBILE ET MULTI-LOCALISE CONSTRUIT DANS LA LENTEUR, LA SERENDIPITE ET L'OBSERVATION FLOTTANTE

Les mobilités ne peuvent être étudiées de la même manière que les aspects sédentaires de la vie humaine si tant est qu'il en existe (Retailé 2009). Julien Brachet, dans son étude sur les migrations transsahariennes propose au chercheur de se mettre en mouvement afin de saisir les constructions sociales éphémères et instables que la mobilité engendre et de partager cette expérience de la mobilité pour en comprendre les implications (Brachet 2009). Le chercheur en mouvement est ainsi amené à faire avec les changements de contexte, avec les contraintes et difficultés matérielles engendrées par le mouvement. Se mettre en mouvement permet donc d'être au plus près des situations et des logiques d'adaptation des *backpackers* car le chercheur en mobilité n'est pas plus ou moins compétent que celui ou celle qu'il observe. Dans le cas du terrain népalais, il m'a permis un rapprochement avec mes informateurs puisque en me déplaçant et en allant voir les lieux qu'ils m'indiquaient, je vivais moi aussi des choses dans mon corps qui me rapprochaient de leur expérience, créant ainsi une sorte de communauté d'expériences du mouvement. C'est ce qu'Elena Sideri suggère dans cette citation où elle indique que l'expérience corporelle de la mobilité du chercheur réduit la distance du sujet/objet car la mobilité est inscrite dans le corps du chercheur.

We do not follow the sites, but the space-time lived experiences and how our mobility takes part in or generates them. We do not study different lifestyles but we merge into them. The Corporeal experience of mobility could minimise the distance of subject/object through the ethnographer's body and lifestyle³⁹ (Sideri 2013, p. 116)

³⁹ Nous ne suivons pas les sites, mais l'espace-temps des expériences vécues et la manière dont nos mobilités font partie ou les génèrent. Nous n'étudions pas des vies différentes, nous nous fondons dedans. L'expérience corporelle de la mobilité peut combler la distances en les sujets/objets grâce au corps et à la vie de l'ethnographe.

Aussi, il me semblait assez clair qu'il ne fallait pas chercher à me fixer quelque part mais être en mesure de pouvoir ouvrir un terrain en partant d'un moment à l'autre notamment adoptant la même stratégie de bagages que les *backpackers*, un sac à dos, quelques affaires bien choisies, mon téléphone pour enregistrer les conversations et un petit carnet de notes.

Mais comment construire un terrain mobile et multi-situé si l'on ne sait pas où aller ?

J'avais dans l'idée de commencer ce terrain par de l'observation flottante. L'ethnologue et anthropologue Colette Pétonnet dit qu'elle « consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser “flotter” afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans *a priori*, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (Pétonnet 1982 p. 39). Dans la même veine, Brachet (2009) propose l'idée d'aller « à la rencontre du terrain » en adoptant un mode de vie ordinaire, en se créant un quotidien au terrain et ainsi réduire la distance avec les personnes. Sa rencontre du terrain est guidée par trois axes que j'ai repris à mon compte pour construire mon terrain : « Aller là où on se laisse aller ; Aller là où il faut aller ; Aller là où l'on peut aller » (*Ibid.*, p. 69)

a. *Aller là où on se laisse aller*

Le sujet de cette thèse et l'absence notoire de bibliographie sur les pratiques des *backpackers* chinois au Népal m'invitait à adopter cette méthode de laisser-faire pour voir surgir justement parce que je ne savais pas vraiment où j'allais pouvoir rencontrer des informateurs. Bien sûr, je connaissais les statistiques touristiques, je savais donc que les touristes chinois viennent en nombre au Népal mais je ne savais pas la part de *backpackers* parmi eux ni où ils allaient. Les propositions méthodologiques de Pétonnet et Brachet ne fonctionnent que si le chercheur est maître de son temps sur le terrain en lâchant prise sur l'impératif de productivité. C'est d'autant plus important que la maîtrise du temps est, comme nous l'avons proposé au chapitre 1 une des composantes principales de la pratique du *backpacking*. Pas le temps au sens physique de *kronos*, mais le temps au sens de *aiôn*, c'est-à-dire « un temps qui est mon rythme, qui donne sens et épaisseur à mon existence, qui me permet d'être et de m'incarner dans l'instant » (Solinas 2012 in Bing 2015, p. 1). Jean-Baptiste Bing défend la lenteur au terrain comme une posture épistémologique et un outil méthodologique qui favorise l'échange d'information, la sérendipité et l'écriture : « Adopter la lenteur permet donc de prendre ses précautions et de rester plus lucide face aux chausse-trappes de la sous ou de la surinterprétation – particulièrement sur un terrain éloigné, où ces deux écueils prennent la forme de l'ethnocentrisme et du culturalisme. Elle crée en outre des conditions de travail éminemment

favorables, ouvrant ainsi la recherche à la multiplicité et à la complexité des enjeux sociaux. » (*Ibid.*, p. 5).

J'ai donc tenté dans un premier temps d'aborder mon terrain avec la combinaison laisser-faire et lâcher-prise. Cette posture est, je dois néanmoins le souligner inconfortable et stressante car elle va à l'encontre de cet impératif de productivité qui a infusé la science et son régime de production ces dernières décennies. Cependant, et *a posteriori*, cette combinaison a été payante. Les meilleurs entretiens du terrain le sont parce qu'ils ont été menés avec des informateurs rencontrés au hasard des lieux fréquentés et du temps passé à flâner avec eux. Ce temps a servi à mieux les connaître, à retravailler l'entretien pour poser des questions plus pertinentes et enfin à laisser mes informateurs donner leur propre interprétation sur leur voyage. Finalement, et puisque nous nous connaissions mieux, ils étaient en mesure d'avoir une opinion sur mon travail de thèse. Le temps permet d'instaurer une conversation où les deux parties sont éclairées par une connaissance plus intime de l'autre.

TROUVER SON CAMP DE BASE

Je me suis d'abord temporairement fixée à Katmandou, point d'entrée de la majeure partie des voyageurs au Népal, qu'ils arrivent par les airs ou par la terre. Le quartier où il faut être dans le cadre d'une étude sur les pratiques touristiques au Népal est Thamel. Ce petit quartier de Katmandou (carte 1) est progressivement devenu le principal quartier touristique au détriment de Freak Street – petite rue située au sud de Durbar Square où les hippies européens s'installaient et consommaient de la drogue alors en vente libre – lorsque le roi Birendra, soutenu par les Américains resserre la vis sur la vente et la consommation de drogue (Bell 2016). La priorité est alors donnée au développement du tourisme d'aventure. En 1967, la Kathmandu Guest House déplace le centre névralgique en s'installant dans une ancienne demeure Rana située à Thamel, un petit kilomètre au Nord de Durbar Square, place historique incontournable pour quiconque se rend à Katmandou. L'ouverture de cet hôtel marque le début du « moment de lieu » (Equipe MIT 2005) pour ce quartier. Ce quartier concentre désormais la majorité des services destinés aux touristes : hôtels, restaurants, magasins d'équipements spécialisés pour la haute montagne, agences de trekking, bars et boîtes de nuits, centres de massages, magasins de souvenirs en tout genre. La densité des offres touristiques permet de concentrer en un lieu quasiment tous les types de clientèle, fortunées comme plus modestes, trekkers, touristes ou *backpackers*. L'entremêlement des offres rend le lieu difficile à observer pour le chercheur. Il m'est vite apparu qu'il me serait difficile de commencer mon enquête à Thamel car je ne savais pas où se logeaient les personnes ciblées par mon enquête. Bien sûr, j'avais repéré quelques auberges de jeunesse mais, en consultant les registres que les réceptionnistes me laissaient bien volontiers consulter et en les interrogeant, je constatais que la majorité de la clientèle étaient indienne, européenne, australienne ou néo-zélandaise. Je n'étais donc pas sûre que l'attente pour rencontrer des *backpackers* chinois serait payante. Je me doutais qu'il y avait des réseaux de logements de *backpackers* chinois mais je ne savais pas où.

Je laissais alors Katmandou derrière moi pour me diriger vers Pokhara. J'avais lu sur les certains blogs de *backpackers* que c'était une belle station lacustre qui disposait de tous les atouts d'une base arrière lors d'un voyage au long cours pour laisser le temps s'étirer. Un matin, je me rendais à 7h à Kanti Path, l'artère qui délimite Thamel à l'est et je montais dans un des nombreux bus qui attendent chaque matin les touristes en partance pour Pokhara, le Chitwan ou le Langtang. En début d'après-midi, après 6 ou 7 heures à rouler vers l'ouest le long des rivières Trishuli puis Seti, le bus se stationnait à la gare routière touristique de Pokhara, située entre l'aéroport et le lac, au début du boulevard du lac : Lakeside Marg. L'un des sites de blog sur le *backpacking* international le mieux référencé sur le moteur de recherche de Google s'intitule « The Broke Backpackers¹ », fondé par l'Australien Will Hatton. Pokhara y est décrit comme 'Goa in the Mountains', it is easy to fall in love with this small town surrounded by mountainous scenery. [...] Pokhara attracts *backpackers*, hippies, and the crustiest of solo travelers from all over the world, as well as most of Nepal's trekkers, who are getting ready or coming back from the Annapurna region » (« The Broke Backpacker | 2020 » 2018). Sans savoir si c'était là que je rencontrerais mon terrain, je décidais de laisser une chance à ce lieu qui invite à la lenteur.

La ville de Pokhara m'a servie de terrain principal et de base arrière qui, comme à la guerre permet de collecter ses pensées et son énergie pour mieux repartir. C'est là où le terrain a parfois pu être mis entre parenthèse pour faire le point sur ce qui est collecté, ce qu'il reste à faire. C'est un endroit pour faire des points intermédiaires. Il est apparu en outre que pour un certain nombre de *backpackers*, Pokhara est un lieu-étape important dans leur voyage car il permet de faire une pause, de recharger les batteries avant de repartir. Pokhara a eu donc tenu ce rôle double de base arrière et de marchepied pour ouvrir d'autres terrain

ENCADRE 2 : TROUVER SON CAMP DE BASE

b. Aller là où il faut aller

Le deuxième axe vient dans un deuxième temps du terrain, une fois que celui-ci est entamé, que le chercheur a commencé à déployer des pratiques et à récolter des données. C'est parce que je me

suis ménagée des ouvertures et des espacements que des micro-terrains non anticipés deviennent incontournables. Les entretiens et les discussions informelles sur les parcours de mes premiers informateurs ont commencé à dessiner une géographie subjective des lieux qu'il fallait que j'explore, des terrains qu'il fallait que j'ouvre (Encadré 2). Il s'agissait d'aller voir les lieux dont ils parlent et d'en faire l'expérience, comprendre ce qui les y a marqués, des difficultés rencontrées. Il fallait que je vive les lieux, moi aussi. Dans le cas du terrain népalais, cinq lieux ont émergé :

- Le quartier Lakeside à Pokhara, une ville lacustre au pied du massif de l'Annapurna, haut lieu de trekking, qui concentre une grande diversité de pratiques touristiques.
- Le quartier de Thamel car, Katmandou est sans conteste le point d'entrée et de sortie du Népal, qu'on en parte par les airs ou par la terre. Il est donc un passage incontournable.
- La frontière de Rasuwa-Gadhi qui semblait être un couloir important d'arrivée au Népal.
- Lumbini, le lieu de naissance du prince Siddharta, classé au patrimoine mondial de l'Unesco s'est imposé en tant que destination importante d'un certain nombre de *backpackers* chinois.
- Le dernier lieu de moindre importance est la ville de Sauraha située en bordure du parc national du Chitwan où j'ai fait de l'observation participante avec quatre informateurs rencontrés à Pokhara.

c. Aller là où l'on peut aller

Le Népal est un pays où il est à peu près possible d'aller partout. Cependant, ce n'est pas le Népal qui a posé problème mais le Tibet car, comme je m'en suis rendu compte, la voie terrestre de passage Lhassa-Katmandou ressortait très souvent dans les entretiens. J'ai donc pensé faire un aller-retour à Lhassa depuis le Népal sauf qu'il n'est pas possible d'obtenir de visa pour la Chine depuis un pays autre que son pays de résidence et par ailleurs, les séjours au Tibet pour les étrangers sont soumis à des règles très strictes d'encadrement. Ce n'est donc pas par le Népal que j'ai eu accès à la Chine ou au Tibet. La frontière Chine-Népal à Rasuwa Gadhi s'est cependant rapidement imposée comme un lieu à voir. Ce terrain s'est cependant révélé être un terrain impossible à pratiquer en raison d'un sentiment d'insécurité. Il a fallu accepter de renoncer à ce terrain (Encadré 3).

ACCEPTER DE RENONCER A UN TERRAIN PROMETTEUR

Pour se rendre à la frontière, il faut prendre une jeep de Katmandou qui part à l'aube et remonte vers le nord le long de la rivière Trishuli. La route passe devant l'entrée vers le parc national du Langtang et peu après, les files de camions arrêtés sur le bord de la route signalent la proximité de la frontière (Photo 1). Ils attendent de la passer pour se rendre à Gyirong, où ils seront remplis de produits variés d'origine chinoise. Rasuwa-Gyirong est la seule frontière qui permet au Népal de faire de l'import-export sans passer par l'Inde qui utilise le blocus frontalier pour faire de l'ingérence dans la politique intérieure du Népal. Ainsi, malgré son enclavement, elle est une frontière très fréquentée. Elle ouvre le matin aux alentours de 9 heures, referme vers 11h puis réouvre l'après-midi entre 13h et 16h. Un seul bus de voyageurs arrive de Gyirong le matin mais sinon, c'est principalement du fret qui y transite. Quelques jeeps, comme la nôtre remontent des voyageurs qui traversent la frontière l'après-midi.

Nous arrivons donc vers midi au village frontalier de Rasuwa. Il s'étale le long de la route où s'enchaînent successivement de petits hôtels pour camionneurs ou voyageurs de passage (photo 2), des baraquements pour les fonctionnaires frontaliers, quelques bars et établissements de billards et enfin quelques garages pour dépanner les camions.

La frontière est un lieu très masculin et la plupart des hôtels qui la jouxtent sont de sommaires baraquements en tôle (Photo 2). Le soir, dans la pièce principale, le ou la tenancière sert à ses hôtes un *dal bhat*, composé de riz, d'un curry de légumes, de quelques pickles et d'une soupe de lentilles (photo 3). Ce repas est généreusement arrosé d'alcool si bien qu'à mesure qu'avance la soirée, les esprits s'échauffent, les inhibitions initiales s'envolent (Photo 3). Je me suis donc retrouvée encerclée par des hommes aguerris par l'alcool voulant me parler, me pousser à boire, et me toucher. Mon chauffeur guide qui s'était donné pourtant pour mission de les repousser était sorti jouer au billard un peu plus bas dans le village. La pression devenant trop grande et leur ivresse devenant impossible à gérer, j'ai pris mes affaires et suis montée dans ma chambre. Je me suis vite aperçue que le panneau de bois en contreplaqué servant de porte ne pouvait pas se fermer de l'intérieur aussi, j'ai pris mon sac et l'ai poussé contre la porte pour la bloquer en cas de visite importune, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Était-ce volontaire ou seulement une erreur due à l'ivresse ? Le fait est que je n'ai pas vraiment dormi. Je savais que mon chauffeur, le seul rempart à mon isolement redescendrait le lendemain à Katmandou avec les touristes arrivés de Lhasa et que mes futures nuits seraient donc beaucoup plus dures à gérer. Je décidais de faire l'ouverture de la frontière pour voir les voyageurs traversant la frontière et de redescendre le lendemain même dans l'une des jeeps.



PHOTO 1 : CAMION DE FRET



PHOTO 2 : HOTEL FRONTALIER A RASUWA



PHOTO 3 : SOIREE A L'HOTEL

ENCADRE 3 : RENONCER A UN TERRAIN PROMETTEUR

A l'échelle du Népal, l'enquête de terrain s'est donc principalement déployée dans cinq lieux : Pokhara, Katmandou, Lumbini, Sauraha et Rasuva Gadhi (Image cartographique 2) Ils n'ont pas été fréquentés de la même manière et n'ont la même importance dans la collecte de données dans la mesure où le choix d'un terrain mobile implique nécessairement de survoler certains lieux.



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 2 : APERÇU CARTOGRAPHIQUE ET PHOTOGRAPHIQUE DU TERRAIN NEPALAIS

B. SUSCITER LA RENCONTRE POUR FAIRE DES ENTRETIENS

Rencontrer les informateurs a été le challenge le plus important tout au long du terrain népalais. Chaque entretien terminé me ramenait au problème de savoir comment j'allais rencontrer le suivant. J'ai donc déployé simultanément plusieurs stratégies pour susciter des rencontres.

L'une des stratégies a été de **m'installer dans des auberges de jeunesse**. Je discutais avec mes compagnons de chambrée, de leur voyage, de ma thèse, je rencontrais des *backpackers* d'un peu partout : Asie, Australie, Amérique du Sud, Europe, Afrique du Nord. J'ai fait quelques entretiens avec des *backpackers* brésiliens, vietnamiens ou égyptien par curiosité et pour tester mon guide d'entretien. Cette stratégie s'est révélée payante puisque j'ai rencontré sept de mes informateurs par ce biais (Figure 2).

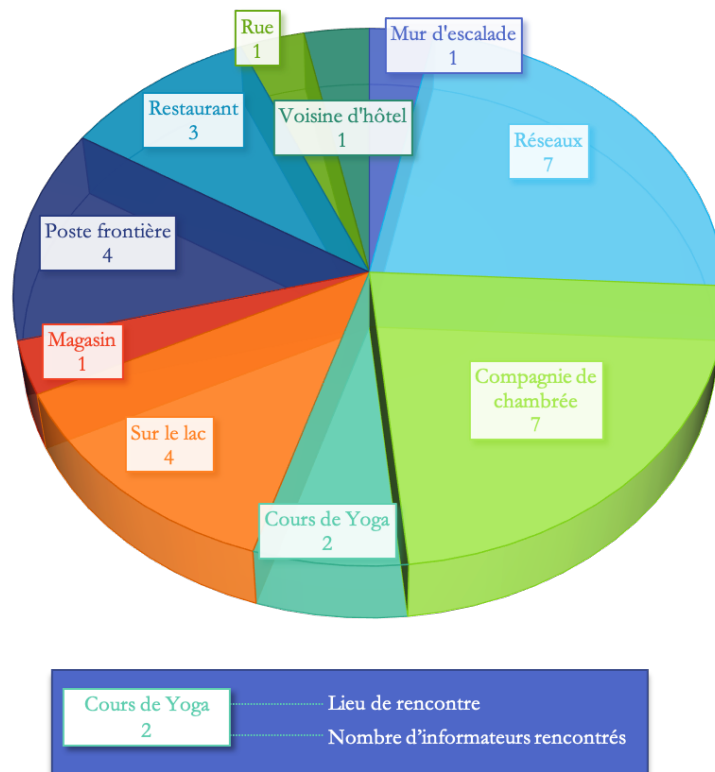


FIGURE 2 : LIEUX DE RENCONTRE DES INFORMATEURS

Cette stratégie n'était cependant pas tout à fait satisfaisante car les hébergements en chambre individuelle à Pokhara sont très peu chers et peuvent être négociés dans le cas d'un séjour prolongé. Le prix de ces chambres est extrêmement compétitif même avec des lits en auberges de jeunesse qui eux, ne sont pas négociables. Certains informateurs résidaient donc dans des chambres individuelles comme je m'en suis vite aperçue et il me fallait donc d'autres manières de provoquer des rencontres.

Une autre stratégie a été de construire un **modeste réseau de d'informateurs** constitué de patrons de restaurant et d'attraction touristique, des *backpackers* installés en longue durée à Pokhara et des informateurs eux-mêmes. Les discussions informelles avec d'autres *backpackers* non chinois m'ont menée vers des informateurs. Je me souviens de cette itinérante canadienne qui m'avait dit qu'elle prenait des cours de yoga avec une professeure chinoise qui est devenue par la suite une de mes informatrices principales. Enfin, j'ai demandé à mes informateurs de me mettre en contact avec d'autres informateurs potentiels. Ainsi, la toile des informateurs s'est étoffée et sept de mes informateurs ont été rencontrés par ce biais.

La troisième stratégie est liée aux **lieux mentionnés dans les entretiens**. Ils m'ont conduit à aller explorer les terrains dans lesquels je n'aurais peut-être pas été. Je me suis par exemple rendue à Lumbini et la frontière de Rasuwa-Gadhi et y ait rencontré huit informateurs supplémentaires.

Enfin, la dernière de mes stratégies a été de **faire des activités** que les *backpackers* seraient susceptibles de faire : aller à la salle d'escalade, faire du paddle sur le lac, traîner les après-midis dans les petits cafés peu chers, déambuler dans la ville. Ce « faire au terrain » (Encadré 4) permet ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008) appelle l'imprégnation. Il déclenche non seulement des rencontres avec les informateurs mais permet aussi de s'immerger dans la vie quotidienne, d'échanger en dehors du cadre de l'entretien sur des sujets qui viennent éclairer les données plus formelles de l'entretien. Sa mise en œuvre s'est également révélée payante puisque dix informateurs ont été rencontrés par ce biais.

LE « FAIRE » AU TERRAIN POUR RENCONTRER ET S'IMMERGER

Je me baladais dans la ville, j'allais où les *backpackers* déjeunaient ou dinaient souvent face au lac, je me laissais aller là où ils allaient, je faisais des aller-retours sur la promenade du lac ou sur le boulevard. Je m'arrête à l'embarcadère (image 1), de nombreux touristes népalais s'embarquent dans des grandes barques en bois de pêcheurs pour canoter et débarquer sur l'île non loin qui abrite le temple de Tal Barahi. Bien vite, dans cette grande ville qu'est Pokhara (la deuxième plus grande du Népal avec plus de 400 000 habitants), le lac s'impose comme étant l'aménité touristique principale. Son front concentre l'immense majorité des services touristiques au point que le visiteur a d'avantage l'impression d'être dans station touristique plutôt que dans une ville touristique. Il est structuré par une promenade piétonne au bord du lac et une avenue parallèle qui part de l'aéroport et se déroule le long du lac jusqu'à la rive nord.

Par hasard, je découvre un loueur de paddle-board. C'est une grande planche très stable où l'on rame debout. J'en loue un et m'embarque sur le lac. Quelques temps après, je vois l'une de ces barques en bois s'approcher. L'un des quatre individus m'interpelle, il veut savoir où j'ai loué mon engin car il est désireux d'essayer. Ils sont quatre : trois hommes et une femme. Ils se présentent comme étant deux chinois qui payaient, et les deux qui ne payaient pas sont japonais. J'apprendrai plus tard que les deux japonais préfèrent se faire passer pour des Japonais en voyage mais sont en fait chinois. Tous sont des étudiants de l'université de Xi'an en congé pendant un mois et demi à l'occasion du Nouvel an chinois. Je me suis rapprochée d'eux et nous avons commencé à converser. Je leur ai un peu parlé, de ce que je faisais là et puis l'on se quitte. Le lendemain, parce que je suivais une jeune voyageuse vietnamienne à qui j'avais proposé de faire du paddle, je recroise les quatre étudiants au magasin de location. Nous en avons fait ensemble et nous avons parlé un peu. Avec l'un d'entre eux surtout qui est bavard. En leur demandant où ils partaient après Pokhara ils ont parlé de descendre dans le Chitwan en faisant deux jours de rafting avec l'agence Paddle Népal. Le tarif affiché TTC est de 125\$ pour deux jours mais il faut être au moins 5. Je leur propose de venir avec eux. Je ne l'ai jamais fait et ça sera une occasion unique de faire de l'observation participante. Après un échange de *Wechat*, nous faisons le tour des agences de voyage de Pokhara pour dégoter un package comprenant le rafting et le Chitwan. Je les suivrais jusqu'à leur retour en Chine depuis Katmandou.



PHOTO 4 : EMBARCADERE POUR LE TEMPLE DU TAL BARAHI

C. GERER LE DECALAGE ENTRE RENCONTRE ET ENTRETIEN PAR LE BIAIS DE WECHAT

Les lieux de rencontre des informateurs n'ont pas toujours été ceux où l'entretien s'est déroulé comme le montre l'histogramme empilé (Figure 3). Il témoigne de la mobilité de mes interlocuteurs à laquelle j'ai dû m'adapter pour pouvoir ménager des entretiens. Cet histogramme montre aussi que certains lieux sont plus propices aux entretiens que d'autres. La frontière est un lieu de transit où l'on ne s'arrête qu'une demi-heure pour faire ses papiers. Les entretiens n'y sont donc pas vraiment faisables. A l'inverse, à Pokhara ou Lumbini sont ce que l'on peut appeler des « destinations » c'est-à-dire des lieux particuliers dans lesquels les individus planifient de séjourner pour des raisons touristiques, personnelles ou d'affaires (Flores et Scott 2016). Ainsi, ces destinations sont plus favorables à la réalisation d'entretiens car les interlocuteurs sont plus sédentaires et ont du temps à accorder à mes sollicitations.

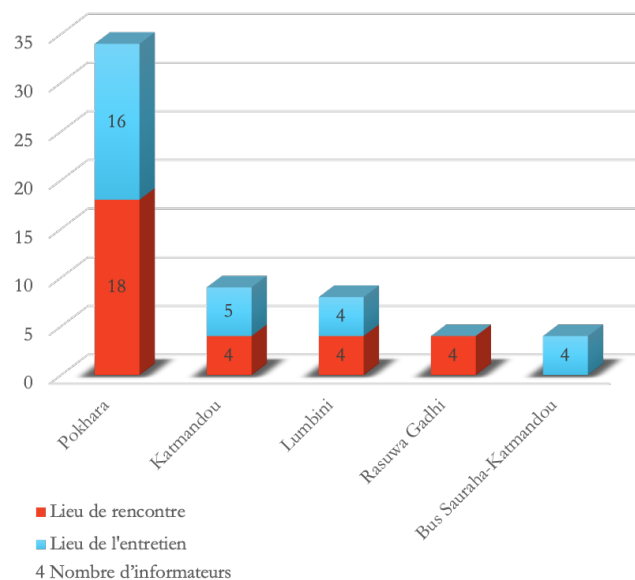


FIGURE 3 : HISTOGRAMME DE COMPARAISON ENTRE LES LIEUX DE RENCONTRE ET LES LIEUX D'ENTRETIEN

Afin de capitaliser sur mes rencontres dans les lieux de transit comme la frontière et dans une moindre mesure Katmandou, il est impératif d'utiliser l'application mobile chinoise de messagerie instantanée *WeChat* ou *Weixin* (Image 3). Par le scan d'un simple QR code affiché par l'un des téléphones, les deux personnes sont connectés en moins de dix secondes et peuvent commencer à chatter. C'est ainsi que j'ai pu maintenir un contact avec des personnes que j'avais simplement croisés lors d'activités ou à la frontière et les solliciter pour des entretiens. *WeChat* comporte en outre plusieurs fonctionnalités dont une appelée



IMAGE 3 : LOGO DU RESEAU SOCIAL

« moments » en français équivalente à Facebook, où l'on peut poster ses actualités, et j'ai pu suivre leur voyage ou leur retour au pays.

Ce réseau social s'est révélé être un outil fort utile pour garder le contact avec l'ensemble de mes informateurs à leur départ du Népal et à mon retour en France. C'est lui qui m'a permis de préparer activement le deuxième terrain en Chine cinq mois après mon retour du Népal.

2. LE CHOIX DE L'ANGLAIS DANS LA CONDUITE DES ENTRETIENS

Au Népal, deux types d'entretien ont été menés : ceux avec les itinérants chinois et d'autres avec des locaux et commerçants du quartier touristique de Pokhara. Les entretiens libres effectués auprès des *backpackers* de nationalité chinoise ont permis de constituer le principal corpus de données sur lequel s'appuiera l'analyse.

A. L'ENTRETIEN NARRATIF ET LA RELATION ENTRE LE CHERCHEUR ET LE CHERCHE.

Une trentaine d'entretiens ont été menés en anglais et sans traducteur avec des informateurs engagés dans une pratique de *backpacking* au moment de l'entretien ou des informateurs anciennement *backpackers* mais désormais fixés au Népal. Les entretiens ont été enregistrés et pour la plupart retranscrits mais quelques *bugs* d'enregistreurs font que certains entretiens ont été retranscrits de mémoire, le jour même où le lendemain de la réalisation de l'entretien. Les entretiens se sont tous déroulés sur la base du volontariat, les informateurs savaient qui j'étais, d'où je venais et connaissaient mon sujet de thèse. Les entretiens sont souvent longs, entre 1h30 et 3h, ils s'accompagnent, lorsque c'est possible de plusieurs jours ou plusieurs semaines lors desquelles nous nous fréquentons en *backpackers*. Nous faisons des activités ensemble, parfois nous voyageons d'un endroit à un autre.

La manière dont les entretiens ont été menés est inspirée de la technique que Chase (2005) appelle l'enquête narrative ou l'entretien narratif (*narrative inquiry*). Il s'attache à mettre en lumière des détails ou épisodes biographiques tels qu'ils sont racontés par ceux qui les vivent. Cette façon de faire présente plusieurs avantages. Elle permet de résister à l'idée qu'il faut mettre à jour l'impact qu'une structure, un contexte ou des discours impose sur la vie d'une personne. Héritière des études féministes, elle cherche davantage à inverser la perspective en s'intéressant à la manière dont les *backpackers*, en tant qu'acteurs sociaux produisent, subjectivement un sens dans les structures qui s'imposeraient sur eux. Elle reconnaît les contraintes qui peuvent s'appliquer à l'individu mais n'en font pas un déterminant du discours produit. La méthode de l'entretien approfondi permet en outre de transformer la relation du questionnant au répondant en une relation entre un narrateur,

eux et leur auditeur, moi. Ce changement de statut a des implications fortes dans la production de récit.

« To think of an interviewee as a narrator is to make a conceptual shift away from the idea that interviewees have answers to researchers' questions and toward the idea that interviewees are narrators with stories to tell and voices of their own⁴⁰ » (Ibid., p. 660)

Cette approche a permis de faire émerger des récits totalement inattendus par rapport au déroulé des questions planifiées avant le terrain, elle a permis de faire mentir le proverbe bambara que rapporte Olivier de Sardan : « l'étranger ne voit que ce qu'il connaît déjà ».

« Toute la compétence du chercheur de terrain est de pouvoir observer ou écouter ce à quoi il n'était pas préparé (alors que l'on sait combien forte est la propension ordinaire à ne découvrir que ce à quoi l'on s'attend) et d'être en mesure de produire les données qui l'obligeront à modifier ses propres interprétations. » (Olivier de Sardan 2008 p. 51)

L'entretien narratif s'est révélé très pertinent pour réorienter mes hypothèses de départ et surtout m'intéresser à ce qui finalement ne m'apparaissait pas comme un point important c'est-à-dire la relation à son cercle social intime et à son pays d'origine pendant le voyage. Dans *Temps et récits*, Paul Ricoeur (1991) démontre qu'une opération de sélection consciente et inconsciente se déroule pour construire une histoire intelligible. Certains éléments sont effacés et d'autres plus saillants sont mis en valeur. Cette reconstruction narrative du vécu réorganise la temporalité du voyage et peut ne pas correspondre à l'importance du temps passé dans tel ou tel endroit. Les saillances sont les éléments du discours qui sont particulièrement intéressantes à analyser.

Ainsi, puisque l'important pour moi était de laisser les histoires advenir en structurant assez librement l'entretien, la trame de l'entretien (Encadré 5) n'est pas à prendre au pied de la lettre. Ce qui est important dans cette trame, ce sont plutôt les thématiques (en lettres majuscules) qui ont servi de guide pendant les entretiens.

⁴⁰ Penser la personne interrogée comme un narrateur, c'est opérer un changement conceptuel en s'éloignant de l'idée que les personnes interrogées ont des réponses aux questions des chercheurs pour considérer qu'elles sont des narrateurs avec des histoires à raconter et des voix à faire entendre.

TRAME DE L'ENTRETIEN NÉPALAIS

CARTE D'IDENTITE

- How old are you ?
- Where are you from ?
- Where do you currently live ?
- Do you have a college degree ?
- What was/is your major in college ?
- What was your job/occupation before this travel ?
- Will you go back to this previous job once the travel is over ?
- Do you have siblings ?

RELATION TO FAMILIES AND FRIENDS DURING THE JOURNEY

- Did you used to travel with your parents when you were a child ?
- Do your parents travel for leisure purpose ?
- What do your parents think of your travel ?
- Do your parents/relatives know that you are traveling abroad ?
- How is your trip perceived by your friends and relatives at home ?
- Are your friends and relatives supportive of your travel ?
- Do you communicate with your friends and relatives from back home during your travel ?

TRAVELS

- When did you start traveling ?
- How long have you been traveling so far ?
- How and why did you decide to engage in a travel ?
- Previous to traveling abroad, did you travel in China ? Where specifically ?
- Was there a triggering moment in the decision ?
- Did you expect your travel to be that extended ?
- What was your first destination and why this particular one ?
- How was it to be in a foreign country ? What was your first impressions ?
- What countries have you visited in your travel career ? Why those ? What were your impressions of those countries ?
- How long did you stay in those countries ?

MATERIALITIES OF TRAVEL

- How do you usually get around in your travel ?
- Do you practice hitch-hiking ?
- How do you earn the money to keep traveling ?
- Do you do woofing ?

NEPAL

- Why did you choose to come to Nepal ?
- How did you arrive in Nepal ? Plane, Bus.
- What have you done in Nepal ?

EXPERIENCE & REFLEXITIVY

- What kind of experience have you done during your traveling ?
- Do you consume drugs during your travel ?
- What is a traveler to you ?
- Did you do a Vipassanna (a silent meditative retreat) ?
- Have you gone trekking ? Where ?

ENCADRE 5 : TRAME DE L'ENTRETIEN NEPALAIS

De nouvelles questions sont survenues au fil des entretiens et des récits de mes interlocuteurs et d'autres se sont enlevées à mesure que je suivais la construction discursive de leur identité d'itinérants ou de voyageurs. Paul Ricoeur (1988) appelle cela l'identité narrative, c'est-à-dire que

par la médiation de la narration que je provoque par ma demande de connaissance de leur voyage (l'entretien), ils déploient un récit sur leurs voyages et ce qui les pousse à faire ce qu'ils font, en tant qu'individu et construisent et interprètent leur identité. L'entretien, je le constatais, était un moment de fabrique à tâtons de cette identité dont j'étais le témoin privilégié. Cette fabrique était facilitée par l'intimité construite pour l'entretien notamment en m'abstenant de prendre un traducteur

B. *SE RETROUVER A MI-CHEMIN : LA LANGUE ANGLAISE COMME VECTEUR DE SYMETRIE NARRATEUR-AUDITRICE*

Je ne parle pas chinois et je n'avais pas le temps d'apprendre la langue. Très vite, dans la préparation du terrain, la question de prendre ou ne pas prendre un traducteur s'est posée.

Le premier argument qui a fait pencher la balance en faveur d'entretiens sans traducteur est que l'anglais est la langue internationale des voyages et du *backpacking*. La plupart du temps, la sociabilité s'établit entre individus de plusieurs nationalités différentes ce qui impose de parler un anglais simplifié et facilement maîtrisable. Puisque mon terrain était en dehors de la Chine, je partais donc confiante sur ma capacité à communiquer avec des voyageurs chinois en anglais.

Le deuxième argument s'est construit au terrain à travers les entretiens. Au début du terrain, j'hésitais encore à recruter un interprète mais après ma première semaine avec quatre *backpackers*, j'ai compris que mon statut international participait de ce qu'Axel Honneth appelle la reconnaissance :

« le sujet, pour accéder à la conscience de soi ou jouer un rôle dans la société, a besoin d'une reconnaissance qui peut être comprise comme le jugement généralisé des autres membres sur la pertinence de ses accomplissements cognitifs ou pratiques : parce qu'il règne nécessairement dans toute société une incertitude ou un désaccord sur les critères qu'il convient de mobiliser dans ces jugements eux-mêmes ou dans leur application à des situations concrètes, la recherche de reconnaissance comporte nécessairement une part de conflit, qu'à la suite de Hegel j'appelle la « lutte pour la reconnaissance ». (Honneth 2013, p. 12)

J'ai commencé à comprendre dans les entretiens que les *backpackers* chinois cherchent à se faire reconnaître en tant qu'individu, mettant à distance leur société de départ, leur nationalité. L'usage de la langue anglais peut se justifier dans la mesure où c'est la langue que l'on s'attend à parler et même que l'on souhaite parler. Il permet d'accéder aux valeurs cosmopolites et mondiales et d'échapper, en tout cas en partie, au déterminisme auto-construit ou projeté lié à la nationalité. Nos entretiens en anglais permettaient en fait de légitimer une pratique d'itinérance aux yeux du monde et d'instaurer un rapport où eux moi nous regardions et parlions en égaux.

C'est le troisième avantage de l'anglais, il instaure une relation narrateur-auditrice sur un « pseudo » pied d'égalité : ils ne sont pas dans leur langue, je ne suis pas dans la mienne non plus. Il normalise une discussion anormale (l'entretien) dans un contexte de voyage. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de domination dans la relation, il y en a toujours (Matthey 2005) mais il permet de l'atténuer en se

mettant dans une situation d'interaction « entre-backpacker » qui ressemble à une conversation normale.

Le quatrième argument relève également de la lutte pour la reconnaissance d'Honneth (2013). Il découle du tabou qui existe en Chine sur les modes de vie alternatifs. Il m'est venu à l'esprit lors d'un entretien marquant (alors que je me désolais de rater certaines nuances et certaines informations du fait de nos niveaux d'anglais) : je revenais de la frontière et je m'entretenais dans un restaurant chinois avec un informateur. Il était avec un groupe de quatre autres voyageurs avec qui il avait partagé la Jeep et il s'apprêtait à leur faire visiter Katmandou pendant deux jours. L'entretien se passe dans un restaurant où je l'ai retrouvé ; la table est grande et nous nous mettons un peu à l'écart. L'entretien se déroule mais au moment d'aborder son mode de vie dont je comprends qu'il est fondé sur un habiter mobile et polytopique à cheval sur trois pays, le Tibet, le Népal et l'Inde, il regarde vers ses compatriotes et se tait. Je lui dis qu'il n'est pas obligé de me parler de cela, il baisse la voix et poursuit tout en regardant qu'ils ne l'écoutent pas. Il me dit qu'il ne peut pas avoir cette conversation avec n'importe qui parce que ce mode de vie est mal vu en Chine. L'existence normée et le conservatisme de la société chinoise l'étouffe mais tout le monde, et en particulier ses compatriotes ne peuvent pas l'entendre. Le lendemain de l'entretien, je me suis demandée si, avec la présence d'une tierce personne, de nationalité chinoise, il aurait livré avec autant de franchise son point de vue.

Cette analyse m'a été confirmée un peu plus tard dans mon terrain lors d'un autre entretien avec une voyageuse. Elle a voulu son voyage loin de toute présence chinoise. Elle a passé un mois et demi à Pokhara à ne faire pratiquement rien si ce n'est prendre de la drogue et tisser des attrapeurs de rêve dans son bungalow au bord du lac. J'ai passé beaucoup de temps avec elle et la seule fois où elle a été en contact avec une personne de nationalité chinoise, elle s'est comme recroquevillée, elle est rentrée dans son bungalow sous prétexte de faire la sieste et n'en est ressortie que lorsque sa compatriote était partie. Elle s'est sentie d'emblée jugée sur son choix de ne rien faire, d'être improductive, de se faire des *dreadlocks*, sur sa consommation de drogues et elle m'a dit être partie en voyage pour fuir ce jugement. Être accompagnée d'un interprète chinois m'aurait inévitablement barré l'accès à ces informations car l'itinérance et la pratique du *backpacking* en Chine font l'objet de jugements défavorables. Ainsi, et je l'ai remarqué dans les entretiens, mes interlocuteurs cherchent dans leur discours à être réconfortés dans les choix qu'ils opèrent. Matthey (2005) parle de la figure du réconfort du chercheur en situation d'entretien. Par cette intersubjectivité sans le filtre de l'interprète menée avec une étrangère, doctorante de surcroît, ils construisent la légitimité de leur itinérance, leurs capacités et compétences selon des normes différentes de celles auxquelles

ils sont habituellement soumises (Honneth 2013) et accèdent à une reconnaissance dont ils sont peut-être privés chez eux. Enfin, le dernier argument m'a été donné directement pendant les entretiens. Il apparaît que l'anglais est une langue émancipante comme me le font remarquer certains de mes informateurs :

Chinese, English and Japanese, And different languages have different thinking, different way of thinking, different feelings, different vibrations. So, when I speak English, I feel more free. I feel more myself and... I explain more freely »

« I just feel like, when I speak English, it's not me. It's not like in Chinese, it's different. It's a different feeling, like I am a different person. (...) I feel like I'm different from when I'm a Chinese person. (...) I feel more outgoing (...) But I don't know, it's not me, I can do whatever I want but actually, you are still you

Le chinois, l'anglais et le japonais, et les différentes langues ont des pensées différentes, des manières de penser différentes, des sentiments différents, des vibrations différentes. Ainsi, lorsque je parle anglais, je me sens plus libre. Je me sens plus moi-même et... j'explique plus librement

J'ai l'impression que lorsque je parle anglais, ce n'est pas moi. Ce n'est pas comme en chinois, c'est différent. C'est un sentiment différent, comme si j'étais une personne différente. (...) J'ai l'impression d'être différente des Chinois. (...) Je me sens plus extravertie (...) Mais je ne sais pas, ce n'est pas moi, je peux faire ce que je veux mais en fait, vous êtes toujours vous.

Si mon protocole de recherche avait été un questionnaire, il aurait peut-être été intéressant de solliciter un interprète pour m'assurer que les questions et les réponses proposées étaient bien comprises. Dans le cas de ce protocole d'entretien, ce que souligne ces citations de deux informatrices différentes c'est que l'usage de l'anglais participe d'une façon de penser et de se penser en tant qu'individu dans le voyage : « I feel more myself » nous dit l'une des deux. Utiliser un interprète, c'est leur ôter la capacité de se dire dans une autre langue, de se « penser de l'intérieur » alors même que le voyage représente souvent une conquête vers l'autonomie (Ma Mung 2009).

Ces cinq arguments m'ont menée à ne pas prendre d'interprète. Pour autant, ce choix présente certains inconvénients car certaines rencontres n'ont pas mené à des entretiens puisque le niveau d'anglais des informateurs ne permettait pas de faire des entretiens riches. Ensuite, au sein même des entretiens réalisés, je suis bien consciente qu'un certain niveau de nuances et de détails a été perdu du fait de nos insuffisances linguistiques d'un côté comme de l'autre

C. DES ENTRETIENS DE CONSULTATION AVEC LES ACTEURS DU TOURISME

Le deuxième type d'entretien qui a été mené a servi à comprendre comment fonctionnait le quartier touristique de Pokhara. Le statut de ces informateurs et de leur discours s'apparente à de la consultation. J'emprunte cette notion de consultant à Jean-Pierre Olivier de Sardan pour qualifier les interlocuteurs qui ont des connaissances et des compétences sur un sujet ou un territoire

supposé « refléter au moins en partie un savoir commun qu'il partage avec d'autres acteurs locaux. » (Olivier de Sardan 2008, p. 55). C'est ainsi que j'ai mené neuf entretiens à Pokhara (Tableau 3).

	Nom	Type de business	Nationalité du consultant
1	Banyan Cafe	Restaurant	Népalais
2	Moondance Restaurant	Restaurant	Népalais
3	Artisan Macramé	Commerce de bijoux	Français
4	Ganesh Kayak Shop	Location de kayak et organisateur de voyage en rafting vers le Terai	Français
5	Up in the wind	Restaurant chinois	Chinois
6	Psycho Block Climbing	Salle d'escalade	Français
7	Sunrise	Commerce de vol en parapente	Népalais
8	Blue Sky	Commerce en vol de parapente	Népalais
9	Maison d'hôte	Maison d'hôte sans nom	Allemand

TABLEAU 3 : RECAPITULATIF DES CONSULTANTS DE POKHARA

Les consultants que j'ai sollicités sont des résidents locaux népalais ou étrangers, commerçants, restaurateurs ou tenanciers d'hôtel travaillant au contact de touristes et *backpackers*. Nos entretiens m'ont permis de retracer l'histoire touristique de Pokhara, l'évolution urbaine du quartier de Lakeside et les lignes invisibles de la ville que je percevais sans pouvoir les confirmer. Ces consultants se sont parfois associés à ma démarche de recherche en m'aidant à trouver des *backpackers* chinois.

3. DES TRANSECTS POUR COMPRENDRE LE TERRITOIRE

Des transects ont été réalisés dans les villes de Pokhara et de Dali. Le transect est un outil qui consiste à traverser un espace géographique afin d'en analyser les composantes paysagères. Il permet de réaliser une observation fine d'un territoire en relevant les changements notables à mesure de la traversée. Ainsi, les espaces touristiques de Pokhara au Népal et Dali en Chine ont été quadrillés en marchant afin d'essayer d'établir en premier lieu le périmètre spatial de la zone touristique. Dans un second temps, les transects ont été utilisés pour comprendre comment les *backpackers* s'inséraient dans les espaces touristiques car ils ne consomment pas forcément les mêmes services et ne logent pas dans les mêmes hôtels que les touristes. Il fallait pouvoir mettre en évidence s'il existait des zones spécifiques particulièrement fréquentées par les *backpackers* et si et comment les *backpackers* chinois s'y inséraient. Les transects ont été réalisés au moyen d'une GoPro fixée sur le torse qui prenait des photos toutes les 30 secondes puis les photos ont été analysés en laboratoire pour évaluer les changements dans les paysages urbains. C'est de cette

manière qu'a été mis en évidence la qualité différentielle du quartier de Kahare dans l'espace touristique de Pokhara et qu'à l'inverse, il n'a pas été possible d'identifier un quartier spécifiquement fréquenté par les *backpackers* à Dali.

III. LA CHINE POUR EVALUER LA TRANSFORMATION

Pour retracer un déplacement et comment celui-là amène à infléchir une trajectoire sociale, la méthode biographique s'avère être pertinente (Baffie, Husson et Anglès 2015). Les études qui tentent d'évaluer et d'interpréter les transformations qui interviennent au cours et après un déplacement touristique sont souvent limitées par le choix de la méthodologie ou, plus exactement, le choix du terrain sur lequel elle est déployée. Lean (2016) et Kanning (2013) notent que la grande majorité des contributions scientifiques sur les transformations survenues lors d'un déplacement touristique fondent leur analyse sur des données issues d'un terrain où les individus sont en situation touristique. Rares sont celles qui suivent les individus au retour.

Le terrain chinois a servi à trois choses ; la première était de retrouver certains de mes informateurs du Népal pour faire des entretiens réflexifs sur leur voyage et parler de leur retour en Chine et projets futurs. Le second était de me rendre dans les lieux évoqués dans de nombreux entretiens, des lieux où se passaient des choses dans leur changement de vie. Enfin la troisième était d'essayer de trouver de nouveaux informateurs ayant fait des voyages au long cours avant de se replacer en Chine.

1. UNE ENQUETE LONGITUDINALE ET MULTISITE POURSUIVIE EN CHINE

Wilson et Richards (2004) appellent les chercheurs à proposer des méthodologies longitudinales afin d'évaluer les transformations liées au voyage lors du retour à la vie quotidienne. Il semble en effet compliqué d'établir dans quelle mesure le voyage au long cours est un rite de passage si l'on ne sait pas de quelle manière les voyageurs se réadaptent à l'environnement du quotidien. Or, la question de savoir si ces voyages sont, ou non des rites de passage est un lieu commun les études sur le *backpacking*. Il était donc impératif de voir comment se passe la réadaptation en Chine, où ils se relocalisent, les changements de comportements vis-à-vis de leurs relations sociales, professionnelles ou familiales. Par ailleurs, la longitudinalité de l'enquête est cohérente avec le cadre théorique que je me suis fixée avec la pensée de l'Entre car il ne s'agit pas seulement de voir le voyage mais de connaître l'avant et l'après voyage pour observer « les transformations silencieuses ».

Aussi, il me semblait impératif de mettre en place une recherche multi-située et une enquête longitudinale afin d'avoir accès aux processus réflexifs qui se dégagent suite à un voyage en *backpacking* et comment ceux-ci se matérialisent dans la vie quotidienne des individus. Pour la mettre en œuvre, le cadre général de la méthode d'investigation proposée par Hoyaux a été suivie. Celle-ci repose sur l'idée que « l'utilisation du discours comme révélateur des liens entre l'habitant et le Monde découle de l'idée fondamentale selon laquelle la réalité vécue est construite en grande partie par le langage (Paillé, Mucchielli, 2003) » (Hoyaux 2006, p. 271). Il implique effectivement l'entretien comme moyen préféré pour comprendre la construction de son monde mais ne s'y arrête pas. Il implique un second entretien où l'habitant donne du sens et interprète lui-même ce qu'il a dit lors du premier entretien. Cela permet de construire une dichotomie « entre les significations qui sont produites lors des discours de l'habitant et le sens que ces significations possèdent pour celui-ci, et non pour le chercheur » (Ibid., p. 272). Celui-ci adopte ainsi une figure de médiateur qui permet d'en finir avec la posture de surplomb (Collignon 2012) et la prétendue neutralité du chercheur dans la production de l'interprétation (Haas et Masson 2006). Ainsi, cette méthode présente un double intérêt. Il autorise les participants à l'investigation à revenir, actualiser et interpréter la parole donnée lors du premier entretien dans un contexte tout autre, lorsqu'ils sont rentrés en Chine. Il me permet ensuite d'aller plus loin sur les conditions du retour à la vie quotidienne, les difficultés rencontrées, surmontées ou insurmontables, les changements de la personne dans ses interactions avec son réseau social personnel et professionnel et le projet d'avenir qui découle de la réussite, ou non de la réintégration à la société.

2. RETROUVER LES INFORMATEURS POUR DEFINIR LE TERRAIN ET SES MODALITES

Au cours de l'été 2018, j'ai maintenu le lien avec un certain nombre de participants à l'enquête pour m'informer de la suite de leur voyage. L'image 4 ci-contre montre la manière dont j'ai sollicité mes informateurs pour savoir s'il serait possible de les revoir. J'ai pu rapidement évaluer qui il serait possible de retrouver et donc définir les différentes villes qu'il fallait intégrer dans mon parcours pour pouvoir les voir.

Ainsi, j'ai retrouvé 10 informateurs sur la trentaine du Népal, j'ai pu réaliser 6 entretiens de retour et j'ai intégré 4 informatrices complémentaires qui m'ont accordée des entretiens. Ces informatrices étaient d'anciennes *backpackers* relocalisées temporairement ou définitivement en Chine pour diverses raisons. La carte suivante montre les lieux fréquentés pour pouvoir mener mes entretiens (Carte 1). Je suis arrivée début septembre à Shanghai où j'ai retrouvé une informatrice au lieu des deux prévues. J'ai pris le train pour Beijing où j'ai pu mener deux entretiens au lieu de trois prévus. Ensuite, je suis descendue en avion à Lijiang et suis partie en bus vers Shuhe pour rencontrer une nouvelle informatrice et faire un peu de terrain dans ce village touristique. Je suis ensuite descendue en train vers Dali où j'ai passé quelques semaines pour retrouver certaines informatrices et

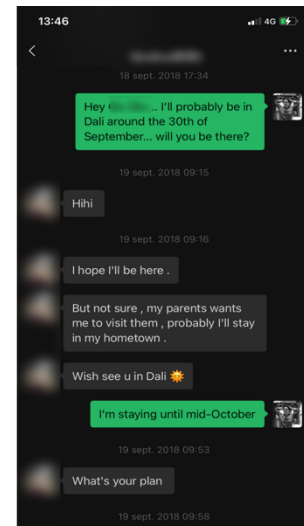
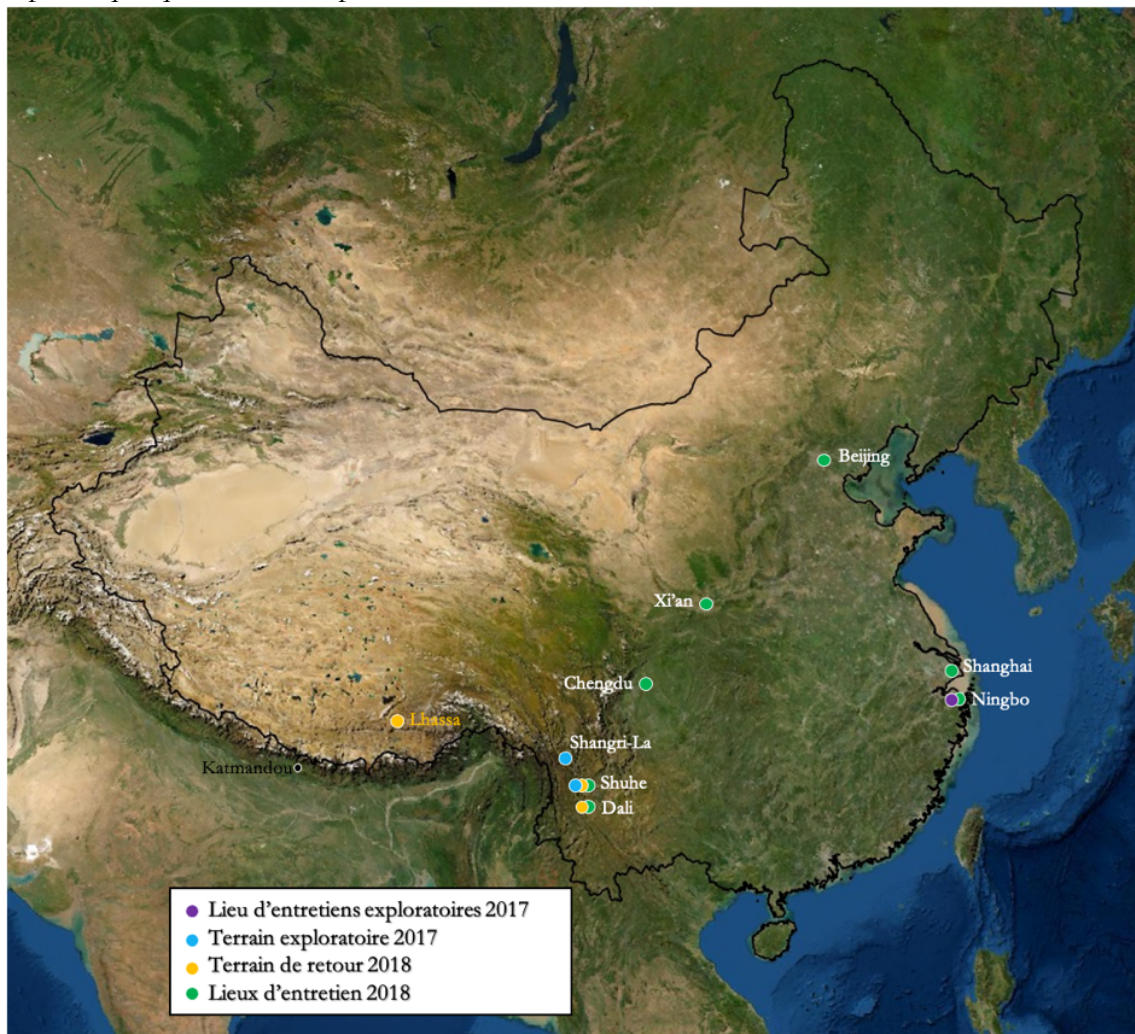


IMAGE 4 : EXTRAIT D'UNE CONVERSATION AVEC UNE INFORMATRICE



CARTE 1 : LOCALISATION DES LIEUX DE TERRAIN ET DES LIEUX D'ENTRETIEN EN CHINE EN 2017 ET 2018

faire du terrain à nouveau. Je suis ensuite remontée à Chengdu pour une informatrice puis Xi'an pour trois informateurs et je suis repartie à Ningbo pour retrouver une dernière informatrice. J'ai terminé mon terrain en me rendant à Lhasa afin d'essayer d'y faire du terrain, sans grand succès, j'y reviendrai.

Tous les espaces visités n'ont pas le même statut et la même importance. Certains lieux ont été l'objet d'un travail de terrain plus poussé que la simple rencontre avec les informateurs. Ainsi, Shuhe, Dali et Lhasa ont été des lieux où je me suis arrêtée plus longuement. Dali et Lhasa sont deux villes qui ont été souvent évoquées dans les entretiens menés au Népal, beaucoup comparaient l'ambiance de Pokhara à celle de Dali, aussi, il me fallait voir cette ville qui cristallisait leur attention. Lhasa, en tant que dernière ville avant l'embarquement vers le sous-continent indien me semblait

valoir la visite d'autant que beaucoup parlaient de l'importance de cette ville dans le voyage, une sorte de climax dans l'exploration de la Chine et dans le cheminement vers le Népal et l'Inde. D'autres en faisait la base de leur habiter mobile, l'endroit où ils retournaient entre deux voyages. Il était donc primordial que je m'y rende mais j'y ai été malade d'altitude et le terrain ne s'est pas révélé très productif même si j'ai pu faire des entretiens informels.

En Chine, le carnet de terrain a été plus largement noirci qu'au Népal car certains lieux ne se prêtent pas à des entretiens. Autant, qu'une Occidentale et une Chinoise prennent un café à Beijing avec des cartes et des crayons de couleurs sur la table ne choque personne, autant cette configuration est totalement



PHOTO 6 : LIBRAIRIE DE VOYAGE « PARADISE TIME TRAVEL » DANS JOKHANG A LHASSA



PHOTO 5 : LA LIBRAIRIE PARADISE OU L'ON TROUVE UN LARGE RAYON DE RECITS DE VOYAGE ET DE LITTÉRATURE BIEN-ETRE

impensable à Lhasa. Dans la capitale tibétaine, j'ai d'abord été obligée d'acheter un circuit touristique pour afin d'obtenir un visa. J'avais demandé à l'agence de voyage de me loger dans une auberge de jeunesse afin de pouvoir rencontrer d'autres backpackers mais j'ai atterri dans une chambre collective d'un hôtel miteux où j'étais seule. J'ai ensuite négocié pour avoir le plus de temps libre possible. Un de mes informateurs népalais s'était relocalisé à Lhasa et je devais l'y retrouver mais un problème de visa le bloquait en Inde. Aussi, les quelques rencontres avec des *backpackers* ce sont faites un peu au hasard des lieux du quartier touristique de Jokhang : le toit terrasse d'un restaurant, une librairie alternative (photo 5 & 6). Je n'ai pas eu la possibilité de faire des entretiens approfondis mais j'ai retranscrit nos échanges de mémoire sur le carnet de terrain

3. L'ENTRETIEN NARRATIF VOL 2 : POURSUITE DE LA CONVERSATION AVEC SUPPORT CARTOGRAPHIQUE

La même technique de l'entretien narratif a été utilisée en Chine, à la différence que les questions étaient calibrées pour chaque informateur par rapport à ce qui avaient été dit dans le premier entretien. Ainsi, il est difficile d'exposer une trame générale des questions posées puisqu'elles sont plus personnalisées néanmoins, je propose dans l'encadré 6 un aperçu de l'idée générale des entretiens et des questions qui ont été posées. Cinq thématiques principales étaient abordées au cours de l'entretien : leur vie depuis notre rencontre et notamment le retour en Chine, leur vie actuelle en Chine avec leurs occupations, la réception de leur voyage et de leurs histoires par leur amis et familles, les effets du voyage sur la perception qu'ils ont d'eux et de leur vie actuelle et enfin leurs projets futurs.

TRAME DE L'ENTRETIEN CHINOIS

LIFE SINCE OUR ENCOUNTER

- How have you been since we met in Nepal?
- When did you come back from Nepal?
- How was your arrival here?

LIFE IN CHINA

- Are you back to your hometown or did you change your place of residence?
- Of all the sports and leisure practices you engaged in Nepal, can you keep on doing it in China?
-

RELATIVES AND FRIENDS

- Have you reconnected with your friends and families?
- Did you tell them the stories that happened to you in Nepal and in your travel?
- How did they react to these stories?
- Are you feeling close to your group of friends?

CURRENT OCCUPATIONS

- What do you do now that you are back in China?
- Are you back at your former job?
- Have you gone back to studying in a new field?

REFLECTING ON THE EFFECT OF TRAVELS

- How do you reflect on your experience of traveling in Nepal (or elsewhere, depending on the trip)?
- What are your thoughts about it now?
- What do you remember from it?
- Has anything change for you or in you since you are back?
- Has traveling changed you or your current life and how?
- Do you feel good in your life right now?

ENCADRE 6 : TRAME DE L'ENTRETIEN CHINOIS

Afin d'obtenir davantage de détails sur leurs voyages, j'avais imprimé en A3 deux cartes, une à l'échelle de la Chine puisque c'est là qu'ils commencent leur voyage et une à l'échelle de l'Asie car c'est l'aire régionale dans laquelle ils voyagent le plus. Leur voyage étant plus ou moins officiellement terminé, je pensais à la fois récupérer une trace de leur voyage, où ils avaient voyagé et pourquoi ils avaient été là. Je souhaitais que le tracé de leur voyage agisse comme un outil mémoriel pour

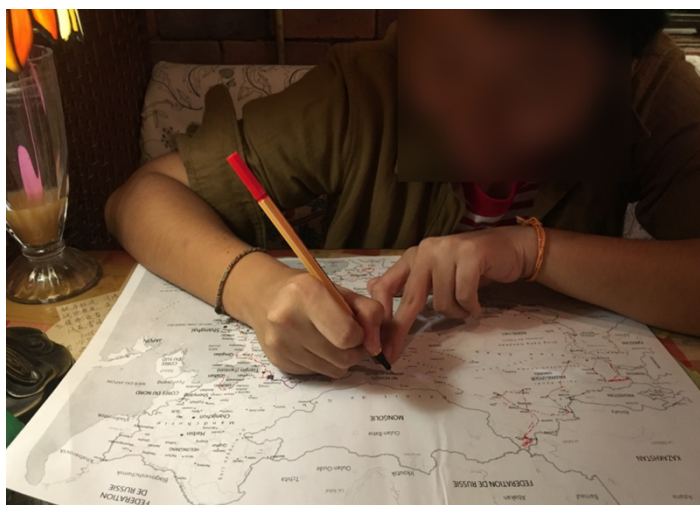


PHOTO 7 : ENTRETIEN CARTOGRAPHIQUE A BEIJING

des voyages qui ont parfois duré des années (Photo 7). Effectivement, la carte a parfois permis d'évoquer des souvenirs de voyages passés. Cependant, ce « faire pour parler » a été un demi-succès, certains de mes informateurs se laissant emporter par leur pensée laissait de côté la carte même si leurs récits étaient toujours suscités en pointant des lieux sur la carte. En ce sens, il me semble que le choix de leur faire faire des cartes a été judicieux (photo 9 & 10).



IMAGE 5 : FOND DE CARTE D'ASIE REMPLIE



IMAGE 6 : FOND DE CARTE DE CHINE REMPLIE

IV. ANALYSE ET REPRESENTATION DE LA DONNEE QUALITATIVE

1. TRANSCRIPTION DES ENTRETIENS

Consciente de « l'illusion de la fidélité » (Beaud et Weber 2010, p. 211) que peut donner la transcription d'un entretien, il est nécessaire de prévenir le lecteur que j'ai adopté une transcription « aménagée » c'est-à-dire que je suis intervenue pour modifier la structure de certaines phrases peu compréhensibles qu'elles aient été prononcées par moi ou par mon interlocuteur (Beaud et Weber 2010). Du fait de l'usage d'une langue non maternelle des deux côtés, il me semblait qu'une transcription littérale au plus proche des termes et des structures syntaxiques serait une perte de temps. Ce qui

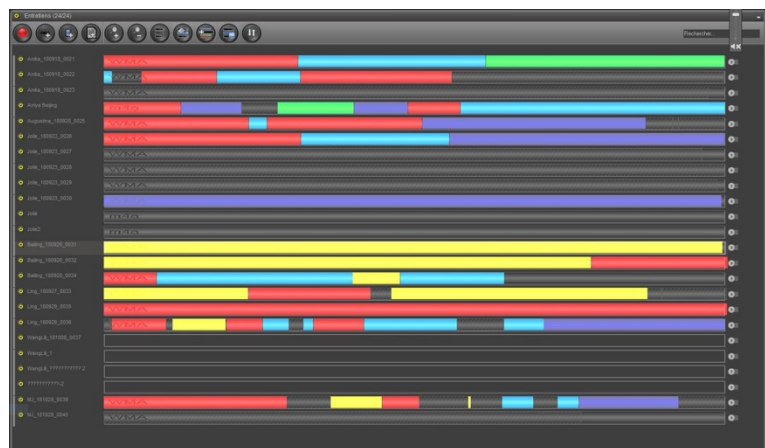


IMAGE 7 : VUE GENERALE DES RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS MENES EN CHINE SOUS SONAL

m'intéresse dans ces entretiens, ce sont bien les sujets abordés et non pas les normes métacommunicationnelles traduites dans ces entretiens. Ainsi certaines hésitations, digressions, les interactions avec des tierces personnes ont été supprimées pour se concentrer sur les passages importants au regard de la thèse. Le format ouvert et le mode conversationnel des entretiens autorisait des digressions qui n'ont pas d'intérêt pour la thèse. J'ai retranscrit avec le logiciel Sonal qui permet de thématiser les parties d'entretiens pendant la retranscription afin d'anticiper la construction d'une grille d'analyse (image 7). La totalité des entretiens peut être retrouvée dans le volume dédié aux annexes.

2. TRAITEMENT ET CLASSIFICATION DES DONNEES

Le traitement et l'interprétation des données présentées dans cette thèse s'est opéré de plusieurs manières : à la main et assisté par des logiciels de traitement de données qualitatives.

Le traitement et l'interprétation des données relèvent dans un premier temps d'une analyse textuelle

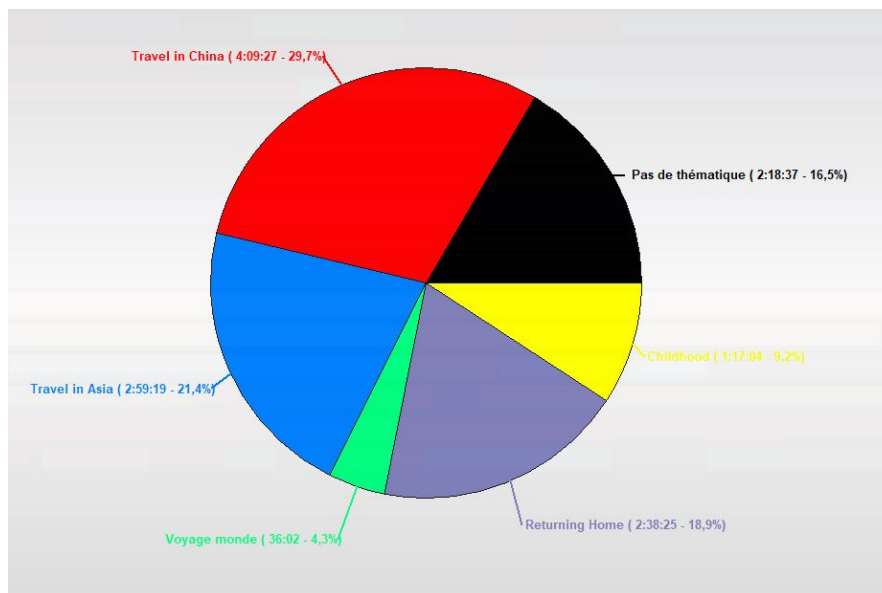


IMAGE 8 : CHART DE REPARTITION DES THEMES EN FONCTION DU TEMPS DE PAROLES DES ENTRETIENS MENES EN CHINE

thématique réalisée avec Sonal. Le logiciel permet d'avoir un premier aperçu de l'importance des thèmes abordés dans les entretiens en fonction du temps passé à parler de tel ou tel thème (image 8).

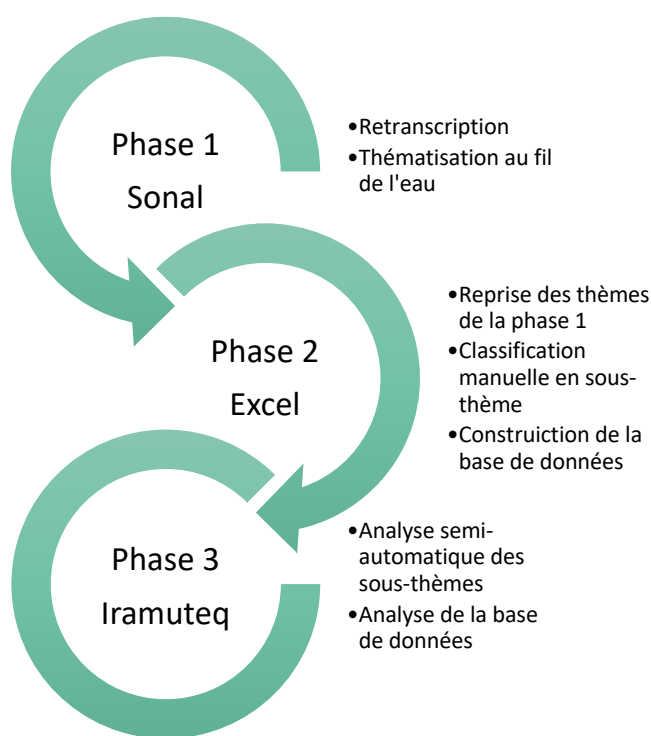
Cette première classification n'est pas suffisante et ne dit pas

grand-chose du contenu, les thématiques étant trop générales. Aussi, c'est dans un deuxième temps, sous Excel que les entretiens sont relus, découpés et classés à la main pour faire émerger les constantes dans les discours des interlocuteurs en fonction des thèmes : voyage en Chine, voyages à l'étranger, enfance et rapport à la famille et au pays, retour en Chine

En parallèle de l'analyse à la main, les entretiens ont été analysés par un outil d'analyse lexicométrique semi-automatique appelé *Iramuteq*. Ce logiciel utilise un algorithme de « classification hiérarchique descendante » (*Hierarchical Descending Classification*) proposé par Reinert

(1990). L'algorithme construit une matrice croisant le lexique du dictionnaire et des segments de textes des entretiens pour définir des profils de formes en fonction de la présence ou de l'absence d'une forme lexicale dans un segment de texte. Les profils semblables sont ensuite regroupés en classes dont le nombre est défini par le chercheur en fonction de la taille du corpus et qui apparaît sous forme d'un dendrogramme pour matérialiser les sous-ensembles lexicaux. Dans les faits, les textes analysés par *Iramuteq* avaient déjà fait l'objet d'une classification thématique manuel sous *Word* avant d'être intégré au logiciel.

L'analyse s'est déroulée en trois phases (Schéma 3) : retranscription, catégorisation manuelle pour construire une base de données puis lexicométrie semi-automatique. Cependant, il est important de noter les nombreux allers-retours entre la catégorisation manuelle et l'analyse de lexicométrie qui permettait surtout de confirmer les hypothèses d'analyse que je voyais apparaître dans la base de données.



SCHEMA 3 : ANALYSE DU CORPUS D'ENTRETIEN EN TROIS TEMPS

Afin de construire mon argumentation, des extraits d'entretien ont été cherchés et relevés dans le corpus général des entretiens afin d'alimenter les différents thèmes relevés dans *Iramuteq*.

CONCLUSION

En résumé, les données de cette thèse sont issues d'une enquête de terrain mobile en trois temps à cheval sur deux pays, le Népal et la Chine. Cette enquête a durée 7 mois en tout, 4 mois au Népal et 3 mois en Chine. L'enquête est fondée principalement sur une soixantaine d'entretiens de différents types (Tableau 4).

	Lieux d'entretien	Type d'entretien	Protagonistes	Nombre d'entretien
1	Ningbo	Exploratoire	Étudiantes ayant voyagé à l'étranger	9
2	Yunnan	Exploratoire	<i>Backpackers</i> en cours de voyage	3
3	Népal	Narratif	<i>Backpackers</i> en cours de voyage	27
4	Pokhara	Consultatif	Acteurs du tourisme local	9
5	Chine	Narratif	Anciens <i>backpackers</i> réinstallés en Chine	10
6	Lhassa	Narratif	<i>Backpackers</i> en cours de voyage	2

TABLEAU 4 : SYNTHÈSE DU CORPUS DES ENTRETIENS

Le principal apport méthodologique de cette thèse repose sur la mise en mouvement du chercheur afin de suivre les participants pendant et après le voyage. Cette méthode, souvent employée dans les études sur les migrations (Brachet 2009; Michallon 2021) se révèle particulièrement pertinente pour étudier comment le *backpacking* vient s'inscrire dans la biographie des individus qui s'engagent dans ces mobilités. Elle permet aussi d'évaluer plus largement les effets de ces mobilités sur les spatialités futurs des individus. Bien sûr, le *backpacking* est une mobilité touristique très particulière qui soulève des problématiques existentielles mais il serait intéressant néanmoins d'adapter cette méthode à des mobilités touristiques plus conventionnelles et voir quel résultat en sortirait.

PARTIE 2 : FORMATION

CHAPITRE 3. JOUER A DOMICILE : LA CHINE, UN ESPACE D'APPRENTISSAGE DES MOBILITES TOURISTIQUES

Extrait du carnet de terrain, 27/05/2017

Lors de mon vol entre Ningbo et Lijiang, j'ai été témoin d'une scène cocasse. Nous embarquons dans l'avion, il y a un groupe de touristes en voyage organisé qui est déjà installé. On les reconnaît car ils portent tous la même casquette et le même t-shirt. Ce sont majoritairement des femmes, elles ont une cinquantaine d'années et il y a leur guide, une femme elle aussi, plus jeune. L'avion décolle. Quelques heures plus tard, il amorce sa descente sur Lijiang et le commandant de bord nous signale que l'atterrissage est proche. A peine avions-nous touché le tarmac que l'ensemble du groupe du voyage organisé était debout, avait récupéré ses bagages et courrait vers l'avant de l'avion pour être le premier à sortir. Les hôtesses accouraient pour leur demander poliment de se rasseoir quand le guide leur hurlait que c'était interdit qu'il fallait attendre l'arrêt de l'appareil. C'était un joyeux bordel et j'ai beaucoup ri.

INTRODUCTION

Ce chapitre a pour objectif de présenter les participants à l'enquête et leurs premières mobilités touristiques qui se jouent en écrasante majorité à proximité de leur résidence principale et en Chine. Le territoire national est le premier espace d'apprentissage de l'autonomie dans le voyage. Aucun des voyageurs interrogés n'a commencé ses voyages en *backpacking* par l'étranger. C'est à domicile qu'on se déplace d'abord.

Deux provinces sont passées à la loupe dans la seconde partie du chapitre parce qu'elles ont fait l'objet d'un terrain de recherche conseillé par les participants eux-mêmes lors des premiers entretiens menés au Népal. Le Yunnan et le Tibet sont des provinces emblématiques pour les *backpackers*, elles sont souvent mentionnées dans les entretiens et font partie des destinations visitées lors des premiers déplacements touristiques.

I. DEVENIR MOBILE EN CHINE AU 21^E SIECLE

Ce petit extrait de mon carnet de terrain en exergue du chapitre montre le regard que je porte en tant que voyageuse chevronnée habituée à prendre l'avion sur des individus le prenant visiblement pour la première fois. Le code de conduite à suivre dans un avion ne m'est pas étranger même dans un avion chinois alors qu'elles ne le maîtrisaient pas. Ce code de conduite international résulte sans doute d'un apprentissage dont je n'ai même plus conscience tant la fréquentation des avions remonte loin dans mon enfance, ce sont des codes que j'ai intériorisés. Prendre un avion n'importe où dans le monde est quasi un non-événement pour moi. Pour ces femmes en revanche, c'est un événement et il relève de ce que Kaufmann appelle les aptitudes à se mouvoir ou motilité. Ces femmes illustrent que « la maîtrise de l'offre de transport [...] requiert un certain nombre de compétences et donc des apprentissages pas toujours faciles » (Violier *et al.* 2008). Car en effet, choisir le verbe « devenir » plutôt qu'« être » mobile pour ce titre, me permet de soulever la question de l'apprentissage aux mobilités et plus particulièrement aux mobilités touristiques. Être mobile ne va pas de soi, être touriste et *a fortiori backpacker* non plus. C'est ce que ce chapitre va permettre d'éclaircir à partir de l'histoire de l'accession aux mobilités touristiques des Chinois puis des récits et participants à l'enquête sur leurs mobilités et expériences touristiques en Chine.

1. RETOUR SUR L'ACCESSION AUX MOBILITES TOURISTIQUES EN CHINE

Le sociologue Christophe Guibert invite à « prendre au sérieux le passé (familial) des individus » car « l'ensemble des expériences touristiques passées et donc incorporées – constitutives d'une dimension éminemment spatiale (Genard, 2016) – qu'elles aient plus ou moins marqué les représentations d'un individu et plus ou moins laissé des traces mnésiques, suscitent des

conséquences dispositionnelles » (Guibert 2016 p. 4-5). Il parle de « patrimoine de compétences touristiques » et s'inscrit ainsi dans la continuité du MIT en affirmant qu'« on ne naît pas touriste, on le devient par un apprentissage qui prend le temps d'une vie parfois, voire même celui de plusieurs générations à l'échelle du Monde, voire au sein d'une même famille. » (Equipe MIT 2008, p. 128). Ce qu'avance l'équipe MIT est ici particulièrement intéressant justement parce qu'en Chine, faire du tourisme a longtemps été interdit. Rares sont donc les *backpackers* ayant un capital spatial, c'est-à-dire l'« ensemble des ressources accumulées par un acteur, lui permettant de tirer avantage en fonction de sa stratégie, de l'usage de la dimension spatiale de la société » (Levy 2013, p. 147) et un « patrimoine de compétences touristiques » (Guibert 2016) hérité de leur famille puisque leurs parents et grands-parents ont longtemps été assignés à résidence (Arlt 2006; Lhostis 2020; Nyiri 2010a).

L'accès aux mobilités touristiques en Chine s'est fait sous contrôle du politique. Bien qu'il y ait eu des années 1920 à 1940 les balbutiements d'une industrie touristique pour quelques riches Chinois, le gouvernement de Mao en prévient tout développement ultérieur. Le voyage touristique est bourgeois et il est à ce titre interdit car déviant donc dangereux (Arlt 2006).

Les mobilités des Chinois de Chine, qu'elles soient touristiques ou non ont longtemps été fortement conditionnées par le politique. Entravées, surveillées parfois interdites et elles restent aujourd'hui sous l'étroit contrôle de l'appareil politique, qu'elles se déploient sur le territoire chinois ou à l'étranger (Taunay 2022). L'État chinois, à ses débuts, fonda effectivement son pouvoir sur le contrôle des mouvements de populations (Arlt 2006; Boquet 2009; Chan 2006; Nyiri 2010). Le maintien actuel du système du *hukou*, créé dans les années 50 pour différencier les groupes résidentiels en vue de contrôler la mobilité des populations témoigne de l'attention toujours vive portée par Pékin aux mobilités intérieures (Cheng et Selden 1994; Froissart 2014; Shepherd 2009). Aussi, l'accès aux mobilités en Chine, qu'elles soient migratoires ou touristiques n'est rien de moins qu'une lutte (Nyiri 2010b)

Le développement des mobilités touristiques s'est d'abord effectué sur le territoire national et d'une manière détournée. La question se pose alors de faire exister, dans un état socialiste autoritaire où la société est collectiviste (Sabet 2011), une pratique profondément individualiste et hédoniste. Pendant l'ère Mao, le tourisme est effectivement perçu comme une activité bourgeoise potentiellement dangereuse et une perte de temps (Arlt 2006). Ce sont finalement des considérations économiques qui viennent nuancer la position de Beijing sur cette pratique sociale. En 1978, année charnière dans l'histoire contemporaine de la Chine lors du 11^e congrès du Parti Communiste, « a strategic decision was made to shift emphasis from political struggles to economic

reconstruction⁴¹ » (Xiao 2006 p. 803). Les politiques de réformes et d'ouvertures menées par Deng Xiaoping relancent très modestement l'industrie du tourisme. Le mot d'ordre en politique se résume aux trois « ne pas » : ne soutient pas, ne promeut pas, ne t'oppose pas (Nyiri 2009 p. 61). Arlt (2006) rappelle que c'est au motif de déplacements professionnels ou de séminaires d'entreprise que les salariés chinois commencent à faire du tourisme. D'ailleurs, le débat sur son utilité et les comportements déviants qu'il pouvait engendrer a continué à être alimenté dans les médias jusqu'au milieu des années 1990 (Nyiri 2009). En 1998, le tourisme est reconnu par les pouvoirs politiques comme un secteur clé pour le développement économique national alors que la crise financière asiatique frappe de plein fouet la Chine ; trois semaines de congés payés sont désormais octroyés à la population afin de développer le marché intérieur (Arlt 2006; Nyiri 2009). Ces trois semaines, connues sous le nom des semaines d'or sont qualifiées de révolution dans la vie des chinois (Taunay 2009). En parallèle, la construction des réseaux de transport de grande ampleur à l'échelle du territoire en trois décennies ainsi que l'aménagement des lieux touristiques par l'État (Nyiri 2006), font entrer la Chine dans l'ère du tourisme de masse, c'est à dire « l'accès au tourisme du plus grand nombre au sein d'une société » (Violier 2016b, p. 5).

La conséquence de cet accès tardif aux mobilités touristiques est que bien souvent la génération d'individus nés après cette libéralisation touristique a eu peu ou pas d'expériences touristiques dans l'enfance ou l'adolescence.

2. EXPERIENCES TOURISTIQUES DANS L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Puisque l'on cherche à évaluer la manière dont les individus de l'enquête se sont formés aux mobilités touristiques, j'ai choisi d'appréhender les apprentissages au travers du concept d'expérience touristique. Le concept d'expérience est polysémique, il l'objet de multiples définitions produites par plusieurs champs disciplinaires, sociologie, anthropologie, économie, science de l'éducation, philosophie (Dubet 1994; Halbfass 1988; Turner 1969; Pine II et Gilmore 2009; Dewey 1997). Pour cette thèse, c'est d'abord la définition du géographe Yi-Fu Tuan qui a été retenue. Pour lui, l'expérience est « the various modes through which a person knows and construct reality. » (Tuan 2001b, p. 8). L'expérience est, dans un premier temps vécu par le corps puis rationalisée ou construite par l'esprit qui donne sens à cette expérience corporelle (Pink 2015). En recueillant la parole des participants sur leurs expériences touristiques passées pendant l'enfance ou l'adolescence, il est vite apparu qu'une majorité des participants affirment ne jamais avoir voyagé

⁴¹ Une décision stratégique fut prise pour ne plus mettre l'accent sur la lutte politique mais sur la reconstruction économique

avec leurs parents pendant leur enfance ou leur adolescence et les raisons de cette absence de mobilité sont plurielles (Tableau 5).

D'abord, puisque les congés ont été mis en place à partir de 1998, pour un certain nombre d'entre eux, leurs parents n'avaient pas de vacances durant leur enfance ou adolescence. En outre, le manque de temps est un argument régulièrement évoqué pour expliquer la sédentarité de leur enfance et adolescence. Un ou deux participants mentionnent avoir voyagé avec leur grands-parents puisque ces derniers, retraités avaient un peu de temps mais cela reste exceptionnel. Ensuite, certains soulignent que ce n'est pas parce que les congés ont été légalisés que les parents ont effectivement posé leur congé. En effet, malgré la mise en place de ces congés payés, certains ont préféré ne pas les prendre de peur d'être mal vu de la hiérarchie. Lorsque le congé est posé, il ne signifie pas forcément départ en vacances, certains ne profitent pas de ce temps pour voyager. Plusieurs motifs sont évoqués : l'impression que le voyage est une perte de temps pure et simple, que c'est du gâchis d'argent, le sentiment de peur et d'insécurité que l'on peut ressentir en voyage. L'une de participantes souligne que puisqu'ils n'ont jamais eu le droit de voyage plus jeunes, elle suppose que ça ne traverse même pas l'esprit de ses parents.

Malgré tout, certains participants mentionnent des mobilités touristiques entrepris en famille. Ce sont généralement de courts déplacements, de quelques jours à une semaine, en Chine toujours et en voyage organisé souvent. Les voyages se font en majorité à destination des grands centres urbains telles que Beijing ou Shanghai.

<i>Pseudonyme</i>	<i>Age en 2018</i>	<i>Études supérieures</i>	<i>Mobilité touristique dans l'enfance</i>	<i>Age de la première longue mobilité touristique</i>	<i>Lieu de la première longue mobilité touristique</i>
<i>Xiaopong</i>	37	Oui	Non	24	Guilin
<i>Mei</i>	27	Oui	Non	24	Dali, Yunnan
<i>Li</i>	24	Oui	Non	20	Yunnan
<i>Ai</i>	24	Oui	Non	19	Yunnan
<i>Min</i>	30	Oui	Non	25	Tibet
<i>Yan</i>	24	Oui	Non	18	Guizhou
<i>Yuxuan</i>	29	Oui	Non	19	Yunnan
<i>Zimo</i>	32	Oui	Non	24	Qinghai
<i>Xiu</i>	35	Oui	Non	29	Guizhou
<i>Ya</i>	33	Oui	Oui	18	Yunnan
<i>Hua</i>	34	Oui	Oui	25	Sichuan
<i>Haoran</i>	45	Oui	Oui	32	Yunnan
<i>Fen</i>	28	Oui	Non	19	Tibet
<i>Cheng</i>	24	Oui	Non	18	Malaisie
<i>Xiang</i>	24	Oui	Oui	19	Harbin, Heilongjiang
<i>Lina</i>	26	Oui	Non	20	Sichuan
<i>Ming</i>	26	Oui	Non	24	Yunnan
<i>Limei</i>	45	Oui	Non	18	Visa d'étude pour l'Australie
<i>Jiahui</i>	38	Oui	Non	30	Yunnan
<i>Yuxi</i>	26	Oui	Non	19	Tibet
<i>Fang</i>	28	Oui	Non	26	Guilin
<i>Jun</i>	20	Oui	Non	20	Népal
<i>Zihao</i>	20	Oui	Oui	20	Népal
<i>Jiali</i>	20	Oui	Non	20	Népal
<i>Liu</i>	20	Oui	Non	20	Népal
<i>Lin</i>	25	Oui	Oui	18	Tibet
<i>Yingyue</i>	32	Oui	Non	24	Yunnan
<i>Zhiruo</i>	28	Oui	Non	18	Est du Sichuan
<i>Mochou</i>	34	Oui	Non	21	Yunnan
<i>Bai</i>	28	Oui	Yes	27	Népal
<i>Zhao</i>	25	Oui	Non	20	Tibet

TABEAU 5 : ÂGE ET ORIGINE GEOGRAPHIQUE DES PARTICIPANTS ET AGE ET LIEU DE LA PREMIERE LONGUE MOBILITE TOURISTIQUE

L'absence d'expériences touristiques dans les premiers âges de la vie est aussi liée à l'énorme pression de la réussite scolaire incarnée entre autres par l'examen terminal du lycée le *Gaokao* (高考). Cet examen, ou plutôt ce concours vise à établir un classement de l'ensemble d'une cohorte de lycéens chinois qui leur permettra de choisir, ou pas, à la fois leur université et leur filière. Pour l'ensemble des participants, la réussite à ce concours met une pression énorme sur les épaules, pression d'ailleurs souvent relayée par les parents et parfois broie les individus comme l'exprime Ya.

Ya: When I was just graduating from high school, I got nothing, I got no dream.

Ya : Lorsque j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études secondaires, je n'avais rien, je n'avais pas de rêve.

De ce fait, les années de lycées sont des années d'enfermement et de labeur, comme le rapporte Xiang dont le professeur l'avait prévenu que c'est à l'université qu'ils seront vraiment libres. Très critique à l'égard de cet examen, pour elle, c'est du bachotage qui n'enseigne aucune compétence pratique, relationnelle ou sociale qui leur permette de se débrouiller dans la vie. Les mobilités touristiques, comme elle le dit bien, pourraient être des temps d'apprentissages mais ce n'est jamais le cas.

Xiang : It's totally different in China. It's really hard to get in, but once you get in it's whatever. That's what teacher told us in high school. "You will be free when you reach university". But in China, we have to pass the exam, the Gaokao. So all we do before that is stay in the school and learn and everything except this is not right and it's not proper, even when parents want to take their children to travel, it's just for relax and they won't teach them like how to do all the things...

Xiang : C'est totalement différent en Chine. Il est très difficile d'y entrer [à l'université], mais une fois qu'on y est, tout va bien. C'est ce que les professeurs nous disent au lycée. « Vous serez libres quand vous arriverez à l'université ». Mais en Chine, il faut passer l'examen, le Gaokao. Alors tout ce qu'on fait avant, c'est de rester à l'école pour apprendre. Tout le reste ce n'est pas bien et ce n'est pas correct. Même quand les parents veulent emmener leurs enfants en voyage, c'est juste pour se détendre et ils ne leur apprennent pas à faire toutes les choses...

En fait, c'est surtout à l'université que les individus ont généralement leurs premières expériences touristiques en autonomie.

3. LES ANNEES UNIVERSITAIRES, DES ANNEES PIVOT DANS L'APPRENTISSAGE DE LA MOBILITE

Tous les participants à l'enquête ont fait des études supérieures et c'est à l'occasion des congés universitaires d'hiver ou d'été qu'ils ont l'occasion de faire leurs premières expériences touristiques. Deux raisons à cela, d'abord, devenir étudiants nécessite souvent un déménagement du domicile familial vers des chambres d'étudiants sur le campus. Ce déménagement permet de s'affranchir de la tutelle parentale et de se ménager des espaces de liberté pendant les week-ends ou les vacances. En outre, le volume horaire de cours et la charge de travail étant largement allégée et la pression moindre autour des examens, c'est autant de temps qui est laissé aux étudiants pour justement prendre du temps pour eux, temps qui est parfois converti pour entreprendre des déplacements

touristiques. Le blogueur *Xiaopong* raconte que c'est à l'université qu'il a découvert cette façon de voyager au contact d'un étudiant international sud-coréen. Il lui a emprunté son sac à dos et a fait son premier voyage à Guilin. Regardons d'un peu plus près le cas de deux des participantes à l'enquête dont le parcours dans le déploiement géographique de leur mobilité touristique est particulièrement clair et intéressant.

La première est Li. Elle a 24 ans, elle est originaire de Tianjin mais fait ses études de commerces à Beijing. Elle n'a pas voyagé avec ses parents parce qu'ils sont très occupés avec leur travail : « They don't travel because they are busy in work you know...Job, they are so busy. In China it's like this... parents are always busy... Children are free⁴² ». Comme l'ensemble de participants à l'enquête, c'est au moment de son entrée à l'université que Li a commencé à entreprendre des déplacements touristiques. D'abord, elle a commencé par effectuer de petites mobilités autour de Beijing. Elle se portait volontaire pour travailler sur des festivals de musique où moyennant quelques heures de travail, elle était logée, nourrie et défrayée. Au festival de musique de Qingdao, elle rencontre d'autres volontaires qui vivent en itinérants et elles se dit qu'elle aussi voudrait ce genre de vie. Ces expérimentations de mobilité à proximité de Beijing l'encouragent à aller plus loin et l'été suivant, elle a alors 18 ans, elle achète un aller sans retour pour Kunming en train sans rien prévoir de ce qu'elle pourra faire sur place.

Li : I just I bought one-way ticket train. And that train, around forty-five hours... I sit like this. [...] And really hard... so hard. At this age, I cannot do it... When I was eighteen... it was ok... now, no I can't do it... [...]

Marie : So, you went to Kunming you had no plan?

Li : No, that time, I go, I bought the bus ticket to go Lijiang. Yeah, Lijiang is so nice! Dali is nice they have really nice food. That part is amazing. Before I was on the train I booked one guest house in... in... Lijiang. So first I take a train from Kunming to Lijiang. And then from Lijiang I stay two three nights and then I go Dali

Marie : You go to Dali.

Li : Yeah, I go to Dali. I stayed around three for days the I met the people I travel with. I met three people include me. We start traveling together.

Li : J'ai acheté un aller simple en train. Et ce train, environ quarante-cinq heures... J'étais assise comme ça. [...] Et vraiment dur... si dur. [...] Quand j'avais dix-huit ans... ça allait... maintenant, non je ne peux plus... [...]

Marie : Alors, tu es allée à Kunming sans plan ?

Li : Non, cette fois-là, j'ai acheté un billet de bus pour aller à Lijiang. Oui, Lijiang c'est tellement beau ! Dali c'est bien on y mange très bien. Cette partie est incroyable. Avant de prendre le train, j'ai réservé une maison d'hôtes à... à... Lijiang. J'ai d'abord pris le train de Kunming à Lijiang. Ensuite, je suis restée deux ou trois nuits à Lijiang, puis je suis allée à Dali.

Marie : Tu a été à Dali.

Li : Oui, à Dali. Je suis restée trois jours et j'ai rencontré les gens avec qui j'ai voyagé. J'ai rencontré trois personnes dont moi. Nous avons commencé à voyager ensemble.

⁴² Ils ne voyagent pas parce qu'ils sont occupés par, tu sais... leur travail, ils sont si occupés. En Chine, c'est tout le temps comme ça, les parents sont occupés et les enfants libérés ! »

Deux ans plus tard, alors que l'hiver traîne à Beijing et qu'elle s'y ennueie, elle s'engage dans un volontariat au Qinghai avant de faire du stop jusqu'à Lhassa (Carte 2).

Li : it's my like college holiday. You know every winter... every Chinese New Year time, we got holiday. No, it's like one month, around one and a half month. And then that time... it's too boring to stay in home because that time it's cold in Beijing so I move... I searching for volunteering and no need to spend so much money and I can travel

Marie : So, volunteering to travel

Li : It's a city in Qinghai

Marie : Qinghai

Li : Actually, Tibet is here, Lhasa, Tibet is here and this is the way, they have the highway

Marie : Yeab Yeab

Li : This is the road to go there. So, I do volunteer one month

Marie : In Qinghai?

Li : In Qinghai. Then after I go by like, you know by this (she shows the sign for hitch-hiking)

Marie : Hitch-hiking

Li : Yeab, yeab. To... to... Lhassa

Li : Comme c'est les vacances de l'université. Tu sais, chaque hiver... à l'occasion du Nouvel An chinois, nous avons des vacances. C'est un mois, environ un mois et demi. Et puis cette fois-là... je m'ennuyais chez moi parce qu'il fait froid à Pékin, alors j'ai bougé... J'ai cherché à faire du bénévolat, pour ne dépenser pas beaucoup d'argent et voyager.

Marie : Donc, faire du bénévolat pour voyager

Li : Dans une ville au Qinghai.

Marie : Qinghai

Li : En fait, le Tibet est ici, Lhasa, le Tibet est ici et c'est le chemin, ils ont l'autoroute.

Marie : Oui Oui

Li : C'est la route pour aller là-bas. Alors, j'ai fait du bénévolat pendant un mois

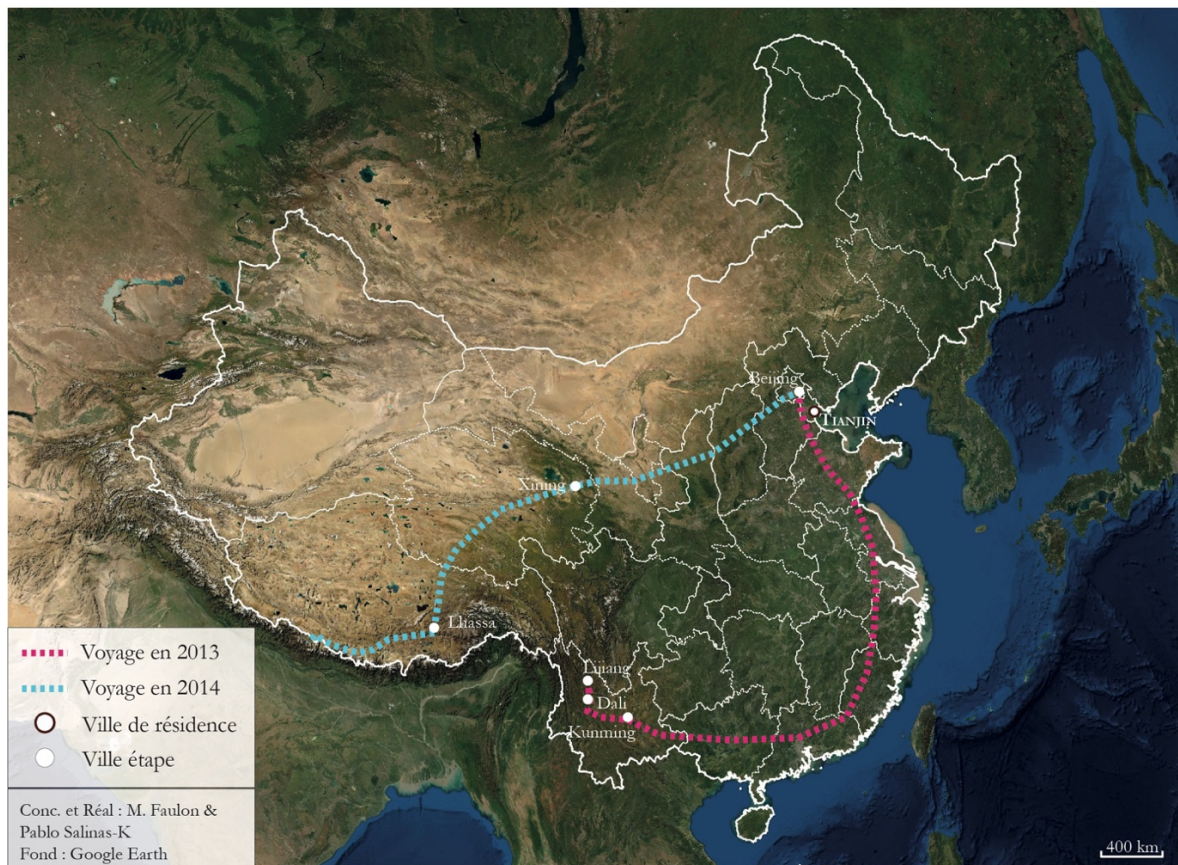
Marie : Au Qinghai ?

Li : Au Qinghai. Puis après je vais par, tu sais par ça (elle montre le panneau pour faire de l'auto-stop)

Marie : L'auto-stop

Li : Oui, oui. Jusqu'à... jusqu'à... Lhassa

Li a donc entrepris deux grands voyages en Chine lors de ses vacances universitaires, le premier vers le Yunnan et le second vers l'ouest au Qinghai puis le Tibet (Carte 2).



CARTE 2 : ITINERAIRES DE LI PENDANT SES CONGES UNIVERSITAIRES

On verra, lors du chapitre sur les itinéraires internationaux que lors de ces deux déplacements touristiques elle finira par franchir la frontière. Elle va au Laos puis en Thaïlande depuis le Yunnan. Depuis Lhasa, elle s'embarque un matin dans un bus, franchit un col himalayen et se retrouve au Népal. Aucun de ses déplacements à l'étranger n'étaient prévus au départ même si elle a pris soin d'emporter son passeport, laissant penser qu'elle envisageait la possibilité de franchir la frontière.

La seconde participante est Zhiruo, originaire de Chongqing, elle a 28 ans lorsque nous nous rencontrons à Dali. Elle a fait des études d'histoire et a été professeure dans le secondaire. Au lycée, il lui est arrivé pendant ses week-ends d'aller faire des petits treks autour de Chongqing avec des amis passionnés de nature et de montagne. Ils prenaient une tente pour pouvoir camper. Son vrai premier grand voyage date de l'été suivant la fin du lycée. Elle entame alors un voyage d'une cinquantaine de jours dans l'ouest du Sichuan vers le Qinghai, Gansu puis retour au Sichuan (Carte 3). Passionnée par la culture tibétaine, le Tibet étant fermé en 2008, du fait des révoltes tibétaines liées aux Jeux olympiques, elle s'est contentée de voyager dans les marches tibétaines septentrionales tout en restant dans l'aire d'influence culturelle du Tibet qui s'étend au Sichuan et au Qinghai (Carte 3).

Marie: *How long ago was that trip?*

Zhiruo: *Almost ten years ago, I'm 28 now*

Marie: *So 50 days with 2 friends, and did you travel with train, with bus...*

Zhiruo: *Train, bus, car, everything... when there is a train, we catch the train, when there is bus, we catch the bus, when there is nothing, we just hitch-hike.*

Marie: *You hitch-hike?*

Zhiruo: *Yeab*

Marie: *Your parents, were they worried about you?*

Zhiruo: *No, there were fine.*

Marie: *Did you plan ahead the route?*

Zhiruo: *Yeab, yeab, the first time, we were cautious, I made a very detail itinerary, where we should visit, and how long we should stay but no... I realized it doesn't work but we follow the route but not the tempo. And during that time, we could still use google earth in China, I used it to do the route, but later... Google was ban...*

Marie: *Il y a combien de temps que ce voyage a eu lieu ?*

Zhiruo : *Il y a presque dix ans, j'ai 28 ans maintenant.*

Marie : *Donc 50 jours avec 2 amis, et vous avez voyagé en train, en bus...*

Zhiruo : *Train, bus, voiture, tout... quand il y a un train, on prend le train, quand il y a un bus, on prend le bus, quand il n'y a rien, on fait de l'auto-stop.*

Marie : *Vous faisiez de l'auto-stop ?*

Zhiruo : *Oui*

Marie : *Tes parents s'inquiétaient-ils pour toi ?*

Zhiruo : *Non, non, ça allait bien.*

Marie : *Est-ce que vous avez planifié le trajet à l'avance ?*

Zhiruo : *Oui, oui, la première fois, nous étions prudents, j'ai fait un itinéraire très détaillé, où nous devrions visiter, et combien de temps nous devrions rester, mais non.... Je me suis rendu compte que cela ne fonctionnait pas, mais nous suivons l'itinéraire mais pas le rythme. Et à cette époque, on pouvait encore utiliser Google Earth en Chine, je l'ai utilisé pour faire l'itinéraire, mais plus tard.... Google a été interdit...*

Elle et ses co-voyageurs sont restés globalement fidèles au trajet planifié mais c'est le tempo de la route qui s'est détraqué et le temps de la route s'est allongé pour plusieurs raisons. D'abord les temps de trajet ne correspondaient pas à ce qu'elle avait prévu. N'ayant pas de voiture, ils ont opté pour un transport plurimodal : bus, train et dans les espaces les plus reculés, ils ont eu recours au stop. Ensuite, certains lieux leur ont plus plu que d'autres et le temps de séjour sur place s'est allongé tandis que d'autres ont été raccourcis.

L'été suivant, c'est vers le sud qu'elle est partie et elle a fait un tour passant par le Guizhou et le Yunnan jusqu'à la frontière du Myanmar avant de remonter vers Dali, Lijiang puis un bout de la route 318, qu'elle décrit comme mythique, avant de bifurquer vers l'est pour retourner à Chongqing.



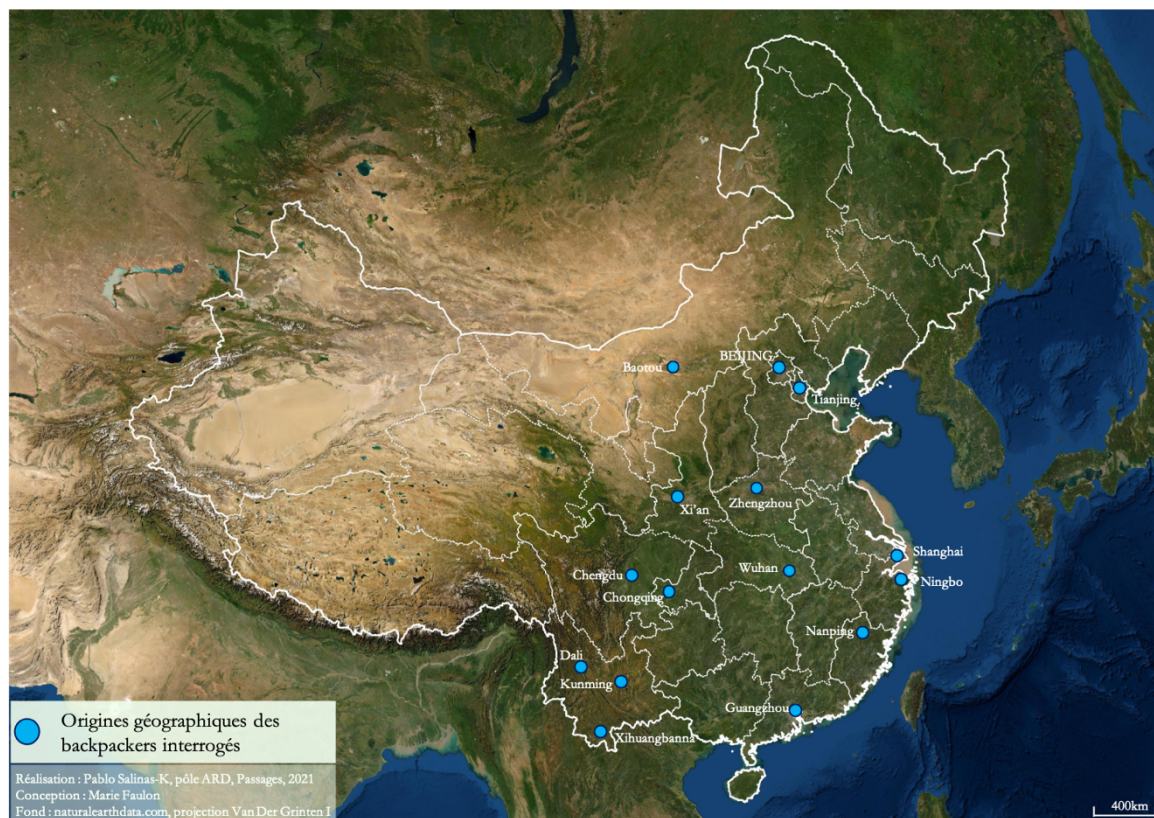
CARTE 3 : ITINERAIRES DE ZHIRUO PENDANT SES CONGES UNIVERSITAIRES

Enfin, son dernier voyage universitaire s'est déroulé en Chine orientale autour de Shanghai. Elle est peu loquace sur cet itinéraire car elle ne l'a pas appréciée. Elle dit qu'elle est allée visiter les hauts lieux touristiques des grands centres urbains de Suzhou, Shanghai, Hangzhou. Ce tourisme urbain lui a profondément déplu car elle s'est rendu compte que ce qu'elle aime lors de ses déplacements touristiques c'est être au contact de la nature, dans des grandes étendues.

Comme elle, une majorité des participants à l'enquête sont dans cette démarche de déplacement touristique vers des espaces ruraux ce qui peut s'expliquer par l'origine géographique des participants.

4. ORIGINES GEOGRAPHIQUES DES *BACKPACKERS*

L'origine des participants est assez hétérogène comme le montre la carte 4, mais comme l'a déjà souligné Taunay (2011), le tourisme est d'abord l'affaire des citadins. Tous les participants à l'enquête sont issus des grands centres urbains du pays, à l'exception de deux participantes originaires de villages ruraux du Yunnan (Tableau 2). Si certains signalent être nés dans des villages ruraux, ils ont néanmoins grandi en ville comme Ai, Xiang ou Yingyue.



CARTE 4 : ORIGINES GEOGRAPHIQUES DES BACKPACKERS INTERROGES

<i>Ville d'origine</i>	<i>Nombre de participants</i>
Xi'an, Shaanxi	6
Beijing	3
Shanghai	3
Chengdu, Sichuan	2
Chongqing	2
Ningbo, Zhejiang	2
Tianjin	2

Baotou, Inner Mongolia	1
Changdong, Qinghai	1
Dali, Yunnan	1
Nanping, Fujian	1
Shanshipuzhen, Anhui	1
Wuhan, Hubei	1
Yuanyang, Yunnan	1
Zhengzhou, Henan	1

TABLEAU 6 : REPARTITION GEOGRAPHIQUE DES PARTICIPANTS A L'ENQUETE

Sans faire de déterminisme, l'origine géographique est souvent mobilisée par les participants comme un facteur explicatif à leur préférence pour des déplacements touristiques vers les espaces ruraux plutôt que vers les centres urbains (Tableau 6).

C'est ce que résume Mei dans notre entretien. Originaire de Nanping, elle s'est installée à Guangzhou pour travailler dans le design de vêtement. Après un an et demi passé dans cette ville, elle ne peut plus supporter la pollution, la saleté, la foule, les relations humaines sans chaleur de la

ville et l'environnement dans lequel elle vit. Bien que son travail lui plaise, elle ne peut pas se résoudre à envisager que c'est là qu'elle passera sa vie.

Mei : if you also living in the city is sooo.. hum... Guangzhou is really big [...] It's a really dirty city for me [...] Because a lot of... how to say... like hum... rat [...] And like.. and different, a lot of dirty things and a people.. hum... the river in this city, only big river in this city is stinky [...] And hum... Hum... Many people trade their life, is just sick. For me it was like that. [...] Yeab, I went so early to work, and in the morning, and I just wake up and need to... how to say... join the crowd...

Marie: To work

Mei: To work and people so cold to each other, only fight for things... [...] I... Also environment... anyway... everything just make me feel bad. And then I decide to go away, and then...

Marie: When was.. when did you decide to go away

Mei: I forgot... It's like... I... I quit from the second place... hum.. small company, and then... I stayed at home for a few days... and those few days were really terrible because as same time I feel free same time I feel but same time, I fell I could do something better... I could have... I deserve better life. [...] And hum.. so.. I just stay and being lazy and then one day... I just... I was reading something online then just one idea come, like "Go and travel"

Mei : si tu vis aussi en ville, c'est tellement... hum... Guangzhou c'est vraiment grand [...] C'est une ville vraiment sale de mon point de vue [...] Parce qu'il y a beaucoup de... comment dire... comme hum... des rats [...] Et comme... et différente, beaucoup de choses sales, beaucoup de gens... hum... la rivière dans cette ville, la seule grande rivière dans cette ville est puante [...] Et hum... Hum... Beaucoup de gens perdent leur vie pour la gagner, ils sont tout simplement malades. Pour moi, c'était comme ça. [...] Oui, j'allais si tôt au travail, et le matin, je me réveillais et j'avais besoin de... comment dire... je rejoignais la foule...

Marie : Pour travailler

Mei : Pour travailler et les gens étaient si froids les uns envers les autres, ils ne se battent que pour des choses matérielles... [...] I... L'environnement aussi... enfin... tout ça me mettait mal à l'aise. Et puis j'ai décidé de partir, et puis...

Marie : Quand as-tu décidé de partir ?

Mei : J'ai oublié... C'est comme si... I... J'ai démissionné de mon deuxième emploi... hum... une petite entreprise, et puis... Je suis restée à la maison pendant quelques jours... et ces quelques jours ont été vraiment terribles parce que je me sentais libre en même temps je me sentais capable de faire quelque chose de mieux... J'aurais pu... Je méritais une meilleure vie. [...] Et hum... donc... Je suis restée et j'ai été paresseuse et puis un jour... J'ai juste... Je lisais quelque chose sur Internet et une idée m'est venue, comme « Pars voyager ».

Elle dénonce le matérialisme des citadins de la ville et le peu de sens qu'elle trouve à sa vie. Elle ressent ce dégoût dans son corps au point qu'elle ne peut plus continuer. Quelques jours après sa démission, elle part, sac au dos, pour voyager dans le Yunnan pensant revenir à Guangzhou une fois son voyage terminé. Ce mal-être exprimé par Mei, et qu'on abordera plus largement dans la partie 3 de cette thèse, est largement partagé par les participants à l'enquête. La quête d'un sens à la vie est souvent un déclencheur du départ d'un voyage en *backpacking*. De la quête de sens à la quête du soi, les lieux qui sont préférés par les *backpackers* ne sont pas anodins car ils sont bien souvent à la marge autant du territoire chinois que de la culture han.

II. LES ROUTES DU SOI EN CHINE : LE YUNNAN & LE TIBET

L'accès au tourisme d'un nombre grandissant d'individus a dessiné une géographie du tourisme en Chine que Benjamin Taunay (2011) décrit dans un livre sur le sujet. Il montre que les provinces maritimes du sud-est de la Chine sont celles qui reçoivent le plus de touristes domestiques en

particulier le Guangdong. Les provinces méridionales et orientales du pays et de l'ouest peinent à attirer les flux touristiques internes à l'exception notable du Yunnan, du Sichuan et du Hunan dont les flux avoisinaient les 15 million en 2007. Bien que les villes restent des points de passages obligés, les *backpackers* engagés dans des itinéraires aux multiples destinations ne font bien souvent que transiter par les grandes villes. N'associant pas les espaces ruraux aux souvenirs des migrations forcées de la Révolution Culturelle, ils n'hésitent pas à s'y rendre pour y déployer de multiples pratiques touristiques.

Les milieux montagnards du sud et de l'ouest de la Chine semblent avoir la faveur des *backpackers* chinois. Les régions perçues comme étant en marge de la modernité chinoise comme les provinces du Yunnan, du Sichuan et la région autonome du Tibet sont les plus prisées (Hanyu Chen et Weiler 2014; Folmer *et al.* 2019; Jia 2017; Ning Zhang 2008). Si Zhang analyse la popularité de ces destinations comme étant une manière de se distinguer socialement, les résultats de cette thèse montrent que l'on peut enrichir cette analyse. Mon postulat est que ces régions ne sont plus tout à fait culturellement chinoises, donnant ainsi un premier goût de l'étranger tout en offrant un cadre spatial rassurant pour un voyageur novice. En effet, les arrangements spatiaux des lieux touristiques fréquentés sont planifiés par les autorités politiques chinoises et les technologies d'accompagnement au déplacement spatial et à l'orientation géographique (application de réservations d'hébergement ou de bus, GPS) sont familiers.

Une bonne partie des participants à l'enquête de terrain ont commencé leur voyage au Yunnan ou tout du moins, y ont passé un certain temps durant leur périple. Cette région constitue souvent le point de départ d'un voyage plus long vers la région autonome du Tibet, à moins que l'attrait de l'étranger ou la rencontre sur place avec d'autres *backpackers* ne les conduisent vers le sud pour traverser la frontière du Laos ou du Vietnam et s'aventurer, généralement pour la première fois en dehors du territoire national. Ces deux territoires périphériques sont des *hotspots* du *backpacking* en Chine (*Ibid.*; Jia 2017) qui exercent un attrait très fort pour les individus qui s'engagent dans ces pratiques.

Cette partie regroupe ainsi l'étude de deux territoires bien différents, le Yunnan et le Tibet, mais qui ont pour points communs d'être des territoires particulièrement populaires parmi les pratiquants du *backpacking*. Les données de terrain montrent que ces régions sont des territoires d'apprentissage de la mobilité au long cours et de l'altérité qui permet aux *backpackers* de développer des compétences spatiales nécessaires ensuite à l'extension de ces mobilités à l'étranger.

1. LE YUNNAN ET LE TIBET, DES PERIPHERIES MISES EN TOURISME PAR L'ÉTAT

Le Tibet, tout comme le Yunnan, sont des territoires périphériques de la Chine en ce qu'ils sont d'abord les plus éloignés en distance des grands centres politiques et économiques du pays et que leur relation avec ces centres est largement dissymétrique. Comme de nombreux espaces périphériques montagnards du sud (Sacareau 2006), la mise en tourisme de ces territoires a été guidée par une idéologie libérale du développement du territoire couplée à des politiques de protection de l'environnement portées par le pouvoir central. Ces territoires seraient des périphéries intégrées et exploitées (Reynaud 1981) notamment par le secteur du tourisme qui, largement orchestré et organisé par l'État, vient s'inscrire dans ces espaces.

A. LE YUNNAN, UNE REGION FRONTALIERE DE RENCONTRES ECOLOGIQUES, CULTURELLES ET POLITIQUES

Le Yunnan est une province méridionale de la Chine. Au sud et à l'ouest, elle est frontalière avec la Birmanie, le Laos et le Vietnam. Au nord et à l'est, elle est voisine avec les provinces du Sichuan, du Guizhou et du Guangxi. A son extrême nord-ouest, elle partage une frontière avec la province autonome du Tibet (Carte 5). La capitale de cette province est la ville de Kunming dont l'aéroport international est classé 37^e mondial en nombre de passagers (The Port Authority of NY & NJ 2019).

Le Yunnan appartient à la région tibéto-himalayenne. Sa morphogénèse est d'abord liée à sa situation sur la zone de rencontre entre la plaque eurasienne et la plaque indienne. Son territoire à la topographie complexe est marqué par une très grande amplitude de ses altitudes comprises entre 500 et 6000 mètres. L'érosion par l'eau a créé des vallées et gorges profondes notamment les vallées des rivières du Nu Jiang (Salouen) et du Lancang Jiang (Mékong). Coulant du haut plateau tibétain parallèlement l'une à l'autre, la première continue son chemin en Birmanie pour se jeter dans la mer d'Andaman tandis que l'autre travers l'Asie du Sud-Est pour se jeter en mer de Chine au niveau d'Ho-Chi-Minh-Ville. Le Jinsha Jiang (Photo 8), l'un des affluents principaux du Yangzi a creusé

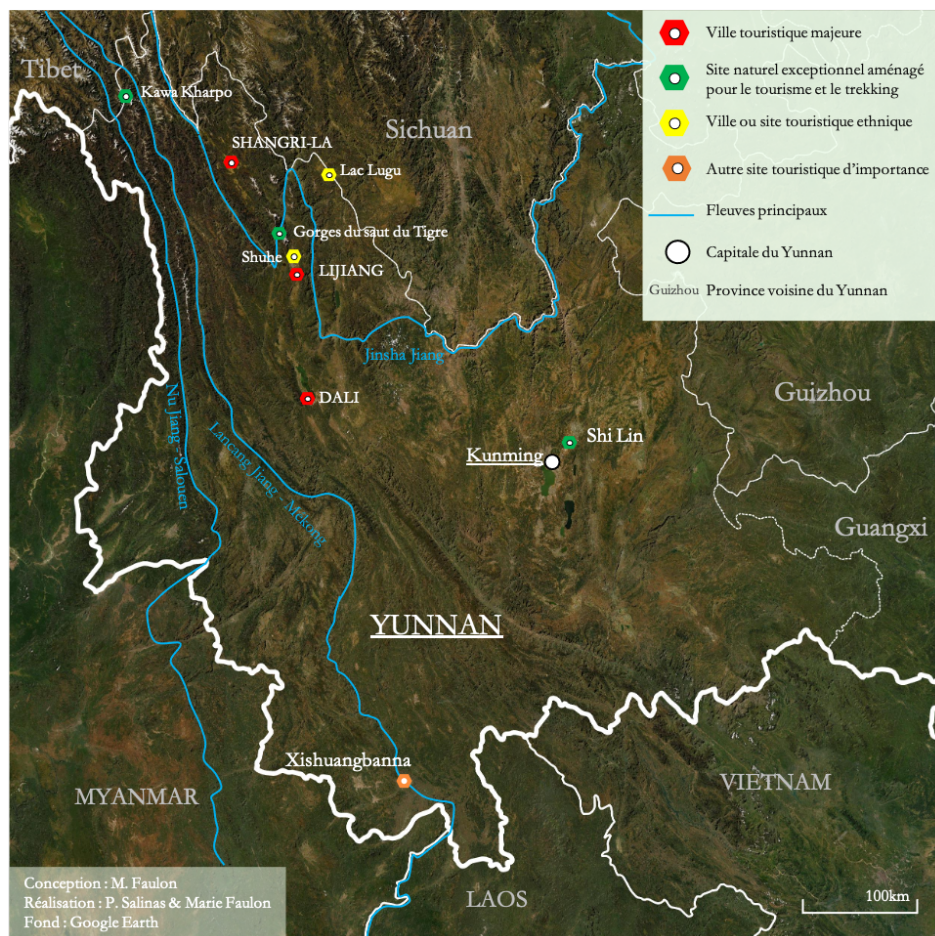


PHOTO 8 : VALLEE DU JINSHA JIANG (AFFLUENT DU YANGZI) AU NIVEAU DES GORGES DU SAUT DU TIGRE

une vallée profonde, aujourd’hui site touristique très important au Yunnan connu sous le nom des gorges du saut du tigre à proximité de la ville de Lijiang.

Ce territoire est également marqué par sa variété de climats, plutôt alpin et froid au nord et résolument tropical et humide au sud (Zhe-Kun Zhou, Su et Huang 2018). Ainsi, du fait des gradients climatiques et des gradients altitudinaux, le Yunnan est aujourd’hui considéré comme un *hotspot* mondial de la biodiversité botanique (Sherman *et al.* 2008).

Le Yunnan est l’une des provinces les plus méridionales de la Chine. Elle est entourée au nord et à l’est par la région autonome du Tibet et les provinces du Sichuan, du Guizhou et du Guanxi. Au sud et à l’ouest, elle est frontalière avec le Myanmar, le Laos et le Vietnam (Carte 4). En terme de peuplement, cette province a la particularité d’être est celle où l’on comptabilise le plus minorités ethniques (*shaoshu minzu*) officielles, c’est-à-dire celles reconnues comme telles par le pouvoir central – Beijing en reconnaît 55 officielles dont certaines ne sont présentes que dans le Yunnan (Guyader 2020).



CARTE 5 : VILLES ET SITES TOURISTIQUES PRINCIPAUX DU YUNNAN

Considérée comme une marge ou une frontière de la civilisation chinoise han (Coggins et Yeh 2014), cette province fait partie des régions les plus pauvres de la Chine (Wang 2015). Dès les années 80, le tourisme a été utilisé comme outil de développement économique et de réduction de



PHOTO 9 : UNE TOURISTE POSANT DEVANT LE PORTIQUE DE RENMIN LU A DALI

la pauvreté par le gouvernement central en particulier dans ses espaces ruraux (Donaldson 2007). Imaginant et projetant un imaginaire géographique national de marges ethniques, écologiques et culturelles sur ce territoire, il s'agissait pour Beijing de créer un territoire en contre-point de la Chine maritime capitaliste et urbaine (Coggins et Yeh 2014). De manière générale, les spécialistes du tourisme dans le Yunnan considèrent que les paysages et les minorités ethniques sont les principales aménités de la région sur lesquels reposent les plans d'aménagements touristiques successifs du gouvernement central de Beijing. Plusieurs sites ont été sélectionnés pour être développés⁴³ notamment Dali (Photo 9) pour sa vieille ville en pierre d'architecture Bai⁴⁴ avoisinant le lac *Erbai*, Lijiang pour sa ville en

bois d'architecture Naxi⁴⁵ ou encore Shangri-La, rebaptisée en 2001 par décision du conseil d'État⁴⁶ largement aménagée pour être « tibétanisée » (Yeh et Coggins 2014). Ils reçoivent des aides financières et techniques substantielles pour développer et promouvoir un tourisme culturel ou ethnique fondé sur les différents *shaoshu minzu* (Guyader 2020). Ces sites constituent aujourd'hui les destinations touristiques principales du Yunnan (Donaldson 2007).

⁴³ D'autres sites dans le sud du Yunnan ont été développés par l'État notamment Shi Lin à côté de Kunming pour sa forêt de karst et Xihuangbanna, en raison du thé pu'er qui y est produit, la minorité Dai et sa diversité floristique et faunistique tropicale.

⁴⁴ Minorité ethnique du Yunnan localisée principalement dans la préfecture autonome de Dali.

⁴⁵ Minorité ethnique du nord du Yunnan principalement localisée à Lijiang et dans ses alentours, elle pratique la religion Dongba, un dérivé de la religion bön.

⁴⁶ Précédemment nommé Zhongdian County, le conseil d'État a annoncé la « découverte de Shangri-La » en mobilisant une quarantaine de chercheurs chinois pour prouver que James Hilton avait localisé Shangri-La dans son roman *Lost Horizon* à partir de la description du bassin versant du Zhongdian du botaniste Joseph Rock (Yeh et Coggins 2014)

À Dali et Lijiang, les traditions culturelles des *Bai* et des *Naxi* ont été largement mises en scène et sont un moteur de l'attraction touristique. A Dali, les magasins du gâteau de rose⁴⁷ emploient de jeunes hommes déguisés en *Bai* faisant semblant de moudre le blé en dansant afin d'attirer les touristes (Photo 10). L'inscription de Lijiang au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1996, en a fait une destination quasi incontournable pour les touristes intérieurs comme pour les touristes internationaux. Le spectacle touristique « *Lijiang impression* » du réalisateur Zhang Yimou en 2006, par exemple, met en scène 500 amateurs issus de 10 minorités du Yunnan. Ce show à l'américaine montre les différentes traditions et modes de vie des *Naxi*, *Yi* et *Bai* notamment dans un décor dramatique au pied de la montagne du Dragon de Jade.



PHOTO 10 : DEUX JEUNES HOMMES DEGUISES EN BAI FAISANT SEMBLANT DE MOUDRE DU BLE EN DANSANT AU SON D'UNE MUSIQUE TECHNO

D'autres pratiques touristiques viennent compléter ce tourisme ethnique.

Le trekking est notamment pratiqué dans le nord montagneux du Yunnan, dans les gorges du Saut du Tigre où un sentier de randonnée a été aménagé pour les trekkeurs ou autour du *Kawa Karpo*, à côté de Shangri-La dans le nord du Yunnan (Photo 11) (Coggins et Yeh 2014). Lijiang est aussi une destination prisée des jeunes chinois pour faire la fête, la compétition de décibel, une fois le soir venu est assourdissante. Elle a aussi la réputation d'être la



PHOTO 11 : TREKKEURS DANS LES GORGES DU SAUT DU TIGRE, YUNNAN

⁴⁷ Spécialité du Yunnan à base de pâte feuilletée garnie de pétales de roses comestibles cultivées dans la province et qui rencontre un immense succès auprès des touristes chinois.



PHOTO 12: JEUNES COUPLES DE TOURISTES DEGUISES EN MARIES POUR UNE SEANCE PHOTO A SHUHE

« capitale des rencontres amoureuses (Ying Li 2015 - à paraître) où la liberté sexuelle règne et les rencontres hétéro ou homosexuelles sont tolérées. À une dizaine de kilomètres au nord de Lijiang, la petite ville *naxi* de Shuhe attire quant à elle des amoureux pour une pratique touristique bien particulière : faire des photos de mariage en costume *naxi*, *han* ou occidental (photo 12).

B. LE TIBET, UNE FRONTIERE SUR UN PLATEAU

Le Tibet ou Xizang dans son nom chinois, est un haut plateau de deux millions de kilomètres carré aux altitudes moyennes de 4800m (Fort et Dollfus 1992). Il est bordé par deux grandes chaînes montagneuses, l'Himalaya au sud et le Karakorum à l'ouest et par le désert du Tarim au nord (Gourbet 2015). La surrection de ce plateau est la conséquence du rapprochement et de la collision entre la plaque indienne et le continent asiatique.

Considéré comme le château d'eau de l'Asie (Levenson 2009), le plateau est drainé par les grands fleuves qui y naissent : le Mekong, le Yangzi Jiang, le Salouen, le Yarlung Tsampo (Brahmapoutre), l'Indus et le Huang He (fleuve Jaune).



PHOTO 13 : LAC TSONAG DEPUIS LE TRAIN LHASA-SHANGHAI

La densité de lacs au centre du plateau s'explique par une très large zone endoréique c'est-à-dire une zone aux nombreuses rivières qui n'ont pas de débouchés océaniques mais lacustres (Gourbet 2015) (photo 13). Nombre d'entre eux sont des lieux sacrés pour le bouddhisme tibétain et ils sont désormais devenus des aménités touristiques essentielles du tourisme régional.

Le climat tibétain est marqué par la sécheresse car la barrière himalayenne stoppe la mousson et ses pluies. La végétation, largement impactée par cette sécheresse consiste en des steppes alpines et arbustives (photo 14) à l'ouest et au centre du plateau et un mélange de prairies et de forêts subalpines et sempervirente à large feuille à l'est notamment dans le nord du Yunnan et à l'ouest du Sichuan (photo 15) (Hou *et al.* 2017).



PHOTO 14 : VALLEE DE LHASSA A DAGZE, TIBET



PHOTO 15 : PRAIRIE ET FORET DE CONIFERES DU PARC NATIONAL DU POTATSO A DEQEN (SHANGRI-LA), YUNNAN

Ancienne théocratie fondée sur le bouddhisme dont les chefs spirituels et politiques étaient le Dalai-Lama et le Panchen Lama (Levenson 2009), le Tibet est aujourd'hui une région autonome de la Chine depuis les années 1950, date à laquelle l'armée chinoise a envahi ou libéré le Tibet selon le

point de vue duquel on se place. Elle est peuplée majoritairement de Tibétains même si les politiques incitatrices de l'État central ont amené de nombreux chinois à s'installer sur place.

Comme au Yunnan, c'est l'État central de Beijing qui a la mainmise sur le développement du tourisme dans ce territoire périphérique (Nyiri 2009). C'est à partir de 1980 que le Tibet est ouvert aux flux touristiques domestiques puis à partir de 1984 aux touristes internationaux (Wu et Pearce 2012). En 2000, le tourisme est reconnu comme un secteur économique clé par le plan quinquennal de développement « *Go West*⁴⁸ » destiné à développer économiquement les régions pauvres de l'ouest de la Chine. Dans le cadre de cette politique un effort particulier est fait pour intégrer le Tibet au reste du territoire national. En 2006, est ouverte la ligne ferroviaire Qinghai-Tibet qui relie



PHOTO 16 : LE PALAIS DU POTALA ET LA COURS INTERIEURE DU MONASTERE DE JOHKANG

Lhasa à Xining et donc au reste du système ferroviaire chinois. Il faut désormais deux jours pour rallier Lhasa depuis Beijing et Shanghai ce qui entraîne en cascade une augmentation importante des flux de visiteurs. L'insurrection de 2008, au moment des Jeux olympiques de Beijing ont temporairement freiné les flux touristiques mais la fréquentation a repris l'année suivante. Elle est estimée à environ 8 millions de touristes par an, dont la très grande majorité sont de nationalité chinoise (94% de touristes domestiques en 2006) (Shepherd 2009), mais ces chiffres sont à prendre avec prudence car les statistiques touristiques du Tibet sont notoirement manipulées et grossies (Denyer et Zhang, 2016).

L'aura de lieu sacré, le mythe du Tibet n'est pas simplement une construction de l'esprit occidental (Levenson 2009).

⁴⁸ Cap à l'ouest

Pour les sociétés asiatiques, l'Himalaya est « le nombril de l'univers, lieu du commencement » et l'origine de toutes choses (Singaravelou et Argounès 2018, p. 29). Ainsi l'attractivité touristique du Tibet est fondée sur les paysages naturels exceptionnels de ce haut plateau mais aussi sur l'aura mythique et mystique de ce plateau alimenté par différentes cosmologies bouddhistes et hindouistes.

Lhasa, la capitale, est une étape incontournable au centre sud de la région autonome (Carte 6) pour visiter le Potala (Photo 16) et plusieurs monastères, celui de Jokhang ou de Drepung. Ensuite, il est possible de rayonner plusieurs jours durant pour aller visiter des sites naturels et sacrés non loin de la capitale comme les lacs de Yamdrok Tso et de Namtso. Plus loin, le monastère de Rongbuk, le plus haut du monde au pied du Chomolungma, le nom tibétain de l'Everest, est assez souvent intégré dans les circuits touristiques même si le trajet prend deux jours. Enfin, à 1600 kilomètres de Lhasa, le mont Kailash, mont sacré de plusieurs religions, bouddhistes, hindous, jaïn et du culte bön est non seulement un lieu de pèlerinage pour faire la *Kora*⁴⁹ mais aussi un site touristique pour quelques touristes et *backpackers* qui s'y aventurent.



CARTE 6 : LIEUX TOURISTIQUES EMBLEMATIQUES DU TIBET

⁴⁹ La Kora est une circumambulation de 51 kilomètres autour du Mont Kailash qui serait le mythique mont Meru, le mont le plus sacré de la cosmologie hindou.

C. ITINÉRAIRES TIBETAINS

Maintenant que les principaux lieux touristiques ont été présentés, on peut s'intéresser aux itinéraires. L'une des caractéristiques de la pratique du *backpacking*, c'est que c'est une pratique itinérante qui met en réseau des lieux touristiques. Le Tibet semble être le point climacique d'un périple itinérant et il existe de multiples itinéraires qui partent du Yunnan, du Sichuan ou du Qinghai.

Le Yunnan est souvent le point de départ de très nombreux cyclotouristes, autotouristes ou autostoppeurs itinérants qui « font » la route nationale 214 pendant plusieurs semaines voire plusieurs



PHOTO 17 : CYCLOTOURISTE SUR LA ROUTE 214 ENTRE LIJIANG ET SHANGRI-LA (DEQEN)

mois (Photo 17). Cette route emblématique qui part de Dali et se termine à Lhassa reprend grossièrement l'ancienne route commerciale du thé et des chevaux⁵⁰. Sur certaines portions, un tourisme équin s'est même développé pour proposer aux touristes une expérience au plus proche de ce que les marchands vivaient.

Il existe ainsi plusieurs itinéraires pour remonter du Yunnan vers le Tibet, le plus populaire est celui de la route 214 depuis Dali vers Lhassa. La carte en tissu (Image 9) présente les principales étapes, les distances et dénivelés entre étapes de la route 214. Cet objet acheté dans une boutique de souvenir en face du monastère de Johkang à Lhassa reprend les différents sites touristiques religieux ou naturels qui peuvent être visités le long du chemin. Des itinéraires secondaires peuvent aussi être empruntés, notamment celui qui remonte Nujiang (Salouen) et le Jancang Jiang (Mékong). Une des participantes à l'enquête, Mochou, 34 ans, originaire de Ningbo a acheté un âne et remonté à pied le Mékong pendant plusieurs semaines jusqu'à arriver sur le plateau tibétain. Yuxi, elle, est partie de Dali et a rejoint Baoshan pour remonter le Nu-Jiang (Salouen) jusqu'au Tibet, en stop, en bus, à pied, avec les moyens de transport qu'elle trouvait.

⁵⁰ L'ancienne route commerciale du thé et des chevaux s'est développée au 7^e siècle entre le Yunnan, le Sichuan et le Tibet. Ce commerce s'est fondé sur la demande importante en thé des sociétés tibétaines et mongoles et le besoin de chevaux des Chinois. Les commerçant remontaient le Mékong ou le Salouen pour échanger les ballots de thé contre des chevaux (Dufrene 2016)



IMAGE 9 : CARTE EN TISSU PRESENTANT LES ETAPES, DISTANCES ET DENIVELES DE LA ROUTE 214 ACHETEE DANS UN MAGASIN TOURISTIQUE DE LHASSA

Il existe d'autres routes vers le Tibet, l'autoroute Qinghai-Tibet partant de Xining et arrivant à Lhasa est un itinéraire populaire de cyclotourisme comme le rapport Folmer *et al.* (2019). Un autre itinéraire est celui tracé par la route nationale 318. Cette route semble avoir acquis l'aura de la route 66 américaine. Tous les participants à l'enquête la connaissent même s'ils ne l'ont pas eux-mêmes fréquentée. C'est la route la plus longue de Chine partant de Shanghai pour arriver jusqu'à Zangmu, la ville frontalière avec le Népal mais c'est surtout le tronçon entre Chengdu et Lhasa qui est le plus pratiqué. Cette route est la première grande itinérance de Lin. Originnaire de Xi'an, elle a fait ses études à Chengdu et lors de vacances universitaires, son petit copain, une amie et elle s'embarquent dans un road-trip vers le Tibet.

Lin : We took the road 318... it's really famous and popular among travellers... There is so many beautiful mountains sights on the way, ice mountain. I think it's beautiful

Marie : So you took this road

Lin : Yes, we went through this road... normally, people take 3 or 4 days, we took a week because we don't drive at night... it's dangerous. This way passes through Litang. This is where the limit is between Sichuan and Xizang (Tibet). When you pass Litang, you are in Xizang.

Lin : Nous avons pris la route 318... elle est vraiment célèbre et populaire parmi les voyageurs... Il y a beaucoup de belles montagnes à voir sur le chemin, des montagnes englacées. Je pense que c'est magnifique

Marie : Tu as donc pris cette route

Lin : Oui, nous avons emprunté cette route... normalement, les gens mettent 3 ou 4 jours, nous avons mis une semaine parce que nous ne conduisions pas la nuit... c'est dangereux. Cette route passe par Litang. C'est là que se trouve la limite entre le Sichuan et le Xizang (Tibet). Quand on passe Litang, on est dans le Xizang.

Le Tibet, et Lhasa en particulier est bien souvent le point d'arrivée de ces itinéraires principalement empruntés par des jeunes. Le challenge physique et mental, l'aura mystérieux du Tibet et des Tibétains, les dangers de la haute montagne, les paysages naturels des hauts plateaux, le gain en

termes de statut social d'avoir été à vélo ou en stop sur le toit du monde sont souvent évoqués comme justification à ce tourisme d'aventure itinérant (*Ibid.*).

Pour autant, le gain en terme statut social, gain régulièrement évoqué comme facteur d'explication au déplacement touristique des Chinois, ne peut pas être la seule explication au choix du Tibet ou même Yunnan comme destination des *backpackers* chinois. Est apparu en filigrane dans les entretiens que le Tibet et le Yunnan ne sont pas seulement des espaces périphériques du territoire chinois, mais surtout des espaces marginaux où la culture han n'est plus dominante et où les *backpackers* chinois peuvent faire l'expérience de l'altérité.

2. LE YUNNAN ET TIBET, DES ESPACES D'ALTERITE CONFORTABLES POUR LES BACKPACKERS CHINOIS

Pourquoi le Yunnan et pourquoi le Tibet ? Ces deux territoires ressortaient systématiquement des entretiens au Népal. De nombreux participants à l'enquête m'ont conseillée, alors que nous étions au Népal, d'aller voir de plus près le Yunnan et le Tibet. Là-bas semblait être la genèse de leur itinérance, c'est là où s'était opéré le déclic d'une mise en mouvement vers autre chose que je ne savais pas qualifier.

Les *backpackers* internationaux fréquentent le Yunnan depuis les années 1980, Donaldson fait état de *backpackers* remontant les gorges du Saut du tigre en se logeant chez l'habitant (Donaldson 2007). Mais l'inscription des *backpackers* chinois dans les espaces périphériques que constituent le Yunnan et le Tibet est plutôt récent, une quinzaine d'années tout au plus. Dans l'apprentissage des mobilités touristiques de ces individus mobiles, le Yunnan et le Tibet tiennent une importance particulière car ce sont des espaces d'altérité qu'on peut qualifier de confortables. Ici, l'altérité est entendue comme « la qualité de ce qui est autre pour un individu dont l'identité personnelle (« identité je ») et l'identité sociale (« identité nous ») sont les référents familiers, voire non questionnés par rapport à un monde étranger dont les normes et conventions et manières de faire sont radicalement autres » (Stock 2008 p. 147). Une altérité confortable ne serait pas « radicalement autre ». Elle permettrait à l'individu en situation de mobilité d'apprendre et de pratiquer la gymnastique qui consiste à transformer des lieux étrangers en lieux familiers, de se constituer en individu « géographiquement pluriel » (Stock 2006) et de construire un capital spatial (Levy 2013). Cette altérité confortable permettrait en outre de poser les fondations d'un questionnement sur le rapport à soi, aux normes sociales et conventions. L'écart générée par le déplacement crée une tension fertile pour l'individu ou plutôt son identité justement parce qu'elle n'est pas trop importante. En cela, le Yunnan et le Tibet seraient des destinations qui permettraient cet apprentissage de l'altérité car ils sont perçus et imaginés comme des espaces d'altérité marginaux au sein du territoire national.

A. DES ESPACES DE MARGES CHINOISE OU LA CULTURE HAN N'EST PLUS DOMINANTE

Leurs premières mobilités s'effectuent souvent dans les lieux très touristiques de Dali, Lijiang, Shuhe au Yunnan et à Lhasa au Tibet. Ces lieux dans lesquels les aménagements touristiques sont planifiés et contrôlés par les pouvoirs publics chinois fabriquent une familiarité rassurante (Violier 2016a) renforcée par l'installation de grandes chaînes de services touristiques (hôtels et restaurants) et commerciaux présents dans toutes les grandes villes chinoises comme on l'a vu dans la première partie du chapitre.

a. *Le Yunnan, une province pour ralentir*

Le choix du Yunnan pour faire son premier voyage en solitaire est lié à l'assurance de savoir que ce lieu est un lieu touristique et qu'il est donc facile d'accès, qu'on y trouvera un logement, qu'il y aura des services à destination des touristes, calibrés pour des individus qui ne sont pas du lieu.

Fen: I had graduated from college, I was already working and uh... I have to spend time... all of my time at work... it didn't make me happy so I wanted to go out and have a look. This is why I chose Dali. It's popular and people told me it was a beautiful place. I search online and thought it must be good, it's so famous, it's fashionable in China. So I go. »

Fen : J'étais diplômé de l'université, je travaillais déjà et euh... je devais passer du temps... tout mon temps au travail... ça ne me rendait pas heureuse et j'avais envie de sortir et de voir le monde. C'est pourquoi j'ai choisi Dali. C'est une ville populaire et les gens m'ont dit que c'était un endroit magnifique. J'ai fait des recherches en ligne et je me suis dit que ça devait être bien, c'est tellement célèbre, c'est à la mode en Chine. J'y suis donc allée.

Dali est le premier voyage effectué par Fen, comptable à Beijing. Elle l'a choisi parce que le lieu est à la mode, il y a des informations en ligne sur cette ville touristique qui ne présente aucun danger particulier. Le Yunnan et ses villes de petites tailles et de faibles densités au cœur historique bien préservé, sans forêt de tours en béton et avec une pollution limitée présentent un attrait sans commune mesure avec leur ville d'origine. Xiaopong a choisi de s'installer à Shuhe car c'est l'un des ciels les plus clairs de Chine grâce aux faibles pollutions atmosphériques et lumineuses Cet argument du ciel clair semble être une constante car il est souvent évoqué dans les entretiens.

Comme une majorité des *backpackers* a grandi dans les grandes villes polluées par l'air et par la lumière électrique, le ciel du Yunnan semble polariser les regards. Xiaopong, dans l'auberge de jeunesse qu'il a fondée et qu'il dirige à Shuhe, a mis un point d'honneur à aménager un toit terrasse qui permet de regarder le ciel et la montagne du Dragon de Jade (Photo 18).

L'âme du lieu est aussi importante. Cela fait maintenant une vingtaine d'années que le *backpacking* existe en Chine, aussi des haut-lieux ont commencé à émerger et avec eux, une réputation comme le souligne Bai qui a choisi Dali pour son esprit hippie et le vent de liberté qui règnerait en ces lieux.



PHOTO 18 : TOIT TERRASSE DU DESTI YOUTH HOSTEL A SHUHE

Marie : And so before you travel in China, before you went abroad right?

Bai : Yeah, I think so... actually, I really don't have so much... so much interest to go traveling around China but I want to go to Tibet and Dali maybe, in Yunnan.

Marie : Why Dali?

Bai : Dali... actually, last year, it has opened my life for this kind of lifestyle. More like half hippie, half free-spirit. Like Dali for me is more spirited... free spirit people, like that.

Marie : Et donc avant tu as en Chine, avant d'aller à l'étranger, c'est ça ?

Bai : Oui, je pense que... en fait, je n'ai pas tellement... tellement envie de voyager en Chine mais j'aimerais aller au Tibet et peut-être à Dali, dans le Yunnan.

Marie : Pourquoi Dali ?

Bai : Dali... en fait, l'année dernière, cela a ouvert ma vie à ce genre de style de vie. C'est un peu comme une moitié de hippie, une moitié d'esprit libre. Pour moi, Dali est plus spirituelle... on y trouve des gens libres d'esprit, comme ça.

Ils viennent y chercher la preuve de l'existence d'une « *simple life* » un peu fantasmée, loin des grandes villes, où le temps ralentit, où l'alimentation de qualité est à portée de main et peu chère et les sociabilités sont faciles. L'auberge de jeunesse du *Desti Youth Park* compte par exemple des dizaines de recoins où il est possible de se poser, de ne rien faire, de se relaxer et de sociabiliser (Photo 20). Les individus sont en mobilité mais il n'y a aucune pression à rentabiliser son temps

sur place en faisant un maximum de pratiques touristiques. Ne rien faire et se relaxer s'instituent en pratiques essentielles de la mobilité.

Le voyage au Yunnan, province où les minorités ethniques sont nombreuses et largement mises en scène au service de l'industrie touristique permet de questionner leurs préjugés sur ces minorités. Mochou,



PHOTO 19 : COUR INTERIEURE DU DESTI YOUTH HOSTEL SHUHE

originaire de Ningbo a d'abord commencé par se rendre dans les villes les plus touristiques de la province avant de gagner en confiance et de s'aventurer dans des espaces plus reculés et moins touristiques, dans la vallée du Mékong ou dans le village lacustre Naxi de Wen Hai à 1h30 au nord de Shuhe. C'est l'occasion pour elle de porter un regard critique la façon dont la question de minorités ethniques est traitée par les pouvoirs publics et de questionner son propre regard sur leur mode de vie.

Mochou: I think they have their... they have their lifestyle and they have their own way to make money, they don't have to follow like the Han people's style. So this was surprising to me. And at the beginning I also don't think we were equal but then I realise it's all judgment, so... uh... after that trip, it give me a kind of thinking of what is the kind of, how we have to behave and how we have to communicate or treat them equally. So it's very... after many years, I still think it's a very very big subject.

Marie: And... so... is it... like the same thing that you showed me on the school wall, that there are signs to say leave the mountain village and go to the city to make money.

Mochou: Yes, yes, the government want today to change their lifestyle... kind of... to be... be... it's like the government... I mean the Chinese Han people think they are poor and they think this is not the right way of life. I think it's very strange because it's happening a lot in the West of China, mostly Han government and the government think like this...

Mochou : Je pense qu'ils ont leur... ils ont leur style de vie et ils ont leur propre façon de gagner de l'argent, ils n'ont pas besoin de suivre le style des Han. Cela m'a donc surprise. Au début, je ne pensais pas non plus que nous étions égaux, mais je me suis rendu compte que tout n'était que jugement, alors... euh... après ce voyage, cela m'a permis de réfléchir à la manière dont nous devons nous comporter, communiquer et traiter les gens de manière égale. Donc c'est très... après de nombreuses années, je pense toujours que c'est un très très grand problème.

Marie : Et... alors... est-ce que c'est... la même chose que ce que tu m'as montré sur le mur de l'école, c'est-à-dire qu'il y a des panneaux qui disent de quitter le village de montagne et d'aller à la ville pour gagner de l'argent.

Mochou : Oui, oui, le gouvernement veut que les gens d'aujourd'hui changent leur mode de vie... en quelque sorte... pour être... être... c'est comme si le gouvernement... Je veux dire que les Chinois Han pensent qu'ils sont pauvres et qu'ils pensent que ce n'est pas le bon mode de vie. Je pense que c'est très étrange parce que cela se produit souvent dans l'ouest de la Chine, c'est principalement le gouvernement Han et le gouvernement pense comme ça...

La rencontre de Mochou avec des individus des minorités Naxi n'est pas sans rappeler la rencontre entre les premiers touristes côtiers suédois et les pêcheurs locaux évoqué par Orvar Löfgren (1994). Il rapporte que confrontation culturelle rapportée par les touristes résulte d'une double production de l'Autre, le désir de les civiliser et la montée d'une réflexivité critique sur la civilisation et les conventions qui vont avec, génératrices d'anxiété. Mochou comprend que ces minorités sont traitées avec condescendance parce qu'elles sont sous-développées au regard des standards économiques de la Chine des villes. Elle admet qu'elle-même était dans un jugement de valeur de leur mode de vie mais qu'elle tente de changer la manière dont elle interagit avec eux. La réflexivité que fait naître le contact de l'autre aux valeurs culturelles différentes se retrouvent dans les discours des *backpackers*. Et le Yunnan semble être une terre qui permet ce contact avec l'altérité sans que celle-ci soit trop importante pour les novices.

Jiahui, quant à elle a fait son premier voyage solo au Yunnan lors de congés pendant la période de Noël, responsable de l'import dans une entreprise internationale. C'est l'un de ses clients australiens qui lui a dit d'essayer de voyager seule :

Marie: And so how did you do it when was your first travel on your own?

Jiahui: In... uh... in 2010, it's very interesting because I'm doing international trade, my client from a country I forgot, we were talking, he said to me "Maybe it's not common in China but it's common in foreign western countries to travel alone". He told me "people need to be traveling alone, at least once in his life, a long travel more than ten days". So, I was thinking about this then next... just in Christmas days, all foreigners are on holidays, so I had a relax time. So that time I take fifteen days traveling in Yunnan, alone

Marie: So that was your first big travel?

Jiahui: yeah, yeah, yeah. That travel is very... I felt very great and easy so I never stopped.

Marie: You never stopped? So interesting... was it hard to learn to travel?

Jiahui: No, no

Marie : Et comment as-tu fait, lors de ton premier voyage en solitaire ?

Jiahui : En... euh... en 2010, c'est très intéressant parce que je faisais du commerce international, mon client d'un pays que j'ai oublié, nous parlions, il m'a dit « Peut-être que ce n'est pas courant en Chine, mais c'est courant dans les pays occidentaux étrangers de voyager seul ». Il m'a dit « les gens ont besoin de voyager seuls, au moins une fois dans leur vie, un long voyage de plus de dix jours ». J'ai donc réfléchi à tout cela et ensuite... pendant la période de Noël, tous les étrangers étaient en vacances, ce qui m'a permis de me détendre. J'ai donc voyagé pendant quinze jours dans le Yunnan, seule.

Marie : C'était donc ton premier grand voyage ?

Jiahui : Oui, oui, oui. Ce voyage est très... Je me sentais très bien et facile, alors je n'ai jamais arrêté.

Marie : Tu n'as jamais arrêté ? C'était donc intéressant... était-ce difficile d'apprendre à voyager ?

Jiahui : Non, non

A partir de ce premier voyage, Jiahui n'a cessé de voyager, d'abord en Chine, dans le Yunnan, le Sichuan et le Tibet puis en suite à l'étranger au Népal où je l'ai rencontrée. Le Yunnan est souvent envisagé comme un voyage plus facile que le Tibet. D'abord parce qu'il est plus facile et moins coûteux de s'y rendre, les vols pour Lhassa sont encore très chers alors qu'ils sont bon marché vers

les aéroports du Yunnan. Ensuite, parce que le Yunnan offre un différentiel d'altérité (Lazzarotti 2005) beaucoup moins important que le Tibet.

Ainsi les ressorts des mobilités touristiques vers le Tibet sont différents, bien que ces dernières soient parfois combinées avec des itinéraires partant du Yunnan.

b. Le Tibet ou la ruée vers l'ouest

De la même manière que les touristes côtiers suédois « learnt to look west⁵¹ » (Löfgren 1994, p. 105) pour regarder la mer et les couchers de soleil, les *backpackers* chinois ont aussi commencé à regarder vers l'ouest.

Robert Shepherd explique la vogue tibétaine chez les *backpackers* chinois par son éloignement et sa déconnexion du territoire chinois. Dans une étude menée sur les *backpackers* chinois à Lhassa, il explique l'attrait de cet espace en ces termes :

« Tibet and Tibetans are no longer primitive, dirty, superstitious, and dangerous, but exotic, spiritual, authentic and mystical. Or, more accurately, they are 'primitive' and therefore exotic, not yet modern and therefore mystical. Tibet appeals to these backpackers because of experiential differences from their normative experiences, both in terms of physical environment and social life. In other words, these backpackers appear to imagine Tibet as a place to visit not to confirm their own superiority, as Swain argues, or cultivate already existing social ties, as is the case with the package tourists Nyíri analyzes, but to grasp at something they do not have. [...] For these donkey travelers, the goal is, broadly conceived, 'nature' – not, however, what he calls a 'nostalgic rejuvenation' (2004: 273) for what they have lost, but an idealized nostalgia for something they have never experienced⁵². » (Shepherd 2009, p. 260)

Dans cet extrait, il souligne l'écart entre les expériences qu'ils vivent sur place à la fois dans les relations sociales et la relation à leur environnement physiques. Ces espaces leur permettent de générer une nostalgie idéalisée d'une société qu'ils n'ont pas connue. En cela, le Tibet (et aussi le Yunnan) suspend le temps et les projette dans deux temporalités différentes, celle plurimillénaire du bouddhisme tibétain, incarnée dans les temples et les moines qui y habitent et celles d'une société encore sous-développée au regard de leur vie trépidante dans les grands centres urbains chinois. Plus que cela, elle leur permet de mettre à distance la modernité chinoise et les conditions de vie dégradées, décevantes et aliénantes dans les grandes villes du pays (Su 2014). Le départ vers les provinces du Yunnan et du Tibet leur permet de se mettre à la recherche d'exemples de modes

⁵¹ Ont appris à regarder vers l'ouest

⁵² Le Tibet et les Tibétains ne sont plus des êtres primitifs, sales, superstitieux et dangereux mais exotiques, spirituels, authentiques et mystiques. Plus exactement, ils sont « primitifs » et donc exotiques, pas encore modernes et donc mystiques. Le Tibet attire ces *backpackers* en raison des différences expérientielles par rapport à leurs expériences normatives, à la fois en termes d'environnement physique et de vie sociale. En d'autres termes, ces *backpackers* semblent imaginer le Tibet comme un lieu à visiter non pour affirmer leur propre supériorité, comme le soutient Swain, ou cultiver des liens sociaux déjà existants, comme c'est le cas pour les touristes à forfait, analyse Nyíri, mais pour saisir quelque chose qu'ils n'ont pas. [...]. Pour ces voyageurs, l'objectif est, au sens large, la « nature » - pas cependant ce qu'il [Kolas] appelle « un rajeunissement nostalgique » (2004 : 273) pour ce qu'ils ont perdu, mais une nostalgie idéalisée pour quelque chose qu'ils n'ont jamais vécu

de vie alternatifs plus simples dont ils pensent trouver les clés chez les minorités qui peuplent ces espaces.

L'analyse de Shepherd met aussi en avant l'exotisme et l'aura mystique de ce territoire et de ces habitants auprès des *backpackers* chinois à la recherche d'une expérience de vie radicalement différente de ce qu'ils vivent dans leur vie quotidienne. En cela, la vie simple et dépouillée, considérée comme authentique au contact de la nature est idéalisée car elle est un contrepoint de la complexité et des contraintes qu'ils vivent au quotidien. Ils ne sont pas si différents des *backpackers* et touristes occidentaux (Wang 2000) pour qui « le lieu touristique prend sens [...] parce qu'il est autre, parce qu'il tranche avec les qualités de son lieu de vie et, surtout il sera cet espace qui lui permettra de répondre à des attentes aux formes infinies » (Equipe MIT 2008, p. 83). Les « attentes aux formes infinies » des *backpackers* chinois peuvent être, à nouveau, rapprochées de celle des touristes côtiers suédois étudiés par Löfgren. Il dit des territoires côtiers la chose suivante :

“Out on the coast you could experience and exhilarating freedom not only from rules and obligations, but also from crowds and noise [...] New tourist coast [...] was rather a new kind of emotional space, an experimental zone where the norms, habits, and routines of bourgeois city life could be stretched a bit, transgressed, and even questioned: exposing the body to the exhilarating feeling of sea water or the fresh breeze, letting the mind wander far out towards the magic horizon, exploring new forms of daydreaming” (Löfgren 1994, p. 108)

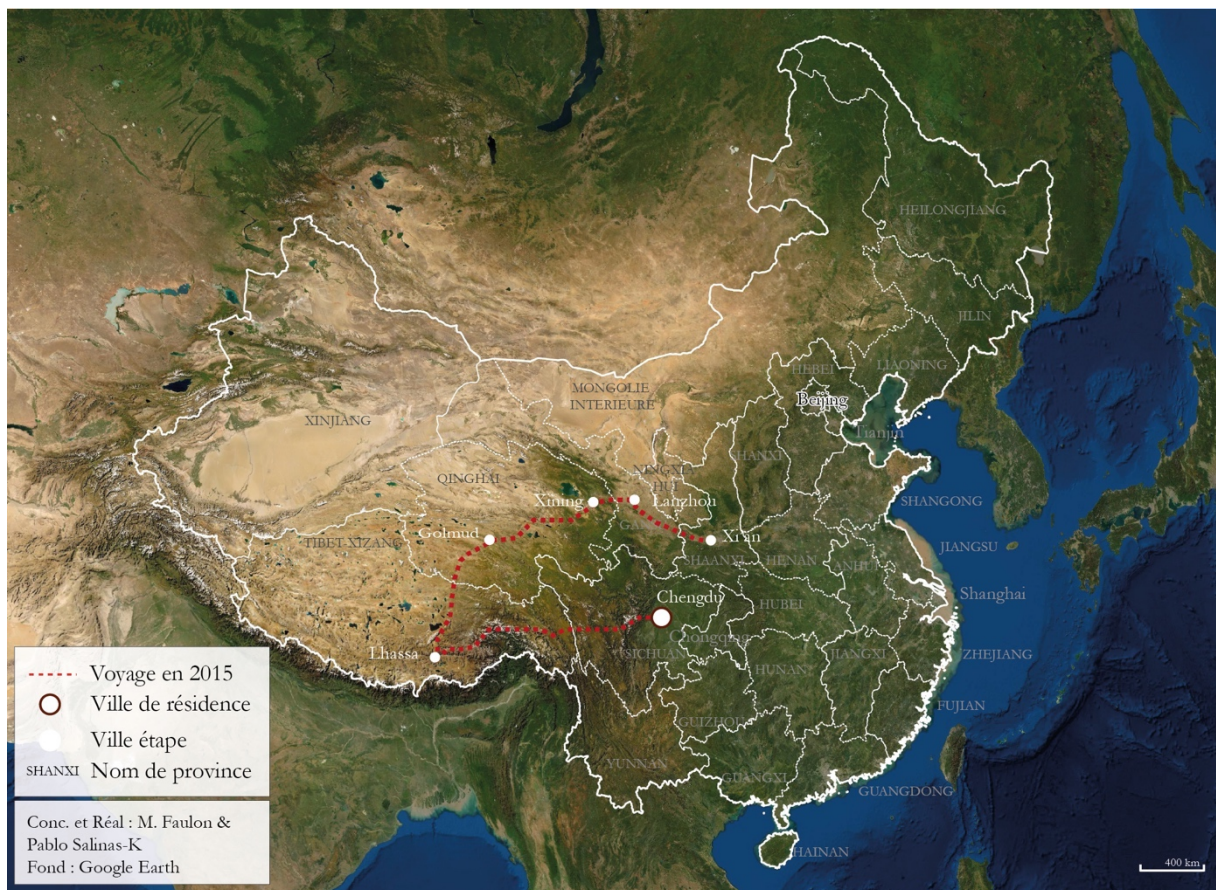
Le Tibet et ses paysages de montagnes et de lacs turquoise semblent avoir le même effet sur les *backpackers*. Ils viennent voir l'horizon, dormir à la belle étoile dans la nature et parcourir des immensités en voiture ou parfois en vélo (Folmer *et al.* 2019). C'est exactement la liste des choses qu'Haïmei a établi en prévision de son voyage au Tibet. Elle a prévu de passer du temps à admirer les lacs de Yamdrok et le Namtso en campant et puis de pousser un peu plus loin le long de la route 318 qui mène au Népal même si elle n'ira pas jusque-là. Haïmei est une jeune femme de Shenzhen, je l'ai rencontré à Lhassa. Son contrat de comptable venait de se terminer et elle n'a pas souhaité le renouveler. A la place, elle a pris un mois pour partir au Tibet. Me parlant des conditions de sa vie quotidienne, elle utilise systématiquement le déictique spatial « en Chine » comme pour me dire que là où elle se trouve, à Lhassa, elle n'est pas en Chine. Pour elle et son groupe d'amis qu'elle a rencontré dans l'auberge de jeunesse, le différentiel d'altérité est puissant, le Tibet est quasiment un autre pays. D'ailleurs, elle n'a pas dit à ses parents qu'elle y était partie car ils auraient

⁵³ Sur la côte, on pouvait faire l'expérience d'une liberté exaltante non seulement vis-à-vis des règles et des obligations, mais aussi de la foule et du bruit [...] La nouvelle côte touristique [...] était plutôt un nouveau type d'espace émotionnel, une zone expérimentale où les normes, les habitudes, et les routines de la vie citadine bourgeoise pouvaient être un peu étirées, transgressées, voire remises en question : exposer le corps à la sensation exaltante de l'eau de mer ou de la brise fraîche, laisser vagabonder l'esprit vers l'horizon magique, explorer de nouvelles formes de rêverie.

désapprouvé ce voyage au Tibet qu'ils considèrent comme un espace trop dangereux pour une fille voyageant seule. Il semble donc que pour certains, on va au Tibet comme on va en pays étranger.

Le témoignage de Lin vient d'ailleurs conforter cette analyse car elle a été très impressionnée par le nombre de contrôle d'identité qu'elle a subi pour effectuer sa mobilité. Les contrôles de sécurité et d'identité sont sans communes mesures avec ceux du Népal ou de la Thaïlande alors même qu'elle est étrangère à ces territoires remarque-t-elle. D'ailleurs, le vol de son sac à son arrivée au Tibet a failli lui faire faire demi-tour car elle n'aurait pas pu continuer.

Son voyage au Tibet a nécessité aussi un renoncement à son confort citadin mais ce voyage tient une importance particulière pour elle, il lui a ouvert les yeux sur l'altérité, les modes de vie autres. Elle évoque d'abord toutes les difficultés de ce voyage, le froid, l'inconfort de la voiture, la dangerosité de la route la nuit. Après un séjour à Lhassa, ils sont redescendus par l'autoroute vers Qinghai. Ils se sont arrêtés à Xining, Lanzhou puis finalement Xi'an (Carte 7).



CARTE 7 : LE VOYAGE DE LIN AU TIBET ET QINGHAI

Lors de l'entretien que j'ai fait avec elle dans son appartement à Chengdu et au cours des quelques jours que j'ai passés avec elle, elle m'a confiée que ce voyage tient une importance particulière dans son parcours de vie.

Lin : It was really amazing... I think itw as truly the first time I opened my mind to a new unknow world. It was not my first trip but itw as the first time I opened my mind.

Marie : How ?

Lin : It was the first time I saw a completely different lifestyle... I almost went to Yunnan but I thought it's probably the same thing as what I knew because I stay in the city all the time, I had never been to nature before... I don't think it's really traveling [...] but this one was just by myself and my friends... we were together. It was just a free trip, a free dumb trip

Lin : C'était vraiment extraordinaire... Je pense que c'était vraiment la première fois que j'ouvrais mon esprit à un nouveau monde inconnu. Ce n'était pas mon premier voyage, mais c'était la première fois que j'ouvrais mon esprit.

Marie : Comment ?

Lin : C'était la première fois que je voyais un mode de vie complètement différent... J'ai failli aller au Yunnan mais je me suis dit que c'était probablement la même chose que ce que je connaissais parce que je reste en ville tout le temps, je n'avais jamais été dans la nature auparavant... Je ne pense pas que ce soit vraiment un voyage [...] mais celui-ci était juste pour moi et mes amis... nous étions ensemble. C'était juste un voyage gratuit, un voyage stupide et gratuit.

L'expérience de Lin au Tibet et ce qu'elle en dit montre que son voyage est l'occasion pour elle de se confronter pour la première fois avec l'altérité. Cette altérité reste cependant confortable justement parce que la rencontre avec l'autre s'opère au sein de l'espace national et que des repères sont toujours présents : les pancartes autoroutières sont en chinois, la ville de Lhasa ressemble en tout point à une ville chinoise excepté pour le centre touristique. Cette ville, elle en avait fait le point culminant de son voyage et elle a été très déçue. Trop chinois pour elle. Cette déception, lui a cependant permis de comprendre non seulement qu'elle voulait vraiment s'éloigner de l'aire culturelle chinoise mais aussi qu'elle en était capable puisqu'elle avait « fait » le Tibet et que malgré les rebondissements du voyage, elle y était parvenue.

Yuxi est originaire du Yunnan, elle a 19 ans lorsqu'elle entame la remontée le Nujiang pour arriver au Tibet. Elle a choisi ce chemin vers le Tibet après avoir visionné le film Dalamu, un film sur l'ancienne route du thé et des chevaux qui retrace l'itinéraire et montre les beautés naturelles grandioses de cette partie du Yunnan et du Tibet (Carte 8).



CARTE 8 : LE VOYAGE DE YUXI DANS LA VALLEE DU NUJIANG ET AU TIBET

Tout au long de son chemin, elle a choisi de résider dans des *guest-houses* tenues par des gens issus du groupe ethnique des Nu car elle était curieuse de leur mode de vie. Elle précise qu'elle a fait comme eux, mangé comme eux et bu beaucoup de *Xiala*, un alcool local fait maison. Elle a outrepassé sa peur de l'ivresse parce qu'elle s'est rendu compte que l'alcool consommé est très différent, fait maison et qu'il n'est pas aussi fort que les alcools industriels. Son arrivée au Tibet semble être un événement climacique du périple, réalisé 8 ans avant notre rencontre, elle souligne pendant l'entretien le bonheur qu'elle a à arriver dans ce lieu qu'elle a fantasmé en regardant des films. Elle en témoigne en insistant sur l'adverbe spatial « *We are here !* ». D'ailleurs, alors même qu'elle a été assez laconique sur le début de son itinéraire dans le Yunnan, l'entretien se fait plus dense et plus détaillé dès lors qu'elle parle de son itinéraire tibétain. Elle prend le temps de me décrire les formes de village tibétains et des occupations de ses habitants pendant le nouvel an chinois. Elle souligne la présence de la police, qui l'a visiblement marquée.

Marie: So, after that place you went to Tibet?

Yuxi: Yes, it's not easy, no bus, no car, even in Tibet. But the first time we arrived in Tibet... (happy) "We are here" but it's also Chinese New Year, in Tibet also they have the new year so... on the street, nobody... for me I think. It's always no big city. Every city and every town had just one street so when we went there, no shops were open, just maybe one or two, or one of two restaurants open. On the street, Tibetan people they just sit down on the street and they have very new coats because it's new year but no anything. Also, there is the police...

Marie: The police and that's it.

Yuxi: Yeah

Marie So, you were in very remote area, very... just far away...

Yuxi: Yeah, yeah, yeah... so we couldn't even find a bus, because no bus go anywhere. So, we just find some place and say "Oh, maybe we stay here". And also, we met a guy, he just... he hitch-biked with... his dog and he was staying in that place for one week.

Marie : Donc, après cet endroit, tu es allée au Tibet ?

Yuxi : Oui, ce n'était pas facile, pas de bus, pas de voiture, même au Tibet. Mais la première fois que nous sommes arrivés au Tibet... (heureux) « Nous sommes là ! » mais c'était aussi le nouvel an chinois, au Tibet aussi ils ont le nouvel an alors... dans la rue, personne... pour moi je pense. Il n'y avait jamais de grande ville. Chaque ville et chaque village n'avait qu'une seule rue, alors quand nous y sommes allés, aucun magasin n'était ouvert, juste un ou deux, ou un ou deux restaurants ouverts. Dans la rue, les Tibétains s'asseyaient et portaient des manteaux tout neufs parce que c'était le nouvel an, mais il n'y avait rien. Il y a aussi la police...

Marie : La police et c'est tout.

Yuxi : Oui

Marie : Vous étiez donc dans une région très reculée, très... très loin...

Yuxi : Oui, oui, oui... alors on ne pouvait même pas trouver de bus, parce qu'il n'y avait pas de bus nulle part. Alors on a trouvé un endroit et on s'est dit "Oh, peut-être qu'on va rester ici". Et aussi, nous avons rencontré un gars, il a juste... il a fait de l'auto-stop avec... son chien et il est resté dans cet endroit pendant une semaine.

Elle précise aussi qu'elle commence à fréquenter des endroits où il n'existe aucun service touristique et qu'elle apprend à demander à se loger chez l'habitant, à demander si une voiture peut l'amener à son point suivant. Elle s'adapte au confort spartiate des maisons tibétaines rurales et de leurs toilettes extérieures. Elle apprend à improviser pour se déplacer en dehors des grands itinéraires touristiques. C'est dans ce cadre de cette mobilité qu'elle modifie aussi sa façon de se déplacer, en faisant du stop puisque c'est le seul mode de transport qui permet d'atteindre les zones reculées qu'elle désire visiter.

B. « GET YOU KICKS, ON ROUTE 318 ! » FAIRE DU STOP SUR LES ROUTES TIBETAINES

Considérant que la jeunesse chinoise est très connectée et pourrait trouver via des applications les moyens de se véhiculer et la réputation de danger que véhicule le stop, il peut sembler étonnant et inattendu que cette pratique soit prisée par la jeunesse chinoise qui fait du *backpacking*.

Cette pratique, née dans les années 1920 aux Etats-Unis, s'est popularisée à partir des années 1950 avec les récits de Kerouac sur la *Beat Generation* qui privilégie cette façon de se déplacer. Elle donne une identité à ceux qui le pratique et véhicule par ailleurs des valeurs sociales et politiques (liberté, nomadisme, aventure, découverte) à partir des années 1960 en plein dans les mouvements de contre-culture :

Functioning as an integrative force, it knitted geographically dispersed people together in an alternative life trajectory, producing feelings of 'trust', and mutual consideration amongst a generational phenomenon we call the counterculture (1965–1975). [...] As obligations to custom and tradition broke down, the practice provided new avenues for people to be part of a generational movement unmediated by the family, traditional communities, institutions or economic trade relations. An alternative form of cultural participation associated with freedom, anti-establishment nomadism, adventure, escape and discovery established hitchhiking as normal, acceptable and even pleasurable (Chesters and Smith 2001), the practice coming 'to be associated with different ways of being and thinking, and different ethics, aesthetics and ecologies' (Cresswell and Merriman 2011: 6)⁵⁴ » (O'Regan 2013, p. 40)

D'aucuns disent que c'est un art (Lingxu Zhou 2020), d'autre un mouvement générationnel (O'Regan 2013), mais l'auto-stop est et reste encore aujourd'hui une façon de se déplacer sans contrôle institutionnalisé qui est né justement du désir de se déplacer pour se mettre en contact avec l'autre sans médiation familiale ou institutionnelle.

Malgré son déclin dans les années 1980, largement lié à l'accession des jeunes aux voitures peu chères, ce phénomène est en pleine résurgence en Europe (O'Regan 2012) mais aussi en Chine (Gao, Cohen et Hanna 2020; Lingxu Zhou 2020). C'est particulièrement vrai au Tibet où les infrastructures de transport collectif comme le train sont peu développées et chères. L'avion, mode de transport également coûteux ne permet pas non plus de faire l'expérience du territoire et des distances et enfin les réseaux de bus ne desservent que les agglomérations. Le stop est donc l'un des seuls modes de déplacement qui permette au pratiquant d'accéder à tout le territoire. Au moins six des participants à l'enquête, toutes des filles, ont pratiqué le stop au Tibet, au Qinghai ou au Sichuan.

Durant son voyage du Yunnan vers le Tibet (carte 7), Yuxi a adapté sa manière de se déplacer au territoire tibétain. Elle avait un peu planifié d'en faire parce qu'elle a vu une émission de télévision qui suivait deux jeunes faisant du stop de Beijing à Berlin. Elle s'est dit qu'elle en était capable même si elle a eu des doutes la première fois qu'elle en a fait.

⁵⁴ Fonctionnant comme une force d'intégration, elle a connectée des personnes dispersées géographiquement dans une trajectoire de vie alternative, produisant des sentiments de « confiance » et de considération mutuelle au sein d'un phénomène générationnel que nous appelons la contre-culture (1965-1975). [...] Au fur et à mesure que les obligations envers la coutume et la tradition se sont effondrées, la pratique a fourni de nouvelles voies pour que les gens fassent partie d'un mouvement générationnel sans médiation par la famille, les communautés traditionnelles, les institutions ou les relations commerciales économiques. Une forme alternative de participation culturelle associée à la liberté, au nomadisme contestataire, à l'aventure, à l'évasion et à la découverte a établi l'auto-stop comme normal, acceptable et même agréable (Chesters et Smith 2001), la pratique venant « d'être associée à différentes manières d'être et de penser, et différentes éthiques, esthétiques et écologiques » (Cresswell et Merriman 2011 : 6)

Yuxi: TV... TV shows... some people they travel a lot then you see the world is quite different. Also, for my first travel by myself is from Yunnan to Tibet to Lhasa, hitch-hike

Marie: Hitch-hike

Yuxi: Yeah, yeah... because before I watched a TV Show. Its name... It's a guy, two guys, they just hitch-hike from Beijing to Berlin, in Germany. Just hitch-hike so... I think it's from there.

Marie: And so you were like... I can do it.

R4: Not sure... actually not sure! (laugh) The first time I was on the road I was not sure someone would take me. But after that it's ok

Yuxi : LA TÉLÉVISION... Les émissions de télévision... certaines personnes voyagent beaucoup et voient alors le monde différemment. Pour mon premier voyage, j'ai fait du stop du Yunnan au Tibet, jusqu'à Lhasa.

Marie : En auto-stop ?

Yuxi : Oui, oui... parce qu'avant, j'ai regardé une émission de télévision. Son nom... C'est un type, deux types, qui font du stop de Beijing à Berlin, en Allemagne. Ils font de l'auto-stop... Je crois que ça vient de là.

Marie : Et tu t'es dit... Je peux le faire.

R4 : Pas sûr... en fait pas sûr ! (rires) La première fois que j'ai pris la route, je n'étais pas sûre que quelqu'un m'emmènerait. Mais après ça, ça a été.

Dans la vallée du Nujiang au Yunnan, elle prenait surtout le bus et elle s'est mise au stop en arrivant au Tibet pour atteindre des endroits reculés qu'elle aime fréquenter. Elle va jusqu'à monter dans des voitures sans vraiment savoir où elles vont comme elle le dit dans l'extrait suivant. Elle commence même à gagner en efficacité dans sa recherche de transport puisqu'elle demande directement aux habitants si une voiture se rend à son point suivant :

Marie: Did you try to hitch hiked before?

Yuxi: Before yes...

Marie: It works well?

Yuxi: Yeah, yeah, in Tibet and also in Xinjiang, it works very well. But in the city, I'm not sure, I think no. Because in Tibet, always... they say if you walk in the road, they will stop and ask "Where are you going, what happen?" And they will take you to...

Marie: Nice. And uh... you stayed in the village for how long?

Yuxi: No, no, no, we just find a place then we go the restaurant to eat some food and before we just ask the Tibetan people... "Oh, we want to go to the next place «Do you have a bus or if there is some bus just let us know". And then when we finished, then we come back, one guy come to say "oh, now there is a bus but they go that place maybe you can go together". Then we got in the bus. [...] Car, car... it was a car.

Marie : As-tu déjà essayé de faire de l'auto-stop ?

Yuxi : Avant oui...

Marie : Ça marche bien ?

Yuxi : Oui, oui, au Tibet et aussi au Xinjiang, ça marche très bien. Mais en ville, je ne suis pas sûre, je pense que non. Parce qu'au Tibet, toujours... ils disent que si tu marche sur la route, ils s'arrêteront et demanderont "Où vas-tu, que s'est-il passé ?". Et ils vous emmènent à...

Marie : Très bien. Et euh... tu es restée au village pendant combien de temps ?

Yuxi : Non, non, non, nous avons juste trouvé un endroit, puis nous sommes allés au restaurant pour manger un peu et avant nous avons juste demandé aux Tibétains... « Oh, nous voulons aller là. Y a-t-il un bus ou s'il y en a un, faites-le nous savoir ». On a fini de mangé, nous sommes retournés et un homme est venu nous dire : « Oh, il y a un bus, mais il va à cet endroit-là, peut-être pourriez-vous y aller ensemble ». Nous sommes donc montés dans le bus. [...] Voiture, voiture... c'était une voiture.

Fang est sans doute celle qui a la plus grande expérience de stop au Tibet, elle a commencé à Litang sur la fameuse route 318 pour se rendre à Lhasa (Carte 9). Elle est ensuite partie plusieurs mois au Népal et en revenant, elle est repartie en stop de Lhasa sur la G219 qui va jusqu'à Yecheng au

Xinjiang. Elle fait toujours du stop en binôme ou en trinôme même si elle voit bien que c'est plus difficile de se faire embarquer à trois. Son expérience de stop lui a permis d'en faire au Xinjiang, une région autonome avec une réputation beaucoup plus dangereuse que le Tibet. Elle s'est rendue en stop à la frontière pakistanaise à deux pas du K2 et du corridor de Wakhan sans pour autant traverser la frontière.



CARTE 9 : LE TOUR DE FANG DES RÉGIONS AUTONOMES OCCIDENTALES DE CHINE

Li a profité de ses congés hivernaux de l'université pour aller faire un volontariat au Qinghai. A la fin, elle s'est rendue au Tibet en stop parce que la difficulté de l'expérience et sa capacité à y arriver seule et sans aide lui plaisait.

Zhiruo, elle, avait prévu de faire de multimodalité : train, bus, stop pour réaliser son itinéraire de 50 jours sur les marches tibétaines du Sichuan et du Qinghai après son *Gaokao*. Son itinéraire minutieusement planifié via *Google Maps* (alors autorisé en 2008), vole en éclat lorsque le groupe s'aperçoit que cela ne fonctionne pas, « ils suivaient la route, mais pas le tempo » :

L'expérience spatiale de Zhiruo, de Fang et de Yuxi rappelle le concept de *pulse* (pulsation) cher à la *Beat Generation* américaine. Ce concept, un terme emblématique du travail littéraire de Kerouac,

désigne la recherche d'un rythme intérieur instaurant un nouveau rapport au temps et notamment au présent grâce à l'expérience de la route. Le temps se suspend ou devient évanescent puisque le franchissement de l'espace ne peut plus être chronométré par les GPS, comme on a l'habitude de le faire au quotidien. En acceptant de ne plus avoir de marqueurs de temporel, en prenant la route, les voyageurs suspendent le temps.

J'ai l'impression que quand nous sommes privés de marqueurs temporels, réunion, rendez-vous, habitude alors notre perception du temps s'émousse comme si la conscience que nous avons du temps supposait qu'on ait des occupations. Et quand on a du temps devant, quand on n'est pas rythmé comme on l'est d'habitude, et bien on a l'impression que la notion de temps devient évanescence.
(Etienne Klein, 03/09/ 2022, France Inter)

La route invite le voyageur à l'accueil de l'évènement et à la spontanéité. Zhiruo prend conscience que le voyage ne se déroule pas selon la pulsation du départ du fait du décalage qu'elle ne pouvait pas anticiper entre la planification du voyage et la réalité de la route, de l'espace euclidien. La matérialité de cette réalité se rappelle vivement à elle du fait qu'à l'instar de Kerouac, elle utilise tous les moyens de transport à sa disposition en fonction de ce qui l'amène là où elle veut aller, ou, là où elle se laisse aller au gré des opportunités de la route et des rencontres. Yuxi fait la même expérience du présent lorsqu'elle est bloquée dans les villages tibétains sans savoir quand viendra la prochaine voiture ni même où elle ira. Dans cette spontanéité de la route et de l'accueil de l'évènement, l'individu est amené à se « dé-couvrir en permanence et de se dé-saisir en permanence » (Merleau-Ponty in *Ibid.*, p. 890).

Il y a donc bien une quête de soi par la route même si, comme l'affirme Merleau-Ponty, celle-ci est impermanente puisqu'elle s'enfuit dès que la route continue. Et cette quête ne s'inscrit pas n'importe où, elle s'inscrit dans les territoires de l'ouest de la Chine construits comme des espaces hétérotopiques.

C. DALI, LA VALLEE DU NUJLANG, LE TIBET : DES HETEROTOPIES CHINOISES

Il semble que l'attrait qu'exercent les lieux et itinéraires himalayens qui passent, entre autres par le Yunnan et le Tibet, peuvent être des hétérotopies pour les *backpackers* chinois. L'hétérotopie est un concept proposé par Michel Foucault dans un texte intitulé *Des espaces autres* datant de 1984. Il pose que dans un monde fait d'emplacements qu'il entend comme étant des « relations de voisinage entre points ou éléments », il en existe qui « ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tels qu'ils suspendent neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent par eux, désignés, reflétés ou réfléchis. » (Foucault 2014, p. 755). L'un de ces emplacements est l'utopie, c'est un emplacement sans localisation réelle, ce sont des espaces imaginaires. L'autre emplacement est l'hétérotopie. Foucault la définit ainsi :

« Il y a également, et ceci dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels qui l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies » (Ibid., p. 755-756)

Les hétérotopies sont en fait des lieux exceptionnels propices aux transformations de l'individu (Ninnis 2014). Dans le texte de Foucault, la plupart des exemples d'hétérotopie qu'il propose sont des lieux génériques : le bateau, le théâtre, le cimetière, la maison close mais il est possible qu'un territoire localisé présente toutes les caractéristiques de l'hétérotopie comme la vallée du Khumbu au Népal (Jacquemet et Faulon 2015).

L'hétérotopie présente plusieurs caractéristiques.

D'abord, tous les groupes humains produisent des hétérotopies (1), des sociétés primitives aux sociétés de la modernité. Dans les sociétés primitives, il existe des hétérotopies de crise pour les individus en crise, notamment les adolescents. Ainsi, les hétérotopies de crise seraient les lieux où se déroulerait les rites de passages décrit par Van Gennep et Turner (Van Gennep 1909; Turner 1969). Les sociétés contemporaines génèrent plutôt ce qu'il appelle des hétérotopies de la déviation afin d'y placer les individus au comportement déviant par rapport à la norme sociale.

Une hétérotopie est labile car elle peut fonctionner de manière différente selon les époques et les besoins de contre-lieux de la société qui l'institue.

Ensuite, l'hétérotopie juxtapose, en un seul lieu plusieurs emplacements incompatibles (3). L'hétérotopie ouvre des hétérochronies (4) c'est-à-dire des mesures du temps différentes du temps conventionnel. Les individus y sont alors en rupture avec leur temps conventionnel du quotidien. L'hétérotopie implique aussi un contrôle de l'espace (5) par des systèmes de fermeture et d'ouverture, qui l'isolent mais le rendent aussi pénétrables moyennant la soumission à des « rites et à des purifications » (Foucault 2014, p. 760). Enfin, les hétérotopies exercent une fonction (6), celle d'être à l'extrême opposé des espaces de la vie quotidienne, celle de « créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée » (Ibid., p. 761).

1/ Le Tibet est une hétérotopie globale, occidentale (Ninnis 2014), indienne et chinoise aussi, il exerce un attrait très fort sur la jeunesse chinoise en cours ou en fin d'étude qui y déploie des pratiques sportives et mobilitaires qui s'apparentent au rite de passage

Marie: *So you said you were interested in Tibetan culture...*

Zbiruo: *Kind of... yeah... I think it holds an attraction for me but...*

Marie: *Why?*

Zbiruo: *Because the medium... the medium... they just... you know the youth is very easily affected by the internet, they have propaganga or whatever to promote tourism in Tibet... They say it's like a paradise life, it's unique, it will purify your heart or whatever...*

Marie: *On the internet?*

Zbiruo: *Yes, so that's the place you should go. Internet, every child, every kid dreams to go to Tibet... even now, I still haven't been there....*

Marie: *You haven't been?*

Zbiruo: *Yes! That's true... all these areas around here, I haven't been...*

Marie: *But you said propaganda, this is a strong word...*

Zbiruo: *Not propaganda... it's like a strong promotion of Tibet because I did some volunteer job in India, in Dharamsala and there they describe tourism is kind of curious because, business in Tibet is propaganda, they way to... the way to... to exploit Tibetan people*

Marie : *Tu as donc dit que tu t'intéressais à la culture tibétaine...*

Zbiruo : *En quelque sorte... oui... Je pense qu'elle m'attire, mais...*

Marie : *Pourquoi ?*

Zbiruo : *Parce que les média... les média... ils ont juste... vous savez la jeunesse est très facilement influencée par l'Internet, ils font de la propagande ou quelque chose comme ça pour promouvoir le tourisme au Tibet... Ils disent que c'est comme une vie paradisiaque, que c'est unique, que ça purifie le cœur ou autre...*

Marie : *Sur Internet ?*

Zbiruo : *Oui, ils disent que c'est là qu'il faut aller. Sur Internet, tous les jeunes rêvent d'aller au Tibet... même maintenant, je n'y suis toujours pas allée....*

Marie : *Tu n'y es pas allée ?*

Zbiruo : *Non ! C'est vrai... toutes ces régions autour d'ici, je n'y suis pas allée...*

Marie : *Mais tu as dit propagande, c'est un mot fort...*

Zbiruo : *Ce n'est pas de la propagande... c'est comme une forte promotion du Tibet parce que j'ai fait du bénévolat en Inde, à Dharamsala, et là-bas ils décrivent le tourisme d'une manière assez curieuse parce que les affaires au Tibet, c'est de la propagande, c'est le moyen de... le moyen de... d'exploiter le peuple tibétain.*

2/ L'hétérotopie est une sorte de point focal de l'histoire. Ses fonctions et le sens que les sociétés lui donne sont amenées à se modifier au cours du temps. En retour, elle modifie les individus qui passent au travers d'elle. L'hétérotopie tibétaine et certains lieux du Yunnan présentent bien cette caractéristique, tour à tour des lieux de pauvreté qu'il faut développer pour le gouvernement, des territoires mythiques et mystiques de l'Hindouisme, du Bouddhisme, Bön et Jainisme et maintenant des paradis terrestres pour les touristes et *backpackers* du monde entier.

3/ Elle juxtapose plusieurs espaces incompatibles dans l'espace réel. L'hétérotopie n'est donc pas seulement un espace physique mais aussi un espace de représentations et celles-ci sont nombreuses sur l'espace qu'est le Tibet.

4/ Les hétérochronies au Tibet sont évidentes du fait des nombreuses religions et mythologies localisées en divers endroit de ce territoire. Les voyageurs chinois témoignent de la rupture totale du temps dont ils font l'expérience au Tibet. Cet espace semble avoir pour effet de suspendre le temps tant le voyageur peut faire l'expérience de temps différents. Les témoignages de Yuxi et Mei

vont dans ce sens. De même à Dali, l'expérience de marcher dans une vieille ville fortifiée en pierre, plonge les individus qui y déambulent dans une Chine qui n'existe plus. C'est d'ailleurs là que se situe la clé de l'attractivité de ces villes (Dali, Lijiang, Shuhe), l'impression d'être dans une Chine ancienne.

Marie: What do you do when you are in Lhasa?

Yuxi: Lhasa... every day when we wake up, we just go to maybe... Dazhao Si (Jokhang Temple), it's a temple very important in Lhasa. Every day, people walk around. We go there to... maybe to... just, they have a lot of small street and go to eat. And don't know what we do... But if... the time in Lhasa is... is, I don't know how to say?

Marie: Slow?

Yuxi: Very slow... if you stay in a place, you just do nothing, just walk around, you will feel... "ok... what should I do? I should do something... I cannot do that, I cannot do that." But in Lhasa, it's ok...

Marie : Que fais-tu lorsque tu es à Lhassa ?

Yuxi : Lhassa... tous les jours quand on se réveillait, nous allons peut-être... au Dazhao Si (Temple Jokhang), c'est un temple très important à Lhassa. Tous les jours, les gens s'y promènent. Nous y allons pour... peut-être pour... juste, ils ont beaucoup de petites rues et on va manger. Et je ne sais pas ce que nous faisons... Mais si... le temps à Lhassa est... est, je ne sais pas comment dire ?

Marie : Lent ?

Yuxi : Très lent... si vous restez dans un endroit, que vous ne faites rien, que vous vous promenez, vous vous sentirez... "Ok... qu'est-ce que je dois faire ? Je devrais faire quelque chose... Je ne peux pas rien faire, je ne peux pas rien faire." Mais à Lhassa, c'est bon...

Mei découvre aussi avec étonnement que ne rien faire est acceptable. Au début, elle a du mal à accepter et à comprendre, elle pense qu'elle doit faire quelque chose de sa journée : faire de l'argent, rendre les gens heureux. Et puis, peu à peu, elle se laisse aller à prendre le temps, à ne rien presser et à laisser venir.

5/ Ce sont des espaces très contrôlés où la circulation est régulièrement entravée. L'expérience du contrôle de la mobilité est permanente dans les espaces visités. Xiang est restée un mois à Lhassa, elle a donné un coup de main dans l'auberge de jeunesse où elle résidait et elle se souvient du contrôle exercé sur la libre-circulation des corps à Lhassa.

Xiang: uh... it's a part of and you have to take your ID card with you anytime, because you will be check with it

Marie: Like check-post.

Xiang: again and again and again

Marie: Really?

Xiang: Yeah and every time when you go out of the city you are going to be checked for one time and I even was checked eight times one day. It's almost on the border so... It's a very interesting experience.

Xiang : euh... ça fait partie de... et tu dois prendre ta carte d'identité avec toi à tout moment, parce que tu seras contrôlé avec.

Marie : Comme un poste de contrôle.

Xiang : Partout, tout le temps

Marie : Vraiment ?

Xiang : Oui, et chaque fois que tu sors de la ville, tu es contrôlé. Une fois, j'ai même été contrôlé huit fois dans la même journée. C'est presque à la frontière, alors... C'est une expérience très intéressante.

En outre, on ne va pas au Tibet en voyage itinérant sans préparation préalable, car l'altitude, des routes dangereuses et son climat extrême, sont des éléments pris en compte avant même le déplacement. Mei en témoigne avec le handicap physique qu'a généré l'altitude couplée au froid lorsqu'elle est arrivée au Tibet.

Marie: How long did you stay in Tibet ?

Mei: A little bit more than one month...

Marie: How did you like Tibet? Where did you stay in Tibet?

Mei: It was winter so my... I actually during that time, my body condition was really bad. I start to have a stomach ache. And I have a headache easily and I feel very very cold always... always. It makes me feel it's impossible I go around so I just stayed in Lhassa.

[...] Mei: no one... In beginning, first the thing I need to face is hum... the how to say. I have been so high altitude. Dali is like one 1500 and here is 3000 something, 4000. It was really a big thing for me. Like for ten days, I don't have good appetite; I eat really small, little food and I could move a lot. I couldn't be like laughing hard or anyway, just need to be very careful. Anything about oxygen need to be careful. I'm like half alive

Marie : Combien de temps es-tu restée au Tibet ?

Mei : Un peu plus d'un mois...

Marie : As-tu aimé le Tibet ? Où as-tu séjourné au Tibet ?

Mei : C'était l'hiver, alors mon... En fait, à cette époque, j'étais mal en point. J'ai commencé à avoir mal à l'estomac. J'ai facilement mal à la tête et j'ai toujours très froid... toujours. J'avais l'impression qu'il m'était impossible de me déplacer, alors je suis restée à Lhassa. [...] Au début, la première chose à laquelle je dois faire face, c'est l'hum... la façon de le dire. J'ai connu l'altitude. Dali, c'est 1500 mètres et ici, c'est 3000 ou 4000 mètres. C'était vraiment énorme pour moi. Pendant dix jours, je n'ai pas eu d'appétit, j'ai mangé très peu et je n'ai pas pu bouger beaucoup. Je ne pouvais pas rire fort ou quoi que ce soit d'autre, je devais juste faire très attention. Pour tout ce qui concerne l'oxygène, il faut faire attention. J'étais à moitié vivante

On n'entre pas au Tibet comme dans un moulin et les *backpackers* le savent. Entrer dans un espace d'hétérotopie nécessite de passer différents stades de préparation et de transformations afin d'y accéder. Haïmei a quitté son travail, s'est équipée pour le froid, n'a pas dit à sa famille qu'elle partait pour le Tibet et a accepté l'idée de ne pas savoir quand son voyage se terminera. Tous ces éléments participent de la préparation préalable à l'entrée dans l'hétérotopie.

6/ Les fonctions du territoire tibétain dans sa configuration hétérotopique sont multiples. Les *backpackers* viennent y chercher plusieurs choses. Ils espèrent que ce territoire les transformera à plusieurs niveaux. Ils viennent d'abord se former au voyage en solitaire, ils viennent tester leur capacité à ne dépendre que d'eux-mêmes en même temps qu'ils testent de nouvelles façons de tisser des relations fugaces ou plus profondes avec des étrangers (par le biais du stop par exemple). Ils viennent aussi tester leur capacité à gérer une altérité plus ou moins forte en s'écartant des sentiers battus par le tourisme. Finalement, les lieux du Tibet et du Yunnan permettent aux *backpackers* de déployer d'autres manières de faire avec l'espace, de changer, temporairement leur mode d'être pour entre-apercevoir d'autres modes d'habiter possible et d'autres rythmes de vie. Cette formation et transformation est possible par la création d'un « space loaded with

representations and haunted by fantasy that is played out in the physical relationship that the individual has to the space⁵⁵ » (Ninnis 2014, p. 149).

CONCLUSION

On a vu dans ce chapitre que devenir un individu mobile même pour des gens issus des classes moyennes supérieures en Chine n'a rien d'évident. Du fait d'une sédentarité forcée pendant la seconde moitié du 20^e siècle et d'un système social qui a tardé à accorder les congés payés aux salariés chinois, une grande majorité des participants passe par un apprentissage nécessaire de la mobilité car très peu d'entre eux ont voyagé pendant l'enfance ou l'adolescence. L'apprentissage se déroule d'abord en Chine une fois l'individu entré à l'université. Les congés universitaires, plus longs, sont des temps qui permettent effectivement de partir plus longtemps avec l'esprit plus libre dans la mesure où les examens se tiennent souvent avant les vacances. Généralement issus des grands centres urbains du pays, les *backpackers* choisissent, pour leur première destination des régions du sud ou de l'ouest du pays qui présentent un fort différentiel d'altérité par rapport à leur lieu de vie comme le Yunnan ou le Tibet. Dans ces provinces, les villes y sont de tailles réduites, de nombreuses minorités y vivent, les paysages y sont spectaculaires, la vie est moins frénétique que dans les métropoles chinoises. Ces deux territoires comptent de nombreux lieux touristiques, aux nombreuses infrastructures (hôtels, gare, points d'informations, restaurants, services), mis en tourisme par les autorités chinoises qui offrent à l'individu l'assurance de ne pas être trop perdu, en cas d'altérité trop forte.

Cette tension entre loin et proche, incarnée dans ces territoires autorise les expérimentations de toutes sortes comme la pratique du stop et permet aux individus de gagner en confiance dans leur capacité à se mouvoir dans l'espace. En parallèle, dans ces territoires où la culture dominante n'est plus han, ou plus seulement han, ils franchissent un horizon d'altérité (Lazzarotti 2005) tout en restant en Chine ce qui leur permet d'envisager une mobilité en terre étrangère. Ces espaces ont donc une fonction de passeurs d'altérité (Sacareau 2011).

Enfin, ces territoires sont des hétérotopies qui peuvent être envisagés comme des marges. Les territoires de marge sont caractérisés par :

« la mise à l'écart, la ségrégation ou la relégation. Mais ils sont aussi, simultanément, des lieux autres ; ils se construisent sur un refus de la norme et une certaine liberté vis-à-vis du cadre social dominant. On ne peut donc plus les considérer d'emblée en négatif ; c'est un construit social complexe qui laisse place à plusieurs représentations oscillantes entre les idées de mise à l'écart et de non-conformité. » (Depraz 2017, p. 26).

⁵⁵ Un espace chargé de représentations et hanté par les fantômes qui se déroule dans la relation physique que l'individu a avec l'espace.

Le Yunnan et le Tibet doivent être pensés comme des marges non pas parce que ce sont des espaces qu'on associe seulement aux inégalités, aux minorités et à la pauvreté, mais parce qu'ils sont aussi des espaces de relâchement des normes sociales chinoises, du contrôle des corps. Ce sont, pour les *backpackers* des espaces interstitiels présentant toutes les caractéristiques de l'hétérotopie où il est possible d'explorer d'autres manière de faire avec l'espace, d'autres voies et d'autres soi. Les *backpackers* par leurs pratiques spatiales dans ce qu'ils considèrent comme des marges cherchent à vivre une expérience de la marginalité en se mettant à l'écart de leur rapport sociaux du quotidien et de la norme sociale chinoise (Séchet et Zeneidi 2017).

CHAPITRE 4. FRANCHISSEMENT DE LA FRONTIERE : LES ITINERAIRES TOURISTIQUES DES *BACKPACKERS* CHINOIS DANS LE MONDE

Quand vous traversez la frontière à Nogales Arizona, des douaniers américains très sévères – certains ont un visage terreur, et de sinistres lunettes cerclées d'acier – viennent fouiller vos bagages de Beat, en quête du scorpion qui se gausse des lois. – Vous attendez patiemment – il faut toujours être patient en Amérique – au milieu de ces policiers qui n'en finissent pas, avec leurs interminables lois contre (jamais de lois pour). – Mais à partir du moment où vous passez la petite porte grillagée pour entrer au Mexique, vous avez l'impression de fuir l'école, comme quand vous disiez à l'institutrice que vous étiez malade et qu'elle vous répondait que vous pouviez rentrer chez vous, à deux heures de l'après-midi !! – Vous avez la même impression que le dimanche matin, après la messe quand vous enlevez votre beau costume pour enfiler votre salopette avachie, usagée et si légère ; et vous allez jouer – vous regardez autour de vous et vous voyez des visages heureux et souriants, ou le visage sérieux et grave d'amantes, de pères et de policiers soucieux, et vous entendez la musique de la cantina en face du petit jardin public plein de ballons et de cerceaux à clochettes.

[...] C'est une impression extraordinaire de pénétrer sur cette Terre Pure, surtout qu'elle est si près de la face desséchée de l'Arizona et du Texas, et aussi de tout le Sud-Ouest – mais vous pouvez l'éprouver, cette impression, cet état d'âme de fellah que vous inspire la vie, cette gaieté intemporelle d'un peuple qui ne se soucie pas des grands problèmes de la civilisation et de la culture – vous pouvez l'éprouver aussi presque partout ailleurs, au Maroc, dans toute l'Amérique latine, à Dakar, chez les Kurdes.

Jack Kerouac, Le fellah du Mexique, 1960

INTRODUCTION

Si le territoire chinois est généralement le lieu d'expérimentation des premières mobilités touristiques en autonomie, quelques exceptions existent, les modalités de franchissement de la frontière varient selon les individus. Car franchir la frontière nationale seul ou entre amis pour la première fois n'est pas une chose anodine dans un pays où la possibilité de partir à l'étranger pour faire du tourisme est relativement récente. J'exposerai dans ce chapitre les différentes modalités du premier départ à l'étranger et du passage de la frontière que m'ont relatées les participants à l'enquête après avoir rappelé les grandes lignes de la mondialisation touristique de la Chine. Ensuite à partir d'un terrain d'étude dans la vallée de la Trisuli, là où se trouve la seule frontière ouverte en la Chine et le Tibet, je raconterai ce passage d'un territoire à l'autre et ce qu'il produit pour ceux qui choisissent de passer par la terre plutôt que par les airs.

I. LES MODALITES DE PASSAGES DE LA FRONTIERE : ENTRE PREPARATION ET COUP DE TETE

1. POUVOIR PARTIR : UNE MONDIALISATION TOURISTIQUE SOUS CONTROLE

Tout comme pour le tourisme intérieur, l'État est à la manœuvre pour organiser l'ouverture de ses frontières pour ses ressortissants. Peyvel (2017) le rappelle, « Les États jouent un rôle fondamental dans la mondialisation du tourisme. D'un point de vue juridique, ils délivrent passeport et visas, filtrant ainsi tourisme émetteur comme récepteur. [...] Les États ont les moyens d'encourager comme de décourager cette mobilité » (p. 82). Cela, le comité central du parti communiste l'a bien compris ! Cependant Arlt (2006) démontre aussi dans son livre sur l'histoire du tourisme international chinois que quelques ressortissants chinois ont commencé à faire du tourisme international bien avant que cela ne soit officiellement autorisé. Utilisant les failles du système pour voyager, ils ont forcé le gouvernement à regarder en face le phénomène et de fait à l'encadrer (*Ibid.*).

A. UNE PREMIERE PHASE DE LIBERALISATION SOUS CONTROLE

Jusque dans les années 2000, l'État chinois reste très frileux quant au développement du tourisme sortant (Wei, Wei, 2005 in Arlt, 2006) en rendant difficile l'obtention d'un passeport. Les premiers voyages à l'étranger autorisés par l'État en 1983 se déroulent vers Hong-Kong et Macau au motif de visite familiale via des entreprises touristiques étatiques. À partir de 1987, la *Chinese National Tourism Agency* (CNTA) accrédite une vingtaine de programmes de voyage avec certains pays frontaliers pour des visites d'une journée ou de quelques jours. Le succès est immédiat au point que les durées de séjour s'allongent et sortent des zones strictement frontalières (Descamps 2003).

Au début des années 1990, les visites familiales s'étendent à d'autres pays de la zone asiatique : la Thaïlande, la Malaisie, Singapour ou encore les Philippines, là où il existe une large diaspora chinoise. Ces mobilités ne sont pas reconnues par le gouvernement comme du tourisme ; il ne veut pas voir ce qu'elles sont vraiment c'est-à-dire une première forme de tourisme international. Cependant, deux dates marquent un tournant dans la politique chinoise à l'égard du tourisme international.

D'abord, en 1995, l'État invente un système d'accords diplomatiques bilatéraux nommé 'Approved Destination Status' (ADS). Désormais, afin de pouvoir recevoir des touristes chinois, les pays hôtes doivent signer avec le ministère des affaires étrangères cet accord qui autorise des chinois auto-financés à voyager pour le plaisir sur leur territoire dans un groupe guidé avec un visa spécial (Arlt 2006). Dans les années 2000, seuls les pays ayant signé un ADS pouvaient promouvoir la destination dans les grands médias chinois. La distribution aux pays de ce droit à accueillir des touristes chinois est assez singulier. La Chine fait, en effet, partie des seuls pays au monde à avoir une politique sur son tourisme sortant et non pas seulement entrant, et cela pour trois raisons :

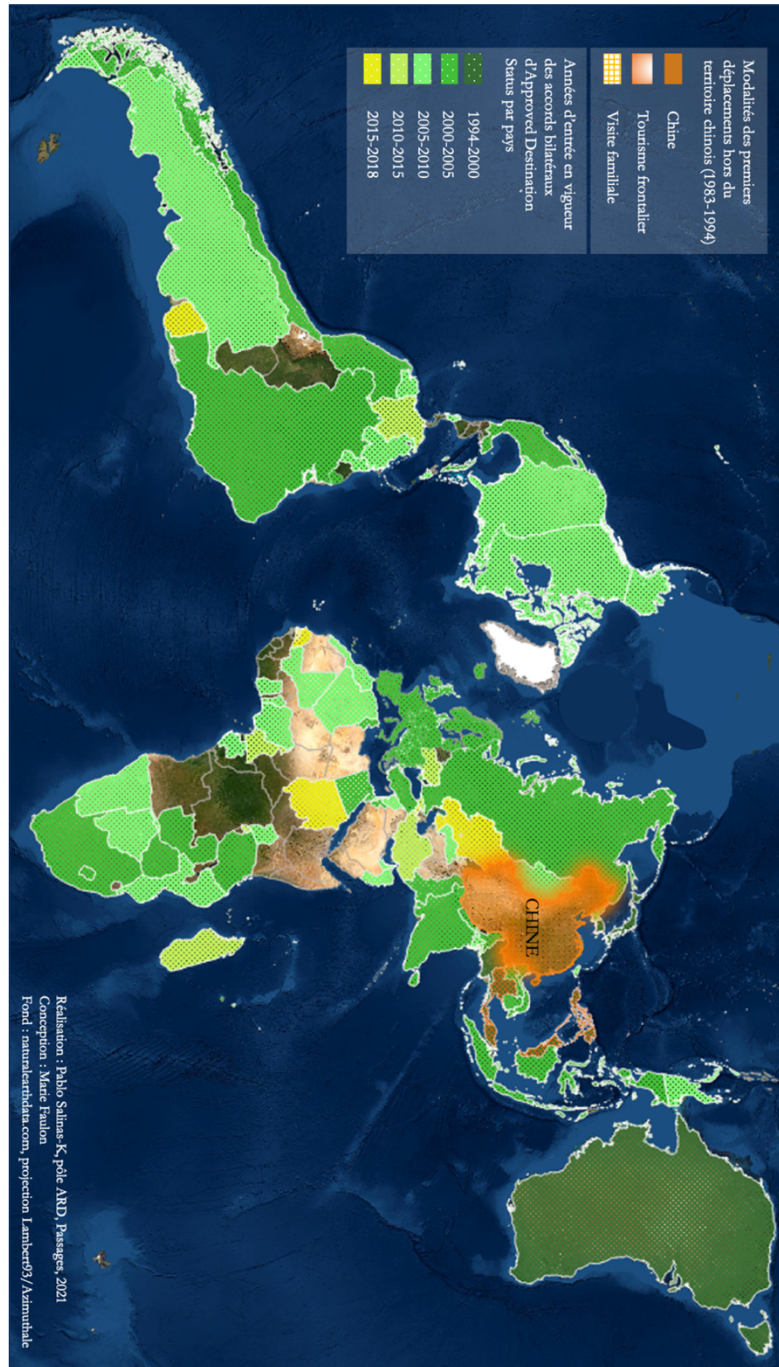
- Maîtriser la manière dont seraient reçus les touristes chinois dans les pays d'accueil (Taunay 2022)
- Contrôler les conséquences sur sa balance commerciale et monétaire
- Anticiper la manière dont ces voyages pourrait amener à la formation de nouvelles idées (Yuk Wah Chan 2006; Tse 2011).

Aujourd'hui, le système ADS permet à Beijing d'avoir un puissant instrument diplomatique de soft power (Dejean 2021; Taunay 2022; Honggang Xu, Ke et Young 2018). L'embargo touristique décidé par l'État chinois en 2017 vers la Corée du Sud suite à l'installation d'un système anti-missile américain en est un bon exemple. Il aurait coûté à l'économie coréenne 6,5 milliards de dollars américains selon le quotidien South China Morning Post (SCMP 2017). Plus récemment en 2019, Beijing cherchant à s'immiscer dans les présidentielles à Taiwan et notamment à empêcher la réélection de Tsai Ing-Wen du parti indépendantiste, a interdit aux voyageurs individuels de se rendre à Taiwan.

Ensuite en 1997, afin d'encadrer les départs toujours plus nombreux aux motifs de moins en moins « familiaux », le gouvernement promulge la '*Provisional Regulation on the Management of Outbound Travel by Chinese Citizens at Their Own Expense*'. Cette ordonnance se traduit par une simplification des procédures pour obtenir un passeport, pour changer de la monnaie et pour obtenir des visas (Arlt 2006). Ne pouvant qu'avoir accès à des destinations sans ADS, cette libéralisation des procédures

permet aux touristes d'obtenir un visa via les agences de voyage sans avoir à se déplacer dans les ambassades et les consulats.

Depuis 1995, date à laquelle les voyageurs internationaux chinois peuvent être comptabilisés comme des touristes, la Chine a progressivement ouvert le monde à ses ressortissants, via les accords d'ADS comme l'illustre la carte suivante (Carte 10).



CARTE 10 : L'OUVERTURE PROGRESSIVE DU MONDE AUX TOURISTES DE NATIONALITE CHINOISE DEPUIS 1983

B. EXEMPTION DE VISA ET FULLY INDEPENDANT TRAVELER (FIT) : MOTEUR DE LA CROISSANCE DU NOMBRE TOURISTES INTERNATIONAUX CHINOIS

Plus récemment, un double tournant diplomatique a permis d'accroître le nombre de touristes internationaux comme le montre la figure 4 qui retrace le nombre de touristes internationaux de nationalité chinoise dans le monde depuis 1995.

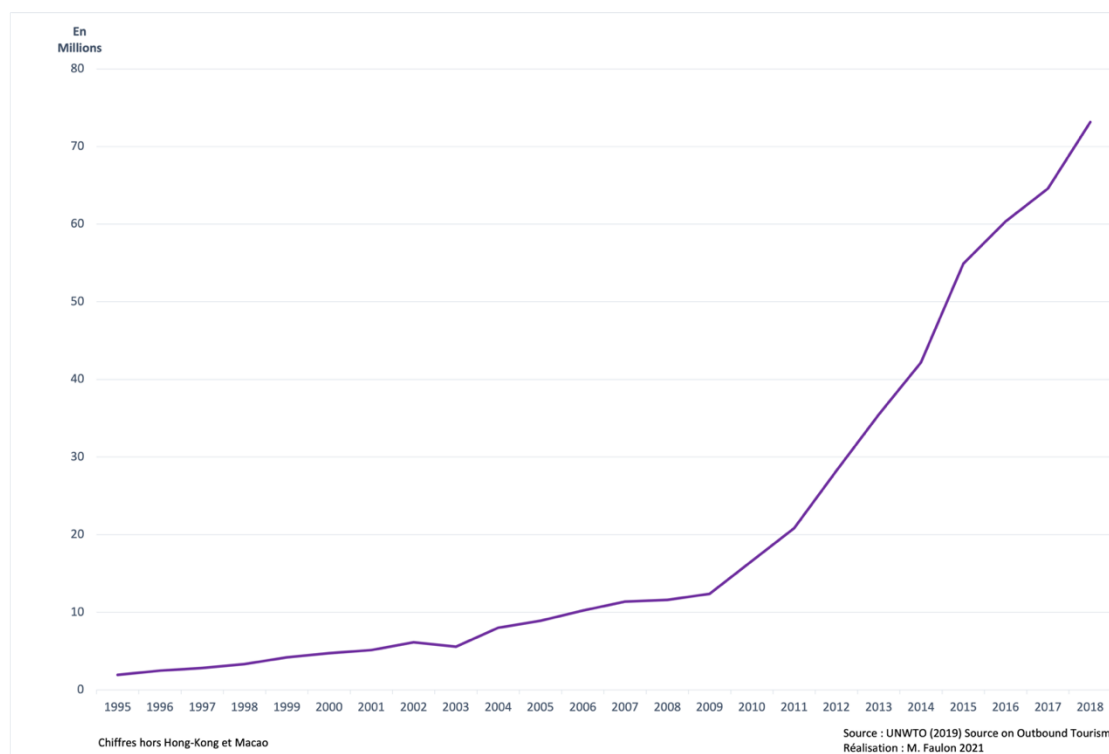


FIGURE 4 : COURBE D'EVOLUTION DU NOMBRE DE TOURISTES INTERNATIONAUX DE NATIONALITE CHINOISE

Le premier tournant est l'exemption de la demande préalable de visas. Certains pays ont fait le choix de leur accorder un « *visa-on-arrival* ». En 2006, date du premier index des passeports, seuls 18 pays accordaient aux citoyens chinois le « *visa-on-arrival* » ; la Chine était classée derrière le Laos, le Bangladesh et Haïti. En 2016, 50 pays leur accordaient ce type de visa. Aujourd'hui, 78 pays, dont une grande majorité en Asie, offrent la possibilité aux touristes chinois de recevoir un visa à l'arrivée dans le pays selon l'index des passeports produits par la société de consultant Henley (« Henley Passport Index 2008 to 2020 »). L'intérêt pour les pays de destination est simple : attirer cette clientèle riche qui consomme beaucoup. Ainsi la Thaïlande qui propose l'exemption de visa est le pays le plus fréquenté par les touristes chinois. Environ 10 millions par an s'y déplaçaient pour motifs touristiques avant la pandémie. Le gouvernement népalais, du fait de l'aide financière reçue pour la reconstruction du pays après le tremblement de terre de 2015 a fait le choix d'offrir le visa aux touristes chinois, qui le reçoivent à leur arrivée à la frontière qu'elle soit aérienne ou terrestre (« First batch of Chinese tourists get free visas » 2016). Les touristes chinois reçoivent gratuitement

un visa de quinze jours à leur arrivée à la frontière qu'elle soit aérienne ou terrestre puis peuvent l'étendre sur place moyennant rétribution.

Le deuxième tournant diplomatique relève de l'autorisation à voyager en autonomie ou « fully independent traveler⁵⁶ » selon la catégorie de l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT). Au début de la mondialisation touristique chinoise, les touristes étaient dans l'obligation d'acheter des voyages organisés à des agences de voyage d'État. Celles-ci travaillaient avec des agences réceptives étrangères validées dans l'accord d'ADS (Arlt 2006). Ce n'est désormais plus le cas et la catégorie des voyageurs autonomes est actuellement en forte augmentation selon l'institut de recherche sur le tourisme international chinois (« FITs drive Chinese outbound traveller growth in 2017 »). Cette libéralisation signifie donc une augmentation des voyages en autonomie hors groupe et permet l'émergence de nouvelles circulations touristiques qui modifient les profils des touristes et en conséquence les modalités de voyage et pratiques touristiques.

C'est ainsi que le nombre anecdotique de touristes chinois internationaux en 1995 passe à 73 millions en 2018 (carte 11). Ils représentent désormais 6% des flux mondiaux de touristes. Ils sont au cœur de l'attention de tous les organismes nationaux chargés de l'attractivité touristique dans la mesure où ils représentent surtout 16% des recettes mondiales liées au tourisme, soit 277 milliards de dollars dépensés sur le total des 1,7 trillions. En bref, ce sont des individus qui consomment dans la destination où ils se trouvent et l'OMT n'a de cesse de publier des guides sur la sociologie des touristes internationaux chinois et les pratiques touristiques qu'ils aiment à faire.

2. BREVE SOCIO-GEOGRAPHIE DES TOURISTES INTERNATIONAUX CHINOIS SELON L'ORGANISATION MONDIALE DU TOURISME

La part de marché que représentent les touristes internationaux chinois génère l'attention des agences nationales d'attractivité et des institutions mondiales pour la promotion du tourisme. C'est la raison pour laquelle, l'OMT publie régulièrement des rapports pour aider les destinations et agences réceptives à calibrer une offre qui plaise aux ressortissants chinois. Ils y dressent une sociologie des touristes et y proposent des lignes de conduites pour mieux appréhender cette nouvelle clientèle chinoise sur le marché du tourisme international.

A. SOCIOLOGIE DES TOURISTES INTERNATIONAUX CHINOIS

Ce rapport publié par l'OMT en 2019 à partir des données statistiques de la Chinese Tourism Academy (CTA) et du service des données du ministère de la culture et du tourisme chinois vient

⁵⁶ Voyageur en autonomie totale

contredire une sociologie monolithique du touriste chinois car c'est en fait une diversité de profils touristiques qui voyage (World Tourism Organisation 2019).

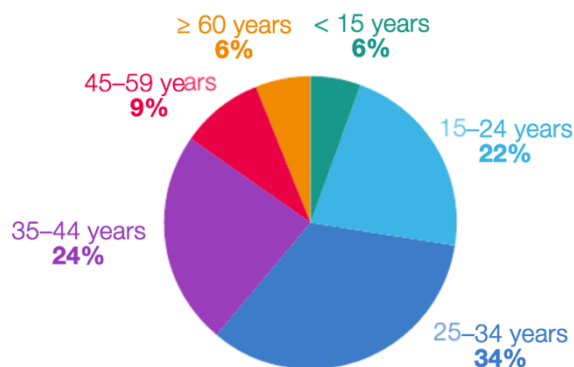
- Des touristes plutôt jeunes

D'abord, ce premier diagramme circulaire (Figure 5) montre qu'une large majorité du contingent de touristes internationaux sont jeunes : 56% des touristes ont entre 15 et 34 ans et 33% entre 35 et 44 ans. On peut interpréter le poids de ces deux tranches d'âge en postulant que puisque les trentenaires avaient une dizaine d'années lors de l'ouverture du pays au tourisme international⁵⁷, ils ont donc presque toujours connus un pays où il est possible de faire du tourisme en Chine et à l'étranger. Parmi eux, on compte plus de femmes (53%) que d'hommes (47%).

- Des individus éduqués

Ensuite, ce sont des touristes plutôt éduqués, une grande partie d'entre eux (53%) ont un diplôme de premier cycle universitaire, licence ou équivalent (Figure 6). La proportion importante de touristes internationaux ayant validé un cursus d'enseignement secondaire jusqu'au *Gaokao*⁵⁸ (25%) peut s'expliquer par la croissance du nombre de jeunes bacheliers et d'étudiants de premier cycle qui partent en voyage l'été

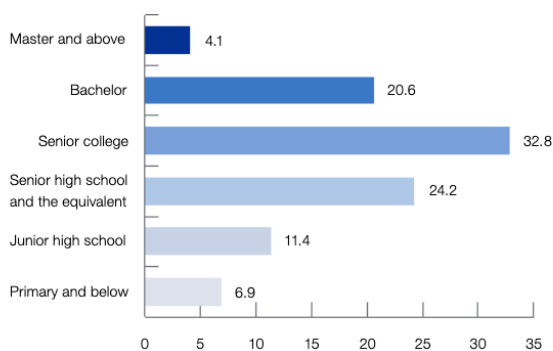
Figure 2.2 Chinese outbound tourists by age (share, %)



Source: China Tourism Academy/Data Center of Ministry of Culture and Tourism.

FIGURE 5 : L'AGE DES TOURISTES INTERNATIONAUX DE NATIONALITE CHINOISE (SOURCE : OMT)

Figure 2.3 Chinese outbound tourists by education level (share, %)



Source: China Tourism Academy/Data Center of Ministry of Culture and Tourism.

FIGURE 6 : NIVEAU D'EDUCATION DES TOURISTES INTERNATIONAUX CHINOISE (SOURCE : OMT)

⁵⁷ Les adultes de 34 ans en 2019 au moment du rapport sont nés en 1985 et avaient 10 ans au moment où l'État à commencer à signer des ADS.

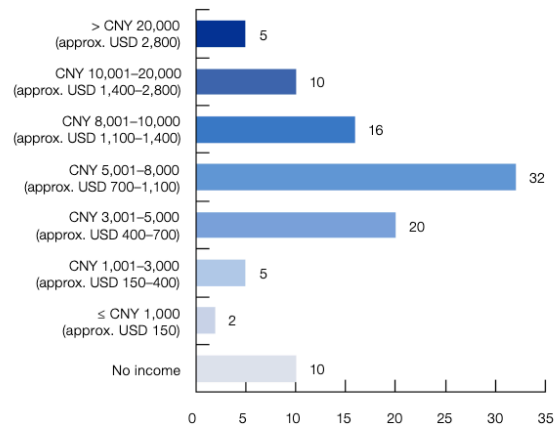
⁵⁸ Le concours national supérieur de fin de cycle secondaire des lycéens qui leur permet de postuler à l'université en fonction de leur classement dont le nom officiel est « Concours national unifié de recrutement des écoles supérieures générales de la République Populaire de Chine ».

suivant le concours avant d'entamer leur cycle universitaire ou pendant les vacances universitaires (Feifei Xu, Morgan et Song 2009).

- « Ceux qui sortent ne peuvent être que relativement pauvre »

Cette litote du blogueur chinois Han Han termine le portrait de ces touristes internationaux. Ce sont des individus relativement aisés qui voyagent⁵⁹ (Figure 7). La cohorte est assez bien répartie en tiers, un tiers de ce groupe (32%) déclare un revenu mensuel compris entre 5000 et 8000 CNY. Il divise le tiers des plus affluents déclarant plus de 8000 CNY mensuel, du tiers des moins affluents déclarant moins de 5000 CNY mensuel. Cet histogramme est difficile à interpréter dans ce pays aux disparités sociales et spatiales si grandes et où l'indicateur du salaire moyen ne veut pas dire grand-chose (Zhou 2008). Néanmoins, puisque nous savons que les

Figure 2.4 Chinese outbound tourists by income level (share, %)



Note: Exchange rate as of August 2018.

Source: China Tourism Academy/Data Center of Ministry of Culture and Tourism.

FIGURE 7 : LES REVENUS DES TOURISTES INTERNATIONAUX DE NATIONALITE CHINOISE (SOURCE : OMT)

voyageurs internationaux sont majoritairement jeunes, il semble normal que le centre de gravité se situe au milieu, d'autant plus si l'on considère qu'une partie d'entre eux sont étudiants.

B. OU VONT LES TOURISTES INTERNATIONAUX ?

De manière générale, les flux de tourisme internationaux se concentrent dans les pays limitrophes au pays d'origine du tourisme. L'OMT avance que 80% des touristes internationaux voyagent au sein de leur continent ce qui explique, en grande partie le dynamisme de l'aire régionale asiatique ; le nombre d'arrivées internationales et des recettes liées au tourisme international a augmenté de 7% entre 2018 et 2019. Ainsi, on constate sur la carte présentée ci-dessous à partir des données de l'OMT (Carte 11) que l'aire asiatique est en particulier l'Asie du Sud-Est, le Japon et la Corée sont des destinations touristiques attractives. Les flux de tourisme vers l'Inde restent relativement modestes probablement du fait de la barrière d'un visa indien compliqué à obtenir et des tensions géopolitiques entre l'Inde et la Chine. L'Europe s'impose ensuite comme la deuxième aire

⁵⁹ Il convient de préciser que la variable du niveau de revenus présentée dans cet histogramme est exprimée par mois.

géographique la plus visitée par les touristes chinois. L'Italie, la France et l'Allemagne tirent particulièrement bien leur épingle du jeu.

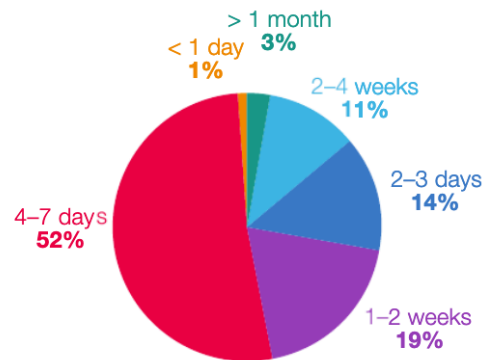


CARTE 11 : LES TOURISTES CHINOIS DANS LE MONDE

C. COMMENT VOYAGENT LES TOURISTES INTERNATIONAUX CHINOIS ?

A l'encontre des idées reçues, ils sont presque la moitié (45%) à faire du tourisme de manière autonome c'est-à-dire en dehors des voyages organisés en groupe. La durée des déplacements ensuite est relativement courte : plus de 80% des déplacements touristiques durent entre 1 et 7 jours ; les longues périodes de congés restent effectivement assez rares en Chine (Figure 8). Néanmoins, 11% de touristes restent entre deux et 4 semaines à l'étranger et 3% restent plus d'un mois. Sans spéculer sur l'identité de ces touristes, on peut imaginer qu'une partie des 3% sont des *backpacking*.

Figure 2.10 Chinese outbound tourists – length of stay (share, %)



Source: China Tourism Academy/Data Center of Ministry of Culture and Tourism.

FIGURE 8 : DUREE DES SEJOURS A L'ETRANGER DES TOURISTES INTERNATIONAUX DE NATIONALITE CHINOISE

Ce premier portrait sommaire des touristes chinois internationaux présente l'avantage de déconstruire un certain nombre de clichés. Le premier cliché bien connu est celui du tourisme de groupe qui s'effrite devant la proportion de touristes indépendants. Ce portrait permet aussi de poser un certain nombre de questions sur les modalités du voyage en autonomie qui restent peu connues des scientifiques. Comment ces voyageurs autonomes s'y prennent-ils pour voyager et que font-ils ? De même, la proportion plus importante de touristes féminines dans un pays où le déséquilibre démographique en faveur des hommes est notoire doit nous questionner. Pourquoi y a-t-il plus de femmes que d'hommes qui voyagent à l'étranger ? Qu'est-ce qui pousse les femmes à partir et qu'est-ce qui retient les hommes ? Comment est-il possible pour les individus de négocier un temps pour soi de longue durée pour partir à l'étranger ? Ces chiffres montrent aussi que le coût d'un voyage n'est pas rédhibitoire et que la Chine est un pays où le tourisme international n'est pas l'apanage des très riches.

II. GAGNER LE DROIT DE PARTIR LONGTEMPS : LES MODALITES DU DEPART DE L'ANNEE SABBATIQUE UNIVERSITAIRE A LA DEMISSION.

La pratique du *backpacking*, comme cela a été discuté dans le chapitre 1, nécessite de pouvoir se dégager une plage de temps plus ou moins longue pendant laquelle rien n'est planifiée. L'expression de « *time-out* » proposée par Torun Elsrud (1998) dans son étude sur les femmes suédoises *backpacker*

est pertinente dans le cas de notre étude car sa traduction en française « temps-mort » implique de s'intéresser à quoi est dédié le temps productif de l'individu et pourquoi celui-là produit un individu qui ressent le besoin d'un temps mort. En fait, pourquoi l'individu se résout à suspendre le temps et quel est son parcours pour le faire ?

Pour traiter cette question, cette sous-partie s'intitule « gagner le droit de partir » car l'attitude de la société chinoise sur la question de la mobilité est ambivalente. L'anthropologue néerlandais Pal Nyiri (2010b) ne parle pas moins que de lutte pour y avoir accès dans un chapitre intitulé « *Struggling for Mobility : Migration, Tourism and Cultural Authority in Contemporary China*⁶⁰ ». Il y montre comment les mobilités migratoires ou touristiques, sont instrumentalisées par l'État chinois pour véhiculer l'affirmation d'une supériorité de la modernité chinoise mais il montre aussi que les mobilités sont valorisées si elles sont utiles et si elles suivent un modèle de rationalité capitaliste. Hors de ce cadre, elle est perçue comme menaçante et illégale. Ainsi, partir pour des mobilités internationales de courte durée (une à deux semaines) ou d'un peu plus longue durée pendant des congés universitaires semble être entré dans les mœurs en Chine. Ce sont les mobilités de longue durée, type *backpacking* qui semblent cristalliser tous les problèmes. C'est lorsque « réseaux de relation encastrés qui assurent ordinairement la stabilité, se dissolvent » (Abbott 2009b) à cause du voyage notamment que commence la lutte pour pouvoir partir.

Le tableau (tableau 7) ci-dessous dresse un état des lieux de l'emploi ou de l'occupation des participants à l'enquête avant leur départ en voyages de longue durée ainsi que la nature de cette occupation (étudiant, travailleur saisonnier, salarié en emploi précaire ou salarié) et les modalités par lesquelles ils ont pu se dégager du temps pour pouvoir partir.

⁶⁰ Lutte pour la mobilité : migration, tourisme et autorité culturelle en Chine contemporaine.

<i>Pseudonyme</i>	Occupation avant le voyage	Nature de l'occupation	Modalité de départ
<i>Cheng</i>	Étudiant en Malaisie	Jeune diplômé	Année sabbatique
<i>Jun</i>	Étudiant en commerce	Étudiant	Stage à l'étranger
<i>Zihao</i>	Étudiant en médecine	Étudiant	Stage à l'étranger
<i>Jiali</i>	Étudiant en dentaire	Étudiant	Stage à l'étranger
<i>Liu</i>	Étudiante en dentaire	Étudiant	Stage à l'étranger
<i>Li</i>	Étudiante en commerce	Étudiant	Voyage entamé après les études
<i>Yan</i>	Étudiante en cambodgien	Etudiante	Voyage entamé après les études
<i>Xiaopong</i>	Petits boulots	Travailleur précaire	Emploi saisonnier temporaire
<i>Zimo</i>	Petits boulots saisonniers : pâtre (Qinghai), professeur d'anglais (India), manager d'hostel (Tibet)	Travailleur précaire	Emploi saisonnier temporaire
<i>Yingyue</i>	Manager d'hostel/ Galeriste/ Barista	Travailleur précaire	Emploi temporaire
<i>Yuxi</i>	Manager d'hostel	Travailleur précaire	Emploi saisonnier temporaire
<i>Limei</i>	Employée de banque	Salarié(e)	Démission
<i>Mei</i>	Dessinatrice de mode	Salarié(e)	Démission
<i>Yuxuan</i>	Stockbroker	Salarié(e)	Démission
<i>Xiu</i>	Architecte	Salarié(e)	Cumul de vacances
<i>Jiabui</i>	Gestionnaire d'import-export	Salarié(e)	Démission
<i>Ai</i>	Petits boulots temporaires : Manager d'hostel à Chengdu, guide à Dubai	Salarié(e)	Démission
<i>Min</i>	Chargée de projet	Salarié(e)	Cumul de vacances puis démission
<i>Ya</i>	Chargée de promotion territoriale	Salarié(e)	Démission
<i>Hua</i>	Manager d'une clinique cosmétique	Salarié(e)	Démission
<i>Haoran</i>	Manager dans l'import/export	Salarié(e)	Expatriation puis démission
<i>Fen</i>	Commerciale et trainer dans une salle de sport	Salarié(e)	Démission
<i>Xiang</i>	Responsable de colonies de vacances	Salarié(e)	Année sabbatique à l'université puis salariat puis démission pour voyage avant reprise d'étude
<i>Ming</i>	Gestion d'un restaurant	Salarié(e)	Travail Saisonnier
<i>Fang</i>	Comptable	Salarié(e)	Démission
<i>Lin</i>	Manager dans l'entreprise familiale	Salarié(e)	Démission
<i>Zhiruo</i>	Professeure d'histoire	Salarié(e)	Démission
<i>Mochou</i>	Employée dans le tourisme	Salarié(e)	Démission
<i>Bai</i>	Chargée d'affaire pour Amazon	Salarié(e)	Démission
<i>Zhao</i>	Commercial	Salarié(e)	Démission
<i>Lina</i>	Commerciale	Salarié(e)	Démission

TABLEAU 7 : NATURE DE L'EMPLOI/OCCUPATION AVANT LE VOYAGE INTERNATIONAL ET MODALITE DE DEPART

Ce tableau permet de ranger les individus dans trois groupes :

- Les étudiants
- Les travailleurs en emploi précaire
- Les salariés

On constate que pour chaque groupe les modalités de départ sont plus ou moins les mêmes. Les étudiants partent après leurs études ou grâce à des stages à l'étranger. Les travailleurs précaires font délibérément le choix de la précarité salariale afin de pouvoir se négocier du temps pour pouvoir voyager. Non moins éduqués que les autres, ils font le choix de vie mobile en travaillant pendant quelques semaines ou mois pour pouvoir voyager le reste de l'année. Enfin, la quasi-totalité des salariés démissionne en général après quelques années de travail pour pouvoir se dégager le temps de partir. Pour autant, les stratégies pour partir varient d'un individu à l'autre et la manière dont ils expliquent leur cheminement varie car démissionner en Chine n'est pas bien vu ni compris par l'entourage du démissionnaire. Dans cette sous partie, j'exposerai les résultats liés aux modalités du départ en voyage au long cours, qu'il interrompe un cursus universitaire ou une carrière professionnelle.

1. LES MOBILITES INTERNATIONALES DE LONGUE DUREE PENDANT LES ANNEES ETUDIANTES

J'ai relevé deux cas de figures dans les entretiens. L'une peut être la négociation d'un stage à l'étranger qui permet de valider des crédits universitaires ou l'autre, plus compliquée, relève de l'année de césure.

A. LE STAGE A L'ETRANGER

Les projets de départ pour des raisons autres que éducatives sont souvent problématiques, c'est pour cette raison que certains cherchent à inscrire leur mobilité internationale au sein de leur cursus universitaire afin de la légitimer (Lhostis 2020).

Parmi les participants à l'enquête, quatre ont profité d'accords diplomatiques internationaux entre la Chine et le Népal pour faire un « stage » à l'université de Pokhara. Ce stage qui consiste à travailler les matinées à l'université ou dans l'hôpital universitaire de Pokhara est une stratégie notoirement connue comme un moyen de voyager au Népal tout en validant des crédits universitaires. Cela permet aux étudiants de justifier la dépense et la mobilité auprès de leurs parents. C'est ainsi que Jun, Zihao, Jiali et Liu se sont retrouvés à passer plusieurs semaines à Pokhara puis au Népal à voyager.

C'est Zihao qui a eu « le plan » par un collègue en faculté de médecine et qui l'a proposé à ses copains. Cet accord avec l'université de Pokhara place des stagiaires qui sont accueillis le matin dans les différents établissements l'université. Mais dans les faits, l'accord est une coquille administrative vide et les étudiants ont, la plupart des jours, quartier libre pour aller faire du trekking ou voyager au Népal.

Après cette première expérience au Népal, deux d'entre eux Jun et Liu vont faire un large usage des accords diplomatiques universitaires pour pouvoir partir. Jun va faire un échange universitaire au Japon l'année suivante et Liu va faire des « Summer School » en Europe, au Royaume-Uni chaque année parce que son expérience à l'étranger lui a confirmé qu'elle voulait émigrer.

B. L'ANNEE DE CESURE UNIVERSITAIRE ET POST-DIPLOME.

Parmi les participants à l'enquête, trois participants, Mochou étudiante en commerce, Xiang étudiante en mathématiques et Cheng, étudiant en commerce ont réussi à négocier une année sabbatique à l'université entre leur troisième et quatrième afin de voyager d'abord en Chine puis à l'étranger. Pour Xiang, la négociation de cette année sabbatique a été très ardue car il n'a pas seulement fallu convaincre l'université mais aussi sa mère. Elles le disent clairement, ce qui est dur dans l'obtention d'une année de césure ce n'est pas tant le protocole administratif que ce que leurs proches pensent de cette pause. Cela sort de leur cadre et des attentes de stabilité qu'ils ont pour leurs enfants et donc ils n'aiment pas cela. Xiang reproche à ses parents de suivre une idéologie « *mainstream* » de la vie sans la questionner, de ne pas pouvoir la guider vers des opportunités différentes de celles qui lui sont présentées. Ainsi ce sont des membres de son association qui l'ont aidé dans cette démarche et elle a écrit une longue lettre argumentative pour plaider pour sa démarche.

Xiang : Yeah, ok... so, I uh... it's really... it's a little hard for us to have a gap year it's not because the policy doesn't allow it, it's the people, what people think about you because most parents they don't think this is the right way or this is something out of their expectations, they don't like it. They want you to be stable to the right thing. To do what the society wants you to do. They have a mainstream ideology of the ... what is good and what is bad.

This is what I think is the most difficult part. Because they know these difficulties there, so they think it's a very difficult thing. Then, they will be blind to the possibilities, and opportunities if they don't find the solution. This is the problem. How can I search for the possibilities? Well... the founder of our volunteering group... Actually, I learn a lot from that too because there are a lot of interesting people. And the founder of this organization, she had a gap year for this organization.

So I had examples before me, very close. What I should do is conquer my fear and the difficulties in my family and from my teachers. So I wrote a very long letter about why I want to have a gap year, I feel ... I don't know, what I want to do I'm confused, everything. And also, how I came to this idea and what I'm going to do and I promise I will come back to learn so I write this kind of letter to my mother, I posted it online and to my teachers. Because I have answered all the questions they could ask me. I knew what they were going to ask me. It's just like you want to say something, I have an answer for you. So what I say is just... yeah, I insist. And after that I need more than one week to convince everyone and then you have to go to different department to get a permission or something.

Xiang : Oui, ok... alors, je euh... c'est vraiment... c'est un peu difficile pour nous d'avoir une année sabbatique, ce n'est pas parce que la politique ne le permet pas, c'est plutôt les gens, ce que les gens vont penser de vous parce que la plupart des parents ne pensent pas que c'est une bonne chose ou que c'est quelque chose qui dépasse leurs attentes, ils n'aiment pas ça. Ils veulent que tu sois stable et que tu fasses la bonne chose. Que tu fasses ce que la société attend de toi. Ils ont une idéologie dominante de... ce qui est bon et ce qui est mauvais.

C'est ce que je pense être la partie la plus difficile. Parce qu'ils connaissent ces difficultés, donc ils pensent que c'est une chose très difficile. Alors, ils seront aveugles aux possibilités, et aux opportunités s'ils ne trouvent pas la solution. Voilà le problème. Comment puis-je chercher les possibilités ? Eh bien ... le fondateur de notre groupe de bénévolat ... En fait, j'apprends beaucoup de ça aussi parce qu'il y a beaucoup de gens intéressants. Et la fondatrice de cette organisation, elle a eu une année sabbatique pour cette organisation.

Donc j'avais des exemples devant moi, très proches. Ce que je dois faire, c'est vaincre ma peur et les difficultés de ma famille et de mes professeurs. J'ai donc écrit une très longue lettre expliquant pourquoi je veux faire une année sabbatique, je me sens... Je ne sais pas, ce que je veux faire, je suis confuse, tout. Et aussi, comment j'en suis venue à cette idée et ce que je vais faire et je promets que je reviendrai pour apprendre. J'ai donc écrit ce genre de lettre à ma mère, je l'ai postée en ligne et à mes professeurs. Parce que j'ai répondu à toutes les questions qu'ils pouvaient me poser. Je savais ce qu'ils allaient me demander. C'est comme si tu voulais dire quelque chose, j'ai une réponse pour toi. Donc ce que je dis c'est juste... ouais, j'insiste. Et après cela, j'ai besoin de plus d'une semaine pour convaincre tout le monde et ensuite vous devez aller dans un autre département pour obtenir une permission ou autre.

Pendant cette année-là, elle a rejoint une association qui organise des colonies de vacances dans la nature pour de jeunes enfants laissés pour compte et puis elle a pris du temps pour elle. Son année césure a perduré puisqu'elle n'a pas souhaité reprendre ses études à la suite de cette expérience. Elle a continué à s'investir dans des projets associatifs puis elle a entamé un grand voyage autour de la Chine avant d'aller au Népal par la frontière terrestre de Rasuwa.

L'année de césure du Cheng est un peu différente parce qu'il effectue sa césure après ses études de commerce en Malaisie. Il n'a donc pas eu à négocier auprès de son université pour pouvoir la prendre cependant, et c'est ce qui rend son histoire intéressante, il n'a pas dit à ses parents qu'il en prenait une, pour faire du volontariat international au Népal sous l'égide de l'association taiwanaise

chrétienne *Chinese Rock Leadership*⁶¹. Cheng est originaire de Xi'an dans le Shaanxi. Il est issu d'une famille chrétienne dont le père est missionnaire. Ses études en Malaisie ont été visiblement partiellement financé par l'église or pour cette raison, il n'est pas envisageable de ne pas rentabiliser le diplôme par un travail rémunérateur. C'est ce qu'il dit dans l'extrait suivant. Aussi, il ne leur a pas dit qu'il était au Népal mais il leur a dit qu'il avait trouvé un travail en Malaisie.

Marie : Is it common in China to take a gap year and volunteer like that?

Cheng : No it's not common. You have to find a job immediately after you graduate. Me... I didn't tell my parents I'm here. They think I'm still in Malaysia working in Malaysia (laugh)

Marie : Really... Is it really not acceptable?

Cheng : uh... not really because my father is a missionary so he might think it's good to be here to help the people but thinking, the mind it's different.

Marie : But the job you are doing here is kind of what your father does, right?

Cheng : uh... yeah. Some kind of... but my father works in church more. But for me, they think... a lot of people in the church raise me up so they think, I will upset them when you are doing such a thing that you are not making any money. You cannot do stuff if you are doing it for free

Marie : Est-il courant en Chine de prendre une année sabbatique et de faire du bénévolat comme cela ?

Cheng : Non, ce n'est pas courant. Il faut trouver un emploi immédiatement après l'obtention du diplôme. Moi... je n'ai pas dit à mes parents que j'étais ici. Ils pensent que je suis toujours en Malaisie et que je travaille en Malaisie (rire).

Marie : Vraiment... Est-ce que c'est vraiment inacceptable ?

Cheng : Euh... pas vraiment parce que mon père est un missionnaire alors il pourrait penser que c'est bien d'être ici pour aider les gens mais dans l'esprit, c'est différent.

Marie : Mais le travail que tu fais ici est un peu le même que celui de ton père, n'est-ce pas ?

Cheng : Euh... oui. En quelque sorte... mais mon père travaille plus à l'église. Mais pour moi, ils pensent... beaucoup de gens dans l'église m'ont élevé alors ils pensent que je vais les contrarier quand tu fais une chose qui ne te rapporte pas d'argent. Vous ne pouvez pas faire des choses si vous les faites gratuitement

Comme l'association finance le logement et la nourriture, il est totalement autonome et arrive à voyager sur les fins de semaine ou les semaines de vacances et de fêtes du Népal.

Le point commun de ces deux individus est de faire face à l'incompréhension de leur entourage de leur désir de faire une pause dans leur trajectoire. Que ce soit Xiang ou Cheng, leur projet est considéré comme anormal parce qu'il ne rentre pas dans le parcours classique de l'étudiant intégrant le marché du travail après son diplôme. Cette anormalité leur est renvoyée par les parents, l'une en devant les convaincre de sa démarche, l'autre en la dissimulant. D'ailleurs, ces deux jeunes gens commencent leur césure en s'investissant au service des autres dans des associations caritatives, ils cherchent, dans un premier temps à donner du sens à leur mobilité même si progressivement, ils vont faire bifurquer leur projet vers des mobilités plus « frivoles ».

⁶¹ <https://www.rockleadership.org/>

2. LE TRAVAIL PRECAIRE ET SAISONNIER COMME CHOIX DE CARRIERE POUR SE NEGOCIER DU TEMPS

Ils sont un petit nombre à refuser la stabilité économique et s'engager dans des contrats de travail précaires et saisonniers, dans le tourisme notamment afin de gagner ce qui leur permettra de voyager pendant quelques mois. Pas moins diplômés que les autres, ils choisissent de finalement ne pas s'engager du tout dans le secteur professionnel pour lequel ils ont étudié. Zimo par exemple est ingénieur en construction de tours et gratte-ciels mais son premier emploi était d'être berger dans le Xinjiang parce qu'au fond, ses études ne l'ont pas passionné.

Xiaopong, a mis du temps avant de gagner sa vie grâce à son blog d'abord, ses livres ensuite, le marketing d'influence de destination et enfin sa chaîne d'auberge de jeunesse *Desti Youth Hostel*. Avant cela, il prenait des emplois pendant quelques mois puis démissionnait pour recommencer à voyager. Mais son attitude est très mal perçue. Il le dit, « tous les patrons que j'ai eu m'ont détesté » parce que c'est un mauvais travailleur, il ne s'engage pas et démissionne dès qu'il le peut :

Xiaopong : First part, I work, I got a job but only for three months and I got money and then I go so I am not good worker, I am not good. Every boss hated me.

Les emplois de services touristiques sont aussi sollicités par les personnes qui veulent pouvoir se dégager du temps pour voyager. Ainsi, Ai, Zimo, Yingyue, Yuxi prennent des emplois de réceptionnistes dans des auberges de jeunesse dès la fin de leurs études et puis pendant leur voyage afin d'une part de pouvoir se faire de l'argent tout en étant logés et nourris et d'autre part, de pouvoir rester au contact de la communauté de *backpackers*. Ai, elle a fait des études d'infirmière mais n'a jamais exercé le métier. C'est un métier trop dur et trop mal payé selon elle. À la sortie de l'école, elle a travaillé une année en tant que réceptionniste dans une auberge de jeunesse, elle a voyagé trois mois en Asie du Sud-Est, a retravaillé dans une auberge de jeunesse puis elle est devenue guide pour groupe de touristes chinois à Dubaï pendant presque deux ans avant de revenir en Chine et de commencer à re-voyager en *backpacking* en Inde puis au Népal.

Ce groupe d'individu est, somme toute, minoritaire, parce que la plupart des participants à l'enquête ont occupé des emplois stables avant de partir voyager, c'est la dernière catégorie.

3. DECLINER LE BOL DE RIZ EN FER : TOUT QUITTER POUR VOYAGER

Cette dernière catégorie regroupe les participants qui ont occupé des emplois stables desquels ils ont démissionné pour s'engager dans des voyages au long cours. Ils travaillent généralement dans des grands centres urbains du pays : Guangdong, Shanghai, Ningbo, Beijing, Chengdu ou Chongqing. Et puis un jour, le processus de décision est plus ou moins long, s'en est assez et ils démissionnent.

L'expression le bol de riz en fer est une expression chinoise (铁饭碗 - *tie fan wan*) qui désigne généralement un emploi assuré à vie à celui qui l'occupe. Traditionnellement, elle était utilisée pour les emplois de fonctionnaires de l'État chinois, de l'armée ou des salariés des entreprises nationalisées. L'une des participantes, Mei, l'utilise pourtant pour analyser comment elle a décliné, par deux fois, ce bol de riz en fer en démissionnant à deux reprises d'emplois stables dans la ville de Guangdong. Ce bol de riz en fer, c'est l'espoir que ses parents mettent en elle à trouver une stabilité professionnelle et économique dans une grande ville en s'assurant une carrière. Mei revit, avec une certaine intensité cette période très troublée :

Marie: So... you went to Guangzhou, you worked [...]

Mei: For one and a half year

Marie: On and a half year... what made you go to Yunnan, after that

Mei: hum. In the beginning, I was looking for job, and I didn't feel like... [...] I was sacrificing something [...] About the things I can find. And then I convinced myself to just, just get a job, you need food, you need a place to live, you just need money [...] You just need it. Okay then I found a place. It's a small studio of like, uh design clothes. It does not create the thing I like. I mean the way they understand the beauty, the way they create, create the things it's not so beautiful. But what to do, is really... In this job I was assistant of two designers. And I work for some days, more I work, more I find problems more I feel I can't stay with this. And then I, I went to another company... That's really selfish decision because I needed more money. I know problem would be same same, but only one thing change and I will get a higher salary

Marie: Okay

Mei: So I change there. I was only there for a few month. Finally I really feel... "NOOOO". I can't.

Marie : Alors... tu es allée à Guangzhou, tu as travaillé... [...]

Mei : Pendant un an et demi

Marie : Un an et demi... qu'est-ce qui t' a poussé à aller au Yunnan, après ça ?

Mei : Hum. Au début, je cherchais du travail, je n'avais pas l'impression de... [...] Sacrifier ma vie [...] Par rapport à ce que je peux trouver. Et puis je me suis convaincue de trouver un travail, il faut de la nourriture, il faut un endroit où vivre, il faut de l'argent. [...] Il faut juste de l'argent. J'ai trouvé un endroit. C'est un petit studio de création de vêtements. Ils ne créaient pas ce que j'aime. Je veux dire que la façon dont ils comprennent l'esthétique, la façon dont ils créent les choses n'est pas très belle. Mais que faire ? c'est vraiment... Dans ce travail, j'étais l'assistante de deux designers. Et j'y ai travaillé pendant quelques jours, plus je travaillais, plus je trouvais des problèmes, plus je sentais que je ne pouvais pas rester avec là. Et puis je suis allée dans une autre entreprise... C'est vraiment une décision égoïste parce que j'avais besoin de plus d'argent. Je savais que les problèmes seraient les mêmes, mais il n'y a qu'une chose qui change et j'aurai un meilleur salaire.

Marie : D'accord.

Mei : J'ai donc changé d'entreprise. Je n'y suis restée que quelques mois. Finalement, je me suis vraiment sentie... "NOOOON". Je ne peux pas.

Dans cet extrait, elle dit être entrée dans le marché du travail avant de réaliser qu'elle sacrifiait sa vie pour la gagner. Elle démissionne de son premier emploi pour aller faire le même travail dans un autre studio de design de mode qui la paie mieux sauf qu'elle se rend compte que le salaire ne change rien au mal être dans lequel elle se trouve. Sa vie, là, ne lui convient pas, la rend malade, tout son environnement lui déplaît et elle rejette physiquement cette vie où elle se compare à un zombie qui se lève le matin pour rejoindre la foule et rentrer se coucher le soir venu. Son

témoignage rappelle le quatrain fameux de Pierre Béarn (1951) dans son poème « Le réveil » issu du recueil *Couleurs d'usine* :

*Au déboilé, garçon, pointe ton numéro
pour gagner ainsi le salaire
d'un morne jour utilitaire
Métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro.*

« Métro, boulot, dodo », ce slogan de 1968 créé par Béarn décrit la situation dans laquelle se trouve Mei et plus largement l'ensemble des participants qui ont fini par démissionner pour prendre la route. Mei ne me cache pas les tourments dans lesquels la plonge cette seconde démission, elle se sent mal de ne pas arriver à entrer dans le moule et en même temps, elle défend cette décision en disant qu'elle sentait qu'elle pouvait faire mieux et qu'elle méritait une vie meilleure que celle-là. Les témoignages sur les raisons derrière les démissions des participants à l'enquête concourent pour souligner qu'ils étaient arrivés à bout de ce qu'ils pouvaient supporter, comme Lina le souligne ici.

*Marie: And when did you decide to travel, like quit
you job.*

Lina: A year ago

*Marie: A year ago and why, why did you quit your
job?*

*Lina: (laugh) I don't like... that time I work in
Beijing before, you know it's a very big city, same like
Shanghai, Hong-Kong, how to say, I don't know how
to say. You know every day work from morning to
evening. It's very boring.*

*Marie : Et quand as-tu décidé de voyager, de quitter
ton travail ?*

Lina : Il y a un an

*Marie : Il y a un an et pourquoi, pourquoi as-tu
quitté ton travail ?*

*Lina : (rire) Je n'aimais pas... à l'époque où je
travillais à Pékin, c'est une très grande ville, comme
Shanghai, Hong-Kong, comment dire, je ne sais pas
comment dire. Tu sais, on travaille tous les jours du
matin au soir. C'est très ennuyeux.*

Ou encore Bai qui travaillait pour Amazon à Tokyo

*Bai: You know I was in Tokyo and every day I slept
less than five hours. And every day, you go into the
train and when you are in Shibuya, you see so many
people crossing... is that the life you want to have?
Fuck no!*

*Bai : Tu sais, j'étais à Tokyo et chaque jour je
dormais moins de cinq heures. Et tous les jours, je
prenais le train et quand tu es à Shibuya, tu vois
tellement de gens qui traversent... Est-ce la vie que je
veux ? Putain, non !*

Et c'est bien souvent le travail en lui-même qui est à l'origine de la démission. Fang a démissionné de son poste de comptable six mois après son embauche suite à l'obtention d'un visa vacances-travail australien. Plus loin pendant notre entretien, elle revient sur sa démission pour me préciser qu'elle n'a pas démissionné pour voyager mais bien parce qu'elle ne supportait plus ni son travail, ni sa vie à Beijing, ville où elle a pourtant grandi. L'obtention du visa a été l'excuse parfaite pour justifier sa démission auprès de son patron sans le peiner parce qu'elle y était attachée et qu'il l'avait toujours bien traitée.

Le voyage serait ainsi une des manières, ce n'est sans doute pas la seule de se reconstruire, après des premières années dans le monde du travail qui génère des questionnements sur le sens de la vie chez ces jeunes urbains et que nous explorerons en détail dans le chapitre 7. Peu importe la sécurité de l'emploi, ils sont arrivés au bout de ce qu'ils sont capables d'endurer pour gagner leur vie et ils quittent leur confort à la recherche d'autre chose. Le voyage est une réponse à ces questionnements.

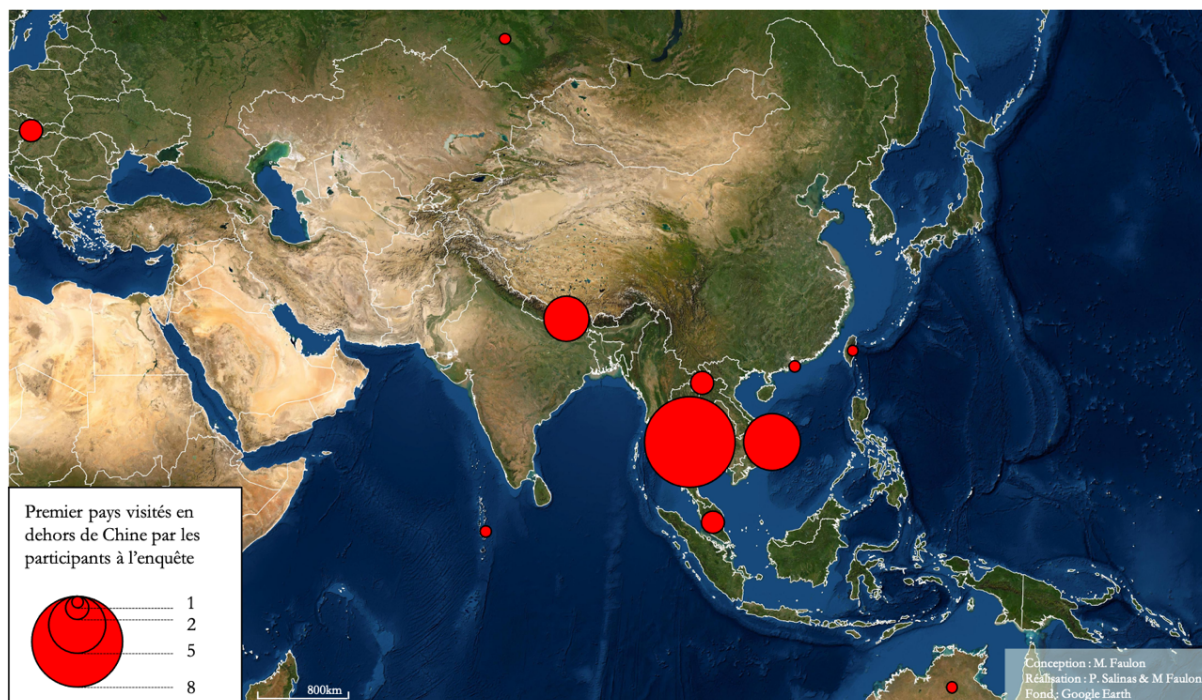
III. LES MODALITES DU FRANCHISSEMENT DE LA FRONTIERE : DU VOYAGE A FORFAIT EN THAÏLANDE A LA FRONTIERE ENCLAVEE SINO-NEPALAISE

Depuis la chute du mur de Berlin en 1989 et l'accélération de la construction européenne, la frontière politique internationale du point de vue d'un touriste européen (de l'Union Européenne) est un objet abstrait qui s'incarne, comme le dit Christiane Arbaret-Schulz dans « des artefacts fort banals et bien ordinaires » (Arbaret-Schulz 2013, p. 410) : un portique d'aéroport ou de gare, une voie de dégagement parallèle à une route où se trouve une maison des douanes, un panneau signalant l'arrivée dans un autre pays. Effectivement le franchissement d'une frontière politique internationale, que celle-ci soit terrestre ou réticulaire, (celles présentent dans les infrastructures de transport : gare, aéroport, terminal maritime) (Arbaret-Schulz 2013) est devenu un non-événement pour une grande partie des touristes et voyageurs internationaux habitués à prendre l'avion. Pour autant, tout comme il a fallu déployer des stratégies pour s'engager dans des mobilités touristiques en Chine (Chapitre 3), le premier déplacement à l'étranger des participants à cette enquête a nécessité l'apprentissage de certaines compétences socio-spatiales. On va voir dans cette partie que le cadre de ces premiers départs n'est pas toujours un déplacement touristique, il peut s'effectuer dans le cadre d'échanges scolaires ou d'un travail à l'étranger. Dans les entretiens effectués, j'ai constaté la montée en compétences spatiales des individus dans leur rapport à l'espace et notamment aux espaces frontaliers et à leur maîtrise.

Nous verrons notamment que certains d'entre eux sont à la recherche de la continuité terrestre pour se débarrasser de l'effet tunnel des réseaux de transport lourd comme l'avion où le train. Ce désir de l'espace et de la route continue permet de maintenir les options d'itinéraires ouvertes, d'opérer une bifurcation spatiale des itinéraires au gré des paysages et des rencontres. Il s'agit, en faisant l'expérience de la continuité de faire l'expérience à l'échelle 1/1, de construire un territoire de voyage qui tend à passer effectivement sur chaque point de la terre.

1. LES PREMIERES MOBILITES INTERNATIONALES : TOURISME, ETUDES, TRAVAIL

Les entretiens le confirment, pour une majeure partie des participants à l'enquête, les toutes premières mobilités touristiques internationales se déploient d'abord dans l'aire asiatique et en particulier dans le sud-est asiatique. Bien qu'il existe des exceptions que je présenterai, on ne peut que constater le succès des destinations thaïlandaises et vietnamiennes (Carte 12). Treize participants à l'enquête ont choisi ces deux pays pour leur premier voyage à l'étranger. Évidemment, l'importance du Népal est à relativiser puisque c'est au Népal que les données ont été récoltées.



CARTE 12 : PAYS VISITE LORS DE LA PREMIERE MOBILITE TOURISTIQUE INTERNATIONALE

Les premières mobilités touristiques s'effectuent rarement avant la vingtaine comme le montre la figure 9. On note une concentration des premières mobilités à l'étranger entre 20 et 25 ans qui s'explique d'une part, par l'absence d'expériences touristiques familiales pendant l'enfance et l'adolescence et d'autre part, par l'arrivée dans les études supérieures où les étudiants ont davantage de temps libre (chapitre 3)

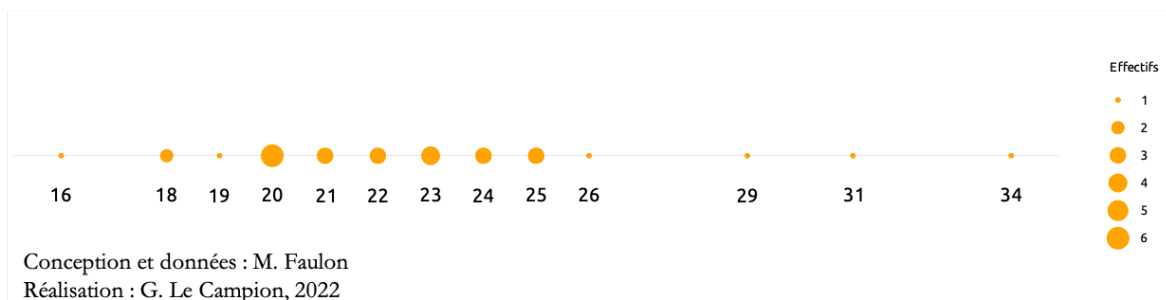


FIGURE 9 : ÂGE LORS DU PREMIER DEPART A L'ETRANGER

A. LA THAÏLANDE, UNE DESTINATION FACILE POUR DEBUTER SES MOBILITES TOURISTIQUES INTERNATIONALES

La Thaïlande est la première destination internationale choisie par les touristes chinois du fait d'un visa délivré à l'arrivée dans le pays et de très bonnes liaisons aériennes. Le pays a une bonne réputation, il est sûr, il dispose de très bonnes infrastructures touristiques, son offre touristique est très variée : tourisme culturel, sportif, d'aventure, balnéaire, shopping, bien-être et on y mange bien. Min par exemple originaire de Chongqing mais travaillant à Shanghai y passait régulièrement des vacances en hôtel-club tout compris dans les îles au sud du pays. C'est assez facile, le différentiel d'altérité est limité, le package payé lui permet de ne pas avoir de stress avec la logistique du voyage. Elle reproduit ce type de mobilités touristiques en Indonésie.

Marie: *What are island holidays for you?*

Min: *Beach and sunshine, water.*

Marie: *How long did you stay in Thailand for?*

Min: *Thailand trip is typical Chinese holiday. Maybe one week. Because I was working, we don't have much time. The difference is, when I went to Thailand or Indonesia, it was just a holiday break from my work. So actually, my friend and I we just pay for the package. It's not completely everything is organized but you pay for a package, you have the transportation, the hotels, necessary things and you are there, you can decide what you want to do with your time there. That kind of holiday, I wouldn't call that backpack because that is quite luxury.*

Marie : *C'est quoi les vacances dans les îles pour toi ?*

Min : *La plage, le soleil, l'eau.*

Marie : *Combien de temps es-tu restée en Thaïlande ?*

Min : *C'était des vacances en Thaïlande typiquement chinoises. Peut-être une semaine. Comme je travaillais, nous n'avions pas beaucoup de temps. La différence, c'est que lorsque je suis allée en Thaïlande ou en Indonésie, c'était juste une pause pour mes vacances. En fait, mon ami et moi avons simplement payé un voyage à forfait. Tout n'était pas complètement organisé, mais tu payais le forfait, tu avais le transport, les hôtels, les choses nécessaires. Sur place, on pouvait décider ce qu'on faisait de notre temps là-bas. Je n'appellerais pas ce type de vacances du backpacking, car c'est du luxe.*

Fen est en fin d'étude lorsqu'elle décide l'occasion de congés universitaires de partir deux semaines en Thaïlande avec deux amies à elle. Les lieux visités, Bangkok, Chiang Mai et Pai, et les pratiques touristiques qu'elle choisit sont assez classiques : elle fait du shopping, des massages, des visites, des tours de scooter et va voir des éléphants.

Marie: Was it the first time you went abroad? Was it the first time you went to another country?

Fen: Let me think... maybe 2012... I went to Thailand

Marie: You went to Thailand before. How long did you stay?

Fen: Half, half months

Marie: Just like short vacation?

Fen: Yeah... just short vacations with my two best girlfriends.

Marie: Did you go solo or group travel?

Fen: Solo, I don't like the... uh... agency. Yes, just solo, we made good memory, good... I was happy there. We were 3 persons, close sisters

Marie: What did you do in Thailand?

Fen: We spent half a month there and I went shopping, do a lot of massages there, and bought a lot of fruits. I went to Bangkok, Chiang Mai, several famous places, we researched online but not very popular places... not a lot of people knew about those places. »

Marie : Était-ce la première fois que tu allais à l'étranger ? C'était la première fois que tu allais dans un autre pays ?

Fen : Laisse-moi réfléchir... peut-être en 2012... Je suis allée en Thaïlande

Marie : [...] Combien de temps y es-tu restée ?

Fen : Quinze jours

Marie : Juste des petites vacances ?

Fen : Oui... de courtes vacances avec mes deux meilleures amies.

Marie : Tu as voyagé en solo ou en groupe ?

Fen : En solo, je n'aime pas les... euh... agences. Oui, en solo, on s'est fait de bons souvenirs, de bons... J'étais heureuse là-bas. Nous étions 3 personnes, des amies proches.

Marie : Que faisais-tu en Thaïlande ?

Fen : Nous avons passé quinze jours là-bas et j'ai fait du shopping, j'ai fait beaucoup de massages et j'ai acheté beaucoup de fruits. Je suis allée à Bangkok, à Chiang Mai, dans plusieurs endroits célèbres, nous avons fait des recherches en ligne, mais ce n'était pas des endroits très populaires... peu de gens connaissaient ces endroits. "

Elle en garde un bon souvenir où elle a pu se relaxer mais pas seulement. Fen raconte cette mobilité touristique comme un *turning point*, c'est-à-dire un événement spatial et temporel déclencheur d'une inflexion d'une trajectoire de sa vie ouvrant sur des potentialités. (Abbott 2009). Dans l'extrait ci-dessous, elle analyse ses vacances en Thaïlande comme étant l'espace-temps où elle a développé une obsession pour le voyage. D'abord, elle me parle de « vacances » en Thaïlande et progressivement, ce mot vacances disparaît au profit du terme « voyage ». Bien sûr, au moment de ses vacances en Thaïlande, elle a déjà des expériences de mobilités touristiques en Chine mais elle souligne que tout ce qu'elle faisait, c'est « *have a look* ». Ces mobilités ne l'ont pas engagée corporellement et ne l'ont pas transformée car il ne mettait en jeu qu'un des cinq sens, le regard.

Fen: *Actually, from the... yeah... I think when I go to... uh... my life changed from the time I went to Thailand... and from that time*

Marie: *From going out to Thailand it changed your life?*

Fen: *Yeah, yeah. It turned my mind*

Marie: *Why?*

Fen: *I can't... I got more interested about traveling and from there I... uh... if I don't have a long time to go abroad... I... I... I have no enough money to go abroad I can just travel in China like... uh... traveling in Yunnan, you know: Dali, Lijiang. Every year I would go there. I like that feeling, I like the traveling, I enjoy during the way, on the way I meet different friends and uh... I can do... uh... enjoy ... uh... I have to prepare for traveling, I can have my mind focus on what I want to do and uh... when I get to the new place, the view and the people and the local get me excited.*

Marie: *It makes you excited yeah. So you started travel in China first or in Thailand? It was Thailand your first travel ever or did you travel a little bit in China?*

Fen: *I think before Thailand I also went to different city but it cannot be called traveling because sometimes I just had a look... uh... you know... the different feeling... I think the real traveling is from that moment, the adventure in Thailand.*

Marie: *So that gave you a real sense of traveling... Because you were outside of China? Or was it because you were solo traveling?*

Fen: *I think at that moment, my English is not good, I cannot even like... uh... now... I can have a conversation with you. That moment I couldn't speak English but one of my friends, she can speak a good English so... when we go to Thailand... sometimes I was very silent but I enjoy the differences... the view and the local people... I have never seen before there so, they are like another country... all sites are very different from my life in Beijing and other cities so... why not I do more traveling in my life so that moment I had that in mind... yeah... I will keep that idea in mind, every time in my life I want to go traveling more and more.*

Fen : *En fait, depuis... ouais... je pense que quand je suis allée en... euh... ma vie a changé à partir du moment où je suis allée en Thaïlande... et à partir de ce moment-là*

Marie : *C'est en allant en Thaïlande que ta vie a changé ?*

Fen : *Oui, oui. Ça m'a transformée.*

Marie : *Pourquoi ?*

Fen : *Je ne peux pas... J'ai commencé à m'intéresser aux voyages et à partir de là, je... euh... si je n'ai pas beaucoup de temps pour aller à l'étranger... I... I... Je n'ai pas assez d'argent pour partir à l'étranger, je peux simplement voyager en Chine, comme... euh... voyager dans le Yunnan, tu sais : Dali, Lijiang. Chaque année, j'y retournais. J'aime ce sentiment, j'aime voyager, je m'amuse en chemin, je rencontre des gens et euh... je peux faire... euh... m'amuser... euh... Je dois me préparer à voyager, je peux me concentrer sur ce que je veux faire et euh... quand j'arrive dans un nouvel endroit, la vue, les gens et la population locale m'excitent.*

Marie : *Ça te rend enthousiaste, oui. Tu as commencé à voyager en Chine ou en Thaïlande ? C'est en Thaïlande que tu as commencé à voyager ou tu as voyagé un peu en Chine ?*

Fen : *Je pense qu'avant la Thaïlande, je suis aussi allée dans différentes villes, mais on ne peut pas parler de voyage parce que parfois je ne faisais que regarder... euh... tu sais... les différentes sensations... Je pense que le vrai voyage, c'est à partir de ce moment-là, l'aventure en Thaïlande.*

Marie : *Cela vous a donc donné un vrai sens du voyage... Parce que tu étais en dehors de la Chine ? Ou parce que tu voyageais seule ?*

Fen : *Je pense qu'à ce moment-là, mon anglais n'était pas bon, je ne pouvais même pas... euh... maintenant... Je peux avoir une conversation avec toi. A ce moment-là, je ne pouvais pas parler anglais, mais une de mes amies parle bien anglais, donc... quand nous sommes allés en Thaïlande... parfois j'étais très silencieuse, mais j'ai apprécié les différences... la vue et les gens du pays... C'est comme un autre pays... Tout était très différent de ma vie à Pékin et dans d'autres villes, alors... pourquoi ne pas voyager davantage dans ma vie, et c'est à ce moment-là que j'ai eu cette idée en tête... ouais... je garderai cette idée à l'esprit, à chaque fois que je veux voyager de plus en plus.*

En Thaïlande, même si c'était « juste des petites vacances », malgré son isolement lié à sa mauvaise connaissance de l'anglais, elle a eu tout le loisir de regarder et de ressentir les différences paysagères, gastronomiques, sensorielles des lieux qu'elle a visités. C'est l'altérité, qu'elle a apprécié et qu'elle a dompté facilement qui vient fonder son désir de voyage. Et, en comparant cette altérité à sa vie quotidienne de Beijing, elle a ouvert un écart, comme un affleurement du changement à venir (Jullien 2012), qui l'a fait entrer dans une phase transitionnelle venant justement « dissoudre la stabilité » (Abbott 2009b) dans laquelle elle pensait s'engager après son diplôme universitaire. C'est ainsi, qu'après ses premières vacances à l'étranger, le voyage continue de l'habiter et va systématiquement orienter les choix de carrière qu'elle fera par la suite afin de pouvoir se ménager du temps pour ses mobilités touristiques.

B. L'ASIE DU SUD-EST EN BACKPACKERS : VIET NAM, LAOS, CAMBODGE, INDONESIE

La grande différence entre les pratiques touristiques en Thaïlande et celles effectuées au Laos et au Viet Nam c'est que dans ces pays, les participants à l'enquête s'engagent directement dans des voyages itinérants en autonomie. L'ensemble des participants qui ont choisi le Viet Nam et le Laos pour leur premier voyage à l'étranger, l'ont fait en *backpackers* en traversant la frontière en bus.

Ils constatent souvent que le différentiel d'altérité est moins prononcé qu'en Thaïlande comme le souligne Jiahui dans l'extrait ci-dessous. D'ailleurs, elle dit même qu'elle trouve que l'ouest de la Chine présente un différentiel d'altérité plus fort même que le Viet Nam. Pour elle, le Viet Nam, c'est la Chine il y a 30 ou 40 ans

Marie: Was it very different? [...] From your country?

Jiahui: Uh... maybe just a little, not so much, not so much... still... I like to find some differences. And I want to travel in different cities just so you can feel the difference but it's difficult to find some difference. I always find some familiar things. Maybe just in China, if you go west of China, in Tibet, there are big differences but if you go to Viet-Nam, there are less, like I said yesterday, it's like China in the eighties. Twenty or thirty years back.

Marie : C'était très différent ? [...] De ton pays ?

Jiahui : Euh... peut-être juste un peu, pas tellement, pas tellement... quand même... J'aime voir les différences. Et je veux voyager dans différentes villes pour sentir la différence, mais c'est difficile de trouver des différences. Je trouve toujours des choses familières. Peut-être qu'en Chine, si tu vas à l'ouest de la Chine, au Tibet, il y a de grandes différences, mais si tu vas au Viêt Nam, il y en a moins, comme je l'ai dit hier, c'est comme la Chine des années quatre-vingt. Il y a vingt ou trente ans.

Cette proximité entre le Viet-Nam et la Chine ne rend cependant pas le voyage plus simple du fait des tensions géopolitiques. Les *backpackers* constatent qu'ils sont traités différemment par rapport aux autres touristes.

Le Viet-Nam est le premier pays étranger dans lequel s'est rendu Ai. Elle y est partie en *backpacker* et elle a combiné Viet Nam, Cambodge, Thaïlande et Indonésie durant un périple qui a duré trois mois (Carte 13).



CARTE 13 : LE PREMIER VOYAGE DE AI EN ASIE DU SUD EST

Son expérience dans ce pays est plutôt mitigée. C'est à la fois le premier pays étranger qu'elle a connu et elle y a été exposée à des expériences difficiles du fait de sa nationalité.

En arrivant dans le pays, elle est passée par la frontière de Lao Cai en bus. Après un sentiment d'euphorie lié à sa présence dans un pays étranger, elle est la première de sa famille à partir mais elle se rend vite compte que les tensions géopolitiques liées à la souveraineté en mer de Chine entre le Viet Nam et la Chine ont des effets sur la manière dont elle est traitée par les Vietnamiens. Elle se fait arnaquer, elle se fait jeter d'une auberge de jeunesse après que le réceptionniste ait vu son passeport chinois. Son expérience au Viet Nam est si détestable qu'elle ampute son séjour d'une

dizaine de jours et file au Cambodge dès qu'elle le peut. Elle passe ensuite plus de temps à explorer le Cambodge puis la Thaïlande, quinze jours pour l'un et l'autre. Elle rencontre d'autres *backpackers*, visite Khao San, la fameuse rue des *backpackers* de Bangkok puis, sur les conseils d'un Américain rencontré au Viet Nam, elle part en Indonésie où elle reste un mois et demi dans une petite station balnéaire à l'écart des stations balinaises les plus connues et les plus chères.

En retraçant son périple pour moi, Ai admet avoir fait de grosses erreurs lui ayant coûté cher et de grandes découvertes aussi. À l'aéroport de Bangkok par exemple, elle rencontre un couple de Chinois et trop excitée de voir des compatriotes, elle laisse son sac sans surveillance et se fait voler son argent et son téléphone portable. A Khao San, dans un café, elle rencontre un indien mystique et un peu mystérieux qui lui lit dans les lignes de la main et lui propose d'aller lui faire une vraie consultation. Elle le suit jusqu'à ce qu'il l'amène dans une sombre ruelle où elle se rend compte que l'homme n'est peut-être pas celui qu'elle croit. Elle part en courant. Mais ce premier voyage est aussi une source d'ouverture et d'apprentissage : elle ne fréquente quasiment que la communauté internationale de *backpackers*, elle devient quasiment végétarienne (elle le deviendra totalement en Inde), elle rencontre son premier couple lesbien qu'elle passe, selon ses dires un temps infini à regarder car elle trouve ça étrange au début. En rentrant à Chengde, elle n'a qu'une idée fixe : repartir. Elle trouve alors un emploi de guide touristique pour groupe de touristes chinois à Dubaï.

La thématique de l'apprentissage, du changement de soi et d'ouverture se retrouve dans un certain nombre de discours sur leur premier voyage à l'étranger. Mei me raconte la torture qu'elle a vécu lors son premier voyage en pays étranger, au Laos avec son petit copain (Carte 14). Alors qu'il est plutôt expérimenté, les premiers jours en terre étrangère sont très mal vécus par Mei. Les routes laotiennes, cabossées, allongent d'autant les temps de trajet ce qu'elle vit mal, elle répète à plusieurs reprises qu'elle a des réactions de colère légitimes à l'époque mais démesurées au regard de sa situation. Elle se sent privée de liberté mais souligne que c'est sa manière de concevoir la liberté à l'époque, conception qui a largement évolué au gré de l'accumulation de ses expériences de mobilité.



CARTE 14 : LE PREMIER VOYAGE DE MEI EN ASIE DU SUD-EST

Au fur et à mesure de ce voyage qui dure deux mois, Mei commence à apprécier les expériences qu'elle vit : manger chaque jour la même chose, vivre dans un bungalow en bambou avec un confort spartiate. Le Viet Nam ne trouve cependant pas grâce à ses yeux car elle est systématiquement arnaquée par les personnes avec lesquelles elle interagit au point que n'ayant plus un sou, elle doit rentrer en Chine en stop. Mei raconte ce voyage comme si la personne qui l'a vécue n'existe plus. Sa conception du monde, de la liberté, de la vie a complètement changé et ce voyage a participé à changer la personne qu'elle est : renfermée sur elle-même (elle trouve insupportable que son petit copain parle à d'autres personnes qu'elle, elle n'en voit pas l'intérêt), attachée à son confort et pressée de rejoindre la destination qu'elle s'est fixée. Quand je la rencontre au Népal, elle me dit avoir mis plusieurs semaines à rejoindre le Népal et elle mettra deux semaines entières à retourner à Dali depuis Katmandou.

D'autres participants ont suivi plus ou moins le même itinéraire qu' Ai et Mei parfois le premier pays est le Laos parfois c'est le Viet Nam. Il arrive même que le premier passage à la frontière soit fortuit, résultat d'une rencontre dans une auberge de jeunesse de Kunming ou Dali comme c'est arrivé à Li qui n'avait pas du tout prévu de partir au Laos. Lors de ses vacances universitaires d'été, elle avait prévu de voyager au Yunnan avec un ami mais arrivés à Dali, ils rencontrent des voyageurs chevronnés et décident de partir avec eux au Laos puis en Thaïlande par la route.

Ce n'est pas toujours en Asie du Sud-Est que partent pour la première fois les participants. Ponctuellement, ce sont d'autres pays qu'ils visitent en premier et la plupart du temps en voyage organisé.

C. LES VOYAGES ORGANISES DANS LES DESTINATIONS PLUS LOINTAINES ET DIFFICILE D'ACCES : EUROPE, RUSSIE ET MALDIVES

Les autres destinations : Europe, Russie, Maldives, relèvent plutôt du circuit en groupe organisé car ce sont des destinations plus difficiles d'accès. La Russie et l'Europe imposent des visas aux ressortissants chinois souhaitant faire du tourisme. Zihao a fait un circuit de la Russie européenne en groupe avec sa famille pendant une semaine. Ya, elle, a fait un circuit de noces pendant 20 jours en combinant l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Italie. Mariée jeune, juste après l'université, elle et son mari ont voyagé en autonomie et réservant des auberges de jeunesse car diplômée en tourisme, elle voulait faire son voyage sur mesure. Bai s'est rendue en Europe avec un groupe du comité d'entreprise de sa mère.

De même, le premier voyage international de Fang a été organisé et payé par l'entreprise dans laquelle elle travaillait. Tous sont partis une semaine aux Maldives, là, elle découvre l'océan, qu'elle n'a jamais vu et passe une après-midi entière avec son gilet de sauvetage dans l'eau car elle ne sait pas nager.

Enfin, Ming, originaire de Guangzhou a fait un weekend à Hong-Kong pour ses premiers pas hors de Chine. Même si elle sait que c'est un peu la Chine, elle a l'impression d'avoir été en terre étrangère parce que la ville est vraiment différente et qu'elle a temporairement perdu ses repères. Maintenant qu'elle a beaucoup voyagé en Inde et au Népal, ça lui semble naïf de penser comme ça mais elle considère ce premier court déplacement comme capital dans sa trajectoire de voyage justement parce que c'est là qu'elle a pris conscience que le monde était grand et qu'il y avait plus à voir.

D. MOBILITES INTERNATIONALES ETUDIANTES OU PROFESSIONNELLES

Les autres destinations : Australie, Kenya, Malaisie, relèvent d'autres types de mobilités non touristiques. Limei a obtenu un visa d'étude pour l'Australie à 18 ans. Plutôt que de rentrer en Chine après son diplôme, elle y est restée. C'est dans ce pays où le *backpacking* est une pratique très populaire tant chez les jeunes australiens que chez les jeunes touristes qu'elle a découvert cette façon de voyager et qu'elle l'a vite adoptée. Elle s'est, à la fin de ses études, construit un mode de vie mobile en voyageant 6 mois par an, principalement en Inde et rentrant en Australie pour recharger son compte en banque.

Cheng est également parti à 19 ans faire ses études à Kuala Lumpur en Malaisie. C'est en Malaisie, pendant ses congés universitaires qu'il a commencé à faire du *backpacking* via le site Couchsurfing, un site internet qui permet aux voyageurs de dormir gratuitement chez des habitants inscrits sur le site. Il raconte cette expérience dans l'extrait suivant :

Cheng: I spent Chinese New Year alone, I used couch surfing, you know couch surfing?

Marie: Yeah

Cheng : And I travel to Penang, Malaysia, Penang, and I met a lot of European there and we celebrated Chinese New Year together and we drank in the bar and we talked of a lot of things. and I have... some of them are in gap year, some of them, they are just bored of the working life, they quite their job and travel around, do volunteer works, teaching English and lots of things. And just travel around. Some of them they travel around over ten years. So I was like: "oh ! This also can be a life choice", it's not always, you have a job and every day you have to take care for your job, this is not, this is called life but their life is also called life. Why can I not be one of them to have this kind of life? I can travel around to see the world and see the amazing world. I can do a lot of things it's not just do one job in one place. So actually, I was inspired by them.

Marie: You were inspired by them?

Cheng: A lot of European people, from Norway, from France, from Italy, from England, from Sweden, from Iceland, from Germany. They just enjoy their life and do lots of thing

Cheng : J'ai passé le Nouvel An chinois seul, j'ai fait du couch surfing, tu connais le couch surfing ?

Marie : Oui

Cheng : Et je suis allé à Penang, en Malaisie, et j'ai rencontré beaucoup d'Européens là-bas et nous avons célébré le Nouvel An chinois ensemble, nous avons bu au bar et nous avons parlé de beaucoup de choses. Certains d'entre eux étaient en année sabbatique, certains d'entre eux, ils s'ennuyaient tout simplement dans leur vie professionnelle, ils démissionnaient et voyageaient, font du bénévolat, enseignent l'anglais et beaucoup d'autres choses. Et ils voyagent. Certains d'entre eux voyageaient depuis plus de dix ans. Alors je me suis dit : "Oh ! Cela peut aussi être un choix de vie", ce n'est pas toujours, vous avez un travail et chaque jour vous devez vous occuper de votre travail, ce n'est pas, cela s'appelle la vie, mais leur vie s'appelle aussi la vie. Pourquoi ne pourrais-je pas être l'un d'entre eux et avoir ce genre de vie ? Je peux voyager pour voir le monde et voir le monde étonnant. Je peux faire beaucoup de choses, je ne me contente pas de faire un seul travail dans un seul endroit. En fait, j'ai été inspirée par eux

Marie : Ils t'ont inspiré ?

Cheng : Beaucoup d'Européens, de Norvège, de France, d'Italie, d'Angleterre, de Suède, d'Islande, d'Allemagne. Ils profitent de la vie et font beaucoup de choses

Par ce biais, il a découvert et intégré la communauté formée par les *backpackers*. Cette découverte est capitale dans sa trajectoire personnelle parce qu'il se rend compte, à ce moment-là, que le voyage peut-être un choix et surtout un mode de vie. Il est inspiré par cette communauté dont la vie n'est pas tournée vers la carrière professionnelle et la productivité. Là encore, pour Cheng, cet événement ressemble à un *turning point*.

Enfin, Haoran a fait sa première mobilité internationale très tard, à 34 ans en acceptant un travail au Kenya. Il n'avait jamais quitté la Chine et cette mobilité résulte non seulement d'une opportunité professionnelle mais aussi d'un divorce dont il veut prendre de la distance.

Cette sous-partie montre qu'il existe une grande variété des modalités du premier déplacement touristique à l'étranger tant dans le choix du pays qui sera le premier pays étranger à être visité que dans le mode de voyage qui est adopté : tourisme classique, *backpacking*, groupe. Ces premières

mobilités internationales viennent consolider les fondations posées par les mobilités touristiques effectuées en Chine. Elles forment les individus à se projeter dans un voyage plus long à l'étranger. En cela, elles participent largement à créer un capital spatial (Michel Lussault 2013c) qui leur permet d'envisager de s'aventurer dans des espaces plus reculés, moins faciles d'accès. Il est assez clair aussi qu'il n'y a point de retour en arrière, une fois qu'on a commencé à voyager, point de retour en arrière. Évidemment tous les participants à l'enquête ne vivent pas leur première mobilité comme un *turning point*. Néanmoins, ils ont souvent des souvenirs assez précis de cette première expérience et des implications fortes de ce voyage sur leur habiter. Ces premières expériences leur permettent aussi de se familiariser avec l'altérité, de s'enrichir de compétences mobilitaires poussées et d'envisager ainsi de traverser des frontières compliquées à l'instar de l'une des plus hautes du monde : la frontière sino-népalaise de Rasuwa Gadhi que je suis allée observer.

2. L'ÉPREUVE SPATIALE DE LA FRONTIÈRE TERRESTRE SINO-NEPALAISE : UN SAUT SPATIO-TEMPOREL ET CULTUREL VERS LE MONDE HINDOU

A. PONT ET PORTE (G. SIMMEL) : PORTFOLIO PHOTOGRAPHIQUE ET RECIT DU PASSAGE DE LA FRONTIÈRE DES BACKPACKERS CHINOIS A RASUWA-GADHI

La frontière à Gyirong-Rasuwa, a été ouverte au commerce transfrontalier le 1^{er} décembre 2014 (Murton 2016). Elle est devenue la frontière terrestre principale depuis la fermeture du passage de Zhangmu-Kodari après le séisme du 25 avril 2015 (Prasain 2019). Malgré la durée du voyage entre Lhassa et Katmandou – il faut trois jours – elle est, d'après mes entretiens, très utilisée par les *backpackers*. La traversée de la frontière commence à Lhassa où l'on doit faire sa demande de visa, généralement octroyée et délivrée le lendemain. Une fois son visa en main, on réserve un billet de bus pour Gyirong.

Un matin, ils s'embarquent dans un bus qui s'engage sur la route nationale 318. Cette route, classée « route scénique » à quelque chose de mythique car elle commence à Shanghai et part vers le Sichuan. À Chengdu, elle s'enfonce dans les forêts boisées des vallées du Sichuan avant de monter progressivement vers l'aride plateau tibétain. Elle s'étire le long du 30^e parallèle en longeant les hauts sommets himalayens par le nord, passe par Lhassa avant de bifurquer au nord du mont Everest pour passer la barrière himalayenne et redescendre vers Katmandou. Ils parcourent en deux jours environ les 800 kilomètres qui les séparent de la ville frontalière de Gyirong en bordure de la rivière Trishuli où ils passent la nuit avant de partir le matin vers la frontière.



CARTE 15 : LE TRACE DE LA ROUTE 318 ENTRE LHASSA ET KATMANDOU

J'ai tracé sur l'image satellite ci-dessus la route G318 depuis Lhasa vers Katmandou (Carte 15). On devine sans difficulté l'aridité et la désolation des paysages tibétains constituant la dernière ligne droite avant l'entrée dans le sous-continent indien. N'ayant eu la possibilité de faire ce trajet moi-même, j'en ai néanmoins eu un avant-goût en faisant une excursion (bien encadrée, sous haute surveillance) sur la G318 (photo 20).

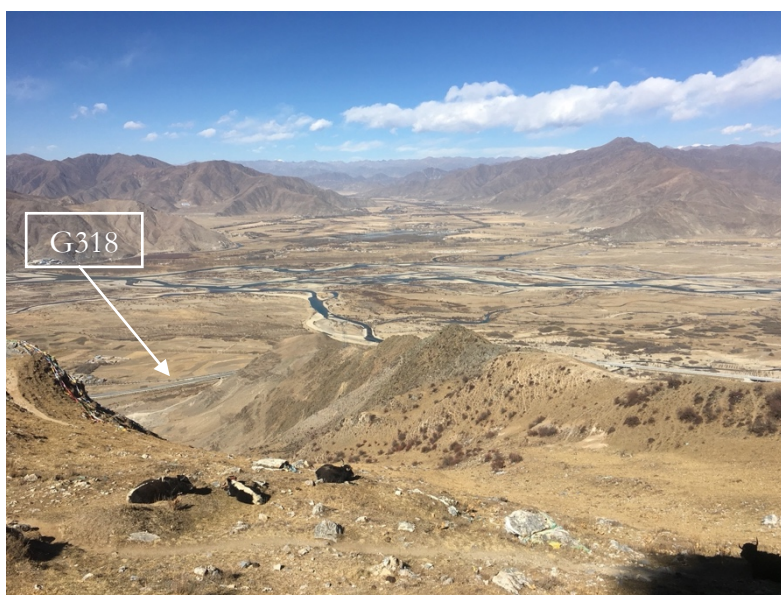


PHOTO 20 : LA ROUTE 318 UN PEU AVANT LHASSA

Ces paysages pierreux à l'aspect brûlé s'étendent le long de la chaîne himalayenne et ce n'est qu'en bifurquant vers les hauts sommets englacés après avoir passé un col à 5000m pour entrer dans la vallée de la Trishuli que le paysage se ferme peu à peu et se verdit. L'arrivée à Gyirong (2800m) se fait en fin de la deuxième journée et les voyageurs doivent passer la nuit dans cette ville frontière où défilent les camions népalais venus se charger en produits manufacturés et marchandises

alimentaires. Le lendemain matin, un autre bus les descend à la frontière à une vingtaine de kilomètres de là où ils sont accueillis par un immense bâtiment en forme d'arche qui abrite les douaniers chinois. Cette arche ouvre sur un pont en acier qui enjambe la Trishuli et matérialise le passage matériel de la frontière (Photo 21). On passe d'un côté et de l'autre à pied (Photo 22). En



PHOTO 21 : LE BATIMENT DES DOUANES CHINOISES AU BOUT DU PONT AU-DESSUS DE LA FRONTIERE

dessous, la rivière gronde et le bruit est accentué par l'encassement de la vallée. Au bout de ce pont, sur le côté népalais, de grandes portes noires sont ouvertes à partir de 9 heures jusqu'à 11 heures et l'après-midi autour de 13 heures jusqu'à 15 heures. Les horaires d'ouverture sont en effet très restreints en raison du décalage horaire de deux heures entre les deux pays. Tout le territoire chinois étant sur le même fuseau horaire calé sur l'heure



PHOTO 22 : LE BATIMENT DES DOUANES NEPALAISES

solaire de Shanghai, les fonctionnaires d'un côté et de l'autre de la frontière n'ont pas les mêmes horaires. Lorsqu'il est 15 heures au Népal, il est 17 heures en Chine, heure de débauche des fonctionnaires chinois.

Il débouche sur une grande esplanade caillouteuse où se trouve sur leur côté gauche une petite baraque rose de tôle (Photo 23). Le contraste entre ce puissant bâtiment chinois qui symbolise la rigidité de l'administration communiste chinoise et la bicoque colorée népalaise est saisissant. La fonction de ce bâtiment n'est d'ailleurs pas très claire aux yeux des voyageurs. Un panneau indique que c'est un poste de police népalais pour le contrôle de la sécurité mais un autre panneau, posé au sol dit que c'est aussi le bureau de l'immigration.



PHOTO 23 : TRAVERSEE DE LA FRONTIERE DE RASUWA GADHI

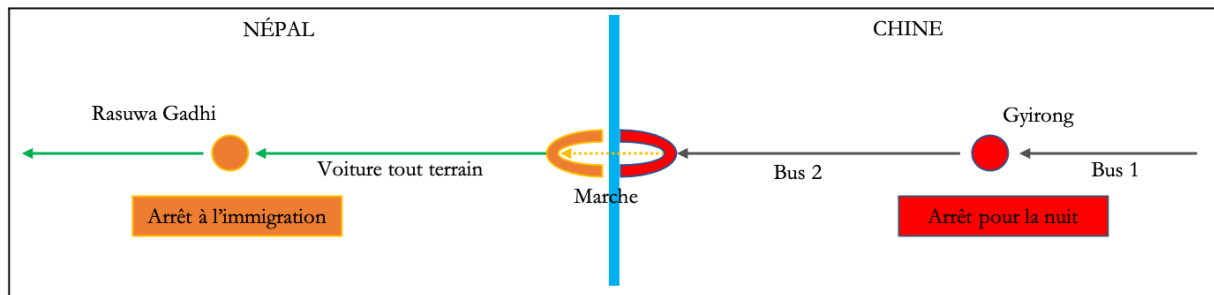
Le voyageur est instantanément transporté dans un autre univers, plus rudimentaire. Lorsque Lussault parle de brouillage des codes, on voit bien que les codes internationaux de la frontière ne sont pas les mêmes d'un côté et de l'autre de la frontière. D'abord, un premier militaire arrête les voyageurs sur le pont pour vérifier le passeport. Il n'y a pas de file d'attente pour présenter son passeport, il faut jouer des coudes mais finalement, peu importe parce qu'il n'y a pas beaucoup de monde qui passe par cette frontière. Il n'y a pas non plus d'ordinateur, le registre des entrées est un gros livre aux pages froissées tenu à la main par un douanier qui écrit pendant que trois autres regardent, font des blagues aux touristes et rigolent avec les arrivants. Sur le côté, les bagages sont ouverts et contrôlés et alors, le Népal s'ouvre à eux : ils peuvent continuer leur route.



PHOTO 24 : L'ESPLANADE OU ATTENDENT LES VOITURES TOUT TERRAIN A DESTINATION DE KATMANDOU

La grande esplanade poussiéreuse est occupée par des camions népalais en partance vers Gyirong et des voitures tout terrain qui attendent de se remplir pour redescendre vers Katmandou (Photo 24). Les chauffeurs qui sont montés la veille ou l'avant-veille remplissent les voitures avec sept passagers. Mieux vaut être à l'avant pour ce qui arrive après dans la descente. Généralement, les groupes se sont constitués dans le bus entre Lhassa et Gyirong car, les voyageurs sont déjà au courant de la procédure via les blogs et ne traînent pas sur place. Le prix, pour une fois, est fixe, une quarantaine d'euros par personne à l'époque et une fois les bagages chargés sur le toit du tout-terrain, le parking se vide rapidement. A peine le temps pour moi d'échanger avec quelques voyageurs et prendre leur contact sur *WeChat*. On se reverra à Katmandou ou à Pokhara. A cinq minutes de la frontière, un peu plus bas dans le centre du petit village frontalier de Rasuwa, toutes les voitures s'arrêtent dans un bâtiment du ministère de l'immigration, cette fois équipé d'un ordinateur. Les visas sont recontrôlés, enregistrés et tamponnés. Ils sont officiellement des touristes au Népal.

Le schéma ci-dessous récapitule le passage de cette frontière et les multiples ruptures de charge que vivent les *backpackers* pour atteindre le Népal. Elles témoignent de toutes les compétences d'organisation à mettre en œuvre pour pouvoir franchir ce fleuve-frontière (Schéma 4).



SCHEMA 4 : LES MULTIPLES RUPTURES DE CHARGE DES TOURISTES A LA FRONTIERE DE RASUWA-GADHI

La redescente vers Katmandou est longue, pas en termes de kilomètres mais en termes de fatigue. La route suit la vallée de la Trishuli et il faut presque sept heures pour arriver dans le centre-ville. Au départ de la frontière, les voitures longent une file interminable de camions désertés en attente de leur passage au Tibet. Elles passent d'abord dans le village frontalier où la majorité des bâtisses sont en tôle. On croise çà et là des bâtiments en dur mais souvent à moitié détruits par le tremblement de terre de 2015 qui a été particulièrement fort dans cette vallée. Ils n'ont souvent pas été reconstruits. La route est très mauvaise et le contraste avec la qualité des routes chinoises est frappant. Seule une dizaine de kilomètres au départ sont propres et bien goudronnés. Le groupe *Hongji*, un groupe de construction basé à Lhassa et soutenu par le gouvernement chinois a offert cette portion de route au Népal pour desservir le chantier d'un centrale hydroélectrique de 111 mégawatts, elle-même financée par un groupe chinois (Murton 2016). Mais après ce cours répit, les voyageurs font l'expérience dépayssante de la route au Népal. Matériellement, elle s'apparente davantage à la piste que qu'à une route. Elle est accidentée, cabossée, rarement goudronnée. La conduite ensuite est très exotique. Les chauffeurs, pressés d'arrivés à Katmandou, doublent des bus surchargés dans des virages à pic, sans parapet et provoquent des sueurs froides chez les passagers qui ont tous en tête les chiffres de mortalité routière dans le pays. Bloqué et étriqué dans une voiture plus que pleine, l'étroitesse de la vallée rajoute une impression de suffocation car l'horizon ne se dégage jamais et l'on ne peut apercevoir les sommets. Et lorsqu'il finit par se dégager, la nuit est tombée et le voyageur ne peut que deviner la vallée de Katmandou qui s'étend en descendant par les monts au nord de la ville

Ce qui ne change pas du Tibet ce sont les nombreux arrêts de check-points. Autant, il n'y a pas de contrôle dans la montée, autant, les autos sont systématiquement arrêtées dans la descente et les bagages sont ouverts et vérifiés. En quête de quoi, ce n'est pas très clair.

B. L'ÉPREUVE SPATIALE DE LA FRONTIÈRE POUR GAIN DE CAPITAL SOCIAL ET SPATIAL

Cette route, bien que longue et pénible est essentielle dans l'expérience du voyage et prend la forme matérielle du rite de passage par le passage sous le bâtiment douanier en forme de porte, la traversée du pont au-dessus de la rivière qui matérialise un passage entre deux mondes, celui d'où on vient vers un monde encore inconnu où il s'agit de trouver sa place. Cette impression de passage est renforcée par l'hétérochronie produite par les deux heures de décalage horaire.

En fait, la sociologie des *backpackers* interrogés montrent qu'une partie d'entre eux auraient les moyens de se payer le billet d'avion pour arriver au Népal. Le passage par la route, la prise de risque, le refus de la facilité du consumérisme, l'expérience du paysage qui change et finalement, l'expérience de la géographie à l'échelle 1/1 font partie de la démarche de dépouillement propre au *backpacking* (on n'emporte que ce que l'on peut porter). C'est aussi un moment il faut savoir sortir de soi et aller vers l'autre car il faut pouvoir constituer ou s'intégrer dans un groupe pour pouvoir louer une voiture. Cette épreuve force la rencontre. Elle est une épreuve spatiale qui auréole le voyageur d'une sorte de gloire d'en avoir bavé par la route plutôt que d'être passé par la facilité des airs, même si un atterrissage à Katmandou provoque chez n'importe quel passager sain d'esprit, des franches suées. Alors que le voyage en avion catapulte soudainement l'individu dans une autre réalité que la sienne, la frontière, par toutes les difficultés que l'on peut avoir à la franchir est une expérience peu commune, en particulier celle entre le Népal et la Chine.

Au-delà de l'aspect politique de la frontière, celle-ci sépare déjà deux pays aux réalités économiques et sociales bien éloignées et la franchir c'est prendre conscience de la matérialité de ce différentiel. Le pont au-dessus de la Trishuli est un objet de disjonction entre un territoire relativement développé et un autre, très sous-développé. Il n'y a presque pas de gradient. La rupture entre les deux territoires est nette et s'incarne matériellement par l'aspect des bâtiments et la route : elle est goudronnée d'un côté et puis de l'autre, elle ne l'est plus et ne le sera plus que par brève intermittence. C'est cette matérialité de l'épreuve qui permet au voyageur de faire l'expérience de l'altérité géographique. Selon les calculs du Fonds Monétaire International et de la Banque mondiale pour l'année 2018, le PIB de la Chine est le deuxième plus important au monde tandis que celui du Népal se classe au 103^e mondial quant au Produit National Brut (PNB) par habitant en 2017 est presque cinq fois supérieur en Chine. L'Index de Développement humain (IDH) calculé par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) classe la Chine au 85^e rang mondial et le Népal au 142^e (Programme des Nations Unies pour le Développement 2020). Ainsi la Chine est considérée comme ayant un développement humain haut alors que celui du Népal est moyen. Enfin, l'indice de perception de la corruption classe la Chine au 80^e rang et le Népal au 113^e

(Indice de la perception de la corruption 2019, Transparency International). Ces chiffres se traduisent entre autres au Népal par des routes mal entretenues, un urbanisme chaotique assortis d'une précarité énergétique notamment à Katmandou. Il faut se figurer que les individus qui traversent cette frontière sont issus de la classe moyenne urbaine d'un pays développé. Ainsi, ils se retrouvent dans un espace aux confins de leur pays, dans une zone extrêmement enclavée, accidentée où le très moderne et imposant bâtiment de la police aux frontières en forme de porte joue la symbolique à plein régime.

Ensuite, cette frontière sépare aussi des infrastructures techniques qui ont une importance capitale dans le voyage. En passant la frontière, les antennes relais népalaises prennent le pas sur le réseau cellulaire chinois et les téléphones, accessoire indispensable du voyageur se connectent alors aux opérateurs népalais, *N-Cell* ou *Namaste*. Et là, c'est aussi un tout autre internet qui s'ouvre, un internet qui n'est plus chapeauté par la puissance de Beijing. Une participante parle de l'importance de ce mur numérique franchi avec la frontière. Plus besoin de réseau privé virtuel (VPN), l'internet mondial devient totalement accessible et sans restriction : *Facebook*, *Google*, *Wikipédia*, *Instagram*. Si *Whastapp* n'est que peu utilisé parmi les voyageurs et voyageuses que j'ai rencontrés, ils sont nombreux à se créer des profils *Facebook* et *Instagram* parce qu'ils souhaitent interagir avec les *backpackers* non chinois. C'est le cas de Lin qui crée son *Facebook* le jour de son arrivée à Katmandou afin de garder contact avec tous les gens qu'elle rencontre. Certains en font un usage temporaire, le temps du voyage, d'autres y deviennent très actifs à mesure que leur habiter devient polytopique et que les conditions du retour en Chine se font plus floues.

Enfin, cette frontière sépare aussi, mais de manière plus diffuse, deux aires culturelles, ce terme étant entendu comme la « distribution spatiale d'objets matériels, de construction, de styles, de croyance, des pratiques productives et de techniques alimentaires, culturelles, linguistiques etc. » (Turco 2013). Le Népal est un carrefour entre deux aires d'influence culturelle : l'aire tibétaine et l'aire hindou. Outre les populations tibétaines et hindou, les moyennes montagnes du centre du pays sont habitées par des ethnies de langue tibéto-birmanes (Kergoat 2007). Comme tout espace de contact pluriethnique, il existe au Népal une grande diversité des paysages, des architectures, des pratiques religieuses (Blamont et Toffin 1987) et de l'offre culinaire sur un territoire relativement petit. Tous ces éléments, fondamentaux pour l'attractivité touristique de ce pays, participent à brouiller, parfois agréablement, parfois désagréablement les voyageurs. Ainsi, les voyageurs étant passé par le pays de Kham retrouvent, dans les hautes altitudes des maisons construites sur le modèle de l'architecture tibétaine de la grande maison en pierre à deux étages, les drapeaux, ils retrouveront les chorten et drapeaux à prière. Mais à mesure qu'ils descendent dans les moyennes

montagnes, cette influence s'amenuise peu à peu pour laisser apparaître l'influence hindou. Dans le quartier de Thamel à Katmandou qui concentre les offres d'hébergements et les magasins à destination des touristes, cette influence est particulièrement marquée par la présence des temples et micro-temples hindous. Et, une fois arrivé dans la plaine du Terai, on est alors résolument en aire hindou.

Le passage obligé par le Tibet fonctionne comme un amortisseur du différentiel d'altérité entre la Chine urbaine et développée dont sont issus les *backpackers* et le Népal. Le Tibet est un espace déjà bien moins développé que le reste du pays malgré les millions injectés par Beijing pour soutenir la construction d'infrastructures lourdes, de transport notamment (Cooke 2003). C'est aussi un espace présentant un différentiel d'altérité paysager, architectural, religieux. En pénétrant au Népal, le voyageur commence à avoir une appréhension de la matérialité du monde hindou.

C. PASSER DES EPREUVES POUR ACCUMULER DES PREUVES : LE CAPITAL SPATIAL ACQUIS A LA FRONTIERE

L'expression « accumuler des preuves » m'a été transmise par l'anthropologue-plasticien Ralf Marsault lors d'un atelier qu'il était venu faire dans mon laboratoire. Elle vient de son terrain, les *Wagenburgen* berlinois, « campements et rassemblements de caravanes, camions et habitats vernaculaires de Berlin » (Marsault 2010 p. 194) où pendant plusieurs années il y crée une anthropologie punk (Marsault 2018). Il l'a entendu lorsque, en s'entretenant avec l'un des *Wagenburger* (un habitant du *Wagenburg*) qui revenait d'un festival punk ce dernier lui dit qu'il venait de passer le week-end à « accumuler les preuves ». Les preuves, ce sont des preuves symboliques et matérielles qui témoignent de son appartenance à la communauté dans laquelle il veut ou pense s'inscrire : la *wagenburg*, le punk etc. Ces épreuves auxquelles l'on se confronte lors d'un voyage de jeunesse semblent être du même acabit à ceci près qu'en plus d'être matérielles et symboliques, ces épreuves sont aussi, et surtout spatiales. Elles contribuent à l'acquisition d'un capital spatial (Lussault 2013c) remobilisé pour traverser d'autres frontières, moins enclavées.

Ces épreuves que l'on passe, les difficultés que l'on accumule et que l'on relate une fois l'évènement passé constituent des preuves qui participent de leur intégration à une communauté dans le voyage chinoise et internationale.

D'abord, cette expérience les inscrit dans une expérience du passage de la frontière qui n'est pas sans résonance avec le passage de la frontière mexicaine décrite par le pape de la route, Jack Kerouac dans *Le Fella du Mexique* en exergue de ce chapitre. Il y décrit la sensation de liberté qui emplit tout voyageur quittant le territoire américain austère et sévère pour un territoire mexicain

qu'il perçoit comme étant coloré, gai et léger. Jack Kerouac, sorte de figure tutélaire des routards, ceux qui prennent la route, est une référence pour quelques *backpackers* qui ont participé à mon enquête. Zimo est le premier à m'en parler. La lecture de *Sur la route* l'a profondément marqué. Je le rencontre à la frontière de Rasuwa-Gadhi et le retrouve quelques jours plus tard à Katmandou. C'est au moins la cinquième fois qu'il passe cette frontière. Il a de l'expérience et guide d'autres *backpackers* qui en ont moins et qui ne connaissent pas le Népal. Il se sent adoubé par Jack Kerouac car il pratique la route de la même manière que lui. Il a une destination mais pas de temps imparti pour l'atteindre. Il bouge au gré de ses envies, de ses rencontres et des nécessités économiques.

L'épreuve que traversent les *backpackers* à la frontière de Rasuwa-Gadhi aussi liée au fait qu'elle plus qu'une limite topologique (Equipe MIT 2008), c'est une discontinuité entre deux espaces. Lors de son franchissement, s'opère

« un changement de son monde d'action, un brouillage des références et des règles par rapport à l'espace de départ. [...] Traverser la frontière, c'est éprouver explicitement un changement d'état de l'organisation sociale, que celui-ci manifeste l'arrivée dans un pays différent (signification géopolitique et sociétale) ou simplement différent, au sein d'un même pays (signification sociétale). » (Lussault 2007, p. 117).

Il y a en fait quelque chose de transgressif dans cette traversée, un souffle de nouveauté qui les embarque :

« Crossing boundaries, from a familiar space to an alien one which is under the control of somebody else, can provide anxious moments ; in some circumstances it could be fatal, or it might be an exhilarating experience – the thrill of transgression⁶² » (Sibley 1995, p. 32).

Ce que nous disent Lussault et Sibley dans ces brefs extraits c'est que le passage d'une frontière terrestre est de l'ordre du ressenti, du sensible. Lussault parle de « brouillage des références et des règles » et d'« éprouver explicitement », Sibley parle de moments d'anxiété, d'une expérience grisante et de frisson. Le passage de la frontière provoque des sensations et des émotions qui donnent à cette expérience de l'épaisseur et l'ancrer dans le vécu de l'individu qui la traverse. Combinés ensemble, « les sens physiologiques sont des voies d'accès à nos environnements » (Clerc 2019 p. 233) et ces sens, devenant sensations par l'entremise des réminiscences narratives qui les rationalisent, vont devenir des preuves dans le cadre du partage des épreuves auquel se soumettent joyeusement les voyageurs, souvent autour d'une bière. La mise en récit est effectivement capital pour former ce que Noy appelle une communauté narrative (Noy 2006).

En cela, mais sans y faire référence, la proposition de Noy rapproche le *backpacking* d'une « communauté imaginée » (Anderson 1991). Celle-ci est imaginée parce que les membres de cette

⁶² Passer la frontière d'un espace familier vers un espace étranger sous le contrôle de quelqu'un d'autre peut être angoissant par instant ; dans certaines circonstances, cela peut nous être fatal ou cela peut être une expérience grisante – le frisson de la transgression.

communauté ne peuvent pas tous se connaître entre eux mais l'idée ou l'image de la communauté et la revendication à son appartenance permet de la faire vivre même si chacun y voit ou l'interprète selon des références propres. Et c'est une communauté parce que malgré des différences, il y a une forme d'horizontalité et de camaraderie, Anderson parle aussi de fraternité constitutive de la communauté. Cette horizontalité se traduit justement dans ces moments d'interactions sociales où l'individu se raconte à d'autres. Ils y comparent l'intensité des expériences vécues lors du voyage, du fait de leur difficulté ou de leur dangerosité, et soulignent leur anormalité au regard de leur vie quotidienne en Chine.

Passer par une frontière terrestre, rencontrer des difficultés de passages, la longueur des trajets, les mauvaises routes, inscrites dans le corps permet aussi à ces individus de revendiquer que leur mobilité est bien un voyage et non du tourisme car ce qui compte c'est la route, le voyage et non la destination (Knafou 2012). Ce qui importe c'est comment, et non où on va même s'il y a par ailleurs une quête en avant de route qui permet aussi de collectionner des lieux, comme on collectionne des *pin's*. Ils accèdent à la communauté imaginée des *backpackers* internationaux et s'inscrivent plus globalement dans l'héritage des *Beatnik* américains et des routards hippies.

CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons retracé d'abord comment la population chinoise avait eu accès aux mobilités touristiques internationales avant de décrire brièvement la sociologie actuelle des touristes internationaux chinois. Les *backpackers* représentent une toute petite partie de cet ensemble dans la mesure où il est encore difficile, pour un individu de se négocier un temps long pour pouvoir voyager.

C'est dans la deuxième partie de ce chapitre que j'expose comment les participants à l'enquête négocient ce temps long pour pouvoir voyager, de plusieurs mois à plusieurs années. Le temps des études supérieures permet, grâce aux vacances universitaires de se négocier du temps pour partir mais les années de césure, restent encore très marginales et sont l'objet de négociations acharnées à la fois avec la famille et l'administration universitaire. Parfois, la voie d'une vie professionnelle précaire est délibérément choisie pour pouvoir se négocier un temps long pour voyager. Enfin, d'autres, ils sont nombreux, font le choix de la démission pure et simple car leur travail ne leur offre pas l'épanouissement et le bonheur attendu. La décision de démissionner est bien souvent vécue comme une période trouble par les participants à l'enquête car elle est incomprise et mal acceptée par l'entourage. Elle est perçue comme un refus de stabilité professionnelle et de gain de capital économique et social. Le voyage peut être alors d'abord vécu comme une fuite que comme

un véritable choix d'exploration du monde. Le voyage au long cours est donc perçu par l'entourage du voyageur comme un élément perturbateur d'un cursus universitaire ou d'une trajectoire professionnelle tandis qu'il est vécu par le voyageur comme un tournant, un *turning point* (Abbott 2009b) dans sa vie.

Pouvoir se dégager du temps mène les *backpackers* à opter pour des voyages à l'international. La troisième partie de ce chapitre expose les modalités des premières mobilités touristiques internationales qu'elles se déroulent dans le cadre d'une mobilité touristique individuelle de courte durée pour des vacances, dans le cadre de séminaire professionnel ou en format *backpackers*. Elles se déroulent souvent dans la première moitié de la vingtaine car rares sont ceux qui ont voyagé à l'étranger avec leurs parents. Sans surprise c'est d'abord dans l'aire asiatique orientale qu'elles ont lieu et notamment dans les pays voisins : Viet Nam, Laos, Thaïlande. Cette dernière est plébiscitée car c'est une destination bien connectée à la Chine, peu chère, réputée facile et surtout sans démarche administrative de visa. Certains vont plus loin, en Europe par exemple, pour leur première mobilité internationale mais elles se déroulent dans des cadres plus contraints du voyage en groupe avec la famille ou dans un cadre professionnel.

A mesure que se construit l'expérience de voyage grâce à ces premières mobilités touristiques internationales, l'individu accumule un capital spatial qui lui permet d'envisager des itinéraires de voyage plus reculés et difficiles comme le passage de la frontière terrestre entre la Chine et le Népal. À Gyirong-Rasuwa Gadhi, la seule frontière praticable entre les deux pays, les voyageurs font l'expérience d'un saut spatio-temporel et culturels vers le monde hindou. Là ils accèdent aussi à l'internet mondial sans restriction, c'est donc aussi une frontière numérique qu'ils traversent. Ils vivent sensiblement le passage d'un monde à un autre. Ce passage est largement renforcé par la matérialité de la frontière dont la symbolique est presque clichée tant elle accumule les signes qu'on s'attend à y voir : un bâtiment imposant en forme de porte du côté chinois, un pont au-dessus d'une rivière puis une petite baraque en tôle du côté népalais. Passer de la Chine au Népal est une épreuve longue et fatigante, il faut au moins trois jours. Elle s'inscrit dans le corps des *backpackers* mais augmente aussi leur capital spatial car ils l'ont fait, ils ont passé l'une des plus haute frontière praticable du monde. En cela, c'est une épreuve qui leur permet d'avoir la preuve qu'ils font bien partie de la communauté des *backpackers*. Elle les auréole d'un nouveau statut symbolique et leur permet de s'inscrire dans la lignée des voyageurs illustres de la *Beat Generation* et des routards hippies.

CHAPITRE 5 : L'APPRENTISSAGE DE L'HABITER POLYTOPIQUE DANS LA LENTEUR AU NEPAL ET A POKHARA

« Nous nous refusons tous les luxes sauf le plus précieux : la lenteur », Nicolas Bouvier, L'usage du monde

INTRODUCTION

Ce chapitre et le chapitre suivant fonctionnent en binôme car ils s'attachent à expliquer les ressorts menant à un apprentissage de l'habiter polytopique au Népal et en particulier à Pokhara par les pratiques qu'ils déploient en ces lieux. L'une des manières d'évaluer matériellement la façon dont le voyage vient transformer l'individu est d'observer l'évolution de son rapport à l'espace et son engagement corporel dans de nouvelles pratiques. Le *backpacking*, nous l'avons vu dans le chapitre 1 est une pratique de mobilité itinérante comportant une forte dimension existentielle notamment via une réappropriation des temporalités (Elsrud 2004; Lachance 2013). Le rythme du voyage, la vitesse de déplacement entre les lieux, la durée de séjours dans un lieu, le rythme de sommeil, le temps des repas sont des façons de sortir d'un temps fixé par des contraintes sociales devenues pesantes, parfois étouffantes. Cette maîtrise des temporalités permet d'inscrire singulièrement la mobilité du *backpacking* dans l'histoire biographique de l'individu du fait des expérimentations qui peuvent s'y effectuer puisqu'elles ont le temps de se déployer. Elle permet aux individus de questionner leur rapport aux lieux et d'aller chercher des formes plus poussées d'adéquation géographique entre leur pratique et la qualité des lieux (Stock 2006). En effet, avoir le temps de questionner son rapport au lieu permet aussi de sélectionner plus finement les lieux à habiter et de calibrer les modalités de son habiter.

Le Népal semble être, à ce titre, un espace où il est possible de ralentir. Certains lieux : Pokhara, Lumbini semblent être particulièrement adéquats pour questionner le rapport aux temporalités et poser les jalons d'un habiter polytopique, qui se construirait par le croisement entre la maîtrise de son temps et la maîtrise de ses spatialités, c'est l'hypothèse posée dans ce chapitre.

Lakeside, le quartier touristique de Pokhara, doté d'un degré d'urbanité important permettrait en effet aux *backpackers* chinois de faire ce double apprentissage de la maîtrise des temporalités et de ses spatialités conduisant à l'élaboration d'un nouvel habiter. Ici, le degré d'urbanité désigne « la qualité urbaine différentiel des lieux géographiques en appréciant le couplage entre les quatre éléments fondamentaux que sont la concentration, l'hétérogénéité, la centralité et la publicité des réalités sociétales en tant qu'ils sont agencés par les pratiques des individus » (Stock et Lucas 2012, p. 18). Ce degré d'urbanité sans cesse réactualisé par les différentes pratiques des nombreux touristes internationaux, des touristes domestiques, des acteurs locaux autant que par les habitants de Pokhara népalais ou étrangers mènerait à l'individualisation des trajectoires spatiales des individus, à construire des individus géographiquement pluriels où plusieurs lieux constituent leur identité. Il permettrait de réaliser que certains lieux sont plus adéquats que d'autres pour leur existence. Ces trois caractéristiques constituent le fondement de l'habiter polytopique de Stock

(Stock 2006).

Dans ce chapitre, une première partie sera dédiée à expliquer la manière dont les participants à l'enquête arrivent et expliquent leur présence au Népal. Cette présence ne relève pas toujours d'une volonté d'aller voir ce pays car la sérendipité a souvent à voir avec leur découverte de ce territoire. Nous verrons comment ils apprennent à s'intégrer temporairement à des groupes de voyageurs puis à s'en détacher, à accepter la contingence des rencontres et des pratiques, à laisser faire les choses avant d'affirmer des préférences concernant notamment la logistique du voyage et leur stratégie de positionnement dans les lieux dans lesquelles ils s'inscrivent.

La deuxième partie consistera à présenter la manière dont se réexaminent leur rapport au temps et aux lieux en faisant notamment un focus sur l'espace touristique de Pokhara. Ainsi, bien plus que la simple étape d'un voyage, Pokhara apparaît comme un lieu qu'habitent les *backpackers*, où ils expérimentent et font l'apprentissage de nouvelles pratiques transformatrices (*cf* chap. 6)

I. CHOISIR LE NEPAL : LES AJUSTEMENTS SPATIO-TEMPORELS DES *BACKPACKERS* CHINOIS AU NEPAL

1. LE TOURISME DES RESSORTISSANTS CHINOIS AU NEPAL ET ESTIMATION DU NOMBRE DE *BACKPACKERS* CHINOIS

En 2001, l'État chinois octroie au Népal le statut de « destination approuvée » qui permet au pays de distribuer des visas touristiques (Prasain 2019). Ainsi, dès 2002, les statistiques officielles népalaises gérées par le *Nepal Tourism Board* (NTB) intègrent le comptage des touristes chinois (Nepal Tourism Board 2020). Ce premier tableau présente la fréquentation des ressortissants chinois depuis 2001, au Népal. La Chine n'est pas présente dans les statistiques officielles népalaises du tourisme avant 2001 (Figure 10). Deux éléments sont à prendre en compte au regard de l'évolution de la courbe. Le séisme en avril 2015 a fait plonger les chiffres de la fréquentation et la reprise a été permise notamment par la gratuité du visa pour les ressortissants chinois à partir de fin 2015.

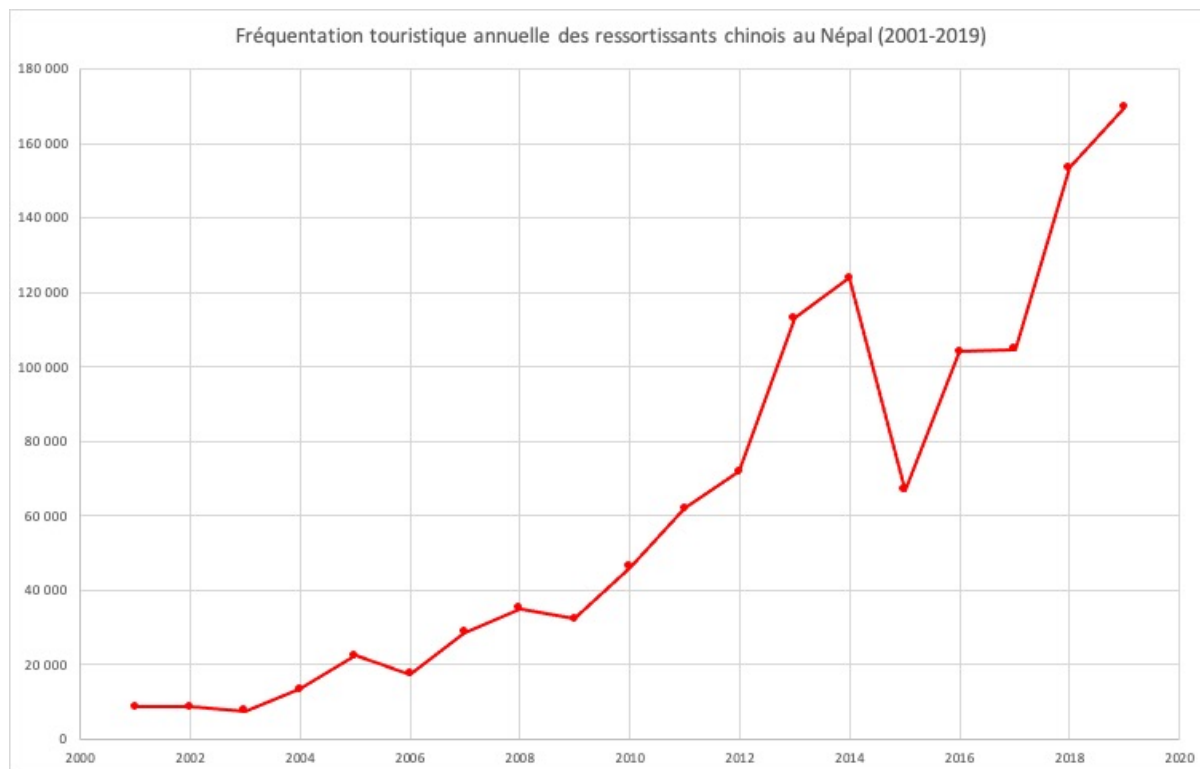


FIGURE 10 : FREQUENTATION TOURISTIQUE ANUELLE DES RESSORTISSANTS CHINOIS AU NEPAL (2001-2019)

En 2019, ils représentent 14,20% des ressortissants internationaux dans le pays derrière l'Inde à 21,20%. Les statistiques de 2020 n'étant pas encore disponibles, il ne nous est pas possible de voir à quel point le virus de la Covid-19 a affecté la fréquentation. Il n'est pas non plus possible de savoir ce que font ces ressortissants sur place. Pour s'en faire une idée néanmoins, on peut utiliser la table statistique récapitulant le motif de visite des individus, toutes nationalités confondues (Figure 11). Une des particularités des questionnaires touristiques d'entrées du NTB est la distinction entre le motif vacances/plaisir et le motif trekking/ascensionnisme. Ainsi, trekkers et touristes sont distingués alors même qu'un voyage organisé peut faire l'objet d'un court trek de quelques jours, le trek de Poon Hill par exemple, étant souvent intégré aux voyages à forfait. De même des trekkers peuvent coupler un trek à quelques jours de tourisme et de repos à Pokhara ou ailleurs. Un histogramme a été réalisé à partir de cette table des motifs. Il montre clairement le poids du tourisme dans l'ensemble des arrivées internationales entre 2011 et 2017.

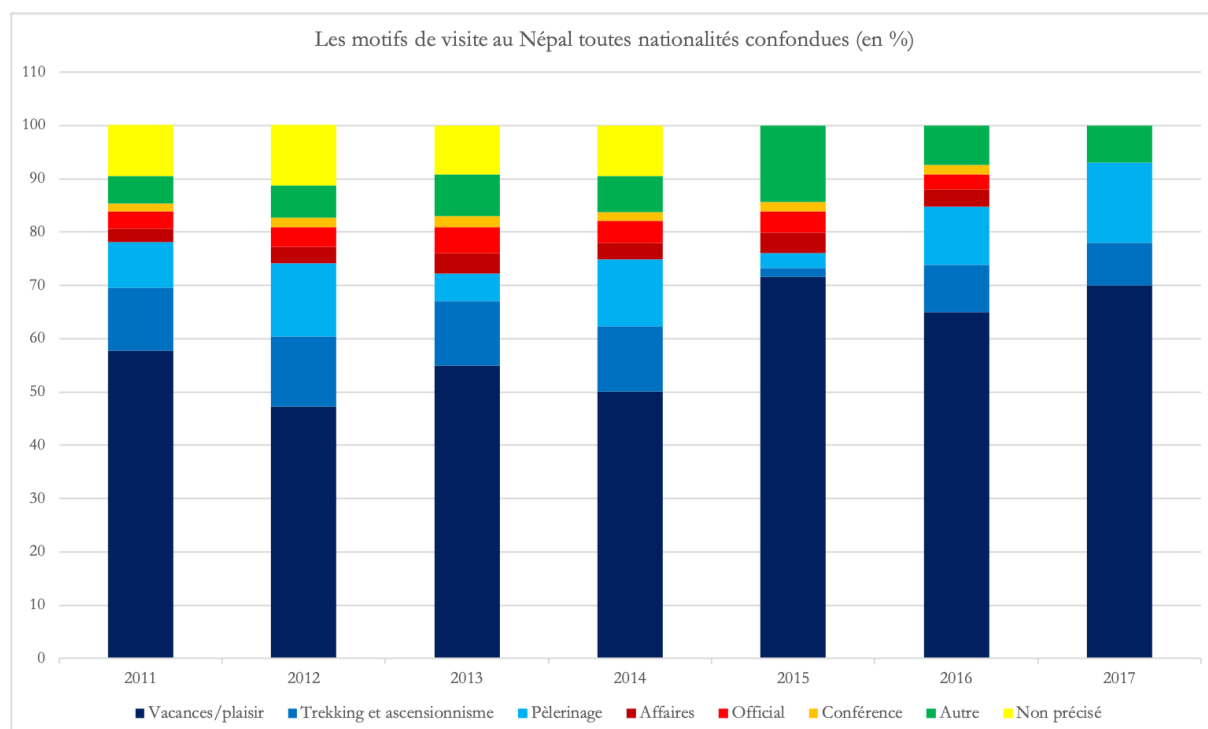


FIGURE 11 : LES MOTIFS DE VISITE AU NEPAL TOUTES NATIONALITES CONFONDUES (EN %)

Bien que le Népal soit une destination de *backpackers* plutôt connue du fait de la présence historique de Katmandou et de Pokhara sur la route des Indes des années 70 (Bouyxou et Delannoy 2004), ils ne sont pas distingués par les statistiques du NTB. À part en Australie où le *backpacking* international représente une part très importante de ses revenus touristiques (WYSE, 2015), aucun pays n'opère cette distinction. Il est cependant possible d'estimer grossièrement la part des *backpackers* internationaux au Népal afin de proposer une estimation des *backpackers* chinois présents au Népal.

Selon le NTB, environ 5 à 6% des ressortissants australiens, japonais, européens et américains passent par la frontière terrestre indienne pour entrer au Népal. Plusieurs raisons m'amènent à penser que ce pourcentage pourrait représenter une fourchette basse de la proportion des *backpackers* dans les chiffres sur le tourisme.

Premièrement, ils sont effectivement très nombreux à lier les deux pays dans un seul et même voyage, c'est l'option la moins chère (Hatton 2018). Car pourquoi ne pas faire l'Inde quand on est au Népal d'autant qu'on peut postuler pour un visa indien à l'ambassade de Katmandou. Le Népal est d'ailleurs souvent utilisé comme territoire stratégique pour faire renouveler son visa touristique indien une fois les trois mois expirés, c'est la stratégie employée trois des participantes à l'enquête : Mei, Yan et Bai. Évidemment, certains *backpackers* peuvent arriver par les airs depuis l'Asie du Sud Est mais davantage de vols low-costs relient les grands aéroports indiens.

Deuxièmement, débiter son voyage par Katmandou lorsque l'on voyage avec un budget serré n'a aucun intérêt car il est bien moins cher d'arriver en Inde par avion depuis l'Europe, l'Australie ou l'Amérique du Nord puis de se déplacer avec les bus et les trains pour rejoindre le Népal.

Troisièmement, dans le cadre d'un tourisme plus classique, les circuits combinés Inde-Népal organisés par les tour-opérateurs ne passent presque jamais par la frontière terrestre car il faut au moins deux/trois jours de trajet entre Varanasi et Katmandou. La majorité des circuits durent une quinzaine de jours donc les touristes arrivent plutôt à Katmandou par des voies aériennes. On peut donc exclure les touristes plus classiques de ce taux.

Je m'appuie sur cette estimation pour la reporter sur les *backpackers* chinois. Évidemment, aucune validation statistique ne peut être proposée mais vu la maturité du marché touristique chinois, vu l'abondance d'offres touristiques offertes, vu le nombre d'individus passant la frontière annuellement, on peut penser qu'au moins 5 à 6% des touristes chinois voyageraient en *backpackers* et qu'ils empruntent la frontière nord de Rasuwa décrite dans le chapitre 4 pour atteindre le Népal. A n'en pas douter, certains *backpackers* chinois arrivent cependant par les voies aériennes. Le coût d'un billet d'avion entre la Chine et le Népal est beaucoup plus supportable dans un budget voyage à moindre frais que pour des *backpackers* arrivant d'Europe ou d'Australie. C'est pour cela que l'on pourrait dire que 5 à 6 % représente une estimation basse de la proportion de *backpackers* chinois dans le nombre de visiteurs chinois internationaux. En appliquant ce pourcentage, le nombre de *backpackers* chinois s'élèverait à environ 8000 au Népal en 2019.

2. PROFILS DES *BACKPACKERS* CHINOIS AU NEPAL : PLANIFICATION DU VOYAGE ET MODALITES D'ARRIVEE SUR PLACE

Avant de passer à une analyse qualitative du discours des participants à l'enquête au Népal, j'ai procédé à une simplification des données des entretiens afin de donner à voir un aperçu des différents profils et de leur motivation à visiter le Népal. Un premier tableau (tableau 8) synthétise la réponse à la question de savoir si le voyage a été planifié ou s'il a été prévu à la dernière minute. On constate qu'une moitié a planifié son voyage à l'avance, c'est-à-dire que le Népal a été une destination choisie et réfléchi à l'avance tandis que l'autre moitié des enquêtés est partie un peu par hasard sans vraiment savoir où ces derniers mettaient les pieds.

	Voyage au Népal	
	Planifié	Non planifié
Mei		
Li		
Ai		
Min		
Yan		
Yuxuan		
Zimo		
Xiu		
Ya		
Hua		
Haoran		
Fen		
Cheng		
Xiang		
Lina		
Ming		
Limei		
Jiahui		
Yuxi		
Fang		
Jun		
Zihao		
Jiali		
Liu		
Lin		
Bai		
Zhao		

TABLEAU 8 : SYNTHÈSE DE LA QUESTION DE LA PLANIFICATION DU VOYAGE AU NEPAL A L'AVANCE

Bai, par exemple, pense ne pas avoir choisi le Népal, elle est convaincue que le Népal l'a choisie. Alors qu'elle vivait à Tokyo et venait de démissionner de son emploi chez Amazon, un jour, elle est appelée par une amie qui l'enjoint à venir la rejoindre au Népal. Ce même jour, un de ses amis l'amène voir le film de Marvel, *Docteur Strange* dont l'action se passe pour partie à Katmandou. Entendre parler de Katmandou deux fois dans la même journée, ville dont elle connaissait vaguement l'existence, la convainc que c'est un signe et qu'elle doit aller à Katmandou. Elle regarde le prix des billets, voit qu'il n'y a pas de visa, elle a du temps et un peu d'argent, elle part le lendemain. Elle passe 15 jours à Katmandou à faire la fête avec son amie mais elle sent que le Népal a davantage à offrir. A la veille du dernier jour, elle annonce à ses amies qu'elle ne rentre pas. Elle annule son billet et décide de suivre un groupe de trois voyageurs : un Allemand, un Américain et un Népalais qui partent pour le Parc national de Bardiya avant d'aller à Pokhara. Son voyage de 15 jours s'est finalement allongé pour durer 5 mois

au total et couvrir le Népal puis une partie de l'Inde

Li a 24 ans, son premier voyage au Népal remonte à ses 20 ans. Alors qu'elle est à l'université, elle profite de ses congés hivernaux du nouvel an chinois pour voyager. Elle part faire du volontariat au Qinghai pendant un mois avant de rejoindre Lhassa en stop. Il se trouve qu'elle a pris son passeport et que le Népal n'est pas si loin, que le visa est peu cher. Elle décide, du jour au lendemain de se rendre au Népal.

Li: So, I do volunteer one month [...] In Qinghai. Then after I go by like, you know by this (she shows the sign for hitch-hiking)

Marie: Hitch-hiking

Li: Yeah, yeah. To... to... Lhasa. And then, luckily, I take my passport, and I think: "Ok, Nepal is near and I have quite... Quite enough money to travel in Nepal so..." I take... I go Lhasa they have one immigration... how to call this...

Marie: Like visa office?

Li: Visa office for Nepal and I go there... I apply and next, after two days... we take van... like morning time eight something...

Li: Donc je fais du volontariat pendant un mois [...] Au Qinghai, Et puis, après, je fais ça (elle lève son pouce), comme ça.

Marie: Du stop ?

Li: Oui, oui, jusqu'à Lhasa et par chance, j'avais pris mon passeport et je me dis « Bon, le Népal, c'est pas loin et j'ai suffisamment d'argent pour y aller ». Je prends... Je vais à Lhasa, il y a l'immigration, comment on appelle ça ?

Marie: Une sorte de bureau pour les visa ?

Li: Un bureau pour visa népalais, j'y vais, j'en demande un, et le surlendemain, à 8h du matin, je prends un van pour la frontière.

Mei était, elle, engagée dans un tour de Chine par le nord qui l'amène au Tibet. Elle pense redescendre vers le Yunnan et Dali où elle habite. Elle fait de son voyage une sorte de quête initiatique pour se sortir d'une dépression dans laquelle elle se débat depuis un certain nombre d'années suite à plusieurs échecs professionnels à Guangdong et une rupture amoureuse. Arrivée à Lhasa, elle déclenche un mal d'attitude assez important et souhaite rentrer à Dali qu'elle identifie comme un endroit où elle se sent en sécurité. À la suite d'une conversation avec une amie de Dali, elle décide de partir au Népal.

Marie: Okay, and so... did... was... was it them who inspired you to come to Nepal and India?

Mei: Yeah... like... uh... uh... at the beginning, I thought... my first heart about travel I supposed to go far away but that time I feel kind of I spend few days really dark... I feel I want to give, I want to go run away, I want to go back to Dali, like very safety place... I feel I'm a baby again... Then I call one friend, after this calling, I really feel I shouldn't give up. Because, uh...

Marie: What did he tell you?

Mei: Uh... she ... she say like "just go... you already here... so near to Nepal. If you think the biggest problem is money, I give you money. If you think... uh... other problem... please solve the other problems" Like this. And I say ok... then I stay alone... one day, two days to make decision. And then I check the information about making Nepal visa and I calculate basically how much money I can reach Nepal, everything. And I even check the information if I have any friend in Nepal, everything is perfect for me if someone wanna support me money and because in that one month, I didn't make any coins...(laughs).. And someone in Nepal I... I... If I can go alone that's perfect but ok... Except I am not so strong right now but you can still travel... I accept then I continue.

Marie : Ok, et est-ce que ce sont eux (les tibétains chez qui elle logeait) qui t'ont inspiré pour te rendre au Népal et en Inde ?

Mei : Oui... euh... au début, je pensais... je pensais, dans mon cœur que j'irai loin, que je devais partir loin, mais en fait, j'ai passé des jours terribles où j'étais vraiment perdue, je voulais tout abandonner, fuir, rentrer à Dali, un endroit où je me sens en sécurité, je me sentais comme un enfant. J'appelle une amie et après cet appel, j'ai senti que je ne pouvais pas abandonner.

Marie : Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Mei : Euh... Elle... Elle me dit « pars, tu es déjà si près du Népal. Si ton problème c'est l'argent, je t'en donne de l'argent. Si tu penses qu'il y a un autre problème, règle ton problème ». Des trucs comme ça. Je dis : « ok ». Et puis je suis restée seule, un jour ou deux pour me décider, je regarde comment on fait un visa pour le Népal, je calcule de combien d'argent j'ai besoin pour atteindre le Népal, je regarde si j'ai des amis au Népal en ce moment. C'est plutôt bien pour moi que quelqu'un me sponsorise pour aller au Népal parce que je n'ai pas gagné un sou pendant ce mois de voyage (rire). Et quelqu'un au Népal... Si je peux y aller toute seule, c'est bien aussi. Sauf qu'à ce moment je ne me sens pas si forte mais je peux voyager, je me décide alors à continuer

Dans ces extraits, on comprend que Lhasa, au-delà d'être un point d'orgue des itinéraires intérieurs des *backpackers* chinois (cf. Chap. 3) peut aussi être un lieu de basculement où se construit la suite du voyage. Pour Mei, Li et d'autres, c'est à Lhasa que se prend la décision de continuer le voyage vers le Népal plutôt que de retourner chez elle.

Parfois aussi, certains participants à l'enquête déclarent être passé par l'Inde pour entrer au Népal. Limei a un parcours de vie un peu particulier. Elle a 45 ans au moment où je la rencontre à Pokhara, elle a monté un café en bord de lac à North Lakeside qui s'appelle le *Juicery Café*. C'est un café très populaire parmi les *backpackers*. Son pays de prédilection c'était plutôt l'Inde, elle s'y est rendue tous

les ans pendant plus de 10 ans mais son ex-petit ami lui avait proposé de venir faire une traversée du Népal à vélo en 2011 ou 2012.

Marie: And so Nepal... how... how did you end up opening a restaurant here?

Limei: It's a very coincidence I think. Six years back when I first came to Nepal my ex-boyfriend was French. He knew Nepal very well because he was... because my heart is always with India and he said "you should go to Nepal with me and travel". I said ok then. I actually came to Nepal, we bought a bike so we cross Nepal several time from East to West and then... also from the border to India for the Himalayas. So I say.. "Ok, let's follow the Himalayas". That's a long trip, three months by bike but... I know Nepal ok, not that well. But that time Pokhara, that time, I stayed one month, I really liked it, it's really chilled.

Marie : Et le Népal, comment es-tu arrivée à y ouvrir un restaurant ?

Limei : C'est une coïncidence je crois. Il y a 6 ans, lorsque j'y suis venue pour la première fois avec mon ex-petit copain français. Il connaissait bien le Népal parce qu'il était... moi mon cœur est en Inde mais il m'a dit : « tu devrais venir au Népal avec moi ». J'ai dit ok. Quand nous y sommes arrivés, nous avons acheté des vélos et avons fait plusieurs fois l'aller-retour le long de la chaîne et puis de la frontière indienne au pied de l'Himalaya. J'ai dit « Ok, suivons la chaîne ». C'est un long voyage, ça nous a pris trois mois mais, je connais le Népal mais pas si bien que ça. Lors de ce voyage, on est resté un mois à Pokhara, ça m'a vraiment plu, c'est très « chill »

De même, Ai a d'abord passé pas mal de temps en Inde pour devenir professeur de yoga avant d'entrer au Népal pour faire renouveler son visa indien. En découvrant Pokhara, elle a décidé d'y

rester plutôt que de repartir.

	Première entrée		Repeaters	Entrée depuis l'Inde
	Entrée aérienne	Entrée terrestre		
Mei				
Li				
Ai				
Min				
Yan				
Yuxuan				
Zimo				
Xiu				
Ya				
Hua				
Haoran				
Fen				
Cheng				
Xiang				
Lina				
Ming				
Limei				
Jiahui				
Yuxi				
Fang				
Jun				
Zihao				
Jiali				
Liu				
Lin				
Bai				
Zhao				

TABLEAU 9 : MODALITES D'ENTREE AU NEPAL ET REPEATERS

Min, Xiu, Ya ou Lin ont posé des congés et planifié un séjour au Népal en amont pour faire un trek ou simplement du tourisme en autonomie. Ayant un temps imparti limité par leur travail, ces participantes sont arrivées logiquement par les voies aériennes. Mais on constate aussi sur le tableau ci-contre qui récapitule la manière dont les participants à l'enquête déclarent être arrivées au Népal, qu'elles sont toutes des *repeaters*, c'est-à-dire qu'elles sont revenues au Népal dans des formats de voyage cette fois bien différents de leur premier séjour.

Dans ce tableau (Tableau 9), une majorité des participants sont passés par les frontières terrestres, sept arrivés par la frontière indienne, six par la frontière tibétaine. Pour autant, le nombre élevé de passage par la frontière indienne

correspond aussi à un retour au Népal puis vers le Tibet. Lina, Ming, Ai et Hua sont passées par le Tibet pour entrer au Népal. Elles sont ensuite parties en Inde et c'est à leur retour que nous nous

rencontrons. Ce sont des *repeaters*. Ce terme, mal traduit en français par « touristes fidèles » désigne les individus qui reviennent visiter le même pays plus ou moins fréquemment. Douze participants à l'enquête sont effectivement des *repeaters*. Certains, après de nombreux séjours se sont d'ailleurs installés saisonnièrement ou à l'année au Népal (*cf.* chap. 8).

L'hétérogénéité des modalités logistiques du voyage ainsi que sa planification ou non, montre qu'il est difficile d'établir un profil type de *backpackers* d'autant que certains pensent partir pour un court voyage et finissent par allonger leur voyage en repoussant indéfiniment leur retour. On constate, pour tous les cas évoqués dans cette partie que la maîtrise du temps et sa réappropriation par l'individu est la clé de voute de la structure de leur voyage et de sa logistique. Cette reprise en main de son temps personnel les autorise à faire des choix inattendus et imprévus pour se rendre dans un lieu. Ils ont parfois à voir avec un cheminement personnel incarné par le cheminement géographique comme c'est le cas pour Bai, Mei, Li ou encore Xiu. En cela, on comprend que chacune des trajectoires spatiales est singulière et correspond à des décisions prises en fonction des contraintes et des opportunités qui se présentent dans un espace donné. En cela, ils sont amenés à s'autonomiser vis-à-vis des lieux qu'ils souhaitent habiter. La défense de cette proposition se perçoit avec plus d'acuité en observant les motivations soulignées par les participants à l'enquête pour justifier le voyage au Népal mis en regard avec leur expérience *in situ*

3. LES MOTIVATIONS DERRIERE LE VOYAGE EN FACE A FACE AVEC LA REALITE DE L'HABITER AU NEPAL : MISE EN ŒUVRE DES RESSORTS SPATIAUX

Confronter l'individu sur l'écart entre les raisons qui l'ont conduit au Népal et ce qu'il y fait réellement une fois sur place permet d'observer comment se construisent à la fois l'individualisation et l'adéquation géographique, deux piliers de l'habiter polytopique. En particulier, l'individu met en œuvre tout un tas de ressorts spatiaux qui lui permettent d'ajuster sa place dans des lieux et de mettre en adéquation ses attentes initiales et ses besoins du moment. La réalité du voyage sur le terrain vient effectivement déconstruire les projets du fait de la qualité des lieux visités, de la transformation de lieux étrangers en lieux familiers et des nécessités matérielles d'un quotidien du voyage où il est parfois nécessaire de mettre en œuvre une logique d'habiter réticulaire.

Afin de procéder à cette démonstration, un tableau a été établi pour récapituler synthétiquement les différents motifs de visite qui ont conduit les participants à l'enquête au Népal. Certains individus déclarent un motif, d'autres plusieurs (Tableau 10). On relève dans les entretiens neuf motifs, certains plutôt classiques par rapport à l'offre touristique népalaise : faire du trekking ou du parapente, prendre des vacances, pour la culture bouddhiste. D'autres le sont un peu moins

communs : faire du volontariat, faire un *Vipassana* ou encore une étape pour se rendre en Inde. Pour certains, le Népal est d'abord envisagé comme un espace logistique afin de renouveler un visa vers l'Inde. Enfin, pour les derniers, le Népal est choisi parce qu'il est là et que la personne n'est pas loin où qu'un ami s'y trouve et l'encourage à venir.

	Motif initiaux du séjour au Népal								
	Pour faire du trekking ou du parapente	Pour prendre des vacances	Pour faire un Vipassana	Pour la culture bouddhiste	Pour faire du volontariat	Pour poursuivre un itinéraire de backpacking vers l'Inde	Pour faire renouveler un visa indien	Parce que c'était là et que j'étais à côté	Pour suivre un ami
Mei									
Li									
Ai									
Min									
Yan									
Yuxuan									
Zimo									
Xiu									
Ya									
Hua									
Haoran									
Fen									
Cheng									
Xiang									
Lina									
Ming									
Limei									
Jiahui									
Yuxi									
Fang									
Jun									
Zihao									
Jiali									
Liu									
Lin									
Bai									
Zhao									

TABLEAU 10 : TABLEAU DE SYNTHESE DES MOTIFS INITIAUX DE SEJOUR DU NEPAL

Comme Li l'a précédemment évoqué, elle est arrivée au Népal parce qu'elle avait son passeport et qu'elle n'était pas loin. Sa première impression du pays est très décevante, elle trouve le pays sale, elle ne comprend pas pourquoi elle est là mais elle se décide à aller à Pokhara parce qu'un groupe de rock indépendant chinois qu'elle aime bien, les *Miserable Faith*, a écrit une chanson assez populaire sur la ville dans son troisième album intitulé *Bloom*. Elle parle de son arrivée à Pokhara comme d'un instant magique car le bus dans lequel elle arrivait de Katmandou dépose exceptionnellement les passagers à l'embarcadere du temple Barahi. Elle a un coup de cœur pour le lieu. Elle trouve tout de suite un hôtel, commence à se balader sur le boulevard de Lakeside et

découvre une boutique de macramé tenue par une française qu'elle va fréquenter deux mois durant pour apprendre à créer ces bijoux

Marie: So... you went to Nepal... what was your first impression of Nepal, when you arrived

Li: In Nepal it's all so dirty

Marie: Dirty?

Li: SO dirty. This is like, why I come here! And then after, I don't know about Pokhara. Because in China, have one very popular rock band... they have song about Pokhara. So, I think ok it's nearby, I should...

Marie: Oh... really, what's the name of the band?

Li: I can't... (she is referring to the band Miserable Faith)

Marie: They sing about Pokhara?

Li: Yeah, Yeah, the singer they come travel here, they really like this place, they have a song for Pokhara

Marie: So, they sing about how beautiful is Pokhara and...

Li: No.

Marie: No? (Laugh)

Li: This is really popular this... It's like "I'm walking on my way, I'm walking on my way, Pokhara, Pokhara come here... ta da da da". I know... because we got the music festival, we know this song, this is a really popular band. So... This music is really simple... This song is really simple: "Come here, come here, Pokhara"

Marie: That's how you decided to come to Pokhara?

Li: Yeah... otherwise I don't know, I don't have any plan things, that time.

Marie : Alors... tu es allée au Népal... quelle a été ta première impression du Népal, quand tu es arrivée...

Li : Au Népal, c'est très sale.

Marie : Sale ?

Li : TELLEMENT sale. C'est comme, pourquoi je suis venue ici ! Et puis après, je ne sais pas pour Pokhara. Parce qu'en Chine, il y a un groupe de rock très populaire... ils ont une chanson sur Pokhara. Alors, je me suis dit ok c'est tout près, je devrais...

Marie : Oh... vraiment, quel est le nom du groupe ?

Li : Je ne peux pas... (elle fait référence au groupe Miserable Faith)

Marie : Ils ont une chanson sur Pokhara ?

Li : Oui, oui, les chanteurs ont voyagé ici, ils aiment vraiment cet endroit, ils ont une chanson pour Pokhara.

Marie : Donc, ils chantent sur la beauté de Pokhara et...

Li : Non.

Marie : Non ? (Rire)

Li : C'est vraiment populaire... C'est comme "Je marche sur mon chemin, je marche sur mon chemin, Pokhara, Pokhara viens ici... ta da da da da". Je sais... parce qu'on a le festival de musique, on connaît cette chanson, c'est un groupe très populaire. Donc... Cette musique est vraiment simple... Cette chanson est vraiment simple : "Viens ici, viens ici, Pokhara"

Marie : C'est comme ça que tu as décidé de venir à Pokhara ?

Li : Oui... sinon je ne sais pas, je n'avais rien de prévu, à cette époque.

Ces motifs initiaux de voyage au Népal sont assez hétérogènes et parfois pluriels, un individu peut avoir plusieurs raisons de se rendre au Népal. On ne peut que constater que le trekking, pratique touristique pourtant inventée au Népal (Sacareau 1997) n'arrive pas en tête des motifs de séjours. Aller au Népal au motif de prendre des vacances est généralement celui énoncé par ceux qui s'y rendent pour la première fois comme Xiu ou Min. Min est une *repeater* venue au Népal une première fois lors d'un congé et qui s'est prise de passion pour le parapente à Pokhara, ce qui l'a amenée à revenir de nombreuses fois. Le volontariat est aussi un motif invoqué notamment par les plus jeunes participants à l'enquête— Jun, Zihao, Jiali et Liu ont 19 ans – car cela leur permet de justifier

le voyage et la dépense qu'il implique auprès de leurs parents. En effet, nous verrons dans les chapitres suivants que le voyage itinérant en sac à dos pâtit d'une mauvaise réputation parmi les proches des participants qui peuvent empêcher des départs. Aussi, le volontariat est un moyen de partir malgré tout en s'arrangeant sur place pour limiter le temps du volontariat et laisser plus de temps à d'autres pratiques. Ils sont également un certain nombre à faire du Népal un espace de transit vers l'Inde, en l'intégrant au parcours de *backpacking* pendant quelques semaines ou mois – le visa étant désormais gratuit – certains profitent de ce passage pour visiter le pays ; l'objectif final restant tout de même l'Inde. Parfois, le Népal est un espace d'attente pour le renouvellement d'un visa indien qui accorde deux visas touristiques de trois mois par an aux étrangers à condition que ceux-ci sortent du pays. Hua par exemple ou Zimo viennent à l'ambassade de l'Inde de Katmandou pour faire renouveler leur visa avant de partir attendre sa validation par les services consulaires à Pokhara.

Ces motifs initiaux de séjour sont cependant mis à l'épreuve du terrain. Un deuxième tableau (tableau 11) a été établi pour synthétiser ce qu'ils font réellement une fois au Népal. On y retrouve certains des motifs initiaux : le trekking ou le parapente, prendre des vacances, faire un Vipassana, faire du volontariat. D'autres s'ajoutent : ne rien faire, aller dans l'une des réserves nationales faunistiques du Terai (Chitwan ou Bardia), aller à Lumbini, apprendre à faire des bijoux, faire la fête, prendre des cours d'anglais.

Il est intéressant de voir qu'une fois sur place, les participants s'engagent dans plusieurs pratiques touristiques au gré de leur fréquentation des auberges de jeunesse, des rencontres et de leur pratique de l'espace. Cela débouche sur un besoin d'ajustement du projet initial à la fois dans les pratiques et dans leurs spatialités.

La qualité différentielle des lieux entre Katmandou et Pokhara est par exemple fréquemment évoquée pour justifier d'une installation pendant plusieurs semaines dans la ville lacustre plutôt que dans la capitale souvent surnommé « Dustmandou », soit un jeu de mots pour souligner le nuage de poussière qui flotte en permanence sur la ville. Ainsi ils sont nombreux : Mei, Li, Ai, Min, Xiu, Ya, Hua, Haoran, Fen, Cheng, Xiang, Limei, Jun, Zihao, Jiali, Liu, Lin à ne faire que transiter pendant un ou quelques jours par la capitale. Très vite, ils fuient son atmosphère urbaine pour les rives plus calmes de Pokhara, incités par les discussions en auberges de jeunesse avec d'autres voyageurs ou par des lectures de blogs en ligne. D'autant que l'urbanité de Pokhara est tout à fait comparable à celle de Katmandou.

	A fait un trek et/ou du parapente	A pris des vacances	A fait un Vipassana	A pris le temps de ne rien faire	A fait du volontariat	A fait du canot ou du <i>paddle</i> sur le lac	A été dans une réserve animalière népalaise (Chitwan/Bardia)	A passé du temps à Lumbini	A appris le macramé et la confection de bijoux	A fait la fête	A pris des cours d'anglais	A transité
Mei												
Li												
Ai												
Min												
Yan												
Yuxuan												
Zimo												
Xiu												
Ya												
Hua												
Haoran												
Fen												
Cheng												
Xiang												
Lina												
Ming												
Limei												
Jiahui												
Yuxi												
Fang												
Jun												
Zihao												
Jiali												
Liu												
Lin												
Bai												
Zhao												

TABLEAU 11 : CE QUE LES PARTICIPANTS A L'ENQUETE FONT REELLEMENT UNE FOIS AU NEPAL

De même, on constate que l'engagement dans des pratiques non prévues au départ : le trekking, faire un Vipassana, apprendre à faire des bijoux résultent de rencontres avec d'autres groupes de voyageurs qui proposent de rejoindre le groupe. Mei, Min, Fen, Bai, Jun, Zihao, Jiali et Liu n'avaient pas prévu de faire du trekking, une pratique touristique qui requiert pourtant un petit équipement. Ils se sont laissés convaincre une fois sur place. Jun, Zihao, Jiali et Liu venus faire du volontariat ont en fait multiplié les pratiques touristiques une fois sur place, profitant du flou de leur statut de travailleur volontaire dans un monastère et à l'hôpital de Pokhara. Ainsi, ils consacrent leur après-midi à ne rien faire, ils marchent le long de la promenade en s'arrêtant dans des cafés, ils canotent sur le lac, ils visitent Begnas *Lake*, rencontrent d'autres jeunes voyageurs pour discuter avec eux, partent faire quelques jours de trekking. Ils avouent d'ailleurs que ce volontariat est une excuse pour prendre des vacances loin de leur lieu d'étude et de leurs parents.

II. DES SPATIALITES LIEES A LA CONQUETE DU TEMPS

La réappropriation du temps semble être un élément clé de la compréhension de ce qui guide la réorientation de leur projet initial de voyage sur place et le choix des espaces fréquentés et habités. Il se passe comme une prise de conscience pendant ce temps initial de présence au Népal pendant lequel ils questionnent leur emplacement à un endroit donné et leur engagement dans une pratique donnée. Ce questionnement amène inévitablement des changements de place, de Katmandou vers

Pokhara, de Pokhara vers Lumbini et vice-versa. Ensuite, cette réappropriation du temps est ce qui permet, par le biais de la lenteur de transformer des lieux étrangers en familiers, de construire un lieu comme un référentiel de son identité en l'investissant de multiples significations.

1. UNE REAPPROPRIATION D'UN TEMPS A SOI

Dans une étude sur les itinérants dans le Sud Marocain, Leroux (Leroux 2007) constate que les espaces fréquentés par les *backpackers* internationaux au Maroc sont en grande partie les mêmes que ceux des touristes. Ce qui change en revanche c'est la manière de fréquenter ces espaces, le temps qu'ils y passent transforme leur rapport à l'espace grâce à la lenteur. Le même constat peut être tiré au Népal, le quartier touristique de Thamel à Katmandou, Lakeside à Pokhara et dans une moindre mesure le temple coréen de Lumbini, la ville de Sauraha en bordure du Parc national du Chitwan sont des espaces touristiques fréquentés par les *backpackers* internationaux dont la seule différence avec les touristes est le temps qu'ils passent sur place (Image cartographique 3).



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 3 : LES PRINCIPAUX ESPACES TOURISTIQUES DU NEPAL HORS ITINERAIRES DE TREKKING

La réappropriation de leur temps peut prendre diverses formes.

L'une des plus emblématiques c'est de reporter sans fin le moment du retour en Chine en annulant ou en décalant son billet de retour comme ont pu le faire Bai, Hua, Fang, Yuxi ou Lin. Dans le même esprit, reporter le départ d'un lieu vers un autre lieu (sans que cela signifie la fin du voyage) peut être une façon de repousser un départ et de la même manière ne pas prévoir à l'avance combien de temps on restera dans un lieu pour lui laisser sa chance.

Une autre façon de reconquérir son temps est aussi de ne rien faire ou de faire les choses doucement. La prise de conscience que l'on peut sortir d'un temps qui doit être productif semble être processuel. Pour certains, cette étape semble s'acquérir par l'expérience du rythme imposé lors d'un voyage organisé, au cours du voyage par les contingences logistiques d'un bus qui n'arrive pas, d'un jour férié religieux qui arrête tout dans un village ou d'une mauvaise journée en stop ou d'autre part en regardant la manière de vivre des habitants.

Après avoir fait l'expérience du voyage organisé, Limei a commencé à voyager en autonomie parce que le rythme imposé ne lui convenait pas. Ce qu'elle aime, c'est voyager lentement, ne pas se précipiter sur les lieux à voir, elle préfère finalement faire l'expérience de la vie quotidienne d'un endroit, et pour ça, elle doit vivre dans le quotidien des gens. Cette lenteur lui permet de développer un autre rapport aux lieux autant qu'un autre rapport au temps présent.

Limei: No, no, no I always travel individually but I don't like groupe

Marie: Why?

Limei: Uh... I had experience with group but I know I'm not fit because sometimes I want to go one way or stay in place for long. You know rushing everything, seeing every place of interest but for me traveling is more about local food, very important, local culture and uh... you stay with local people, really know their language, really know their culture. Like their family. I think it's very important for me [...] I always tend to travel very slow, if I like the place, I stay. I stay, it's ok... I don't feel it's necessary to go every places in this country but if I went to places it's really click my heart then I had a group of friends or I have locals that I can connect with then I stay for a long time. Or sometimes I wait for my visa to finish and I say ok, this time next year I come back again but probably not. So it's very... sometimes it always I come back to another country but maybe after ten years, you still not able to set a foot back again. So I think every moment, you live every moment when you are traveling. That's what I came to realize.

Limei : Non, non, non, je voyage toujours individuellement mais je n'aime pas les groupes.

Marie : Pourquoi ?

Limei : Euh... J'ai déjà eu l'occasion de voyager en groupe mais je sais que je ne suis pas apte à le faire parce que parfois je veux aller dans une direction ou rester sur place pendant longtemps. Mais pour moi, voyager, c'est surtout manger local, c'est très important, c'est la culture locale et euh... on reste avec les gens du coin, on connaît vraiment leur langue, on connaît vraiment leur culture. Comme leur famille. Je pense que c'est très important pour moi [...] J'ai toujours tendance à voyager très lentement, si j'aime l'endroit, je reste. Je reste, c'est bon... Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de visiter tous les endroits d'un pays, mais si je suis allée dans des endroits qui m'ont vraiment touchée, si j'ai eu un groupe d'amis ou s'il y a des habitants avec qui j'ai eu une relation, alors je reste pendant longtemps. Parfois, j'attends la fin de mon visa et je me dis que l'année prochaine, à la même époque, je reviendrai, mais ce ne sera probablement pas le cas. Parfois, je reviens toujours dans un autre pays, mais peut-être qu'au bout de dix ans, je ne peux toujours pas y remettre les pieds. Je pense donc qu'il faut vivre chaque instant lorsque l'on voyage. C'est ce que j'ai compris

Faire un Vipassana est aussi un moment de rupture provisoire avec les contraintes temporelles. Pendant les 10 jours de retraite méditative silencieuse, téléphones, livres, montres ne sont pas autorisés, les journées ne sont rythmées que par la méditation, les repas et le sommeil.

Mei : *And uh... uh... during this stay, like... uh... like in the morning you wake up early... like 4 or 4:30 and then meditate, and then breakfast, and then meditate, and then lunch and then meditate and then breakfast, then tea time, then breakfast, and then discourse and then meditate and then go back and sleep. Ten days like this, everyday. So the first two days was like... (long silence)... really hard... I sit... my leg painful my back, my everywhere painful and I start to doubt... "why I come this place again". Like, this doubting again come. Like why do this thing. I do this thing, I feel so hard, I want to give up. And then after the discourse, they explain you why you do this thing, how you could observe yourself by this... How you could accept the situation and then after explaining I feel I want to continue. And then... everyday just different. It's like a cleaning, like you are... you are... a person [...] wearing clothes but you forget you wearing so many clothes and then day by day, you take one off, take one off, take one off. You are living a group together, so many people meditate but at the same time you are living alone because not allowed to talking. Not allowed to look at each other. Not allowed to have cell phones, reading, writing, drawing... no... nothing*

Mei : *Et euh... euh... pendant ce séjour, comme... euh... le matin on se réveille tôt... vers 4 ou 4h30 et puis on médite, et puis le petit déjeuner, et puis la méditation, et puis le déjeuner et puis la méditation, puis l'heure du thé, puis le dîner, et puis le discours et puis la méditation et puis on rentre et on dort. Dix jours comme ça, tous les jours. Donc les deux premiers jours étaient comme... (long silence)... vraiment durs... Je suis assis ... mes jambes sont douloureuses mon dos, tout est douloureux et je commence à douter ... "pourquoi je viens encore dans cet endroit, pourquoi je fais ça ? Je fais cette chose, c'est dur, je veux abandonner ». Et puis après le discours, ils vous expliquent pourquoi vous faites cette chose, comment vous pouvez vous observer par ce ... Comment tu peux accepter la situation et après qu'on m'ait expliqué, je sens que je veux continuer. Et puis... chaque jour est différent. C'est comme un nettoyage, comme si vous étiez... vous êtes... une personne qui porte beaucoup de vêtements [...] et vous oubliez que vous portez autant et puis jour après jour, vous en enlevez un, un, un. Vous vivez en groupe, tant de personnes méditent, mais en même temps vous vivez seul parce que vous n'êtes pas autorisé à parler. Pas le droit de se regarder. Interdit d'avoir des téléphones portables, de lire, d'écrire, de dessiner... non... rien*

Cette suspension du temps leur permet de se nettoyer, de se sortir de la dépendance aux objets qui semblent les étouffer. Ils expérimentent d'autres modes d'être avec eux-mêmes mais aussi avec les autres. Pour Xiang, c'est une façon de se reconnecter à ses émotions et de percevoir la réalité avec d'avantage d'acuité et de réalisme aussi. Elle a voulu faire son Vipassana à côté de Pokhara dans un centre située au bord du lac de Leknath.

Marie : *And so how was vipassana? Was it a good experience, would you do it again?*

Xiang : *Yeab, Actually it's a kind of life style. It's just a kind of way of how you live your life. how you view the world. The key idea is to lead a life where you can't tell lies, you can't like be addicted to something and don't care more, too much about the material aspects and to try to keep a balance inside and look inside and uh... like the key, the main action to do is to observe your sensation, that means to connect with your own feelings and don't react, don't react to these sensations, just feel, observe, and accept the truth as it is. This is the key point to see the reality as it is. To accept it, don't claim it.*

Marie : *Et donc comment était vipassana ? C'était une bonne expérience, est-ce que tu le referais ?*

Xiang : *Oui, en fait c'est une sorte de style de vie. C'est juste une sorte de façon de vivre sa vie, de voir le monde. L'idée clé est de mener une vie où l'on ne peut pas mentir, où l'on ne peut pas être dépendant de quelque chose et où l'on ne se soucie pas plus, trop, des aspects matériels et où l'on essaie de garder un équilibre intérieur et de regarder à l'intérieur et euh... comme la clé, l'action principale à faire est d'observer ses sensations, c'est-à-dire de se connecter à ses propres sentiments et de ne pas réagir à ces sensations, juste sentir, observer et accepter la vérité telle qu'elle est. C'est le point clé pour voir la réalité telle qu'elle est. L'accepter, ne pas la revendiquer*

Le dernier aspect de reconquête du temps passe par le choix de la destination elle-même et c'est l'un des participants à l'enquête Yuxuan qui l'a particulièrement souligné. Pour lui, venir au Népal c'est comme faire un saut arrière dans le temps, c'est la Chine il y a 30 ans, avant l'explosion de la modernité suite aux réformes économiques. Il exprime une nostalgie d'une époque qu'il n'a pas connue – il est né en 1988 – et préfère ce temps-là, moins urbanisés, moins de véhicules, moins de gens aussi. Il aime les rues étroites et les bâtiments anciens et les compare aux immenses avenues chinoises et à la modernité architecturale des villes qui fait peu de sens pour lui. Cette nostalgie semble être générée par le rythme moins intense de la vie au Népal, plus rurale. D'ailleurs, ce besoin d'aller vivre dans une époque différente se retrouve dans les choix de lieux et des pratiques qui ponctuent son voyage : des villages ruraux, un trek où le rythme journalier est fixé par le rythme de la marche. Finalement, cette expérience d'un temps différent génère de nouvelles spatialités que j'ai pu constater dans les entretiens avec les participants.

Une fois que le paradigme du temps commence à être déconstruit, alors le rapport aux lieux peut commencer à se construire différemment. De même, la représentation du voyage comme un moment où il faut accumuler les lieux et les expériences commence à être mis à distance, à être discuté. C'est à la fois le rythme du voyage et le temps passé dans certains lieux choisis qui est reconsidéré.

2. LES NOUVEAUX RYTHMES DU VOYAGE

Cette nouvelle perspective sur le temps donne un nouveau rythme à la mobilité qui permet à l'individu d'apprécier davantage la qualité des lieux et d'arrêter, au moins pendant un moment de se projeter dans la suite du voyage. D'ailleurs, les participants à l'enquête qui ont les temps de séjours les plus courts Xiu, Jun, Zihao, Jiali et Liu sont ceux qui cumulent le plus d'expérience touristiques classiques c'est-à-dire celles qu'on retrouve dans les brochures des *tour-operators* : trekking, parapente, rafting, safari dans le Chitwan. A l'inverse plus le voyage est long, plus les temps dédiés à l'oisiveté, aux expérimentations diverses et aux sociabilités sont nombreux. Quelque part, ce temps conquis permet de se repositionner dans le présent à la manière de ce que Mei et Xiang tente de faire au travers de leur Vipassana. Hua, qui a beaucoup voyagé en Asie du Sud-Est et en Inde se souvient qu'elle voyageait pour voir des monuments célèbres et vivre des expériences sportives hors du commun jusqu'à ce qu'elle tombe sur un petit village dans la région du delta des 4000 îles au Laos et qu'elle y passe plus de temps que prévu

Marie: *What kind of experience do you have there?*
[...]

Hua: *Uh... I traveled to see the famous things... and also, I try to do some small trip, one day trip, some sports like rafting, kayak... oh... I like to think about it it's been a really long time. I prefer to live in a place, if I like here there, then I stay a little longer and relax there... I remember a place I stayed longer in Laos, there was a place called Dong Dhet, the 4 000 islands. There were the river and the jungle, and the bungalow... it's like a village, I stayed there a little bit long... how long I forgot. I think I enjoy relaxing more in the travel.*

Marie : *Qu'as-tu fais là-bas ? [...]*

Hua : *Euh... J'ai voyagé pour voir les monuments célèbres... et aussi, j'essaie de faire des petits voyages, des voyages d'un jour, des sports comme le rafting, le kayak... oh... j'aime bien y penser ça fait vraiment longtemps. Je préfère habiter dans un endroit, si j'aime cet endroit, alors je reste un peu plus longtemps et je me détends là-bas... Je me souviens d'un endroit où je suis restée plus longtemps au Laos, il y avait un endroit appelé Dong Dhet, les 4 000 îles. Il y avait la rivière et la jungle, et le bungalow... c'est comme un village, j'y suis resté un peu longtemps... combien de temps j'ai oublié. Je pense que j'aime plus me relaxer en voyageant.*

Avoir le temps permet d'anticiper les prochaines étapes de façon nouvelle, on réserve une nuit ou deux le temps de connaître et s'appropriier le lieu, sentir son pouls avant de choisir un hébergement moins cher, dans un quartier adéquat par rapport à l'envie du moment et y rester. A l'inverse, ils peuvent aussi décamper parce que le lieu n'a pas la qualité souhaitée. Ya n'a pas fait long feu à Lumbini. Arrivant de l'*Ashtam* d'Amma⁶³ au Kerala dont elle est disciple, elle a tout de suite détesté ce complexe bouddhiste, la poussière, les singes, les restaurants dont la nourriture est infecte. Elle y est restée trois jours puis est repartie. A l'inverse, Yuxi, Fang, Zhao et Jiahui ont passé entre trois semaines et deux mois à Lumbini notamment dans le temple coréen qui propose le gîte et le couvert au prix imbattable de 400 roupies⁶⁴ (Encadré 7).

⁶³ Amma est une gourou indienne et hindou mondialement connue dont les enseignements repose sur l'amour et la pratique du *Darshan* c'est-à-dire l'étreinte.

⁶⁴ 3€

Le complexe bouddhiste de Lumbini

Lumbini est connu pour être le lieu de naissance de Bouddha du fait de la présence d'une statue, le Maya Devi représentant sa mère. En 1970, U Thant, secrétaire général des Nations Unies et bouddhiste visite Lumbini et regrette que ce lieu ne soit pas mieux mis en valeur. Avec le partenariat du roi Mahendra et l'appui de 15 autres pays asiatiques, ils mettent en place un comité pour le développement de Lumbini afin de créer un plan de développement de la zone (Shinde 2021). L'architecte Kenzo Tange dessine un complexe d'environ 8km² orienté nord-sud le long d'un canal central et découpé en trois zones (Image 10) :

- Le jardin secret au sud où se situe le Maya Devi et les fondations du palais où serait né le Bouddha
- La zone monastique au centre où chaque pays recensant des bouddhistes peut venir construire un temple ou un jardin dans le style du pays
- Le nouveau village de Lumbini, partiellement réalisé où se situe la pagode pour la paix, différents établissements d'étude, un centre culturel et de logement pour les pèlerins.

Ce complexe est devenu patrimoine mondial de l'UNESCO en 2017. Il est fréquenté pêle-mêle par des pèlerins et des touristes, sans qu'on sache vraiment qui est quoi, la limite entre les deux étant souvent assez floue. Le Maya Devi est le haut lieu de ce complexe, c'est d'ailleurs le seul site payant. Les touristes combinent généralement la visite du Maya Devi avec les temples bouddhistes de chaque pays¹. Chacun ayant repris l'architecture traditionnelle présente dans son pays, la visite de ce complexe donne l'étrange impression de faire une sorte de mini tour du monde des pays bouddhistes. Les touristes louent généralement une sorte de voiturette de golf pour la journée afin de visiter les différents temples.

Pour les *backpackers*, l'expérience est assez différente du fait de la présence du temple coréen qui héberge, pour une durée illimitée et un prix fort modeste incluant le gîte et le couvert les voyageurs de passage. Lorsque je m'y rends, des voyageurs de plusieurs nationalités y cohabitent : Coréens, Japonais, Chinois, Thaïs, Autrichiens, Italiens, Français. L'entrée du temple est située en face de l'entrée du temple chinois. Cette information est importante car avant de s'installer au temple coréen Jiahui et Zhao ont résidé au temple chinois. Il accueille gratuitement toute personne de nationalité chinoise pendant deux jours maximums. La gratuité intègre aussi les repas mais impose au résident de participer à des cours de bouddhisme le matin et le soir. Les étrangers peuvent le visiter mais ne peuvent y résider. De l'aveu de Ming qui y a dormi, c'est un temple assez fermé et Fang n'a pas souhaité y résider car elle trouve les administrateurs du temple impolis vis-à-vis des étrangers, elle y a juste déjeuné une fois. Elle se sent plus libre dans le temple coréen où elle n'est pas forcée d'assister aux cérémonies de chant quotidiennes. D'ailleurs, dans le carnet de bord d'enregistrement des hôtes du temple coréen que j'ai pu consulter, nombre d'entre eux sont chinois et plutôt jeunes, entre 25 et 40 ans.

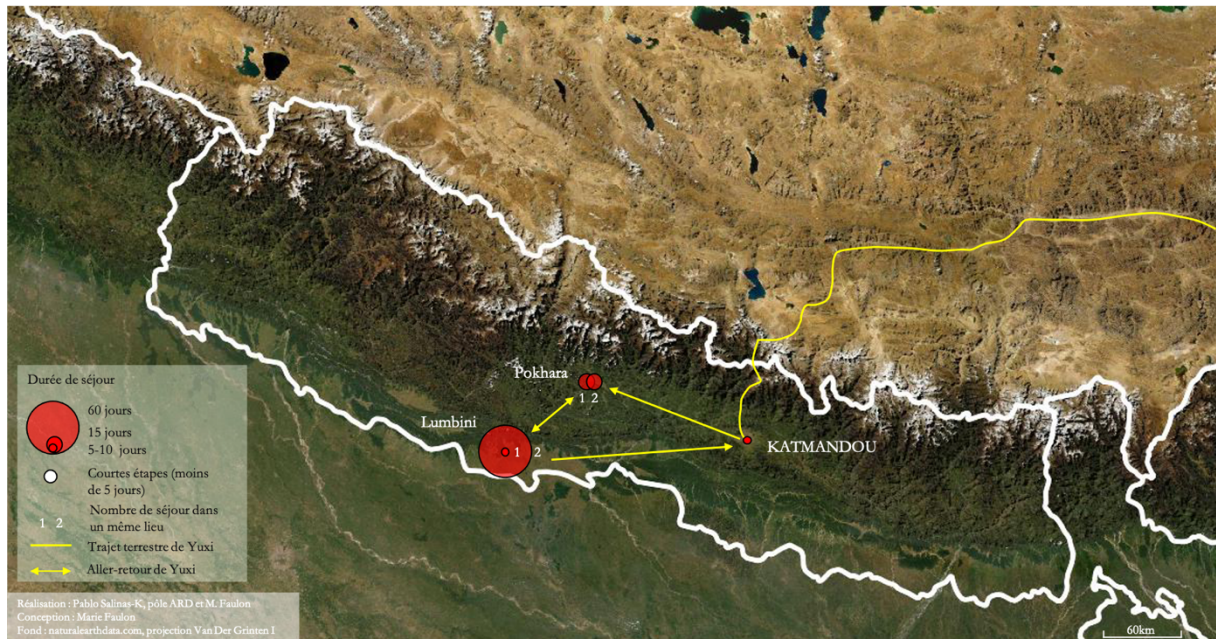


IMAGE 10 : LE MASTER PLAN DE LUMBINI (SOURCE : LUMBINI DEVELOPMENT TRUST)

ENCADRE 7 : LE COMPLEXE TOURISTIQUE BOUDDHISTE DE LUMBINI

Yuxi est arrivée au Népal et c'est à Lumbini, dans le temple coréen que je la rencontre. Ses mobilités lors de son voyage oscillent entre deux lieux : Pokhara et Lumbini (Carte 16). Elle n'est pas restée longtemps Katmandou. Logée à Thamel, elle est partie au bout d'une petite semaine pour Pokhara.

Elle sait qu'elle devra y revenir pour repartir en Chine car elle n'a pas l'intention de se rendre en Inde. Par contre, lorsqu'elle y retournera, elle se logera dans le quartier de Bodnath, un quartier bouddhiste partiellement piéton excentré de la capitale et moins touristique. A Pokhara, elle se loge dans une petite *guest-house* de quelques chambres vers Kahare. Elle y reste deux fois 15 jours. Elle passe beaucoup de temps à la Pagode de la paix, un site touristique édifié sur une colline au sud du lac qui domine Pokhara et offre une vue époustouflante sur le massif des Annapurna.



CARTE 16 : LES MOBILITES DE YUXI AU NEPAL

Mais le lieu où elle passe le plus de temps c'est à Lumbini, elle s'y rend une première fois pendant six jours alors que ses amis sont partis faire un trek. Elle revient à Pokhara puis repart à Lumbini. Elle y a retrouvé Fang qu'elle a connu dans une auberge de jeunesse en Chine à Guilin. Yuxi, comme Fang s'est installée tout de suite au temple coréen (Photo 25). Lorsque je les rencontre, ça fait une dizaine de jours qu'elles s'y trouvent. Elles ne savent pas vraiment ce qu'elles vont faire après mais se sentent bien là. En revoyant Fang à Beijing lors de notre second entretien, elle m'informe qu'elles sont finalement restées deux mois en tout dans le complexe de Lumbini. Elles se sont



PHOTO 25 : FANG DANS L'AILE DU TEMPLE COREEN RESERVEE AUX VOYAGEURS DE PASSAGE

inscrites dans un Vipassana et y sont restées dix jours puis ont rejoint le temple japonais où elles ont vécu gratuitement pendant trois semaines en échange de services qu'elles rendent aux moines. C'est aussi là qu'elles se rasent les cheveux. Fang souligne qu'elles n'ont pas subi de pression de la part de la nonne et du moine pour le faire mais qu'elles voulaient savoir ce que ça faisait.

Lin en revanche a fait le chemin inverse. Son voyage était planifié dans les grandes lignes, elle et ses amies devaient faire le tour des Annapurnas. Elles passent quelques jours à Katmandou, l'ambiance dans le groupe n'est pas au beau fixe car



PHOTO 26 : LES CAHUTES DU FREEDOM CAFE

Lin n'a pas envie de se presser à

partir en trek. Elle a envie de prendre son temps. A l'arrivée à Pokhara, elles s'installent dans un hôtel réservé à l'avance dans le quartier de Barahi où sont concentrés les hôtels standardisés réservables par le biais des applications de réservations en ligne. Elles y passent quelques jours pour se préparer au trek mais Lin découvre par le biais de ses déambulations le quartier de Kahare où se localisent les petits établissements hôteliers bon marché et de restauration qui servent plus spécifiquement la clientèle de *backpackers* (Image cartographique 4). Le lendemain de la découverte de ce quartier, elle quitte l'hôtel qu'elle occupait pour s'installer dans l'une des petites cahutes au bord du lac louée par le Freedom Café, un établissement connu des *backpackers* pour son esprit très *roots reggae*, sa tolérance à la consommation de drogues (Photo 26). Elle y reste un mois et demi. Elle ne fait pas de parapente, pas de trek, ne va dans les quartiers « touristiques » que pour retirer de l'argent ou aller au supermarché. Elle passe un mois, là, à faire du macramé et créer des attrape-rêves.



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 4 : LES SPATIALITES DE LIN A POKHARA

Le *Freedom Café* offre l'avantage d'être à la fois un hébergeur et un restaurateur si bien que certains jours, Lin ne sort pas de l'établissement et commande ses repas à la cuisine du café. Comprenant au bout de quelques jours qu'elle allait rester longtemps, elle négocie un prix à la semaine et une réduction sur les repas. Les quelques cahutes qui composent le *Freedom* sont en grande majorité occupées par des personnes qui, comme elle, sont là pour « *chiller*⁶⁵ », dormir, faire un peu de musique, fumer des joints et parfois prendre des drogues plus dures. En compagnie de *backpackers* originaires d'Europe ou d'Amérique, elle se sent à son aise dans cet environnement qui l'accepte telle qu'elle est et ne juge pas sa consommation de drogues ou les *dreadlocks* qu'elle s'est faite en arrivant au Népal. Elle veut fuir les Chinois car elle souffre beaucoup du regard que porte la société chinoise sur son corps et sur ses choix. Ancienne obèse, Lin se considère toujours comme en surpoids et elle vit très mal ce regard sur elle. Déplacer le centre de son habiter de Barahi à Kahare au *Freedom Bar* lui permet de limiter les interactions sociales avec ses compatriotes. Le peu de Chinois qu'elle rencontre sont des gens engagés, comme elle dans des voyages itinérants. Les clients du *Freedom* étant tous des voyageurs de nationalité différente, la langue de référence est systématiquement l'anglais pour n'exclure personne ce qui lui permet aussi de se mettre à distance de sa langue et donc par-là de la société chinoise. Elle sort peu du *Freedom* pour aller acheter du matériel pour ses attrapeurs de rêves où aller retirer de l'argent dans le quartier de Lalupate où sont

⁶⁵ *To chill* est une expression populaire chez les *backpackers* qui signifie se détendre, se relaxer, décompresser

situés les distributeurs de billets. Éventuellement, elle va dans des restaurants internationaux tels que le barbecue coréen ou la pizzeria pour changer des menus du *Freedom*. Les spatialités que met en œuvre Lin à Pokhara montre des stratégies d'évitement et un usage des différents quartiers de Pokhara bien maîtrisé.

Yan déploie la même stratégie que Lin dans sa façon d'anticiper ses déplacements dans les lieux. Elle a une façon assez sérendipie d'envisager ses déplacements, elle se renseigne rapidement sur le lieu via Google, elle réserve parfois mais pas souvent, ne lit pas de blogs, ne planifie pas. De façon intéressante, elle souligne que l'état dans lequel on se trouve influence notre capacité à nous sentir bien et à aimer un lieu. Il y aurait des moments où des lieux nous semblent inhabitables et d'autres où ils le sont

Marie: Nice. How do you... and how do you travel practically? Do you use Trip Advisor? Do you use your telephone? Do you book in advance?

Yan: I don't... sometimes with my phone I check someplace and google maps if I need to check some place but... booking... sometimes I don't like bookings. Maybe booking like just one day I like to explore and find by myself. The place is good I want to stay there.

Marie: Do you... do you read travel blogs?

Yan: No

Marie: You just go.

Yan: Yeah... just go... I don't want to make so many plans. Because, the plan ruins the moment, yeah... every time is different, yourself also. now like this and after maybe not like this. So I don't like to make too many plans.

Marie : Bien. Comment, comment tu voyages en pratique ? Utilises-tu Trip Advisor ? Utilises-tu ton téléphone ? Réerves-tu à l'avance ?

Yan : Non, parfois je me renseigne sur un lieu et le localise avec Google Maps, si j'ai vraiment besoin de vérifier, mais réserver... parfois je n'aime pas réserver. Parfois je réserve une nuit mais j'aime explorer et trouver par moi-même. Et si le lieu me plaît, j'y reste.

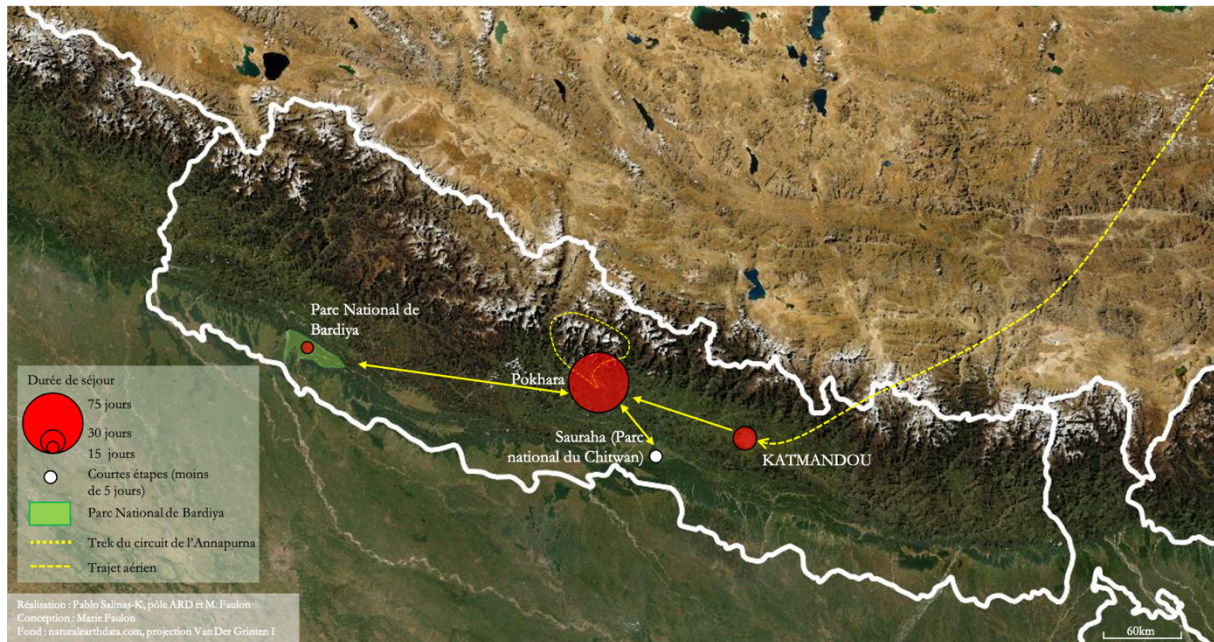
Marie : Lis-tu des blogs de voyage ?

Yan : Non

Marie : Tu vas, tout simplement

Yan : Oui je vais, je n'aime pas planifier. Les plans ça ruine le moment, chaque fois est différente, et toi aussi, tu es différent. Parfois tu aimes, parfois tu n'aimes pas. Donc je n'aime pas faire de plan

Bai (comme Lin et Li) est restée longtemps à Pokhara. C'est depuis la ville lacustre qu'elle rayonne pour aller au Parc national de Bardiya et du Chitwan ou encore faire son trekking dans les Annapurnas (Carte 17). C'est aussi à Pokhara, qu'elle passe le plus de temps : 75 jours pour son premier voyage au Népal en 2017. Elle y a fait tout un tas d'expériences de festivals, de drogues car il est plutôt facile de s'en procurer sur place. Un certain nombre de *cooks*, des sortes de chimistes improvisés, vendent à des prix plutôt doux des drogues de synthèse. Ils sont facilement identifiables et ne cachent pas vraiment leur activité à qui leur demande ce qu'ils font.



CARTE 17 : LIEU ET TEMPS DE SEJOUR DE BAI AU NEPAL

Parce qu'elle était bien installée à Pokhara, elle ne s'est pas rendue à Lumbini, ce qu'elle compte bien faire pour ce deuxième voyage. Lors de celui-là, au moment où nous nous rencontrons, elle a repris ses habitudes du côté de Kahare, je la rencontre au *Juicery* Café de Limei qui propose un menu exclusivement végétarien. Elle y passe une bonne partie de la journée, elle discute avec les gens de passage, échange de bons plans de voyage, fait du yoga et fume des joints.

Mei a également posé ses valises pour un temps à Pokhara. Elle y a rencontré un *backpackers* français avec qui elle a fait du trekking et s'est engagé dans une relation amoureuse avant que son partenaire ne reparte vers l'Inde. Elle a négocié une chambre dans le quartier de Kahare mais traîne en journée du côté de Barahi car, ancienne designeuse de mode, elle s'intéresse à l'artisanat textile cachemiri. Là, elle a tissé des relations avec trois Cachemiri qui travaillent pour leur oncle à vendre des soies et des pashmina pour une clientèle principalement chinoise. Aussi, elle leur apprend des rudiments de négociation en chinois, car si c'est la meilleure clientèle, me diront-ils, c'est aussi la plus dure en affaire. En échange, ils la laissent créer des tenues avec leur produit qu'elle vend par l'intermédiaire de son *Wechat* pour gagner un peu d'argent.

Ces différents témoignages montrent que les mobilités des *backpackers*, bien qu'apparaissant comme intenses sont entrecoupées de période de sédentarité dans des lieux. La nouvelle maîtrise du temps, notamment en développant un rapport fort dans le présent permet d'évaluer mieux la qualité d'un lieu du voyage et ainsi de choisir si ce lieu va être habité et selon quelles modalités. À ce titre, Pokhara constitue un lieu de prédilection pour constituer des formes d'habiter dans la lenteur.

III. POKHARA : LA CONSTITUTION D'UN HABITER

POLYTOPIQUE DANS LA LENTEUR

Pokhara a été particulièrement fréquentée lors du terrain parce qu'il s'y jouait de nombreux apprentissages pour les participants à l'enquête. Pokhara est une grande ville népalaise à fonction touristique (Equipe MIT 2008) qui se serait co-construite avec le tourisme. L'espace touristique se situe précisément en bordure du lac Fewa, il est investi par une multitude d'acteurs et de touristes aux pratiques bien différentes. Une étude approfondie notamment à l'aide d'un transect croisé avec les entretiens sur les spatialités des *backpackers* dans la ville a permis de mettre en avant que les *backpackers* s'inscrivent dans des lieux spécifiques au sein de cet espace touristique d'environ cent hectares. Je reconstituerais dans un premier temps l'itinéraire de lieu de Pokhara, c'est-à-dire, « une transformation de la *qualité des lieux touristiques* » (Equipe MIT 2011, p. 245) celle-ci étant entendu comme les « états successivement traversés par les lieux » (*Ibid.*, p. 246). Cela me permettra ensuite de présenter l'urbanité du quartier de Kahare particulièrement fréquenté par les *backpackers* de toutes nationalités et dans lequel habitent les *backpackers* chinois.

1. ITINERAIRE DE LIEU DE POKHARA, UNE VILLE A FONCTION TOURISTIQUE

Si Pokhara est aujourd'hui la deuxième plus grande ville du Népal, son itinéraire de lieu est fortement lié au développement du tourisme.

A. UNE SITUATION LACUSTRE AU PIED DE L'ANNAPURNA

Pokhara est située au pied du massif de l'Annapurna ; un massif qui appartient à la chaîne himalayenne née de la collision, il y a une cinquantaine de millions d'années entre les continents asiatiques et indiens. Elle a créé un ensemble de reliefs entre la plaine indienne et le plateau tibétain qui déroulent une très grande diversité paysagère sur une bande étroite d'environ 200 kilomètres (Dollfus et Fort 2003). Pokhara se situe dans la zone des basses montagnes et collines (500 et 2000 mètres d'altitude) entre la chaîne des Mahabharat Lekh au sud et la zone de moyenne montagne au nord (Smadja 2003) (Image cartographique 5). Cette unité géographique qui fait la transition entre deux étages écologiques, le collinéen et le subtropical, se caractérise notamment par de larges vallées convergentes en de grands bassins de confluences. C'est le cas de la vallée de Pokhara nichée à 800 mètres d'altitude (Dollfus et Fort 2003) et qui s'étend sur environ 80 km² ; c'est la deuxième plus grande vallée du Népal après celle de Katmandou.



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 5 : LES UNITES GEOGRAPHIQUES AU NEPAL (D'APRES SMADJA 2003)

Son climat se caractérise par des hivers relativement doux et secs (entre 10 et 15 degrés) et des étés marqués par les pluies de mousson remontées par le Golfe du Bengale même si celles-ci sont limitées du fait l'épuisement progressif de la mousson à partir de l'Annapurna (*Ibid.*). La chaleur subtropicale est aussi limitée par l'altitude de la vallée. Les moyennes estivales sont comprises entre 25 et 35 degrés. Ainsi, comparé aux fortes chaleurs de la plaine indienne pendant la mousson, il est tout à fait agréable de passer l'été à Pokhara.

La ville est située sur la partie nord-ouest de la vallée (Image cartographique 5). A l'ouest, elle est bordée par un large lac semi-artificiel d'environ 4km², le *Fewa Tal*⁶⁶ dont le niveau est régulé par un barrage construit en 1982 (Sharma 2021). L'habitat y est relativement peu dense et de larges espaces

ouverts de parcs, de jardins, et même de champs ponctuent le tissu urbain. Pokhara jouit d'une particularité géographique qui n'a échappé ni aux touristes ni aux acteurs touristiques locaux : à vol d'oiseau, la ville se situe à plus ou moins 40 km de l'un des plus hauts massifs du monde entouré de deux des plus hauts sommets : le Manaslu et le Dhaulagiri (image



PHOTO 27 : LA COLLINE DE SARANGKOT VUE DE LA RIVE DU LAC FEWA, 1969 (CRED. D. AND N. HATCH)

⁶⁶ Tal signifie lac en népalais

cartographique 6). Cette proximité la positionne en étape idéale pour admirer cet exceptionnel panorama et constitue avec le lac une indéniable aménité paysagère. C'est ainsi sans surprise que c'est sur la rive sud-est du lac que se sont concentrés les premiers touristes arrivés dans la région.

Il est difficile d'établir ce qu'est Pokhara avant l'arrivée des touristes. Elle est probablement une simple étape caravanière dans un bassin agricole avec un petit *bazaar*, à moins que Naya Bazar ne se soit développé après-coup. Les rives du lac sont alors utilisées pour l'agriculture et la pêche mais ne sont guère habitées (photo 27).

B. DU VILLAGE A LA VILLE TOURISTIQUE

Le développement du tourisme à Pokhara commence dans les années 1960 et repose sur l'arrivée de deux types de touristes : les alpinistes et trekkeurs d'abord et les hippies ensuite.

En 1950, l'expédition de Louis Lachenal et Maurice Herzog, première à conquérir un sommet dépassant les 8000 mètres, contribue à mettre la région au centre de l'attention internationale (Sacareau 2003). En 1956, le roi Mahendra (1955-1972) fait construire sur les rives du lac Fewa (photo 28), le *Ratna Mandir*, un palais pour la reine Ratna. Pokhara



PHOTO 28 : LE RATNA MANDIR, PALAIS ROYAL DE POKHARA EN 1963 (CRED. DAN PIERCE)

émerge ainsi comme lieu de villégiature de la famille royale népalaise qui porte sur elle pour la première fois un regard touristique sur le lac et ses montagnes. En 1971, est établi le premier comptoir d'information touristique (Upreti et Upadhyaya 2013). Le tourisme s'est développé alors en lien avec l'himalayisme et la pratique du trekking dans le massif des Annapurnas. Cette pratique, inventée au Népal consiste à effectuer « une randonnée dans un massif montagneux extra-européen » (Sacareau 1997, p. 15).

Dans les années 1960, la ville est ainsi un point de transit pour une poignée de trekkeurs qui s'en vont marcher dans le massif ; le premier groupe de trekkeurs envoyé par le tour-opérateur Thomas Cook arrive en 1966 (Upreti et Upadhyaya 2013). L'aérodrome de Pokhara est alors en service depuis 1958 et accueille des vols commerciaux de la *Nepal Royal Airlines*. Les trekkeurs sont hébergés chez l'habitant, il n'existe alors pas encore d'hôtel dans la région.

C'est dans les années 1970 que des habitants commencent à ouvrir quelques établissements destinés à pourvoir aux besoins des touristes. Les premiers lodges et petits restaurants ciblant une clientèle de trekkers s'installent non loin du *Ratna Mandir* et de l'aéroport pour la seule et unique raison que là, il est possible de combiner une vue sur le lac et sur la chaîne des Annapurna. C'est à ce même moment que les hippies et routards venus d'Europe par la route des Indes (Lagadec 2003) découvrent avec bonheur les rives du lac Fewa. Ils campent sur les rives du lac au niveau de l'embarcadère actuel ou dans les *guest-houses* les moins chères et fréquentent des restaurants touristiques toujours existants : le *Busy bee*, le *Boomerang* ou encore le *Hungry eye*.

Dans les années 1970, la fréquentation de Pokhara augmente très probablement dans la mesure où les pouvoirs publics se saisissent de la question du développement touristique en lien avec le développement urbain de cet espace à travers trois rapports synthétisés par Upreti et Upadhyaya (2013). Ces trois rapports recommandent que le quartier de Barahi en front de lac soit la principale zone de concentration des activités et aménités touristiques. La prolifération de petits hôtels à Barahi à proximité des rives du lac (environ 600 à 700 chambres disponibles) et la construction d'hôtels qui défigurent le charme de l'endroit est souligné et des recommandations sont établies pour rendre inconstructibles les rives du lac afin de pouvoir développer une promenade.

A partir des années 1990, l'urbanisation, du fait de la multiplication de l'offre hôtelière et de restauration, s'accélère le long des rives du lac vers le nord dans le quartier de Lalupate-*Center Point*. Cette multiplication résulte de l'arrivée de nouveaux acteurs privés dans la zone. Les locaux ne sont plus les seuls moteurs du développement touristique de Lakeside. Les banques financent désormais aussi des entrepreneurs, hôteliers et restaurateurs, venus d'autres régions du Népal. Du fait de l'abondance d'offres de services aux touristes, les années 1990 et 2000 voient la stagnation des prix des services à cause de la concurrence. Afin de se distinguer, les acteurs historiques cherchent à monter en gamme leur prestations hôtelières en ciblant des clientèles de trekkers et de touristes internationaux aisés. Enfin, les activités touristiques se diversifient grâce au regard d'acteurs extérieurs au Népal : touristes parapentistes, kayakistes ou guides de canyon qui viennent s'installer à Pokhara pour ouvrir des agences.

L'activité de trekking gagne en popularité dans les décennies suivantes, favorisé notamment par l'amélioration des infrastructures de transport – la route (*Privithi Highway*) entre Katmandou et Pokhara est achevée en 1973, l'aéroport international de Katmandou est agrandi en 1985 (Image cartographique 6). En 1986, un périmètre de protection est créé : l'Annapurna Conservation Area Project qui, via un droit d'entrée, mène des actions de préservation de l'environnement naturel et d'amélioration des conditions de vie des locaux (Sacareau 1999). En 1988, 37 000 trekkers sont comptabilisés et presque 50 000 en 1996 (Sacareau 2003). En 2019, le Nepal Tourism Board (NTB) décompte plus de 181 000 trekkers soit plus de 40% du total des trekkers au Népal (Népal Tourism Board 2020).

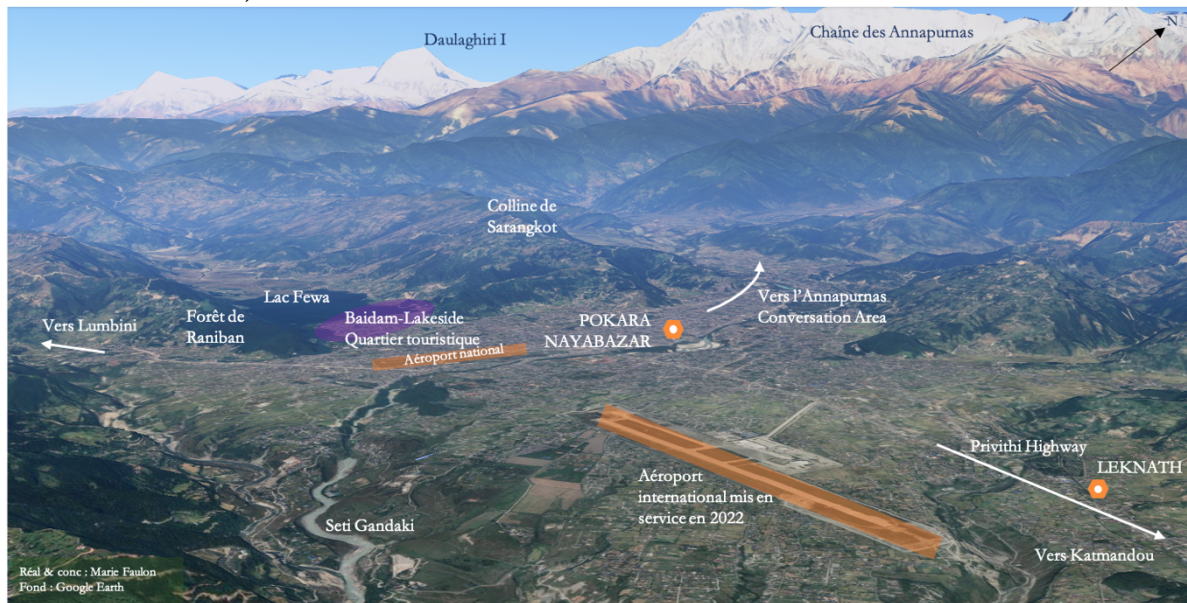


IMAGE CARTOGRAPHIQUE 6 : POKHARA, UNE METROPOLE LACUSTRE AU PIED DES ANNAPURNAS

Pokhara est depuis une trentaine d'années un spot de renommée mondiale pour la pratique et l'apprentissage du parapente. La première agence de parapente, *Sunrise Paragliding* est fondée par des Anglais en 1996. Deux autres agences historiques émergent coup sur coup : *Frontier Paragliding* et *Blue Sky*. Cette dernière est fondée en 2001 par l'un des premiers pilotes népalais et un Suisse champion de voltige. Aujourd'hui, on compte une vingtaine d'agence de parapente qui vendent des vols en tandem moyennant 150 dollars.

En parallèle, à partir de 2008-2010, de nombreux pilotes américains, russes et d'Europe de l'Est ont commencé à venir prendre leur quartier d'hiver à Pokhara. C'est effectivement la meilleure saison pour la pratique. C'est ainsi que des centaines d'étrangers vivent à Pokhara dans le quartier touristique, de novembre à avril pour pratiquer quotidiennement le parapente. Cette activité de parapente se situe à Sarangkot, la colline qui domine la rive nord du lac car elle bénéficie d'un vent

thermique qui permet aux parapentistes de faire durer les vols longtemps (Photo 29). La situation de cette colline est aussi stratégique en ce qu'un vol permet d'embrasser la vue sur toute la chaîne himalayenne : du Dhaulagiri au Manaslu et sur la ville et son lac. Une aire de décollage a donc été aménagée et c'est de là que décolle tous les tandems ainsi que les pilotes en solo. Le même phénomène se passe avec la découverte des eaux-vives. A la fin des années 1990, Charlie, un Suisse arrivé à Pokhara en 1974 ouvre le *Ganesh Kayak Adventure*. Il propose de la location individuelle de kayak, organise des descentes en rafting sur plusieurs jours entre Pokhara et le Chitwan et des randonnées en canyoning en saison d'étiage.



PHOTO 29 : L'AIRE DE PARAPENTE AU-DESSUS DE SARANGKOT

Depuis 2010, la présence des touristes chinois est notable. Les commerces de souvenirs, les agences de trek et de parapente affichent désormais leurs offres et promotion en anglais et en chinois. Des hôtels ont pris des toponymes chinois comme le *Beijing Courtyard* ou des noms classiques d'hôtel chinois : le *Golden Cloud* le *Spring Hotel* ou encore l'hôtel *Ruyi*. Ce sont des hôtels standardisés disposant en général d'une quarantaine de chambre afin de pouvoir accueillir un ou deux groupes en même temps. La durée de séjour de cette clientèle est souvent plus courte que celle des touristes européens. Pokhara est déjà, pour certains *tour-operator* chinois et voyageurs individuels une destination à elle seule grâce aux multiples pratiques touristiques qu'il est possible de déployer. Le forfait combine, en peu de temps : un cours trek à Poon Hill généralement suivi d'un bain de récupération dans les sources chaudes de Tatopani, un village situé dans la vallée de la Kali Gandaki. S'ajoute un baptême de parapente, du canotage sur le lac vers le temple de Barahi, une visite de la *World Peace Padoga*. A Lakeside, les très nombreux commerces de soies et cachemires, de *khukuri gurkha*⁶⁷, de *thangka*⁶⁸, de *mala*,⁶⁹ de bijoux et de pierres semi-précieuses indiennes, de produits de beauté et pharmaceutiques indiens permettent d'offrir un large éventail de possibilités de shopping. La présence de petits panneaux à l'entrée des boutiques signalant en chinois la possibilité de payer par *Wechat*, un système de paiement extrêmement populaire en Chine et qui nécessite d'avoir un compte en banque chinois témoigne aussi de l'importance de cette clientèle. Il n'est pas rare, en entrant dans une boutique entendre le commerçant réviser quelques phrases en chinois. Pokhara

⁶⁷ Le couteau des fameux soldats gurkhas réputés pour leur bravoure et leur férocité au combat.

⁶⁸ Peintures sur toile ou tissu tibétain représentant des mandalas et/ou des divinités du bouddhisme tibétains.

⁶⁹ Collier de 108 perles de bois de santal généralement utilisé dans bouddhisme pour réciter des *mantra*.

est aussi devenue une destination du tourisme domestique. Plusieurs acteurs du tourisme signalent la présence grandissante des touristes népalais à Pokhara en particulier après le tremblement de terre.

C. LAKESIDE, LE QUARTIER TOURISTIQUE DE POKHARA

Le quartier touristique s'étend désormais sur tout le front lacustre orientale. Il inclut les quartiers de Barahi, Lalupate aussi appelé Center Point et Kahare. Actuellement, le développement touristique s'étend sur la rive septentrionale du lac Fewa où les réserves foncières sont très importantes à Sedi-Bagar et Khapaudi notamment du fait de l'ouverture d'un téléphérique touristique (Image cartographique 7).

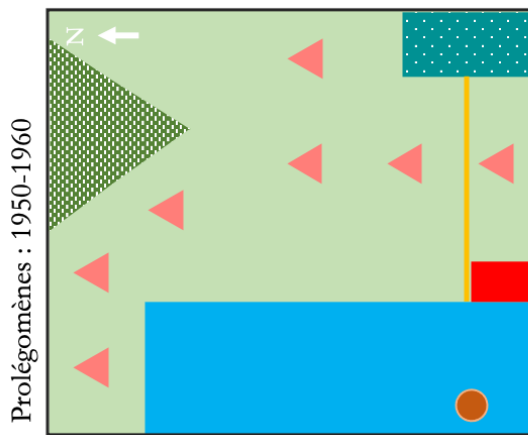
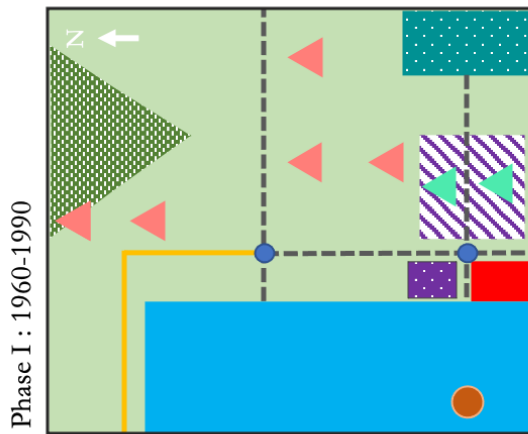
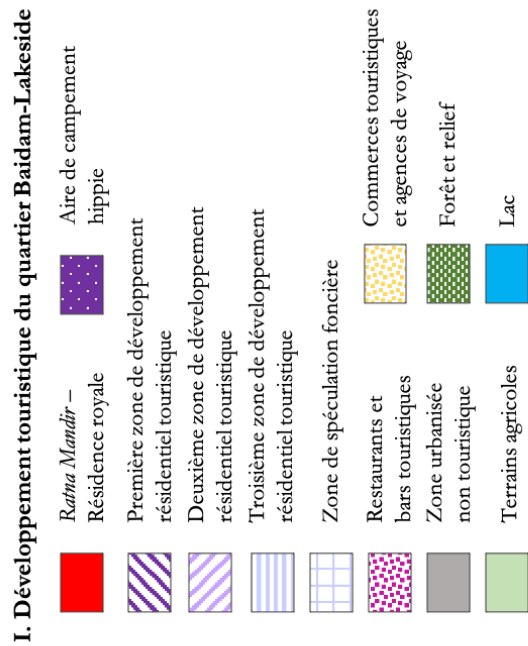
Lakeside s'est urbanisée depuis Barahi puis s'est progressivement étendu au-delà de *Baidam Road* sur les flancs de la colline de Sarangkot, notamment dans le quartier de Kahare (Image cartographique 7). Cette urbanisation est cependant freinée depuis 2018 car les banques ne prêtent plus aux entrepreneurs touristiques du fait d'une offre trop abondante. Cette décision est liée à la prise de conscience des acteurs que l'offre hôtelière est très largement supérieure à la demande.



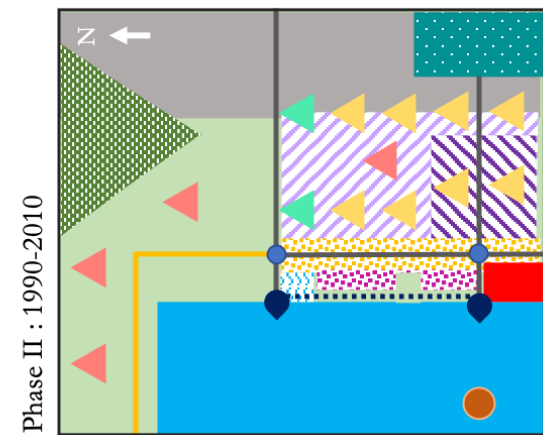
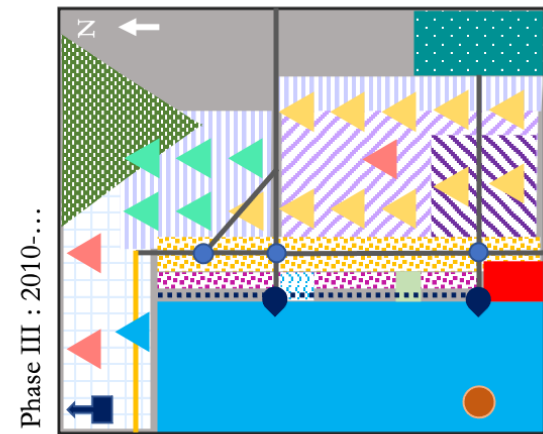
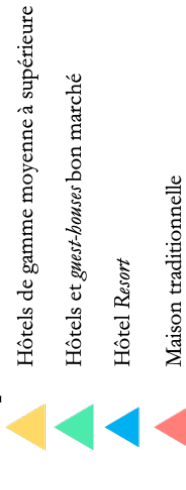
IMAGE CARTOGRAPHIQUE 7 : TOPONYMES DES QUARTIERS TOURISTIQUES DE BAIDAM-LAKESIDE

Pokhara est aujourd'hui deuxième plus grande ville du Népal après Katmandou avec une population d'environ 310 000 habitants. Son développement urbain semble être intrinsèquement liés au développement du tourisme (Schéma 5). Bien qu'encore sous influence de Katmandou qui dispose du seul aéroport international du pays, les acteurs touristiques de la ville espèrent faire de Pokhara une destination à part entière grâce aux multiples pratiques touristiques qu'il est possible de faire dans et autour de la métropole. La mise en service du nouvel aéroport devrait accélérer le processus d'autonomisation vis-à-vis de Katmandou et de son aéroport international.

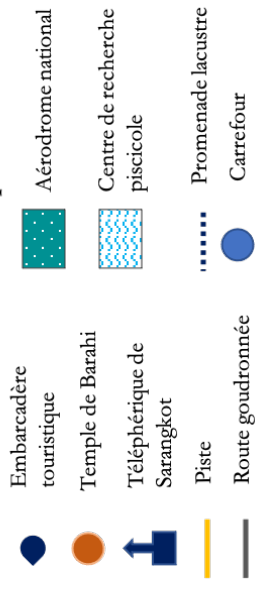
I. Développement touristique du quartier Baidam-Lakeside



II. Typologie des types d'hébergements touristiques de Baidam-Lakeside



III. Infrastructures et aménités touristiques



SCHEMA 5 : SCHEMA DE SYNTHESE DES DYNAMIQUES URBAINES DE BAIKAM-LAKESIDE A POKHARA

D. L'URBANITE DE KAHARE, LE QUARTIER FREQUENTE PAR LES BACKPACKERS DE POKHARA

La littérature scientifique sur le *backpacking* qualifie souvent les espaces fréquentés par les *backpackers* d' « enclave » ou de « bulle » (Le Bigot 2019; Howard 2007; Wilson et Richards 2007). Loin d'être une enclave, le quartier de Kahare, est un quartier construit où se croisent une multitude d'entrepreneurs locaux et étrangers, de *backpackers*, de touristes, de jeunes népalais, de parapentistes. Il semble en effet que l'hétérogénéité des personnes et des pratiques contribue non seulement à questionner l'utilisation de la notion d'enclave pour qualifier ce quartier (Gibert et Peyvel 2016) mais qu'elle construit aussi l'urbanité de ce quartier rendant ainsi visible une multitude de pratiques et de réalités sociétales dont s'emparent les *backpackers* chinois qui se les approprient.

a. A l'origine de Kahare : les routards et les hippies

A la différence de Khao San à Bangkok ou Jalan Jaksa à Jakarta, Kahare n'est pas clairement identifié comme le quartier des *backpackers* de Pokhara du fait de la manière dont s'est développé le tourisme à Pokhara. Les hippies et routards européens, lorsqu'ils arrivent à Pokhara se localisent non loin du *Ratna Mandir*. Ils installent leur tente en bord de lac,

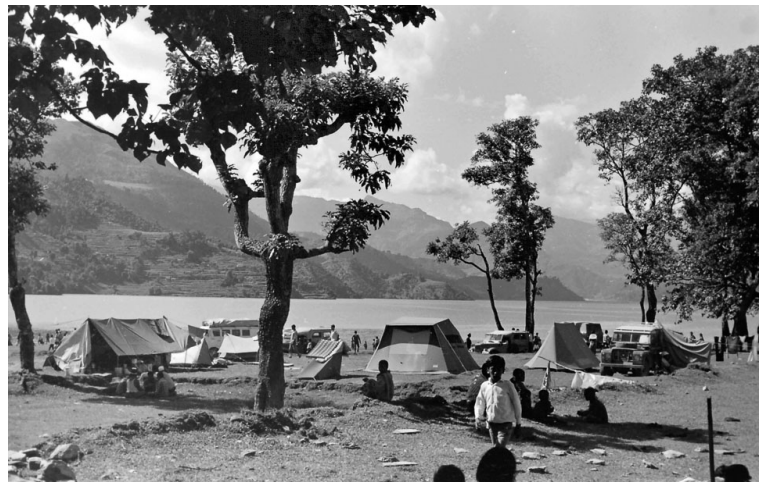


PHOTO 30 : LE PREMIER SITE DE CAMPING AUTOUR DE 1973 (CRED. THE PEACE CORPS NEPAL PHOTO PROJECT)

là où ils peuvent voir les crêtes des Annapurnas (Photo 30). Au fur et à mesure de l'urbanisation et des différentes politiques de régulations de l'espace touristique, cette clientèle qui ne cesse de venir à Pokhara (Engelhardt 2005; Woo 1985) tout au long des décennies 1970 et 1980, se trouve progressivement repoussée vers le nord dans les espaces encore agricoles de Kahare. Là, se montent des petits commerces et hébergements destinés à répondre aux besoins spécifiques de cette clientèle à budget réduit.

b. Les lieux aux imaginaires alternatifs au fondement de l'urbanité de Kahare

Le quartier de Kahare, au nord de Baidam road s'est beaucoup urbanisé après le tremblement de terre de 2015. La route n'y a d'ailleurs été goudronnée qu'en 2016, avant c'était une piste. Il dispose de services plutôt sommaires au regard d'autres quartier de *backpacking* en Asie (Gibert et Peyvel 2016) : il n'y a pas de distributeurs de billet, le quartier est assez mal desservi par les transports, la

gare de bus est située à l'autre bout de *Lakeside* près de l'aéroport, peu de taxis s'y aventurent et les locations de scooters sont principalement localisées à Barahi et à Lalupate-Center Point. En outre, les supérettes qui s'y trouvent sont assez mal achalandées, il faut aller vers Lalupate pour en trouver des plus fournies. On ne trouve pas non plus d'agences de voyage, de pharmacies ou de services de pressing.



PHOTO 31 : CHEMIN PIETON VERS LES GUEST-HOUSES DE KAHARE

Ce quartier concentre de nombreux petits hôtels de type *guest-house* ainsi que des auberges de jeunesse. Les *guest-houses* disposent d'une dizaine de chambres au confort rudimentaire et n'ont généralement pas de restaurant, au mieux ils servent un petit déjeuner ou des cafés mais c'est plutôt rare. La plupart de ces *guest-houses* sont situées à flanc de colline et ne sont desservies que par des petits chemins en terre inaccessibles aux véhicules motorisés (photo 31). Le quartier est donc plutôt calme. Ces hébergements ne sont pas des lieux de passage comme peuvent l'être les hôtels situés à Barahi ou à Lalupate-Center Point. Ce sont des lieux où l'on reste plusieurs semaines voire plusieurs mois à la façon d'une villégiature. Les clients de ces hébergements sont les *backpackers* bien sûr mais aussi les parapentistes européens, australiens ou américains qui viennent y passer la saison d'hiver. Ainsi, les gérants de ces structures proposent souvent d'emblée des réductions si le client souhaite s'installer pour plusieurs semaines. Le client peut ainsi payer à la semaine ou au mois. Des espaces communs sont aménagés sur les terrasses ou toit-terrasse face au lac pour accommoder les clients. Les décorations murales, nombreuses, remobilisent les imaginaires du *drifting* (O'Regan 2018) des hippies, du psychédéisme et de l'esprit *roots* (Photo 32). Il s'agit de donner envie de rester car la concurrence est rude entre les *guest-houses* et les



PHOTO 32 : DECORATIONS MURALES PSYCHEDELIQUES DANS UNE AUBERGE DE JEUNESSE DE POKHARA

backpackers et parapentistes changent plusieurs fois de logement au cours de leur séjour.

La zone des bars et des restaurants est située entre la route et la promenade, ils disposent donc d'une jolie vue sur le lac. Néanmoins, c'est un assemblage bizarre de restaurants très sommaires et de restaurants internationaux plus haut de gamme. On trouve un restaurant français, un coréen ou encore un espagnol. Mais ils sont peu fréquentés car trop chers pour les *backpackers* et trop éloignés de Barahi pour les touristes logeants dans les quartiers de Barahi et Lalupate-Center Point. Aussi, les petits restaurants bon marchés sont bondés. Ils sont construits de manière beaucoup plus sommaire, certains cafés n'ont pas de nom mais ils servent une nourriture internationale : népalaise, chinoise, américaine pour accommoder tout le monde. Ils tolèrent la consommation de drogues douces sur les terrasses. Moyennant la commande d'un café ou d'une bière, il est possible d'y rester la matinée ou toute une après-midi.

Le quartier de Kahare est marqué par une grande hétérogénéité de lieux qui mobilisent différents imaginaires et reflètent son urbanité (Image cartographique 8).

L'*Umbrella Café* d'abord est un lieu tenu par un Indien qui propose une large diversité de services. C'est tout d'abord un restaurant végétarien qui reprend un certain nombre de signes culturels empruntés à l'imaginaire hippie, au psychédélisme. La carte est très éclectique : brunch américain, muesli aux fruits tropicaux, pâtes italiennes, chowmein, salade grecque, falafels ou encore *dal bhat*⁷⁰ népalais. A part, il a monté un « *Healing Center*⁷¹ » qui propose des cours de yoga, des séances de méditation au bol tibétain, des thérapies solaires animés par des *backpackers* de passage. Ai y donne par exemple de cours de yoga en matinée, six jours sur sept. Un autre espace est dédié à la réalisation de *dreadlocks*, de tressage et de décoration capillaire type perles et plumes dans les cheveux. Le patron ouvre aussi à ses clients réguliers sa cuisine pour l'organisation de dîners thématique.s Ai, qui habite dans la *guest-house* au-dessus, y a par exemple organisé une fondue chinoise pour ses amis. L'ensemble de ces services font de ce lieu un repère important pour la communauté des *backpackers* de Pokhara.

⁷⁰ Le *dal bhat* est le plat national népalais composé d'un bol de riz blanc, d'une soupe de lentilles et d'un curry de légumes ou de viande.

⁷¹ Centre de soin



Réal & conc : Marie Faulon
 Fond : Google Earth
 Photo : Marie Faulon

IMAGE CARTOGRAPHIQUE 8 : LES HAUTS LIEUX DU BACKPACKING DANS LE QUARTIER DE KAHARE

Le *Freedom Café* est aussi un lieu tout aussi hybride qui mobilise tout l’imaginaire jamaïcain de Bob Marley. Le bar-restaurant est peint en vert-jaune-rouge et on y diffuse du reggae. La consommation de cannabis est omniprésente et de large canapé et fauteuil permettent de se relaxer en fumant. Des soirées « dub » ou « ska » sont régulièrement organisées. Le patron du *Freedom*, népalais, a aussi construit une dizaines petites huttes en bord de lac. Elles sont occupées par une clientèle de *backpackers* qui y reste plusieurs semaines voire plusieurs mois. C’est là que s’est installée Lin. Un salon de tatouage a également été ouvert dans l’enceinte du bar enfin, ils proposent des tables billard où il est possible de jouer gratuitement pour les clients.

Le *Juicery Café* enfin est un établissement ouvert par Limei, l’une des participantes à l’enquête. Prenant appui sur sa longue expérience de *backpacker* en Inde, en Asie du Sud-Est et en Europe, elle a d’abord envisagé d’ouvrir un établissement en Thaïlande puis s’est rabattue à Pokhara. Son café-restaurant, situé à Kahare est installé sur une parcelle traversante entre la route de Lakeside et la promenade lacustre (Photo 33). Elle a installé une pergola face au lac qui est bien souvent pleine. Son restaurant est végétarien et propose de nombreuses options végétaliennes car de nombreux *backpackers* transforment leur alimentation pendant le voyage. Outre la grande



PHOTO 33 : LA PERGOLA DU JUICERY CAFE FACE AU LAC FEWA (SOURCE : TRIPADVISOR)

variété de cafés et de thés indiens qu’elle propose, elle fait aussi des jus de fruits frais et propose toute une gamme de plats classiques de la gastronomie des *backpackers* du sud-est asiatique : pancakes à la banane, chakchouka ⁷², bouddha bowl⁷³, *frittata*, assiette israélienne de mezzes et de pain plat, des bols de chia au lait végétal et aux fruits frais et secs, bols de fruits frais, etc. Son établissement rencontre un très grand succès, elle a environ 4/5 employés à plein temps, la pergola et sa terrasse sont toujours pleines d’une clientèle jeune de *backpackers*. Elle souligne que c’est le cœur de sa cible même si les prix qu’elle affiche ne sont pas forcément les moins chers de Kahare.

⁷² Poêlée de tomates, poivrons, piments dans lequel on ajoute des œufs en fin de cuisson et qui est mangée avec du pain

⁷³ Sorte de grosse salade souvent végan qui comprend des légumes secs (pois chiche, lentilles), légumes, des fruits exotiques et des graines (chia, sésame, noisettes) selon ce que le restaurateur a sous la main

Ses clients, comme au *Freedom* ou à *l'Umbrella* viennent passer de longues heures dans son café, pour Isha, c'est important d'instaurer ce rythme lent dans son café.

Elle constate que les *backpackers* chinois commencent à s'intégrer aux *backpackers* de toutes nationalités parce qu'ils changent de rythme. Elle appelle d'ailleurs les *backpackers* chinois qui voyagent comme des touristes les « *pushpackers* », ce sont ceux qui ne prennent pas le temps d'apprécier un paysage, un déjeuner, qui courent d'un lieu à un autre. Chez elle, c'est plutôt les imaginaires contemporains autour du bien-être, de l'écologie, de la récupération et du recyclage d'objets qui sont mobilisés.

c. Drogues en libre circulation

La présence importante des hippies dans les années 1960-1970 au Népal a construit une réputation d'un pays où la drogue est facile d'accès et son usage toléré (Sacareau 2000). Malgré leur expulsion à la fin des années 1970 et l'interdiction légale de la possession, de la vente, de la production et de la consommation de drogues, il reste assez facile de s'en procurer et d'en consommer.

J'ai recensé la présence de plusieurs types de drogues à Pokhara en particulier :

- Des drogues hallucinogènes : LSD, MDMA, kétamine
- Des stimulants : amphétamines
- Des dépresseurs : Morphine, Oxycodon, Hydrocodon, Méthadone
- Des neuroleptiques hallucinogènes : cannabis, champignons, DMT (*ayahuasca*)

Le cannabis est la drogue la plus commune et ses lieux de consommation sont bien souvent localisés dans les espaces communs des auberges de jeunesse ou sur les toits-terrasses. Un certain nombre de cafés et de restaurants, ceux dont la principale clientèle est constituée de *backpackers* tolèrent également la consommation de cannabis dans leur commerce. Le cannabis est cultivé sur place, dans les montagnes environnantes ou dans le Terai où la plante pousse dans les fossés. Les champignons hallucinogènes peuvent se trouver assez facilement car ils sont récoltés à proximité de Pokhara, notamment dans la forêt de Sarangkot. Ce sont souvent des paysans népalais de Pokhara qui vendent directement leurs champignons aux acheteurs.

Il est à noter aussi qu'un certain nombre de drogues de synthèse sont produites sur place par des « *cook* », des chimistes improvisés souvent étrangers, qui fabriquent les drogues dans des maisons louées non loin de Lakeside, zone de chalandise évidente de leur produit. L'approvisionnement des drogues de type dépresseurs se fait via quelques officines de pharmacie connues des chimistes qui acceptent délivrer les substances sans ordonnances. Ces chimistes sont des figures connues du

quartier de Kahare, ils parviennent à écouler leur production via des relai de vente népalais ou étrangers du quartier. Il existe en outre, quelques lieux en retrait du quartier touristique notamment à Sedi Bagar-Khapaudi dédiés à la consommation de diverses drogues. Tout y est aménagé pour créer et faire un « voyage collectif » lors d'une matinée ou d'une après-midi : il y a des instruments de musique : tambour, didgeridoo guitare, des tentures *tye-dye*, des attrape-rêves accrochés aux arbres. Ces lieux généralement qualifiés de « *happy farms*⁷⁴ » sont fréquentés par des *backpackers*. Ils se délocalisent de temps à autres dans des endroits reculés du Népal pour organiser des micro *rave-parties* dans la montagne. Il est à noter que la majorité des drogues présentes ne sont pas des excitants ou des stimulants mais plutôt des drogues relaxantes qui ralentissent les consommateurs. Elles font partie d'une sorte d'idée de lenteur et de langueur qui participe à créer l'esprit de ce quartier.

Ce petit quartier de Kahare concentre des lieux très hétérogènes au service des *backpackers* et d'une clientèle de longue durée comme les parapentistes. Les différents imaginaires mobilisés aux origines historiques autant que géographiques variés (hippies, psychédéliques, reggae, indiens etc.), la grande visibilité d'un certain nombre de pratiques sportives (parapentes), corporelles (yoga, méditation, tatouage), festives (consommation de drogues, bar) sont autant de témoins de l'urbanité de ce quartier. Cela donne à voir, relativement facilement, aux non-initiés comme peuvent l'être certains des participants à l'enquête des réalités tout autres dans lesquels ils ont la possibilité de s'engager car elles sont facilement accessibles.

CONCLUSION

Ce chapitre démontre d'abord l'hétérogénéité des modalités d'arrivée au Népal car s'y rendre ne découle pas toujours d'un projet clairement formulé. Certains prévoient leur déplacement, d'autres y arrivent parce que c'était là. De même, il existe un delta entre les pratiques touristiques planifiées à l'avance et les ajustements à mesure que l'espace prend de la consistance et que le rapport au temps change. Ainsi, certains projets sont réalisés, ajustés ou abandonnés car de nouvelles envies surgissent au contact du terrain et qu'un nouveau rapport à l'espace se crée.

Ce nouveau rapport à l'espace engendre nécessairement de nouvelles spatialités dont il a été démontré qu'elles sont permises grâce à la constitution d'un nouveau rapport individuel au temps. Les impératifs temporels semblent ainsi s'étioiler à mesure que le voyage avance dans le temps. Le

⁷⁴ Les fermes du bonheur

nouveau rapport au temps semble se construire en codépendance avec un nouveau rapport à l'espace : l'un est permis par l'autre et vice-versa

C'est ainsi qu'en fonction du projet de voyage et du temps dont ils disposent, ils sont nombreux à s'installer volontairement dans un lieu pendant longtemps, plusieurs semaines voire plusieurs mois. On a vu aussi, au travers des récits de Lin, de Yuxi ou de Fang qu'au sein d'un même espace, leurs spatialités évoluent à mesure que leur connaissance des lieux s'améliore et qu'elles les transforment en lieux familiers. Certains lieux sont particulièrement propices à cette apprentissage dans la mesure où il donne à voir une multitude de pratiques touristiques et une multitude de façon de « faire avec l'espace », c'est-à-dire une multitude de façons de les habiter (Stock 2015)

CHAPITRE 6. LA POÏÉTIQUE DU CORPS EN VOYAGE : ENGAGEMENT ET MODIFICATION DU CORPS

“Travel doesn’t become an adventure until you leave yourself behind” Bai, Facebook, May 2017

INTRODUCTION

Ce dernier chapitre de la partie centrale de la thèse est un chapitre pivot où se joue le passage de la formation à la transformation. Afin d'exposer en problématisant les différentes pratiques déployées par les participants à l'enquête au Népal, le travail de plusieurs auteurs m'ont permis d'analyser ce qui se joue pendant le voyage et en quoi, celui-là, en tant que mise à l'écart permet d'ouvrir un espace d'expérimentation qui va être une matrice de transformations existentielles pour celui qui s'y engage.

Nous avons vu dans le chapitre 1, que l'écart tel que conceptualisé par Laslaz (2016) permet à la fois de révéler et de s'éloigner d'un certain nombre de normes et de modèles et de permettre aussi à l'individu, mis dans une situation d'incertitude, de s'engager dans de nouvelles pratiques qui seraient la matrice de transformations existentielles. Corneloup souligne que cet écart aux normes et aux modèles existe dans les sociétés occidentales où les individus, via des « migrations routardes », déploient des pratiques tout autre :

« Les sociétés occidentales ont ainsi connu une vague significative de migrations routardes où l'appel des pratiques néo traditionnelles de la campagne (élevage de brebis, petite économie pastorale...), le goût pour les pratiques musicales et artistiques alternatives et bien sûr l'attraction des pratiques sportives californiennes, combinent à l'exercice de petits boulots ou de métiers attachés au service public » (Corneloup 2012a, p. 105)

Ce travail de thèse et ce chapitre en particulier cherchent à démontrer que ces mobilités routardes, ce désir de s'écarter des normes et des modèles existe désormais aussi hors des sociétés occidentales et en Chine notamment.

Dans son travail de thèse sur le corps créatif dans l'itinérance récréative, Chiara Kirschner (2017) poursuit le travail de Corneloup (Corneloup 2011; Corneloup 2012b) et Bourdeau (Bourdeau 2012), en approfondissant le concept d'itinérance principalement en montagnes et en s'intéressant tout particulièrement aux détours socioculturels et existentiels qui se jouent lors d'une itinérance.

L'itinérance y est défini comme « une pratique récréative, le long d'un itinéraire qui n'est pas totalement figé, car il est laissé en partie à l'improvisation » (Kirschner 2018, p. 1). L'itinérance intègre une forme d'errance c'est-à-dire que le but du déplacement n'est pas clairement défini pour le participant ; c'est le cheminement qui importe, le moyen d'arriver plutôt que l'arrivée. Kirschner propose de forger l'itinérance en concept articulant l'itinérance spatiale à l'itinérance intellectuelle comme peuvent le penser les philosophes :

Itinérer, c'est accomplir un parcours inspirant (de nouvelles idées, connaissances, intuitions, expériences...) parsemé de détours opérés par la pensée, l'imagination, l'action. Ce concept permet de réinterpréter des pratiques qui se manifestent de plus en plus dans nos sociétés contemporaines au-delà du seul plan spatial et récréatif; et d'en faire un terrain de choix pour explorer le concept même d'itinérance. (Kirschner 2020a, p. 1)

La figure du détour qu'elle utilise, je la travaille dans cette thèse par le concept d'écart. Les deux impliquent des modifications de manière de faire : expérimentation de nouveaux modes de déplacement, mise à distance des technologies de l'information et de la communication, adoption d'un mode de vie plus frugal, j'ajouterais que les modifications corporelles temporaires ou permanentes en relèvent aussi. Détour et écart relèvent d'une relation nouvelle à l'altérité : « l'itinérance se transforme alors en chemin initiatique, de meilleure connaissance de soi, émergence d'un objectif d'évolution ou de transformation personnelle, et d'identification de sa nouvelle place en société » (*Ibid.*, p. 2). L'itinérance se joue ainsi dans les interstices et implique des formes d'incertitude qui peuvent déclencher la transformation.

L'itinérance que travaille Kirschner n'est pas tout à fait similaire aux voyages des *backpackers* car les participants à son enquête s'aventurent davantage hors des sentiers battus, sont bien moins connectés et leur itinérance est moins marquée par des périodes de sédentarité. Pour autant, je ne peux que constater les grandes similitudes dans les cheminements et les écarts à la fois spatiaux, socio-culturels et existentiels. Pour expliquer comment l'itinérance peut se révéler être un processus de transformation personnelle, Kirschner transpose le concept de créativité issue de la psychologie comme « la capacité de parvenir à un résultat original (nouveau) et pertinent (c'est-à-dire adapté au contexte) » (Kirschner 2018, p. 2). Elle pose l'hypothèse que la gestion de l'incertitude intrinsèque à l'errance spatiale force nécessairement l'individu à se faire créatif face à un problème ou à un défi qu'il ne manquera pas de rencontrer. Cette réaction au problème révèle un trait de la personnalité appelé « tolérance de l'ambiguïté » défini comme la « capacité à supporter l'altération et la fragilisation de la structure préexistante, voire la dissonance avec celle-ci » (*Ibid.*). Le corps serait alors la matrice essentielle de la créativité puisque, faisant face aux nombreuses incertitudes, il est la seule boussole dont l'individu dispose. En ce sens, elle rejoint les observations de David Le Breton sur les corps hypermodernes :

« Là où le sens échappe en partie pour coïncider au sentiment de soi, le corps devient une accroche, une certitude, il mobilise le souci de soi et la possibilité de rectifier quelque chose de son existence. Il s'érige en manière de fabriquer des significations pour vivre et mieux se reconnaître en soi. » (Le Breton 2018, p. 90)

Le voyage serait une possibilité pour l'individu via une nouvelle relation à son corps de se recréer, (Equipe MIT 2011) mais peut-être aussi, finalement, de se créer. Le voyage serait à rapprocher de ce que l'anthropologue Ralf Marsault dit sur ce qu'ont été les Wagenburg berlinois⁷⁵ : « cette niche expérimentale rassurerait donc sur l' « encore possible » pour chaque individu de tenter d'assumer une poïétique d'inspiration libertaire, l'essai d'un écart en deçà (au-delà ?) du modèle programmé

⁷⁵ Les campements de camions et de caravanes installés dans les friches urbaines de Berlin occupés par des jeunes Européens en quête de sens et d'une existence différente.

qu'offre la société conventionnelle » (Marsault 2010, p. 198). L'inspiration libertaire en moins, le voyage serait donc une poïétique, c'est-à-dire un processus de création, une pratique créatrice (Chateau 2003) qu'il est possible d'envisager au-delà de la simple production artistique en faisant du corps, la matière de sa création. Dans la même veine que l'analyse de Ralf Marsault, cette poïétique permet un écart, une mise à distance des codes et normes corporelles chinoises dont témoigne justement les pratiques déployées au Népal.

Ce chapitre exposera principalement les écarts socio-culturels pris par les participants pour comprendre comment ceux-ci ouvrent, via de nouvelles pratiques sportives et corporelles, une transformation existentielle (que nous verrons dans la dernière partie de la thèse). Ici, pratique désigne ce que l'individu fait avec l'espace et comment ce « faire » construit et transforme son rapport aux lieux (Stock 2015), qui en retour, et c'est bien là ma thèse, viennent le transformer.

Nous verrons dans un premier temps que le voyage, lorsqu'il dure dans le temps, n'est pas réductible aux pratiques : il faut bien composer avec les aspects matériels d'un habiter dans la mobilité. Ils trouvent et s'installent dans des lieux ressources pour financer la poursuite de leur mobilité au long cours.

La deuxième partie du chapitre présentera plus en détail les pratiques sportives et culturelles des participants à l'enquête. Ces pratiques relèvent à la fois de l'engagement dans des pratiques transgressives au regard des codes corporels normatifs de la société chinoise même si ceux-là sont en pleine évolution comme le documente depuis quelques années Benjamin Taunay sur les pratiques des Chinois à la plage (Taunay 2010; Coëffé *et al.* 2016; Guibert et Taunay 2021; Taunay 2022).

I. LES CONDITIONS ECONOMIQUES DU VOYAGE SANS FIN

L'un des résultats marquants des entretiens que j'ai effectué au Népal est que la majeure partie des participants déclarent ne pas savoir quand le voyage s'arrêtera. Certains rentrent temporairement voir leur famille à l'occasion de fêtes traditionnelles mais ces courts retours dans le foyer parental signent rarement la fin du périple. Sauf que ce voyage qui s'allonge pose la question de son financement. Aucun des voyageurs ne sont soutenus financièrement par leur famille. Or, pour que ce mode d'existence puisse advenir, il est nécessaire de trouver des ressources et plusieurs stratégies économiques sont déployées. Ces stratégies ne se déploient pas n'importe où et cette nécessité de gagner sa vie tout en voyageant produit des spatialités particulières. J'ai recensé avec les participants aux enquêtes cinq grandes stratégies qui leur permettent d'allonger le voyage sans avoir besoin de retourner à un travail salarié permanent.

1. MOINS DE 3 MOIS/PLUS DE 10 ANS, DES DUREES DE VOYAGE HETEROGENES

Pour comprendre comment les conditions économiques influencent le choix des lieux, il faut connaître la durée des voyages et savoir à quand remonte la date de début du voyage pour plusieurs raisons.

Celle-ci n'est pas toujours simple à obtenir en particulier lorsque la personne voyage depuis longtemps. En outre, pour certain, cette mobilité de *backpacking* n'était pas forcément planifiée au départ. Zimo avait prévu de faire une année de césure pour travailler dans les grands espaces de l'ouest chinois comme pâtre puis peu à peu, il a glissé vers un voyage en *backpacking* et n'a finalement jamais valorisé son diplôme d'ingénieur en construction de gratte-ciels. Il est incapable de dire quand ce glissement vers un habiter polytopique s'est effectué. Pour lui, cela relève d'avantage du processus.

J'ai découpé les durées de voyages en six paliers (tableau 12) :

- Moins de trois mois
- Entre trois mois et un an
- Entre un an et deux ans
- Entre deux ans et cinq ans
- Entre cinq ans et dix ans
- Plus de dix ans

La plus grande partie de la cohorte des participants à l'enquête voyagent depuis plus de 6 mois mais moins de deux ans. Cependant, au moment où je les rencontre, peu déclarent être avoir une date de retour si ce n'est le groupe qui ont voyagé moins de trois mois car je les retrouve lors de mon deuxième terrain en Chine et même s'ils expriment un désir de repartir sur la route, ils sont contraints par des études ou un travail.

Sans doute la flambée d'épidémie de Covid a dû mettre un terme aux voyages mais les contacts maintenus via le réseau social chinois *WeChat* montrent que ce n'est pas le cas de tous : Lina, Ming, Yuxi, Zhao sont toujours engagés dans leur voyage. Elles ne sont que deux

Moins de 3 mois	Jun
	Zihao
	Jiali
	Liu
	Lin
	Xiu
3 mois - 1 an	Mei
	Yuxuan
	Ya
	Cheng
	Xiang
	Tian
	Zhao
	Wangshu
Yingyue	
1 an - 2 ans	Ai
	Hua
	Fen
	Lina
	Ming
	Jiahui
	Yuxi
	Bai
	Zhiruo
Mochou	
2 ans - 5 ans	Li
	Yan
	Zimo
	Haoran
	Fang
5 ans - 10 ans	Min
Plus de 10 ans	Limei

TABLEAU 12 : LES DUREES DE VOYAGE

à avoir voyagé plus de cinq ans, et encore, on verra que ces phases de mobilité sont souvent entrecoupées de phase de sédentarité dans un seul lieu pour travailler.

2. STRATEGIES ECONOMIQUES DU VOYAGE SANS FIN ET SPATIALITES

A. VOYAGER MOINS CHER EN TROUVANT LES MEILLEURES OFFRES D'HEBERGEMENT

La première stratégie la plus largement pratiquée c'est évidemment voyager le moins cher possible jouant d'abord sur le différentiel économique d'un pays à l'autre. Le Népal est un pays relativement peu cher pour les *backpackers* chinois. Dans les entretiens, il ressort que le choix des destinations dans lesquelles ils s'orientent sont celles où leur pouvoir d'achat est le plus fort et où les visas sont faciles à obtenir, à l'instar des *backpackers* occidentaux. Ainsi, les pays d'Asie du Sud Est ont d'avantage leur préférence que les pays d'Asie du Nord, le Japon et la Corée, ceux-ci étant beaucoup plus chers. L'un des gros pôles de dépense pour les participants est l'hébergement et la nourriture, le reste est accessoire, ainsi ils déploient plusieurs types de stratégies pour diminuer ces pôles de dépenses.

Pour voyager moins cher, ils sélectionnent les logements et les restaurants les moins chers du marché via le bouche-à-oreille avec d'autres voyageurs. Les stratégies pour trouver hébergements et restaurants bon marché varient d'un lieu à un autre. A Pokhara, on assiste à un jeu des chambres musicales. On a vu dans le chapitre 5, via l'exemple de Lin par exemple comment certains voyageurs débutent à Pokhara en ayant réservé une chambre via des centrales de réservation en ligne pour quelques jours avant de partir à la recherche de logements à Kahare, beaucoup moins chers où se concentrent l'essentiel des voyageurs au long cours. Il existe à Pokhara quelques auberges de jeunesse abordables : le Pushkar, le Kiwi, le Phat Kat. La chaîne indienne Zostel y a récemment construit une auberge où se loge Xiang pendant son séjour. Cependant, comme je l'ai déjà exposé, la durée des séjours à Pokhara s'étendant parfois dans la durée, il est parfois rentable d'aller négocier une chambre privée dans les petites *guest-houses* autour de Kahare comme le font Mei, Lin, Fen, Min ou Bai.

Le temple coréen de Lumbini, comme nous l'avons vu au chapitre précédent permet aussi de se loger et se nourrir pour une somme très modeste. Fang et Yuxi ont même trouvé le moyen d'être logées gratuitement au temple japonais moyennant leur aide pour entretenir le temple. Ce système de volontariat peut-être parfois appelé *woofing* lorsqu'il est organisé par les sites internet spécialisés dans la mise en contact entre des propositions de volontariat et des volontaires. Fang et Yuxi sont des habituées du *woofing*. Yuxi prend régulièrement des *woofing* dans des auberges de jeunesse en Chine ou ailleurs pour se poser le temps de quelques semaines voire quelques mois. Fang a, elle découvert le *woofing* au Kenya où elle a aidé pendant plusieurs semaines dans un centre d'accueil

pour les filles-mères. Mei était quasiment à court d'argent lorsqu'elle a décidé de faire du *woofing* pendant trois semaines au Népal dans une petite ferme où elle était logée et nourrie en échange de travaux agricoles au moment des semences. Elle n'était pas tout à fait prête à rentrer en Chine et se demandait encore si elle allait utiliser son visa indien qu'elle venait d'obtenir. Ce temps au contact d'une famille népalaise à faire des travaux agricoles l'a finalement décidée à aller en Inde (Photo 34). Une autre participante Zhiruo interrompt fréquemment son voyage de temps à autre pour faire des périodes plus ou moins longue de volontariat : une semaine à Auroville⁷⁶ dans une ferme biologique, quinze jours dans une école des *backwaters*⁷⁷ du Kerala, un mois dans un centre d'éducation tibétain à Dharamsala⁷⁸ dans le nord de l'Inde. Elle ne passe pas par les sites *wwof.com*, *workaway.com* ou *helpx.net* mais trouve sur place des opportunités au gré de ses rencontres.



PHOTO 34 : MEI PENDANT SON WOOFING AU NEPAL

A Katmandou, où les logements sont plus chers, les voyageurs aux budgets serrés s'orientent davantage vers les auberges de jeunesse aux formats parfois surprenant. Ainsi Zimo, Lina et Ming choisissent de résider à Katmandou, sur le roof-top d'un hôtel dans le quartier touristique incontournable de Thamel (image cartographique 9). L'hôtel Ruyi où ils habitent est d'un genre bien particulier. Son gérant est un chinois arrivé à Katmandou pour voyager. Il s'y est sédentarisé afin d'y faire du business avec les touristes chinois. Il appartient à la catégorie des petits entrepreneurs chinois dont les caractéristiques sont brossées dans la thèse de Meng Li (2019). Son hôtel répond aux standards classiques de l'hôtellerie internationale de moyenne gamme et sa clientèle est quasi exclusivement chinoise. Sur le toit terrasse de cet hôtel, il a aménagé deux espaces

⁷⁶ Auroville est une ville expérimentale dans l'état du Tamil Nadu dans le sud de l'Inde conçue dans les années 60 pour être une ville universelle où hommes et femmes du monde entier vivraient en harmonie.

⁷⁷ Système lagunaire et lacustre partiellement artificiel en arrière de la côte de Malabar au Kerala

⁷⁸ Dharamsala dans l'état de l'Himachal Pradesh est la ville d'exil du Dalai Lama

de dortoirs, l'un masculin, l'autre féminin donnant sur une grande terrasse avec cuisine, canapé et hamac.



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 9 : THAMEL, LE QUARTIER TOURISTIQUE DE KATMANDOU

Le lit peut être négocié entre 2 et 3 euros la nuit et c'est là que ce sont installées Lina et Ming qui sont temporairement en *stand-by* à Katmandou avant de repartir l'une vers Lumbini et l'autre vers l'Inde. Ce tarif leur permet d'avoir accès aux espaces communs dont la cuisine fait partie et ainsi éviter d'avoir à payer un restaurant tous les jours même s'il existe des offres à très bas prix à Thamel. Zimo qui vit du côté des hommes est aussi en *stand-by* avant de partir en Inde, à Darjeeling. Il attend son visa qui prend environ deux/trois semaines à arriver.

Lina et Ming se sont ancrées à Katmandou depuis quelques semaines pour recharger leur compte en banque selon leur dire. C'est la deuxième stratégie pour pouvoir faire perdurer le voyage dans le temps.

B. THAMEL, UN QUARTIER RESSOURCE POUR FINANCER SON VOYAGE VIA LE E-COMMERCE

Lina et Ming n'aiment pas beaucoup Katmandou mais la capitale népalaise, et Thamel en particulier, est aussi un quartier commercial où peuvent s'acheter toute sorte de produits en gros. Ainsi, tout comme quelques-uns des participants à l'enquête : Li, Yuxuan, Hua, Yan, Mei et Ai, Lina et Ming sont installées dans les dortoirs de l'hôtel *Ruyi* depuis un mois afin de s'occuper de leur boutique en ligne sur les sites de e-commerce de *TaoBao* et de leur réseau de client sur *Wechat*.

Afin d'éclaircir la manière dont se déroule toute la logistique de revente commerciale, j'ai construit un schéma pour montrer comment elle se déroule (Schéma 6). Selon Lina et Ming, il existe une forte demande en Chine de certains produits indiens et népalais. Elles revendent des produits religieux bouddhistes ou hindous comme des *mâlâ* (chapelets) en graine de *rudraksha* (cerisier bleu). Ces colliers, contrefaits en Chine avec des graines en plastique connaissent une popularité qui serait lié au renouveau spirituel de la société m'expliquent-elles (Image 11). Elles vendent aussi des *tangka*s, peintures bouddhistes représentant des mandalas ou des divinités du bouddhisme.



IMAGE 11 : MALA EN GRAINE DE RUDRASKSHA A VENDRE SUR LE WECHAT DE LINA



IMAGE 12 : PILULE POUR LE FOIE DE LA MARQUE HIMALAYA VENDU PAR LINA SUR SA BOUTIQUE WECHAT

Elles vendent tout un ensemble de produits de l'artisanat népalais et indiens : des *kuuki*⁷⁹ gorkhas, des sacs et portefeuilles tissés ou en cuir, des étoles du cachemire etc. En plus, elles vendent aussi des produits pharmaceutiques et cosmétiques indiens notamment de la marque Himalaya (image 12) qui se trouvent facilement à Katmandou. Enfin, elles vendent également des bijoux et pierres semi-précieuses négociés dans des bijouteries de Thamel tenues par des Indiens.

Parfois, elles achètent sur commande de clients et parfois ce sont elles qui choisissent de mettre en valeur certains produits. Afin d'éviter à avoir à avancer de l'argent qu'elles n'ont pas, elles photographient les produits dans le magasin du vendeur, avec son accord et les mettent à la vente sur deux

plateformes différentes, *TaoBao* et *WeChat*. Le premier est le principal site web de vente au détail et en gros détenu par le groupe chinois *Alibaba*. Les transactions sont facilitées par le système de paiement en ligne *Alipay* ce qui permet de recevoir de l'argent directement sur son compte en banque. *WeChat* est un réseau social qui permet, entre autres, d'échanger de l'argent avec les personnes de son réseau. Ainsi, il est possible de poster dans son fil d'actualité des produits à vendre qui peuvent être achetés par les membres de son réseau. Lina préfère passer par *Wechat* car ses acheteurs, qui peuvent être des relations proches ou lointaines ont confiance en elle et en ses marchandises. Cela lui permet de recevoir directement l'argent avant l'envoi du colis alors que *TaoBao* bloque le versement jusqu'à la bonne réception du colis, elle doit ainsi avancer les frais. Une fois que la transaction est validée, plusieurs entreprises de livraison de fret en porte-à-porte localisées à Thamel : *Sto Express* et *United Cargo* permettent d'envoyer sous 6-10 jours les colis vers la Chine. L'efficacité de la transaction, la qualité qu'elles garantissent à leur clientèle permettent à Lina et Ming d'accumuler des avis positifs sur leurs différentes boutiques en ligne et d'augmenter leur volume de vente.

⁷⁹ Couteaux portés par l'armée des gorkhas, une ethnie népalaise réputé pour son courage au combat



SCHEMA 6 : LOGISTIQUE COMMERCIALE D'UNE BOUTIQUE EN LIGNE DE BACKPACKERS

Si elles procèdent par achat/revente, d'autres comme Mei, Li ou Hua vendent des objets fabriqués par leur soin. Hua par exemple avait déjà ouvert une boutique sur *TaoBao* pendant ses études où elles vendaient des vêtements et des accessoires de modes qui lui ont permis de quitter son travail pour pouvoir voyager. En arrivant au Népal, elle a commencé à vendre pour moitié des produits népalais mais elle s'est aussi formée à la bijouterie. Elle achète désormais des pierres semi-précieuses en Inde qu'elle monte sur des bijoux à la demande du client puis les envoie en Chine.

Hua: *Actually, when I was in university, I had a Tao Bao Shop, you know Tao Bao?*

Marie: *Yes*

Hua: *So when I work in the office, at the same time, I just take care of my online shop and when I quit my job, at this time, my TaoBao shop is going great, so this is why I left my job because I got enough money from the shop.*

Marie: *ok, what do you do, what do you sell?*

Hua: *From the start, I would just sell girls clothes, girls things... sun glasses... jewellery... fashion stuff but not nepali style.*

Marie: *Now you sell things from Nepal?*

Hua: *Half of the shop are things from Nepal.*

Marie: *Ok*

Hua: *Another half is from China. And then... I just... I was back in China to collect money again and travel, again.*

Hua : *En fait, quand j'étais à l'université, j'avais une boutique Tao Bao, tu connais Tao Bao ?*

Marie : *Oui*

Hua : *Alors quand je travaillais, en même temps, je m'occupais de ma boutique en ligne et quand j'ai quitté mon emploi, à ce moment-là, ma boutique TaoBao marchait bien, c'est pourquoi j'ai quitté mon emploi parce que j'avais assez d'argent avec la boutique.*

Marie : *ok, que faisais-tu, que vendais-tu ?*

Hua : *Au début, je ne vendais que des vêtements de filles, des choses de filles... des lunettes de soleil... des bijoux... des trucs de mode mais pas de style népalais.*

Marie : *Maintenant tu vends des choses du Népal ?*

Hua : *La moitié de la boutique est constituée de produits du Népal.*

Marie : *Ok*

Hua : *Une autre moitié vient de Chine. Et puis... J'ai juste... Je rentrais en Chine pour collecter de l'argent encore et voyager, encore.*

Mei, elle fabrique des vêtements quant à Li, sa boutique est hybride entre des bijoux de pierres semi-précieuses qu'elle achète en Inde et revend en Chine et sa propre production de bijoux en macramé sur lesquels elle monte des pierres semi-précieuses.

C. TRAVAILLER SAISONNIEREMENT POUR VOYAGER UNE PARTIE DE L'ANNEE

Financer son voyage en travaillant saisonnièrement est aussi une façon de faire perdurer le voyage. Parmi les participants à l'enquête, Zhiruo, Yuxi, Zimo, Ming ou Limei procèdent de cette manière. Lorsque je rencontre Zhiruo, ancienne enseignante d'histoire à Chongqing, elle travaille dans une auberge de jeunesse à Dali depuis quatre mois. Elle compte y rester 4 mois de plus puis elle repartira. Le salaire n'est pas très élevé et elle a du mal à mettre de côté mais elle apprend beaucoup sur la gestion hôtelière car elle a en projet d'ouvrir une auberge de jeunesse à Bir, dans le nord de l'Inde car, passionnée de parapente, c'est là qu'elle voudrait peut-être s'installer. Yuxi et Ming procèdent de la même manière, elles retournent de temps en temps en Chine, dans des lieux touristiques pour travailler dans l'hôtellerie ou la restauration au moment des semaines d'or.

Limei a aussi choisi de financer ses voyages en travaillant de manière saisonnière en Australie, pays dont elle a obtenu la nationalité. Là, elle travaille intensément pendant plusieurs mois dans des cafés notamment puis dépense son argent lors de ses voyages pendant les mois où elle ne travaille pas dans des pays asiatiques où le taux de change lui est très favorable.

Marie: So you would... you would like make some money at the coffee in Australia and then save money and then go travel...

Limei: Normally my life is in Australia I study Sanskrit and somehow, I work out a plan was like... I study for half a semester and half semester I will be in India but continuously my sanskrit with different institutes or I would do yoga retreat or the things I really like to do in my life and in Australia I study also when I was doing full time job with part-time study so it's work really really well because you are financially stable also with income and part time you are intellectually challenge, you are not feeling bored because you are only this job. And when I had a little bit of money actually, I earn quite well in Australia so you have actually money to support you to travel and study full time when you are overseas with proper teachers and stuff. Then you come back again.

Marie : Donc... tu gagnais un peu d'argent au café en Australie pour économiser et ensuite partir en voyage...

Limei : Normalement, j'habitais en Australie, j'étudiais le Sanskrit et puis, j'ai élaboré un plan : j'étudie pendant un semestre et un semestre j'irai en Inde mais je continue mon sanskrit avec différents instituts ou je fais une retraite de yoga ou les choses que j'aime vraiment faire dans ma vie. En Australie j'étudie à temps partiel en cumulant un travail à plein temps donc ça marche vraiment très bien parce que j'étais financièrement stable aussi avec un revenu et à temps partiel vous êtes intellectuellement stimulés, vous ne vous ennuyez pas parce que vous n'êtes seulement au travail. Et quand j'avais un peu d'argent en fait, je gagnais assez bien en Australie, donc j'avais de l'argent pour me permettre de voyager et d'étudier à temps plein quand vous êtes à l'étranger avec de bons professeurs et tout. Puis tu reviens.

Dans cet extrait, elle explique, qu'avant d'ouvrir son propre café, elle passait un semestre en Australie pour étudier le sanscrit et travailler à plein. Elle passait le semestre suivant en voyage, en Inde principalement mais aussi en Europe ou en Asie du Sud Est. Le différentiel économique avec l'Australie est telle qu'elle peut, en faisant attention à son budget ne travailler que six mois par an.

D. DEVENIR GUIDE TOURISTIQUE POUR GROUPE DE CHINOIS

Dans le contexte du déploiement d'une « Chine-Monde du tourisme », c'est à-dire « d'une transposition internationale d'un modèle chinois du tourisme » qui se matérialise par « l'influence grandissante de ce pays et de son système d'encadrement de la population » (Taunay 2022 p. 212), les emplois touristique à l'étranger à pourvoir pour accueillir et guider les touristes chinois se multiplient. Ces types d'emplois sont des aubaines pour pouvoir combiner voyage, découverte d'un espace et emplois. Ainsi, deux des participantes à l'enquête ont été employées en tant que guide par des agences de voyages réceptives chinoises implantées à l'étranger et spécialisées dans la réception de groupes de touristes chinois.

Ai a travaillé à pour l'une de ses agences à Dubai. Elle y va en pensant qu'elle va pouvoir continuer de voyager un peu dans la région, y passer quelques mois pour remplir son compte et repartir en voyage. Le jour de son arrivée son passeport est confisqué par le patron de l'agence et elle se retrouve à signer un contrat différent de celui signé en Chine. Ce dernier est établi pour une durée de trois ans, elle est mise au courant par les autres jeunes filles de l'agence qu'elle ne le récupèrera qu'au moment de son départ, c'est-à-dire à expiration du contrat. L'agence est récente, elle est enregistrée dans un petit appartement où elle partage sa chambre avec quatre autres salariées. Elle passe ses premiers six mois à faire du travail de bureau car elle n'a pas la licence de guide de Dubai. Puis elle se met à guider ses premiers groupes. Très vite, elle se retrouve prise en étau par son entreprise qui lui demande, en plus de guider, de pousser ses groupes à acheter des packages supplémentaires de visites, sur lesquelles ils prennent une commission dont elle voit à peine les retombées sur son salaire. Elle n'est pas autorisée à garder les pourboires donnés par ses clients. Par ailleurs, elle qui avait le désir de voyager en Iran, en Oman et d'aller explorer la région se retrouve prisonnière à Dubai à ne faire que travailler. Elle compare son travail là-bas à de l'esclavage. Elle parvient à s'extirper de ce contrat et rentre en Chine deux ans plus tard. Elle se décrit complètement perdue suite à cette expérience, elle ne va pas bien, ni physiquement, ni mentalement, elle ne sait plus ce qu'elle doit faire. C'est à ce moment qu'elle découvre le yoga par l'entremise d'une amie et qu'elle décide de partir en Inde pour aller explorer cette pratique

Fang a été elle, guide touristique pour groupe chinois au Kenya. Alors qu'elle parcourt l'Asie du Sud-Est, elle rencontre une autre *backpackeur* à Bangkok qui lui parle d'une agence de voyage réceptive chinoise au Kenya. Elle est embauchée et se retrouve à assister à un premier safari pour apprendre le circuit et à guider ses clients. Fang n'a pas de contrat de travail, le patron et elle se sont mis d'accord pour faire un système d'échange, elle est logée et nourrie à Nairobi et pendant le circuit et tous les pourboires qu'elle obtient sont pour elle. Le premier tour se passe extrêmement

mal, divisé en deux voitures, le chauffeur de Fang se perd dans le parc du Masai Mara et le patron ne prend pas la peine de les appeler, alors qu'ils restent dans le parc au-delà de 20h30. En arrivant dans le lodge, son patron est ivre, il ne lui a pas réservé de chambre aussi, elle décide de ne pas continuer à travailler pour lui et se réoriente vers du *woofing* afin de rester au Kenya. En revanche, elle garde contact avec les riches touristes chinois du Guangzhou qu'elle accompagne et qui ont apprécié son professionnalisme dans l'adversité. Certains de ces touristes lui redemanderont d'être leur guide en free-lance dans d'autres pays qu'elle connaît bien : en Thaïlande, en Australie et en Inde.

E. POKHARA POUR TRAVAILLER A DISTANCE : TRADING, BLOG ET COURS EN LIGNE

Une autre manière de gagner de l'argent est permise par le travail à distance et il existe plusieurs façons de faire. Dans les entretiens, je n'ai pu que constater que ceux qui arrivaient à vivre par le travail à distance se localisaient à Pokhara et dans ses environs plutôt qu'à Katmandou. Le travail à distance demande effectivement beaucoup moins de logistique que le commerce en ligne dans la mesure où il leur faut simplement une connexion à internet.

Deux participants à l'enquête : Haoran et Yuxuan financent leur mobilité en jouant à la bourse. Haoran qui était à l'origine dans l'import-export s'est mis à la bourse afin de compléter son salaire de professeur d'anglais en ligne pour des élèves chinois. Ces deux activités très rémunératrices lui permettent d'assurer un niveau de revenus plutôt élevés pour continuer à voyager. Yuxuan était courtier de devises à la bourse de Shanghai, il poursuit cette activité pour lui-même quand je le rencontre au Népal, au tout début de son voyage. Il a pour ambition de devenir à terme *youtuber* de voyage.

Mín, ancienne journaliste a lancé un blog sur ses voyages et sur sa nouvelle vie de parapentiste qui a eu beaucoup de succès en Chine. Elle a attiré l'œil des sponsors occidentaux de parapentes qui cherchent à percer le marché chinois pour faire du placement de produits. Elle parvient à se dégager un salaire en négociant des contrats temporaires afin de continuer à voyager pour faire du parapente comme on le verra dans la deuxième partie de ce chapitre.

Ai, devenue professeure de yoga à la suite d'un séjour dans un ashram à Rishikesh⁸⁰ en Inde donne des cours de yoga en présentiel à Pokhara à l'*Umbrella Café* et des cours en ligne à des clients chinois rencontrés à Chengdu. Les cours de l'*Umbrella Café* dans le quartier de Kahare ne lui rapportent pas d'argent, c'est un système de troc qui a été mis en place avec le propriétaire. Elle donne cinq cours

⁸⁰ La ville de Rishikesh dans l'Uttarakhand, province du nord-ouest de l'Inde est particulièrement connue pour ses ashrams (institution dirigée par un guru) qui pratiquent l'enseignement du yoga et de la méditation à des disciples venus du monde entier. Elle est souvent appelée par les voyageurs la capitale mondiale du Yoga.

par semaine en échange d'un repas quotidien. Ses cours rencontrent un certain succès auprès des *backpackers* et de certains touristes car les cours proposés sont très abordables comparés aux cours donnés dans le quartier de Lakeside. Récemment, elle s'est aussi mise à faire des vidéos de ses séances de yoga. Depuis peu, elle cherche à monter un centre de retraite avec hébergement autour de Pokhara pour y accueillir des touristes. C'est la dernière façon de gagner sa vie recensée sur le terrain : devenir un entrepreneur touristique.

F. DEVENIR UN ENTREPRENEUR DU TOURISME A KHAHARE

Meng Li (2019) mentionne dans sa thèse sur le tourisme chinois à Phuket qu'il existe de petits entrepreneurs chinois qui s'investissent dans les cours de langue chinoise, la photographie de mariage et l'hébergement touristique. Elle raconte la stratégie de deux propriétaires d'une maison d'hôte venus à Patong après avoir tenus une maison d'hôte sur l'île de Hainan, en Chine. Les participants à mon enquête qu'on pourrait qualifier d'entrepreneurs ont une trajectoire différente dans la mesure où ils et elles ont d'abord été *backpackers* avant de mettre de côté, temporairement du moins le voyage au long cours. Elles, car je n'ai interrogé que des femmes entrepreneures, ont choisi un endroit à habiter de manière plus permanente. Li, Limei ont développé à Pokhara une activité entrepreneuriale qui est liée au tourisme dans le cas de Li et de Limei.

Li, après trois voyages au Népal pendant ses études s'est installée de manière plus permanente au Népal, elle s'est mariée avec un Népalais et développe plusieurs activités autour du tourisme. Outre sa boutique de bijoux en ligne, elle a pris un bail d'une *guest-house* et d'un appartement à Pokhara et loue les chambres à des touristes et *backpackers* via Airbnb.

Marie: So, your... your hotel is on Airbnb, that's it?
And do you have another like Ctrip or...

Li: Booking, no... [...] Airbnb is good because, the...
the guest pay directly to Airbnb and when the guest
arrive the guest house, next day they send the money
to my own bank account. I don't have any cash deal.

Marie: Do you get sometimes, like solo travelers?

Li: Yeah... yeah... they come also sometimes... And
most you see so many guest houses. So...

Marie: Yeah, I never check Airbnb in Pokhara.

Li: In Pokhara they are really few nice apartments,
now this is really popular in Pokhara... apartment
system. They have their own kitchen, own...
bathroom. Now I rent another apartment, single, like
single one... one room, one kitchen, one toilet and with
big balcony near the Jalpa Road, I'm going to post on
Airbnb also.

Marie: Oh ok, so you rent it to a Nepali owner and
you put it on Airbnb. ok

Li: I also trying to do this because this is good business
also. Trying to do some business.

Marie : Donc, ton... ton hôtel est sur Airbnb, c'est
tout ? Et tu en as un autre comme Ctrip ou...

Li : Booking, non... [...] Airbnb ça marche parce
que, le... les clients paient directement à Airbnb et
quand les clients arrivent à la maison d'hôtes, le jour
suivant ils envoient l'argent sur mon propre compte
bancaire. Je n'ai pas de transaction en espèces.

Marie : Est-ce que tu as parfois des voyageurs
indépendants ?

Li : Oui... oui... ils viennent aussi parfois... Et tu
vois beaucoup de guest-houses. Donc...

Marie : Oui, je n'ai jamais vérifié Airbnb à
Pokhara.

Li : A Pokhara, il y a vraiment peu de beaux
appartements, mais maintenant ça devient vraiment
populaire à Pokhara... le système d'appartements. Ils
ont leur propre cuisine, leur propre... salle de bain.
Maintenant je loue un autre appartement, une pièce...
une pièce, une cuisine, une toilette et avec un grand
balcon près de Jalpa Road, je vais le poster sur
Airbnb aussi.

Marie : Oh ok, donc tu le loues à un propriétaire
népalais et tu le mets sur Airbnb. ok

Li : J'essaie aussi de faire ça parce que c'est une bonne
affaire aussi. J'essaie de faire des affaires.

Limei a choisi d'ouvrir après plus de 10 ans sur les routes, entrecoupés de travail saisonnier en Australie, le *Juicery Café*. Ouvrir ce café lui a permis de matérialiser tous les apprentissages qu'elle a fait sur la route (Photo 35). Même si elle est plus sédentaire, elle loue un appartement à l'année à Pokhara, elle n'y reste que pendant les deux saisons



PHOTO 35 : LE JUICERY CAFE DE LIMEI DEPUIS LA PROMENADE

touristiques de février à mai/juin et de septembre à novembre. Le reste du temps, elle continue de voyager. Son prochain voyage est prévu au Viêt-Nam, elle compte y rester deux ou trois mois pour découvrir le pays.

Marie: Did you think about opening it in Pokhara or anywhere in India....

Limei: India... I was thinking about Pokhara because it's more laid back in a way, it's very laid back and also it's very cheap there. And a couple years back I was actually interested in Thailand in a specific area where I want to open and I have a Thai friend also. We were actually discussing about opening there but well... it didn't happen eventually, it was that close but it didn't happen. So... then this time I come to Pokhara and I was struggling because it changed a lot, it really changed a lot and I was confused if I wanted to do it or not. Because before I came to Pokhara, I stayed in a farm for six months there, I would do farming in a village in India so when I came to Pokhara I thought, "wow, this is a city" (laugh). Then I was also ok... that's the time to do something with your life or to keep your lifestyle like this which is also ok. I'm also fine with that but I have this urge to open something of myself to apply something all my learning all these years, to do something I really like.

Marie: To materialize...

Limei: Yeah you know. I wanted something of myself to see it grow. So because I have so many ideas, and I also wanted materialize something. So I say "Just pick a spot and make it happen"

Marie: So when did you open it?

Limei: One year and a half back.

Marie : As-tu pensé à l'ouvrir à Pokhara ou ailleurs en Inde....

Limei : L'Inde... Je pensais à Pokhara parce que c'est plus décontracté d'une certaine façon, c'est très décontracté et aussi c'est très bon marché ici. Et il y a quelques années, je m'intéressais à la Thaïlande dans une région spécifique où je voulais ouvrir un café où j'y ai un ami thaïlandais également. On discutait de l'ouverture d'un magasin là-bas, mais... ça ne s'est pas fait, c'était tout près, mais ça ne s'est pas fait. Alors.... alors cette fois-ci, je suis venue à Pokhara et j'avais du mal parce que ça a beaucoup changé, ça a vraiment beaucoup changé et je ne savais pas si je voulais le faire ou pas. Avant d'arriver à Pokhara, j'étais resté dans une ferme pendant six mois, je faisais de l'agriculture dans un village en Inde, alors quand je suis arrivé à Pokhara, j'ai pensé " wow, c'est une ville " (rire). C'est le moment de faire quelque chose de sa vie ou de garder mon style de vie comme ça, ce qui est également acceptable. Cela me convient aussi, mais j'ai envie d'ouvrir quelque chose de moi-même, d'appliquer ce que j'ai appris pendant toutes ces années, de faire quelque chose que j'aime vraiment.

Marie : Pour matérialiser...

Limei : Oui, tu sais. Je voulais quelque chose de moi-même pour le voir grandir. Donc, parce que j'ai tellement d'idées, et je voulais aussi matérialiser quelque chose. Alors je dis "Choisis un endroit et fais en sorte que ça arrive".

Marie : Alors, quand l'as-tu ouvert ?

Limei : Il y a un an et demi

Les participants à l'enquête adoptent et inventent des stratégies variées afin de financer le quotidien et surtout les pratiques dans lesquelles ils s'engagent. Celles-ci conduisent vers d'autres spatialités et d'autres lieux. Surtout étant partiellement soulagés de la nécessité de trouver des fonds pour financer la poursuite de leur mobilité, et la perspective d'un retour à leur vie quotidienne urbaine s'éloignant, ils peuvent envisager, l'esprit libre de s'engager dans toutes sortes d'expérience dont on va voir que le corps est leur principal outil et cela, bien souvent pour la première fois de leur vie.

II. LE CORPS COMME MOTEUR DES ECARTS SOCIO-CULTURELS ET EXISTENTIELS PAR L'ENGAGEMENT DANS DE NOUVELLES PRATIQUES

La densité des manifestations de la mondialisation qui sont facilement visibles au Népal et en particulier à Pokhara ne sont pas les mêmes que celles qui sont visibles en Chine. Celles présentes dans les lieux touristiques népalais permettent d'offrir au regard des métissages de pratiques culturelles et sportives qui font émerger d'autres modèles et de nouvelles codifications corporelles à s'approprier. L'équipe MIT citait Foucault en disant que les pratiques touristiques sont « des techniques de soi qui permettent à des individus d'effectuer, seuls ou avec d'autres un certain nombre d'opérations sur leurs corps, leurs âmes, leurs pensées, leurs conduites, leurs modes d'être ; de se transformer afin d'atteindre un certain état de bonheur, de pureté, de sagesse, de perfection (Foucault, 2001 :1604) » (Equipe MIT 2011, p. 47). Ces techniques de soi qui reposent sur deux piliers : le repos et le jeu, engagent la personne vers un écart socio-culturel qui ferait émerger une transformation existentielle (Kirschner 2018; Ninnis 2014), c'est l'hypothèse qui guide l'écriture de cette sous-partie. Ces écarts que j'ai pu observer au Népal passent notamment par l'expression du sentiment qu'en changeant de corps, on change aussi d'identité : « en changeant son corps, l'individu souhaite changer son existence, c'est-à-dire remanier un sentiment d'identité de lui-même devenu obsolète » (Le Breton 2018, p. 88).

Pour comprendre comment le corps peut, à partir des techniques de soi déployées pendant le voyage susciter un nouveau regard de la personne sur elle-même et sur la société, j'ai repris le concept de « technique corporelle réflexive » (TCR) de Crossley qu'il définit comme : « those body techniques whose primary purpose is to work back upon the body, so as to modify, maintain or thematize it in some way⁸¹ » (Crossley 2005, p. 9). Ce concept intègre aussi bien les techniques routinières de maintien du corps : sport, hygiène du corps, habillement que les modifications corporelles. Ce concept permet d'intégrer également les différences de genre car les techniques corporelles réflexives ne sont pas les mêmes en fonction du genre. Le travail effectué sur corps de la femme et celui de l'homme relève de techniques bien différentes. Crossley classe les TCR en 3 zones en fonction de leur universalité.

- Il y a la « *core zone* », soit les TCD les plus universellement partagées (se laver les mains, se doucher, se laver les dents).

⁸¹ Ces techniques du corps dont le but premier est de retravailler le corps afin de le modifier, le maintenir ou le thématiser de quelque manière que ce soit »

- Il y a la zone intermédiaire qui regroupe un large éventail de TCR moins souvent utilisées : se faire une manucure, faire un régime, se raser, utiliser des cosmétiques.
- Enfin, la dernière, celle qui nous intéresse ici est la zone marginale qui comprend : plus de 10 heures de sport par semaine, les piercings, les tatouages ou encore la chirurgie esthétique. Ces TCR sont souvent considérées comme déviantes et transgressives. Elles génèrent des sanctions sociales pour ceux qui les pratiquent.

Les sanctions sociales générées par les TCR de la zone marginale sont déterminées par l'environnement social et relationnel dans lequel se trouve l'individu. Or, dans l'environnement relationnel du *backpacking* et du voyage au long cours, les communautés qui se forment sont internationales, plutôt jeunes et à même de transformer la zone marginale des TCR en norme, tout du moins, en norme temporaire le temps du voyage. Ainsi, les techniques corporelles marginales devenant la norme ou *a minima* acceptables, elles permettraient aux individus de réfléchir sur les normes corporelles chinoises notamment pour les femmes, les normes associées aux clichés de la féminité chinoise : la peau blanche et des cheveux long. Elles permettraient aussi de modifier la perception de ce qui est considéré comme sport ou pratique dangereuse. Enfin, le corps, par sa réappropriation via les techniques corporelles réflexives devient un véhicule de mise au monde d'un nouvel individu qui s'appartient, le corps devient alors « matière première de la fabrique de soi » (Le Breton 2018 p. 87), un corps créatif (Kirschner 2018). Somme toute, la distance physique permet au corps de pouvoir se recréer, se créer et exister selon de nouvelles modalités et de nouvelles normes. Il faut mettre de la distance pour que le corps puisse exister comme sien.

1. APPRENTISSAGES TECHNIQUES CORPORELLES LUDO-SPORTIF

Le Népal est une destination touristique reconnue du tourisme d'aventure et du tourisme culturel du fait de l'invention de la pratique de trekking dans les années 1970-1980, cette pratique fondée à la fois sur la marche itinérante et la proximité avec la société en l'environnement locaux (Sacareau 1997; Sacareau 2000). D'autres pratiques touristiques sportives de montagne, le parapente, l'escalade, le *canyoning* le *rafting*, le *kayaking*, le *paddle-board*, s'y sont progressivement diffusées afin de répondre aussi à une demande de diversification des pratiques par les touristes (Chapitre 5). D'autres pratiques hybrides entre sport, thérapie et religion, le yoga et la méditation, sont bien présentes au Népal via les nombreux centres de Vipassana et de yoga. Toutes ces pratiques sont bien visibles dans les espaces touristiques népalais, de Pokhara et de Katmandou et les participants à mon enquête ne manquent pas de s'y essayer. Ces tentatives ont des répercussions, engendrent des passions et parfois des écarts socio-culturels qui se muent en transformations existentielles.

A. FAIRE DU TREKKING AU NEPAL

Alors que, comme on l'a dit en introduction de cette sous-partie, le Népal est une destination touristique de renommée internationale pour le trekking au point que les statistiques touristiques officielles différencient les trekkers des touristes, aucun des participants à l'enquête n'est venu spécifiquement pour cela mais certains ont profité de leur présence sur place pour en faire, pas tous.

Bai et Mei se sont laissées entraîner dans le trek du tour des Annapurnas (image cartographique 10) par des *backpackers* occidentaux qu'elles ont rencontrés dans les auberges de jeunesse à Katmandou. Leurs deux témoignages sont très similaires. La décision de partir faire le trek de l'Annapurna s'est prise en deux jours. Ce trek est le plus fréquenté du Népal et il est bien balisé, mais il nécessite néanmoins un équipement technique minimum pour la marche et contre le froid. Dans cet extrait, Bai raconte comment elle a acheté son permis la veille, s'est équipée en un jour grâce à la solidarité de ses amis sur place. La préparation physique n'a pas semblé l'inquiéter, elle a une attitude très sérendipie par rapport à ce qui l'attend, elle marche et elle prendra ce qui arrive.

Marie: Yes, but trekking... trekking was your first time... it's somehow need preparation... how did you prepare?

Bai: Trekking... how I prepared? It's ridiculous, the first day... the day before I bought everything, permit and the next day I go trekking. And after the permit, I got all the things after one night.

Marie: You bought everything?

Bai: Not bought, my friend gives me... they know I'm going to travel... this like gloves and hat from this person. They gave me. And the trekking stick, it was the owner of this place that give me. And jacket, I had a jacket from home and uh... something keeping me warm. everything, very immediately.

Marie: so you just talked about it in the hostel and people gave you things?

Bai: Yeab, and I had friends before here and they gave me something and I don't know how I did it but I have two partners and two guys... and somehow, I didn't worry so much and uh... I never worry "Can I walk so long... I never" I just walk and whatever happen, happens, that's my personality.

Marie : Oui, mais le trekking... c'était la première fois que tu faisais du trekking... ça demande une certaine préparation... comment t'es-tu préparée ?

Bai : Le trekking... comment je me suis préparée ? C'est ridicule, le premier jour... la veille, j'ai tout acheté, le permis, et le lendemain, je suis partie en randonnée. Et après le permis, j'ai eu tout ce qu'il fallait en une nuit.

Marie : Tu as tout acheté ?

Bai : Pas acheté, mon ami m'a tout donnée... il savait que je partais en trek... des gants et des bonnets. Ils me les ont donnés. Et le bâton de trekking, c'est le propriétaire de cet endroit qui me l'a donné. Et la veste, j'avais une veste de chez moi et euh... quelque chose qui me tient chaud. Tout est allé très vite.

Marie : Donc tu en as parlé à l'auberge et les gens t'ont donné des choses ?

Bai : Oui, et j'avais des amis avant ici et ils m'ont donnée des trucs et je ne sais pas comment j'ai fait mais j'ai deux partenaires, deux garçons... et d'une certaine manière, je ne me suis pas tant inquiétée et euh... je ne me suis jamais inquiétée « Est-ce que je peux marcher aussi longtemps... » Je ne me suis jamais inquiétée " Je marche juste et quoi qu'il arrive. Je marche et tout ce qui arrive, arrive, c'est ma personnalité.

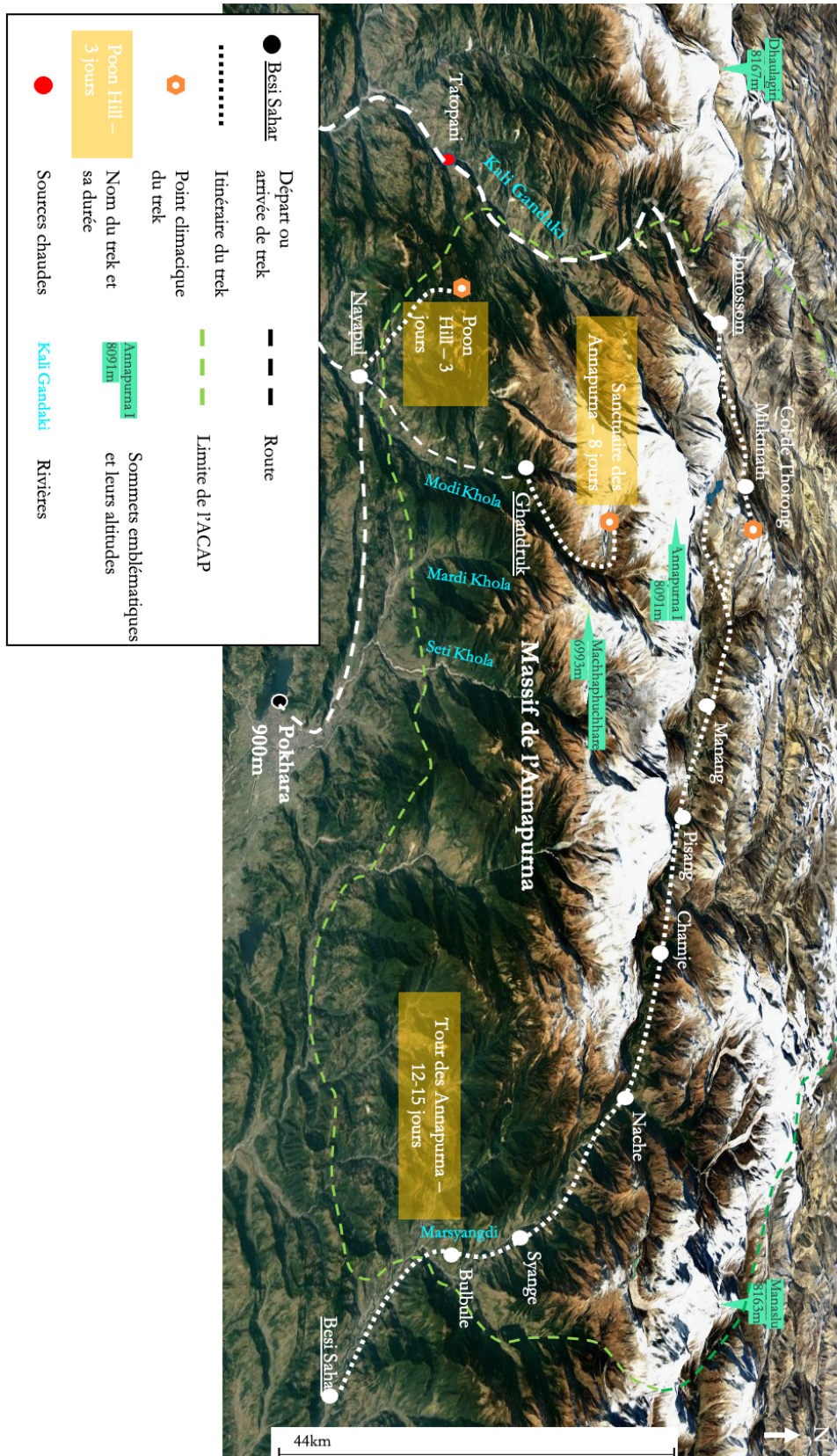


IMAGE CARTOGRAPHIQUE 10 : LES TREKS DES ANNAPURNAS

De même, Mei dispose d'une journée pour se préparer au trek. Un ami rencontré à Katmandou lui propose de se joindre à un petit groupe auto-formé qui part faire le sanctuaire des Annapurnas, c'est-à-dire le trek du versant sud du massif.

Mei: I come here because a friend tells me just in two or three days, we gonna go to trekking if you want to join us... come. Ok! I make decision immediately to come to Pokhara... and I meet him I had one day to prepare everything... permission, the things for trekking and I didn't actually had a good rest... to hurry... and then we go. For people... my friend is from Hong-Kong and me and Anna a girl from Australia. She is quite young... like 19 years old and another girl a little bit younger than me... her name is Eli... from Italy. For people one group then we go trekking for like 9/10 days.

Marie: Where did you go?

Mei: From Thato Pani to ABC

Marie: Did you like it?

Mei: Yeah, I like it

Marie: Was it your first time trekking?

Mei: First time trekking was for so long time and it feels so good...

Marie: It felt good...

Mei : Je suis venue ici parce qu'un ami m'a dit que dans deux ou trois jours, il partait faire du trekking et m'a proposée de me joindre à lui. D'accord ! J'ai décidé immédiatement de venir à Pokhara... et je l'ai rencontré. J'ai eu un jour pour tout préparer... le permis, les choses pour le trekking et je n'ai pas vraiment bien dormi... j'ai du me dépêcher... et puis nous sommes partis. Dans le groupe il y avait mon ami de Hong-Kong, moi et Anna, une fille d'Australie. Elle est assez jeune... elle a 19 ans et une autre fille un peu plus jeune que moi... elle s'appelle Eli... elle vient d'Italie. Nous étions quatre et nous avons fait du trekking pendant 9/10 jours.

Marie : Où êtes-vous allés ?

Mei : De Thato Pani à ABC

Marie : Tu as aimé ?

Mei : Oui, j'ai aimé

Marie : C'était la première fois que tu faisais du trekking ?

Mei : Oui : C'est la première fois que je fais du trekking pendant autant de temps et je me sentais si bien...

Marie : C'était bien..

Pour Bai, cette première expérience de trekking est révélatrice de ce dont son corps est capable et d'une nouvelle passion pour la marche. Comme Mei, elle appartient à un groupe de trois personnes autoformé dans une auberge de jeunesse. La marche quotidienne se déroule de manière très individuelle, chacun à son rythme. Plus lente, elle finit par perdre les deux garçons de son groupe. Pendant une semaine, elle marche seule mais c'est aussi pour elle une manière de découvrir ce qu'elle est capable d'accomplir seule, en toute autonomie (Image 13). Elle se dépasse un jour en parcourant 13 kilomètres, mais c'est une façon pour elle de communier avec la nature, de ralentir le temps pour trouver son rythme et de se retrouver. Au bout d'une semaine à marcher seule, elle retrouve ses compagnons par hasard au lac Tilicho, une randonnée secondaire qu'il est possible de faire sur la journée à partir de Manang (image cartographique 10). Ils sont en train d'écrire leur nom à la craie sur une roche pour l'informer qu'ils sont passés par là et qu'ils l'attendent. Ce moment de



IMAGE 13 : PHOTO DE PROFIL FACEBOOK DE BAI PRISE LORS DE SON TREKKING DANS LES ANNAPURNAS

retrouvailles est tellement fort qu'ils décident de se faire un petit tatouage de montagne au lac Tilicho avec la machine à tatouer qu'un des membres du groupe a amené avec lui. C'est une manière pour elle d'inscrire cette marche durablement dans son corps. Après ce premier trek, elle réitérera pour un deuxième trekking dans l'Himalaya indien, au Cachemire où elle remonte jusqu'à la confluence de l'Indus et du Zanskar.

Bai: And I also went to the Annapurna circuit...

Marie: Have you ever... was it your first experience trekking?

Bai: Yeah, yeah... first experience.

Marie: How was it?

Bai: AMAZING! Just the best experience of your life with the nature! [...] And three of us also trekking together for the three four days and on the fourth day we were separated. We lost each other. They were faster. And I thought they were in the back so I was waiting for them, and looking for them. So we were apart for one week and we met together in Tilicho lake again. And it was really funny because they were like... signing their name on the rock, trying to find me to... trying to live the mark... very funny. And I was by myself trekking around one week and see all the... you go through so many kilometers and went to the big mountains and "oh! you can do this". And last year, was... I found out I can do many many things by myself [...] One day I trekked thirteen kilometers by myself and the music, walking at your pace, really into yourself and with the nature, very nice experience.

Bai : Et j'ai aussi fait le circuit de l'Annapurna...

Marie : Est-ce que tu as déjà... est-ce que c'était ta première expérience de trekking ?

Bai : Oui, oui... première expérience.

Marie : Comment c'était ?

Bai : C'ÉTAIT EXTRAORDINAIRE ! La meilleure expérience de ma vie avec la nature ! [...] Et trois d'entre nous ont fait du trekking ensemble pendant trois quatre jours et le quatrième jour, nous avons été séparés. Nous nous sommes perdus. Ils étaient plus rapides. Je pensais qu'ils étaient à l'arrière et je les attendais, je les cherchais. Nous avons donc été séparés pendant une semaine et nous nous sommes retrouvés au lac Tilicho. C'était vraiment drôle parce qu'ils signaient leur nom sur le rocher, essayant de me trouver pour... essayer de vivre la marque... très drôle. J'ai fait du trekking toute seule pendant une semaine et j'ai vu tous les kilomètres que j'ai parcourus jusqu'aux grandes montagnes et je me suis dit "oh ! tu peux le faire". Et l'année dernière, j'ai... J'ai découvert que je pouvais faire beaucoup de choses par moi-même. [...] Un jour, j'ai parcouru treize kilomètres toute seule et la musique, la marche à mon rythme, vraiment juste soi-même et la nature, c'était une très belle expérience.

Pour Mei, Bai et Fang, c'est leur première expérience de trekking, elles n'en ont jamais fait en Chine. C'est une pratique sportive qui semble repousser leurs limites non pas physiques, car elles n'évoquent pas spécifiquement les difficultés qu'elles rencontrent pendant le trek, mais leur limite à penser que peut-être, elles n'en seraient pas capables. Elles semblent surprises par leur corps, de cette capacité à marcher et de cette forme de dépassement de soi qui génère un bien-être et une émotion qui semblent leur permettre de se connaître mieux. Fang ici, raconte comment son corps

semblent avoir pris le contrôle au moment où elle a commencé à marcher seule, sans guide, sans porteur sans carte.

Marie: Can you tell me one of your most memorable travel experience?

Fang: Most memorable? [...] Now, I'm thinking maybe close one is recently I went to Pokhara to do the ABC trekking, I think it was the most memorable for me

Marie: Why?

Fang: Because... it is a long time walking and it's my first-time trekking... Yeah, it's my first time trekking and in China we have a word: "You don't know and you don't fail, you don't know the thing and you don't fail". It's like... I don't know, the trekking is maybe dangerous and I just go without porters, without guide, without like a map... yeah... just follow the people and just keep going and... yeah... The first time I realize I couldn't stop I liked walking. I think it's the first time I realize I can start something, the real stuff. Like... I... after seven hours of walking, I settled down in a hostel and when I see people cross us, in my heart I still want to keep going. In my heart, some voice tells me "I want to walk, I don't want to sit here". [...] Just I that moment, like I really wanted to walk, I don't want to sit here. Maybe I don't want to sleep the whole night I just want to walk.

Marie : Peux-tu me raconter l'une de tes expériences de voyage les plus mémorables ?

Fang : La plus mémorable ? [...] Je pense que l'expérience la plus proche est celle que j'ai vécue récemment à Pokhara lors du trekking dans le sanctuaire des Annapurnas, je pense que c'est la plus mémorable pour moi.

Marie : Pourquoi ?

Fang : Parce que... j'ai marché longtemps et c'était la première fois que je faisais du trekking... Oui, c'est la première fois que je faisais du trekking et en Chine, nous avons un dicton : « Tu ne sais pas et tu n'échoues pas, tu ne connais pas la chose et tu n'échoues pas ». C'est comme... Je ne sais pas, le trekking est peut-être dangereux et j'y vais sans porteurs, sans guide, sans carte... ouais... je suis juste les gens et je continue à avancer et... ouais... C'est la première fois que j'ai réalisé que je ne pouvais pas m'arrêter, que j'aimais marcher. Je pense que c'est la première fois que je réalise que je peux commencer quelque chose, une chose vraie, réelle. Comme... Je... après sept heures de marche, je me suis installée dans une auberge et quand je voyais les gens passer devant l'auberge, au fond de moi, j'avais encore envie de continuer. Au fond de moi, une voix me disait « je veux marcher, je ne veux pas rester assise ici ». [...] à ce moment-là, je voulais vraiment marcher, je ne voulais pas m'arrêter. Peut-être que je ne voulais même pas dormir de la nuit, je voulais juste marcher.

L'autonomie et la sensation de confiance et de contrôle de leur corps que Bai, Mei et Fang expriment est d'autant plus importante que des voix dissonantes peuvent venir questionner cet engagement corporel. Lors du deuxième jour de trek de Mei, elle reçoit un appel de sa mère qui trouve étrange que sa fille fasse de la marche en montagne pendant aussi longtemps et de son père qui critique ce déplacement si lointain pour aller dans des montagnes, alors qu'en Chine il y a aussi des montagnes. Mei explique cela en disant que la culture de la marche et du trekking en Chine est inexistante, elle n'en aurait jamais fait si elle ne s'était pas rendue au Népal .

Mei: Yes, and on the way, when trekking like second day my mother... she contacted me I was in a lodge and I got the wifi and catch the information and I tell her I'm trekking in the mountain... so basically for her it's so strange... why you go to mountain for so many days... In China... no trekking culture. So... for her it's like... I don't understand you and my father say "you like mountain, in China so many mountains so why you go to Nepal"

Mei : Oui, et en chemin, lors du deuxième jour de trekking, ma mère... elle m'a appelé, j'étais dans un lodge, j'avais le wifi et j'ai pris les informations et je lui ai dit que je faisais du trekking dans la montagne... alors pour elle, c'était très étrange... pourquoi aller dans la montagne pendant tant de jours... En Chine, il n'y a pas de culture du trekking. Alors... pour elle, c'est comme... Je ne vous comprends pas et mon père dit « tu aimes la montagne, en Chine il y a tellement de montagnes, alors pourquoi tu vas au Népal ? »

Xiu a trouvé une parade pour que ses parents la laissent partir en voyage s'en s'inquiéter et sans trop la solliciter. Comme elle vit avec ses parents à Shanghai, ils savent qu'elle part en voyage. Elle est venue à Pokhara pour les multiples sports *outdoor*, elle souligne d'ailleurs « qu'on peut tout faire à Pokhara » et que si elle pouvait, elle s'y installerait. Elle fait de la marche en Chine pendant les week-ends et beaucoup d'escalade et elle est habituée à ce genre de discours de la part de ses parents, aussi, lors de son trek dans le Sanctuaire des Annapurnas, elle s'est prise en photo avec des groupes de trekkers chinois avec guides qu'elle a envoyé à ses parents pour les rassurer. Elle trek seule et sans assistance mais ne peut pas l'avouer à ses parents, elle ne veut pas les inquiéter.

On voit à travers le déploiement de cette première pratique, apprise sur place pour trois des participantes, qu'elle modifie le rapport à leur corps via une mise en situation inhabituelle. Il s'y passe une sorte de découverte et de montée en confiance des capacités de leur corps. Elles y gagnent une autonomie et une meilleure connaissance d'elles-mêmes.

B. LE PARAPENTE, UNE ACTIVITE PHARE DE POKHARA

Le parapente a fait son apparition au Népal et en particulier à Pokhara dans les années 1990. En quelques décennies, c'est devenu un lieu incontournable du parapente mondial qui apparaît régulièrement dans les meilleurs spots dans les classements des sites spécialisés avec Bir en Inde, Annecy et Chamonix en France, le lac de Gardé en Italie ou encore Oludeniz en Turquie.

Lors de l'enquête de terrain, une minorité ont fait des baptêmes de l'air en tandem en réservant des vols auprès des agences, nombreuses sur *Lakeside Road*. Un baptême reste cher même dans les plus petites agences : il en coûte autour de 100 à 130€. Aussi, ceux qui voyagent avec un petit budget ne peuvent envisager de se l'offrir comme me le font remarquer Bai et Fang. Trois profils, Fen, Min et Zhiruo sont cependant particulièrement intéressants à regarder de près, non pas parce qu'ils sont représentatifs mais parce que cette première expérience de parapente a transformé leur existence.

Le parapente fait partie de ce que l'on appelle un « sport à risque ». Routier et Soulé définissent les sports à risque comme une « pratique d'activités de loisir sportif, hors cadre institutionnel et en plein air, dans un environnement propice aux accidents, théâtre de prises de risque pouvant entraîner des blessures graves ou la mort » (Routier et Soulé 2012 p. 62). Cependant, ils mettent en avant les fragilités de ce concept de « sport à risque » contesté en outre par ceux qui sont censés les pratiquer au motif que cela les prive d'afficher des motifs cohérents d'engagement dans ces pratiques, de leur capacité et compétences indispensables à la pratique de ces sports. Ils proposent plutôt d'utiliser « l'engagement corporel » pour désigner non un ensemble d'activités sportives mais plutôt un « type d'exposition au danger, conscient et assumé, dont sont porteuses certaines

modalités de pratique ». Elles ne sont cependant pas « la clé de voûte de l'investissement sportif ; elles n'en constituent qu'une facette » (*Ibid.*, p. 64-65). L'engagement est finalement compris « au double sens de « conduite » et d'« acte » inscrit dans une forme d' « être au monde » qui renvoie au « faire » mais aussi à l' « être » » (*Ibid.*, p. 65). Leur définition avance donc deux dimensions dans l'engagement corporel : il est pragmatique et identitaire.

a. Débuter le parapente

Les débuts dans le parapente de Zhiruo, Min et Fen relèvent pour les trois participantes de motivations bien différentes.

Zhiruo, que j'ai rencontré dans une auberge de jeunesse à Dali, a découvert le parapente à Bir dans la province de l'Himachal Pradesh en Inde par hasard en rejoignant l'ami d'un ami. Elle a fait son baptême en tandem et décide qu'elle doit savoir faire elle-même, elle veut maîtriser cette technique.

Zhiruo: [...] From there, when I was staying in Dharamsala, there was a friend of friend who was in Bir. It's famous for paragliding.

Marie: Yes, yes... Did you try?

Zhiruo: Yes, so from there, we head south to this small village, to meet her friends, and it was the first time I tried paragliding. I thought... uh... when you are taken by someone it's not as surprising as I thought. Then I say, I want to take control, I want to know... next time. So, when uh... I thought, yes, one day I'm coming back. But I had to go.

Zhiruo : [...] À partir de là, lorsque j'étais à Dharamsala, l'ami d'un ami se trouvait à Bir. C'est un lieu célèbre pour le parapente.

Marie : Oui, oui... As-tu essayé ?

Zhiruo : Oui, alors de là, nous nous sommes dirigés vers le sud jusqu'à ce petit village, pour rencontrer ses amis, et c'était la première fois que j'essayais le parapente. Je me suis dit... euh... quand on se fait guider par quelqu'un, ce n'est pas aussi surprenant que je le pensais. Alors je me suis dit, je veux prendre le contrôle, je veux savoir faire... la prochaine fois. Alors, quand euh... je me suis dit, oui, un jour je reviendrai. Mais il fallait que je parte.

Elle voyage depuis plus d'un an en *backpacking* et se trouve depuis deux mois et demi en Inde où son visa va bientôt expirer lorsqu'elle découvre le parapente. Pour elle, l'apprentissage du pilotage représente un besoin de contrôle dans une situation d'incertitude plutôt que d'une quête identitaire.

Fen, alors qu'elle fait un voyage en *backpack* en Chine qui la conduit au Tibet en 2015, décide de passer la frontière pour redescendre au Népal, et y découvre le parapente à Pokhara.

Marie: How did you get into paragliding? How did you learn about that?

Fen: I think I told you but you forgot... My first time I came here in Pokhara, around 2015, I came here.

Marie: Just to travel?

Fen: Just traveling yeah and I tried to fly paragliding in tandem...

Marie: Yeah

Fen: Yeah... And I thought, it's so nice, I have a good feeling for the paragliding, I enjoyed flying in the sky. So I make plan, someday I can fly the paragliding by myself. Actually, I ask the local pilot if I want to learn how to fly the paragliding, how can I do it? And they say... you can learn here but it's more expensive...

Marie: To learn in Nepal?

Fen: Actually the... just the course is not expensive but you have to buy the glider equipment and oh ! it's expensive. I have not enough money to do it at that moment. I always kept this idea in mind.

Marie : Comment as-tu découvert le parapente ? Comment as-tu appris à en faire ?

Fen : Je crois que je te l'ai dit mais tu as oublié... La première fois que je suis venue à Pokhara, vers 2015, je suis venue ici.

Marie : Juste pour voyager ?

Fen : Juste pour voyager oui, et j'ai fait un vol de parapente en tandem....

Marie : Oui

Fen : Oui... Et je me suis dit que c'était super, que j'aimais bien le parapente, que j'aimais bien voler dans le ciel. Alors je me suis dit qu'un jour, je pourrais faire du parapente toute seule. En fait, j'ai demandé au pilote local si je voulais apprendre à piloter un parapente, comment faire ? Et ils m'ont dit... tu peux apprendre ici mais c'est plus cher...

Marie : Apprendre au Népal ?

Fen : En fait, les cours ne se sont pas chers mais il faut acheter l'équipement du parapente et oh ! c'est cher. Je n'avais pas assez d'argent pour le faire à ce moment-là. J'ai toujours gardé cette idée en tête.

Elle fait un vol en tandem, apprécie beaucoup cette expérience, puis commence tout de suite à se renseigner sur les modalités pratiques et notamment économique de l'apprentissage de ce sport. Fen est déjà très engagée dans d'autres activités sportives. Après avoir fait un baptême de plongée à Pattaya en Thaïlande lors de son premier séjour à l'étranger en 2012 alors qu'elle ne sait pas nager, elle s'est passionnée pour cette pratique. Elle a passé son brevet au Philippines après plusieurs déplacements touristiques dédiés à la pratique de la plongée en Malaisie, au Cambodge et au Viêt-Nam. C'est d'ailleurs son instructeur philippin qui lui apprend à nager. Son engagement est caractérisé à la fois le besoin de maîtrise d'une technique corporelle et par un ressort émotionnel, une passion pour tous les sports d'extérieur dans la nature car elle pratique aussi le trail.

Min en est arrivée à faire du parapente lors d'un premier séjour touristique à Pokhara en 2012. Son engagement corporel dans cette pratique relève presque du coup de foudre comme elle l'explique, à l'atterrissage de son premier vol, elle en réserve instantanément un autre :

Marie: So... so... wait... because... you came... how did you learn about paragliding? You came here in Pokhara as a backpacker?

Min: Yeah... tourist first time and ok... this are called paraglider, I have never done it before, maybe it's safe because many people are doing it so I just fly. [...]

Marie: So you tried paragliding on your first trip to Nepal?

Min: Twice

Marie: Twice, yeah, you told me that... first day and then second day you booked day.

Min: No... on the first landing I booked. (laugh) [...]

Marie : Alors... alors... attends... parce que... tu es venue... comment as-tu découvert le parapente ? Tu es venue ici à Pokhara en tant que backpacker ?

Min : Ouais... touriste pour la première fois et ok... J'ai vu le parapente, je n'en ai jamais fait avant, peut-être que c'est sans danger parce que beaucoup de gens le font, alors je réserve un vol [...]

Marie : Tu as donc essayé le parapente lors de ton premier voyage au Népal ?

Min : Deux fois

Marie : Deux fois, oui, tu m'as dit que... le premier jour et le deuxième jour, tu as réservé un autre vol.

Min : Non... : Non... j'ai réservé en atterrissant de mon premier vol (rires)

Pour autant, le besoin de contrôle, de savoir-faire, de maîtrise techniques du corps et de l'outil (la voile) est absent de son discours *a contrario* de Zhiruo et Fen car elle met du temps à aboutir à l'idée qu'elle veut devenir pilote

b. *L'apprentissage et l'entrée dans une subculture mondiale du parapente*

Cette première tentative est suivie d'un laps de temps plus ou moins important, à la fois pour réunir les conditions financières nécessaires et pour murir le projet, car cet engagement corporel intègre une exposition au danger, même si elle n'en est pas la clé de voûte (Routier et Soulé 2012). On le voit, aucune n'exprime le goût du risque comme moteur de cet engagement.

Pour Min, la maturation de ce projet est d'abord venue de sa fréquentation des parapentistes présents à Pokhara. Après avoir quitté son travail à Shanghai et être revenue à Pokhara, elle se met à fréquenter cette communauté très importante dans le quartier de Kahare. Souvent pilotes de tandem dans les grandes stations de montagne européennes et nord-américaines en été, ils s'y installent pendant les mois d'hiver quand la saison est à l'arrêt. Ils se logent tous comme les *backpackers* à Kahare où les logements sont peu chers. Ils ont leurs lieux de sociabilité, pré et post vol qui peut varier d'une saison à l'autre. En 2018, c'est le Café 17 sur Lakeside qui a leur faveur car c'est l'un des seuls cafés à ouvrir tôt, autour de 8 heures. En vivant à Kahare, Min a donc commencer à tisser des relations avec les parapentistes :

Marie: And after that you went back to Shanghai and then you came back here?

Min: Yes because you know I quit my job in Shanghai already... it's boring to stay in the city and I plan to travel... but then I think, the winter is nice in Pokhara, I can just go back and stay a few months there. And I came back. And then my neighbors are these pilots and I listen to them talking about flying from breakfast to dinner and actually... I didn't think that I wanted to... to... become a pilot... it's not like that.

Marie: How did it happen?

Min: I'm hanging out with this pilot and get to know more and more about the sports and the risk, the accident and their stories how they become who they are. And my pilot, the one that took me the first two flights. He was already like about fifteen years flying at that time and then he was practicing acro. So after everyday carrying tourist he would go for solo, and record and evening compare the videos with their good acro pilots is progressing on that and then I was like... oh my god... there must be something magic about paragliding then. You are fifteen years flying already and you are still so much into it every day. And this, not just him... everyone because when we are sitting by the lake for breakfast, they start to analyze the weather and then in the afternoon when everyone is back from the landing, you meet again and you start talking about it.

Marie: And when did you get into it then?

Min: Probably after one month listening

Marie : Et après cela, tu es retournée à Shanghai, puis tu es revenue ici ?

Min : Oui, parce que tu sais, j'avais déjà démissionné de mon travail à Shanghai... On s'ennuie en ville et j'avais l'intention de voyager... mais je me suis dit que l'hiver était agréable à Pokhara, que je pouvais y retourner et y rester quelques mois. Et je suis revenue. Et puis mes voisins c'était des pilotes et du petit déjeuner au dîner, je les écoutais parler de leurs vols et en fait... Je ne pensais pas que je voulais... devenir pilote... ce n'est pas comme ça.

Marie : Comment est-ce arrivé ?

Min : Je traînais avec un pilote et j'en apprends de plus en plus sur les sports, les risques, les accidents et leurs histoires, comment ils sont devenus ce qu'ils sont. Et mon pilote, celui qui m'a emmenée faire mes deux premiers vols, avait déjà une quinzaine d'années de vol à son actif. Il avait déjà une quinzaine d'années de vol à l'époque et il pratiquait l'acro. Après avoir transporté des touristes tous les jours, il partait en solo, enregistrait ses vols en vidéo et le soir comparait les vidéos avec celles des bons pilotes d'acro, et je me suis dit... oh mon dieu... il doit y avoir quelque chose de magique dans le parapente. Tu as déjà quinze ans de vol et tu es toujours aussi enthousiaste chaque jour. Et cela, pas seulement lui... tout le monde parce que dès que nous nous asseyions au bord du lac pour le petit déjeuner, ils commençaient à analyser la météo et puis l'après-midi, quand tout le monde était de retour de l'atterrissage, ils se retrouvaient de nouveau pour en parler.

Marie : Et quand as-tu commencé à en faire aussi ?

Min : Probablement après un mois à écouter leur conversation

Zhiruo est revenue spécifiquement à Bir lors de son deuxième séjour en Inde pour apprendre le parapente. Elle a consacré son séjour à l'apprentissage des techniques de vol. Fen s'est engagée dans le parapente sérieusement il y a six mois, en septembre 2017 soit deux ans après sa première tentative. Elle est parvenue à économiser suffisamment d'argent pour s'acheter une voile de parapente et démissionner de son travail à Beijing pour se dégager du temps. Elle est venue à Pokhara pour commencer son apprentissage qui commence par un accident duquel elle sort très amochée mais qui lui fait découvrir la solidarité et l'amitié de la communauté des parapentistes.

Fen: when I just come here the thirsd day I flew by myself... not by myself... to an American friend and one of the pilots he had a good experience for paragliding and he guide me and another guy to fly. But I did a mistake, like... I turn wrong and I fly to the lake side and I got sink fast... I lost my altitude fast and I could turn right so I go directly to the tree. Crashed in the tree

Marie: You crashed on the third day you were here?

Fen: Not third day, around six days or seven days but it's my third take off here. My back was... injured but now it's ok, I'm so lucky you know.

Marie: How long did it take you to recover from the injury?

Fen: I just lay in my bed, have rest...

Marie: How long?

Fen: How long... at the beginning I cannot move any more... just lay in bed... around one week I could move... go downstairs. At the beginning I ordered food by phone... I couldn't move out from my bed. After one week I can move and after like ten days, I can go out again.

Marie: Did your friends help you?

Fen: Yeah, yeah... when I got the injury, all of my friends come by my hotel every day, I'm so lucky to have met many friends here. They were all so nice to take care of me. After twenty days, I think I can fly again

Marie: Did you crash or no more crash?

Fen: I don't want no more crash, that was a big warning for me when I crashed.

Fen : Quand je suis arrivée ici, le premier jour, j'ai volé toute seule... pas toute seule... avec un ami américain et l'un des pilotes avait une bonne expérience du parapente et il nous a guidés, un autre gars et moi, pour voler. Mais j'ai fait une erreur, comme... J'ai mal tourné et j'ai volé jusqu'au bord du lac et j'ai coulé rapidement... J'ai perdu de l'altitude rapidement et je n'ai pas pu tourner à droite, alors je suis allée directement vers un arbre. Je me suis écrasée dedans.

Marie : Tu t'es écrasée le troisième jour de ton arrivée ?

Fen : [...] C'était mon troisième décollage ici. Mon dos a été... blessé mais maintenant ça va, j'ai de la chance tu sais.

Marie : Combien de temps as-tu mis pour te remettre de cette blessure ?

Fen : Je me suis restée allongée dans mon lit, je me suis reposée...

Marie : Combien de temps ?

Fen : Combien de temps... au début, je ne pouvais plus bouger... je restais allongée dans mon lit... au bout d'une semaine, je pouvais bouger... descendre les escaliers. Au début, je commandais de la nourriture par téléphone... Je ne pouvais pas bouger de mon lit. Au bout d'une semaine, j'ai pu bouger et au bout d'une dizaine de jours, je pouvais à nouveau sortir.

Marie : Tes amis t'ont-ils aidée ?

Fen : Oui, oui... quand j'ai été blessée, tous mes amis sont venus à l'hôtel tous les jours, j'ai beaucoup de chance d'avoir rencontré beaucoup d'amis ici. Ils ont tous été très gentils, ils ont pris soin de moi. Après vingt jours, j'ai pu voler à nouveau.

Marie : Tu t'es écrasée ou tu ne t'es plus écrasée ?

Fen : Je ne veux plus de crash, ça a été un énorme avertissement pour moi ce crash !

A travers cette expérience de *crash*, Fen découvre l'éthique de la responsabilité et la gestion collective de l'accident par la communauté qui l'aide à s'en sortir, plusieurs pilotes partent à sa recherche, l'accompagnent à l'hôpital et s'occupent d'elle pendant sa convalescence. Cet épisode est une forme de révélation de la constitution de cette communauté et de ses valeurs auxquelles elle va adhérer : « A travers l'engagement, on ose se placer et se montrer en situation délicate, sachant que cette dernière démultiplie, d'une part les enjeux identitaires et interactionnels, et permet, d'autre part, l'expression de soi et de ses affects, moins canalisée qu'à l'accoutumée. Tout engagement est donc une révélation de soi, pour soi-même mais aussi devant l'autre » (*Ibid.*, p. 67).

On voit se dessiner chez les trois participantes, une construction identitaire passant irrémédiablement par leur engagement corporel.

c. *La dimension identitaire de l'engagement corporel dans le parapente*

Pour Routier et Soulé, il existe une forte dimension identitaire dans cet engagement corporel qui implique d'une part son invention et sa création : « La spécificité de l'engagement vient donc aussi de ce qu'il fait advenir quelqu'un, une personne qui ne lui préexiste pas, tant les pratiquants ne se considèrent plus les mêmes avant et après » (*Ibid.*, p. 68). Vecteur d'unification existentielle individuel, cette construction identitaire s'opère au sein du groupe qui encadre et initie le pratiquant comment on l'a vu avec Fen.

Le texte *Facebook* (image 14) posté par Min pour célébrer l'anniversaire des 8 ans de son premier vol en parapente montre à la fois que son engagement est intra-individuel en même temps qu'inter-individuel. Le parapente est devenu « sa vie » et elle a mis de la distance (surtout de la hauteur) avec son ancienne vie en critiquant « les choses qui font courir les gens, mon ancien moi inclus, sont si petites et insignifiantes ». A travers l'expérience des dangers inhérents à la pratique, elle a acquis une meilleure connaissance d'elle-même, de ses limites et de ses marges de

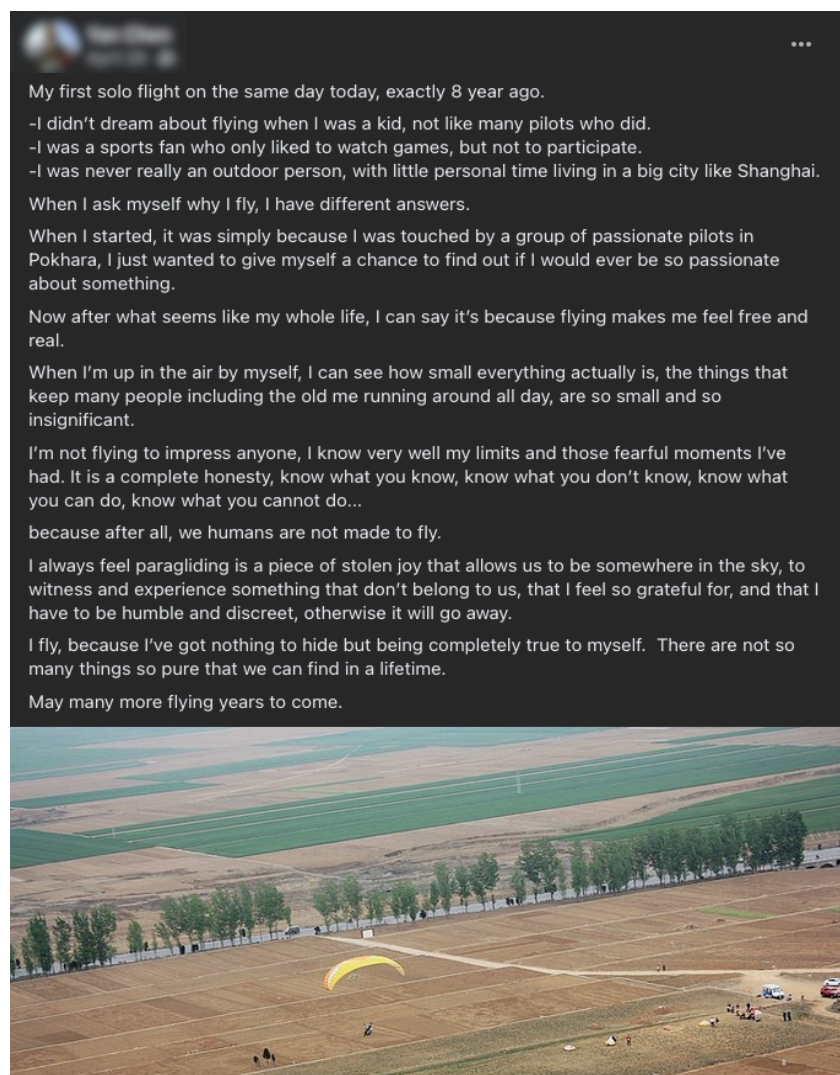


IMAGE 14 : PUBLICATION FACEBOOK DE MIN SUR SON IDENTITE DE PILOTE

progression. Elle exprime enfin une satisfaction sensorielle qui passe par l'expression d'une liberté et de se sentir vraie, en communion avec elle-même. Son engagement est aussi inter-individuel dans

la mesure où elle prend place dans une communauté et participe à l'expansion de sa subculture en Chine notamment via le blog qu'elle tient en chinois. Zhiruo le connaît d'ailleurs bien car c'est sur ce site qu'elle s'est renseignée sur le parapente suite au vol en tandem à Bir. Min participe à l'élargissement de la communauté en organisant des compétitions en Chine en mobilisant son réseau international de pilote pour qu'ils fassent le déplacement à Shandong et au Guizhou notamment. D'ailleurs ses publications sur *Facebook* et ses photos de profil traitent en grande partie de cet engagement corporel tout comme Fen (Image 15), ils participent à valoriser cet engagement et cette identité auprès de la communauté des parapentistes mais aussi auprès de leurs anciennes relations sociales. Cette nouvelle identité leur permet en cela de se distinguer et de se différencier de leur ancienne vie. Fen évoque souvent les messages qu'elle reçoit de ses anciennes amies restées en Chine, qui se sont mariées et ont eu des enfants. Dans ces messages, elle perçoit de l'envie, l'envie de faire comme elle mais aussi du jugement, à savoir pourquoi elle ne se marie pas et ne fonde pas une famille car elle a largement l'âge. A travers sa nouvelle identité construite au travers de cet engagement corporel, elle a complètement mis à distance cette norme d'une vie maritale et familiale attendue avant la trentaine.



IMAGE 15 : PHOTOS DE PROFIL DE MIN ET FEN SUR *FACEBOOK* ET *WECHAT*

Enfin cet engagement leur permet aussi d'affirmer un nouveau corps, sportif et bronzé loin des normes de beauté chinoise (Coëffé, Guibert et Taunay 2019) ce qui n'est pas sans générer des remarques et des jugements. Fen, lorsqu'elle rentre à Beijing voit questionner sa sinité et son genre à cause de la couleur de sa peau mais pour elle, peu importe.

Fen: I'm going to fly a lot there and when I fly down I can just wear my bikini and lie down on the beach...

Marie: You don't care about being tan?

Fen: I don't care [...] I like that, I like this face, not black, not dark... some just talk with me : "are you Chinese? No, no way... you look so dark than other and your skin looks like Nepali girl, Pilipino, you are not Chinese!" Sometimes I say... "I'm really Chinese". I don't care [...]

Marie: Were you like that before you started traveling? Did you like to be white before... did it change?

Fen: Sometimes I have a different mind... I'm Chinese... I'm a Chinese girl I have to get my skin light because when I go home in my family... they always say: "Why are you dark and dark... black and black?" Especially my mother... she always says: "You are a girl, you cannot be blacker" [...] But I don't care

Fen : Je vais faire beaucoup de vols là-bas [à Oludeniz en Turquie pour faire un stage de parapente à l'été 2018] et pendant les temps de pause je pourrai mettre mon bikini et m'allonger sur la plage...

Marie : Tu te fiches d'être bronzée ?

Fen : Je m'en fiche [...] J'aime ça, j'aime ce visage, pas noir, pas foncé... certains me disent : "Es-tu chinoise ? Non, pas du tout... tu es plus foncée que les autres et ta peau ressemble à celle d'une Népalaise, d'une Philippine, tu n'es pas Chinoise ! Parfois, je dis... "Je suis vraiment chinoise". Je m'en fiche. [...]

Marie : Étais-tu comme ça avant de commencer à voyager ? Tu aimais avoir la peau blanche avant... est-ce que ça a changé ?

Fen : Parfois, je pense différemment... Je suis chinoise... Je suis une fille chinoise et je dois avoir la peau claire parce que quand je rentre chez moi, dans ma famille... ils disent toujours : "Pourquoi es-tu foncée et foncée... noire et noire ?" Surtout ma mère... elle dit toujours : "Tu es une fille, tu ne peux pas être plus noire". [...] Mais je m'en fiche

Toutes ont aussi mis à distance l'idée d'une vie sédentaire car, comme je l'ai mentionné précédemment, le parapente est une activité saisonnière qui implique de nombreuses mobilités.

d. L'espace-monde du parapente et les nouvelles spatialités.

La pratique du parapente des trois participantes à l'enquête vient générer de nouvelles spatialités et leur ouvre de nouveaux territoires. Elles rejoignent l'espace Monde du parapente, ce concept étant entendu comme : « l'espace de transaction de l'humanité, tissé par les échanges de toute nature, de biens, d'information, d'homme. Un espace de diffusion d'idées, de règles, de pratiques, d'objets, étendu à la planète Terre ». (Dollfus 1994, p. 5)

La pratique du parapente de Zhiruo génère de nouvelles spatialités notamment parce que ce monde est un tout petit monde interconnecté via notamment les grands sites mondiaux du *backpacking*. Ainsi, c'est grâce à sa pratique du parapente qu'elle tombe, alors qu'elle est à Shanghai, sur une annonce d'une entreprise de parapente qui cherche un gérant pour une de ses auberges de jeunesse de Dali. Elle postule et se retrouve engagée. Elle avait déjà séjourné à Dali lors d'un de ses voyages en *backpacking* en Chine et elle n'avait pas du tout aimé la ville : trop touristique, trop commerciale. Mais elle y est retournée parce qu'elle pense qu'elle pourra y pratiquer le parapente. Durant notre entretien, elle avoue qu'elle est très déçue par le site qui n'est pas de bonne qualité. Il lui reste environ trois mois de contrat à l'auberge de jeunesse et elle retournera à Bir.

Zbiruo: Yes, but in India, I can get advance course in India, and I know them very well. Every club, all the instructor there, the pilot, it's like my second hometown. I know people like the aunties who sell fruits and vegetables, yeah... it's a very small town.

Marie: How is the community there? international?

Zbiruo: uh... yeah... pilots from all over the world. I think it's as good as it is in Pokhara. Just Pokhara is more famous. But if you are a pilots, you know both because it's a worldwide international community. But I planned to visit Pokhara, it's much easier than Bir...

Zbiruo : Oui, mais en Inde, je peux suivre des cours de perfectionnement et je les connais très bien. Chaque club, chaque instructeur, le pilote, c'est mon deuxième foyer. Je connais des gens comme les marchandes qui vendent des fruits et des légumes, oui... c'est une très petite ville.

Marie : Comment est la communauté là-bas ? internationale ?

Zbiruo : Euh... oui... des pilotes du monde entier. Je pense que c'est aussi bien qu'à Pokhara. Pokhara est juste plus célèbre. Mais si vous êtes pilote, vous connaissez les deux, car il s'agit d'une communauté internationale. Mais j'ai prévu de visiter Pokhara, c'est beaucoup plus facile que Bir...

A Bir, elle s'est intégrée à la communauté internationale des parapentistes, elle y connaît tout le monde mais elle s'est aussi intégrée au territoire qu'elle revendique comme un second foyer. Bir, ou elle doit retourner en février 2019 participe de son habiter polytopique et de sa construction identitaire. Même si elle sait que Pokhara est un bon site qu'elle planifie d'aller tester le site, elle s'oriente vers Bir qui serait plus confidentiel et qui est surtout une moins grosse ville (Carte 18).

Fen, à son retour en Chine, bien qu'elle soit localisée à Beijing pour son travail, se rend, dès qu'elle peut, dans les compétitions de parapente organisées en Chine à Shandong et au Guizhou. Elle y retrouve par hasard des copains pilotes occidentaux de Pokhara invités pour prendre part à la compétition. De même, elle continue de se former dans les hauts lieux mondiaux. Elle a notamment passé une partie de son mois d'août à Oludeniz en Turquie

Marie: How did you like Turkey?

Fen: I didn't really travel around.

Marie: It was like a school paragliding.

Fen: Yes, I just stayed in Oludeniz. Have you been there?

Marie: No never.

Fen: It's amazing. The sea is very beautiful... like blue and... anyway... it's a nice place. The best is the weather is amazing... very very good combination for paragliding. And the accomodation, the pick up, the altitude is good.

Marie: And so there is all the infrastructures like hotels everything is for paragliding?

Fen: No not all but most... it's a big spot for paragliding.

Marie : Comment as-tu trouvé la Turquie ?

Fen : Je n'ai pas vraiment visité.

Marie : C'était une école de parapente.

Fen : Oui, je suis resté à Oludeniz. Tu y es déjà allée ?

Marie : Non, jamais.

Fen : C'est incroyable. La mer est très belle... bleue et... bref... c'est un bel endroit. Le mieux, c'est que le temps est superbe... une très bonne combinaison pour le parapente. Et l'hébergement, la prise en charge, l'altitude est bonne.

Marie : Et donc il y a toutes les infrastructures comme les hôtels, tout est pour le parapente ?

Fen : Non, pas toutes mais la plupart... c'est un gros spot pour le parapente.

L'objectif de cette mobilité est de poursuivre son apprentissage là-bas. En rentrant à Beijing pour reprendre son travail dans la salle de sport, elle continue à aller à Shandong quand elle a le temps

car il y a une grosse base de parapente. Pendant de courtes vacances, elle se rend au Guizhou pour une compétition internationale ou encore à Hangzhou qui est un bon site selon elle. Elle planifie d'aller un jour à la coupe *Icare* qui se tient chaque année à Annecy et a demandé un visa pour aller en Australie afin de combiner le parapente et la plongée sous-marine qu'elle a laissé de côté pour apprendre à voler (carte 18). Ainsi, les nouvelles techniques du corps découvertes durant ses mobilités touristiques puis peu à peu maîtriser vont être les fondations d'un nouvel habiter.

Min est celles qui a les spatialités les plus intenses car, non contente de parcourir l'Asie à la recherche des bons sites de parapente, elle a pu, grâce à son petit copain espagnol se rendre en Europe pour faire le tour des meilleurs sites de parapente : les Pyrénées, la dune du Pilat, les Alpes française, suisse, italienne, autrichienne, la Bavière ou encore Oludeniz en Turquie (Carte 18)



CARTE 18 : CARTE DE SITES DE VOL MONDIAUX DES NEO-PARAPENTISTES CHINOISES

Pour Routier et Soulet (2010), la confrontation au risque ne permet pas de se révéler, c'est la mobilisation d'un ensemble de ressources particulières qui est porteuse d'effets. On le voit ici avec les récits portés par Zhiruo, Fen et Min. L'engagement corporel et la maîtrise de techniques dans ce sport sont primordiaux mais ce sont aussi toutes les interactions sociales autour de la pratique, les territoires qui sont investis qui construisent leur identité de pilote, identité qu'elles revendiquent désormais et qui guide leurs spatialités.

C. LES EAUX VIVES DU NÉPAL

Le rapport à sportif à l'eau en Chine n'est pas évident dans la mesure où l'apprentissage de la natation en est à ses débuts (Duhamel et Violier 2009). Taunay et Vacher (Taunay 2010; Taunay et

Vacher 2018) remarquent, lors de leurs divers terrains sur les plages chinoises de Beidaihe et de Sanya, que les pratiques balnéaires des touristes chinois diffèrent de manière notable de celles des touristes européens, au sens où l'espace de la plage est plus fréquentée et pratiquée que l'espace de la mer. Au Népal, pays enclavé qui ne dispose pas d'ouverture littorale, mais compte des lacs et des rivières, il n'existe aucun aménagement prévu pour la baignade, ni de plages. Le lac Fewa est considéré comme trop pollué et trop dangereux pour s'y baigner par les locaux qui vous mettent en garde. Aussi, les pratiques touristiques liées à l'eau sont des pratiques d'engagement plus ou moins sportives : la barque de location et le *paddle-board* sur le lac, le *kayak*, le *canyoning* ou encore le *rafting*. On pourrait penser, je le pensais, que certaines de ses pratiques (*rafting*, *paddle-board*) requerraient de savoir nager, mais je me trompais. Lors de l'enquête, j'ai constaté qu'aucun des participants à l'enquête ne déclare avoir appris à nager pendant l'enfance ou l'adolescence. Ceux qui savent nager l'ont appris durant leur voyage à l'étranger en Thaïlande, en Australie ou au Philippines. Un certain nombre d'entre eux ne maîtrisent pas cette technique corporelle mais n'hésitent néanmoins pas à s'engager dans ces pratiques.

Xiu après son trek au sanctuaire souhaite essayer le *paddle-board* sur le lac Fewa bien qu'elle ne sache pas nager. Je l'accompagne, c'est la fin de la journée, il n'y a pas de vent, le soleil décline et quelques nuages habillent un ciel qui commence à rougir. Elle a déjà essayé dans le passé de faire du bateau avec une amie mais elles n'ont pas réussi à ramer. Au début du *paddle*, elle ne parle pas parce qu'elle a du mal à trouver son équilibre. Elle commence par s'asseoir sur la planche avant de se mettre debout quand elle l'aura trouvé. Après quelques temps en position assise, elle se met à genou. Nous dépassons les bateaux à l'ancre non loin du rivage puis au bout d'une vingtaine de minute, elle se met debout puis se met à ramer (photo 36). Alors, elle commence

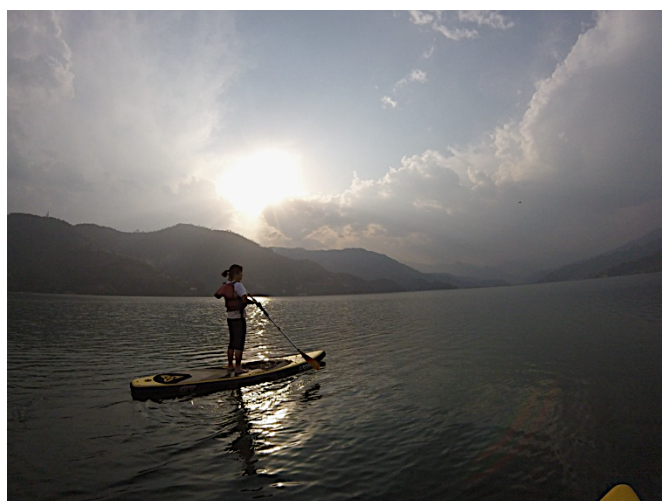


PHOTO 36 : APPRENTISSAGE DU PADDLE SUR LE LAC FEWA

à me parler de ses sensations sur cette planche qui glisse sur l'eau. Elle me dit qu'elle aime cette sensation parce que : « Your body is your everything when you do sport⁸² ». Son corps, sur cette planche est tout ce qui compte, elle est à la fois très attentive à sa gestuelle, à son équilibre et petit à petit, son regard se porte sur ce qui l'entourne, le lac, les montagnes, le ciel. Elle s'allonge sur sa planche pour regarder le ciel, se détendre, toucher l'eau. Son corps est finalement le médium privilégié, beaucoup plus que le regard pour entrer en contact avec son environnement. Elle souligne pendant cette expérience qu'elle ne prend jamais de photos lorsqu'elle est en voyage car son corps est le médium de production du souvenir : « I don't take too much photo, I want to use my body to remember [...] Remember what I was feeling and when I will be old and I will see a place, I will tell somebody : "I know this place, I have a moment to remember it and that's ok... it's really enough⁸³". Ici, elle habite ce lieu et construit son rapport au paysage non par le regard mais par son corps. L'importance donnée aux perceptions et sensations est cruciale dans l'expérience que vit Xiu, architecte de Shanghai qui ne rêve que d'en partir pour s'installer à Pokhara.

Liu a fait du paddle après avoir fait un tour de canot en bois sur le lac. Elle a vu des gens faire du paddle et a absolument voulu en faire car ça a l'air plus technique et les sensations plus intenses. Comme Xiu, elle ne sait pas nager, n'a jamais appris mais elle ne s'inquiète pas car la planche à l'air stable. Comme Xiu, elle a commencé par tester la stabilité de la planche et son équilibre en restant assise puis s'est mise debout puis s'est laissée dériver tout en fumant une cigarette sur un *paddle-board* gonflable (photo 37). Pour elle, cette expérience constitue une pause et un moment de détente en même temps qu'un apprentissage technique qu'elle veut poursuivre en Chine. Elle a prévu de prendre des cours de natation en rentrant. Avec trois autres amis avec qui elle voyage, Jun, Zihao, et Jiali, ils ont prévu, à la suite de ce moment en *paddle* de descendre dans le Chitwan en rafting car le loueur de *paddle* propose aussi cette prestation. Liu, Zihao, Jun et Jiali sont de jeunes *backpackers*, c'est leur première



PHOTO 37 : LIU FUMANT UNE CIGARETTE SUR SON PADDLE-BOARD (CRED. JUN)

⁸² Ton corps est tout quand tu fais du sport

⁸³ Je ne prends pas beaucoup de photos, je veux utiliser mon corps pour me souvenir [...]. Me souvenir de ce que je ressentais et quand je serai âgée, que je verrai un lieu, je dirai : « Je connais ce lieu, il s'y est passé quelque chose dont je me souviens et ça va... C'est bien suffisant ».

expérience de ce type-là. Ils sont déjà partis en vacances à l'étranger mais ce n'était jamais plus d'une semaine. Ils ont profité de leur congé universitaire d'hiver pour partir mais ont couvert leur voyage en disant à leurs parents que c'était pour faire du volontariat. Ils sont restés plus d'un mois à Pokhara mais à l'inverse des autres participants, ils ont une date de retour puisque leur deuxième semestre reprend fin février. Leur objectif est de faire un maximum de pratiques touristiques pendant le temps imparti.

Ils m'invitent à les suivre dans cette descente sur la Madi Khola qui dure deux jours et une nuit et qui est suivie par trois jours dans le parc national du Chitwan qu'ils veulent explorer. Aucun des quatre ne sait nager. Nous sommes tous sur un gros bateau de *rafting* guidé par Kanshi, un Népalais qui nous accompagne (photo 38). Sanjay, le sardar⁸⁴ est dans un kayak devant nous pour nous montrer là où nous devons passer. C'est la période d'étiage donc les rapides ne le sont pas vraiment et il n'y



PHOTO 38 : DESCENTE EN RAFTING DE POKHARA VERS LE CHITWAN

a pas de réel danger ce qui permet à Zihao de se baigner dans la rivière. Nous passons la nuit dans un camp monté au bord de la rivière sur une plage de cailloux. Nous parlons de la journée, Zihao souligne à quel point il est content d'avoir la possibilité de faire cette descente en rafting parce qu'il n'a jamais vu ça en Chine et personne ne lui a dit que ça existait. Cette descente est aussi l'occasion pour eux, vu notre proximité rapide, de me poser des questions sur le congé sabbatique universitaire car ils ont rencontré deux Européens à Pokhara qui avaient pris un. Ils cherchent à connaître les modalités d'organisation pour pouvoir à leur tour avoir une année sabbatique mais doutent que leurs universités et leurs parents laissent passer.

Si ces sports d'eau sont moins engageants que le parapente ou le trekking, il n'en reste pas moins que Jun, profondément marqué par cette descente puis par les marches dans la jungle du Chitwan change de formation en rentrant en Chine, il passe d'une école de commerce à une licence en écologie.

⁸⁴ Le chef d'expédition

D. YOGA ET MEDITATION : SOIGNER SON ESPRIT PAR LE CORPS

Enfin, l'un des derniers engagements corporels dont je traiterai est la pratique du yoga et de la méditation dans laquelle s'engage plus ou moins sérieusement un certain nombre de participants à l'enquête.

Le yoga, est une pratique difficile à définir. Hoyez (2012) le définit comme « une pratique corporelle utilisée par des millions de personnes à travers le monde à des fins thérapeutiques, au sens très large (se soigner, guérir, prévenir la maladie ou la vieillesse, et « être bien »). [...] L'expérience corporelle y est centrale : le corps est l'objet et le réceptacle de la démarche thérapeutique. Il devient un espace sur lequel agir, sur lequel vont s'opérer des transformations. » (p. 137).

Comme le souligne Hoyez, le corps est central dans la pratique du yoga. Or, le voyage tel que pratiqué par les *backpackers*, renouvelle une attention portée au corps, un corps déroutinisé, qui va chercher à se mettre dans des configurations inhabituelles pour expérimenter et se tester. Le yoga est une pratique très populaire auprès des *backpackers* car au-delà de la pratique sportive, c'est aussi tout un style de vie codé et normé qui est véhiculé par cette pratique : changement de mode alimentaire fondé sur le végétarisme ou véganisme - Ai, Limei et Yan sont devenues végétariennes après avoir commencé le yoga en Inde-, une façon de s'habiller, de s'asseoir, de se lever, une nouvelle vie spirituelle déployée via l'expérience corporelle et les positions yogiques. Ce besoin de connexion à son corps, nous l'avons vu dans les précédentes sous-parties, est capital pour les participants à l'enquête.

Tous les témoignages recueillis font état d'une fatigue psychique liée à un travail intellectuel et une vie urbaine trop intense, d'une perte de repère. La reconnexion au corps, via le yoga ou la méditation apparaît comme une solution pour faire sortir son corps de l'ornière. Bai exprime son envie de débiter le yoga afin de commencer à se connecter à son corps. Le premier voyage en *backpacking* d'Isha se déroule en Inde spécifiquement pour faire des retraites de yoga, mais même durant son voyage en *backpacking* en Italie, elle rejoint un centre de retraite de yoga situé en Ombrie où elle passe trois semaines. Ya envisage d'ouvrir un centre de retraite yogique à Pokhara pour faire venir des touristes chinois qui souhaiteraient se reconnecter à leur corps car elle souligne que corps devrait avoir une importance primordiale mais que ce n'est pas le cas actuellement en Chine. Xiu que j'ai rencontré en cours de yoga souhaite améliorer la relation à son corps, s'y sentir plus à l'aise, plus en contrôle et surtout plus souple. Pendant son séjour à Pokhara, elle y va deux fois par jour mais n'en a jamais fait à Shanghai.

Les participants semblent établir un lien fort entre contrôle de son corps et l'amélioration du rapport à soi. Hoyez souligne que le yoga instaure une dialectique entre l'intime et l'extime. L'intime se manifeste lors de cette pratique corporelle car l'individu est invité par le professeur à se projeter dans des espaces réels et imaginaires où ils se sentent bien et en paix. Ces lieux, elle le souligne, sont bien souvent à l'opposé des lieux du quotidien. Ainsi « le corps devient un lieu où s'effectuent des connexions entre ce que l'individu imagine et ce qu'il veut obtenir, en agissant et en contrôlant toutes les étapes de la pratiques » (*Ibid.*, p. 143). Ai explique ainsi qu'avec la découverte du yoga, elle a modifié son projet de voyage :

Ai: When I started backpacking, my dream was to explore countries all over the world. I wanted to try all over the world but after I keep... keeping... keeping chasing in this dream. After like three years, and I finished just last year I felt that my mind had change. Like especially when I started to learn Yoga. I realize, if you want a chance, if you want look for something, it's not anywhere else, it's just inside.

Ai : Lorsque j'ai commencé à voyager avec mon sac à dos, mon rêve était d'explorer les pays du monde entier. Je voulais essayer le monde entier, mais après avoir continué... continué... continué à poursuivre ce rêve. Au bout de trois ans, et j'ai terminé l'année dernière, j'ai senti que mon esprit avait changé. Surtout quand j'ai commencé à apprendre le yoga. J'ai réalisé que si vous voulez une chance, si vous cherchez quelque chose, ce n'est pas ailleurs, c'est juste à l'intérieur.

Pour expliquer ce passage du témoignage d'Ai, il faut souligner qu'elle a fait des études en soins infirmiers mais qu'elle a renoncé à exercer du fait de conditions de travail et de salaire qu'elle jugeait particulièrement dégradées en Chine. De 19 ans à 24 ans, quand je la rencontre, elle n'a cessé de voyager pensant que le lieu suivant serait meilleur que le précédent. Elle avait l'ambition de voyager partout dans le monde pour visiter le plus de pays possible mais la découverte et l'apprentissage du yoga la détourne de ses objectifs et elle finit par comprendre que cette errance est sans fin et que c'est à l'intérieur d'elle-même qu'elle trouvera les réponses. Elle obtient son diplôme suite aux cours qu'elle a suivis à Rishikesh, la capitale mondiale du yoga (Hoyez 2012).

A partir de là, la pratique du yoga et la possibilité de l'exercer en tant que professeur devient le moteur de ses spatialités. Elle dévoile ainsi son extimité, cette forme de « relation au monde que constitue l'intersubjectivité », celle-ci « se fonde sur l'existence d'une intimité saisissable par chaque individu et dont la délimitation et l'expression sociale sont des « enjeux biographiques » fondamentaux », elle « se réalise et s'exprime via des gestes, des attitudes, des regards des mots » (Lussault 2013d p. 362)

Ai a ainsi pris trois mois de cours à Rishikesh pour devenir professeur de Yoga. Elle a ensuite décidé de revenir à Chengdu pour y enseigner le yoga car elle veut attirer l'attention de ses contemporains qui travaillent avec des ordinateurs sur l'importance du corps. Dans les centres de yoga de Chengdu, elle se heurte cependant à une normalisation de cette pratique corporelle autour

de la pratique des *asanas*⁸⁵ et à l'absence de temps de méditation qu'elle juge incontournable. Encouragée par une amie séjournant à Pokhara qu'elle a rencontré en Inde, elle décide de quitter Chengdu et de s'y installer en avisant sur place comment gagner sa vie.

Ai : So, after I learn yoga I went back to Chengdu, because I think it is an amazing culture, amazing things for Chinese also. Because before I study yoga I realize a lot of my friends, they work in the computer. The back muscles, shoulder, arm, legs have a lot of problem whereas they are very young. So, I just think yoga can help them also. I went back to Chengdu I think I will share that things with Chinese... That time I had big plan... uh?

Marie: For like a yoga class business?

Ai : Yeah but uh... I didn't have a class I just first I should know what is the Chinese style because in Chengdu have a lot of Yoga centers. I went to one... Which is kind of famous. But after few classes I realize they never tell you to meditation but actually meditation as I know, as I studied is the most important part of yoga so they are more thinking... most important is the Asanas. Asanas is important also like Hatha yoga, they help you to balance or Asana yoga help you to stretch your body. But all your postures after, it helps your body get more stretch but also enter meditation. Then you required to feeling your inworld and out world... so you are not only balance with your body and mind but also your out world and your in world. So... but in China, they are more into Asana, if I talk about meditation they will thinking I'm like a kind of weird religion. So, I said... it's not my way, it's not my way. So, I also feeling very bad about this. After one month, I have a friend Diana, she is here.

Marie: A friend was already here in Pokhara?

Ai: And she posted a lot of beautiful pictures and videos. I see the snow mountain I decide ok I should come here

Ai : Après avoir appris le yoga, je suis retournée à Chengdu, parce que je pensais que c'est une culture étonnante, des choses étonnantes pour les Chinois aussi. Avant d'étudier le yoga, je me suis rendu compte que beaucoup de mes amis travaillaient dans l'informatique. Les muscles du dos, les épaules, les bras, les jambes ont beaucoup de problèmes alors qu'ils sont très jeunes. Je pensais donc que le yoga pourrait les aider également. Je suis retournée à Chengdu pour partager ces choses avec les Chinois... Cette fois, j'avais un grand projet... euh...

Marie : Pour une entreprise de cours de yoga ?

Ai : Oui, mais euh... je n'ai pas de cours, je dois d'abord savoir quel est le style chinois parce qu'à Chengdu, il y a beaucoup de centres de yoga. J'en ai visité un... Qui est assez célèbre. Mais après quelques cours, j'ai réalisé qu'ils ne vous disent jamais de méditer, mais en fait la méditation, comme je le sais, comme je l'ai étudié, est la partie la plus importante du yoga, alors ils pensent plus... le plus important, ce sont les Asanas. Les Asanas sont également importantes, comme le Hatha yoga, elles vous aident à vous équilibrer ou les Asanas yoga vous aident à étirer votre corps. Mais toutes les postures qui suivent permettent à votre corps de s'étirer davantage, mais aussi d'entrer en méditation. Vous devez alors ressentir votre monde intérieur et extérieur... afin d'équilibrer non seulement votre corps et votre esprit, mais aussi votre monde extérieur et votre monde intérieur. Mais en Chine, ils sont plus dans les Asana, si je parle de méditation, ils penseront que c'est une sorte de religion bizarre. Alors, je me suis dit... ce n'est pas ma façon de faire, ce n'est pas ma façon de faire. Je me suis donc sentie très mal à ce sujet. Un mois plus tard, j'ai une amie, Diana, qui était ici.

Marie : Une amie était déjà à Pokhara ?

Ai : Elle postait ces magnifiques photos et vidéos où je voyais ces montagnes enneigées. Je me suis dit, ok, c'est là que je devrais être

⁸⁵ Les asanas sont les différentes postures statiques et dynamiques qui, enchaînées constituent la pratique du yoga

A Pokhara, il n'y a pas moins d'une dizaine de lieux dédiés à la pratique du yoga. Une moitié d'entre eux est située dans le quartier central de Lakeside, ce sont des centres de yoga dont l'offre est plutôt destinée aux touristes de passage. L'autre moitié se situe à Sedi-Bagar-Khapaudi, sur les versants de Sarangkot. Les centres de yoga situés là sont davantage des centres de retraites proposant des séjours de plusieurs jours voire plusieurs semaines pour faire un stage de yoga. Quelques-unes sont mêmes des écoles qui vous proposent des cours diplômant pour l'enseignement de cette pratique.

Sur la photo, j'assise au cours qu'Ai donne dans une petite cahute à l'arrière du restaurant végétarien l'*Umbrella Café* (Photo 39).

Ai délocalise aussi souvent ces cours en extérieur ou en pleine nature (Photo 39) car, comme le souligne Hoyez : « Le corps de la personne qui fait du yoga se donne à voir. Il est presque toujours conçu dans un espace particulier qui n'est ni l'espace purement public (car le politique ne régule pas le yoga), ni l'espace privé (qui exclut le regard d'un tiers), mais plutôt comme un espace commun, enchevêtrant les référents à la fois publics et privés. Ces espaces communs ont pour caractéristiques de rassembler des références



PHOTO 39 : LES COURS D'AI A L'UMBRELLA CAFE ET AU BORD DU LAC FEWA

sociales et individuelles dont les codes et les significations sont compréhensibles par tous. Aussi, dans ces normes, apparaissent celles qui font que le corps du « yogi » en bonne santé, se trouve souvent mis en scène dans un cadre environnemental agréable rassemblant toujours les mêmes éléments : mer, montagne, rivière. » (Hoyez 2012, p. 139-140). Ainsi, elle donne des cours au petit matin le long de la promenade du lac (Photo 44 & 45). Elle filme aussi ces cours en extérieur qu'elle donne en chinois et qu'elle poste sur ces réseaux sociaux à destination d'une audience chinoise. Cela lui permet de recruter de nouveaux élèves qui font des cours à distance.

L'autre pratique dans laquelle s'engagent certains participants à l'enquête est la méditation. Celle-ci se matérialise par le séjour dans des centres de Vipassanā, nombreux au Népal. C'est une retraite méditative silencieuse de dix jours durant laquelle téléphone, livre ou tout objet de divertissement est supprimé. Une journée type commence à 4h30 du matin et se termine à 19h. Xiang est arrivée au Népal par le Tibet spécifiquement pour faire un Vipassanā. Cela fait deux ans qu'elle cherche à en faire un, car elle se décrit dans un état de lutte intérieur du fait d'une pression parentale et sociale sur la réussite de ses études de maths qui l'épuise. Elle a cherché quelque chose qui pourrait l'aider à se calmer. Elle est venue au Népal à cause d'un film qu'elle a vu qui s'appelle *Up in the wind* (Deng Feng Lai)⁸⁶. Elle a d'abord pensé faire sa retraite de Vipassanā en Birmanie puis en Inde, mais la réputation du centre *Dhamma Pokhara* au bord du lac de Begnas à Leknath non loin de Pokhara, sa situation face au lac et dans la forêt l'ont convaincu. Pour s'y rendre, elle a décidé de ne pas prendre l'avion mais de faire un tour de Chine en passant par le Xinjiang et le Tibet. Le Vipassanā reste cependant l'objectif de son voyage.

⁸⁶ *Up in the wind* est un film sur une jeune femme issue d'un milieu modeste tente de se faire un nom dans le journalisme de mode à Shanghai en cachant ses origines. Elle est envoyée au Népal et à Pokhara pour faire un reportage sur la vie népalaise en s'intégrant dans un groupe de touristes chinois. Tourmentée par son désir de gravir l'échelle sociale et de garder ses idéaux de justice sociale, son voyage est en fait pour elle un rite de passage qui lui amène une sorte de paix intérieure.

Marie: And so how was vipassana? Was it a good experience, would you do it again?

Xiang: Yeab, actually it's a kind of life style. It's just a kind of way of how you live your life. how you view the world. The key idea is to lead a life where you can't tell lies, you can't like be addicted to something and don't care more, too much about the material aspects and to try to keep a balance inside and look inside and uh... like the key, the main action to do is to observe your sensation, that means to connect with your own feelings and don't react, don't react to these sensations, just feel, observe, and accept the truth as it is. This is the key point to see the reality as it is. To accept it, don't claim it. I like the philosophy. Actually, we have this kind of similar ideas in Chinese traditions. We are also based on Buddhism; we have a lot of wiser people who wrote or speak about this kind of philosophy. But sometimes it's hard to do it. They have the essence to do meditation every day and night, it's so hard. Maybe it's just, I'm still too young.

Marie : Et comment s'est passé le vipassana ? Est-ce que c'était une bonne expérience, est-ce que tu le referais ?

Xiang : Oui, en fait c'est une sorte de style de vie. C'est juste une façon de vivre sa vie, une façon de voir le monde. L'idée principale est de mener une vie où l'on ne peut pas mentir, où l'on ne peut pas être dépendant de quelque chose et où l'on ne se soucie pas trop des aspects matériels et où l'on essaie de garder un équilibre intérieur et de regarder à l'intérieur et euh... comme la clé, l'action principale à faire est d'observer ses sensations, c'est-à-dire de se connecter à ses propres sentiments et de ne pas réagir, de ne pas réagir à ces sensations, juste de sentir, d'observer et d'accepter la vérité telle qu'elle est. C'est le point clé pour voir la réalité telle qu'elle est. L'accepter, ne pas la revendiquer. J'aime cette philosophie. En fait, nous avons des idées similaires dans les traditions chinoises. Nous sommes également basés sur le bouddhisme, nous avons beaucoup de personnes plus sages qui ont écrit ou parlé de ce type de philosophie. Mais il est parfois difficile de le faire. Ils ont l'essence de faire de la méditation tous les jours et toutes les nuits, mais c'est si difficile. C'est peut-être parce que je suis encore trop jeune.

Pour Xiang, l'intérêt du Vipassanā revient à se regarder sans filtre, à se déprendre des aspects matériels de la vie qui encombre le cerveau. Mei, qui a fait le Vipassanā de Lumbini comme Fang et Yuxi décrit cette expérience comme intense à la fois pour le corps et pour l'esprit. Elle me parle des difficultés qu'elle ressent dans son corps et notamment la nécessité de rester assise toute la journée. Cette difficulté la fait douter du bienfait de cette méditation pour elle-même, ce doute qui l'habite et l'envahit dès qu'elle prend une décision depuis qu'elle a quitté un travail bien rémunéré Guangzhou contre l'avis de ses parents. Son engagement corporel dans la pratique de la méditation lui fait acquérir une nouvelle réflexivité sur son corps car elle est encouragée à s'observer pendant qu'elle médite. Cette réflexivité dépasse bien largement l'espace clos du corps et se traduit par un nouveau bien-être corporel mais surtout spirituel car elle a vécu cette expérience comme une manière de s'alléger d'un poids dont elle n'est pas consciente. D'ailleurs, après cette retraite méditative, Mei décide de changer ses projets de voyages. Alors qu'elle planifiait de se rendre en Inde, elle retourne sur ses pas à Pokhara car elle sent qu'elle n'en a pas fini avec ce lieu, sans pouvoir réellement me l'expliquer. Elle veut continuer à le connaître car elle sent qu'elle y a des opportunités à développer pour elle.

Ces différents témoignages sur la découverte et la pratique du yoga et de la méditation montrent qu'ils marquent suffisamment les corps et les esprits pour réorienter et générer de nouveaux projets et de nouvelles spatialités dans le voyage, comme le dit Anne-Cécile Hoyez (2012) : « le corps de l'individu dans le yoga est chargé de projet géographiques » (p. 145) . Les extraits montrent aussi

que ces pratiques sont une façon pour ceux qui s’y engagent de réinvestir, peut-être d’habiter de nouveau et de façon différente leur corps. Ils parlent tous de cette focalisation sur le corps, d’abord très difficile mais ensuite immensément bénéfique car il devient un nouvel espace d’expression de leur intimité. En cela, ils prennent le contrôle sur un corps longtemps délaissé et leur permettent aussi d’assumer une nouvelle identité liée à cet engagement corporel. Cette nouvelle identité est aussi valable pour les autres types d’engagements croisés plus haut : le parapente, le trekking et même les sports d’eaux-vives. Ces engagements génèrent en outre de nouveaux processus de socialisation dans des communautés mondiales par le partage de valeurs communes et de lieux partagés.

2. LES MODIFICATIONS CORPORELLES ET L’USAGE DES DROGUES PENDANT LE VOYAGE

Les écarts socio-culturels pris par certains participants à l’enquête pendant leur voyage passe par le sport, nous l’avons vu mais aussi par les modifications corporelles. Le voyage est l’occasion de transformer son corps via le sport mais aussi via drogues et les artefacts réversibles ou non (tatouages, drogues, coupe de cheveux). Ainsi la transformation existentielle qui se déroule pendant le voyage est d’abord matérielle et le corps en est un véhicule privilégié. Pour David Le Breton,

« L’individualisation croissante du lien social amène l’individu à se focaliser sur son corps pour en faire son objet, sa création, le personnaliser, voire le singulariser de façon radicale, en allant au plus proche de son désir : se construire un corps pensé comme « unique » dans sa forme ou son apparence, un corps icône de soi. » (Le Breton 2018, p. 88).

Le corps est en effet un miroir d’un processus d’individualisation car il permet d’affirmer une forme de contrôle de soi-même, c’est l’affirmation d’une liberté en souscrivant à de nouvelles normes visibles dans les espaces investis par les *backpackers*. Cette nouvelle attention sur le corps permet aux individus de déconstruire des normes corporelles et esthétiques chinoises en réalisant que celles-ci, à l’étranger, sont loin d’être universelles. Le corps peut ainsi s’instaurer comme une page blanche à l’instar de l’artiste ou de l’écrivain postmoderne (Lyotard 1986) où il est le matériel premier d’une expérimentation et de la création de nouvelles règles corporelles.

A. LES MODIFICATIONS CORPORELLES CULTURELLES DU VOYAGE

J’ai recensé deux types de modifications corporelles culturelles pendant le voyage, l’une permanente : le tatouage et l’autre réversible : le changement de style capillaire.

a. La marque permanente du tatouage

Bien qu’il y ait en Chine une vieille culture du tatouage, il est perçu négativement comme un marqueur de la déviance d’un individu en Chine contemporaine au point qu’il peut être rédhibitoire pour trouver un travail (Davey et Zhao 2019). Cela n’empêche pas une partie de la jeunesse chinoise

de souscrire à cette modification culturelle désormais symbole d'une contre-culture (*Ibid.*). La peau est une manière pour les participants d'acter pour eux-mêmes et pour le monde d'une identité en émergence, d'une mise au monde (Rolle 2015) car « quiconque ne se reconnaît pas dans son existence peut intervenir sur sa peau pour la façonner autrement et se donner une autre apparence. Agir sur elle revient à modifier l'angle de la relation au monde. Des marques délibérément ajoutées se muent en signes d'identité proposés à l'appréciation des autres » (Le Breton 2016, p. 133).

Plusieurs de mes enquêtés se sont fait tatouer au Népal : Bai, Hua, Yan et Mei. Les lieux de tatouages sont variés : parfois dans des salons de tatouage, parfois dans des festivals, parfois dans les auberges de jeunesse par des voyageurs transportant leur propre machine de tatouage. Mei s'est fait tatouer le mot Nirvana dans son auberge de jeunesse, mot de sanskrit qui signifie l'atteinte d'un état de béatitude et de délivrance grâce au renoncement du désir et des tensions de l'esprit⁸⁷. Hua dont les tatouages sont principalement en style ornemental s'est faite tatouée au Népal et en Inde. Pour elle, le tatouage est l'affirmation d'une identité tout autant que la mise à distance de la norme chinoise dont elle a souffert. Ils lui ont permis, de s'inscrire dans une communauté de voyageurs internationaux qui se déplacent au gré des festivals de musique psychédélique et underground. Au-delà du fait de trouver sa place dans cette communauté, le tatouage met aussi une distance avec la société chinoise fermée à cette modification corporelle. Elle dit dans notre entretien que cette pratique n'est pas bien acceptée en Chine et qu'il est difficile de trouver un travail lorsqu'on a un tatouage :

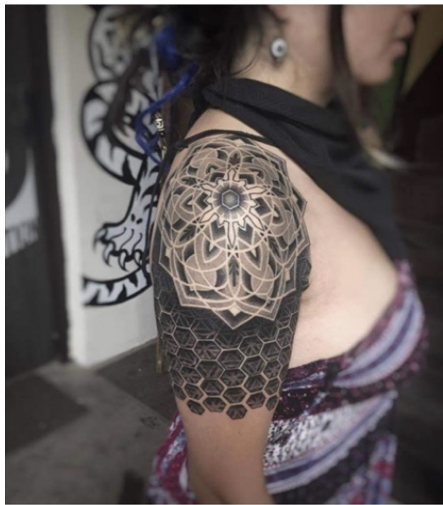
Hua: The thing in Europe is I feel like they accept more people, like people like me. I mean, if you are in China, I mean now it's better but in a small city, you dress really different, and you dress different, talk different, you will be judge. Like in Europe I feel like if you have tattoo, you can get a job. In China, it's becoming more open, in small city, still is problem.

Hua : Le truc, c'est qu'en Europe, je pense qu'ils acceptent davantage les gens comme moi. Ce que je veux dire c'est qu'en Chine, enfin, maintenant ça va mieux mais dans les petites villes, si tu t'habilles différemment, si tu parles différemment, tu seras jugées. J'ai l'impression qu'en Europe, si tu as un tatouage, tu peux quand même avoir un boulot, en Chine, ça devient plus ouvert mais dans les petites villes, c'est un problème.

⁸⁷ Selon la définition qu'en donne le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)

is 😊 feeling happy with Rojan ...
July 20, 2017 at 6:53 AM · 🌐

OMG...
She went through hell and came out an Angel. 🙏. Many people asked where I got this, so here it is.
THANKS for Rojan Shrestha Tatoon Junction made my first tattoo such an amazing one. You are definitely the most talented and The most bad ass Tattoo killer I've ever met.



Buscando sello de identidad is with Tattoo Junction Nepal and 10 others. July 19, 2017 at 5:30 PM · 🌐

ARTISTA Rojan Shrestha -kathmandu (NEPAL)
STUDIO Tatoon Junction Nepal -kathmandu
INSTAGRAM @nutsink #nutsink

IMAGE 16 : LE PREMIER TATOUAGE DE BAI REALISE PAR UNE TATOEUSE DE KATMANDOU (CRED. FACEBOOK DE BAI)

Bai s'est assez radicalement transformée à mesure que son voyage, qui devait initialement durer quinze jours, s'est allongé sur une année. D'abord elle s'est faite tatouée pour la première fois à Katmandou environ trois mois après son arrivée au Népal (Image 16). Elle s'est décidée pour un tatouage qu'on appelle de style ornemental, c'est-à-dire qu'il est inspiré par les mandalas et les rosaces. La partie supérieure rappelle les motifs d'attrapeur de rêve qui font partie de l'imaginaire du voyage. Outre le tatouage, elle s'est faite percer le septum nasal, c'est-à-dire la cloison séparant les deux narines et y a inséré un *nathori* indien. Enfin, une partie de sa chevelure est nouée en *dreadlocks*. La réalisation de son tatouage lui permet d'affirmer son passage dans une autre identité qu'elle se construit via l'inscription sur son corps de ce qu'elle est, tout en changeant le regard que les autres ont sur elle : « la dynamique du tatouage combine irrémédiablement invention de soi et regard de l'autre. Et c'est donc ainsi : parce qu'il procède d'une logique à la fois singulière et collective, l'enjeu – le cas échéant, les tensions nouées avec et par les tatouages contemporains, comme elles peuvent l'être avec d'autres traits de la corporéité du reste (Coëffé, Guibert et Taunay 2019) – est celui de la place (Lazzarotti 2006 ; Lussault 2009) » (Bernier, Lazzarotti et Lévy 2019). Le tatouage de Bai est une affirmation de sa transformation, elle le dit dans le texte qu'elle publie sur *Facebook* : « She went through hell and came out an Angel ». Ce passage par l'enfer qui a pu être sa vie et sans doute le moment où elle se fait tatouer lui permettent d'affirmer une nouvelle identité, à distance des lieux de son quotidien. De ce fait, elle s'intègre et trouve sa place dans une communauté internationale de voyageurs.

Le corps de Bai sert aussi son *story-telling* personnel car les tatouages incarnent une collection de souvenirs, d'expériences, de relations qu'elle a noués et de lieux géographiques dans lesquelles ils ont été fait.

Bai: *So they left and we went to Annapurna circuit. And the French guy had the tatoo...*

Marie: *Henna?*

Bai: *No, no, no, real tattoo machine on him. So we decide to get tattoo, on the peak. Somewhere, together. But we didn't because then we got separated and many things happen and we finally meet each other back to Kathmandu and we decided to go to Leh, together. And we applied visa... bla bla... And the last night, we were back to the guest house and more people came, a new German girl, called Carla, a girl from Malaysia. We become very good friends again. So we tattoo each other like this little mushroom.*

Bai : *Donc on est parti... et on a fait le tour des Annapurna. Et le Français, il avait une machine à tatouer*

Marie : *au henné ?*

Bai : *Non, non, une vraie machine à tatouer avec lui. Donc on a décidé de se faire un tatouage, au sommet, quelque part ensemble. On ne l'a finalement pas fait parce qu'on a été séparé et il s'est passé plein de choses et donc on s'est retrouvé à Katmandou avant de décider de partir ensemble à Leh. On a fait la demande de visa et la dernière nuit, on était à la guest-house, d'autres gens sont venus, une nouvelle fille, allemande, Carla, une Malaisienne. On est devenue super amies et on s'est tatouée l'une sur l'autre ce petit champignon.*

Ici, ses tatouages prennent la forme d'opérateurs de spatialité, ils sont évocateurs d'espaces et sont créateurs de co-spatialités (Creux 2022).

Comme Bai, les tatouages de Lin évoquent des espaces et créent des co-spatialités avec des espaces visités et des espaces fantasmés. Elle a quatre tatouages, trois sur le bras et un sur l'épaule. Parmi eux, trois sont des tatouages évoquant des lieux ou des paysages. Le premier est un tatouage de montagne (Photo 40). Les montagnes qu'elle a dessinées se distinguent des *shanshui*, ces représentations traditionnelles des montagnes dans l'art pictural chinois. C'est la haute montagne qui est ici représentée en souvenir de son premier *road-trip* au Tibet. Ensuite elle a fait un bandeau sur son avant-bras qui représente les forêts autour du Sichuan, enfin elle a inscrit sur son épaule le mot « *Paradise* » qui se rapporte autant à un lieu qu'aux paradis artificiels de drogues qu'elle consomme. Il entre en résonance avec son dernier tatouage (photo 40) : deux mains de femmes qui roulent un joint de feuilles et de fleurs. Ses tatouages témoignent de son désir de garder une marque de ces espaces mis à proximité sur son corps et définissant pour partie, la personne que ces espaces l'ont aidée à devenir.



PHOTO 40 : LES TATOUAGES DE LIN

Yingyue, diplômée des Beaux-Arts a elle décidé de mettre son art au service du tatouage lors de son voyage au Cambodge. Cette nouvelle pratique est un opérateur de ses spatialités car elle se déplace de lieux en lieux en Chine et en Asie du Sud-Est pour apprendre auprès de différents tatoueurs. Elle a débord découvert le tatouage au henné lors d'un premier voyage touristique d'une semaine à Phuket en Thaïlande. En rentrant en Chine, à Dali, elle décide de devenir *street artist* pour faire des tatouages au henné aux touristes de passage aux côtés de deux amis qui font des *dreadlocks*. Elle fait cela pendant un an tout en se déplaçant au gré des festivals hippies et psychédéliques pour y faire du henné également. Elle repart sur la route en Asie du Sud-Est tout en continuant à faire des tatouages au henné, mais elle se décide à apprendre sérieusement le tatouage ce qui l'amène à faire des stages à Louang-Prabang au Cambodge, à Shanghai, à Kunming, la capitale du Yunnan avant de se poser à Shuhe, au nord de Lijiang.

Les tatouages peuvent aussi être revendiqués comme une forme d'engagement politique à l'instar de Ming. Elle a un tatouage *Peace and Love* sur le cou en hommage à la guerre syrienne. Les tatouages de Bai, de Mei, de Ming ou de Lin peuvent être assez aisément cachés par des vêtements longs. Désormais collectionneuses de tatouage, elles savent bien que leurs tatouages ne seront pas acceptés en Chine, qu'ils les discréditeront car elles connaissent bien les codes normatifs corporels chinois.

b. Dreadlocks et crânes rasés : les marques corporelles temporaires

Après les années maoïstes d'effacement des différences de genres à des fins de maximisation de l'emploi des femmes, l'ère post-Mao et l'économie de marché a réintroduit deux représentations de la femme chinoise : celle de la « *sexy young thing* » et celle de la « *Good Wife, Wise Mother* » conciliant ainsi la tradition confucéenne et la modernité occidentale mais surtout laissant présager des rôles limitées pour les femmes en société (Notar 1994). Ainsi, le corps féminin aujourd'hui en Chine, via les attributs classiques de jeunesse, minceur, long cheveux et beauté est constitué en objet de consommation érotisé et sexualisé à la fois pour des stratégies politiques de contrôle du corps de la femme et pour le développement d'un capitaliste consumériste dans la mesure où l'industrie de la beauté est le 5^e secteur le plus lucratif en Chine (Yang 2011)

Une des façons de sortir de ces cadres et de se transformer pour les femmes que j'ai pu rencontrer c'est de concevoir la réappropriation de leur corps en se détachant des signes classiques de la féminité : cheveux long, maquillage, peau blanche, vêtement moulant à la mode. Elles sont ainsi plusieurs à se raser les cheveux au Népal ou en Inde en entrant dans des ashrams ou pour tenter une aventure ayurvédique.

Ming me raconte qu'elle s'est rasée la tête lors de son voyage. Visiblement, elle a cherché un lieu pour le faire dans des grandes villes indiennes : Delhi ou Jaipur mais c'est à Varanasi (Bénarès), la ville la plus sacrée de l'hindouisme et du jaïnisme qu'elle a trouvé le lieu adéquat. Pour elle, il s'agissait d'une sorte de recommencement.

Ming: Yeab (laugh) I cut my hair in India, all my hair!

Marie: You shaved it?

Ming: Yeab...

Marie: In Varanasi?

Ming: Yeab (laugh)

Marie: Why did you do it?

Ming: I don't know, because I wanted to cut all my hair before I can't find a salon to cut all my hair in Delhi, in Jaipur and when I reach Varanasi I find a place to cut it

Marie: Was your hair very long?

Ming: Before here. (mid-arm), I cut by myself here (above shoulders), so long.

Marie: Why did you cut your hair?

Ming: I wanted to let it grow again

Ming : Oui (rire), je me suis coupée les cheveux en Inde, tous mes cheveux.

Marie : tu t'es rasée la tête ?

Ming : Oui...

Marie : A Varanasi ?

Ming : Oui (rire)

Marie : Pourquoi tu l'as fait ?

Ming : Je ne sais pas, parce que j'avais envie de couper tous mes cheveux avant et je n'arrivai pas à trouver un salon à Delhi ou Jaipur et quand je suis arrivée à Varanasi, j'ai trouvé un endroit pour le faire

Marie : Tes cheveux étaient très longs ?

Ming : Avant, à peu près là (au milieu du bras), je me les suis coupés au-dessus là (aux épaules), trop long !

Marie : Pourquoi tu t'es coupé les cheveux

Ming : Je voulais les laisser repousser

Fang a aussi adopté différents styles capillaires. A l'occasion lors de son premier grand voyage, elle a saisi une opportunité pour se rendre au Kenya où elle est restée deux mois pour être guide pour touristes chinois et pour faire du woofing dans une famille. Là-bas, elle s'est fait tresser les cheveux à la façon kenyane. Elle est ensuite rentrée en Chine où elle a fait l'expérience de la confrontation de sa transformation corporelle inhabituelle par rapport aux normes chinoises. Elle fait peur aux gens du fait de son nouveau style capillaire aussi, elle se fait parfois passer pour une étrangère afin que les gens la regarde moins bizarrement :

Fang: When I just came back from Kenya, I did braiding... all my hair. I try to communicate with other people. When I asked my way around [...] people were scared of me.

Me: Where?

Fang: In China.

Fang :. Quand je suis revenue du Kenya, je m'étais tressée les cheveux, tous mes cheveux. J'essayais de communiquer avec les autres. Quand je demandais mon chemin rapidement [...] les gens avaient peur de moi.

Marie : Où ça ?

Fang : En Chine

Plus loin dans l'entretien, elle parle de son nouveau rapport au corps et de la mise à distance des normes esthétiques chinoises de la blancheur. Sa reconfiguration du canon de beauté chinois de la peau blanche s'est produit lors de l'année qu'elle a passé en Australie en visa vacances-travail. Alors qu'elle travaillait dans une maison avec piscine, ses employeurs lui ont appris à nager et elle a été invitée à passer des après-midis à la plage pour se baigner, faire des barbecues et bronzer. Elle accepte ainsi le « coût symbolique du stigmaté » en échange de la compétence technique de la natation (Coëffé, Guibert et Taunay 2019). Elle se protège néanmoins du soleil non pour des considérations esthétiques mais plutôt sanitaires car elle a pris des coups de soleil dans le passé, connaît la douleur et sait que le soleil est mauvais pour la peau.



PHOTO 41 : FANG AU TEMPLE COREEN DE LUMBINI AVANT DE SE RASER

Lors de son voyage au Népal, elle a retrouvé une compagne de voyage, Yuxi. Fang et elle sont restées environ deux mois à Lumbini, d'abord trois semaines au temple coréen (Photo 41), dix jours dans un centre de méditation pour faire un Vipassanā. Puis, elles se sont installées au temple japonais où elles sont restées environ un mois. C'est là qu'elles se sont rasées les cheveux et ont adopté la vie des nonnes sans avoir la volonté d'emprunter cette voie. En revoyant Fang à Beijing pour le second entretien, c'est une des premières choses qu'elle me dit : « après les tresses africaines, je me suis rasée la tête, je ne suis plus chinoise ». Pour elle, ces différentes expériences corporelles à contre-norme de l'esthétique chinoise l'amènent loin dans la transformation de son identité puisqu'elle estime qu'elles lui font perdre sa sinité.

La première chose que Lin a fait en descendant de l'avion qui l'amenait de Chengdu s'est de se renseigner pour trouver un salon pour faire des dreadlocks (Photo 42). S'acheter des vêtements *tie-dye* façon hippie et changer ses cheveux en dreadlocks, c'est la première action qu'elle a mise en



PHOTO 42 : LIN EN SORTANT DU SALON DE COIFFURE OU ELLE A FAIT SES DREADS (CRED. LIN)

œuvre. Elle m'a montrée cette photo lors de notre rencontre à Pokhara et permise de l'utiliser pour montrer la transformation identitaire que ce voyage générait chez elle. Les choix de modification corporelle revêt une importance particulière pour elle car elle a beaucoup souffert des canons de la beauté chinoise et du regard de la société chinoise sur son corps. Anciennement en surpoids, en Chine, elle reçoit constamment des remarques sur sa taille, elle est plutôt grande, et sur son poids. Elle a passé 7 jours à Katmandou avant d'arriver à Pokhara, elle était avec une copine avec laquelle elle avait déjà voyagé en Chine mais cette dernière a préféré partir en trek dans les Annapurna alors que Lin ne veut pas y aller. Les marques corporelles qu'elle a adoptées au Népal : les *dreads*, le tatouage, les vêtements *tie-dye* de hippies lui ont permis de trouver sa place dans une communauté de voyageurs internationaux au sein du *Freedom Café* où elle réside dans une petite hutte au bord du lac. Même son nom international témoigne de l'image qu'elle cherche à renvoyer, elle a choisi Mary-Jane, un nom connoté du fait de sa proximité avec l'un des surnoms du cannabis : la marijuana.

Lin: I think, before this trip, I just stayed in China, I had an interest in the world... I just saw movies... I don't have international friend before, I just knew a Serbian brother teaching English to me and I think, I don't know, Nepal I think has some... I don't know, I found myself in there... I met them and they were not like... girl, you need to be skinny you need to get your shit together. You know you are beautiful, my mother never told me that, my friend never told me that. People tell me "you are fat", this thing, self love they teach me.

Lin : Je pense qu'avant ce voyage, j'étais en Chine, j'avais un intérêt pour le monde que je voyais à travers les films. Je n'avais pas d'amis internationaux, je connaissais simplement un Serbe qui m'apprenait l'anglais et je pense... Je ne sais pas, le Népal avait quelque chose. Je ne sais pas. Je me suis trouvée au Népal. Je les ai rencontrés et ils n'étaient pas du genre à dire : « Meuf, il faut que tu sois mince, il faut que t'arrête de déconner, tu sais que tu es belle ». Ma mère ne m'a jamais dit ça, mes amis ne m'ont jamais dit ça. Les gens me disent « tu es moche », ce genre de chose. Ils m'ont appris à m'aimer

Là, elle s'est fait un groupe d'amis de différentes nationalités : Népalais, Américain, Français, Anglaise, Canadienne, Polonaise (Photo 43). Elle a passé une quarantaine de jours, là, dans sa hutte, à fumer des joints du matin au soir, entretenir ses dreadlocks et créer des attrapeurs de rêve qu'elle vend ensuite sur internet. Elle a testé des drogues plus dures aussi les champignons hallucinogènes, la DMT et les acides aussi.



PHOTO 43 : LIN ET DES AMIS NEPALAIS ET ANGLAIS PENDANT DES TRIPS AUX DROGUES A POKHARA

Les modifications corporelles qu'elle a effectuées en arrivant au Népal lui ont sans doute permis d'être intégrée au groupe du *Freedom café*. D'ailleurs, elle ne s'y installe pas d'emblée : elle et son amie commencent leur visite à Pokhara dans un hôtel situé dans le quartier central de la ville où se situent les hôtels touristiques réservés de Lake front. C'est une fois son amie partie en trek, symboliquement libérée du « regard » social chinois, qu'elle explore la ville en autonomie et commence à fréquenter le *Freedom Café*, haut lieu de rassemblement de voyageurs se voulant « *underground* », en marge de la société, consommateurs et producteurs de drogues, tatoués, percés, dont certains pratiquant la suspension corporelle⁸⁸. Elle a trouvé ce lieu justement parce qu'elle était à la recherche de drogue et notamment de cannabis.

B. LA CONSOMMATION DE DROGUES RECREATIVES

Toutes ces drogues et les lieux où elles peuvent être achetées et consommées sont très faciles d'accès à partir du moment où l'on fréquente les auberges de jeunesse. Il y a toujours quelqu'un qui propose ou qui connaît quelqu'un. C'est ainsi que certaines participantes ont testé une ou plusieurs drogues. Xiang raconte :

⁸⁸ La suspension corporelle est une pratique de modification corporelle inventée (ou réinventée) par deux personnes : Fakir Musafar, un américain considéré comme le père du mouvement des primitifs modernes (ou urbains) et Stalarc, un artiste australien connu pour les performances d'art corporel. Elle consiste à percer différentes parties du corps avec des crochets qui permettent de hisser le corps dans les airs à la recherche de bien-être voire d'extase (Liotard 2015).

Marie: Did you experience drug there? in Goa?

Bai: Only once but I experience more drug in Nepal... more in Nepal. Drugs is very common in Goa but I feel like... don't have right time, right place to take drugs.

Marie: Here, you have done it?

Bai: My first mushroom here, my first... oh... yeah... that's why I like (Nepal). I started smocking in Nepal, I started acid experience in Nepal, mushroom in Nepal, everything in Nepal.

Marie: In Pokhara?

Bai: Mushroom, yeah, and also Changa (Ayahuasca/DMT)

Marie: Have you heard about that before coming here?

Bai: No... no... just you know, it opened the world.

Marie: How did you... who introduce you to that?

Bai: Just you meet friends, and friends do it and this is a part of their life and so you see. It's like before I don't know rolling joint because in China or Inner Mongolia, smocking... if you are smocking, they think it is cigarettes. It's not smocking like joint. So I started rolling by myself last year and... yeah, yeah, yeah. Like uh... it's a very big change in my life.

Marie: Yeah? Has it... the experience of drug enlighten you? Have you find answer in that?

Bai: Yes definitely... mushroom taught me how to love... Yeah... acid opened my music sensations. And uh... you know... actually, how can I ... why is it very life changing? Because, my life was very shape in a way before. The family... society, very blocking shape. You know, the system. And here, every day you can be... there is no right or wrong there is just a lifestyle that you want to be. There is not right or bad or better or worst. There is more ways, more possibilities. And you can embrace these possibilities. It's a very beautiful experience.

Marie: So you finally feel like you have a choice for yourself?

Bai: Yeah, yeah, yeah, closer to yourself. Because, before you have to wear a mask, you have to have some... something you have to do, something you have to have but there is no need.

Marie : As-tu essayé les drogues là-bas ? A Goa ?

Bai : Une fois seulement, j'ai davantage testé les drogues au Népal. Les drogues sont monnaies courantes à Goa mais ce n'était ni le lieu ni le moment de tester pour moi.

Marie : Alors c'est ici que tu as testé ?

Bai : Mon premier champignon, ici, mon premier... oh... oui, c'est pour ça que j'aime le Népal. J'ai commencé à fumer au Népal, j'ai commencé mes expériences sous acide au Népal, champignons au Népal. J'ai tout fait au Népal.

Marie : A Pokhara ?

Bai : Les champignons oui, et aussi le changa (Ayahuasca/DMT⁸⁹).

Marie : Tu connaissais ça avant de venir au Népal ?

Bai : Non, non, c'est juste que, ça ouvre un monde.

Marie : Comment as-tu été introduite à ça ?

Bai : Tu rencontres des amis, tes amis le font, ça fait partie de leur vie et tu vois ce que ça donne. C'est comme ça, avant, je ne savais pas rouler des joints parce qu'en Chine ou en Mongolie Intérieure, si tu fumes, ils pensent que ce sont des cigarettes. C'est pas un joint. Donc l'année dernière, j'ai commencé à rouler mes propres joints et oui, oui... C'est plutôt un gros changement dans ma vie.

Marie : ah oui ? Est-ce que... l'expérience de la drogue t'a éclairée ? Y as-tu trouvé des réponses ?

Bai : Oui, sans aucun doute. Les champignons m'ont appris à aimer, l'acide a ouvert les sens à la musique et hum... tu sais... comment je peux dire... Pourquoi ça a changé ma vie ? Parce que ma vie était très rangée avant. La famille, la société, ça te structure de manière très rigide. Tu sais... le système. Et ici, chaque jour, tu peux... il n'y a pas de façon juste ou fausse de faire les choses. Tu peux juste avoir le style de vie que tu soubaites. Il n'y a pas de vrai ou de faux, de meilleur ou de moins bon. Il y a plusieurs manières de faire, plus de possibilités. C'est vraiment une belle expérience.

Marie : Donc, tu as l'impression d'avoir plus le choix pour toi

Bai : oui, oui, je suis plus proche de moi. Parce qu'avant, je portais un masque, tu dois faire ce que tu dois faire mais c'est impératif plus qu'un besoin.

⁸⁹ La diméthyltryptamine (DMT) est une substance psychotrope puissante qui se retrouve dans le breuvage

traditionnel de l'Ayahuasca utilisés en Amérique du sud lors de cérémonies rituelles chamaniques

Dans ce long extrait, Bai raconte comment elle en est venue à l'usage de drogues les plus douces, la marijuana, aux plus dures, acides et DMT. Ces usages, elle a choisis de les expérimenter au Népal plutôt qu'en Inde à Goa, ville pourtant connue pour la circulation des drogues depuis les années 1970 (Saldanha 2002). Telle qu'elle le dit, cela semble être un choix raisonné, Goa ne lui a pas semblé être le lieu pour le faire. Mais il faut dire qu'elle a créé des relations au Népal et en particulier à Pokhara qu'elle n'a pas réussi à reproduire en Inde. Ce sont ces relations amicales qui l'ouvrent à l'expérimentation des drogues. Ainsi l'espace et les formes relationnelles sont, ici, des vecteurs puissants d'expérimentations. Et il semble que l'usage de celles-ci l'ouvre à la décoïncidence définit comme « un descellement laissant paraître – défaisant de l'intérieur tout ordre qui s'instaurant, se fige – des ressources qu'on n'imaginait pas. » (Jullien 2017, p. 10). L'usage des drogues, elle le dit, a changé sa vie, elle a ouvert « une brèche dans sa normalité acquise » (*Ibid.*) ou ce qu'elle appelle « sa vie très rangée » et qu'elle qualifie de « structure rigide ». L'usage des drogues ouvre un « écart » dans son existence où elle est en capacité de regarder et d'analyser son existence passée, elle lui permet de sortir de ses gonds. Le cas de Bai est assez extrême mais pas complètement isolé.

Lin a également passé beaucoup de temps à Pokhara et a consommé de manière quotidienne du cannabis. Elle a aussi testé par l'entremise d'un chimiste l'ayahuasca et un acide. Elle a d'ailleurs fait un « *bad trip* » sous acide qui la conduisit à l'hôpital de Pokhara car elle s'est ouverte et écorchée une partie de la main en tombant dans un buisson de barbelés. Elle était alors persuadée d'être dans un jeu vidéo où elle devait mourir pour avoir une seconde chance. Elle ressort de l'hôpital de Pokhara avec un livret rouge de l'intervention chirurgicale qu'elle a subi, un rapport psychiatrique sur son état et un très gros pansement, sa plaie laisserait des traces. Cette cicatrice, elle en est très fière, elle dit que comme ça, elle portera sur son corps, la trace de ce moment si fort pour elle, qu'elle pourra montrer quand elle rentrera en Chine que ce n'est plus une petite fille mais une dure à cuire.

Si tout le monde ne s'engage pas dans des expériences aussi fortes, le voyage fait en tout cas évoluer les points de vue sur la drogue et sa consommation. Lorsqu'elle commence à voyager, Li est très méfiante des personnes consommatrices de drogues. Durant son voyage au Laos et en Thaïlande, elle se garde des personnes qui fument des joints, elle ne leur parle pas. Elle mentionne qu'à l'époque où elle fait son premier voyage, personne ne prend de la drogue. Son point de vue a changé, elle dit avoir grandi et elle pense désormais que ce n'est pas un problème de fumer un joint de temps à

autre. Elle-même consomme quelques joints lors du festival de Shivaratri⁹⁰. Durant ce festival, la consommation de cannabis est autorisée sur la voie publique.

Une majorité des participants à l'enquête ne consomme pas de drogues pendant le voyage ou se limitent à fumer un joint pour « tester », néanmoins, il semble, comme on le voit avec le témoignage de Li, que le voyage change l'acceptabilité sociale de ces pratiques puisqu'ils et elles sont au contact d'utilisateurs réguliers de drogues qui viennent déconstruire l'idée qu'ils s'en font. Le cannabis en particulier est la drogue la plus consommée par les participants à l'enquête d'autant qu'elle peut se trouver assez facilement en Chine.

CONCLUSION

Dans ce chapitre, j'ai posé que le voyage, en fonction de sa durée plus ou moins longue impliquait l'invention de stratégies économiques afin de pouvoir soutenir matériellement sa poursuite, car aucun de ces jeunes n'est soutenu financièrement par ses parents. Leur capacité à s'autofinancer leur laisse une grande liberté de s'engager dans des pratiques qu'ils choisissent et on a vu qu'elles se divisent en deux grandes catégories : des techniques d'engagement corporel ludo-sportif comme le trekking, le parapente, les sports d'eaux vives et le yoga et des modifications corporelles permanentes ou temporaires de type tatouage, style capillaire, bronzage et usage de drogues.

La réflexivité qui jaillit de la mise en œuvre de ces techniques a été mise en avant dans les extraits d'entretien. Ils démontrent que leur corps est une matrice de réinvention d'eux-mêmes en leur conférant une nouvelle identité, revendiquée. Il est une matrice de leur individualisation progressive, c'est par lui que va se matérialiser la modification de la trajectoire sociale car une fois le corps en situation, on ne peut pas revenir en arrière.

Le corps et sa réappropriation via des pratiques qui les amènent à prendre des risques (parapente, drogues, sports d'eau) devient un instrument politique montré au monde et à la Chine via les réseaux sociaux ou les autres groupes de chinois présents sur place. Ils viennent mettre en cause des cadres normatifs liés au corps en repoussant des limites qu'ils pensaient infranchissables. On voit que cette jeunesse fait circuler des pratiques mondiales notamment dans les pratiques liées aux engagements corporels ludo-sportifs.

Ce qui se passe dans le voyage, les pratiques déployées disent quelque chose d'une forme de malaise exprimé par les voyageurs et finalement du sens qu'ils cherchent à donner à leur voyage. Pour reprendre Stephan Zweig, « Lorsque nous voyageons, ce n'est pas tout de même pas uniquement

⁹⁰ Festival religieux hindou qui a lieu chaque année en février ou mars au Népal et en Inde.

par amour des lointains ; nous voulons aussi quitter notre domaine propre, notre univers domestique si bien réglé au jour le jour, nous sommes poussés par l'envie de ne plus être chez nous et donc de ne plus être nous-mêmes. Nous voulons interrompre une vie où nous ne faisons que végéter pour vivre pleinement » (Zweig 1976, p. 137). C'est ce que dit Bai dans sa publication *Facebook* reprise en exergue de ce chapitre : "Travel doesn't become an adventure until you leave yourself behind". Il faut se laisser soi-même à domicile pour commencer à voyager.

Ce que suggère Zweig c'est que le voyage est une poïétique : « la cause qui, quelle que soit la chose considérée, fait passer celle-ci du non-être à l'être ». Il y a dans le voyage quelque chose qui permet à l'individu de se recréer, c'est certain mais en fait surtout de se créer, cela a été démontré.

Ce projet de voyage au long cours peut être résumé par la description que Ralf Marsault donne des habitants des *Wagenburg*, semi-nomade se revendiquant citoyens du monde : « une aspiration, à l'occasion confuse, comme une volonté d' « ex-ister » à la pointe de soi-même, de ses aspirations et de ses désirs : chercher à dépasser les cadres, se projeter dans l'idée d'une marginalité plus que se contenir dans le creuset d'une véritable marginalisation ou même se hasarder à l'exclusion subie. [...] S'ils pratiquent une forme d'errance autant géographique que psychique (expérience occasionnelle de drogues pour certains d'entre eux), ils ne s'envisagent jamais comme démunis, ni même *sans domicile fixe*. Ils ont au contraire l'intuition du « luxe » de leur expérience et il n'est pas pertinent de retenir la terminologie de *Culture of Poverty* (Lewis, 1968) pour parler d'eux et de leurs pratiques : « il y a une « volonté de tenter une expérience transitoire où ils arrivent avec leurs aspirations individuelles » (Marsault 2010, p. 208).

L'urbanité et la mondialité du Népal et de Pokhara en même temps que des modes de socialisation pluriels rendent effectivement possible « la circulation de référents et usages corporels, mais aussi leur appropriation par des individus dont les propriétés sociales autorisent ces pratiques hors des normes en vigueur » (Coëffé, Guibert et Taunay 2019) Se mettant en marge du regard normatif chinois, il est possible d'entrer en relation avec des individus engagés dans les mêmes écarts et expérimentations existentielles et de venir poser un regard critique sur les normes la manière dont celles-ci qualifient la déviance.

PARTIE 3 : TRANSFORMATIONS

CHAPITRE 7 : DECOINCIDENCE DANS LE VOYAGE : VERS UNE CRITIQUE DES NORMES SOCIALES CHINOISES

« Le décalage entre les générations n'était pas mince, et les sujets de désaccord ne manquaient pas : idées sur le monde auxquelles nos aînés refusaient de renoncer, règles qu'ils vénéraient, et qui nous étaient rendues caduques par le simple passage de deux décennies américaines, incertitudes qui leur appartenaient et qui nous étaient étrangères. Toute la question était de savoir à quel point nous oserions-nous émanciper d'eux, et nous la débattions intérieurement, avec ambivalence, jusqu'à l'exaspération. Ce qu'il y avait de plus contraignant dans leur point de vue, certains d'entre nous trouvèrent en effet l'audace de lutter contre ; mais jamais le conflit des générations ne prit le tour qu'il prendrait vingt ans plus tard. Jamais il n'y eut de victimes de malentendus. On nous dispensait force harangues pour s'assurer de notre obéissance ; la capacité insurrectionnelle de l'adolescence était contenue par un arsenal de prescriptions et d'interdits, de stipulations, de garde-fous qui se révélaient incontournables. Parmi ces garde-fous, notre propre appréciation hautement pragmatique de ce qui était dans notre intérêt ; la rectitude morale universelle de cette époque, dont nous avons tété les tabous avec nos premiers biberons ; sans compter, non négligeable, l'idéologie du sacrifice parental qui nous vidait de toute tendance à l'insolence et à la rébellion, et nous faisait rejouer aux oubliettes presque tout pulsion indécente » Philip Roth, Pastorale Américaine

INTRODUCTION

Prendre ses distances (physiques) avec son environnement de vie, établir de nouvelles relations sociales par un déplacement dans l'espace fonde les mobilités touristiques. Cette prise de distance, plus longue dans le cas d'un voyage en *backpacking* engendre une coupure aux répercussions plus large qu'une simple semaine de « vacances ». Nous avons vu au chapitre 6 que l'écart (Laslaz 2016) que mettent les participants à l'enquête entre eux et leurs relations sociales, couplée au choix du Népal qui offre au regard un certain nombre de pratiques issues de la mondialisation culturelle, leur permet d'être les producteurs d'une nouvelle identité qui se matérialise par des transformations corporelles notamment (Crossley 2005; Le Breton 2002). Ce chapitre a pour objectif de continuer à explorer la manière dont les participants interprètent cette distance, sociale cette fois, avec leur pays et leurs réseaux sociaux et familiaux. Cette mise à distance volontaire permet aux individus de

« repenser la place des autres dans sa vie à partir d'un point de vue différent. Parce que la proximité emprisonne l'individu dans les limites du regard qu'il porte sur le monde et sur les autres, l'éloignement décloisonne son champ de vision, lui donnant une nouvelle perspective sur les choses les plus banales ou les plus significatives de son existence » (Jauréguiberry et Lachance 2016 p. 44).

Pour atteindre cet objectif, plusieurs notions sont mobilisées.

La première est celle de socialisation. La socialisation d'un individu est un processus d'apprentissage des comportements, des normes et des valeurs tout au long d'une vie par ses interactions avec les autres. On distingue généralement deux socialisations : une primaire et une secondaire. La socialisation primaire est le processus d'apprentissage mené de la naissance à l'enfance tandis que la socialisation secondaire se déroule tout au long de la vie (Riutort 2013). La socialisation primaire, principalement menée en famille est déterminante dans l'intériorisation des normes et valeurs de la société. Elle crée les conditions d'une cohésion sociale : elle « accomplit ainsi (après coup, bien sûr) ce qu'on peut considérer comme le plus important tout ce que la société joue à l'individu – faire apparaître comme nécessaire ce qui n'est en fait qu'un paquet de contingences – et ainsi rendre signifiant l'accident de sa naissance » (Berger *et al.* 2022 [1986], p. 221). La socialisation secondaire qui se déroule via d'autres univers sociaux : l'école, l'université, le travail, peuvent venir contredire les règles intériorisées lors de la socialisation primaire provoquant ainsi déstabilisation de l'individu et une remise en cause identitaire (Riutort 2013). La socialisation secondaire qui se déroule pendant le voyage, en particulier quand celui-ci se localise dans des espaces hors du pays d'origine et dans des communautés internationales, est singulièrement intéressante au sens où elle ne se déroule pas dans le cadre d'une institution nationale (école, université, travail). Les règles et normes qui y ont cours, plutôt issues des normes et valeurs occidentales, viendraient donc exposer l'individu à des règles contradictoires, qu'il adopte

volontairement et en conscience, mais qui seraient déviantes vis-à-vis des règles de sa socialisation primaire et des règles de sa socialisation secondaire à l'école et à l'université. La déviance est ici entendue comme « une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un transgresseur » et non « une qualité de l'acte commis par une personne » (Becker *et al.* 2020 [1985], p. 33). Un acte n'est jamais déviant en lui-même : c'est le groupe social qui crée et institue la norme qui juge la déviance d'une action. Ainsi, il nécessite que le chercheur s'intéresse non pas à l'acte mais au groupe qui crée la norme et à la manière dont l'acte déviant est justifié par l'individu qui le met en œuvre. Cette tension pose trois questions : la socialisation du voyage et les normes et comportements qu'un individu adopte sont-ils contradictoires avec les normes et comportements des socialisations qu'il a connues jusque-là ? Si oui, dans quelle mesure l'individu parvient-il à faire cohabiter des normes et valeurs antagonistes : en modifiant son monde primaire ou en construisant un « nouveau monde sur les ruines de l'ancien ? » (de Singly 2022, p. 324). Enfin, dans quelle mesure, si cohabitation il y a, celle-ci est soutenable pour l'identité de l'individu ?

La norme sociale est la deuxième notion mobilisée. Les normes sociales « définissent des situations et les modes de comportement appropriés à celles-ci : certaines actions sont prescrites (ce qui est « bien »), d'autres sont interdites (ce qui est « mal ») (Becker *et al.* 2020 [1985], p. 25). Elles sont transmises lors des différentes socialisations. L'existence de la norme implique qu'un contrôle social s'exerce sur l'individu. Celui-ci existe à plusieurs niveaux dans la société : la famille et les relations sociales, de façon diffuse par le regard d'autrui sur soi ou encore par des instances sociétales comme les tribunaux car la norme peut être juridique (Riutort 2013). Becker (2020 [1985]) rappelle que pour qu'une norme existe il faut : un créateur et des applicateurs, il les appelle les « entrepreneurs de la morale » et indique ainsi qu'une norme est toujours socialement construite. Partant d'une étude sur le système éducatif chinois, le sociologue Borge Bakken a démontré dans un livre publié en 2000 intitulé *The exemplary society. Human Improvement, Social control, and the Dangers of Modernity in China*, le lien qui existait entre la production des normes et la modernisation de l'État, de l'économie et de la société. La modernité est source de changement et le changement doit être contrôlé, maîtrisé. Afin de réaliser cette maîtrise du changement, l'État chinois promeut ce que Bakken appelle la société exemplaire et la définit comme :

« a society where 'human quality' based on the exemplary norm and its exemplary behavior is regarded as a force for realizing a modern society of perfect order. It is a society with roots and memories to the past, as well as one created in the present to realize a future utopia of harmonious modernity⁹¹ » (Bakken 2000, p. 1)

⁹¹ Une société où la "qualité humaine" basée sur la norme exemplaire et son comportement exemplaire est considérée comme une force pour réaliser une société moderne d'ordre parfait. Il s'agit d'une société qui a des racines et des souvenirs dans le passé, mais aussi d'une société créée dans le présent pour réaliser une utopie future de modernité harmonieuse

Cette définition renvoie à la production de l'individu en accord avec des standards "objectifs" de l'exemplarité, sorte de science morale objective élaborée par l'État. L'exemplarité se construit entre l'éducation et la discipline qui met en œuvre des techniques et technologies de surveillance produit par de l'ingénierie sociale pour éviter la décadence sociale de la modernité.

Enfin, la notion de carrière a été utilisée pour inscrire ce texte dans la continuité théorique d'Howard Becker (Becker *et al.* 2020 [1985]). Il utilise la notion de carrière en vue de construire un modèle séquentiel de la déviance et non synchronique en vue de s'affranchir de l'analyse multivariée de la déviance. Pour lui, l'aboutissement à un acte ou un comportement déviant découle d'un processus temporel qu'il est possible de découper en phases. Aussi, carrière, qui désigne initialement « des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel » permet d'intégrer les « facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (*Ibid.*, p. 47). Cette notion présente donc l'avantage de saisir « les contextes, les changements, les évolutions pour éclairer les apprentissages en situation tout en objectivant les contraintes sociales qui restent déterminantes » (Dubar et Nicourd 2017, p. 43).

À partir des entretiens narratifs des participants et de ce qu'ils disent de leur relation au pays et à la société chinoise, il sera possible de voir comment ils interprètent cette mobilité de jeunesse et de questionner la raison pour laquelle celle-ci est construite comme anormale voire déviante au regard des trajectoires sociales voulues et attendues par le réseau social et familial autant que par les institutions chinoises. Ils sont ainsi en mesure de questionner les trajectoires sociologiques et géographiques « normales » au regard des dynamiques sociohistoriques de la Chine. Sortant de la trajectoire attendue et calibrée par d'autre, ils peuvent se construire « leur carrière » (Becker et al. 2020). Cette mobilité de jeunesse est ainsi l'occasion pour eux de reconsidérer les normes sociales et les dynamiques sociohistoriques pour construire un discours critique vis-à-vis de leur place dans la société chinoise et de manière générale, de la place de la jeunesse en Chine et des options qui lui sont offertes, comme de la place de la Chine dans le monde avec des considérations géopolitiques informées.

Les données utilisées pour rédiger ce chapitre sont issues des entretiens qui seront extensivement cités afin de laisser une large place aux subjectivités des participants.

I. MALAISE DANS LA JEUNESSE CHINOISE : QUELQUES CLES DE COMPREHENSION DE L'EMERGENCE DU *BACKPACKING* EN CHINE

Les caractéristiques qui aident généralement à identifier les *backpackers* sont souvent l'âge, le genre, la nationalité, la situation professionnelle ou encore le niveau d'étude. La caractéristique qui revient cependant le plus souvent et qui est pourtant la moins questionnée est celle relative à l'âge. En effet, dans la littérature scientifique spécialisée, le *backpacking* est décrit comme une mobilité de jeunesse (Adler 1985; Desforges 1997; Demers 2011; Vacher 2005; Vacher, Boulosa-Joly et Lallemand 2013). On parle d'ailleurs d'auberges de jeunesse ou *youth hostel* pour décrire leurs hébergements. Cette caractéristique de l'âge, j'ai choisi d'y entrer par le concept de génération en la croisant à la nationalité chinoise des *backpackers*, car être jeune en Chine relève d'une expérience individuelle et collective bien particulière comme le disent les participants à l'enquête. Ce croisement se justifie par l'importance de replacer ces mobilités dans un contexte national chinois car celui-ci est indispensable à la compréhension des carrières biographiques, importance déjà démontrée par les nombreux travaux sur les *backpackers* israéliens (Cohen 2004; Noy 2006). L'hypothèse retenue est qu'il existerait un malaise dans la jeunesse chinoise, malaise généré par une multitude de facteurs qu'il s'agira de découvrir ici afin de comprendre, pour partie l'émergence du voyage de jeunesse en Chine.

1. PASSER PAR LA GENERATION POUR SITUER UNE JEUNESSE (ET NON PLUS LA JEUNESSE)

A. LA JEUNESSE, UNE NOTION A DECONSTRUIRE

La notion de jeunesse est comprise comme une identité temporaire liée à l'âge biologique. Elle émerge au cours du 19^e siècle dans les classes aisées qui pouvaient se permettre de scolariser leurs enfants plus longtemps et reporter l'entrée dans la vie active (Le Breton 2013; Valentine, Skelton et Chambers 1997). Selon la définition des Nations Unies, la jeunesse s'étend entre 15 et 24 ans.. On remarque, dans le tableau suivant qui présente l'âge des participants à l'enquête de terrain que tous sauf un, ont passé l'âge charnière de 24 ans (Tableau 13).

Prénom	Age	Prénom	Age	Prénom	Age	Prénom	Age
Mei	27	Xiu	35	Ming	26	Liu	20
Li	24	Ya	33	Limei	45	Lin	25
Ai	24	Hua	34	Jiahui	38	Bai	28
Min	30	Haoran	45	Yuxi	26	Yingyue	32
Yan	24	Fen	28	Fang	28	Zhiruo	28
Yuxuan	29	Cheng	24	Jun	20	Mochou	34
Zimo	32	Xiang	24	Zihao	20		
Huang	25	Lina	26	Jiali	20		

TABLEAU 13 : ÂGE DES PARTICIPANTS A L'ENQUETE DE TERRAIN

Employer le mot jeunesse implique que l'on regroupe, artificiellement, un ensemble de personnes sur la base d'un âge biologique. C'est donc une catégorie temporelle socialement construite, au même titre que l'enfance ou la vieillesse (Le Breton 2013), qui divise la biographie d'un individu par classe d'âge (Mauger 2015). Dans nos sociétés, nous sommes élevés en pensant que la séparation en catégories est une chose nécessaire pour comprendre le monde, la société. François Jullien parlerait de pensée coïncidente de l'ontologie : ce qui est, ce qui n'est pas. Cela a pour conséquence « l'immobilisation dans la stabilité de l'essence et de l'identique » (Jullien 2017, p. 18). Cette catégorisation rend bien difficile de penser la liminalité, l'ambiguïté de la jeunesse face à l'enfance et l'âge adulte. Est-ce une zone de transit ? Est-ce une période liminale ? Est-ce un passage vers quelque chose qui n'est pas bien défini ? Faut-il comme le fait Mauger (2015) proposer une définition sociologique de la jeunesse qui soit valable diachroniquement et synchroniquement dans toutes les classes sociales, pour les hommes et les femmes ? J'ajouterai même géographiquement, par-delà les frontières culturelles ? La jeunesse chinoise et la jeunesse européenne peuvent-elles avoir un vécu commun qui permette une définition générique ? Ce sociologue propose une définition où la jeunesse est « l'âge de la vie où s'opère un double passage plus ou moins étiré dans le temps – de l'école à la vie professionnelle, de la famille d'origine à la famille conjugale – ou, en d'autres termes, la séquence de la trajectoire biographique (« entrée dans la vie » ou « passage à l'âge adulte ») définie par un double processus d'accès au marché du travail et au marché matrimonial qui se clôture avec la stabilisation d'une position professionnelle et matrimoniale » (*Ibid.*, p. 77). Cette définition, pour autant claire qu'elle soit est cependant affaiblie par la demi-douzaine de précisions sur son applicabilité sans conditions dans le temps, aux classes sociales et au genre. En effet, les changements sociétaux et les bouleversements économiques de la deuxième partie du 20^e siècle (chômage, crise du logement, crise du salariat) brouillent les frontières de la jeunesse tels l'autonomie financière, l'emploi stable ou le mariage. Il devient de plus

en plus difficile (on peut même dire impossible) d'établir des critères qui font consensus pour dire quand se termine la jeunesse.

Il est compliqué de s'affranchir de cette conception de la jeunesse comme moment de transition entre enfance et âge adulte, entre scolarité et monde du travail. Or, cette approche transitionnelle minimise, voire invisibilise les conditions socio-économiques et politiques qui fondent les expériences de vie qui les habiteront même lorsque jeunesse sera passée. Aussi, à l'instar de Wyn et Woodman (2006), je propose de passer par le concept de génération pour sortir d'une conception linéaire de la jeunesse, pour la situer dans une culture, un contexte socio-économique et politique qui a son importance afin de donner à lire ce que cela veut dire d'être jeune en Chine aujourd'hui.

B. *LA GÉNÉRATION, UN CONCEPT FECOND POUR ABORDER LA JEUNESSE CHINOISE*

La notion de génération est polysémique. Elle est introduite en science sociale par le sociologue allemand Karl Mannheim dans un livre appelé *Le problème des générations* (Mannheim 1990 [1928]). Ce concept s'utilise d'abord pour positionner un individu dans une lignée familiale par rapport à la génération ascendante et descendante et renvoie à la notion d'héritage (Vanderberk 2019). Une deuxième acception de génération lie un groupe de personnes du même âge à son contexte socio-historique (Mannheim 1990 ; Mauger 2015 ; Vanderberk 2019). Cette acception peut être appelée « génération sociale » (Mauger 2015), « génération historique » (Vanderberk 2019). Elle est à distinguer du terme de cohorte car une cohorte d'âge n'implique pas forcément l'existence d'une génération avec sa culture et son identité distincte. C'est une condition nécessaire mais pas suffisante. L'insertion d'un individu dans une cohorte est automatique alors que pour qu'il y ait génération, il faut que suffisamment d'individus se retrouvent dans la survenue d'évènements historiques de leur point de vue et du point de vue des autres, c'est un « groups of people who share a distinctive culture and/or a self-conscious identity by virtue of their having experienced the same historical events at roughly the same time in their lives⁹² » (Alwin et McCammon 2002 p. 27). Les sociologues reconnaissent que les évènements socio-historiques qui se déroulent durant les années de formation d'une cohorte d'âge peuvent avoir l'effet de création d'une génération. Ainsi, les turpitudes (ou non) des évènements auxquels ce groupe fait face (guerre, crise économique), en particulier durant leur jeunesse produiraient une socialisation spécifique et il en résulterait des subjectivités particulières. « Generations are frequently formed through identification with and participation in youth-based social movements that cohere around a particular event or the

⁹² Des groupes de gens qui partagent une culture distincte et/ou une identité du fait d'avoir vécu, à peu près au même âge des évènements historiques.

conditions left to them by a previous generation⁹³ » (*Ibid.*, p. 42). En fait, la génération est davantage une question de qualité que de degré, ses frontières temporelles ne peuvent être précisément tracées, les ruptures avec la génération suivante ne sont pas précisément marquées mais davantage graduelles. Ce ne sont pas des groupes monolithes liés à l'année de naissance. Ce sont des groupes très hétérogènes dans lesquels on peut voir apparaître des sous-groupes. Le concept de génération offre « the potential of being used as powerful explanations in and of themselves for distinctive patterns of attitudes, beliefs, and behaviors⁹⁴ » (*Ibid.*) Les générations sociales peuvent être dénommées (baby-boomers, génération X, millenials), en général par des sociologues (Mauger 2015), le nom actant comme une catégorie sociale pour la société aussi bien que comme un trait identitaire qui peut-être, ou non adopté ou rejeté par les individus (White 1992 in Alwin et McCammon 2002). Et ces noms varient aussi en fonction de l'histoire du pays. En Chine, les générations actuelles sont appelées : Républicaine, Consolidation, Révolution culturelle et enfin Post-80 (Egri et Ralston 2004). Le terme de génération permet de lier les expériences et évènements individuels de notre biographie avec des évènements historiques vécus au même moment par des personnes du même âge qui affectent justement cette expérience de la vie.

Avant de poursuivre et parler des générations en Chine, je voudrais m'arrêter un instant sur les critiques qui ont été émises sur ce paradigme générationnel. La génération est un terme assez populaire dans les médias, dans le monde du marketing mais aussi dans la recherche car il est un puissant concept explicatif des comportements sociaux, des valeurs portées par une cohorte d'individu. D'aucuns diraient que c'est un concept producteur de déterminismes (Chow 2019). On peut discuter longtemps de savoir si oui ou non, la génération à laquelle on appartient est formatrice de valeurs et/ou déterminante de comportements spécifiques. Dans cette thèse, ce concept est mobilisé pour plusieurs raisons. D'abord, il permet d'historiciser la jeunesse, la manière dont elle est construite dans le temps, et de s'intéresser aux changements dans les modes de production de ses subjectivités (Phil Cohen 1999). Elle permet aussi d'analyser les discours produits sur la jeunesse qui nous renseignent sur la manière dont la société la construit et se la représente. Aux antipodes, on peut étudier comment l'individu, assimile, accepte ou rejette ces discours sur son identité de jeune.

Dans le cas de cette thèse, l'utilisation du concept de génération fait sens dans la mesure où il fait sens pour les individus. La conscientisation et l'intériorisation des enquêtés à une appartenance générationnelle est suffisamment importante pour que je l'adopte à mon tour dans ma lecture de

⁹³ Les générations sont souvent formées par l'identification et la participation à des mouvements sociaux de jeunesse qui s'articulent autour d'un évènement particulier ou des conditions qui leur ont été laissées par la génération antérieure

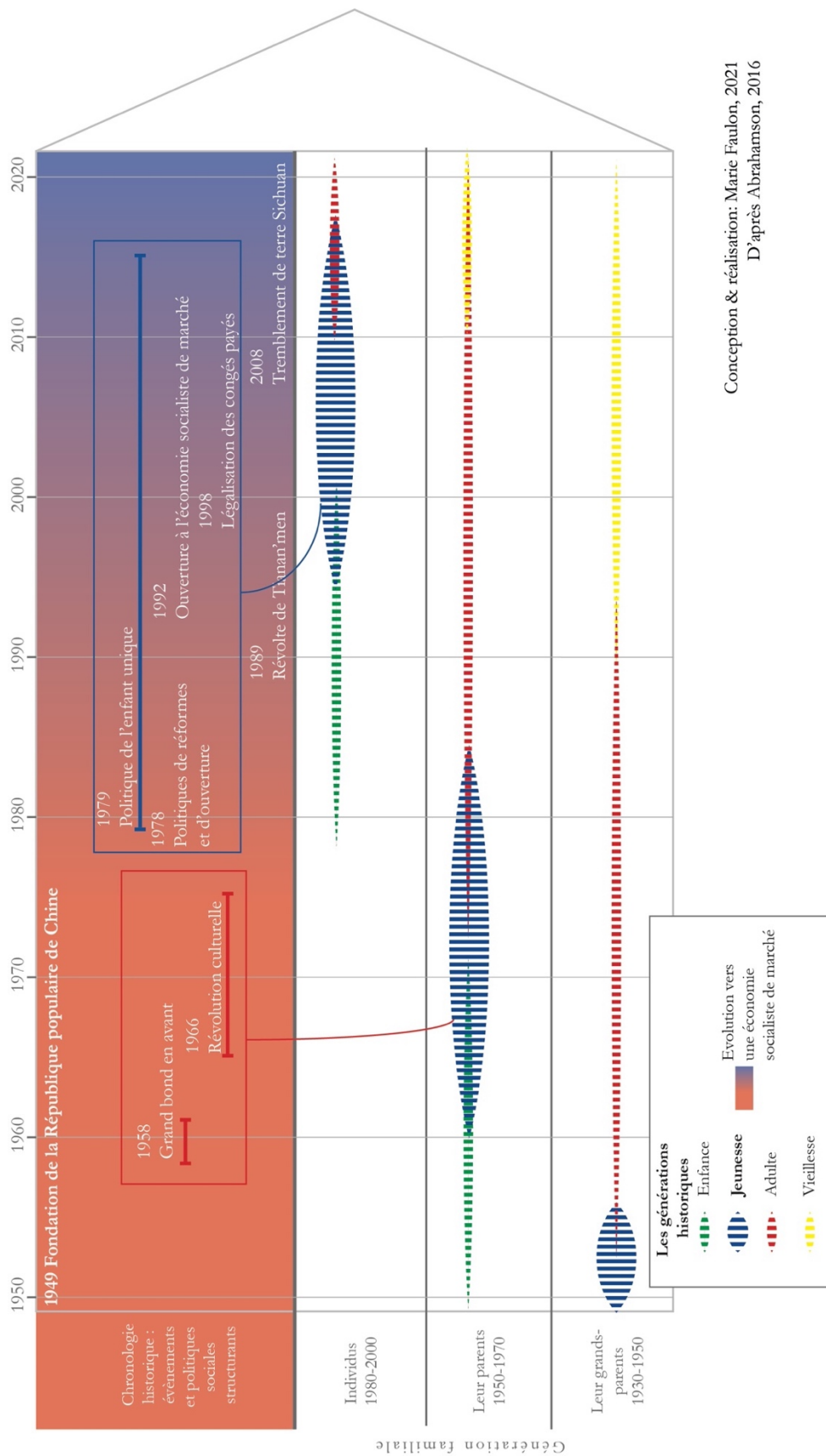
⁹⁴ La possibilité d'expliquer des formes d'attitudes, de croyance et de comportement distinctes

ces mobilités. L'appartenance à une génération leur fournit un cadre de compréhension, d'interprétation et d'explication aux raisons de leur voyage. Cette appartenance se traduit par l'idée qu'ils partagent les mêmes expériences et problèmes dans le rapport à la famille, à l'éducation, au mariage et à l'emploi et plus généralement dans la place qu'occupe cette génération dans la société. Ces problèmes étant une des raisons principales qui les décident à tout quitter pour partir mener une vie de bohème dans le voyage.

2. LES TOURMENTS SOCIAUX ET EXISTENTIELS DES *BALINGHOU* ET DES *JIULINGHOU*,

A. *BALINGHOU ET JIULINGHOU, LES GENERATIONS POST-80 ET POST-90 EN QUETE DE SENS*

En Chine, les enfants nés dans les années 1980 et 1990 sont appelés respectivement les 八零后 - *Balinghou* littéralement les post-1980 et les 九零后- *Jiulinghou*, littéralement les post-1990. C'est en 2003, sur un blog tenu par l'écrivain Gong Xiaobin que serait apparu la première occurrence du terme *Balinghou* pour désigner les bloggeurs et auteurs stars nés dans les années 1980 : Han Han et Guo Jingming (Cheng et Foley 2017; Chow 2019). Ces deux expressions proviennent donc du monde littéraire et ont fait école grâce aux médias qui ont largement repris le terme. Cette génération qui devient la « jeunesse chinoise » à partir du nouveau millénaire est construite sur les fondations des changements sociétaux qui se mettent en place à la fin du 20^e siècle du fait des réformes politiques de modernisation de l'État chinois : politique de l'enfant unique, élévation conjointe du niveau de vie et d'éducation, la libéralisation de la culture, ouverture de la société et mondialisation, déploiement de l'internet (Lian 2014; Sabet 2011; Sima et Pugsley 2010). Dire que ces réformes sont disruptives de la continuité sociale (Chow 2019) est un euphémisme. De fait, les chercheurs n'ont pas de superlatifs assez forts pour qualifier les transformations en cours dans la société chinoise à cette période : drastiques, spectaculaires, extraordinaires, immenses. Comme toute modernisation, elle vient complexifier fortement les relations entre les individus et la société notamment par la déstabilisation de normes, valeurs et traditions, la remise en cause des grands discours et des institutions notamment la famille ou le parti (Giddens, 1990). Le schéma chronologique suivant (Schéma 7) a été proposé afin de synthétiser la place qu'occupe actuellement la cohorte d'individus nés dans les années 1980 et 1990 dans l'histoire de la Chine et au sein de l'ensemble familial. Il sert à défendre la position que les événements et les politiques sociales et économiques mises en place avant la naissance de cette cohorte d'individus sont des événements fondateurs provoquant un « effet de cohorte » (Elder *et al.* 2002) et un effet unificateur qui les différencie franchement de la génération précédente (Mannheim 1990).



Conception & réalisation: Marie Faulon, 2021
D'après Abrahamson, 2016

SCHEMA 7 : PLACER LA JEUNE GENERATION CHINOISE DANS LA CHRONOLOGIE SOCIO-HISTORIQUE DEPUIS 1950

Chercheurs et médias différencient les *Balinghou* et les *Jiulinghou*. Ces labels ont même été utilisés dans une querelle des générations sur la toile entre les *Balinghou* accusant les *Jiulinghou* d'être des petits jeunes gâtés et ces derniers les renvoyant au statut d'ancêtres (Wei 2011). Les post-1990 se distingueraient par une recherche plus active du bonheur, de meilleures conditions de vie grâce à une stabilité économique et politique et le déploiement à grande échelle de l'internet. Ils seraient plus libres vis-à-vis de la tradition, plus indépendants, plus confiants tandis que les premiers seraient une génération perdue, torturée par tous les changements auxquels elle ne parviendrait pas à donner du sens. Une génération égoïste, égocentrique, individualiste, prompte à suivre les tendances sociales et marketing promues par les médias (Chow 2019). Les recherches sociologiques ont pris pour acquis l'existence des catégories *Balinghou* et *Jiulinghou* sans les critiquer (Lian 2014). Elles portent davantage sur ce qu'ils font et ce qu'ils consomment que sur ce qu'ils pensent, sauf lorsque qu'il s'agit d'explorer s'ils sont une menace pour l'ordre politique établi (Rosen 2009). Enfin, les méthodologies employées sont toutes, à quelques exceptions près, quantitatives n'allant que peu sur le terrain pour explorer leur pratique dans un contexte donné ou ni même passant par l'entretien pour produire des données (Liu 2008). Il me semble donc que diviser ces groupes du fait de leur décennie de naissance n'est pas pertinent, n'explique rien et n'est pas suffisant pour constituer une génération. Les catégories *Balinghou* et *Jiulinghou* désignent en fait plus une cohorte qu'une génération.

A l'instar d'autres chercheurs, je les regroupe sous le nom de génération de l'enfant unique (Tu 2019) ou génération post-réforme (Warmenhoven, Hoebink et Janssens 2018). Comme le montre le schéma (schéma 7), ces deux cohortes d'âge ont dû faire avec les mêmes événements historiques : la politique de l'enfant unique, l'allongement de la scolarité (ainsi que sa privatisation), les changements de la structure économique (accès à l'emploi, la privatisation du marché immobilier, l'internet et la mondialisation comme véhicules de nouvelles valeurs accessibles). Ces événements historiques ont des effets sur leur vie dont ils sont bien conscients et qui sont à l'origine du malaise qui les pousse parfois à tout quitter pour prendre la route.

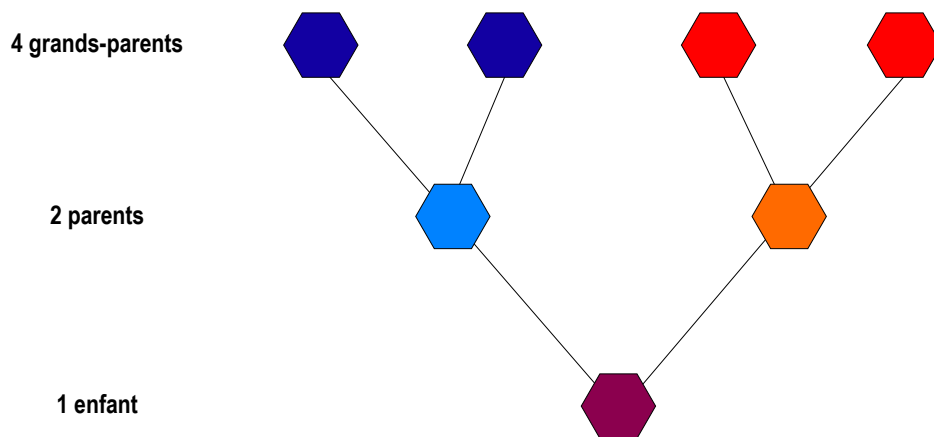
B. LA POLITIQUE DE L'ENFANT UNIQUE ET LA PIETE FILLALE : ETRE OU NE PAS ETRE

« XIAO »

a. Les schémas familiaux en forme de pyramide inversée et la pression économique des enfants envers leurs parents

La politique de l'enfant unique (PEU) mise en place en 1979 par Deng Xiaoping avait deux objectifs liés, d'une part la maîtrise de la démographie et dans le même temps, l'amélioration de la « qualité » de la population (Anagnost 2004). Ce premier objectif a eu pour conséquence de recomposer non

seulement les relations hommes-femmes mais aussi les relations intergénérationnelles. La mise en application de la plus grande entreprise de planning familial du monde a conduit à une restructuration familiale en forme pyramide inversée aussi appelé le modèle 4-2-1 (Abrahamson 2016; Liu 2008) illustré par le schéma 8.



Conception & réalisation: Marie Faulon, 2021
D'après Abrahamson, 2016

SCHEMA 8 : LE POIDS DES GENERATIONS SUR LES JEUNES CHINOIS, UN MODELE EN PYRAMIDE INVERSEE

Ainsi les enfants nés après la PEU ont eu 2 parents et 4 grands-parents pour s'occuper d'eux exclusivement d'où ce titre de « petits empereurs » et une réputation d'enfant gâtés, surprotégés largement construite et relayée par les médias (Rosen 2011). Sauf que ces individus désormais adultes sont seuls à devoir s'occuper de leurs parents vieillissants voire de leur grands-parents quand ceux-ci sont encore en vie (Abrahamson 2016). Ainsi, un jeune couple de parents aujourd'hui en Chine peut se retrouver à avoir à soutenir économiquement un enfant, quatre parents et potentiellement huit grands-parents.

Cheng, l'un des participants explique dans son entretien le modèle familial de la pyramide inversée en Chine.

Cheng: The first thing is the... because in China there is the one child policy. Most of the people my age are from a one child family. So of course you have to care about your parents life. I mean when they are getting older and older, you have to take care of them. This is one of the pressure. The second pressure is if you have a wife and your wife is also from a one child family, the two families become your responsibility.

Marie: But it's not only one the man's shoulder, is it?

Cheng: For Chinese culture, it's like that, the man has to carry all the family. It's like... everything is on your shoulder it's not on the woman side. If I have a girl, maybe, it's like her marry the family of the man, and "you are the half son to me. I gave my daughter to you so you are a half son to me. You have to take care of us as well". So that's why for the man, he carries two families. If the parents have grand-parents... then wow... the whole family... it's very much pressure.

Cheng : La première chose, c'est le... parce qu'en Chine, il y a la politique de l'enfant unique. La plupart des gens de mon âge sont issus d'une famille à enfant unique. Alors bien sûr, il faut se préoccuper de la vie de ses parents. Je veux dire que lorsqu'ils sont de plus en plus âgés, vous devez prendre soin d'eux. C'est l'une des pressions. La deuxième pression, c'est que si vous avez une femme et que votre femme est elle aussi issue d'une famille à un seul enfant, les deux familles deviennent votre responsabilité.

Marie : Mais ça ne repose pas sur les seules épaules de l'homme, n'est-ce pas ?

Cheng : Dans la culture chinoise, c'est comme ça, l'homme doit porter toute la famille. C'est comme... tout est sur vos épaules, pas sur celles des femmes. Si j'ai une fille, c'est peut-être comme si elle épousait la famille de l'homme, et [la famille de la femme dira] « tu es mon demi-fils. Je t'ai donné ma fille, tu es donc un demi-fils pour moi. Tu dois prendre soin de nous aussi ». C'est pourquoi l'homme a deux familles. Si les parents ont des grands-parents... alors wow... toute la famille... c'est une grande pression.

Il souligne dans cet extrait que la politique de l'enfant unique crée de la pression sur l'épaule des enfants car, à mesure que les parents vieillissent, ils sont seuls pour les accompagner et prendre soin d'eux dans le grand âge. Avec les réformes économiques de la fin des années 1980, l'interdépendance familiale s'est encore accentuée car l'État-providence des années Mao ne prend désormais plus à sa charge le soin aux personnes malades ou âgées, ce poids incombant à la famille (Liu 2008; Cheung et Kwan 2009). Cheng souligne en outre que cette pression retombe en grande partie sur les hommes car ce sont à eux d'assumer financièrement non seulement sa famille mais aussi la famille de son épouse s'il souhaite se marier. Il est responsable pour les deux familles. Afin de justifier cette nouvelle charge pour les enfants et de passer sous silence ce désengagement, l'État a remis au goût du jour une norme culturelle de la tradition confucéenne : la piété filiale (Bakken 2000; Liu 2008).

b. Fixer le rôle de chacun dans la famille : la piété filiale ou l'éloignement interdit

Les interactions entre parents-enfant en Chine est dicté en partie une norme issue de la tradition confucéenne : la piété filiale (*xiaojung* - 孝顺). Le grand nettoyage idéologique de la pensée confucéenne portée par le pouvoir après 1949 a fait long feu et les valeurs confucéennes sont restées vives dans le règlement des relations intergénérationnelles. La tradition confucéenne prescrit la piété filiale comme une norme culturelle qui règle la relation entre parents et enfants. Elle prescrit notamment la loyauté, l'obéissance et le dévouement des enfants aux parents, un soutien matériel tout comme spirituel, l'obligation morale de ne pas s'éloigner géographiquement de ses parents trop longtemps tant que ceux-ci sont en vie, car ils incombent aux enfants de prendre

soin de ses parents (Alan K. L. Chan et Tan 2004; Liu 2008)⁹⁵. La piété filiale rend ainsi difficile l'existence d'un soi détaché des parents car la cosmologie chinoise reconnaît que « individuals' lives are the continuation of their parents' physical lives⁹⁶ » (Hwang 1999, p. 169).

La piété filiale décrit en fait la place de chacun dans l'ensemble familial, les jeunes comme les anciens. Ces rôles d'ailleurs se jouent différemment selon le genre car si on attend du fils un soutien davantage économique et financier, on attend de la fille qu'elle s'occupe des personnes vieillissantes et handicapées autant qu'elle produise une descendance (Abrahamson 2016). C'est un contrat intergénérationnel où en contrepartie, il est attendu de la génération plus ancienne que celle-ci s'occupe des tâches ménagères et des petits enfants. Ainsi, l'intérêt de la famille vient avant celui de l'individu. Pour Bakken (2000), la piété filiale est une valeur morale réhabilitée, instaurée en norme et instrumentalisée par l'État central pour camoufler son échec à pourvoir à un système de sécurité sociale et éviter un éclatement de la société à cause des « forces individualistes de la modernité ». La promotion de cette nouvelle norme de piété filiale est d'ailleurs accompagnée d'un appareil législatif visant à punir tout enfant qui ne pourvoirait pas aux besoins de ses parents (Ikels 2006). Min, l'une des participantes qui s'est lancée à corps perdus dans le parapente évoque la piété filiale comme une norme qui place les individus dans un rôle au sein de leur famille :

⁹⁵ Plus largement, le *xiao* est désormais une façon de désigner l'attachement du citoyen chinois pour la mère patrie et assurer l'unité de la nation derrière le parti (Alan K. L. Chan et Tan 2004).

⁹⁶ Les vies des individus sont la continuation des vies physiques de leur parents.

Min: in... deeper meaning another level that the relationship between kids and parents are also something that just put everyone in on place, in one place... that's the Chinese traditional culture which is call "xiao" I think I mention to you the other day. xiao is Chinese tradition, I guess probably it was made up by the Chinese government

Marie: So the Xiao was invented by the Chinese government?

Min: Probably thousand years ago

Marie: And what does it mean?

Min: It has something like... for example... it your parents are still alive...uh... you cannot go far.[...] You have to be around... as long as they are alive or another thing is... if you.. if you don't have kids by the age of thirty you are not xiao.

Marie: Ok, so you are not "xiao" (laughs)

Min: So all these typical rules, is to put all the young people in a box, okay... you have to do this to your parents, you have to have kids, so you are fixe... you have kids and you have parents... what else can you do... you have to work, that's it.

Min : à un autre niveau, la relation entre les enfants et les parents est aussi quelque chose qui met tout le monde au même endroit... c'est la culture traditionnelle chinoise qu'on appelle "xiao" Je crois que je t'en ai parlé l'autre jour. Le xiao est une tradition chinoise, je suppose qu'elle a été inventée par le gouvernement chinois.

Marie : Le Xiao a donc été inventé par le gouvernement chinois ?

Min : Probablement il y a mille ans

Marie : Et qu'est-ce que ça veut dire ?

Min : C'est quelque chose comme... par exemple... si vos parents sont encore en vie... euh... vous ne pouvez pas aller loin. [...] Tu dois rester près d'eux... tant qu'ils sont en vie ou une autre chose est... si tu... si tu n'as pas d'enfants à l'âge de trente ans, tu n'es pas xiao.

Marie : Ok, donc tu n'es pas "xiao" (rires)

Min : Donc toutes ces règles typiques, c'est mettre tous les jeunes dans une boîte, ok... tu dois faire ça à tes parents, tu dois avoir des enfants, donc tu es fixe... tu as des enfants et tu as des parents... qu'est-ce que tu peux faire d'autre... tu dois travailler, c'est tout.

Elle décrit cette norme comme une mise en boîte de la jeunesse qui a pour obligation de se marier, procréer et travailler. Sabet (2011) note que les participants à son enquête sur la construction identitaire des *Balingshou* de Shanghai reviennent souvent sur le terme de fossé générationnel notamment parce que les enfants portent seuls toutes les attentes déçues de leurs parents : l'éducation supérieure, la réussite économique et sociale. Dans les résultats qu'elle propose, Sabet montre comment cette génération jongle maladroitement entre la piété filiale et la poursuite de ses aspirations propres, elle parle d'un paysage de paradoxes : « a communist political system with an almost capitalist market model, a collectivist culture combined with fierce competition, the pursuit of career versus the importance of family⁹⁷ » (*Ibid.*, p. 549). Les tensions décrites habitent la génération post-réforme et seraient génératrices de conflits intergénérationnels et de malaise.

Mei a découvert la puissance de cette norme lorsqu'elle a dit à ses parents, qu'après l'université, elle refusait de revenir à Nanping au Fujian pour vivre avec eux. Ce refus a été le déclencheur d'un conflit très important qui court depuis si cinq ans.

⁹⁷ Un système politique communiste et une économie de marché presque capitaliste, une culture collectiviste combinée à une compétition féroce, la poursuite d'une carrière versus l'importance de la famille.

Mei: and my parents are very unhappy with my decisions

Marie: Really, why?

Mei: Because they... they just want me, me with them

Marie: Oh Okay

Mei: Like okay now you go to university, now you finish, now you can finally come back with us. No! I don't. So, for them, it's like: "Oh my god, what happen to you my daughter?" Like this... so... like I always this pressure

Mei : et mes parents sont très mécontents de mes décisions

Marie : Vraiment, pourquoi ?

Mei : Parce qu'ils... ils veulent juste que je sois avec eux.

Marie : Oh, d'accord

Mei : En fait, c'est tu vas à l'université, que tu termines tes études et puis tu reviens avec nous. Non ! Je ne reviendrais pas. Alors, pour eux, c'est : « Oh mon Dieu, qu'est-ce qui t'arrive, ma fille ? » C'est comme ça... c'est comme si j'avais toujours cette pression.

Ici Mei a suivi la voie normale d'une lycéenne, elle est entrée à l'université pour étudier le design de mode et son application en production industrielle. Or, pour obtenir un travail intéressant dans ce secteur elle sait qu'il faut s'installer dans les grandes métropoles où les studios de design se localise. Or Guangzhou au Guangdong est un cluster de cette industrie. Cette décision stratégique pour sa carrière entre visiblement en conflit avec les attentes des parents mais elle sait qu'elle ne pourra pas se réaliser à Nanping ce qu'elle peine à faire comprendre à ces parents. Chow explique que « confronted with a rapidly changing China, *Balinghou* find the values they learned from their predecessors to be outmoded and unreliable, and yet, they are struggling to find their own⁹⁸ » (Chow 2019, p. 97).

Min s'est également rendu compte en voyageant de l'importance de cette norme et de la pression qu'elle met sur les épaules de la jeunesse car elle fixe une structure de la vie telle qu'elle est censée être menée par les individus sous le contrôle étroit de ses géniteurs. Elle raconte ainsi l'expérience du mariage de sa mère et de ses relations désastreuses avec sa belle-mère qu'elle décrit comme la « structure typique d'une famille chinoise ». Selon elle, le *xiao* ne dicte pas seulement la nécessité de vivre à proximité de ses parents mais un parcours de vie qu'il est bon d'adopter afin de perpétuer la famille et assurer sa vieillesse : une obligation de se marier, la reproduction en vue d'assurer le soin par l'enfant pendant le grand âge du parents (avant 30 ans c'est préférable précise Min). Ne pas suivre ces règles c'est être « *bu xiao* », pas *xiao* et cela engendre des conflits majeurs avec les parents. Même si elle ne souhaite pas être mère actuellement, elle envisage la maternité comme une expérience pour enrichir sa vie et pas pour préparer sa retraite comme elle pense que le *xiao* le prescrit.

⁹⁸ Confrontés à une Chine en pleine mutation, les *Balinghou* trouvent que les valeurs qu'ils ont apprises de leurs prédécesseurs sont dépassées et peu fiables, et pourtant, ils éprouvent des difficultés à trouver leur propre voie.

Les parents de Mei, tout comme ceux de Min continuent de désapprouver leurs choix. Les voyages à l'étranger amènent parfois les conflits à leur paroxysme certains parents menaçant les enfants de se suicider s'ils ne reviennent pas.

Min: As the extreme one... not like my parents they are just worried, and they argue with me many times... maybe my mom was crying a couple time... but that's it. They are not super extreme. The extreme parents, if the kids is doing something they think of as "Bu xiao", they can threat their kids with suicide. If you don't this I'm going to kill myself. It's a huge drama when it happens and it happens every day... I think oh my god... this traditional thing has ruled... has been ruling for so many years...

Min : Il y a des parents extrêmes... pas comme mes parents, ils sont juste inquiets, et ils se disputent souvent avec moi... peut-être que ma mère a pleuré quelques fois... mais c'est tout. Ils ne sont pas super extrêmes. Les parents extrêmes, si l'enfant fait quelque chose qu'ils considèrent comme "Bu xiao", peuvent le menacer de suicide. Si tu ne fais pas ça, je vais me tuer. C'est un drame énorme quand ça arrive et ça arrive tous les jours... Je me dis oh mon dieu... ce truc traditionnel a régné... a régné pendant tant d'années...

Dans son travail sur les *backpackers* chinois, Zhu (2007) expliquait le faible engouement du *backpacking* parmi la jeunesse chinoise par le *xiao* qui impose l'obligation morale de rester à proximité spatiale de ses parents. Mais ce que constate Jia (2017) ainsi que cette thèse, c'est que Zhu passe trop vite sur les changements sociaux en Chine, notamment chez les jeunes, on le voit chez Min et Mei, elles vont au conflit afin d'affirmer leur détermination à poursuivre dans leur voie malgré l'incompréhension et le manque de soutien de leur entourage.

Min souffre effectivement de ne pas être comprise dans son choix de ne pas suivre une trajectoire « normale » de mariage, acquisition d'un logement, carrière professionnelle à succès et reproduction.

Marie: Has it been hard for you to just go against what everybody tells you to do?

Min: Exactly... the difficult part is not that you go because you just need money and you go... you can work and make money and go. The difficult part is... they just never support or understand you... Even if you try to tell them that "I'm super happy with where I am now, I see this and I see that... it's amazing" It's just like... come through... They don't get it... They are like "You think your happy. You just think you are happy... Actually, you are not happy" How can someone tell you if you are not happy or if you are happy. "You are not happy because you don't have a job" It's not because you are having fun in Pokhara... That's not called happy you know.

Marie : Cela a-t-il été difficile pour toi d'aller à l'encontre de ce que tout le monde te dit de faire ?

Min : Exactement... le plus difficile n'est pas de partir parce qu'on a besoin d'argent et qu'on part... on peut travailler, gagner de l'argent et partir. Ce qui est difficile, c'est que les gens ne vous soutiennent pas et ne vous comprennent pas. Même si vous essayez de leur dire : « Je suis super contente d'être là où je suis maintenant, je vois ceci et je vois cela... c'est incroyable », c'est comme... passez à travers... Ils ne comprennent pas... Ils disent « Tu penses que tu es heureuse. Tu penses juste que tu es heureuse... En fait, tu n'es pas heureuse » Comment quelqu'un peut-il te dire si tu n'es pas heureux ou si tu es heureux ? « Tu n'es pas heureux parce que tu n'as pas de travail. Ce n'est pas parce que tu t'amuses à Pokhara... Ce n'est pas ce qu'on appelle être heureux, tu sais ».

Cet extrait traduit que la conception du bonheur entre Min et ses parents est radicalement différente. Comme le souligne justement Rocca, « les comportements individuels sont de plus en plus libres, mais le rôle des parents reste fort. » (Rocca 2010, p. 10), puisque Min, malgré son

indépendance continue de souffrir du manque de soutien. Elle se sent infantilisée par ses parents qui pensent mieux savoir qu'elle ce qu'il lui faut. Pour elle, c'est lié au grand problème de sa génération à savoir qu'elle est une génération infantilisée par les parents du fait du *xiao* dont elle peine à s'émanciper, d'autant que les parents ne parviennent pas à être des guides bienveillants pour naviguer dans la société contemporaine chinoise. Ce problème de l'émancipation et de la montée en autonomie des enfants est en partie lié au problème de l'éducation scolaire puis universitaire.

C. COMPETITION SCOLAIRE ET LUTTE DES PLACES

« Décidément, l'éducation tel qu'elle est délivrée en ce moment en Chine est d'une innommable cruauté, se dit-il. On nous oblige à nous tuer au travail à un rythme infernal qui pousse à se donner la mort. Je comprends mieux la raison pour laquelle les Chinois se suicident de moins en moins par chagrin, de plus en plus parce qu'ils échouent aux examens d'entrée au lycée ou à l'université – du moins ceux qui sont psychologiquement fragiles. En revanche, ceux qui réussissent à franchir ces portes sont armés pour l'existence, voilà la preuve de la sagesse légendaire de la Chine qui fait l'admiration du monde entier » (Han Han 2000, p. 197)

Le choix de ce passage du roman de Han Han, *Les trois portes*, est à propos pour commencer ce paragraphe sur les divers problèmes de l'éducation en Chine. Propulsé au firmament de la gloire par ce livre, Han Han, y décrit le parcours scolaire de Lin Yuxiang de la primaire au lycée, les trois portes matérialisant les trois dernières années de ce cursus. Ce roman est l'occasion de livrer, avec beaucoup d'ironie sa vision d'une Chine écartelée entre la tradition, la résistance et l'adoption de valeurs occidentales et le communisme. Écrit à la première personne, le récit livre une vision très crue de la pression auquel sont exposés cette génération d'enfants uniques et le malaise de cette jeunesse qui ne trouve pas sa boussole.

Plusieurs éléments problématiques liés à l'éducation qu'il soulève, ressortent également des entretiens de terrain : les inégalités liées à l'accès aux « bonnes universités », la tension entre la compétition et la nécessité de ne pas se démarquer outre mesure pour rester dans le corps social, le décalage entre le lycée et l'université, le problème de l'orientation qui, plus généralement est un problème de manque d'ouverture de l'éducation scolaire sur les réalités de la vie.

Globalement, les problèmes soulevés par les participants à l'enquête renvoient à l'implémentation d'un concept social poussé par l'État au moment de la mise en place de la politique de l'enfant unique : le *suzhi* - 组织 dont parle l'un des participants, c'est lui qui attire mon attention sur ce concept qui m'étais inconnu :

Zimo: we want to change, it's really difficult but we don't know how to change. Because we are small person. Yes, China is a big country and we only have one party. But my mom, she is teacher, she is really angry about this... you know we called this "Suzhi". It's a system...

Marie: A teaching system?

Zimo: No, no, no, she is a teacher but she is angry about this system. "Suzhi" (组织) means the government, the country, the people is like this (he closes his hands together). She doesn't like this, she is always talking about this. She says, China is going to change, but how to change? and where should China go? She doesn't know. So, if China change, lots of Chinese people want to write a book about, about our life, our balinghou life...

Zimo : nous voulons changer, c'est très difficile mais nous ne savons pas comment changer. Parce que nous sommes petits. Oui, la Chine est un grand pays et nous n'avons qu'un seul parti. Mais ma mère, qui est enseignante, est très en colère contre ce... vous savez, nous appelons cela "Suzhi". C'est un système...

Marie : Un système d'enseignement ?

Zimo : Non, non, non, elle est enseignante mais elle est en colère contre ce système. "Suzhi" (组织) signifie que le gouvernement, le pays, les gens sont comme ça (il joint ses mains ensemble). Elle n'aime pas ça, elle parle toujours de ça. Elle dit que la Chine va changer, mais comment changer ? et où la Chine devrait-elle aller ? Elle ne le sait pas. Alors, si la Chine change, beaucoup de Chinois veulent écrire un livre sur notre vie, notre vie de balinghou...

Si la définition qu'il donne du *suzhi* est floue, il est intéressant de savoir que c'est sa mère, enseignante qui lui parle souvent de ce terme car ce concept social se matérialise particulièrement au cours de la scolarisation. Promu par les politiques gouvernementales, il signifie textuellement « la qualité » est apparu afin de transformer et d'améliorer la qualité de la société chinoise par le biais de l'éducation afin de faire émerger des individus modernes, capables de travailler dans les secteurs de l'économie tertiaire, bien loin des classes ouvrières et paysannes sur lesquelles est pourtant fondé le système politique (Anagnost 2004). Le *suzhi* est devenu un élément de langage emblématique des classes moyennes urbaines matérialisant un double mouvement d'investissement massif dans l'éducation de l'enfant unique et la volonté de distinction des migrants et ruraux (*Ibid.*). Les analyses d'Anagnost (*Ibid.*) et Bakken (Bakken 2000) sur le *suzhi* convergent pour dire que ce concept social est le parangon de ce que Foucault appelle le biopouvoir à savoir : « l'ensemble des mécanismes par lesquelles ce qui, dans l'espèce humaine, constitue ses traits biologiques fondamentaux va pouvoir entrer à l'intérieur d'une politique, d'une stratégie politique, d'une stratégie générale de pouvoir » (Foucault 2004, p. 3). Le contrôle des naissances est un exemple de biopolitique, le *suzhi*, un exemple de biopouvoir dans la mesure où il cherche à discipliner et améliorer les capacités d'une population toute entière à l'aune, non pas d'une moyenne (qui tirerait toute la population vers le haut) mais d'un idéal de perfection qui favorise la hiérarchie et la compétition (Bakken 2000). Son exécution est notamment assurée par le biais de la scolarisation à tous les niveaux et à une mise en compétition des élèves dès le plus jeune âge. A la suite du témoignage de Zimo sur le *suzhi* et de la documentation scientifique sur le sujet, il a été possible de relire les témoignages des participants et d'analyser certains problèmes liés à l'éducation. Ils permettent de comprendre une forme de malaise qui se traduit à l'université puis dans la vie professionnelle et qui peut déboucher sur un voyage envisagé comme une quête de sens de la vie.

a. *Une éducation compétitive, théorique et déconnectée de la réalité*

L'un des constats que j'effectue au chapitre 3 est qu'avant l'université, ils sont peu nombreux à avoir des récits de voyage à relater, car leur temps est consacré à l'étude et à la préparation du *Gaokao*.

Ya souligne que l'éducation primaire et secondaire n'amène pas à l'épanouissement personnel. Dans le témoignage qu'elle livre, déjà cité en partie au chapitre 3, elle dit qu'à la sortie du lycée elle n'a pas de rêve, elle a dans l'idée d'aller dans une bonne université, de trouver un bon travail et que ça lui donnera une bonne vie. Lorsqu'elle atteint finalement cet objectif, elle découvre que cela n'a pas vraiment de sens parce qu'on veut toujours plus que ce que l'on a et cette quête est sans fin. Elle quitte tout, voyage en Inde, se rend dans l'Ashram d'Amma et se forme à devenir accompagnatrice de pèlerinage.

Marie: Ok, growing up, what did you wanted to do? Are you the person you expected to be were just graduating from high school?

Ya: oh! Far from that! when I was just graduating from college, from high school, I got nothing, I got no dream. My dream is: I go to nice, good reputation college. This is the only dream. When I was.... after graduation, my dream was... find a decent job and uh... I can travel and live a very good life... oh... Then, after years I realize this dream and uh... before... you know you cannot get enough, people cannot get enough. when I have everything I want to be changed. So... I'm in the process now.

Marie : Ok, en grandissant, qu'est-ce que tu voulais faire ? Es-tu la personne que tu t'attendais à être lorsque tu as obtenu ton diplôme de fin d'études secondaires ?

Ya : Oh ! Loin de là ! Quand je suis sortie de l'université, du lycée, je n'avais rien, je n'avais pas de rêve. Mon rêve, c'est d'aller dans une bonne université, une université de bonne réputation. C'est mon seul rêve. Lorsque j'étais.... après avoir obtenu mon diplôme, mon rêve était... de trouver un emploi décent et euh... de voyager et de vivre une très belle vie... oh... Puis, après des années, j'ai réalisé ce rêve et euh... avant... vous savez, on n'en a jamais assez, les gens n'en ont jamais assez. J'ai eu tout et maintenant je veux changer. Donc... je suis dans ce processus maintenant.

Yingyue et Xiang témoignent qu'un des problèmes de l'éducation tel qu'il est proposé aux jeunes et qu'il est profondément déconnecté de la réalité et que jamais il n'est possible d'expérimenter autre chose que l'étude pour atteindre les objectifs fixés par le *Gaokao*. Ayant expérimenté le temps d'un semestre l'université américaine, elle constate que les jeunes américains ont d'avantage l'opportunité d'appliquer les connaissances et compétences lors de voyages, de colonies de vacances ou encore de stages et de petits boulots. Xiang parle d'un fossé entre l'expérience scolaire et l'expérience de la vie. Elle souligne en particulier que les parents ne parviennent pas à enseigner des compétences pratiques de la vie. Ce manque de compétences pratiques s'est traduit lors de son premier voyage par de nombreuses erreurs desquelles elle a fini par apprendre mais elle a l'un des discours les plus critiques vis-à-vis du système éducatif chinois.

Xiang: I think, in my point of view because we have this kind of gap between the experience in school and the experience in real society. And in America or in foreign cities, the education system you have a lot of opportunity to try your learning. You have different camps, you have different...uh... maybe some like just this kind of opportunity where you can find different jobs to learn different things in different industries and of course like travel with parents. But in China, we have to pass the exam, the Gaokao. So all we do before that is stay in the school and learn and everything except this is not right and it's not proper, even when parents want to take their children to travel, it's just for relax and they won't teach them like how to do all the things... what you said about how to learn how to travel. But it's the same in other experience. They don't really learn how to get along with people in working or something like that and...

Marie: And, so they don't teach you to talk to other people that are not from China, like interact with local people, is that what you mean?

Xiang: Not exactly, what I mean is, we focus only on study and all the other skills...

Marie: Life skills?

Xiang: exactly, life skills and work skills... like some special skills... we don't work on that until we really confront the reality so this is a problem. But you know the children, we don't want to listen to parents. So what parents want us to do is not really what we want but we are really curious about the world outside, outside of China and also curious... we can read, we can watch documentaries, we can learn this kind of knowledge from different ways now. It's better than before. So that's why a lot of young people they begin to step out and learn from the real society. Like, when I first get out, like, begin to travel, I did a lot of stupid things. I would always lose something, I lost my identity card, my round trip ticket, because I don't really know what will happen but when you have experience, you can foresee, there might be some risk and they might be some situation so you maybe and you may know what to do, like what kind of time. But you have to learn it from failure.

Xiang : Je pense que, de mon point de vue, il existe un fossé entre l'expérience acquise à l'école et l'expérience acquise dans la société réelle. En Amérique ou dans les villes étrangères, le système éducatif offre de nombreuses possibilités d'apprentissage. Vous avez les colonies, vous avez différents... euh... peut-être que certains aiment juste ce genre d'opportunité où vous pouvez trouver différents emplois pour apprendre différentes choses dans différentes industries et bien sûr voyager avec les parents. Mais en Chine, il faut passer l'examen, le Gaokao. Tout ce que nous faisons avant cela, c'est de rester à l'école et d'apprendre et tout le reste, mais ce n'est pas juste et ce n'est pas correct, même lorsque les parents veulent emmener leurs enfants en voyage, c'est juste pour se détendre et ils ne leur apprendront pas comment faire toutes les choses... ce que tu as dit à propos de la façon d'apprendre à voyager. Mais c'est la même chose dans d'autres expériences. Ils n'apprennent pas vraiment à s'entendre avec les gens au travail ou quelque chose comme ça et...

Marie : Et donc, ils ne vous apprennent pas à parler à d'autres personnes qui ne viennent pas de Chine, à interagir avec les gens du pays, c'est bien ce que tu veux dire ?

Xiang : Pas exactement, ce que je veux dire, c'est que nous nous concentrons uniquement sur les études et toutes les autres compétences...

Marie : Les compétences de la vie courante ?

Xiang : Exactement, les compétences de vie et de travail... comme certaines compétences spéciales... nous ne travaillons pas là-dessus tant que nous n'avons pas l'intention de nous confronter à la réalité, c'est donc un problème. Mais vous savez, les enfants ne veulent pas écouter les parents. Ce que les parents veulent que nous fassions n'est pas vraiment ce que nous voulons, mais nous sommes vraiment curieux du monde extérieur, en dehors de la Chine, et aussi curieux... nous pouvons lire, nous pouvons regarder des documentaires, nous pouvons apprendre ce type de connaissances de différentes manières maintenant. C'est mieux qu'avant. C'est pourquoi beaucoup de jeunes commencent à sortir et à apprendre de la société réelle. Quand j'ai commencé à voyager, j'ai fait beaucoup de choses stupides. Je perdais toujours quelque chose, ma carte d'identité, mon billet aller-retour, parce que je ne savais pas vraiment ce qui allait se passer, mais quand on a de l'expérience, on peut prévoir, il peut y avoir des risques et des situations, alors on sait peut-être ce qu'il faut faire, par exemple à quel moment. Mais il faut apprendre de l'échec.

Yingyue a fait l'école buissonnière pour se rendre dans la province voisine et voyager. Ce voyage est la découverte qu'il y a beaucoup de choses à apprendre de la route et des gens rencontrés en

voyage ce qui permet d'accumuler des expériences de vies inspirantes. Par contraste, cela fait ressortir qu'à l'école, on apprend dans les livres et que cela ne semble pas être suffisant. Min se souvient d'avoir été interdite d'un voyage scolaire de deux jours par ses parents au prétexte qu'ils ne considéraient pas que c'était une bonne expérience et qu'éducativement, ça ne lui apporterait rien. Élève boursière dans l'une des meilleures classes d'une très bonne école de Chongqing, Min est entourée d'élèves issus de famille aisées et/ou puissantes qui ont, eux, l'autorisation et les moyens de faire ce voyage scolaire. En poursuivant la discussion, elle explique que du fait de son origine sociale – ses parents sont conducteurs de taxi – cela n'est rien de moins qu'une lutte pour accéder à la meilleure formation dans les meilleures universités car cela représente déjà une forme d'élévation par rapport à son milieu. Une lutte des places, somme toute (Lussault 2009). Aussi, passer deux jours à visiter des sites touristiques représente un gâchis d'argent mais aussi de temps d'étude pour les parents.

En outre, Xiang rapporte que l'entrée à l'université est vendue comme une sorte de sésame vers une liberté qui permet de faire monter la pression sur les élèves du lycée et les rendre dociles.

Xiang: It's really hard to get in, but once you get in it's whatever. That's what teacher told us in high school. "You will be free when you reach university". But that's not true, your difficulties just begin (Laugh). So it's the wrong way. So I pass exams only learn for one month to pass exam.

Xiang : C'est très difficile d'y entrer, mais une fois qu'on y est, c'est comme on veut. C'est ce que les professeurs nous disaient au lycée. "Vous serez libres lorsque vous arriverez à l'université". Mais ce n'est pas vrai, les difficultés ne font que commencer (rire). C'est donc une mauvaise méthode. J'ai donc réussi mes examens en apprenant seulement pendant un mois pour réussir l'examen.

Xiang, qui comme on le verra a largement remis en cause son orientation universitaire trouve que cette façon de faire n'est pas la bonne. Son semestre d'étude aux Etats-Unis lui a ouvert les yeux car on attend d'un candidat à l'université qu'il ait eu de bonnes notes mais aussi diverses expériences sportives, culturelles ou humanitaires.

L'ensemble des témoignages recueillis semblent en tout cas converger vers une absence d'expériences autres que celles de l'étude avant l'université du fait de la compétition qu'impose le format de concours du *Gaokao*. Ce qui importe c'est la note, en particulier dans les matières nobles : les mathématiques et les sciences. Sauf que dans la réalité, le système du *Gaokao* construit et entretient des inégalités d'accès aux universités notamment liées à l'origine géographiques des lycéens.

b. Les inégalités de traitement entre lycéens pour l'accès aux universités.

La génération post-réforme n'est pas une catégorie homogène, particulièrement en Chine où les inégalités sociales sont abyssales et en croissance (Piketty, Yang et Zucman 2017). Les jeunes

urbains, dont sont issus tous les participants à l'enquête sauf deux, partent avec des avantages considérables sur les jeunes ruraux ou les jeunes migrants ou enfants de migrants (Bregnbæk 2016).

L'avantage des urbains se matérialise dans l'accès aux meilleures écoles et aux meilleures universités car ce sont en ville qu'elles se trouvent mais leur accès est conditionné au « bon hukou », c'est-à-dire un hukou urbain d'une province riche.

Zimo: Yes, you can live everywhere you want BUT, you can't get the hukou... you know... if you children want to go to public school, the government school, you should spend more money.

Marie: But why is that? Where does it come from?

Zimo: It comes from different place, if you live in Shanghai you should spend more money... but the Shanghai hukou, if your spouse is from Shanghai, then you spend less money. This is China, this is China...

Marie: Is it going to stay, the hukou? Because now people move, all the time. You get a job there, you get another job in another city... you move all the time

Zimo: Yes, yes... yes, people move but you can't get the local hukou, you only have your own hukou...

Marie: You can't change it?

Zimo: You can't... yes, you can change it but it's really really difficult.

Marie: But it's not fair for the people who were...

Zimo: Yes... not fair. It's not fair, I think it's not fair. You know... when you want to go to university, like Ningbo university... like, it may ask for five hundred or five hundred fifty points and it's ok... but for me, I'm from another province, I need six... six hundred points because they ask for the Zhejiang hukou and I don't have it. It's not fair.

Zimo: Oui, vous pouvez vivre partout où vous voulez MAIS, vous ne pouvez pas obtenir le hukou... vous savez... si vos enfants veulent aller à l'école publique, l'école gouvernementale, vous devez dépenser plus d'argent.

Marie: Mais pourquoi? D'où ça vient?

Zimo: Cela vient de différents endroits, si vous vivez à Shanghai, vous devez dépenser plus d'argent... mais le hukou de Shanghai, si votre conjoint est de Shanghai, alors vous dépensez moins d'argent. C'est la Chine, c'est la Chine...

Marie: Le hukou va-t-il rester? Parce que maintenant, les gens déménagent tout le temps. On trouve un emploi ici, puis un autre dans une autre ville... on déménage tout le temps.

Zimo: Oui, oui... oui, les gens déménagent mais on ne peut pas obtenir le hukou local, on n'a que son propre hukou...

Marie: On ne peut pas le changer?

Zimo: On ne peut pas... si, on peut le changer mais c'est vraiment très difficile.

Marie: Mais ce n'est pas juste pour les gens qui étaient...

Zimo: Oui... ce n'est pas juste. Ce n'est pas juste, je pense que ce n'est pas juste. Tu sais... quand tu veux aller à l'université, par exemple à l'université de Ningbo... elle peut demander cinq cents ou cinq cent cinquante points et c'est bon, tu entres... mais pour moi, je viens d'une autre province, j'ai besoin de six... six cents points parce qu'elle demande le hukou du Zhejiang et que je ne l'ai pas. Ce n'est pas juste.

Zimo explique ici que ne pas avoir le bon hukou signifie pour une famille avoir à payer plus cher pour avoir accès aux services sociaux d'une province dont fait partie l'éducation primaire et secondaire. En outre, il souligne dans ce passage que même dans le cas de la possession d'un bon hukou, pour accéder aux meilleures universités du pays, les candidats constatent des inégalités de traitement. Min a pu accéder à l'université de Tsinghua à Beijing, soit une des trois meilleures universités du pays, en travaillant trois fois plus dur que les étudiants disposant d'un hukou de Beijing. En effet, ces universités réservent automatiquement une partie des sièges aux élèves de

Beijing même si leur résultat sont inférieurs à ceux d'élèves issus de lycées hors de la municipalité. Cette inégalité de traitement témoigne d'une hiérarchie territoriale entre les espaces urbains et les espaces ruraux mais aussi entre les espaces urbains eux-mêmes car le *hukou* de Min à Chongqing n'est pas un mauvais *hukou*, mais il n'est pas aussi bien que celui de Beijing puisqu'elle doit travailler plus dur qu'un lycéen de Beijing. « Les lieux de naissance et de résidence déterminent le destin. L'importance dorénavant accordée à l'éducation a donné aux urbains, qui en contrôlent l'accès, un avantage indubitable. Le statut urbain donne aussi à celui qui en jouit un prestige et, par voie de conséquence, une assurance certaine. Appartenir au monde de la ville fournit aussi un réseau social efficace. » (Rocca 2010, p. 52).

c. L'université, un temps où se plantent les graines de la trans-formation

Nous avons vu au chapitre 3 que l'ensemble des participants à l'enquête a eu la possibilité de poursuivre ses études après le *Gaokao*, ce qui témoigne de leur appartenance à la classe moyenne chinoise. Nous avons aussi vu que les années universitaires permettent aux participants d'avoir, souvent pour la première fois du temps libre avec l'esprit libre et que c'est à ce moment-là que s'effectuent souvent les premières mobilités oisives en Chine, parfois ailleurs. A travers les entretiens, on peut lire chez certains que c'est à l'université que commencent les premières remises en question d'une trajectoire tracée par les parents et que commence à s'opérer des choix qui les conduiront à questionner leur socialisation primaire.

Jiahui explique ici que sa mère l'a orientée vers des études comptables car ça lui permettra de réussir.

Marie: What did you parents wanted you to do?

Jiahui: They want me to have a job in a bigger company or in the government and when we are in high school, when we choose which university you want to study, my mother hoped that I will take the same job as her, but I don't like it. She wanted me to go in accounting.

Marie: accounting... yes, that 's hard.

Jiahui: And, you know, and uh... they just want me to do just as what everybody does, follow all the steps, just one by one, to build success and a life, just like this. But I don't know, I don't like it.

Marie : Qu'est-ce que tes parents voulaient que tu fasses ?

Jiahui : Ils voulaient que je travaille dans une grande entreprise ou au gouvernement. Lorsque nous sommes au lycée, au moment où l'on choisit l'université et ce que nous voulons étudier, ma mère espérait que je prenne la même voie qu'elle, mais je n'aimais pas cela. Elle voulait que je fasse de la comptabilité.

Marie : La comptabilité... oui, c'est difficile.

Jiahui : Et, vous savez, et euh... ils veulent juste que je fasse comme tout le monde, que je suive toutes les étapes, une par une, pour réussir et avoir une vie, comme ça. Mais je ne sais pas, je n'aime pas ça.

Pour sa mère, c'est le bon choix, ça lui garantira un travail dans une grosse firme ou au gouvernement, c'est synonyme de stabilité, elle poursuit la voie engagée par ses parents. Elle se rend compte assez vite qu'elle n'aime pas ça mais ne va pas changer pour autant. Elle travaille d'arrache-pied jusqu'à 30 ans, l'âge de sa première longue mobilité de voyage.

Tout comme Jiahui, Xiang a été poussée par ses parents à faire des mathématiques en vue d'entrer dans la finance. Elle déplore le manque de confrontation à l'altérité avant l'université parce que cela lui aurait permis de découvrir qu'il existe d'autres voies possibles que celles présentées par ses parents. En cela, elle revient aussi au problème d'une éducation qui n'intègre pas assez des expériences autres que celles du bachotage pour le concours final. Si elle excelle dans ce domaine et apprécie de faire des maths pour les maths, elle n'apprécie pas l'application des mathématiques aux modèles financiers. C'est là qu'elle commence à remettre en question la voie dans laquelle elle a été orientée justement parce que l'université lui laisse le temps de le faire.

Xiang: And uh... actually why I selected mathematics is because my parents they learnt economy because I don't have a lot of knowledge about other fields before. Like I don't have opportunities to know. Like I only know the people around me, what they do is what I know, this kind of industry and how they work, so I really wanted to learn... or actually attend the financial industry like before I attend university so that's why I choose mathematics. And also, I like it too. Because my high school teacher, math teacher was a really good guy, a really good guy. And uh... so... but... after I began to learn it, I found out that I don't really like finance. Because I study the models and they are really complex, and I don't understand the meaning. So, I began to think what I really want.

Xiang: Et euh... en fait, si j'ai choisi les mathématiques, c'est parce que mes parents ont appris l'économie, parce que je n'avais pas beaucoup de connaissances dans d'autres domaines auparavant. Je n'ai pas eu l'occasion d'en savoir plus. Je ne connais que ce que font les gens autour de moi, ce qu'ils font, c'est ce que je sais, ce genre d'industrie et comment ils travaillent, alors je voulais vraiment apprendre... ou en fait je n'ai fréquenté que le secteur de la finance avant d'aller à l'université, c'est pourquoi j'ai choisi les mathématiques. C'est pourquoi j'ai choisi les mathématiques. Parce que mon professeur de mathématiques au lycée était vraiment un bon gars, un très bon gars. Et euh... donc... mais... après avoir commencé à apprendre les mathématiques. J'ai découvert que je n'aimais pas vraiment la finance. Parce que j'étudie les modèles et qu'ils sont vraiment complexes, et que je n'en comprends pas le sens. J'ai donc commencé à réfléchir à ce que je voulais vraiment.

Cette remise en question la conduit à choisir une deuxième matière principale à savoir la communication et la publicité, matière dans laquelle elle se révèle parce qu'elle est en mesure d'exprimer sa créativité. Cette nouvelle matière et différentes expériences d'animatrices dans des colonies de vacances la poussent à demander une année de césure (voir chapitre 3) qui la conduit à s'engager dans des colonies de vacances pour enfants socialement défavorisés puis à fréquenter la scène *arty* de Beijing. Elle retourne à l'université en troisième année et postule avec succès pour un semestre à Berkeley où elle choisit d'étudier dans le programme de santé public pour femmes en anthropologie car il y a trop d'étudiants chinois dans le programme de mathématiques. A son retour, elle abandonne sans préavis l'université : elle ne voit pas d'avenir dans ce qu'elle fait et dans les diplômes qu'elle cherche à obtenir. Elle en ressent une anxiété profonde, une inquiétude, qui rendent ce retour impossible à opérer.

Évidemment, d'autres stratégies existent pour construire une carrière différente de la trajectoire projeté par les parents. Bai par exemple explique qu'elle a choisi l'université la plus loin possible de son domicile. Originnaire de Mongolie Intérieure, elle est à l'université de Hainan, non pour la qualité

des enseignements mais pour être le plus loin possible de chez elle et découvrir une province où la météo est clémente. Elle a ensuite fait un master au Japon puis y est restée pour son premier travail.

Marie: How... how did you choose to go to university in Hainan?

Bai: I just... you know... Chinese system is very bullshit... and uh... I was a good student when I was young but when I was sixteen, I found more myself I didn't like education system. I more studied by myself and somehow my mathematics is very bullshit and my other is very high and I got a chance to get financed to go to university, we can choose for all over China but I want to stay away from my home and Hainan is a good weather so... I didn't think it too much so I choose the furthest away.

Marie : Comment... comment as-tu choisi d'aller à l'université de Hainan ?

Bai : C'est juste que... tu sais... Le système chinois est très con... et euh... j'étais une bonne élève quand j'étais jeune mais quand j'ai eu seize ans, je me suis rendu compte que je n'aimais pas le système éducatif. J'ai davantage étudié par moi-même et j'ai réussi à obtenir de bons résultats en mathématiques et à obtenir un très bon niveau d'anglais. J'ai eu la chance d'obtenir un financement pour aller à l'université, que l'on peut choisir dans toute la Chine, mais je voulais rester loin de chez moi et Hainan a un climat agréable, alors... Je n'ai pas trop réfléchi et j'ai choisi le plus éloigné.

De même pour Cheng qui a explicitement choisi d'aller dans une université à l'étranger en Malaisie, moins pour la qualité de l'enseignement que pour sortir de l'emprise de ses parents.

Marie: Why... why did you go there?

Cheng: I learnt English in China so it's an opportunity for me to go out for university.

Marie: That's something you wanted to do?

Cheng: I just don't want to stay of China, I want to get out from China because I get out of my parent's hand.

Marie : Pourquoi... pourquoi es-tu allé là-bas [en Malaisie] ?

Cheng : J'ai appris l'anglais en Chine, c'est donc l'occasion pour moi d'aller à l'université à l'étranger.

Marie : C'est quelque chose que tu voulais faire ?

Cheng : Je ne voulais pas rester en Chine, je voulais partir de la Chine parce que je ne voulais plus être sous la coupe de mes parents.

Enfin, pour d'autres, l'université n'est finalement pas un moment de rébellion par rapport aux parents, ni par rapport à la filière choisie. Ce n'est que plus tard, au moment de l'entrée dans la vie professionnelle que les participants commencent à se questionner sur les choix de carrière qui les ont menés à l'endroit où ils sont.

Outre la nécessité d'obtenir un bon score au *Gaokao* pour s'assurer une place dans une bonne filière d'une bonne université, la course vers un bon placement professionnel continue au-delà de l'université.

D. LES CONSEQUENCES EXISTENTIELLES D'UNE EDUCATION FERMEE : DES CARRIERES PROFESSIONNELLES DECEVANTES QUI CONDUISENT A LA DEMISSION

Déjà partiellement discuté au chapitre 3, cette période d'entrée dans la vie active est vécue comme un moment où ils se sentent très aliénés. Ils n'ont plus d'obligations scolaires et sont supposés prendre leur autonomie par rapport à leur famille. La belle vie qu'on leur a promis avec un bon travail et un confort matériel leur permettant d'être libre et de voyager peine en fait à se réaliser et la déception est grande pour certains des participants. Les témoignages de Hua, Jiahui et Fang sont à ce titre très révélateurs de la déception qu'elles expérimentent lors de leur entrée dans le marché

du travail. Hua a travaillé trois ans comme assistante manager dans une clinique cosmétique qu'elle a fini par quitter par manque d'épanouissement personnel.

Marie: And that was a good job?

Hua: Not bad, but I didn't like it, I didn't like my boss, and uh... I don't like that job. I worked there for 3 years and I felt I didn't have space to grow, to learn more...

Marie : Et c'était un bon travail ?

Hua: Pas mal, mais je ne l'aimais pas, je n'aimais pas mon patron, et euh... je n'aime pas ce travail. J'y ai travaillé pendant trois ans et j'ai eu l'impression de ne pas avoir d'espace pour grandir, pour apprendre davantage...

Jiahui a travaillé pendant 9 ans dans le commerce international à Ningbo, après des études décevantes. Elle travaille soir et week-end dans son entreprise pour des clients étrangers. Elle raconte comment lors d'un contrat difficile avec des Australiens, elle se dit chaque jour qu'elle doit changer de vie parce qu'elle ne veut pas d'une vie attachée sans cesse au travail. Elle finit par démissionner et commence à voyager, en Chine, puis à l'étranger à 30 ans. De même, Fang est partie en Australie grâce à un visa vacances-travail non pas pour le voyage mais pour quitter son travail.

Marie: When did you start thinking about changing your life for something rather different?

Fang: I think it was when I decided to go to Australia. But the reason I went is not because I wanted to start to travel but because I wanted to quit my job.

Marie : Quand as-tu commencé à envisager de changer de vie pour quelque chose d'assez différent ?

Fang : Je crois que c'est quand j'ai décidé d'aller en Australie. Mais la raison pour laquelle j'y suis allée n'est pas parce que je voulais commencer à voyager, mais parce que je voulais quitter mon travail.

Ce que l'on peut constater à travers ces trois témoignages, qui sont assez représentatifs dans la cohorte de participants à l'enquête, c'est que le voyage relève souvent d'un choix par la négative ; 13 participants à l'enquête ont effectivement démissionné de leur travail avant le voyage. Cette démission est d'abord motivée par le fait de vouloir quitter son travail. C'est ce que François Jullien appelle une « neg-action » (Jullien 2017) pour qualifier comment le négatif est souvent au départ d'une action ou d'un processus qui permet à l'individu de se désolidariser avec soi-même et s'ouvrir vers autre chose.

Zimo évoque la trop grande prévisibilité de la vie pour justifier son abandon de ce que la société attend de lui. Il expose dans cet extrait une vision très pessimiste et fataliste de la vie humaine dans la société chinoise où l'individu doit étudier, travailler pour faire de l'argent et s'acheter le confort matériel avant de mourir.

Zimo: You know in China, we only have one life example: that means, you study... when you are born, you study, study, study hard and when... after you finish your student career... you work hard, work hard, work hard, make money, have a high career, make a beautiful house, then you die

Zimo : Tu sais, en Chine, nous n'avons qu'un seul exemple de vie : il faut étudier... quand tu nais, tu étudies, étudies, étudies dur et quand... après avoir terminé tes études... tu travailles dur, travailles dur, travailles dur, gagnes de l'argent, tu construis une grande carrière, tu construis une belle maison, puis tu meurs

Cet extrait traduit une forme de tragique et en tout cas une angoisse existentielle de voir disposé devant soi la trajectoire de son existence, jusqu'à sa mort sans avoir de possibilité d'y remédier. Son point de vue concorde avec celui de Xiaopong, l'auteur chinois a succès ayant écrit sur ses voyages en *backpacking* à travers le monde. Il raconte son angoisse existentielle face à ce que la vie lui réservait en sortant de l'université.

Xiaopong: In China we have, we all think that by thirty you have to build your career, very well, when you are 40 are so you have no trouble in your life, in your family when I was in 30, I have nothing so even I travel but I cannot see the future and I don't know where the road will go so I feel not good inside I have no idea about my future at the time

Xiaopong : En Chine, nous pensons tous qu'à trente ans, il faut construire sa carrière, très bien, quand tu as 40 ans, tu n'as plus aucun problème dans ta vie, dans ta famille, quand j'avais 30 ans, je n'avais rien, alors je voyageais, mais je ne pouvais pas voir l'avenir et je ne savais pas où la route allait, alors je ne me sentais pas bien à l'intérieur, je n'avais aucune idée de mon avenir à ce moment-là.

Cette angoisse existentielle est en partie aussi générée par le fossé qui existe entre ce qui est promis, c'est-à-dire le confort d'une vie moderne conforme au « Chinese dream » (Wang 2014) et la réalité de la vie professionnelle, les bas salaires et le peu de temps libre. Gordon Chang un journaliste spécialisée dans l'économie chinois rapporte l'immense problème de l'emploi des jeunes en Chine du fait de la difficulté de l'économie chinoise à se tertiariser et donc du manque de débouchés dans le secteur tertiaire pour les jeunes diplômés de l'université. : « In the last decade, therefore, many of the highly educated became part of the “ant tribe”, young, hard-working, and subsistence-living urban dwellers trapped at the margins of society⁹⁹ » (Chang 2013 p. 2). En effet, la privatisation de l'enseignement supérieur suite à la crise financière de 1997 a eu pour conséquences de multiplier par cinq le nombre d'étudiants à l'université, de 1 million à 5,5 millions. Cette multiplication a engendré, pour de nombreux jeunes diplômés la fin de l'illusion que l'éducation serait leur marche-pied vers la mobilité sociale (Bregnbæk 2016). Le diplôme d'étude supérieures ne garantit effectivement plus automatiquement un emploi, et encore moins des hauts salaires, pourtant indispensables pour pouvoir vivre décentement dans les grands centres urbains (Kan 2013).

Ainsi, le prix de l'immobilier est rédhibitoire pour un certain nombre de participants ce qui les empêche de quitter le foyer familial, parfois jusque tard dans la vie. Ainsi, Jiahui (38 ans), Xiu (35 ans), Cheng (24 ans), Fang (28 ans) ont toujours leur résidence principale chez leurs parents, Xiu et Jiahui qui ont fait leurs études et construit leur carrière dans leur ville de résidence n'ont jamais vécu ailleurs. Xiu qui vit dans l'appartement de ses parents à Shanghai doit constamment les tenir informés lorsqu'elle part en voyage en dissimulant parfois ce qu'elle fait réellement parce qu'elle sait qu'ils ne pourraient comprendre ou l'accepter.

⁹⁹ Au cours de la dernière décennie, de nombreux diplômés de l'enseignement supérieur ont donc rejoint la "tribu des fourmis", des citadins jeunes, travailleurs et vivant de l'économie de subsistance, piégés en marge de la société

Zimo: uh... because, you know, the balinghou, they are... it's really difficult [...] Yes... and a lot of things... everything, the prices are going up, the...

Marie: Salary, also growing up?

Zimo: No... the salary is low... And that uh... if you want to buy a house... not a house an apartment, it's really difficult. One square meter in Shanghai... you know how much?

Marie: No

Zimo: Like... one square meter in Shanghai maybe, one hundred thousand Chinese money, only one square meter...

Marie: God! Like Paris!

Zimo: Paris, I think the Chinese people think that it's more expensive than Paris

Marie: Yes, because the salary is not the same...

Zimo: yes.

Marie: How do you make... how do you...

Zimo: No! Most people they can't buy

Zimo : Euh... parce que, tu sais, les Balinghou, ils sont... c'est vraiment difficile. [...] Oui... et beaucoup de choses... tout, les prix augmentent, les...

Marie : Les salaires, ils augmentent aussi ?

Zimo : Non : Non... le salaire est bas... Et ça euh... si tu veux acheter une maison... pas une maison, un appartement, c'est vraiment difficile. Un mètre carré à Shanghai... tu sais combien c'est ?

Marie : Non

Zimo : Un mètre carré à Shanghai ça coûte genre cent mille yuan [autour de 13000€], seulement un mètre carré...

Marie : Mon Dieu ! Comme Paris !

Zimo : Paris, je crois que les Chinois pensent que c'est plus cher que Paris

Marie : Oui, parce que le salaire n'est pas le même...

Zimo : Oui.

Marie : Comment tu fais... comment tu fais...

Zimo : Non ! La plupart des gens ne peuvent pas acheter

Les tentatives de l'État de réguler le marché de l'immobilier dans les grands centres urbains ne fonctionnent pas bien. Les importantes spéculations immobilières excluent de la location ou de l'achat les migrants et les jeunes (Li et Shin 2013). Jusque dans les années 1990, les employés dans les villes recevaient un logement pourvu par l'employeur ou par la municipalité, mais les réformes économiques ont désossé complètement les politiques publiques du logement en Chine. Le problème du logement, constatent Li et Shin (2013) a inversé le sens du soutien traditionnel des enfants vers les parents (la piété filiale) : c'est désormais la jeunesse urbaine qui a davantage besoin du soutien de ses parents notamment pour se loger, créant ainsi une relation de dépendance des enfants à l'égard des parents et dans certains cas, un contrôle des parents sur la vie de leur enfant. Si la piété filiale est fréquemment invoquée pour expliquer la cohabitation, Logan et Bian montrent que celle-ci résulte davantage de choix stratégiques (économiques et financiers) que du modèle culturel du « tous sous le même toit » (Logan et Bian 1999). Ainsi, Mei, malgré son travail à Guangzhou a été aidée financièrement par ses parents pour pouvoir se loger, cette aide a été suspendue à la promesse, en forme de chantage, de finir par rentrer au Jiangsu pour vivre avec eux, ce qu'elle ne désirait pas. L'émancipation financière de Mei est passée par la démission de son travail et sa relocalisation temporaire au Yunnan où le coût de la vie et des logements est bien moins cher.

Une partie de la génération chinoise post-réforme éduquée parvient donc difficilement à tirer son épingle du jeu dans le travail et dans les grands centres urbains. Ne trouvant pas leur place, opter pour une vie plus simple et frugale en refusant le système consumériste sur lequel l'économie chinoise repose constitue parfois la solution à laquelle souscrivent les participants à l'enquête. Le *South China Morning Post* rapportait qu'un certain nombre de jeunes adultes revendiquait un droit à la paresse face à l'impossibilité de « briser le plafond de verre » des déterminismes géographiques et sociaux dans une société de plus en plus inégalitaire (Zhou 2021). Ce mouvement de la paresse rejoint d'une certaine manière celui de la lenteur. Ralentir est une manière nouvelle de faire face à aux impératifs du capitalisme mondial qui véhiculent des valeurs de succès, productivité et consommation via des injonctions à la mobilité, au travail acharné et à la compression du temps (Fullagar, Markwell et Wilson 2012). Ce mouvement va aussi dans le sens de tout quitter pour voyager dans des endroits où le différentiel économique leur permet de vivre un long moment sur les économies qu'ils ont pu accumulées dans les emplois qu'ils ont occupés. Ils traînent ainsi leur sac à dos et leur mal-être à Katmandou en quête d'eux-mêmes. Ces mouvements épars et non organisés de la paresse, du voyage, du *slow* qui détournent les individus des attentes de la société rejoint le conseil que leur adresse Han Han : « Mieux vaut rester sur le bord du fossé à bailler aux corneilles » :

« D'après mes observations, les autres phénomènes tels que la débauche, le libertinage, les amours d'une nuit, les relations « pas convenables », le désœuvrement, la drogue, la vie qui n'a pas de sens, la dépression, etc., ont commencé véritablement chez les gens nés dans les années 1970. Mais je ne trouve pas que ce soit une mauvaise chose. Avoir des convictions naturellement, c'est très bien. La question est de savoir où mènent ces convictions. Si elles nous mènent dans le fossé alors mieux vaut provisoirement rester sur le bord du fossé à bailler aux corneilles. » (Han Han 2011, p. 16)

II. UNE JEUNESSE « SUR LA ROUTE » : DE LA NORME A L'ANORMAL

Dans la première partie de ce chapitre nous avons vu comment une suite d'éléments et d'évènements arrivés au lycée, à l'université puis dans le monde du travail viennent ouvrir des brèches dans la carrière de l'individu qui finissent par engendrer une rupture dans une sorte de continuum d'une vie considérée comme conforme à la norme. Quand ces normes deviennent invivables, les individus s'y soustraient : « Le corps représente concrètement alors le seul moyen de se soustraire, de préférence secrètement, à des normes sociales trop écrasantes » (Rolle 2015). Le voyage n'est pas forcément la seule option, Xiao montre par exemple dans son travail de thèse, comment l'émergence du mouvement punk en Chine est lié à une trop grande pression parentale, éducative et sociétale pour suivre une « voie normale » vers la réussite socio-économique (Xiao 2015). Cette deuxième partie, rapporte la manière dont les voyages des participants sont reçus par leur entourage et comment ils gèrent leur relation familiale à distance. Nous verrons que ces mobilités génèrent en Chine des conflits aigus entre les parents et l'enfant au point qu'ils doivent

déployer des stratégies de communication particulières pour maintenir le lien. À travers le voyage, les individus issus de la génération post-réforme imposent une rupture à leurs parents par leur refus de l'héritage proposé qui n'est plus en accord avec la manière dont ils perçoivent le monde actuel.

« Nous ne sommes plus des héritiers. Les ruptures générationnelles ou culturelles rendent le monde plus confus, plus incertain. Chaque acteur est aujourd'hui amené à une production de sa propre identité à travers un bricolage dont la mondialisation culturelle, c'est-à-dire la transformation en signes, en esthétique, de la culture des autres, multiplie les matériaux possibles » (Le Breton 2002, p. 15-16)

Se faisant, les participants à l'enquête profitent du voyage pour construire ou reconstruire une identité en brûlant les ponts avec leur identité passée. La mobilité et le mouvement deviennent constitutifs d'une création identitaire qui n'est pas sans lien avec l'héritage de la *Beat Generation* américaine de laquelle certains participants se réclament au demeurant. De ce fait, l'identité construite n'est pas seulement individuelle mais aussi collective. Elle fait en outre émerger un regard critique à l'encontre de la modernité chinoise par le biais du modèle de réussite socio-économique mais aussi de nouvelles considérations sur la place de la Chine dans le monde.

1. L'ATTITUDE AMBIVALENTE DE LA SOCIÉTÉ CHINOISE À LA MOBILITÉ

Pal Nyiri a démontré à de multiples reprises l'attitude ambivalente de l'État chinois vis-à-vis des mobilités internes et internationales de sa population (Nyiri 2010a). Cette attitude se matérialise notamment par l'existence du *hukou* et d'un contrôle administratif strict dans la délivrance des passeports aux citoyens (Taunay 2022). À quelques exceptions près, les parents des participants à l'enquête sont quasiment systématiquement contre ces mobilités-là pour lesquelles ils manifestent une incompréhension totale.

Ce voyage vient mettre en tension une vision d'une culture chinoise traditionnelle et conservatrice incarnée par les parents et un besoin individuel de construire sa carrière biographique, même si celle-ci est émaillée d'erreurs, de choix et de réorientation. Il permet d'objectiver les raisons du départ qui ne sont pas simplement le désir de découvrir le monde mais dont l'enjeu est bien de réussir à tracer son chemin.

A. PARTIR C'EST OUVRIR UN CONFLIT : DES RELATIONS FAMILIALES ET SOCIALES EN TENSION

L'une des surprises qu'a réservée le terrain, dévoilée dès le premier entretien que j'ai mené avec Mei à Pokhara sont les conflits qu'ouvraient ces voyages entre les individus et leurs parents. Le témoignage de Mei a été corroboré par la suite par une écrasante majorité des participants à quelques exceptions près. Cette problématique est connue des chercheurs qui travaillent sur les mobilités : « The 'multiply-located senses of self amongst those who inhabit transnational social fields' (Conradson and Mc Kay 2007 : 168) can often lead to dilemmas in maintaining

commitments to friends, family and community¹⁰⁰. » (Cohen, Duncan et Thulemark 2013, p. 6-7). Et effectivement, à partir du moment où le départ est acté et que la date de retour est incertaine, les tensions entre les voyageurs et leur parent surgissent.

Yuxi par exemple synthétise bien la perception que les parents des participants ont du voyage :

Marie: Your parents they didn't want to travel or... they didn't like traveling?

Yuxi: I... I don't know for them because when I travel outside she always asks me, now where are you? So, I say, Nepal, and she says "What are you doing in Nepal? Why you go there? Where is Nepal?". Even in China when I go to Tibet or when I go to Xinjiang. She says: "Why do you go to Xinjiang? Why?". And I say... I don't know... ok... she also... didn't travel a lot. I think she even has never traveled...

Marie : Tes parents ne voulaient pas voyager ou... ils n'aimaient pas voyager ?

Yuxi : I... Je ne sais pas pour eux parce que quand je voyage à l'extérieur, elle me demande toujours : "Maintenant, où es-tu ? Alors, je dis, au Népal, et elle me dit "Qu'est-ce que tu fais au Népal ? Pourquoi y vas-tu ? Où est le Népal ? Même en Chine, lorsque je vais au Tibet ou au Xinjiang. Elle me dit : "Pourquoi vas-tu au Xinjiang ? Pourquoi ? Et je réponds... Je ne sais pas... ok... elle aussi... n'a pas beaucoup voyagé. Je pense même qu'elle n'a jamais voyagé..."

Yuxi souligne d'ailleurs que le problème ne réside pas dans la destination choisie, c'est le fait même de voyager qui n'est pas compris. Les conflits résultant de cette incompréhension nécessitent de déployer des tactiques de communications à distance particulières avec la famille et les amis. On ne dit pas la même chose à la première et aux seconds. À la famille, il s'agit de ne pas tout dire, voire même de ne rien dire du tout. Aux amis en revanche, pour qui la mobilité est valorisée, là on peut tout montrer. Pour Min, il semble évident que c'est le *xiao* qui est au cœur du conflit du fait de la norme de proximité spatiale entre parents et enfants. Le voyage visibilise une « expérience de l'absence » (De Gourcy 2018) qu'il faut justifier afin de la rendre possible. Au-delà des tensions, ce sont des incompréhensions qui semblent laisser un goût amer aux participants :

Marie: Your parents, what do they think about all of your travel?

Zhiruo: My mother cannot understand, they... she always thinks why I don't stay at home, where it's very comfortable, you can eat anything you want to eat, very comfortable life, yeah. She can't understand. Now maybe, when I... if I want to ask money from her when I was still a student, maybe it's difficult, now it's my money so... Now she just let me go but she can't understand

Marie : Tes parents, que pensent-ils de tous tes voyages ?

Zhiruo : Ma mère ne peut pas comprendre, ils... elle pense toujours pourquoi je ne reste pas à la maison, où c'est très confortable, on peut manger tout ce qu'on veut, une vie très confortable, ouais. Elle ne peut pas comprendre. Maintenant, peut-être, quand je... si je veux lui demander de l'argent quand j'étais encore étudiante, c'est peut-être difficile, mais maintenant c'est mon argent, alors... Maintenant, elle me laisse partir, mais elle ne peut pas comprendre.

En n'obtenant pas ce soutien, un fossé se creuse dans les familles du fait de l'absence de communication. Il a déjà été montré que la mise en récit du voyage par les *backpackers* à ses pairs et

¹⁰⁰ Les "sens du soi multi-localisés parmi ceux qui habitent des champs sociaux transnationaux" (Conradson et Mc Kay 2007 : 168) peuvent souvent conduire à des dilemmes dans le maintien des engagements envers les amis, la famille et la communauté.

à ses relations sociales est un habitus fondamental de ce groupe d'autant que cette mise en récit pour soi et pour les autres est essentiel dans la construction d'une nouvelle identité et le placement du *backpacker* au sein de la communauté des *backpackers* (Courant 2013; Noy 2004; Noy 2006; O'Reilly 2005; Tomazos 2016; Wylie 2005). L'incapacité à un construire un récit que les parents puissent comprendre et accepter aboutit à des crispations ou même des ruptures. Limei n'est pas retournée en Chine pendant six ans parce que ses parents n'approuvaient pas le fait qu'elle passe son temps à voyager. Cela peut aussi se traduire par l'émergence d'un regard réflexif sur la place occupée dans l'ensemble familial. Mochou rapporte qu'après plusieurs années de voyage, elle a commencé à entrevoir une brèche s'ouvrir entre sa mère et elle :

Marie: That's what you learn on this trip?

Mochou: Yes, because, my mom, my family always tell me that I have to follow the society, I have to do this I have, I have to behave the same like others and my Spanish boyfriend told me I was kind of brainwash, what my mother taught me before. I didn't realise that what was brainwashing. And then after this, many years after that I realise, everytime when I go home I feel this very funny, this very strange energy between my mom and, she is always scared and worried and kind of close-minded and I realised that what we done during this trip really encourage me like... you have to be... to do... you have this kind of incentive to do different... you don't have to follow what your parents teach you before. Like this.

Marie : C'est ce que tu as appris au cours de ce voyage ?

Mochou : Oui, parce que ma mère, ma famille m'a toujours dit que je devais suivre la société, que je devais faire ceci ou cela, que je devais me comporter comme les autres et mon petit ami espagnol m'a dit que j'avais subi une sorte de lavage de cerveau, ce que ma mère m'avait appris avant. Je n'avais pas réalisé qu'il s'agissait d'un lavage de cerveau. Et puis après ça, plusieurs années après, j'ai réalisé, chaque fois que je rentre à la maison, je ressens cette drôle d'énergie, cette énergie très étrange entre ma mère et, elle est toujours effrayée et inquiète et un peu fermée d'esprit et j'ai réalisé que ce que nous avons fait pendant ce voyage m'a vraiment encouragé comme... vous devez être... pour faire... vous avez cette sorte de motivation pour faire différent... vous n'avez pas à suivre ce que vos parents vous ont appris avant. Comme ça indépendante

Ainsi la thématique du contrôle parental sur les *backpackers* versus la conquête de l'indépendance par le voyage est un thème récurrent des entretiens. Un autre participant de 29 ans qui n'a pas dit à sa mère qu'il est au Népal actuellement tient ce discours :

Marie: What if she finds out that you are in Nepal?

Yuxuan: If she learns I'm in Nepal... uh... I must go home.

Marie: You are twenty-nine years old right?

Yuxuan: Yes, but in my mother's eyes, I'm just a baby

Marie : Et si elle découvre que tu es au Népal ?

Yuxuan : Si elle apprend que je suis au Népal... euh... je dois rentrer chez moi.

Marie : Tu as vingt-neuf ans, n'est-ce pas ?

Yuxuan : Oui, mais aux yeux de ma mère, je ne suis qu'un bébé

Mei a beaucoup menti à ses parents avant le voyage du fait qu'ils n'acceptaient pas son mode de vie et surtout les lieux où elle avait choisi de s'installer. Malgré son indépendance financière, lorsqu'elle déménage à Dali après un épuisement professionnel et une fatigue générale de la vie dans une grande ville, elle le cache à ses parents pendant six mois pour éviter la surenchère dans le conflit.

Certains participants témoignent cependant de relations apaisées avec leurs parents après des tensions importantes, c'est le cas désormais de Mei, de Min ou de Limei. La mère de Fen par exemple, soutient sa fille dans ses projets de mobilité, probablement parce qu'elle-même a dû subir l'ire de sa famille au moment de son divorce. Fen me raconte qu'elle est même venue la voir lors d'une compétition de parapente à Linzhou au Henan

Fen: I called her to come at the site to watch what I am doing. It's a way to let her know a little bit about my life. It's good.

Marie: It's good.

Fen: You know Chinese parents, they don't say... "Oh... I'm so proud of you" or "I love you" but I can tell from her appearance that... she was happy.

Marie: That's so good

Fen: But she also said that I should stay safe.

Fen : Je l'ai invitée à venir sur le site pour voir ce que je fais. C'était une façon de lui faire connaître un peu ma vie. C'est une bonne chose.

Marie : C'est bien.

Fen : Tu sais, les parents chinois ne disent pas... "Oh... je suis si fier de toi" ou "je t'aime", mais je pouvais dire d'après son apparence que... elle était heureuse.

Marie : C'est très bien

Fen : Mais elle m'a aussi rappelée de faire attention à moi.

Ces tensions se jouent principalement à distance puisqu'ils sont loin de leur foyer familial, aussi il faut déployer des stratégies pour communiquer avec la famille.

B. DES INDIVIDUS HYPERMODERNES ? LES STRATEGIES DE COMMUNICATION DES BACKPACKERS CHINOIS EN MOBILITE

Le *backpacking* est une pratique mobilitaire héritière des voyages hippies des années 1960 et 1970 (O'Regan 2018). Les jeunes occidentaux quittaient pour quelques mois leur pays pour aller vers les pays sud-asiatiques ou sud-américains. A l'époque, les réseaux de télécommunication étaient peu développés, de surcroît dans les pays où ils se rendaient. Aussi, la coupure avec l'espace d'origine était alors inévitable. Jauréguiberry et Lachance (2016) soulignent que le développement des technologies de l'information et de la communication (TIC) transforment la distance puisqu'il est désormais possible de maintenir un contact à tout moment avec l'espace de départ. Ce sentiment d'ubiquité transforme le sens du voyage car « l'hypermodernité signe l'avènement d'un nouveau contexte dans lequel la distance s'estime à partir de la possibilité ou non d'être joint » (Lachance 2014, p. 53). Dans leur livre *Le voyageur hypermoderne*, Jauréguiberry et Lachance (2016) fondent l'hypermodernité non pas sur la postmodernité mais sur la modernité dont elle serait une forme de radicalisation. Elle serait son « approfondissement et l'extension des problèmes qu'elle pose à des couches de plus en plus nombreuses de la population » (p. 113). Révélée par l'usage qu'ils font des TIC, les individus hypermodernes cherchent à assembler « les deux grandes aspirations de la modernité portées à leur paroxysme : faire preuve d'un maximum de rationalité et d'efficacité dans son rapport au monde, sans pour autant oblitérer son désir d'autonomie, de création et de

sensibilité subjective. » (*Ibid.*, p. 134). Le *smartphone* est ainsi l'objet qui permet de rester connecté au pays et à la famille mais le maintien de ce lien relationnel est très ambigu. Lachance (2014) souligne cette ambiguïté en montrant qu'ils font des pactes de déconnexion avec leurs proches afin de négocier la déconnexion tout en garantissant le maintien d'un lien tout au long du voyage. Pour autant, ce pacte est constamment renégocié par les voyageurs qui trouvent des excuses pour justifier les manquements au pacte.

Point de pacte dans le cas de cette étude car le voyage étant rarement accepté ou soutenu, les participants à l'enquête ne peuvent, dans un premier temps en tout cas négocier un pacte car la communication est compliquée voire rompue. Ainsi, différentes formes de dissimulation du voyage sont pratiquées afin d'éviter les conflits avec les parents et les jugements que les membres de leur réseau social pourraient émettre à leur rencontre. Ainsi, certains vont même jusqu'à ne pas dire qu'ils sont partis. Ils filtrent les publications sur leur réseaux sociaux afin que leurs parents ne voient pas qu'ils sont à l'étranger en train de voyager à l'instar de ce *backpacker* de 29 ans.

Yuxuan: I didn't tell my mother I'm here. I don't want her to be worried so, yeah, I didn't tell her and when she is calling I tell her I'm in Shanghai working, really, really.

Yuxuan :Je n'ai pas dit à ma mère que j'étais ici. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète, alors, oui, je ne lui ai pas dit et quand elle m'appelle, je lui dis que je suis à Shanghai en train de travailler, vraiment, vraiment

Il a tout de même acheté des cadeaux souvenirs pour sa famille mais il ne leur dira pas que c'est lui qui les a achetés mais un ami qui s'est rendu au Népal pour voyager

Ai fait de même pour son premier voyage hors de Chine au Vietnam. Elle précise qu'elle n'a pas l'habitude de mentir à ses parents mais qu'elle ne veut pas les inquiéter et cherche ainsi à les ménager. Si d'aventure, les parents sont au courant du voyage, le mode de voyage qu'ils pratiquent est omis. Xiu a pour habitude de prendre des photos avec des groupes de chinois rencontrés au hasard des destinations pour les envoyer à ses parents pour qu'ils pensent qu'elle voyage dans un cadre organisé et ainsi éviter le conflit. Elle montre le montrable et sélectionne « parmi le dicible ce qui le sera effectivement » (De Gourcy 2018, p. 160). Les TIC et l'ubiquité qu'elle engendre renforcent ainsi une forme de contrôle sur l'individu qui peut/doit être joint à tout moment, accentuant, de fait, le sentiment de ne pas pouvoir vraiment mettre la distance souhaitée au début du voyage (Giddens 1990).

Malgré tout un contact avec leur réseau amical reste important et ils postent régulièrement des nouvelles de l'avancée de leur périple. Mais encore faut-il pouvoir communiquer ce voyage à certaines personnes (les amis) et pas à d'autres (les parents). Cette sélection de ce qu'il faut montrer, et à qui, est permise principalement grâce à une configuration de l'application *WeChat*, le réseau social chinois déjà présenté au chapitre 6. Cette configuration permet à l'utilisateur de publier des

photos et nouvelles en sélectionnant les destinataires de la publication et notamment en excluant les parents de certains groupes de contacts afin de filtrer ce qui peut être montré et ce qui doit rester caché. C'est ainsi que procèdent Yuxuan, Jun, Zihao, Paige, Jiali ou Xiu

De plus l'usage des TIC pour pouvoir organiser financer son voyage rapporté et décrit dans le chapitre 6 témoigne de l'agilité des participants à faire preuve de rationalité et d'efficacité, en particulier dans le déploiement de stratégies pour maximiser les ressources des espaces dans lesquels ils se trouvent, par exemple lorsqu'ils font du commerce en ligne de produits locaux. Il permet en outre de planifier le voyage, de prendre contact avec d'autres voyageurs rencontrés çà et là, souvent d'ailleurs, ces contacts numériques engendrent des bifurcations d'itinéraires ou des projets de trekking via des messageries de groupes. Au chapitre 6, on a vu comment Bai et Mei étaient partis en trek dans les Annapurnas de cette manière.

L'usage des réseaux sociaux ne se réduit pas seulement à des stratégies de dissimulation. Pour Mochou, l'usage des réseaux sociaux et de *Wechat* est une manière d'écrire un journal intime qu'elle propose au monde et qu'elle adresse en particulier aux femmes chinoises dans le but de les pousser à s'émanciper. Elle a elle-même eu beaucoup de mal à se libérer de l'emprise de sa mère qui ne comprend toujours pas à 34 ans qu'elle ne revienne pas s'installer à Ningbo. Elle cherche à se poser à travers ses publications *Wechat* comme un modèle alternatif de vie à celle qui est offerte aux femmes dans ce qu'elle appelle « la société traditionnelle ».

Marie: Is that why you post things on wechat to give update on your life.

Mochou: I just like, I write a diary on wechat and sometimes, most of the time, I do this for myself, and sometimes the friends or the other people they are interested about this. It's not for business but it's just... for me it's a kind of diary.

Marie: Why do put it publicly out on wechat... why don't you just write...

Mochou: I like to share it with other people. And especially some people like me before I had so many troubles in my life before because of my family, because of my... before I traveled, I mean

Marie: You had troubles?

Mochou: I had big troubles with my family, with my mom, with my parents

Marie: Why?

Mochou: Because they don't understand why I am doing this and I also feel like, in the beginning I am a very stupid girl, I made a lot of mistake and now I...

Marie: Like what?

Mochou: I am not happy with my school, I'm not happy with myself, I'm not happy with parents, my family. My mom gave me a lot of negative headache in the beginning. My parents are divorced, I never met my dad. After traveling I learn to connect with myself so I think there is a lot of people like me in my hometown that had a similar experience and they want to see picture of my life because they are looking for answer... so I can show them my experience, this is why I publish on my wechat and I'm sharing it with a lot of women. I'm interested about women because the women are very different from men... because... in China especially, for 1000 of years we have no freedom because we are controlled by by men... the society, everything. And the relationship and work and... we don't really understand how to love ourself. Like my mom, she never knew about what is love and what really is life because she is kind... she doesn't know herself, she is just put all of her energy to my grand-mother, to me and she doesn't have a lot for herself. She doesn't know how to love herself, and there is a lot of women in China that are like this. Especially the one staying in the mainstream society.

Marie : C'est pour cela que tu postes des choses sur Wechat pour donner des nouvelles de ta vie.

Mochou : J'écris un journal sur Wechat et parfois, la plupart du temps, je le fais pour moi, et parfois pour mes amis ou d'autres personnes qui s'intéressent à ce sujet. Ce n'est pas pour le business, mais c'est juste... pour moi, c'est une sorte de journal.

Marie : Pourquoi le publier sur Wechat... pourquoi ne pas simplement écrire...

Mochou : J'aime le partager avec d'autres personnes. Et surtout avec des gens comme moi, avant j'avais tellement de problèmes dans ma vie à cause de ma famille, à cause de mon... avant de voyager, je veux dire...

Marie : Tu as eu des problèmes ?

Mochou : J'ai eu de gros problèmes avec ma famille, avec ma mère, avec mes parents.

Marie : Pourquoi ?

Mochou : Parce qu'ils ne comprennent pas pourquoi je fais ça et j'ai aussi l'impression qu'au début j'étais une fille très stupide, j'ai fait beaucoup d'erreurs et maintenant je...

Marie : Comme quoi ?

Mochou : Je n'étais pas contente de mon école, je n'étais pas contente de moi, je n'étais pas contente de mes parents, de ma famille. Ma mère m'a donnée beaucoup de maux de tête négatifs au début. Mes parents sont divorcés, je n'ai jamais rencontré mon père. Après avoir voyagé, j'ai appris à me connecter à moi-même et je pense qu'il y a beaucoup de gens comme moi dans ma ville natale qui ont eu une expérience similaire et qui veulent voir ce que je fais de ma vie parce qu'ils cherchent une réponse... alors je peux leur montrer mon expérience, c'est pourquoi je la publie sur mon Wechat et je la partage avec beaucoup de femmes. Je m'intéresse aux femmes parce qu'elles sont très différentes des hommes... parce que... en Chine en particulier, pendant 1000 ans, nous n'avons eu pas de liberté parce que nous sommes contrôlées par les hommes... la société, tout. Et les relations, le travail et... nous ne comprenons pas vraiment comment nous aimer nous-mêmes. Ma mère, par exemple, n'a jamais su ce qu'était l'amour et ce qu'est vraiment la vie parce qu'elle est gentille... elle ne se connaît pas elle-même, elle consacre toute son énergie à ma grand-mère, à moi, et elle n'a pas grand-chose pour elle. Elle ne sait pas comment s'aimer, et il y a beaucoup de femmes en Chine qui sont comme ça. Surtout celles qui restent dans la société traditionnelle.

En outre, en s'intégrant à la communauté des *backpackers* internationaux en dehors de la Chine, les participants à l'enquête s'ouvrent aux réseaux sociaux mondiaux puisque quasiment aucun *backpacker* occidental n'a de compte *WeChat*. Ainsi, ils sont quelques-uns à ouvrir un *Facebook*, un *Instagram* ou un *Whatsapp*. Sur ces réseaux sociaux, leurs contacts sont quasi exclusivement occidentaux et les publications qu'ils y font toujours en anglais. Yan par exemple est aussi active sur son *Facebook* que sur son *WeChat*. Le réseau social américain lui permet de maintenir le contact avec la communauté de voyageurs qu'elle a construit au fil de ses voyages en Inde notamment (Image 17). Elle continue de poster, à peu près tous les mois, des photos des différents voyages qu'elle fait en Chine et à l'étranger. Elle

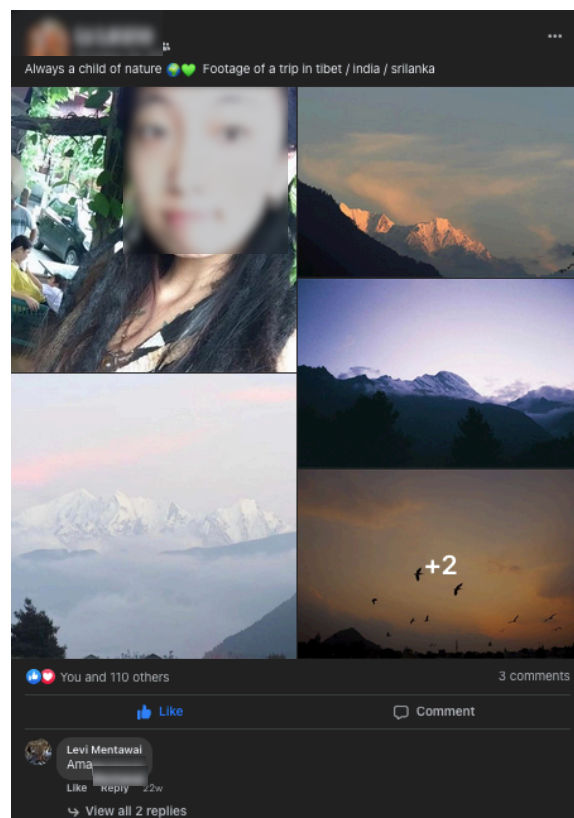


IMAGE 17 : PUBLICATION FACEBOOK DE YAN SUR SES VOYAGES

s'en sert aussi pour demander des bons plans dans les lieux qu'elle compte visiter à l'avenir ou savoir si un membre de sa communauté sera à tel endroit à tel moment. Elle profite aussi du réseau social pour publier des messages sur le soin de soi ou la connexion spirituelle avec la nature.

Ses publications sont aimées et commentées par les autres voyageurs internationaux et par des voyageurs chinois ayant aussi des connexions internationales. Elle publie des choses similaires sur son *WeChat*, néanmoins, elle y utilise aussi largement ce réseau pour présenter et vendre ses créations de mode hippie, ce qu'elle ne fait pas du tout sur son *Facebook*. Ayant commencé à faire ses créations après notre rencontre, je n'ai pas pu savoir pourquoi elle ne vendait que sur *WeChat* mais il est possible qu'il ne soit pas possible pour elle de recevoir de l'argent de la plateforme américaine et que d'autre part, son réseau chinois sur *WeChat* est plus habitué à faire des achats en ligne.

Enfin, Yuxuan a créé au début de son voyage une chaîne *Youku* (l'équivalent chinois de Youtube interdit en Chine) car il veut devenir *vlogueur* de voyage. Sa stratégie, encore mal définie lorsque je le rencontre, consiste à devenir atteindre un certain niveau de notoriété afin d'en faire son métier et d'abandonner le métier de financier.

Récemment, il a créé une chaîne Youtube où il poste des vidéos de gens aux vies alternatives, des bons plans de voyage et où il interroge des voyageurs sur les raisons qui les poussent à voyager (Image 18). Dans la vidéo ci-contre, il échange avec un voyageur rencontré dans une auberge de jeunesse du Yunnan sur ses différents voyages en Chine et comment ceux-ci lui ont permis de guérir son anxiété et sa phobie sociale.



(大理旅行人聊天录) 年轻人不要骑行318? 我通过旅行治好了社交恐...

IMAGE 18 : CAPTURE D'ECRAN D'UNE VIDEO CAPSULE DE YUXUAN SUR UN BACKPACKER AU YUNNAN

Une autre des surprises du terrain a surgi lorsque certaines femmes ont commencé à me parler de la place de la femme en Chine et que paradoxalement celle-ci leur permettait peut-être une plus grande marge de manœuvre pour pouvoir négocier leur départ.

C. L'INEGALITE DE TRAITEMENT DES HOMMES ET DES FEMMES AU REGARD DES MOBILITES EN BACKPACKING

Plusieurs participantes et participants défendent l'idée qu'il est certainement plus facile pour une fille chinoise de se libérer pour voyager que pour les garçons qui porte économiquement le foyer. Une *backpacker* qui voyage depuis plusieurs années s'étonne toujours de rencontrer beaucoup plus de femmes chinoises que d'hommes chinois à l'étranger. Certaines admettent qu'il leur est plus facile de voyager car les nombreuses inégalités liées au genre qui existent en Chine peuvent devenir un avantage justement parce que la société attend moins des filles que des garçons. Ces derniers portent tous les espoirs de leurs parents. C'est ce qui expliquerait que les femmes, selon Xiang, ont plus de liberté car les ambitions parentales pour leur fille s'arrêteraient à la réalisation d'un bon mariage.

Marie: I have a question, I'm meeting a lot more women than men from China that travel?

Xiang: Yeah... There is so many reasons. But I can think of one is that women, the status of women is becoming better and better in China and we have more choice now even still... it's better then before so we are seeking for to be independent, to... to know more and the men. It seems they care more about something... something more reality to make money and to become successful at their career. So they don't have that much time to enjoy, yeah. And finally, society puts more pressure actually on men. Like "you need to..." parents have higher hope for men, more than women (laugh).

Marie: So that's a good thing that you are a woman?

Xiang: What they hope for woman is that you get married, like marry a good husband who is rich and has a good social status, something like that. So actually, sometimes you have more freedom, something like that, because of that.

Marie: So is it an advantage to be a woman?

Xiang: Yes... It depends on what you want, if you seek power, than it will be worse for you, if you want to be a leader, it's harder for you than men, especially in certain career like politics.

Marie : J'ai une question, je rencontre beaucoup plus de femmes que d'hommes chinois qui voyagent ?

Xiang : Oui... Il y a tellement de raisons. Mais je pense que l'une d'entre elles est que le statut des femmes s'améliore de plus en plus en Chine et que nous avons plus de choix maintenant, même si... c'est mieux qu'avant, alors nous cherchons à être indépendantes, à... à en savoir plus. Il semble que les hommes se soucient davantage de quelque chose... de quelque chose de plus réel, de gagner de l'argent et de réussir dans leur carrière. Ils n'ont donc pas beaucoup de temps pour profiter de la vie. Enfin, la société met plus de pression sur les hommes. Les parents ont plus d'espoir pour les hommes que pour les femmes (rires).

Marie : C'est donc une bonne chose que tu sois une femme ?

Xiang : Ce qu'ils espèrent pour les femmes, c'est qu'elles se marient, qu'elles épousent un bon mari qui soit riche et qui ait un bon statut social, quelque chose comme ça. En fait, on a parfois plus de liberté, quelque chose comme ça, à cause de ça.

Marie : C'est donc un avantage d'être une femme ?

Xiang : Oui... Cela dépend de ce que vous voulez, si vous cherchez le pouvoir, ce sera pire pour vous, si vous voulez être un leader, c'est plus difficile pour vous que pour les hommes, surtout dans certaines carrières comme la politique.

Ai rejoint l'analyse de Xiang. Elle rapporte que ses parents insistent mollement pour qu'elle fasse un mariage décent avec un gentil garçon mais que les attentes ne sont de toute façon pas très élevées pour une fille. Aussi, il a été plutôt facile pour elle de se libérer de son foyer familial :

Marie: Your parents... are they supportive of this kind of lifestyle, they think it's good for you?

Ai: uh... you know... actually in China it's not so very popular... especially I'm a girl, they always try to give opinion like uh: "you are a girl... just, it's also marriage time, just try to find some guy is good"

Marie: Now you are marriage time?

Ai: My parents think... you know in China we have a sentence like: "a girl, you just try your best" but uh... it's... a not... I mean you find your good husband you will get a better life. They think that's truth so whatever the girl... how hard for the life. They think it's nothing... only you find a good heart husband have a good family... that's more important

Marie : Tes parents... te soutiennent-ils dans ce mode de vie, pensent-ils que c'est bon pour toi ?

Ai : Euh... tu sais... en fait en Chine, ce n'est pas très populaire... surtout que je suis une fille, ils essaient toujours de donner leur avis comme euh : "tu es une fille... il faut te marier, essaie de trouver un homme qui te convienne".

Marie : Il est temps pour toi de te marier ?

Ai : Mes parents pensent... tu sais en Chine, nous avons une phrase comme : "une fille, essaie de faire ton mieux" mais euh... ce n'est pas le cas... Je veux dire que si tu trouves un bon mari, tu auras une meilleure vie. Ils pensent que c'est la vérité, alors peu importe ce que la fille... fasse de son mieux pour vivre. Ils pensent que ce n'est rien... il suffit de trouver un mari qui a un bon cœur et une bonne famille... c'est plus important.

La pression du mariage semble peser beaucoup plus lourd sur les épaules des hommes que sur celles des femmes que j'ai interrogées. Plusieurs hommes *backpackers*, en âge de se marier confirment par ailleurs que voyager à l'étranger peut faire partie d'une stratégie, parmi d'autres, pour éviter ou repousser le mariage et une entrée sur le marché de l'emploi qui ne les fait pas rêver mais qui est nécessaire pour pouvoir se marier. Cheng qui a décidé de prendre une année sabbatique au Népal pour y faire de l'humanitaire et voyager résume la situation dans laquelle se trouvent les jeunes hommes non mariés de la classe moyenne en Chine.

Marie: You would have to get married to somebody...

Cheng: The same level, financial level, the education level. It's quite hard to find someone that your parents will accept. So this is also one of the problem. And another problem is the marriage problem. If you want to get married, you have to buy a house, have a car and of course from the girl side, she wants the house and the car to be under your name, not under your parents' name. So they want to property to be under you, the husband and wife. So you have to buy a new house. You cannot live with your parents. You have a new house, a new car. If no car, it's ok, but the house... you have to have a car. So lot of pressure.

Marie : Il faudrait se marier avec quelqu'un....

Cheng : Le même niveau, le même niveau financier, le même niveau d'éducation. Il est assez difficile de trouver quelqu'un que tes parents accepteraient. C'est donc l'un des problèmes. Un autre problème est celui du mariage. Si vous voulez vous marier, vous devez acheter une maison, une voiture et, bien sûr, la fille veut que la maison et la voiture soient à son nom et non à celui de ses parents. Elle veut que les biens soient à votre nom, celui du mari et de la femme. Vous devez donc acheter une nouvelle maison. Vous ne pouvez pas vivre avec vos parents. Vous avez une nouvelle maison, une nouvelle voiture. S'il n'y a pas de voiture, ça va, mais la maison... vous devez avoir une voiture. Il y a donc beaucoup de pression.

Les considérations matérielles de pourvoir à son futur foyer autant que la nécessité d'assumer le soin de ses parents et de ses beaux-parents semblent être parfois des freins à l'allongement dans le temps du voyage et servent d'excuse pour les hommes :

Marie: Is it? Why? Why is it easier for a girl in China?

Fen It is a big problem in China...Not only traveling... not only... as in many things the girl is stronger than boys now... yeah... because I think the boy can... bigger pressure like uh... he has to save money to buy a house, he has to save money to... to take care of his parents... well... in my opinion.

Min: Probably for guys more pressure. Well first of all, the society is expecting the guys to provide the house or an apartment. Whenever a couple gets married... so... I feel somehow the guy are using it as an excuse...

Marie: For what?

Min: For not being adventurous. "I have to work, I have pressure ! I have to save money !"

Marie : Vraiment ? Pourquoi ? Pourquoi est-ce plus facile pour une fille en Chine ?

Fen : C'est un gros problème en Chine... Il n'y a pas que les voyages... pas que... dans beaucoup de domaines, les filles sont plus fortes que les garçons maintenant... oui... parce que je pense que le garçon peut... avoir une plus grande pression comme euh... il doit économiser de l'argent pour acheter une maison, il doit économiser de l'argent pour... pour s'occuper de ses parents... enfin... à mon avis.

Min : Pour les hommes, il y a probablement plus de pression. Tout d'abord, la société attend des hommes qu'ils fournissent la maison ou l'appartement. Chaque fois qu'un couple se marie... alors... J'ai l'impression que les hommes s'en servent comme d'une excuse...

Marie : Pour quoi faire ?

Min : Pour ne pas être aventureux. "Je dois travailler, j'ai de la pression ! Je dois économiser de l'argent !"

Les quelques recherches sur le *backpacking* en Chine semblent montrer qu'il y a statistiquement un peu plus d'hommes que de femmes qui *backpackent* (Chen, Bao et Huang 2014a; Chen, Bao et Huang 2014b; Cress 2015; Zhang *et al.* 2017). Mais les données de terrain viennent ouvrir la discussion car les durées de voyage que ces auteurs étudient sont moins longues (en moyenne un mois) que celle que j'ai recensé sur le terrain (chapitre 6). Aussi, et c'est une hypothèse, les femmes auraient d'avantage la possibilité de maîtriser la temporalité, critère socle du *backpacking* (Lachance 2013), afin de se permettre d'allonger le voyage dans le temps. Min semble donner un élément de réponse et de conclusion à cette partie mais qui prend davantage la forme d'une ouverture vers des recherches futures.

Min: I was thinking that probably for a guy that if they are the well-educated with skills or good profession, just capabilities to achieve something nice that they would just give up... you know... something called career or a success in a social things... the ladder. They wouldn't give up that to live this kind of lifestyle. If they do... they can live the way they live well... they can be free... they can also uh... be successful in some other way and they wouldn't do it. And they guys, without this... I mean the guy having trouble finding jobs... the guys who want their parents to support them forever. These guys for sure they are not going to... they cannot live this kind of lifestyle. Yes... so I think it's the social expectations that for a man that you have to be successful in this society... for woman, I would say... Aniya, me, if we do a work or whatever... what we do, we can do it very well, we are not the crying princess asking parents for money or a boyfriend... so we can give up the social ladder to enjoy life... that's just a small percentage though.

Marie: That makes sense though, you have less pressure?

Min: Because I feel that many guys that I have met during traveling, Chinese guys... they think "ok... now I like to do this lifestyle but first I have to be successful, I have to run a successful company or I have to be promoted by next year and maybe at some point when I'm forty or fifty..."

Min : Je me disais que pour un homme, s'il est bien éduqué, s'il a des compétences ou une bonne profession, s'il est capable d'accomplir quelque chose de bien, il n'abandonnera pas... vous savez... ce qu'on appelle la carrière ou le succès dans les affaires sociales... l'échelle. Ils ne renonceraient pas à cela pour vivre ce genre de style de vie. S'ils le font... ils peuvent vivre de la façon dont ils vivent bien... ils peuvent être libres... ils peuvent aussi euh... réussir d'une autre façon et ils ne le feraient pas. Et eux, sans cela... Je veux dire le gars qui a du mal à trouver un emploi... le gars qui veut que ses parents le soutiennent pour toujours. Ces gens-là, c'est sûr qu'ils ne vont pas... ils ne peuvent pas vivre ce genre de style de vie. Oui... donc je pense que c'est la société qui attend d'un homme qu'il réussisse dans cette société... pour les femmes, je dirais... Fen, moi, si nous faisons un travail ou quoi que ce soit... ce que nous faisons, nous pouvons le faire très bien, nous ne sommes pas des princesses en pleurs qui demandent de l'argent à leurs parents ou un petit ami... alors nous pouvons renoncer à l'échelle sociale pour profiter de la vie... mais ce n'est qu'un petit pourcentage.

Marie : C'est logique, vous avez moins de pression ?

Min : Parce que j'ai l'impression que beaucoup d'hommes que j'ai rencontrés en voyageant, des gars chinois... ils pensent " ok... maintenant j'aime ce style de vie mais d'abord je dois réussir, je dois diriger une entreprise prospère ou je dois être promu d'ici l'année prochaine et peut-être qu'à un moment donné, quand j'aurai quarante ou cinquante ans... "

Ce que Min perçoit de la différence de traitement dans les genres en Chine est effectivement que les hommes ont un impératif de réussite, une nécessité de « gravir les échelles sociales » qui les empêchent de prendre le temps d'explorer d'autres façons de vivre qui mettent du temps à se dévoiler. Elle-même déclare que renoncer à grimper dans l'échelle sociale n'est plus un problème car celle-ci n'a tout simplement plus de sens dans son nouveau mode d'être.

2. « ON EST LA BEAT GENERATION », NOUVEAU REGARD SUR L'EXPERIENCE INDIVIDUELLE DE LA GENERATION POST-REFORME EN CHINE GRACE AU VOYAGE

Cette dernière partie de ce chapitre 7 n'est pas la plus facile à écrire car elle est issue d'une intuition, née au terrain à travers les échanges entre les participants et moi sur leur place historiquement située dans un moment de chamboulements historiques et économiques d'un pays longtemps fermé et réfractaire aux mobilités. Cette intuition repose sur l'idée de l'existence de nombreux points communs entre la génération post-réforme en Chine et la *Beat Generation* américaine. Souvent confondue avec le mouvement hippie dont l'imaginaire très fort est parfois remobilisé (chapitre 6), cette génération :

chercha à exprimer la rébellion de jeunes gens issus de la classe moyenne, pour qui les États-Unis de l'immédiat après-guerre – avec leur besoin d'ordre et de conformisme, leur dévouement à la cause du progrès militaro-industriel et aux valeurs capitalistes, et, bientôt, leur paranoïa envers le communisme, qui allait culminer dans la chasse aux sorcières maccarthyste – n'offraient que répression et humiliation, là où ils voulaient célébrer l'expression individuelle, la libération des consciences et la liberté créatrice. (Amfreville, Cazé et Fabre 2014 p. 198)

Bien plus que les voyages au sein du mouvement hippie où les individus s'inscrivaient dans un mouvement collectif et une volonté de changer le monde (Monneyron et Xiberras 2008), la figure identificatoire des *beatniks* semble être plus proche de ce qui se joue pour les *backpackers* chinois. Bien que distante de soixante ans, les formes de « rébellion de jeunes gens issus de la classe moyenne » de la *Beat Generation* et de la génération post-réforme semblent présenter, au fond, des critiques dans la forme et dans le fond d'une nature comparable. Ce n'est pas tant l'État qui est au fond de la critique mais le modèle économique capitaliste, le matérialisme de la société de consommation, l'ordre et le conformisme social et de manière globale la promotion d'une modernité qui écrase les individus alors même qu'émerge la valorisation d'une « identité-Je » au dépend de « l'identité-Nous » (Elias 1987). Ainsi, j'essaierai de démontrer dans cette sous-partie de la pertinence heuristique d'une telle comparaison dans la mesure où elle explique que les tensions sur les identités des individus les amènent à produire une critique du modèle de réussite chinois et les conduit surtout à réfléchir sur la fin du voyage pour envisager finalement la manière dont ils vont effectivement le terminer et surtout où (chapitre 8).

A. SUR LA ROUTE, DE JACK KEROUAC, LE LIVRE BOUSSOLE D'INDIVIDUS DEBOUSSOLES

C'est Zimo, un *backpacker* d'une trentaine d'années voyageant plusieurs années entre différents ports d'attache qui compare la jeunesse chinoise contemporaine à la *Beat generation* dépeinte par Jack Kerouac dans l'ouvrage de 1957 *On the Road*.

Zimo: Do you know Kerouac, he wrote a book... Kerouac.

Marie: Kerouac?

Zimo: Kerouac, he wrote a book... On the Road (...)
I read it many times (...)

Marie: So, you have read this book?

Zimo: Yes, I read this book lots of time...

Marie: What do you like about this book?

Zimo: Because of confusion I think... Because I think
the... the book is confused...

Marie: He was confused...

Zimo: Yes

Marie: Yes, he is kind of lost.

Zimo: Yes... lost... kind of lost. Because the balinghou
is the Beat generation...

Zimo : Tu connais Kerouac, il a écrit un livre... Kerouac.

Marie : Kerouac ?

Zimo : Kerouac, il a écrit un livre... Sur la route (...)
Je l'ai lu plusieurs fois (...)

Marie : Tu as donc lu ce livre ?

Zimo : Oui, j'ai lu ce livre très souvent (...)

Marie : Qu'est-ce que tu aimes dans ce livre ?

Zimo : A cause de la confusion, je pense... Parce que
je pense que le... le livre est confus...

Marie : Il était confus...

Zimo : Oui

Marie : Oui, il est un peu perdu.

Zimo : Oui... perdu... un peu perdu. Parce que les
balinghou, c'est la Beat generation...

Sur la route (Photo 44) est un ouvrage qualifié par son propre auteur de roman-poème ou rhapsodie épique (Kupetz 2010) rédigé en 20 jours entre le 2 et le 22 avril 1952 sur un rouleau de papier de 40 mètre de long, devenu dès lors mythique en ce qu'il personifie la route qui s'étale devant le vagabond (Cunneil 2010). Je me suis appuyée sur la version publiée en 2010 qui est le rouleau original non censuré et non retravaillé comme l'a été la version publiée en 1957. Ainsi, les noms des personnes sont rétablis, Dean Moriarty est bien Neal Cassady et Sal Paradise, Jack Kerouac. Le projet du roman de Kerouac porte « sur deux gars qui partent en Californie en auto-stop, à la recherche de quelque chose qu'ils ne trouvent pas vraiment, au bout du compte, qui se perdent sur la route, et reviennent à leur point de départ pleins d'espoir dans quelque chose d'*autre* » (Mouratadis 2010, p. 90). Centré sur le personnage dingue de Neal Cassady et raconté par son comparse Jack Kerouac, il raconte donc une quête existentielle et spirituelle menée sur les routes l'Amérique d'après-guerre à la fin des années 40.



PHOTO 44 : L'OUVRAGE SUR LA ROUTE DE JACK KEROUAC PRESENTE DANS UNE LIBRAIRIE ALTERNATIVE DE CHENGDU FREQUENTEE PAR LIN

Parce que cette rhapsodie a été citée lors de plusieurs entretiens comme ayant été une manière de donner du sens à leur départ et aux choix qui les conduisent à faire une sortie de route, je me suis demandé ce qui, dans ce livre, pouvait leur parler.

Zimo: You know in China we use this word: "confused". A lot of things, the lives in our country, you know for young people lives, China must change! But how to change? We don't know... That means confused. Some they are traveling around the world to see other countries, other lives. You know in China we only have one life that means, you study... when you are born, you study, study, study hard and when you... after when you finish your student career... you work hard, work hard, work hard. Make money, make a high building, make a beautiful house then you die.

Marie: So, you choose to live your life?

Zimo: Live with my heart... follow my heart.

Marie: Have you met a lot of people like you?

Zimo: Yes, in Lhasa, a lot of, only in Lhasa [...]

Zimo : Tu sais, en Chine, nous utilisons le mot « confusion ». Beaucoup de choses, la vie dans notre pays, la vie des jeunes, la Chine doit changer ! Mais comment changer ? Nous ne savons pas... Cela signifie que nous sommes désorientés. Certains voyagent à travers le monde pour voir d'autres pays, d'autres vies. Vous savez, en Chine, nous n'avons qu'une seule vie, c'est-à-dire que vous étudiez... quand vous êtes né, vous étudiez, étudiez, étudiez dur et quand vous... après avoir terminé votre carrière d'étudiant... vous travaillez dur, travaillez dur, travaillez dur. On gagne de l'argent, on construit un grand immeuble, une belle maison, puis on meurt.

Marie : Alors, tu choisis de vivre ta vie ?

Zimo : Vivre avec mon cœur... suivre mon cœur.

Marie : As-tu rencontré beaucoup de gens comme toi ?

Zimo : Oui, à Lhasa, beaucoup, seulement à Lhasa [...]

Cet extrait d'entretien est passionnant par la proximité entre l'expérience de cet homme et celui de Kerouac. D'abord, la description qu'il fait du déroulé de la vie d'un individu en Chine, description largement relayée par l'ensemble des participants, montre que le temps qui passe selon les conditions de déroulement d'une vie sociale « normale » est problématique et insatisfaisante.

Mei a une épiphanie sur l'essence du malaise et du mal-être qu'elle ressent depuis sa sortie de l'université sur la souffrance comme étant en fait l'essence de toute vie mais que cette souffrance est liée en partie aux contingences matérielles de la vie. C'est donc à elle de s'en distancer. Elle entame donc un voyage en forme de quête existentielle d'authenticité avec elle-même de plusieurs mois qui la conduit au Tibet, puis au Népal et enfin en Inde.

Sur la Route est un roman vers une quête existentielle vers l'authenticité du soi par le mouvement dans une société qui favorise le politiquement correct. Georges Mouratidis, l'un des éditeurs du rouleau original, analyse le personnage de Cassady comme étant la figure médiatrice vers l'authenticité : « une existence totalement subjective, impulsive, hors norme, si l'on s'en tient aux institutions conservatrices de la société et de la culture du temps, et puis surtout une existence qui transcende les entraves du temps objectif et immuable, qui tient en lisière l'expérience et l'expression. » (*Ibid.*, p. 91). Dans l'un des extraits de son journal Kerouac dit : « J'ai l'impression d'être le seul au monde à ne pas connaître ce sentiment de calme irrévérance et, par conséquent,

d'être le seul fou au monde, le seul canard boiteux. Tous les autres se contentent de vivre pour vivre, pas moi. Je veux comprendre pour comprendre, après quoi vivre, pour vivre » (Vlagopoulos 2010, p. 75). Cette quête d'authenticité passe en partie par la nostalgie et la mythification du passé américain qu'il croit « joyeux, honnête, débonnaire, plein de singularité débridée et de confiance en soi » (Mouratadis 2010, p. 91). Lorsque Yuxuan évoque la raison de sa présence au Népal comme un voyage dans le temps pour voir comment c'était avant l'arrivée de la modernité en Chine et être témoin de la simplicité des rapports sociaux, il est en plein dans la nostalgie d'une époque mythifiée où les relations sociales et les choses étaient simples.

Le témoignage de Mochou semble corroborer l'absence de repère qui caractérise leur génération. Dans cet extrait, elle explique qu'ayant voulu se distancer du « chemin traditionnel pour la femme urbaine normal », elle s'est sentie perdue, sans identité et que le mouvement, le voyage lui a permis de se mettre en quête d'elle-même :

Mochou: I tried but it's not so easy, because she is kind of old and she is used to, she doesn't have security for her mind, she is scared for security all the time. In her mind, she thinks she wants to be safe and stable, feeling safe and it's not only her, it's most of the mainstream city women in China, in the traditional way, they are like this. I tried... in the first beginning, I'm kind of lost, I don't know who I am, I... I... don't know if I don't want to be my mom, then who I am. That's why I go to travel to experience yourself. Traveling is a kind of way to communicate with yourself. It's a kind of healing or connecting with yourself.

Mochou : J'ai essayé, mais ce n'est pas si facile, parce qu'elle est un peu âgée et qu'elle a l'habitude, elle n'a pas de sécurité pour son esprit, elle a peur de la sécurité tout le temps. Dans son esprit, elle pense qu'elle veut de la sécurité et de la stabilité, se sentir en sécurité, et ce n'est pas seulement elle, c'est aussi le cas de la plupart des femmes citadines en Chine, dans la tradition, elles sont comme ça. J'ai essayé... au début, J'étais un peu perdue, je ne savais pas qui j'étais, je... Je... ne savais pas que puisque je ne voulais pas être comme ma mère, alors qui étais-je. C'est pourquoi je suis partie en voyage pour faire l'expérience de soi-même. Voyager est une sorte de moyen de communiquer avec soi-même. C'est une sorte de guérison ou de connexion avec soi-même.

La quête d'authenticité de la *Beat Generation* passe surtout par le mouvement perpétuel plutôt que par le but du mouvement : « Quand on poursuit le « pulse », il faut se décentrer, aller « partout à la fois » et ne jamais se « laisser coincer » » (Mouratadis 2010, p. 92), le mouvement permet de rompre avec le temps comme contrainte, de suspendre « la mainmise du temps sur l'individu » (*Ibid.*). Effectivement, dans la mesure où la « Beat » adoptée par Jack Kerouac issue du jazz et qui signifie rythme, cadence ou battement, on comprend que c'est la maîtrise du temps, de son temps individuel par l'engagement dans un mouvement individuel (le voyage en *backpack*) qui permet de contourner le temps social imposé. Deux générations, deux périodes historiques, deux cultures qui pourtant se rejoignent parfois la manière dont le « je-identité » vient ne pas s'articuler au « nous-identité » (Elias 1987) grâce à la mise en œuvre d'un écart spatial et temporel.

B. *UNE ALTERNATIVE AU « CHINESE DREAM » : LA CONTESTATION FEUTREE DU
MODELE DE REUSSITE SOCIO-ECONOMIQUE EN CHINE*

Penny Vlagopoulos (2010), dans l'introduction de la version du 2010 du livre de Kerouac souligne que l'enjeu derrière l'écriture de Kerouac est bien de « trouver les mots qui rendent compte des rapports entre l'individu et la nation ». Cunnel (2010) parle de « choc frontal » entre une Amérique normale et une génération *underground* qui parle de *it* et de la *pulse*. Bien que *Sur la route* soit en tout point une construction littéraire et non pas un document historique, cette œuvre est assez révélatrice du discours social qui domine la fin des années 40 et le début des années 50 (Kupetz 2010). Marquée par les débuts de la guerre froide, cette époque repose sur le mythe de l'unité nationale où l'État « structure les exigences de l'individu, à la fois à l'intérieur des frontières, où le sacrifice de chacun correspond à l'effort de guerre, et à l'extérieur. » (Vlagopoulos 2010, p. 71).

Toutes choses égales par ailleurs, l'analyse historique de Vlagopoulos n'est pas sans rappeler les analyses sur les processus de contrôle que l'État chinois cherche à imposer sur la population. Ainsi, le rôle de l'État sur le contrôle des mobilités, en particulier des mobilités touristiques via une mise en tourisme encadrée des hauts lieux du territoire chinois est central pour forger les récits et l'interprétation que les touristes donnent à leur expérience (David 2007; Nyiri 2009; Nyiri 2010b; Nyiri 2010a; Taunay 2009). Tse (2011) souligne l'incompatibilité de certaines valeurs liées au tourisme avec les valeurs socialistes encore dominantes en Chine d'où la promotion de mesures de contrôle culturel afin que le tourisme reste une activité « saine ». Enfin, Taunay dans son HDR (Taunay 2022) ouvre des pistes de réflexion et apporte des preuves pour montrer la manière dont l'État chinois tente de contrôler et normaliser l'habiter des touristes chinois internationaux. En effet, le relâchement des normes et du corps, constitutif des pratiques touristiques (Equipe MIT 2011) doit être encadré ! Plusieurs auteurs ont souligné que ce contrôle social et culturel pourrait tendre à s'affaiblir à l'étranger même dans le cas d'un tourisme organisé. Nyiri (2010) reconnaît les limites de l'autorité culturelle de l'État sur les lieux du tourisme à l'étranger en particulier parmi les touristes individuels chinois en Asie du Sud-Est, souvent originaires des grands centres urbains. Ils y découvrent des modes de vie alternatifs et des imaginaires bien différents. Ils se frotteraient en particulier à des façons différentes de percevoir cet espace politique, l'Asie du Sud-Est, bien éloignés du point de vue sino-centré dont ils sont familiers. Chan Yuk Wak (2006) va plus loin suite à ses observations des touristes chinois voyageant en groupe au Viêt-Nam. Elle reconnaît bien volontiers l'importance prise par l'État dans la formation de l'identité des touristes chinois et l'orientation de leur regard ; cependant elle note aussi que les raisons qui poussent chacun à voyager autant que les expériences touristiques réalisées in situ et ce que chacun en tire pour soi-même échappent en grande partie à la propagande de l'État : « Chinese tourists may have surrendered to

the desire to travel as endorsed by the state, but they have not surrendered to any ready-made discourse of outbound travel¹⁰¹ » (Yuk Wah Chan 2006, p. 206). Ainsi, ce contrôle culturel de l'État trouve-t-il ses limites à ses frontières dans la mesure où les touristes sont à même de comparer ce qu'ils voient dans les pays visités et leur vie quotidienne en Chine. Cette comparaison est susceptible d'être à l'origine de la formation d'un nouveau regard sur le pays et l'État et d'une nouvelle réflexion sur les discours autour de la modernité car

« the internal inadequacy that structures Chinese desire to move and their eager gaze on modern development elsewhere similarly characterize a kind of enormous anxiety experienced by Chinese people in the process of modernization. Such anxiety is in fact a subtle critique toward life and the state at home¹⁰² » (Ibid.).

Howard Cunnel écrit dans la préface de l'édition de poche de *Sur la route*, que « Kerouac s'inscrit en faux contre une culture de la guerre froide, monologique et pusillanime, qui pousse les Américains à s'autosurveiller et s'autocensurer pour ne véhiculer que des niveaux de réalité politiquement acceptables. » (Cunnel 2010, p. 14). Les libertés civiques reculent au nom de la Liberté face au communisme totalitariste. L'instabilité et le mouvement si caractéristique de l'œuvre répondent au conformisme et aux conventions de l'époque qui provoquent chez le narrateur-auteur une anxiété existentielle. Cette époque coïncide aussi avec le début de la société de consommation dans laquelle s'engage glorieusement une classe moyenne de plus en plus importante. Kerouac écrit à Allen Ginsberg en janvier 1951 : « Je suis content d'avoir compris avec précision ce qu'être un homme à son bureau, dans le monde. À mes débuts, quand j'étais reporter, j'avais un bureau, un téléphone, mais c'était une manière trop facile d'être dans le monde, un automatisme presque » (Vlagopoulos 2010, p. 73). « Je veux un ravissement ininterrompu » écrit Kerouac dans l'un des carnets préparatoires à *Sur la route*, « Pourquoi devrais-je me contenter lâchement d'autre chose, ou du calme « bourgeois » de la pelouse du jardin. » (Mouratadis 2010, p. 91).

Ces propos de Jack Kerouac sur sa vie professionnelle, sur son mépris de la vie bourgeoise et pavillon individuel sur pelouse verte emblématique du rêve américain, font largement écho aux propos extraits des entretiens sur l'exemple de vie bourgeoise telle qu'elle est promue en Chine notamment par les discours sur le « *Chinese Dream* » et dont les parents sont de puissants relais : éducation de qualité, mariage, propriété foncière, voiture individuelle.

En partant sur la route, les participants à l'enquête semblent rejoindre le mouvement de la *Beat Generation*. Ils fuient les mêmes options de modernité telle que la société américaine la proposait à

¹⁰¹ Les touristes chinois ont peut-être cédé au désir de voyager tel qu'approuvé par l'État, mais ils n'ont pas cédé à un discours tout fait sur les voyages à l'étranger.

¹⁰² L'inadéquation interne qui structure le désir des Chinois de se déplacer et leur regard avide sur le développement moderne ailleurs caractérisent également une sorte d'énorme anxiété ressentie par les Chinois dans le processus de modernisation. Cette anxiété est en fait une critique subtile de la vie et de l'État à l'intérieur du pays

la jeunesse des années 1950. Sans avoir les velléités de renverser le système, comme les divers mouvements contestataires de la contre-culture de la fin des années 1960, leur démarche profondément individuelle, existentielle et hédoniste se matérialise par le mouvement permanent et la maîtrise des temporalités. Kerouac peut traverser l'Amérique en deux jours sans dormir puis rester deux mois à Salt Lake City avant de repartir aussi vite, et sans préavis vers d'autres horizons : Californie, Mexique, Maroc. De même, les participants partent de la Chine urbaine orientale vers les provinces rurales de l'Est de toutes les manières possibles : train, stop, bus, vélo. Ainsi, le départ, d'abord en Chine puis à l'étranger contribue effectivement à la formation d'un nouveau regard, critique, sur certains aspects de la vie en Chine notamment sur le rejet du modèle de réussite socio-économique.

Sauf que modèle de réussite économique soit on y souscrit, soit on est un perdant :

Xiaopong: You know, in China, we all think that by thirty, you have to build your career, very well, when you are forty, you should have no trouble in your life and in your family. When I was thirty, I had nothing so as I was traveling, I couldn't see any future and I didn't know where the road will go so I feel not good inside, I had no idea about my future at the time [...] You know when you have no money, when you have no job, you think you are loser, that's a problem

Xiaopong : Tu sais, en Chine, on pense tous qu'à trente ans il faut construire sa carrière et qu'à quarante ans, on ne doit plus avoir de problème dans sa vie et sa famille. Quand j'avais trente ans, je n'avais alors quand je voyageais, je ne me voyais pas d'avenir, je ne savais pas où la route ne me mènerait. Alors, je ne me sentais pas bien à l'intérieur, je n'avais aucune idée de mon avenir. [...]. Tu sais, quand tu n'as pas d'argent, pas de travail, chaque jour, ça te rappelle que tu es un perdant, c'est un problème.

Ce que dit Xiaopong se rapporte à ce que dit Zimo : « In China, we only have one life example¹⁰³ » et faire défaut à ce modèle de vie, à cette voie, c'est s'exposer aux critiques les plus féroces de l'entourage. Au demeurant, pour s'engager dans l'ascension de l'échelle sociale, encore faut-il y croire, et c'est bien là le nœud du problème, certains participants n'y croient pas ou plus :

Zimo: For me, I do not believe in money, inside I have nothing, you know, you work all your life to pay for an apartment. It doesn't make sense but you have no choice. That is it.

Zimo : Moi, je ne crois pas à l'argent, à l'intérieur je n'ai rien, tu sais, tu travailles toute ta vie pour te payer un appartement. Ça n'a pas de sens, mais on n'a pas le choix. C'est tout.

La pression exercée par les parents est relayée par une partie de l'entourage, avoir un enfant qui part pour faire du *backpacking* plutôt que de s'engager dans une carrière est problématique et plusieurs participants rapportent que leur départ ont fait de leurs parents des parias : ils sont ceux dont l'enfant est parti, ils deviennent eux-mêmes l'objet de commérages comme les mères de Fang, de Min, d'Ai ou de Li. Ainsi, cette pression de réussite, de perfection et l'ascension sociale n'est pas seulement portée par les parents mais est incarnée par la société chinoise tout entière. Cette mobilité

¹⁰³ En Chine, il n'y a qu'une voie possible »

est ainsi une façon de reprendre contrôle sur sa vie, en dehors des cadres pensés par la société et véhiculés par les parents et par la société comme en témoigne Lin.

Marie: And do you think your trip in Nepal changed you?

Lin: Too much... it changed my whole life. When I saw this world it totally change, it blew me away. Before Nepal I was thinking about my mother, my family, my work, I needed to help my family... I needed to have my family, I was thinking about a non-existing husband and children... I thought all of that is important. When I came back from Nepal in China, I thought... I need to do something for myself. Have another job, a different choice a job, something that is mine. [...] I think, before this trip, I just stayed in China, I had an interest in the world... I just saw movies... I don't have international friend before, I just knew a Serbian brother teaching English to me and I think, I don't know, Nepal I think has some... I don't know, I found myself in there... I met them and they were not like... girl, you need to be skinny you need to get your shit together. You know you are beautiful, my mother never told me that, my friend never told me that. People tell me "you are fat", this thing, self love they teach me.

Marie : Et penses-tu que ton voyage au Népal t'a changé ?

Lin : Beaucoup trop... il a changé toute ma vie. Quand j'ai vu ce monde, il m'a totalement changé, il m'a époustoufflé. Avant le Népal, je pensais à ma mère, à ma famille, à mon travail, je devais aider ma famille. J'avais besoin d'avoir ma famille, je pensais à un mari et à des enfants qui n'existent pas... Je pensais que tout cela était important. Quand je suis revenue du Népal en Chine, j'ai pensé... Je dois faire quelque chose pour moi. Avoir un autre travail, un autre choix de travail, quelque chose qui m'appartienne. [...] Je pense qu'avant ce voyage, j'étais en Chine, je m'intéressais au monde... Je ne voyais que des films... Je n'avais pas d'ami international avant, je connaissais juste un Serbe qui me donnait des cours d'anglais et je pense, je ne sais pas... que le Népal a quelque chose... Je ne sais pas, je me suis retrouvée là-dedans... Je les ai rencontrés et ils n'étaient pas du genre... ma fille, il faut que tu sois mince, il faut que tu te reprennes en main. Tu sais que tu es belle, ma mère ne me l'a jamais dit, mon amie ne me l'a jamais dit. Les gens me disaient "tu es grosse". Au Népal, ils m'ont enseignée l'amour de soi.

Le témoignage de Lin expose ici comment elle s'était fixée sur un modèle de vie fondé sur sa famille et sa future famille encore "non existante", elle considérait que c'était cela qui avait de l'importance. Puis, elle est partie au Népal, y a rencontré des voyageurs avec des carrières autres, très différentes. Visiblement, elle en retient qu'il faut qu'elle se concentre sur elle, sur ce qu'elle veut et ce qu'elle veut faire sans chercher à faire plaisir aux autres et à sa famille en construisant un foyer dont elle ne veut pas, en tout cas pas à ce moment. Elle s'est distancée aussi du regard que la société chinoise pose sur son corps, trop grand et trop gros par rapport aux standards de beauté.

Les avis des autres par rapport à la manière dont elle mène sa vie ont aussi été mis à distance par Min qui a, au fur et à mesure de ses années de voyage, donné un autre sens au mot succès alors même qu'elle a fait l'une des meilleures universités du pays et qu'elle était partie pour une carrière professionnelle à Shanghai. Aujourd'hui, elle fait du parapente partout dans le monde.

Si les conflits (avec plus ou moins d'intensité) avec les parents semblent être le régime normal des participants à l'enquête, il arrive cependant que certains, parviennent, à force de dialogue à commencer à transformer l'idée de leurs parents sur la mobilité comme en témoigne Li qui s'est désormais installée au Népal après plusieurs voyages en *backpacking* :

Marie: How did you feel about being abroad like not in China? Was it exciting? Like do you remember how you felt being in a different country?

Li: I feel is really nice because before, I have never been outside. Also, because my city is not so big. Even if nearby Beijing, people's mind is block, it's like I'm in the jail and now when I go outside, it's the... free to see the different things to see the international people, to think... maybe little change the mind also change a little bit...

Marie: How... how... can you explain how your mind change.

Li: Because before, maybe if I don't come outside... travel maybe I have the same life as my parents. Just finish college, work, find a job and work and married... bla bla bla... buy the house and pay the loan for the bank. Like this kind of life... same like them. But after, maybe I can choose my different life. As my parents... they don't open mind after... after... after when I start go outside to travel... My parents mind also change a little bit

Marie : Comment as-tu vécu le fait d'être à l'étranger sans être en Chine ? Était-ce excitant ? Te souviens-tu de ce que tu as ressenti dans un pays différent ?

Li : C'est vraiment bien parce qu'avant, je n'étais jamais sortie. De plus, ma ville n'est pas très grande. Même si près de Pékin, les gens sont fermés d'esprit, c'est comme si j'étais en prison et maintenant quand je sors, c'est... libre de voir les différentes choses, de voir les gens internationaux, de penser... peut-être que l'esprit change aussi un peu...

Marie : Comment... comment... peux-tu expliquer comment ton point de vue a changé ?

Li : Parce qu'avant, peut-être que si je ne sortais pas... voyager, peut-être que j'aurais la même vie que mes parents. Finir l'université, travailler, trouver un emploi, travailler et se marier... bla bla bla... acheter la maison et payer le prêt à la banque. Ce genre de vie... la même qu'eux. Mais après, peut-être que je pourrais choisir une vie différente. Comme mes parents... ils ne s'ouvrent pas l'esprit après... après... après que j'ai commencé à voyager à l'extérieur... Le point de vue de mes parents a changé aussi un peu

Comme elle le souligne, le changement n'est pas radical mais néanmoins, ils ont commencé à l'accepter et même à envisager de venir un jour la voir à Pokhara.

Reconsidérer la voie de la réussite chinoise et s'en distancer n'est pas la seule critique qui surgit pendant le voyage. La critique de la modernité chinoise bien que très politique, n'est en fait, pas si politique dans les discours retranscrits dans cette partie car elle s'adresse tantôt aux parents tantôt à « la société ». En revanche, il faut relever pour terminer ce chapitre quelques critiques adressées à la politique intérieure chinoise sur les minorités et sur la politique internationale notamment la relation à Taiwan.

C. UN NOUVEAU REGARD SUR LA CHINE : GEOPOLITIQUE ET POLITIQUES

TERRITORIALES ET CULTURELLES A L'EGARD DES GROUPES ETHNIQUES EN CHINE

Cette dernière partie présente des résultats concernant la prise de conscience par les enquêtés de certaines réalités politiques internes à la Chine grâce au voyage, et notamment des politiques menées à l'égard des groupes ethniques du pays, qui est critiquée avec force par une poignée de *backpackers*. C'est sans doute la contestation la moins feutrée vis-à-vis du gouvernement chinois bien qu'elle reste marginale dans l'ensemble des entretiens. Elle témoigne d'une forme de rejet des grands récits étatique sur la culture chinoise han.

Je rappelle d'abord que les premiers voyages des *backpackers* en Chine se font en premier lieu dans les provinces et régions autonomes où il y a le plus de minorités. Ainsi, le Yunnan, le Sichuan, le Tibet sont des provinces très populaires (chapitre 3). Elles présentent un différentiel d'altérité

culturel qui donne aux *backpackers* le sentiment d'être à l'étranger. Certains s'aventurent même jusqu'au Xinjiang malgré les tentatives de dissuasion des familles et le bruit des médias qui relaient la dangerosité de l'endroit. Partir dans ces espaces, c'est se confronter à une autre Chine, notamment une Chine enclavée, moins développée, bien plus pauvre. Ce décalage, qu'ils connaissent de manière abstraite avant les voyages, se concrétise et produit questionnements et critiques. Xiang est spécifiquement partie découvrir le Xinjiang parce qu'elle voulait confronter à ce que les médias disaient de cette région avec sa propre expérience sur place. C'est là-bas qu'elle a pris conscience qu'elle était Han et qu'à ce titre, elle recevait un traitement différent des Ouïghours. Elle a notamment remarqué lors de ses déplacements dans la région et des nombreux *check-points* qui jalonnent les routes, que les Ouïghours étaient contrôlés et fouillés avec plus de zèle qu'elle. Lors de cette expérience, elle a non seulement pris conscience des inégalités et du racisme des autorités chinoises, mais elle a développé une sorte de discours anticolonialiste car elle trouve injuste que ce soit les Han qui contrôlent le gouvernement et les ressources de la région. Elle s'auto-qualifie d'envahisseuse et souligne qu'elle ne s'est jamais sentie aussi stressée que dans le Xinjiang, même en comparaison avec des voyages à l'étranger. Constamment sur le qui-vive, elle a trouvé que le différentiel d'altérité était beaucoup plus marqué là que dans d'autres voyages, au Népal par exemple. C'est un pays occidentalisé et ce sont des codes culturels qu'elle maîtrise, elle n'a donc aucun problème à communiquer. Elle s'est en revanche sentie démunie au Xinjiang et n'a pas réussi à interagir avec les ouïghours.

Elle est rejoint dans cette analyse par Mochou qui, après avoir voyagé pendant quelques années en Asie du Sud-Est vit désormais dans le Yunnan et travaille avec les Naxi, l'un des 56 groupes ethniques officiels vivant surtout dans la préfecture de Lijiang. Pour elle, le gouvernement chinois mène une politique d'acculturation des minorités du Yunnan en utilisant notamment les groupes de touristes chinois.

Mochou: In China, ethnic people are not treated equally. Han people do not considering them as equal... this is something I feel very sad about. Even now, I think in my hometown, people think that this place is also very poor, they are less educated, they are not so aware, this is how Han people see...

Marie: Picture the minorities

Mochou: [...] because in Thailand, there is some poor people in some area but most of the minorities, I think they have their... they have their lifestyle and they have their own way to make money, they don't have to follow like the Han people's style. So this was surprising to me. And at the beginning I also don't think we were equal but then I realise it's all judgment, so... uh... after that trip, it give me a kind of thinking of what is the kind of, how we have to behave and how we have to communicate or treat them equally. [...] after many years, I still think it's a very very big subject.

Marie: And... so... is it... like the same thing that you showed me on the school wall, that there are signs to say leave the mountain village and go to the city to make money.

Mochou: Yes, yes, the government want today to change their lifestyle... kind of... to be... be... it's like the government... I mean the Chinese Han people think they are poor and they think this is not the right way of life. I think it's very strange because it's happening a lot in the West of China, mostly Han government and the government think like this...

Mochou : En Chine, les personnes d'origine ethnique ne sont pas traitées sur un pied d'égalité. Les Han ne les considèrent pas comme des égaux... c'est quelque chose qui m'attriste beaucoup. Même aujourd'hui, je pense que dans ma ville natale, les gens pensent que cet endroit est aussi très pauvre, ils sont moins éduqués, ils ne sont pas si conscients, c'est ainsi que les Han les voient...

Marie : Imaginez les minorités

Mochou : [...] parce qu'en Thaïlande, il y a quelques pauvres dans certaines régions, mais la plupart des minorités, je pense qu'elles ont leur... elles ont leur style de vie et elles ont leur propre façon de gagner de l'argent, elles n'ont pas besoin de suivre le style des Han. Cela m'a donc surprise. Au début, je ne pensais pas non plus que nous étions égaux, mais je me suis rendu compte que tout n'était que jugement, alors... euh... après ce voyage, cela m'a permis de réfléchir à la manière dont nous devons nous comporter, communiquer ou traiter les gens de manière égale. [...] après de nombreuses années, je pense toujours que c'est un sujet très très important.

Marie : Et... alors... est-ce que c'est... la même chose que ce que tu m'as montrée sur le mur de l'école, c'est-à-dire qu'il y a des panneaux qui disent de quitter le village de montagne et d'aller à la ville pour gagner de l'argent.

Mochou : Oui, oui, le gouvernement veut que les gens d'aujourd'hui changent leur mode de vie... en quelque sorte... pour être... être... c'est comme si le gouvernement... Je veux dire que les Chinois Han pensent qu'ils sont pauvres et qu'ils pensent que ce n'est pas le bon mode de vie. Je pense que c'est très étrange parce que cela se produit souvent dans l'ouest de la Chine, principalement dans le gouvernement Han et le gouvernement pense comme ça...

Elles se sont toutes les deux documentées et elles apparentent cela à de la domination économique, politique et culturelle sur les groupes ethniques. Elles sont notamment éloquentes sur les incitations financières et les opportunités de travail pour les Hans dans des régions que le gouvernement veut contrôler. D'où des discours reprenant des arguments anticolonialistes. D'autres *backpackers*, moins virulents déplorent l'uniformisation culturelle des minorités notamment au Tibet. Yuxi pense par exemple que cette uniformisation est due aux subventions importantes données aux populations locales. Ces aides sociales aboutiraient, selon eux à les rendre dépendantes et à perdre leur culture parce qu'ils ne font plus rien. Ces discours doivent cependant être analysés en contexte car, ils leur permettent aussi de se distinguer de ce qu'ils appellent les « *typical Chinese Han* » qui ne voient pas la réalité des choses et qui ne seraient pas conscients de ces réalités. Le voyage dans différents pays, les rencontres avec des personnes issues de groupes ethniques semble en effet leur donner une légitimité à se construire une nouvelle subjectivité, débarrassée des œillères que leur a mis leur

éducation chinoise et ainsi de se mettre à distance de la société « *mainstream* ». Ce ne sont pas des touristes « typiques », ce sont des *backpackers*, ils se perçoivent comme autrement plus insérés dans les sociétés qu'ils visitent et dont ils comprendraient les réalités.

Déjà évoqué, la prise de conscience de la censure chinoise et notamment celle d'internet (chapitre 4) est expérimentée avec la sortie hors du territoire chinois. Xiang, rencontrée à la frontière du Népal dit :

Xiang: We have this kind of invisible firewall.

Marie: For the internet?

Xiang: Yes, it's almost invisible wall at the border of China, you can feel it's very obvious when you physically cross the border, on one side you can't use google and on the other side you can use google. This is something that you can experience. It makes people annoyed. Well at least it makes me.

Marie: It makes you annoyed?

Xiang: Really annoyed... I mean, I can use the VPN but it is different. Maybe if you open everything, I don't really need to use, but because you close, it means I can't use it so I can't accept. It's not because I need to use, it's just that I can't accept... I should have the right to use it.

Xiang : Nous avons une sorte de pare-feu invisible.

Marie : Pour l'Internet ?

Xiang : Oui, c'est presque un mur invisible à la frontière de la Chine, vous pouvez le sentir très clairement lorsque vous traversez physiquement la frontière, d'un côté vous ne pouvez pas utiliser Google et de l'autre côté vous pouvez utiliser Google. C'est quelque chose que vous pouvez expérimenter. Cela agace les gens. En tout cas, moi, ça m'énerve.

Marie : Ça t'ennuie ?

Xiang : Vraiment agacée... Je veux dire, je peux utiliser le VPN mais c'est différent. Peut-être que si vous ouvrez tout, je n'ai pas vraiment besoin de l'utiliser, mais parce que vous fermez, cela signifie que je ne peux pas l'utiliser, donc je ne peux pas accepter ça. Ce n'est pas parce que j'ai besoin d'utiliser, c'est juste que je ne peux pas accepter... Je devrais avoir le droit de l'utiliser.

C'est une des premières choses qu'elle a fait en passant la frontière, se connecter à l'internet sans VPN. Cette revendication à avoir accès à une information libre est fortement exprimée par les *backpackers* et pour Yuxuan, il ne fait aucun doute - et c'est clair pour tous - que cette censure vient du gouvernement. Elle ne concerne pas seulement internet mais aussi le cinéma ou encore l'histoire :

Yuxuan: Our country's government don't allow us to know the better things outside China, they want us to know the good things in China. They are worry they create new wishes. If you... you... if the film is not good for our government, they don't allow you to watch. [...] Everywhere, if they think the film is bad for government, they don't allow to watch. You can't watch it so... so... so... our government I think now makes some bad rules. Maybe if Balinghou control China, maybe, the country would be good. Because I... the top of... the top of our government, the one that manage the government they are about fifty, sixty years old. It's in thirty years for us...

Marie: It's gonna be interesting to see how China evolves... your generation is starting to travel a lot

Yuxuan: But I want to know the true things, not what they tell me. The truth. Because in China, some of the history is not true. It's... it's... the history is written by the government so... so... I think... I want to know to know the true things. Even though Chinese government do some bad things, I think the Chinese will become better and better. Yeah, yeah, yeah... Because more travel and because balinghou, there is many balinghou like reading, travel, do things... they study in Europe, in America, they want to study the good things... so I want and I like to travel

Yuxuan : Le gouvernement de notre pays ne nous permet pas de connaître les meilleures choses en dehors de la Chine, il veut que nous connaissions les bonnes choses en Chine. Ils s'inquiètent de créer de nouveaux désirs. Si vous... vous... si le film n'est pas bon pour notre gouvernement, ils ne vous autorisent pas à le regarder. [...] Partout, s'ils pensent que le film est mauvais pour le gouvernement, ils ne permettent pas de le regarder. On ne peut pas le regarder, alors... alors... alors... je pense que notre gouvernement a adopté de mauvaises règles. Peut-être que si les Balinghou contrôlaient la Chine, le pays se porterait bien. Parce que je... le sommet de... le sommet de notre gouvernement, ceux qui dirigent le gouvernement ont environ cinquante, soixante ans. Pour nous, c'est dans trente ans...

Marie : Il sera intéressant de voir comment la Chine évolue... votre génération commence à voyager beaucoup...

Yuxuan : Mais je veux connaître les vraies choses, pas ce qu'on me raconte. La vérité. Parce qu'en Chine, une partie de l'histoire n'est pas vraie. C'est... c'est... l'histoire est écrite par le gouvernement, alors... alors... Je pense que... Je veux savoir ce qui est vrai. Même si le gouvernement chinois fait de mauvaises choses, je pense que les Chinois deviendront de mieux en mieux. Oui, oui, oui... Parce qu'il y a plus de voyages et parce que les balinghou aiment lire, voyager, faire des choses... ils étudient en Europe, en Amérique, ils veulent étudier les bonnes choses... alors je veux et j'aime voyager

Pour Yuxuan, le gouvernement ne change pas sa politique à la mesure des changements sociaux. En proposant une prise du pouvoir par la jeunesse, il renvoie au fossé générationnel entre la génération de ses parents, celle qui est actuellement au pouvoir et sa génération. Il va aussi un peu plus loin que la censure d'internet, il évoque également l'écriture de l'histoire par le gouvernement, une histoire qui serait en partie fausse, alors qu'il a le désir de connaître la vérité. Si l'écriture de l'histoire nationale est un vaste sujet, il est intéressant de mentionner qu'ils sont nombreux à souligner le manque dans leur cursus scolaire d'un esprit critique et d'éveil à des discours concurrents à celui de l'État.

Il arrive lors des voyages que ces récits historiques nationaux sont confrontés à des récits historiques discordants. La question taïwanaise est ainsi fréquemment évoquée et il m'a souvent été demandé ce que je pensais de la situation de Taiwan, alors même que je ne m'aventurais pas sur ce terrain-là. Ainsi, ils sont plusieurs à avoir été à Taiwan pour visiter ou voyager et ils en reviennent souvent convaincus que Taiwan n'est pas la Chine. Zihao et Liu qui font partis des plus jeunes de la cohorte des participants, ont changé d'opinion sur Taiwan, non pendant le voyage, mais à la suite de la loi sur le mariage homosexuel récemment entré en vigueur sur l'île. Ils me confient leur

homosexualité et leur difficulté à vivre avec cette identité sexuelle en Chine. Cette loi a fait changer leur point de vue sur l'appartenance de Taiwan à la Chine. Ils sont bien plus conscients qu'il existe plusieurs façons de regarder un événement historique, ce qu'on s'est bien gardé de leur enseigner en Chine. Xiang pense que la façon d'enseigner la géopolitique de la région s'apparente à du lavage de cerveau. Son énervement à l'encontre du gouvernement est fort notamment parce qu'elle a été confrontée au point de vue des Taiwanais sur la situation lors de son voyage sur l'île

Xiang: The Chinese government won't give us this kind of thinking so when I first heard what they think in Taiwan, they live their way, from their birth, they are born in this land, and lot of things are different from China, they are much more open, so it's not a kind of I don't want to be part of you, but the fact is I'm not a part of you, right? So, this is a kind of different thinking style. You don't have to hate it, like why are you not a part of us. It's just a fact! And they, truly live a different kind of lives with us even if we have the same culture. So I began to understand a lot. So I can view this problem from my own thinking.

Xiang : Le gouvernement chinois ne veut pas nous donner ce type de pensée, alors quand j'ai entendu pour la première fois ce qu'ils pensent à Taiwan, ils vivent à leur manière, depuis leur naissance, ils sont nés dans ce pays, et beaucoup de choses sont différentes de la Chine, ils sont beaucoup plus ouverts, alors ce n'est pas une sorte de "je ne veux pas faire partie de vous", mais le fait est que je ne fais pas partie de vous, n'est-ce pas ? Il s'agit donc d'un style de pensée différent. Vous n'avez pas besoin de détester cela, de vous demander pourquoi vous ne faites pas partie de nous. C'est juste un fait ! Et ils vivent vraiment une vie différente de la nôtre, même si nous avons la même culture. J'ai donc commencé à comprendre beaucoup de choses. Je peux donc envisager ce problème à partir de mon propre point de vue .

Durant le voyage, les rencontres avec les autres *backpackers*, les discussions extensives que l'on peut avoir dans les auberges de jeunesse, dans les coffee-shops sur les pays de chacun sont décisives dans l'éveil à ce regard critique. Elle les renvoie logiquement à comparer leur situation en Chine mais aussi à un sentiment profond d'impuissance face à la difficulté de changer les choses dans ce pays auquel ils soulignent par ailleurs leur attachement.

CONCLUSION

Ce chapitre présente la manière dont ces individus, font le choix du voyage non pas seulement pour découvrir le monde mais aussi pour mettre un écart avec leur société. Le voyage s'institue comme une manière de trouver une réponse individuelle à un malaise social et collectif qui touche particulièrement les jeunes. Le voyage leur permet de devenir les producteurs de leur propre carrière loin des trajectoires dans lesquelles ils pensaient être assignés avant leur départ.

On a vu que ce malaise est généré par la tension entre une modernité forcée et la réinvention de traditions culturelles chinoises issues de racines confucéennes. Elle engendre un conflit identitaire insoluble en particulier dans la génération post-réforme que résume Wu :

« Modern China has a conflicted relationship with the globalization dominated by Western countries as well as with its own cultural tradition. This two-fold predicament, with conflict between self and the other, on the one hand, and tradition and modernity, on the other, has contributed to the formation of the ambivalence of modern Chinese national-cultural identity¹⁰⁴. » (Wu 2012, p. 10)

Cette identité ambivalente devenant parfois intenable nécessite pour la génération post-réforme de trouver des réponses ailleurs, dans l'écart.

Ce chapitre vient, en outre, alimenter la discussion scientifique autour du pouvoir et la manière dont il s'incarne en Chine. En effet, si le contrôle social par le biais de diverses politiques est toujours d'actualité : le *hukou* ou anciennement la politique de l'enfant unique, ce que ce chapitre traduit est qu'il existe en sus le déploiement d'un contrôle culturel, plus acceptable par la classe moyenne chinoise, parce qu'il est plus diffus, plus implicite. L'anthropologue Laura Nader définit les processus de contrôle dans les sociétés contemporaines comme « the mechanisms by which ideas take hold and become institutional in relation to power¹⁰⁵ » (Nader 1997, p. 711). Elle insiste sur la différence entre le contrôle social qui implique des mesures coercitives et le contrôle culturel qui s'applique davantage au contrôle de l'esprit en influençant et persuadant certains individus ou groupes à reproduire et participer à leur propre domination. Ainsi la politique du *Chinese Dream* promue par Xi Jinping semble illustrer un tournant vers un contrôle culturel de la population chinoise sans abandonner pour autant le terrain du contrôle social. Nader souligne ainsi que :

When the use of social control becomes less culturally acceptable, especially for the middle class, the use of cultural control becomes more central to the whole mechanics of power, and with it the cognitive dissonance associated with living in a world that does not work in the idealized way¹⁰⁶. (Ibid., p. 720-721)

Dans ce chapitre, ce sont les relations familiales et dans une moindre mesure les relations sociales qui semblent être les véhicules de ce contrôle culturel d'autant plus que celui-ci est soutenu et poursuivi lors de la socialisation secondaire par les institutions scolaires et universitaires. Sauf que la « dissonance cognitive » dont parle Nader s'incarne dans l'écart entre la carrière idéalisée par les parents et les institutions d'un côté et la réalité scolaire et économique telle que la vivent les participants à l'enquête de l'autre. Ici, les différentes institutions scolaires et universitaires puis le monde du travail semblent entraîner les individus dans des dilemmes perturbateurs (Mezirow 1991) qui concourent à leur faire réviser les choix ou parfois les non choix qui les conduisent aux places qu'ils occupent et dont ils ne peuvent que constater qu'elles sont insatisfaisantes, génératrices

¹⁰⁴ La Chine moderne entretient une relation conflictuelle avec la mondialisation dominée par les pays occidentaux ainsi qu'avec sa propre tradition culturelle. Cette double situation difficile, avec un conflit entre soi et l'autre, d'une part, et entre la tradition et la modernité, d'autre part, a contribué à la formation de l'ambivalence de l'identité nationale et culturelle de la Chine moderne

¹⁰⁵ Les mécanismes par lesquels les idées s'installent et s'institutionnalisent en relation avec le pouvoir

¹⁰⁶ Lorsque le recours au contrôle social devient moins acceptable sur le plan culturel, en particulier pour la classe moyenne, le recours au contrôle culturel devient plus central dans l'ensemble de la mécanique du pouvoir, et avec lui la dissonance cognitive associée à la vie dans un monde qui ne fonctionne pas de la manière idéalisée.

d'anxiété voire de dépression. Elles les entraînent vers des comportements déviants par rapport aux normes chinoises, normes dont ils réalisent qu'elles ne sont pas universelles et qu'elles peuvent être contestées. Rocca note que les tensions entre possibilités et déterminations étaient génératrices de déviations :

« Jamais dans l'histoire tant de gens ont changé aussi vite de vie. Déviations multiples et variées, angoisse devant l'accroissement de la compétition entre individus, frustration due à l'ouverture des possibles d'un côté et au rôle accru des déterminations de l'autre, multiplication des mouvements sociaux: font écho à ces brutales transformations » (Rocca 2010, p. 51)

Ainsi, à la façon de la génération *Beat* américaine, le développement d'autres aspirations prend le pas à travers diverses expériences, notamment les voyages, qui engagent les individus, inconsciemment d'abord puis consciemment, vers un mouvement de décoïncidence pour les faire émerger dans une nouvelle existence. Le voyage devient alors une façon d'exister pour soi.

Ce que ce chapitre a fondamentalement cherché à démontrer, ce sont les différents éléments qui constituent le processus de décoïncidence (Jullien 2017) lors du voyage. Présenté dans le chapitre 1, ce concept met en avant comment plusieurs éléments viennent fissurer nos certitudes et ébranler nos fondations : « la dé-coïncidence qui, fissurant l'adéquation d'un soi, c'est-à-dire d'un soi avec soi, l'adaptation d'un soi à soi, fait sortir de la paralysie d'un tel « soi », rouvre non pas tant une dissociation qu'une désolidarisation intérieure, et libère à nouveau une initiative. C'est en dé-coïncident d'avec elle-même, c'est-à-dire en ouvrant un brèche dans sa normalité acquise (dans sa fonctionnalité admise), en osant un « écart », en somme, que la vie, défaisant toute possibilité d'essence, se promet, dans l'homme, en existence ; qu'elle s'avive et se qualifie » (*Ibid.*, p. 18).

CHAPITRE 8 : LES ECARTS GEOGRAPHIQUES : L'HABITER POLYTOPIQUE DES *BACKPACKERS* CHINOIS OU L'IMPOSSIBLE RETOUR

The Road Not Taken

*Two roads diverged in a yellow wood,
And sorry I could not travel both
And be one traveler, long I stood
And looked down one as far as I could
To where it bent in the undergrowth;*

*Then took the other, as just as fair
And having perhaps the better claim,
Because it was grassy and wanted wear;
Though as for that the passing there
Had worn them really about the same,*

*And both that morning equally lay
In leaves no step had trodden black.
Oh, I kept the first for another day!
Yet knowing how way leads on to way,
I doubted if I should ever come back.*

*I shall be telling this with a sigh
Somewhere ages and ages hence:
Two roads diverged in a wood, and I —
I took the one less traveled by,
And that has made all the difference.*

Robert Frost

INTRODUCTION

Ce poème de Robert Frost sur le chemin qu'on ne prend pas, raconte que le choix d'une voie plutôt qu'une autre entraîne forcément des regrets de ne pas avoir choisi l'autre puisqu'il n'existe pas de retour en arrière. Le choix du voyage comme un chemin vers une vie anticonformiste entraîne forcément des regrets ou des questionnements sur ce qu'aurait été l'autre chemin. Frost choisit de bifurquer sur le chemin qui le mènera à faire des détours, le chemin le moins emprunté qui fera toute la différence. Alors que le détour implique un retour sur le chemin principal, la figure de l'écart est davantage heuristique pour cette thèse (voir chapitre 6) car l'action de s'écarter traduit la prise de distance du chemin direct – on retrouve ici le concept d'écart (Jullien 2012; Laslaz 2016). L'écart, parce qu'il est incertain et hasardeux mais aussi plein de potentialités – on sait de quoi on s'écarte mais on ne sait pas ce que cet écart va produire – laisse à l'individu la possibilité de se découvrir par l'exploration de différents espaces. Le voyage envisagé comme un écart est ainsi un moment où l'individu peut construire des compétences spatiales et sociales, développer des aptitudes (*Ibid.*) tenter de s'aligner avec ses aspirations, ses objectifs, son milieu de vie, une manière d'être en relation avec soi-même et l'environnement dans la cohérence et le sens. C'est ce que Kirschner (2017) appelle l'éthique relationnelle élargie. Si l'écart permet une éthique relationnelle élargie, il s'agit aussi de considérer comment s'opère la fin du voyage, le retour et comment celui-là intègre cette nouvelle éthique relationnelle élargie avec ses nouvelles compétences spatiales.

Ce chapitre cherche à montrer qu'il faut réinscrire ces mobilités longues dans la biographie des personnes pour comprendre comment, les transformations idéelles et identitaires du voyage transforment matériellement et surtout spatialement les vies des individus qui s'y engagent.

Cette proposition fait suite à la thèse de Philippe Duhamel qui pose le constat que le tourisme est « phénomène capable de produire de nouvelles migrations » (Duhamel 1997, p. 532). Ce phénomène qui se traduit par un habiter plus permanent dans des lieux où l'on était simple touriste – les Baléares dans la thèse de Duhamel – se trouve être une tendance de fond qui se visibilise partout dans le monde (Bourdeau 2012). En 2016, un autre article interroge, via le rapport à la nostalgie, la singularité du vécu touristique par rapport aux autres expériences de vie. Les auteurs constatent « l'absence d'étude sur « la manière dont l'expérience instantanée s'inscrit dans la trajectoire de vie des individus, en quoi elle dépend d'un vécu touristique antérieur et influe sur les expériences ultérieures » (Bachimon, Decroly et Knafo 2016, p. 2).

Nous avons vu au chapitre 7 que le malaise exprimé vis-à-vis de la société chinoise et le désir d'explorer de nouveaux horizons n'est pas nouveau dans les études du *backpacking*. Le désir d'écart

et d'exploration est une thématique plutôt banale, en revanche, le terrain, les récits et le suivi des *backpackers* montrent que ces expériences à l'étranger complexifient singulièrement le rapport au pays et menacent le retour et la réintégration dans la société de départ. Ce constat est partagé par d'autres. Mark Kanning (2013) note dans son étude sur le retour au pays des *backpackers* américains, qu'au-delà de l'expérience transformatrice du voyage qui permet de lever le voile sur les contingences normatives de la vie sociale américaine et sur l'éthique protestante du travail, du mariage ou encore de la propriété, la transformation se traduit aussi par une relocalisation des individus dans des espaces plus adaptés à leurs nouvelles identités. Dans son étude sur le voyage transformateur, Lean (2009) explore ce qui limite ou complique les possibilités de changement. Les aspects financiers sont des facteurs limitants mais ce n'est pas la raison la plus fréquemment invoquée : le manque de soutien de la famille, des amis et des collègues est ce qui va le plus freiner la personne dans sa transformation. Aussi, s'opère une recomposition sociale où, insatisfaits, les anciens touristes créent de nouvelles relations sociales, plus en accord avec leurs nouveaux centres d'intérêts et leurs nouvelles valeurs. Enfin, Kirschner (2017) relève également que dans la troisième phase de l'itinérance, appelée « le retour au monde ordinaire », les participants à son enquête tendent à changer leurs modes et espaces de vie afin de d'ajuster le quotidien avec « le nouveau Soi » (p. 295). Ils changent de carrière professionnelle pour donner du sens à un nouvel engagement (généralement écologique et social) et déménagent vers des espaces considérés comme étant plus proches de la nature.

Afin de poursuivre et d'élargir le travail engagé par ces chercheurs, j'analyserai à mon tour les différentes stratégies déployées par les *backpackers* pour se replacer après le voyage, forts de leurs nouvelles compétences sociales et spatiales et au regard de leurs nouvelles identités. A partir d'une analyse de l'évolution du rapport aux lieux dans la mobilité fondée sur un travail conceptuel de Duhamel et Stock (2005), je montrerai comment les participants à l'enquête développent un nouvel habiter polytopique entre Chine et monde (Stock 2006). Le déploiement de cet habiter polytopique serait en fait un moyen de faire coïncider spatialement les nouvelles perspectives de sens qui naissent lors du voyage (Mezirow 1978), et c'est là l'hypothèse de travail de ce chapitre.

Afin de répondre à la problématique et de valider l'hypothèse, la première partie sera consacrée à montrer l'évolution du rapport aux lieux en fonction de l'expérience. Durant l'enquête de terrain, le constat a été dressé qu'il existait différents stades du voyage et qu'en fonction de ce stade, l'individu parvenait à réaliser une adéquation géographique en s'insérant dans des groupes sociaux valorisant la mobilité et en jouant mieux des ressorts spatiaux pour leur pratique. Dans la deuxième partie, il sera démontré qu'à mesure de l'expérience, les individus parviennent à individualiser leurs

parcours géographiques en habitant différents lieux afin de résoudre les différentes tensions qui émergent avant et pendant le voyage. Dans cette partie seront présentées en détail les modalités des différentes formes de la fin du voyage et dans quels lieux ceux-ci s'opèrent, en Chine ou à l'étranger. Ils permettront de montrer comment les individus deviennent géographiquement pluriels en développant un habiter réticulaire et comment les lieux deviennent des référents de l'identité notamment.

L'habiter polytopique permettra ainsi d'éviter la question du retour si difficile à qualifier car il n'est finalement plus possible de revenir à l'embranchement initial qui a conduit à faire le choix du détour.

I. L'EVOLUTION DU RAPPORT AUX LIEUX DURANT LE VOYAGE POUR COMPRENDRE LA CONSTITUTION D'UN HABITER POLYTOPIQUE

Dans cette partie, il sera question de comprendre tout d'abord comment le temps passé en mobilité permet aux individus d'accumuler des compétences spatiales et comment, en retour, ces compétences spatiales viennent transformer le rapport aux lieux des individus afin que puisse se constituer un habiter polytopique. Le temps, est donc un élément essentiel dans le processus d'apprentissage de techniques qui associent des compétences et des instruments nécessaires pour qu'un individu puisse mettre en place les modalités de son habiter polytopique. (Stock 2013).

En croisant la matrice du rapport au lieu proposée par Stock et Duhamel (2005) et le temps passé en voyage des participants à l'enquête, je chercherai à montrer qu'ils se trouvent à différents stades de leur construction d'un habiter polytopique

1. L'EXPERIENCE TRANSFORME LES PRATIQUES ET LE RAPPORT AUX LIEUX

Les apprentissages d'un voyage peuvent se faire à la suite à des expériences touristiques dans l'enfance et l'adolescence avec sa famille. Elles se construisent à mesure du gain d'expériences de l'individu qui se déplace pour des raisons touristiques ou autres. De ce fait, en fonction du cumul des expériences et du temps passé en déplacement, les lieux choisis et les pratiques changent car la connaissance des possibilités d'un lieu s'améliore à mesure que se diversifie et se complexifie notre rapport à l'espace et aux lieux. Par ailleurs, dans le cadre d'une mobilité longue comme c'est le cas pour le *backpacking*, au-delà des pratiques, ce sont aussi les modalités matérielles du voyage qui changent. Un touriste en vacances prévoit un budget déterminé à l'avance et le temps du déplacement est bien dédié à la récréation de son corps, il n'est pas question de travail. Dans le

cadre d'une mobilité au long cours, l'individu doit parfois développer des stratégies économiques s'il veut pouvoir continuer son voyage. Il peut par exemple avoir le besoin de s'engager temporairement dans une activité professionnelle. Cette activité professionnelle peut s'inscrire dans la continuité de voyage mais elle génère forcément des spatialités particulières (*cf* chap. 6). Afin de montrer que la longueur du voyage diversifie et complexifie le rapport à l'espace, je m'appuierai sur l'approche compréhensive des mobilités proposées par Stock et Duhamel (2005) et le code géographique des pratiques qu'ils proposent pour comprendre les systèmes de mobilités des individus.

Ce code est construit sur une dichotomie de cinq caractéristiques réparties en deux groupes. Le premier groupe est constitué des caractéristiques qui déterminent les conditions du mouvement :

- Mobilité routinière ou exceptionnelle
- Mobilité choisie ou contrainte

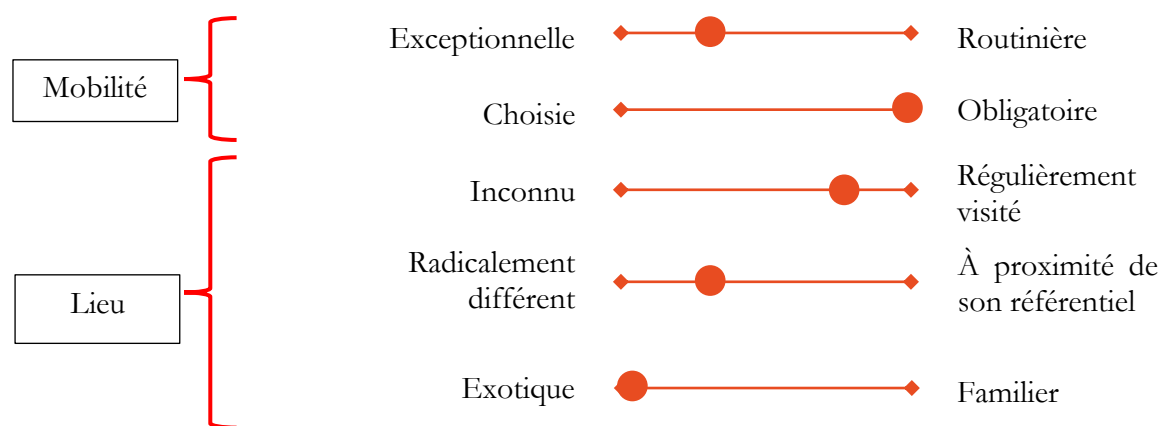
Le deuxième groupe qualifie la qualité du lieu en fonction du lien construit par l'individu via ses pratiques.

- Lieu régulièrement visité ou inconnu
- Lieu à proximité de son référentiel ou radicalement différent. Cette seconde caractéristique pose la question de l'accès au lieu par un médiateur.
- Lieu familier ou exotique est caractérisé par des différences dans certains éléments matériels des lieux : l'alphabet employé, la/les langues parlées, la gastronomie, les traditions etc.

J'ai procédé à une transformation de cette grille de lecture pour la passer d'une dichotomie vers un spectre qui permet d'appréhender au mieux la manière dont se constitue leur capital spatial.

2. LE SPECTRE D'EVOLUTION DES MOBILITES ET DES RAPPORTS AUX LIEUX

J'ai construit le spectre en fonction à la fois en fonction des durées de voyages et du récit de leur mobilité, des lieux fréquentés et de leurs pratiques. Plusieurs points doivent être soulignés afin d'expliquer le tableau suivant (tableau 14). Le spectre est construit (schéma 9) à partir d'un segment qui représente le gradient entre les deux pôles. Sur ce gradient, j'ai inséré un curseur qui permet de montrer l'évolution à la fois de la mobilité et du rapport au lieu.



SCHEMA 9 : SCHEMA D'EXPLICATION DU SPECTRE DU CODE GEOGRAPHIQUE DES PRATIQUES MOBILITAIRES (D'APRES STOCK ET DUHAMEL, 2013)

Les deux caractéristiques socles de ces mobilités, tout du moins à leur début, sont leur exceptionnalité et le fait qu'elles relèvent d'un choix. C'est la base des mobilités travaillées dans cette thèse. Cependant, à mesure que la mobilité s'inscrit dans la durée, alors cette exceptionnalité peut se modifier pour devenir temporairement routinière notamment pour remplir des obligations matérielles d'un quotidien qui s'installe dans la mobilité, d'où la nécessité du curseur qui peut être bougé en fonction de la pratique du moment. Certaines mobilités relèvent d'obligations qui peuvent être liées par exemple à la demande ou au renouvellement d'un visa qui ne peut être fait que dans certains lieux où sont concentrés les administrations, le visa indien à Katmandou par exemple. Elles peuvent être liés à des nécessités économiques comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre. Elles peuvent être liées à une obligation familiale qui oblige à retourner en Chine.

Le figuré du spectre se révèle donc intéressant pour figurer ces traverses incessantes d'une polarité à l'autre ; traverses qui ne sont pas radicales mais bien plus souvent graduelles.

	Mobilité		Lieu			
	Exceptionnelle	Choisie	Inconnu	Régulièrement visité	Radicalement différent	
					A proximité de son référentiel	Familier
Moins de 3 mois	Jun	●	●	●	●	●
	Zihao	●	●	●	●	●
	Jiali	●	●	●	●	●
	Liu	●	●	●	●	●
	Lin	●	●	●	●	●
	Xiu	●	●	●	●	●
3 mois - 1 an	Mei	●	●	●	●	●
	Yuxuan	●	●	●	●	●
	Ya	●	●	●	●	●
	Cheng	●	●	●	●	●
	Xiang	●	●	●	●	●
	Zhao	●	●	●	●	●
1 an - 2 ans	Yingyue	●	●	●	●	●
	Ai	●	●	●	●	●
	Hua	●	●	●	●	●
	Fen	●	●	●	●	●
	Lina	●	●	●	●	●
	Ming	●	●	●	●	●
	Jiahui	●	●	●	●	●
	Yuxi	●	●	●	●	●
	Bai	●	●	●	●	●
	Zhiruo	●	●	●	●	●
Mochou	●	●	●	●	●	
2 ans - 5 ans	Li	●	●	●	●	●
	Yan	●	●	●	●	●
	Zimo	●	●	●	●	●
	Haoran	●	●	●	●	●
5 ans - 10 ans	Fang	●	●	●	●	●
	Min	●	●	●	●	●
Plus de 10 ans	Limei	●	●	●	●	●

TABLEAU 14 : LE SPECTRE DES CARACTERISTIQUES DES RAPPORTS AUX LIEUX DES PARTICIPANTS

Le premier constat de ce tableau est qu'il permet de brosser des profils en fonction des durées de voyage et que ces profils se complexifient grandement à mesure que la durée du voyage augmente.

A. PROFIL 1 : ENTRE TOURISME ET BACKPACKING, CONSTITUTION D'UN CAPITAL SPATIAL

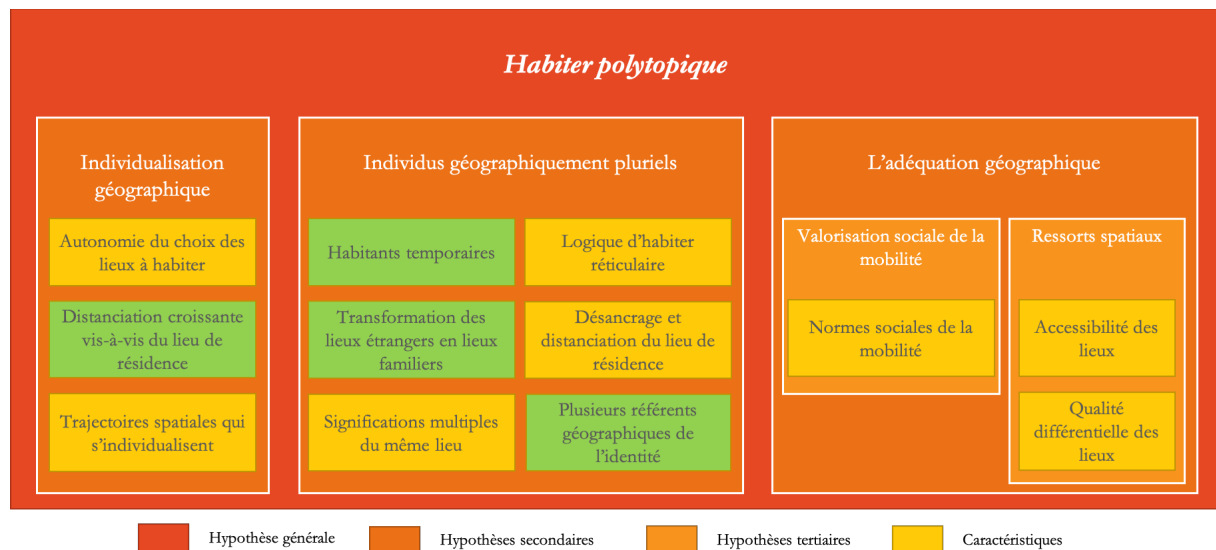
a. Mobilité et rapport aux lieux proches d'une mobilité touristique classique

Les participants à l'enquête ayant les durées de voyages les plus courtes présentent les caractéristiques des mobilités et des rapports aux lieux les plus proches de ceux des touristes : leur mobilité est exceptionnelle et choisie, les lieux visités leur sont inconnus, radicalement différents et exotiques. Pour Lin et Xiu, le curseur bouge sur les segments de l'exotisme et de la proximité des lieux de leur référentiel dans la mesure où leurs expériences de voyage passées les ont conduites au Tibet et au Sichuan. Elles soulignent toutes deux que le Népal leur rappelle fortement ces deux provinces, via les signes religieux, l'aménagement de la montagne, la musique. Ainsi l'aspect exotique des lieux est atténué par ces expériences passées. De même, Xiu pratique énormément le trekking en Chine aussi, elle n'a pas eu besoin de guide ou de porteur pour son expérience de trekking dans les Annapurnas, elle y est allée seule. Elle souligne d'ailleurs avoir suscité l'admiration de groupes de trekkers chinois, n'en revenant pas de croiser une femme, seule de surcroît et sans accompagnement. Elle explique cette réaction par le fait qu'ils ne savent pas encore faire pour deux raisons : ils s'équipent trop et ne parlent pas suffisamment anglais ce qui implique de prendre des porteurs et des guides. Elle affirme ainsi clairement la maîtrise de ces compétences.

b. L'émergence d'un questionnement sur l'habiter et l'acquisition de compétences

Les individus appartenant à cette catégorie en sont au début du voyage. Ils en connaissent aussi la fin qui est marquée précisément dans le temps par la présence d'un billet de retour ou une date précise de reprise des études ou d'un travail. Le choix de l'espace du voyage est plus ou moins contraint mais, un écart critique (Laslaz 2016) commence à s'ouvrir pendant la mobilité. Ils expriment le souhait de poursuivre le voyage plus tard selon d'autres modalités moins contraintes et dans d'autres espaces. Les individus se situant dans cette catégorie gardent un ancrage fort avec le lieu de résidence initiale même si une distance commence à se dessiner en envisageant qu'il est possible d'habiter dans d'autres espaces et de déployer d'autres modes d'être. Liu, Jun, Zihao et Jiali, tous originaires de Xi'an trouvent par exemple qu'une petite ville comme Pokhara est beaucoup plus « habitable » que leur grande métropole, polluée et artificialisée. Afin de contourner les interdictions parentales de voyager, ils ont dû trouver des subterfuges pour être autorisés à voyager et le Népal et Pokhara ont pu être un choix de voyage par défaut. Ils admettent n'avoir pas choisi les bons hébergements pour leur voyage, s'empêchant ainsi d'aller à la rencontre des autres et d'expérimenter de nouvelles pratiques sportives et corporelles. Sur la fin du voyage cependant,

ils commencent à déployer des ressorts spatiaux à Pokhara afin de faire coïncider leurs attentes et les pratiques déployées. Pokhara et le Népal s’instaurent alors comme des espaces géographiques de référence car c’est là que ces individus commencent à décoïncider en habitant temporairement ces espaces et en expérimentant d’autres modes d’être qui ouvrent vers une transformation métaphysique (Ninnis 2014). Le schéma 10 permet de montrer comment, à ce stade du voyage débute la constitution de l’habiter polytopique. Les cases teintées de vert représentent les fondations de ce qui se met en place pendant ce premier stade.



SCHEMA 10 : LE STADE DEBUTANT DANS LA CONSTITUTION D'UN HABITER POLYTOPIQUE

B. PROFIL 2 : UNE ADEQUATION GEOGRAPHIQUE RENFORCEE : UN CHOIX DES LIEUX ET DES PRATIQUES PLUS SPECIFIQUES

Pour ceux qui voyagent depuis plus de trois mois et moins d’un an, on constate que les curseurs commencent à bouger. D’abord, la mobilité commence à devenir moins exceptionnelle, des réflexes commencent à se prendre, l’individu peut commencer à avoir des mobilités moins choisies pour effectuer une tâche économique par exemple. Certains commencent à revenir sur des lieux déjà connus parce que ce sont des hubs incontournables de la mobilité en cours : Lhassa et Katmandou par exemple. Le choix des lieux aussi se précise.

Ainsi, Tian, un *backpacker* qui voyage depuis environ 6 mois est parti de Dali, est montée sur le plateau tibétain pour redescendre vers Katmandou puis Pokhara. Il a choisi Pokhara pour la proximité des paysages et des activités que ce lieu présente avec Dali où il a passé quelques semaines. Il y trouve de la drogue facilement, passe ses journées dans les cafés de Kahare à discuter, à jouer aux échecs et à lire, parfois il part quelques jours faire du trekking en montagne à proximité de Pokhara. Ainsi, ce lieu, bien qu’inconnu quand il y arrive présente des proximités avec ses

référentiels géographiques et n'est pas complètement exotique pour lui bien qu'il ne soit pas familier non plus. Le cas de Yuxuan détonne un peu dans ce second profil car il ressemble fortement aux profils des voyageurs de moins de 3 mois. Cela s'explique parce que Yuxuan a voyagé plus de trois mois mais en seulement en Chine et que c'est la première fois qu'il se trouve à l'étranger. En revanche, il a commencé à acquérir les réflexes d'un voyageur chevronné, il cherche systématiquement les transports les moins chers pour se rendre d'un lieu à un autre, il a commencé à essayer de gagner un peu d'argent par son voyage en faisant des vidéos et en vendant des produits qu'il teste. A Katmandou, au-delà de ses visites, il cherche des boutiques où il pourra trouver des produits qu'il mettra en lumière dans ses prochaines vidéos. Pour Yingyue, le cas de figure est un peu différent. Je les ai rencontrées en Chine lors de mon deuxième terrain de recherche. J'ai fait des entretiens avec elles au titre qu'elles avaient fait des voyages en *backpacking*, en Asie du Sud-Est notamment. Elles sont désormais installées à dans la petite ville de Shuhe, au nord de Lijiang dans le Yunnan où elles travaillent dans le commerce de bijoux pour les touristes principalement. La première fois que Yingyue est parti à l'étranger pour des vacances, elle a 25 ans. Elle et son copain ont choisi Phuket pour un séjour d'une semaine. Sa mobilité est clairement celle d'une touriste, elle parle des paysages maritimes, du comportement des gens, de leur langue et de leur nourriture.

Yingyue : Yeah, because of course... the.. the... first time to see... I went to Phi Phi island so the sea, the beautiful sea it was the first time to see, in Qingdao it was more like river water... over there "oh... the sea" and I didn't know how to swim at that time, I'm still not very good. And I'm like... wow, it's very different. I liked the Thailand people because they talk very gentle... for me it seems they are very gentle. In China we are like "Wow, wow" (imitating yelling) . Over there, they talk very low and because this is a more bouddhism country they are very polite. I think "Oh, this is very nice and I liked it". And then... so then, it's like... Ok, new country and the food and the language and the color and all the clothes, I was fascinated.

Yingyue : Oui, parce que bien sûr... la... la... première fois que j'ai vu... Je suis allé sur l'île de Phi Phi donc la mer, la belle mer, c'était la première fois que je la voyais, à Qingdao c'était plus comme l'eau de la rivière... là-bas "oh... la mer" et je ne savais pas nager à cette époque, je ne suis toujours pas très bonne. Et je me suis dit... wow, c'est très différent. J'ai aimé les Thaïlandais parce qu'ils parlent très gentiment... pour moi, ils sont très gentils. En Chine, nous sommes comme « Wow, wow » (imitant les cris). Là-bas, ils parlent très bas et parce que c'est un pays plus bouddhiste, ils sont très polis. Je pense « Oh, c'est très bien et j'ai aimé ». Et ensuite... donc ensuite, c'est comme... Ok, nouveau pays et la nourriture et la langue et la couleur et tous les vêtements, j'étais fascinée.

Yingyue part aussi dans le Yunnan où elle a prévu de voyager mais découvre ensuite Dali, qui va être un coup de cœur pour elle. Au point qu'après un petit périple de deux jours à Shuhe, elle s'en retourne et va s'installer à Dali pendant un mois. Bien qu'elle ait encore peu d'expérience de voyage, son voyage à Dali la rapproche d'une forme d'adéquation géographique, car elle se rend compte que son environnement urbain de Shanghai ne lui convient plus et elle va tout faire pour pouvoir rendre son déménagement possible par la suite.

Yingyue: so from Kunming, and from Kunming, I took a bus to Dali. Dali I stayed one week and I was already like : "THIS IS MY PLACE, THIS IS MY PLACE". The weather, especially the weather, the blue sky, the mountain the lake, the slow life... One very nice hospitality.

Marie: What month did you go? It was not in Summer right?

Yingyue: It was around October. So... yes, yes, very good season. I could see the plants grow in the wild and... so, so, the second week, I actually had a plan, I talk to Lukas, I'm moving here, I'm not going to live in Shanghai anymore. And he was like : "Maybe you should calm down a little bit, you have been here for 2 weeks" Actually only one week, "You are making all these big decision". "I know, I know but I don't want to live in Shanghai anymore. I want to be here, I want to be here, I don't know what i'm going to do but I want to be here". So he was "You are too excited, no, no".

Marie: This is around here. Up there yeah

Yingyue: Ok, so, so... for like 2 days I met some Chinese hippie friends so we both came to Shube, 3 of us... and it was so cold, I was like, it's so cold, no I miss the sunshine of Dali so after 2 days we thought it was too cold so I came back to Dali. I stayed one month in Dali.

Marie: What did you do during one month?

Yingyue: For one month, everyday I tried to hang out with locals or people who live there, and the we do some activities like go to the mountain and do hikings, around the lake.

Yingyue : Donc de Kunming, de Kunming, j'ai pris un bus pour Dali. Je suis restée à Dali une semaine et j'étais déjà comme : "C'EST MA VILLE, C'EST MA VILLE". Le temps, surtout le temps, le ciel bleu, la montagne, le lac, la vie lente... Une très belle hospitalité.

Marie : Quel mois y es-tu allée ? Ce n'était pas en été, n'est-ce pas ?

Yingyue : C'était vers le mois d'octobre. Donc... oui, oui, très bonne saison. J'ai pu voir les plantes pousser dans la nature et... donc, donc, la deuxième semaine, j'avais un plan, j'ai parlé à Lukas, je déménage ici, je ne vais plus vivre à Shanghai. Et il m'a dit : « Tu devrais peut-être te calmer un peu, tu es ici depuis 2 semaines ». En fait seulement une semaine, « Tu prends toutes ces grandes décisions ». « Je sais, je sais, mais je ne veux plus vivre à Shanghai. Je veux être ici, je veux vivre ici, je ne sais pas ce que je vais faire mais je veux vivre ici ». Alors il a dit « Tu es trop excitée », non, non".

Marie : C'est par ici. Là-haut, oui.

Yingyue : Ok, donc, donc... pendant deux jours, j'ai rencontré des hippies chinois et nous sommes venus tous les deux à Shube, trois d'entre nous... et il faisait si froid, j'étais comme, il fait si froid, non le soleil de Dali me manquait donc après deux jours, nous avons pensé qu'il faisait trop froid donc je suis revenue à Dali. J'y suis restée un mois.

Marie : Qu'as-tu fait pendant ce mois ?

Yingyue : Pendant un mois, tous les jours, j'ai essayé de passer du temps avec les locaux ou les gens qui vivent là-bas, et nous avons fait quelques activités comme aller à la montagne et faire des randonnées, autour du lac.

Ce qu'elle aime particulièrement à Dali, c'est l'atmosphère hippie qui s'en dégage et elle va essayer de s'y intégrer. Une des manières qu'elle trouve c'est de développer ses compétences en tatouage au henné, une pratique qu'elle a remarqué pour la première fois en Thaïlande. Cette pratique lui permet de rencontrer des gens et de préciser sa manière de se déplacer car elle veut continuer à voyager. Elle s'engage ainsi dans une mobilité de trois mois qui l'amène au Laos, au Cambodge et en Thaïlande mais surtout, dans ces pays, elle va chercher des lieux où elle retrouvera cette communauté « hippie », donc des lieux qui ne sont ni totalement exotiques, ni radicalement différents bien qu'inconnus. Elle retourne plusieurs fois en Thaïlande et à Phnom Penh mais ne visite plus les lieux comme le ferait une touriste, elle les utilise comme hub pour atteindre les lieux dans lesquels elle s'engage dans des sociabilités communautaires autour de pratiques de création.

Yingyue: We just bus to Phnom Penh and then from Phnom Penh, bus to Sihanoukville... it's somewhere here. And...

Marie: What was it called?

Yingyue: The city?

Marie: Yeah

Yingyue: Sihanoukville. So, over there we stayed quite long and then, after 20 days. And so we made some friends, we were also making some kind of leather shoes, you know... we did some like, crystal necklaces, jewellery and stuff... very hippie style and then we actually took a bus to Thailand

Yingyue : On a pris le bus pour Phnom Penh et ensuite de Phnom Penh, le bus pour Sihanoukville... c'est quelque part ici. Et...

Marie : Où ça ?

Yingyue : La ville ?

Marie : Oui

Yingyue : Sihanoukville. Alors, là-bas, on est resté assez longtemps et puis, après 20 jours. On s'est fait des amis, on fabriquait des chaussures en cuir, on faisait des colliers en cristal, des bijoux et d'autres choses... très hippie, puis on a pris un bus pour la Thaïlande.

Ya, elle voyage depuis neuf mois environ, et elle est très engagée dans une pratique spirituelle, de yoga et de pèlerinage. Elle a passé plusieurs mois en Inde dans l'Ashram d'Amma à Amritapuri dans le Kerala, elle a été à Rishikesh, dans la province de l'Uttarakhand au nord de l'Inde puis s'est rendue à Lumbini et enfin à Pokhara. Dans la mesure où le choix des lieux est guidé par un apprentissage d'une forme de spiritualité entre le bouddhisme et l'hindouisme et de l'apprentissage du yoga, elle possède un référentiel et des repères qui la guident dans l'appréhension de lieux inconnus. De plus, alors qu'elle a quitté son travail à Beijing, elle s'est donné un objectif : ouvrir une sorte de centre de retraite touristique pour des touristes chinois et elle est aussi venue à Pokhara pour voir si le projet serait faisable là. Bien qu'elle ne soit ni routinière, ni complètement obligatoire, l'impératif de trouver des ressources financières pour vivre fait que cette mobilité choisie n'est pas tout à fait désintéressée.

Mei déploie durant son voyage des mobilités qui ne relèvent pas tout à fait de celles liées au tourisme, elle doit se rendre à plusieurs reprises à Katmandou pour obtenir son visa indien et envoyer des colis de vêtements qu'elle a vendu en ligne depuis Pokhara. Lorsqu'elle se trouve à Katmandou, elle réserve la même auberge de jeunesse qui dispose d'une cuisine et de lits peu chers. Bien sûr, lorsqu'elle part faire du *woofing* en plein cœur du Népal, dans une petite ferme pour planter des pommes de terre, l'exotique joue à plein et ses repères sont limités. C'est pour cette raison que les curseurs sont peut-être plus adaptés qu'une grille car ils se modifient au rythme des expériences du voyageur.

Les individus ainsi cumulent plusieurs mois de voyage à la fois en Chine et à l'étranger sans aide d'une agence de voyage. Le *backpacking* est revendiqué comme un mode de voyage qui leur permet de leur permet de s'approcher au plus près de l'altérité en même temps qu'il est une réponse à un malaise initial (conscient ou non) qui les a engagés dans cet écart géographique. La distanciation

vis-à-vis du lieu de résidence s'opère au point qu'il amène à un désancrage qui se traduit par la perspective de, peut-être, ne pas y revenir, comme c'est le cas pour Mei, Yingyue, Cheng, Xiang ou Lin. Les lieux de l'habiter sont choisis pour y faire des pratiques spécifiques comme du trekking par Lin et Xiu par exemple mais ils sont bien vite détournés avec la fréquentation du lieu qui ouvre vers de nouvelles pratiques plus en adéquation avec un projet qui s'est modifié au cours de la mobilité et au gré des rencontres. Ainsi le profil de Lin et Xiu est difficile à caractériser, elles ont choisi le Népal *a priori* pour faire un trekking mais ce projet a bifurqué vers un autre projet du fait de la qualité des lieux et de la découverte d'autres pratiques.

A force de fréquentation, certains deviennent des *repeaters* comme Bai qui est revenue à Pokhara pour la deuxième fois en un an. Ils commencent aussi à s'insérer dans des groupes sociaux de *backpackers* où le voyage est une pratique spatiale valorisée, parfois revendiquée comme un mode de vie plutôt qu'un régime d'habiter temporaire. Cette insertion dans ces groupes sociaux est forcément associée aux lieux dans lesquelles les rencontres se sont produites. Elles se traduisent dans les discours par la revendication du lieu comme constitutive de leur nouvelle identité comme Lin pour qui le *Freedom Bar* de Pokhara est un lieu dans lequel elle a changé de regard sur elle-même. Tous les *Freedom Bar* qu'elle croise dans ses autres voyages la renvoient forcément au *Freedom Bar* initial où l'écart a commencé à se produire (Image 19). Les individus de ce 2^{ème} profil tracent ainsi des trajectoires spatiales plus individualisées qui sont marquées par une plus grande adéquation géographique par rapport au stade précédent (Schéma 11).

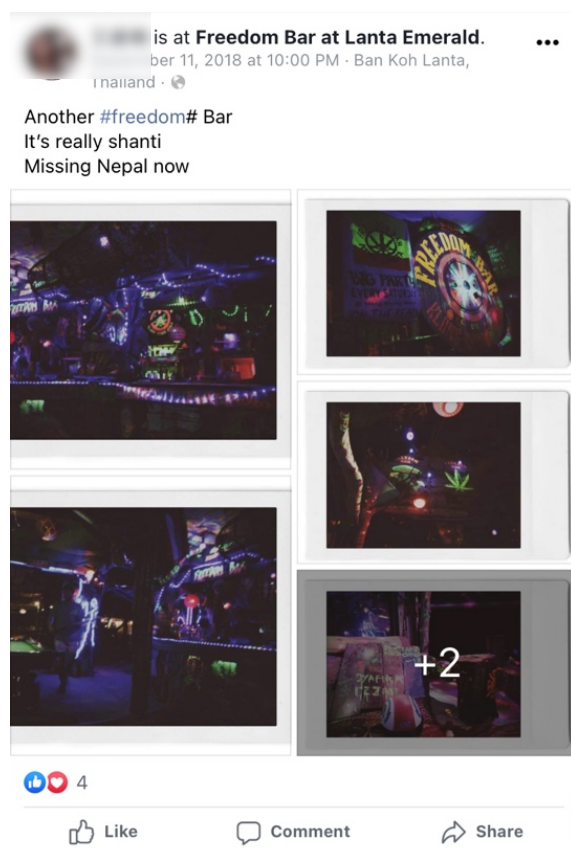
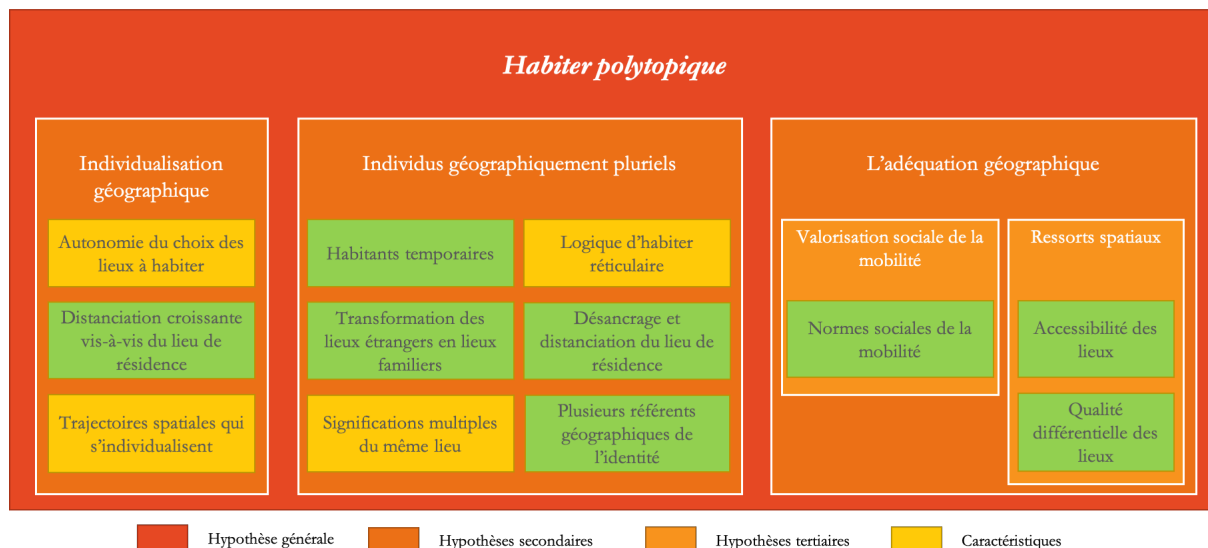


IMAGE 19 : PUBLICATION FACEBOOK DE LIN SUR UN AUTRE FREEDOM BAR EN THAILANDE



SCHEMA 11 : LE STADE INTERMEDIAIRE DE LA CONSTITUTION DE L'HABITER POLYTOPIQUE

C. PROFIL 3 : MAITRISE DE L'ENSEMBLE DES MODALITES DE L'HABITER POLYTOPIQUE

Les participants à l'enquête du profil 3 ayant voyagé entre un et dix ans présentent des profils complexes et hétérogènes dans leur mobilité et leur rapport au lieu. Cependant, on constate à la fois sur la matrice et dans les entretiens que leur habiter polytopique est bien constitué. Ils ont un bon capital spatial et mobilitaire et maîtrisent toutes les techniques pour assurer les différentes modalités d'un habiter polytopique adapté à leurs nouveaux projets et à leurs nouvelles identités.

Tout d'abord, ils ont une activité économique qui engendre des spatialités très particulières et donc un rapport aux lieux bien différent. Après plus d'un an de voyage, Ai, Hua, Fen, Lina, Ming, Yuxi et Zhiruo commencent à avoir besoin de trouver des moyens de subsistances pour pouvoir poursuivre leur voyage. Nous verrons dans la deuxième partie de ce chapitre comment ces nécessités transforment en partie leur mobilité en créant des mobilités routinières et obligatoires afin construire leur stratégie économique.

De manière générale, les personnes appartenant à ce profil font souvent des choix de lieux qui correspondent à des pratiques qu'ils ont apprises ou développées pendant leur voyage. Pour Ai, c'est le Yoga, pour Fen et Zhiruo, ce sont les sports de pleine nature et notamment le parapente, pour Jiahui et Yuxi, c'est la méditation et la quête spirituelle. Lina et Ming sont les seules à être encore dans l'exploration de différentes pratiques.

Les individus de ce profil revendiquent un habiter mobile et polytopique. Ils jouent des ressorts spatiaux car ils savent les possibilités offertes de chaque lieu pour leurs pratiques autant que pour gagner leur vie et assumer financièrement un habiter mobile. Souvent *repeaters*, ils ont des logiques réticulaires d'habiter, à l'instar de Zimo qui travaille en saison touristique à Lhassa et enseigne

l'anglais et le chinois quelques mois par an à Darjeeling. Cette mobilité pendulaire est entrecoupée de périodes de mobilité plus intenses en Inde, en Afrique ou en Asie du Sud-Est. À force de voyages sur plusieurs années, ils reviennent souvent dans les mêmes lieux, en Chine et à l'étranger où ils ont développé des attaches amicales et/ou professionnelles. Cela ne les empêche pas de continuer à « défricher » des espaces inconnus en quête d'altérité et d'expériences nouvelles. Ce stade existentiel du voyage peut aussi être guidé par de nouvelles passions comme le parapente pour Min, la gastronomie pour Limei ou les festivals psychédéliques trance pour Yan. Elles impliquent forcément un habiter polytopique à la recherche des meilleurs spots et des meilleurs rassemblements.

Ils habitent temporairement des lieux choisis dans le cadre de leur projet de vie et les investissent de tout un tas de significations. Min déplore l'ouverture de l'aéroport international de Pokhara marquant le coup d'arrêt de la zone de vol à Sarangkhot. Elle exprime son émotion sur *Facebook* (image 20). C'est là qu'elle a rencontré son compagnon espagnol. C'est une tragédie pour la parapentiste qu'elle est devenue, car sa connaissance du spot de Sarangkhot, en comparaison à d'autres, lui fait souligner la qualité du vent thermal qui permettait à cette communauté de voler et de s'entraîner des heures sans redescendre. Cet espace est constitutif de son identité.

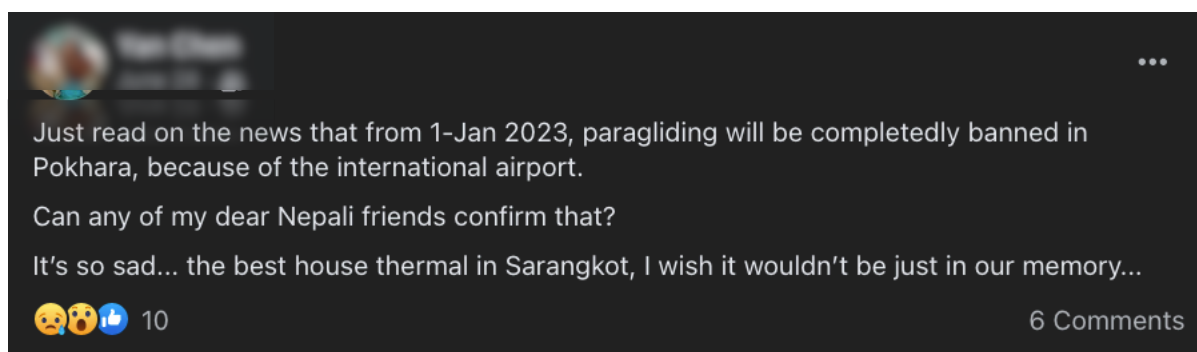
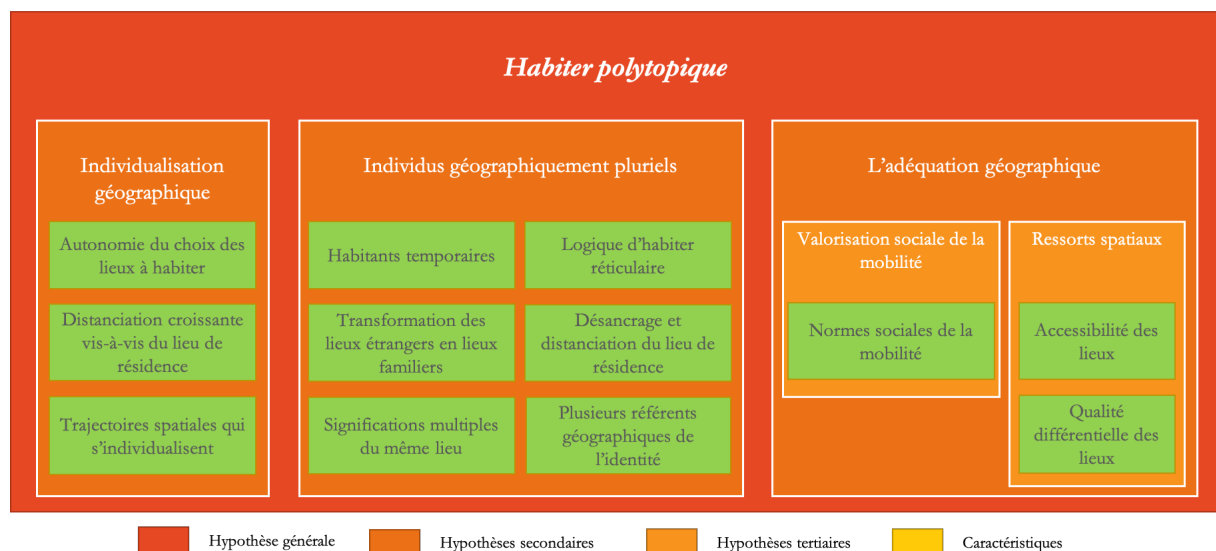


IMAGE 20 : PUBLICATION FACEBOOK DE MIN SUR LE BANNISSEMENT DU PARAPENTE A SARANGKOT, POKHARA

L'habiter polytopique ne signifie pas que les individus vivent en mobilité permanente. Justement, il permet de créer un projet de vie très personnel en s'ancrant dans un lieu choisi. Hua, Li, Haoran et Ai se sont ainsi installés durablement à Pokhara, pour différentes raisons, mais souvent liés à la rencontre avec un conjoint népalais. Yingyue s'est établie dans le Yunnan à Shuhe où elles ont trouvé un lieu adapté à leur nouvelle identité et aux valeurs qu'elles revendiquent : *slow life* et écologie en tout premier lieu. Elles rencontrent et participent à des groupes sociaux qui ont des carrières de voyageurs similaires aux leurs, et où elles se retrouvent dans les discours tenus sur la raison qui les ont conduites à ces écarts existentiels autant que spatiaux : tension dans la famille, insatisfaction professionnelle récurrente, burn-out urbain.

Certains individus enfin ne se considèrent pas encore bien placés au regard de leur nouvelle identité. Certains sont encore en quête de leur place quand bien même ils ont une très bonne maîtrise d'un habiter polytopique. Fen et Fang que je retrouve à Beijing candidatent à un visa vacances-travail en Australie car elles ne peuvent que constater que le retour dans leur lieu de vie initial ne se déroule pas comme prévu et que leur désancrage et leur distanciation sont devenus trop importants pour pouvoir y retrouver un habiter satisfaisant. Zhiruo habite temporairement à Dali pour apprendre à gérer une auberge de jeunesse, mais c'est bien à Bir en Inde qu'elle se projette sans savoir si son projet pourra exister. Mei, retrouvée à Dali remet encore en question sa capacité à habiter Dali, même si ce lieu est constitutif de son identité. En effet, c'est là qu'elle a vécu les premiers temps après son *burn-out* à Guangzhou et qu'elle a découvert les communautés hippies qui l'ont amené à voyager. La question de ce qu'elle doit faire professionnellement de sa vie l'obsède particulièrement et elle cherche à faire coïncider ce qu'elle a appris de son voyage avec sa présence à Dali sans pour autant y arriver quand je la revois.

Bien qu'ayant opéré des écarts, tous ces individus se sont constitués un habiter polytopique très singulier qui répond aux écarts engagés dans le voyage comme réponse à des tensions initiatrices de ces mobilités. Ils cochent toutes les cases des caractéristiques d'un habiter polytopique international (Schéma 12).



SCHEMA 12 : MAITRISE GLOBALE DE L'HABITER POLYTOPIQUE

Pour conclure cette sous-partie, on constate que l'adaptation de la grille de lecture de Stock et Duhamel (Stock et Duhamel 2005) en spectre permet de saisir les stades d'apprentissage du rapport aux lieux de chacun des participants. Cela nous permet de commencer à apprécier la manière dont chacun commence à individualiser ses manières de faire avec l'espace (individualisation

géographique) afin de s'y sentir en adéquation par rapport à ses pratiques et à de nouvelles valeurs fondées sur la mobilité comme primordiale par rapport à une sédentarité vécue comme contraignante. Ils connaissent et jouent à la fois de l'accessibilité des lieux et de leur qualité différentielle. Aussi, lorsqu'il s'agit d'envisager la fin du voyage, en fonction du stade d'apprentissage du rapport aux lieux, les stratégies de remplacement et les lieux géographiques choisis ne vont pas être les mêmes en fonction des participants. D'ailleurs, les choix opérés ont des conséquences sur les différents lieux et les configurations sociales des individus. Aussi, cette deuxième partie montre matériellement comment s'opère les différentes stratégies de remplacement dans le monde après le voyage au regard du projet d'habiter de chacun.

II. STRATEGIES DE REPLACEMENT APRES LES ECARTS

GEOGRAPHIQUES EN CHINE ET DANS LE MONDE

Il a été vu dans l'introduction de ce chapitre que le retour après le voyage est souvent compliqué, complexe que ce soit après une période de *backpacking* (Kanning 2013; Kirschner 2017; Lean, Bushell et Sheldon 2009). Le départ en voyage correspond à un déplacement au sens où l'individu quitte la place qu'il occupe entendue comme une position sociale et des normes d'usages dont on a vu l'ampleur de la puissance sur l'individu en Chine au chapitre 7 et un emplacement géographique (Lussault 2009). On a vu lors des précédents chapitres que quitter sa place en Chine n'a rien d'anodin, il n'est donc pas surprenant en conséquence qu'y retourner n'aille pas de soi. Mais le terme de retour pose problème. Ce problème est d'abord sémantique. Ce mot polysémique peut signifier plusieurs choses selon le CNRTL :

- Une action de rebrousser chemin
- Une action de tourner en sens inverse ou un mouvement inverse
- Le fait de revenir dans un lieu que l'on a quitté
- Le fait de retrouver un état normal, habituel, après une interruption

Or, on va le voir, les expériences vécues pendant le voyage, les compétences spatiales acquises par les divers usages de l'espace, les pratiques spatiales et transformations corporelles, identitaires et existentielles sont telles que peu de participants envisagent de retourner dans le lieu précédemment quitté, de revenir à l'état normal des choses. Trop engagés dans une quête pour autre chose, il n'est pas question de rebrousser chemin. L'écart est ouvert, la dé-coïncidence est trop engagée, le retour est ainsi compliqué.

Aussi, plutôt que de parler de retour, le remplacement semble être une notion plus adéquate et plus heuristique pour montrer la complexité, parfois l'impossibilité pour les participants de se replacer à la place qu'ils ont quitté tout simplement parce que celle-ci n'a plus de sens pour eux. Comme ils savent désormais « faire avec l'espace » (Stock 2015), ils sont donc à même de créer des stratégies de remplacement dans des places qu'ils se négocient afin de se constituer un habiter qui corresponde à leurs nouvelles valeurs et à leur nouvelle identité. L'étude géographique des stratégies de remplacement est intéressante car si certains d'entre eux se replacent aux mêmes emplacements, on verra que ce remplacement peut être temporaire et qu'il permet à l'individu de construire un nouveau projet de mobilité afin de se replacer ailleurs. D'autres se replacent en Chine mais dans des espaces forts différents des espaces de départ. Le Yunnan en particulier semble être un point de chute d'anciens *backpackers*. Enfin certains construisent des projets de mobilités internationales qui s'apparentent parfois à des migrations afin de faire coïncider un nouveau projet d'habiter plus en accord avec leur projet de vie et leur nouvelle identité.

1. LES DEUX CAS DE FIGURE DU REMPLACEMENT EN CHINE : RETOUR OU ANCRAGE TEMPORAIRE.

A. RETOURNER A SA PLACE TEMPORAIRE EN PREPARANT UN AUTRE PROJET

Certains participants à l'enquête n'ont pas la possibilité de se replacer ailleurs, ils retournent donc à la place occupée avant le voyage : Jun, Zihao, Jiali, Liu, Jiahui, Xiu, Xiang, Bai, Fen et Fang sont ainsi retournés en Chine selon les mêmes modalités de départ. Pour certains, ce remplacement est temporaire car il permet de préparer de nouveaux projets de mobilité voire de nouveaux projets d'habiter.

Jun, Zihao, Liu et Jiali sont retournés à Xi'an pour y reprendre leurs études. Cependant, parmi les quatre étudiants, des projets de nouvelles mobilités font leur chemin. Jun a postulé avec succès à un programme d'échange universitaire avec le Japon pour se former à l'écologie forestière alors qu'il était précédemment engagé dans l'école de commerce de l'université de Xi'an. Liu, étudiante en soins dentaires a négocié avec ses parents de partir faire une *Summer School* à Cardiff au Pays de Galles. Tout comme le premier stage en dentaire négocié à Pokhara qui s'est traduit dans les faits par une mobilité touristique, elle a utilisé la même stratégie pour réaliser son voyage à l'étranger. Elle a choisi de concentrer ses cours sur deux jours pour pouvoir voyager en Europe le reste du temps. Lors de notre entrevue à Xi'an, elle annonce préparer un projet de d'immigration internationale vers l'Europe ou l'Amérique du Nord. Elle a commencé des recherches pour évaluer la qualité différentielle des lieux où elle serait le plus à même d'immigrer afin de lui permettre deux choses : exercer son métier de dentiste, pouvoir vivre son orientation sexuelle librement. Liu est

lesbienne et déclare ne pas être en mesure de révéler cette orientation à ses proches. Elle estime par ailleurs que cette orientation sexuelle ne pourra être vécue sereinement en Chine.

Xiu a repris son travail d'architecte à Shanghai et continue de vivre chez ses parents. Elle choisit de garder ce statut quo car réaliser un projet immobilier reviendrait à amputer sérieusement son budget pour ses voyages et c'est inenvisageable pour elle.

Bai est retournée à Baotou en Mongolie intérieure chez ses parents suite à un accident mais ne compte pas y rester. Comme elle a des origines mongoles par sa mère, c'est en Mongolie qu'elle compte s'installer dès qu'elle ira mieux. Elle planifie d'y construire un hébergement touristique à destination des *backpackers*.

Jiahui est également retournée vivre à Ningbo chez ses parents mais s'y ennue ferme. Elle a repris à 38 ans des études de psychologie sans aucune velléité de devenir psychologue, elle fait ça pour elle, pour s'améliorer. Elle soulève les difficultés de réadaptation sociale qu'elle rencontre. Si ses amis l'ont bien réintégrée, elle se sent largement déconnectée des sujets de conversation qu'ils ont. D'elle-même, elle a commencé à se couper de son réseau social sans pour autant en ressentir de la tristesse. Elle planifie d'aller habiter pendant au moins six mois dans un monastère de Yading au Sichuan où elle a déjà séjourné.

Xiang, originaire de Wuhan mais qui était partie de Beijing où elle s'était installée avant son voyage pour un travail d'assistante de photographe s'y est réinstallée. Elle travaille dans une résidence d'artistes dans le Hutong de Nanlugu à Beijing pour y préparer un projet d'études à l'étranger. Elle vise notamment l'Europe pour recommencer des études car elle souhaite désormais acquérir un diplôme à la croisée entre anthropologie et philosophie.

Deux autres participantes, Fen et Fang sont également retournées vivre à Beijing et y ont repris une activité professionnelle plus ou moins similaire à celle qu'elles avaient quitté. Fen d'abord, après plus d'un an en voyage a été rappelée par son ancien patron car il ouvrait une nouvelle salle de sport haut de gamme et avait besoin d'elle pour développer la partie commerciale et assurer des cours de fitness et de natation. Elle a repris son poste, en négociant néanmoins de pouvoir faire un voyage de quinze jours à Oludeniz en Turquie, car elle a prévu un stage de parapente thématique sur la sécurité en août 2018. Dès qu'elle le peut, même si elle n'a que quelques jours, elle quitte Beijing pour aller faire du parapente au Guizhou ou au Shandong. Fang est aussi retournée à Beijing après presque deux ans et demi de voyage. Fang est celle qui a voyagé le plus longtemps et aussi le plus loin, elle a été au Kenya, en Australie, en Inde entre autres. Elle a aussi commencé son voyage en *backpacking* relativement jeune ce qui fait qu'elle n'a pas établi de relations professionnelles durables.

Elle a réemménagé chez sa mère mais exprime de grandes difficultés à se réinsérer autant dans une activité professionnelle que dans son réseau social. Elle raconte dans l'extrait suivant que ce retour est très perturbant pour elle, elle ne parvient pas à valoriser ses deux années de mobilités dans un CV parce qu'elle n'a pas voyagé pour le travail mais pour le plaisir. Elle se dit que si elle était restée à Beijing, elle aurait un travail, de l'argent, ses amis, peut-être une famille. Or, elle a perdu des amis à force de ne pas avoir été là, des amis qui ont avancé sans elle, qui ont construit des vies familiales et professionnelles ce qui a changé leurs relations. Elle se demande donc si elle doit rester à Beijing pour les raviver.

Fang: Actually, when I was looking for job I was thinking, maybe I should make a resume, maybe in case I want to find a job. But I don't think I can put this in a resume.

Marie: Why?

Fang: Because I think it's just for travel, not for work. I mean, if I'm looking for a marketing job, I put this... it's not really working... If I'm looking for a job like a tour-guide, maybe it could work.

Marie: So it depends on the job you want to get.

Fang: But now I'm thinking, why didn't I stay in Beijing? Why? I'm confused. Why didn't I stay in Beijing and work? [...]

Marie: Do you regret your travel?

Fang: Yes, a little bit [...] I'm thinking, I just ask me recently... why do this? For two years, I stay at home I earn money, I stay with family, I stay with friends. Maybe it's good.

Marie: But didn't you make new friends?

Fang: Yeab. But I lost some friends in Beijing. [...] because we didn't keep in contact. You can't always keep in contact and if they got something they want to talk to you, face to face, you are not there. And actually, my friends, they talked to me and said, they said you missed 2 years and when I go back, the feeling between us is already changed. It's...

Marie: You think it has changed because you haven't seen each other for a long time.

Fang: For me, it hasn't change... I went to travel and I came back. They are still my best friends but for them... it has changed. [...] So I think recently a lot of questions around me... do I stay in Beijing?

Fang : En fait, lorsque je cherchais un emploi, je me suis dit que je devrais peut-être faire un CV, peut-être au cas où je voudrais trouver un emploi. Mais je ne pense pas que je puisse mettre ça dans un CV.

Marie : Pourquoi ?

Fang : Parce que je pense que ce voyage était juste un voyage, pas un voyage pour travailler. Je veux dire, si je cherche un emploi dans le marketing et que je mets ça, ce n'est pas vraiment du travail... [...] Si je cherche un un emploi de guide touristique, ça pourrait peut-être marcher.

Marie : Donc cela dépend du travail que tu fais

Fang : Mais maintenant, je me demande pourquoi je ne suis pas restée à Beijing. Pourquoi ? Je ne sais plus où j'en suis. Pourquoi ne suis-je pas restée à Beijing pour travailler ? [...]

Marie : Est-ce que regrettes-tu ton voyage ?

Fang : Oui, un peu un peu [...] J'ai réfléchi, je me suis demandé récemment... pourquoi j'avais fait ça ? Pendant deux ans, j'aurais pu rester à la maison, gagner de l'argent, rester avec ma famille, rester avec mes amis. C'est peut-être aussi bien.

Marie : Mais tu ne t'es pas fait de nouveaux amis ?

Fang : Si. Mais j'ai perdu des amis à Pékin.[...] parce que nous n'avons pas gardé contact. On ne peut pas toujours rester en contact et s'ils ont quelque chose à vous dire, vous n'êtes pas là. [...] Et en fait, mes amis, ils m'ont dit... ils m'ont dit, tu as manqué 2 ans et quand je suis revenue, la relation entre nous avait déjà changé. C'est...

Marie : Tu penses que ça a changé parce que vous ne vous êtes pas vus depuis longtemps.

Fang : Pour moi, ça n'a pas changé... Je suis partie en voyage et je suis revenue. Ils sont toujours mes meilleurs amis, mais pour eux... ça a changé. [...] Je pense donc que récemment, beaucoup de questions se sont posées à moi... Est-ce que je reste à Pékin ?

Plus loin dans l'entretien, elle fait allusion aussi au fait que certains amis expriment de la jalousie par rapport aux expériences qu'elle a vécues et aux pays qu'elle a visités, particulièrement souligne-t-elle chez ses amis qui se sont mariés. Ceux-là l'incitent, en même temps à se replacer durablement à Beijing et reprendre le cours d'une vie normale. Cette tension entre envie et incitation au retour à la norme se retrouve également chez Fen qui dit vivre la même problématique lorsqu'elle réintègre son réseau social de Beijing. A la fois, ses amis l'envient mais l'appellent à la raison et n'oubliant pas de souligner qu'elle n'est plus si jeune et qu'elle doit chercher à se marier. Pour autant, cette optique ne semble convenir ni à Fen, ni à Fang. Fen relate la vie d'une amie qui comme elle, voyageait beaucoup et avait beaucoup de liberté puis qui est revenue à « la vie normale chinoise » en se mariant, emménageant dans sa belle-famille et en ayant un enfant :

Fen: We are like... you know I want to tell you a little bit about my friend story. She also have... actually she is working on boat, on the big ship, like cruise and she always follow the ship, traveling abroad. [...] Now my friend got married with a Chinese man but her life... I want to tell you the things. Now her life is totally different with her mind. At the beginning, she had the same life as I have. And she liked freedom, she liked amazing things : challenge, go around, try everything. But for now, she got married and she has a baby and she is a housewife. Sometimes, she called me to talk and she cries. It's a really hard life for her but she cannot choose because she has a baby. And... it totally changed her life. [...]

Marie: Do you think she got scared? Because the kind of life you have, it's difficult for your friends to understand?

Fen: Yeah

Marie: You know, like... it's difficult to say "it's my life and I like it!" Maybe it's a life that you are not sure... if you are going to have a job. You are never sure about the future. Maybe some people need security. Like they need to marry... do you think she got scared of the freedom life?

Fen: Yes a little bit, I think so. A little bit scared from her family, and her mother is a little bit like... always pushing her... not as open as my mother. And now the best things that makes her happy is her baby. Actually her husband is a good guy. He is a soldier but he cannot stay too long at home, he lives a lot of time in Guangzhou because he is a soldier. My friend, she lives with his parents... that you can imagine how horrible.

Fen : Nous sommes comme... tu sais, je voudrais te raconter un peu l'histoire de mon amie. Elle aussi... en fait, elle travaillait sur un bateau, sur un grand navire, comme une croisière, et elle suit toujours le navire, voyageant à l'étranger. [...] Maintenant mon amie s'est mariée avec un Chinois mais sa vie... Je veux te raconter ce qui s'est passé. Aujourd'hui, sa vie est totalement différente de son esprit. Au début, elle avait la même vie que moi. Elle aimait la liberté, elle aimait les choses étonnantes : les défis, les voyages, tout essayer. Mais elle s'est mariée, elle a un bébé et elle est femme au foyer. Parfois, elle m'appelle pour me parler et elle pleure. C'est une vie vraiment difficile pour elle, mais elle ne peut pas choisir parce qu'elle a un bébé. Et... cela a totalement changé sa vie. [...]

Marie : Tu crois qu'elle a eu peur ? Parce que le genre de vie que tu as, c'est difficile à comprendre pour tes amis ?

Fen : Oui

Marie : Tu sais, comme... c'est difficile de dire "c'est ma vie et je l'aime bien !". C'est peut-être une vie dont on n'est pas sûr... si on va avoir un travail. On n'est jamais sûr de l'avenir. Peut-être que certaines personnes ont besoin de sécurité. Comme s'ils avaient besoin de se marier... Tu crois qu'elle a eu peur de la vie de liberté ?

Fen : Oui, un peu, je pense. Elle a un peu peur de sa famille, et sa mère est un peu comme... toujours en train de la pousser... elle n'est pas aussi ouverte que ma mère. Et maintenant, ce qui la rend heureuse, c'est son bébé. En fait, son mari est un bon gars. Il est soldat, mais il ne peut pas rester trop longtemps à la maison, il vit souvent à Guangzhou parce qu'il est soldat. Mon amie, elle, vit avec ses parents... tu peux imaginer à quel point c'est horrible.

Pour Fen, cette vie est inenvisageable aussi elle ne prend pas au sérieux les injonctions à rentrer dans le rang. Elle est en cela beaucoup sûre de ses choix que Fang. Pour Fang et Fen, il semble que

leur habiter à Beijing est en décalage par rapport à leurs nouvelles aspirations et à leurs nouvelles identités. Ni l'une, ni l'autre n'envisage de projets à long terme dans cette ville, Fen l'exprime en parlant avec aversion du mode de vie de ses amies de Beijing, Fang en disant toutes ses difficultés à se réinsérer socialement. Aussi, elles ont construit le même projet de mobilité internationale : elles attendent une réponse à leur candidature au visa vacances-travail australien.

Cette partie démontre que le remplacement est problématique et que le terme de retour n'est pas adéquat. Bien que certains retournent bien à leur place, on constate que leur remplacement est inconfortable. Il ne se fait pas toujours de manière sereine ou apaisée, on peut y lire une forme de « choc culturel inversé » c'est-à-dire « the process of readjusting, reacculturating, and reassimilating into one's own culture after living in a different culture for a significant period of time¹⁰⁷ » (Gaw 2000, p. 84). Il est particulièrement aigu chez Fang par exemple et traduit il me semble une distanciation et un désancrage de l'individu vis-à-vis de son lieu de résidence. Quelque part, l'individu revient à sa place sans vraiment y revenir car il est déjà en train de projeter une nouvelle mobilité dont on voit qu'elle participe à la création d'un nouvel habiter polytopique. Chacun envisage, de manière personnelle, d'autres styles d'habiter en tenant compte de la manière dont les lieux de cet habiter seront adéquats ou non pour leur pratique et au regard des valeurs qu'ils portent.

B. LHASSA, CHENGDU, CHOISIR DE SE REPLACER AILLEURS

Malgré un terrain à Lhasa d'une petite semaine, il est difficile d'affirmer avec certitude si cette ville constitue, comme Dali, une ville de migrations pour les anciens voyageurs car il a été impossible d'y réaliser des entretiens. Cependant, la convergence entre la contribution scientifique de Qiujie Chen (Chen 2022) sur les jeunes gérants des auberges de jeunesse à Lhasa et l'entretien réalisé avec Zimo au Népal laisse à penser qu'un terrain plus poussé pourrait permettre de valider l'hypothèse que cette ville, comme Dali, accueille des néo-habitants d'abord passés par un voyage en *backpacking*.

Zimo a vécu un an dans le Yunnan avant de recentrer son habiter à Lhasa tout en continuant de voyager en Chine et à l'étranger. Lhasa semble être le centre de son habiter polytopique, il rayonne depuis ce centre. S'il a choisi de s'y installer, c'est d'une part parce qu'il y a beaucoup de gens comme lui, des gens un peu perdus qui se cherchent, les représentants de la *Beat Generation* comme il dit, et d'autre part, parce qu'à Lhasa il travaille dans l'hôtel d'un ami où il gagne très bien sa vie, environ 10 000 yuans par mois, ce qui lui permet de voyager une grande partie de l'année.

¹⁰⁷ Le processus de réajustement, de réacculturation et de déassimilation dans sa propre culture après avoir vécu dans une culture différente pendant un certain temps.

Lin a choisi de quitter Xi'an pour s'installer à Chengdu, capitale du Sichuan. Elle n'a pas encore repris d'emploi lorsque je la revois six mois après notre rencontre à Pokhara. Elle a toujours ses dreadlocks mais songe à les enlever car les gens la regardent comme un monstre. Son installation à Chengdu relève plus d'une volonté de maintenir une distance avec sa famille que d'un véritable choix d'un habitat adéquat à sa nouvelle identité. Elle dit :

Lin: When I came back from Nepal in China, I thought... I need to do something for myself. Have another job, a different choice a job, something that is mine.

Lin : Lorsque je suis revenue du Népal en Chine, j'ai pensé... que je devais faire quelque chose pour moi : avoir un autre travail, un autre choix de travail, quelque chose qui m'appartienne.

Cependant, sa mère souffrant d'un cancer au moment de notre entretien, elle dit aussi ne pas pouvoir s'installer trop loin de Xi'an car elle doit y retourner régulièrement pour s'occuper d'elle. Comme d'autres participants, sa réinsertion dans les relations sociales n'est pas aisée, certains ne la saluent plus lorsqu'elle les croise dans la rue, d'autres la prennent pour une folle lorsqu'elle leur raconte leur expérience. Bien qu'elle se sentent plus apaisée depuis qu'elle s'est installée à Chengdu, parce que la ville dispose d'une scène culturelle et musicale alternative qui attire de nombreux *backpackers*, elle sait que son grand changement n'est pas encore arrivé mais qu'il arrivera.

Ce choix d'un habitat par défaut est traduit aussi en restant projetée dans un ailleurs au contact de la nature comme elle le suggère régulièrement dans ses publications *Facebook*. Sur l'image 21, son désir exprimé de nature, de montagnes et de plages contraste singulièrement avec l'image qu'elle montre d'elle, dans la loggia de son appartement au vingtième étage d'une tour qui donne sur une forêt de tours. Elle dit souhaiter devenir une femme de plus en plus internationale, et pas seulement chinoise même si elle a conscience du chemin parcouru entre ce qu'elle était il y a cinq ans et ce qu'elle est maintenant.

Pour autant, elle n'élabore pas de projet immédiat de mobilité qui pourrait la conduire à habiter des espaces plus adaptés à sa nouvelle identité et au projet de vie exprimé.

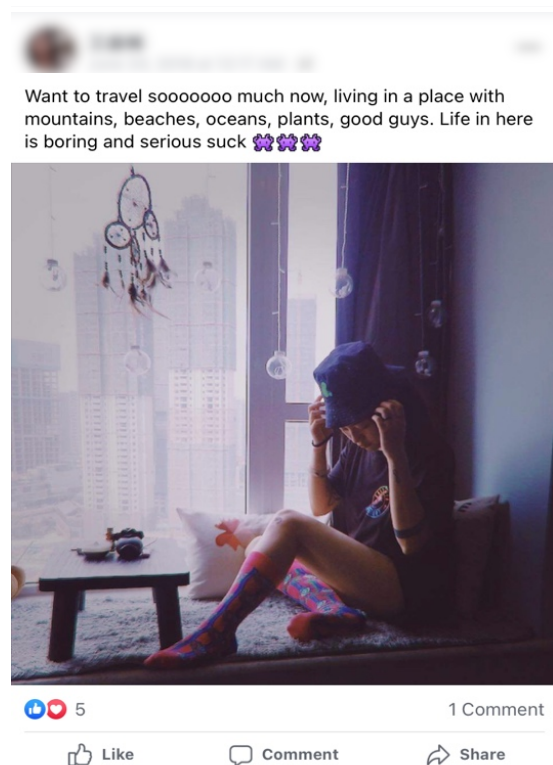


IMAGE 21 : PUBLICATION FACEBOOK DE LIN SUR SON HABITER A CHENGDU

C. UN HABITER POLYTOPIQUE DEPUIS LA CHINE VERS LE MONDE

Ya et Yan ont fait le choix d'un habiter polytopique dont le centre est la Chine, Beijing pour Ya, Dali pour Yan. Leur style d'habiter polytopique est éminemment mobile et lié à leur communauté de pratique.

L'habiter polytopique de Yan est construit autour de sa recherche spirituelle et de son engagement dans l'Ashram d'Ama. Lorsqu'elle est en Chine, elle réside à Beijing dans sa famille mais passe environ trois mois par an en Inde, au Kerala dans l'Ashram d'Ama. Ancienne salariée de l'industrie du tourisme, grâce à son nouveau réseau de connaissances internationales établi dans l'Ashram, elle organise des pèlerinages pour des touristes-pèlerins chinois afin de gagner sa vie. Ainsi, elle accompagne chaque année un groupe qui fait le pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle. Son habiter polytopique se partage en trois espaces principaux : Beijing, le Kerala et le chemin de Saint Jacques. Cela ne l'empêche pas de continuer à voyager hors de ces trois espaces comme lorsque je la rencontre à Pokhara.

Ya construit son habiter polytopique au gré des festivals internationaux autour des cultures psychédéliques. Elle revendique son appartenance à cette communauté psychédélique réunie autour « de cadres et de structures qui permettent l'élaboration d'un projet de reliance¹⁰⁸ par le partage de valeurs autour de la musique, de la drogue, des cheveux longs qui sont devenus les signes de cette communion » (Delannaz 2016, p. 34). Cette communauté se retrouve, se rencontre et communit dans le monde entier. La communauté converge ainsi vers des lieux où sont organisés des événements temporaires. Yan s'est ainsi rendue à plusieurs reprises au Portugal l'occasion du *Boom Festival* organisé à Idanha-a-Nova chaque année et en Espagne au *Own Spirit Festival* de Baldellou. Elle se rend également régulièrement à Goa où cette communauté est présente de manière plus permanente mais aussi au Sri Lanka. Depuis Goa, elle circule dans des micro-événements psychédéliques organisés de manière artisanale dans des espaces ruraux à proximité de Goa. A l'inverse du *Boom Festival* et du *Own Spirit Festival*, ces micro-événements ne drainent pas des festivaliers du monde entier mais simplement les membres de la communauté se trouvant sur place par hasard. En parallèle, elle continue d'effectuer des voyages en Chine le long de l'arc himalayen, au Yunnan, au Sichuan et au Tibet pour se mettre au contact de la nature. Originaire de Dali, elle y revient régulièrement. Elle ne réside plus chez ses parents, elle s'installe temporairement dans les communautés de hippies dans la périphérie de Dali.

¹⁰⁸ La reliance est un concept permettant de qualifier au sein d'un système social « l'établissement d'interactions qui naissent, se développent, et permettent de relier les individus à une communauté » en intégrant des cadres psychologiques, culturels, anthropologiques et philosophiques » (Delannaz 2016, p. 34)

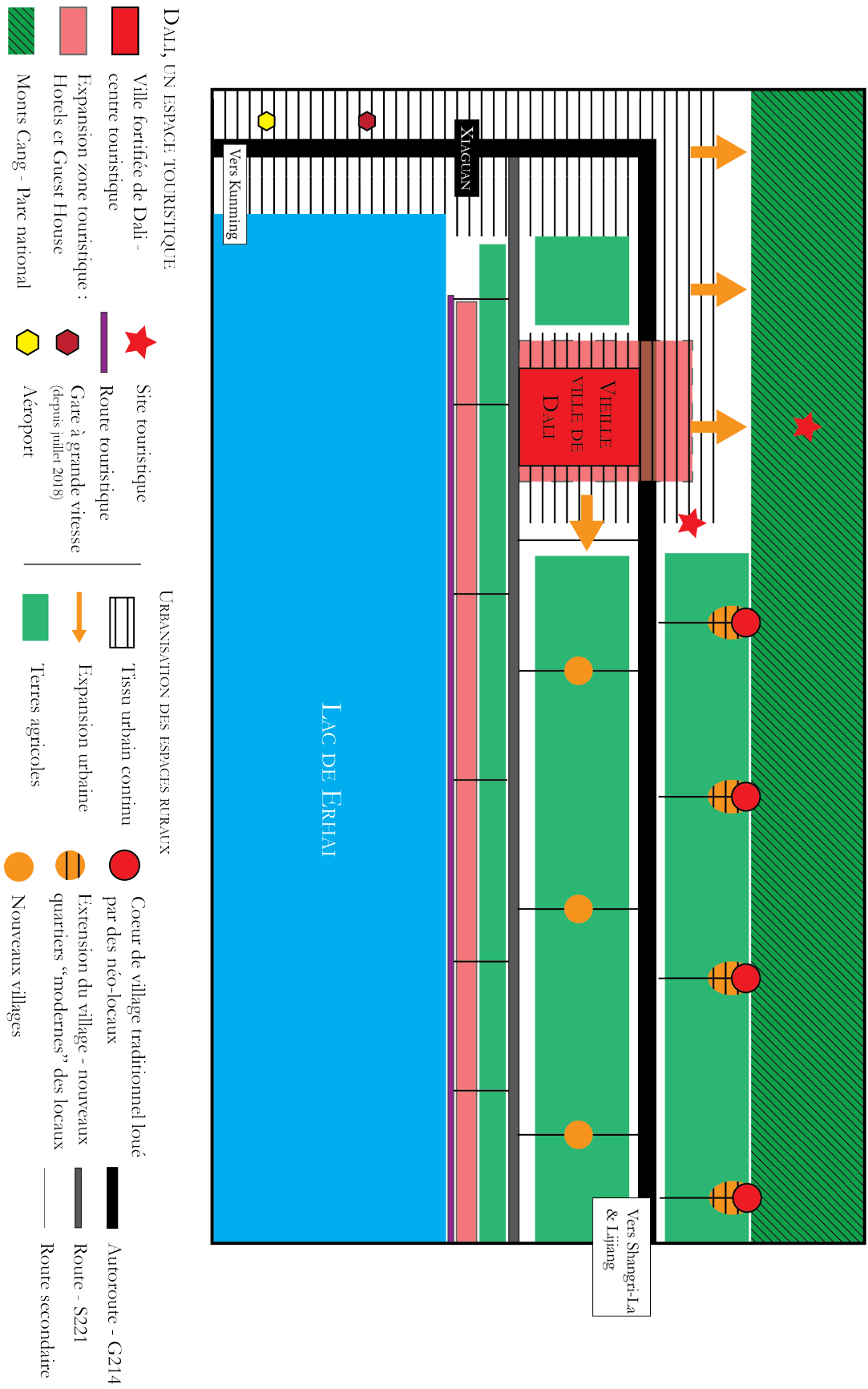
D'autres participants se sont relocalisés en Chine ailleurs que dans le lieu de résidence initial. Que ce soit le résultat d'une stratégie de relocalisation réflexive ou sous le coup d'une forme de sérendipité géographique où l'individu déploie un ancrage dans un lieu où il ne devait initialement que passer, le Yunnan semble être une province d'accueil pour ces individus en recherche d'un nouvel habitat.

2. « NI A TA PLACE ICI, NI A TA PLACE LA-BAS, POURQUOI NE PAS ALLER A DALI POUR ETRE TOI-MEME »

Cette citation est le titre d'une vidéo publiée par Yuxuan sur YouTube. Ce titre montre que Dali est un espace d'accueil pour des individus déplacés, des individus qui ne trouvent pas leur place en Chine au regard des nouvelles identités qu'ils construisent pendant leur voyage. Les résultats de terrain montrent que Dali semble occuper une place particulière dans les stratégies de relocalisation des individus : Mochou, Mei, Yuxuan y habitent de manière permanente et y construisent une carrière professionnelle. Yingyue y habite en alternance avec Shuhe, une petite ville touristique au nord de Lijiang, Zhiruo y gère une auberge de jeunesse pendant six mois pour préparer sa prochaine mobilité.

A. DEVELOPPEMENT TOURISTIQUE DE LA VIEILLE VILLE DE DALI.

Dali ville-district de la préfecture autonome Bai de Dali dans le sud-ouest du Yunnan est constitué de deux centres éloignés de 12 kilomètres : une ville nouvelle – Xiaguan – et une vieille ville bai édifiée en pierre (Schéma 13).



SCHEMA 13 : ORGANISATION SPATIALE DE LA VILLE ANCIENNE ET VILLE NOUVELLE DE DALI

La ville nouvelle de Xiaguan s'est développée au sud du lac, c'est là que se situent les infrastructures de transport pour y arriver : l'aéroport, ouvert en 1995 et la gare à grande vitesse inaugurée en 2018



PHOTO 45 : LES PAYSAGES AGRICOLES AU NORD DE LA VIEILLE VILLE DE DALI

qui relie Dali à Kunming. Xiaguan est séparée de la vieille ville de Dali par des espaces agricoles en cours d'urbanisation.

Le vieux Dali est une ancienne ville fortifiée bai¹⁰⁹ en forme de carré entre les monts Cangshan à l'ouest et le lac Erhai à l'est. Au nord de la vieille ville s'étendent des terres agricoles qui se réduisent quelque peu sous l'effet d'une urbanisation qui se fait par extension à partir des hameaux et des bourgs anciens situés au pied des versants. Cette extension est diffuse et polycentrique. Elle s'établit aussi le long des axes de communication dans le respect du parcellaire agricole ce qui témoigne d'une activité agricole encore dynamique fondée sur de la polyculture, la culture du thé et des vergers (photo 45).

Les nouvelles constructions récupèrent en général le maillage viaire en se développant le long des petits réseaux correspondant aux dessertes séculaires de l'exploitation agricole. Les cœurs des anciens villages agricoles sont délaissés par les locaux qui leur préfèrent les nouvelles maisons accessibles en voiture. Aussi, les anciennes maisons sont souvent vacantes et en cours de délabrement sont parfois réinvestis par des néolocaux chinois, parfois étrangers, qui louent et rénovent ces habitats (Photo 46).



PHOTO 46 : UNE MAISON TRADITIONNELLE CHINOISE INHABITEE EN COURS DE DELABREMENT ET UNE MAISON LOUEE ET RENOVEE PAR UN ETRANGER POUR FAIRE UNE TABLE D'HOTE

¹⁰⁹ L'ethnie bai est l'une des 56 ethnies officielles de la Chine. Les membres de cette ethnie se localisent surtout au Yunnan en particulier dans et autour des villes de Dali, Jianchuan et Bijiang

Le long des rives du lac se développe une urbanisation de nature différente et totalement liée à l'activité touristique. De nombreux investisseurs extérieurs à la région y ont construit des hôtels luxueux le long d'une route touristique qui fait le tour du lac. Ces constructions dans des zones traditionnellement non constructibles auraient été rendues possible par le paiement de pots-de-



PHOTO 47 : UN HOTEL SUR LA RIVE DU LAC WENHAI EN COURS DE DEMOLITION

vin aux fonctionnaires locaux de l'urbanisme, selon certains hôteliers de la vieille ville. En 2015, la visite de Xi Jinping à Dali met un coup de frein à cette urbanisation responsable de la montée en flèche de la pollution du lac. Plus de 2000 hôtels et restaurants sont fermés, certains sont même détruits (Photo 47).

Le cœur névralgique de l'activité touristique dans cette préfecture se situe dans la vieille ville de Dali. La ville fortifiée est délimitée à l'ouest par l'autoroute G214 qui joint Dali à Lijiang et Shangri-La et à l'est par une route plus modeste qui dessert les villages situés le long des rives du lac. La ville vit en grande partie du tourisme mais en quittant les principaux axes sur lesquels déambulent les touristes, on peut facilement trouver une vie de petite ville qui s'organise autour de rues commerçantes et d'un gros marché quotidien.

En 1984, elle est intégrée à la liste des « *Famous Cities of Ancient History and Culture* » par le gouvernement chinois et ainsi ouverte aux touristes étrangers (Notar 2006). Très vite, le succès est au rendez-vous notamment grâce à la première édition du *Lonely Planet* sur la Chine, publiée la même année et dans laquelle Dali est largement mise en avant (*Ibid.*). Elle devient la deuxième ville la plus visitée du Yunnan après Kunming. Le développement touristique de la ville s'est d'abord opéré à partir de Huguo Street surnommé depuis « la rue des étrangers » car c'est là que se localisent les premiers services aux touristes : la « n°2 *guest-house* » est la seule petite maison d'hôtes autorisée à accueillir des touristes étrangers avant que d'autres maisons d'hôtes privées n'ouvrent le long de cette route. On y trouve aussi toute l'offre commerciale dédiée aux *backpackers* étrangers : café, restaurants et bars avec des menus en anglais. Dai et Bao, dans leur étude de 1996, notent que certains de ces touristes restent jusqu'à un mois à Dali (Dai et Bao 1996). Un propriétaire de bar de la rue de Renmin arrivé à Dali en 2000 raconte qu'à son arrivée, la clientèle de Dali était

essentiellement composée de *backpackers* internationaux mais que désormais, les touristes chinois sont largement majoritaires. C'est le premier à avoir ouvert un bar en 2002 sur la rue Renmin (Photo 49), toute l'offre était avant concentré dans la rue de Huguo.

Avec l'arrivée des touristes chinois, le centre névralgique de l'espace touristique de la vieille ville s'est déplacé, il est désormais structuré par deux axes perpendiculaires : Renmin qui va d'est en ouest est Fuxing qui va du nord au sud (schéma 14). Fuxing est une rue piétonne presque en totalité et Renmin est piétonne aux deux tiers dans sa partie ouest (Photo 49). Ces deux axes concentrent de nombreux services pour les touristes : restaurants, bars, boutiques de souvenirs commerces de produits typiques comme les boutiques de gâteaux aux fleurs. Les hôtels sont d'avantage situés dans les rues adjacentes et les petites allées plus tranquilles. La rue de Honglong Jing (Photo 48), est un lieu qui exerce une double fonction : particulièrement photogénique, c'est un *hotspot* pour faire des photos souvenirs en journée et c'est là où se situe la vie nocturne. Elle concentre une grande partie des bars de nuits et karaokés de la ville où des danseuses légèrement vêtues chantent en *play-back* rappellent soit des bars à strip-tease, soit des revues parisiennes.



PHOTO 49 : RUE PIETONNE DE RENMIN LU

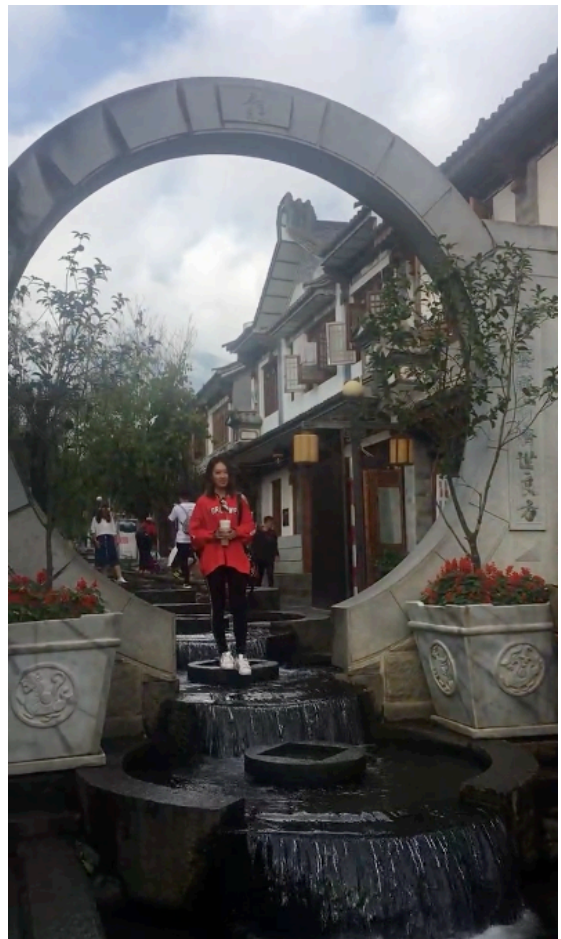
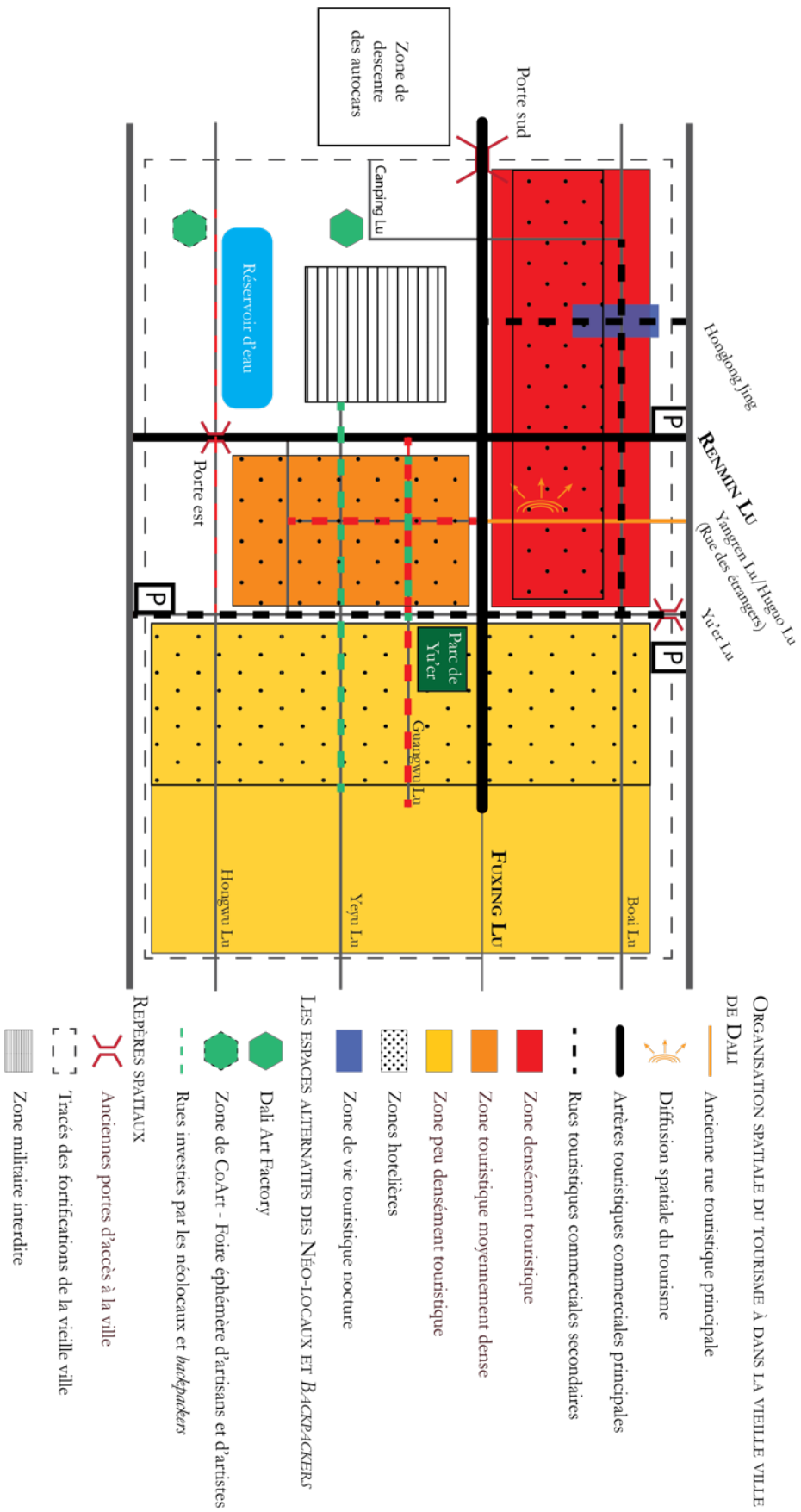


PHOTO 48 : LE HOTSPOT A PHOTO A L'ENTREE DE HONGLONG JING



SCHEMA 14 : LES ESPACES TOURISTIQUES DANS LA VIEILLE VILLE DE DALI

Sur les axes adjacents, quelques magasins destinés ont été ouverts mais ils n'attirent que quelques touristes résiduels, le gros des touristes se concentrant sur les axes de Fuxing et Renming. Les groupes organisés notamment descendent et remontent la rue de Fuxing depuis la porte sud où se situe le parking des bus (Photo 50).



PHOTO 50 : PORTE SUD DE LA VIEILLE VILLE FORTIFEE DE DALI

En parallèle à Renmin, Yu'er Lu est une rue où circule les voitures. Elle marque une sorte de limite poreuse à la zone touristique. Au-delà, les magasins sont davantage destinés à la vie quotidienne, ce sont des petits restaurants de quartier, c'est aussi là où se situe le marché. Si les touristes chinois sont désormais largement majoritaires, Dali continue de garder l'image d'une ville de *backpacking* construite par sa première clientèle de *backpackers* internationaux dans les années 1990. Ainsi, les *backpackers* chinois sont nombreux à la fréquenter. Ce sont d'ailleurs les participants à l'enquête rencontrés au Népal qui m'ont fortement incitée à en faire un deuxième terrain pour poursuivre mon étude. Tout comme Pokhara dont l'imaginaire des hippies continue à vivre à travers les *backpackers*, Dali semble avoir la même aura.

B. DALI, LA VILLE DE MIGRATIONS POUR LES « REFUGIES SOCIAUX »

Ce titre peut sembler antinomique, car si les migrants quittent en général leur lieu de résidence pour améliorer leurs conditions de vie (*pull factors*), un réfugié est davantage défini par la fuite de son lieu de résidence en raison de menaces liés à la guerre ou à la persécution (*push factors*). Ainsi, si le remplacement à Dali semble relever de la migration, dans ses caractéristiques, c'est Mochou, l'une des participantes à l'enquête qui se qualifie, elle et les autres comme elle, de « réfugiés sociaux ». La découverte de Dali lors d'un voyage en *backpacking* puis l'installation plus ou moins permanente à Dali est un schéma qui se répète chez quatre participants à l'enquête sans compter les nombreux informateurs sur place qui déclarent avoir suivi ce même parcours. Dali semble continuer de jouir d'une réputation de ville où les libertés sont plus grandes qu'ailleurs en Chine et la tolérance plus grande pour les modes de vie alternatifs. Dali serait ainsi une ville d'accueil pour des individus

attirés par une vie différente et meilleure (*pull factors*) tout autant qu'en fuite d'une vie urbaine éreintante ou de la pression sociale et familiale (*push factors*) (cf chapitre 7). Dali serait donc un espace de migration perçu comme un espace refuge par ses nouveaux habitants, asphyxiés par les modes de vie urbains autant que par leur matérialité, le travail dans les grandes firmes et la pression sociale (Sun et Xu 2017)

L'un de mes informateurs raconte qu'en 2009, les autorités ont fait un grand ménage à Dali parmi les *backpackers*, hippies inclassables, étrangers et chinois, qui y vivaient. La drogue était plus ou moins en vente libre. Les grands-mères des villages de montagne venaient vendre de la marijuana dans la rue au vu et au su de tous. Dali était par ailleurs reconnue pour la qualité de sa musique *live* et des patrons de bars de toute la Chine venaient y recruter des musiciens, dont beaucoup d'étrangers. Les autorités ont exigé des musiciens qu'ils obtiennent des permis de travail et des patrons de bars qu'ils fassent des contrats de travail, papiers que ni les uns ni les autres ont été en mesure d'obtenir et donc de fournir. Les bons musiciens sont partis et aujourd'hui, c'est une musique populaire et consensuelle qui est jouée dans les bars, une musique plus adaptée à un public davantage touriste que *backpacker*. En 2011, Newsweek rapporte que Dali est surnommée la Amsterdam chinoise en raison de la facilité avec laquelle on peut s'y procurer de la marijuana (Liu 2011) ce qui accélère d'autant la politique anti-drogue menée par les autorités locales :

Yingyue: Well, at that time I do see people, I do know people more, people smoking weeds that's for sure, they are people smoking weed because you go to the local village and the grandpa are all smoking weed. And in the small convenience store you can find seeds and grow it, here it's everywhere and they make... they make hemp oil, the shampoo, all natural stuff... basically it's amazing plants. They make amazing use of it. And of course, the people smoke weed. For chemicals, because I was never interesting in using chemical drugs so I, I don't. I did smoke weed at that time, because it's natural and not really crazy. I know people, I heard something about mushrooms but I never tried it. And, so... yeah.. but there was like 2012, it was already quite clean and organized because the first time Dali got famous worldwide it was a couple years before which was... I think... I heard there was a foreign journalist wrote an article called : "Dali, the Chinese Amsterdam". So the government didn't like it and started to clean and organized those local ladies selling ganja on the street and close some bars and stuff. And, even encourage the local to take out the plants. If you get a plant to the police, you get 2 kuai or something... so they were just trying to get rid of it.

Yingyue : À l'époque, je voyais des gens, je connaissais des gens qui cultivaient de l'herbe, vous alliez dans le village local et les grands-pères cultivaient tous de l'herbe. Dans les petites épiceries, on pouvait trouver des graines et les cultiver. Ici, il y en a partout et ils fabriquent de l'huile de chanvre, du shampooing, tous les trucs naturels... en fait, ce sont des plantes extraordinaires. Ils en font un usage extraordinaire. Et bien sûr, les gens fument de l'herbe. Pour les produits chimiques, parce que je n'ai jamais été intéressée par l'utilisation de drogues chimiques, alors je ne le fais pas. Je fumais de l'herbe à l'époque, parce que c'était naturel et pas vraiment fou. Je connais des gens, j'ai entendu parler des champignons, mais je n'ai jamais essayé. Et, donc... ouais... mais il y avait comme 2012, c'était déjà assez propre et organisé parce que la première fois que Dali est devenu célèbre dans le monde entier, c'était quelques années avant qui était.... Je crois que... J'ai entendu dire qu'une journaliste étrangère avait écrit un article intitulé : "Dali, the Chinese Amsterdam". Le gouvernement n'a pas apprécié et a commencé à nettoyer et à organiser les femmes locales qui vendent de la ganja dans la rue et à fermer certains bars et autres. Il a même encouragé les habitants à arracher les plants. Si vous rapportiez une plante à la police, vous receviez 2 kuai ou quelque chose comme ça... donc ils essayaient juste de s'en débarrasser.

En 2014, un an avant la visite de Xi Jinping, une deuxième vague de réformes a contribué à donner à Dali l'image plus propre qu'elle a aujourd'hui et surtout à en faire une destination touristique majeure de la Chine, normalisée et homogénéisée à l'image de Lijiang (on y trouve les mêmes produits et les mêmes chaînes qui les vendent). Avant cette date, Dali était particulièrement connue pour les vendeurs de rue qui débattaient une marchandise de qualité sur Fuxing. C'était souvent des *backpackers* ou anciens *backpackers* installés à Dali qui vendaient des objets de leur création : carte postale peinte à la main, tresses indiennes, tatouage au henné. Les jeunes chinois et étrangers installés à Dali qui vivaient alors de la vente dans la rue ont été interdits même si en 2018, il restait quelques vendeurs de rue nocturnes dans la rue de Guangwu (Photo 51). Deux participantes ont connu cette période et ont elles-mêmes été vendeuses de rue. Yingyue a installé un petit panneau pour proposer ses services de tatoueuse au henné à côté de deux Canadiens qui proposaient un service de confection de tresses indiennes ou de dreadlocks. Elle a fait cette activité pendant plus d'un an.



PHOTO 51 : QUELQUES VENDEURS DE RUE SUR GUANGWU

Yingyue: So I bought some henna paint and I tried to practice on myself for a week and study some patterns, some this and that, and one day I carry my little basket and I was like: "ok, go to work on the street!" I will be a street artist. Then actually, it was on the street but more like in front of a bar, it was called Tang dynasty bar and my 2 Canadian friends were making dreadlocks and I helped them make a sign. It was the 3 of us we were like smoking, and I hadn't put the street sign yet and people were like "Can you paint me a ring". On the first day I had customers and I meet people from everywhere. I thought this is fun; I meet people from everywhere. Tourists, chinese, foreigner, they come, I do henna for them and I make money. So, like that, the life in Dali was almost... most of the time I was just a street artist, do henna, sometimes in front of bar, sometimes in my friends shops', sometimes I just put a sign outside and they'll give me a call. "I'm in a coffee shop getting coffee, come do henna to me" I had the book with me and I do the henna, buy them coffee, they like that. I was also helping my friends paint this kind old style Chinese shoes, paint the shoes, paint the clothes, selling ok.

Marie: How long did you do that for?

Yingyue: More than a year

Yingyue: J'ai donc acheté de la peinture au henné et j'ai essayé de m'exercer pendant une semaine et d'étudier quelques motifs, ceci et cela, et un jour, j'ai emporté mon petit panier et je me suis dit : "ok, va travailler dans la rue !". Je serai une artiste de rue. En fait, c'était dans la rue mais plutôt devant un bar, ça s'appelait le Tang Dynasty bar et mes deux amis canadiens faisaient des dreadlocks et je les ai aidés à faire une pancarte. Nous étions toutes les trois en train de fumer, et je n'avais pas fini de poser la plaque de rue que les gens me demandaient : « Peux-tu me peindre une bague ? ». Le premier jour, j'ai eu des clients et j'ai rencontré des gens de partout. Je me suis dit que c'était amusant ; je rencontre des gens de partout. Des touristes, des Chinois, des étrangers, ils viennent, je leur fais du henné et je gagne de l'argent. La plupart du temps, je n'étais qu'une artiste de rue, je faisais du henné, parfois devant les bars, parfois dans les boutiques de mes amis, parfois je mettais simplement une pancarte à l'extérieur et ils m'appelaient. J'avais mon book avec moi et je faisais le henné, je leur payais le café, ils aimaient ça. J'aidais aussi mes amies à peindre des chaussures chinoises à l'ancienne, je peignais les chaussures, je peignais les vêtements, je vendais.

Marie : Combien de temps as-tu fait cela ?

Yingyue : Plus d'un an

Mei a aussi vendu ses créations vestimentaires dans la rue à partir de 2013 mais très vite, elle a dû arrêter à cause de la politique de bannissement de la vente de rue. Aujourd'hui, elle participe à des festivals ou des foires pour vendre ses vêtements mais ça ne marche plus vraiment parce qu'il y a trop de boutiques en ligne qui vendent des vêtements de mauvaises qualités à des prix cassés et elle ne parvient pas à tirer son épingle du jeu.

Cette politique d'homogénéisation des espaces touristiques a conduit ces anciens *backpackers*, désormais néo-locaux parfois aussi appelés des « lifestyle tourism entrepreneurial migrants » (Ma 2013; Sun et Xu 2017) à développer une activité professionnelle autour du tourisme. L'installation à Dali se traduit souvent par un emploi dans le tourisme, que celui-là soit salarié ou que la personne

monte sa propre entreprise : maison d'hôte, restaurant, boutiques etc. Ainsi Mochou a monté une l'agence de voyage « *Jolie Adventure* ». Elle cible une clientèle étrangère voulant visiter le Yunnan en particulier la région de Dali, Lijiang, Shuhe, Baisha (Image 23). Elle propose des treks et des retraites holistiques dans les montagnes de Dali qu'elle fait payer en dollars. Mei, qui s'était beaucoup intéressée à l'agriculture suite à son *woofing* dans une ferme népalaise, s'est formée à la permaculture et a cofondé un restaurant à Dali où elle cuisine des plats plutôt occidentaux avec sa production biologique et locale. Comme Mochou, sa clientèle est plutôt étrangère. Yuxuan s'est également installé à Dali. Il avait en projet de monter un commerce autour des produits agricoles cultivés par les minorités : thé du Yunnan, miel sauvage. Il continue à produire de courts films qu'il

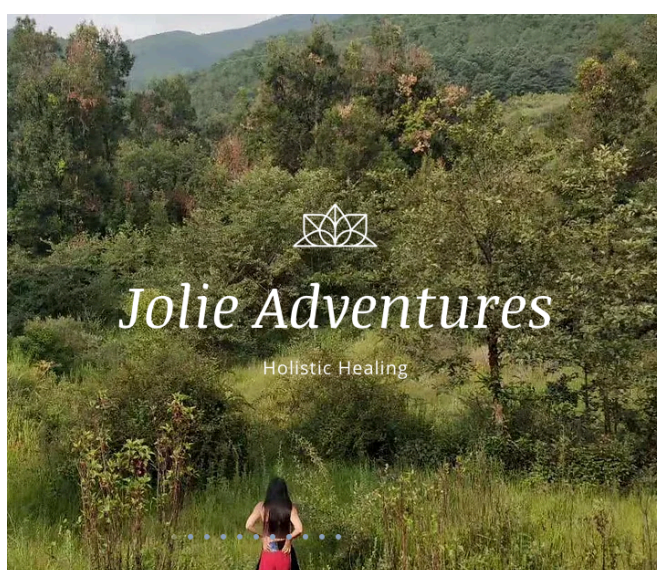


IMAGE 23 : PAGE D'ACCUEIL DU SITE INTERNET DE MOCHOU



IMAGE 22 : CHAINE YOUTUBE DE YUXUAN SUR LES MODES DE VIE ALTERNATIFS A DALI

publie sur les réseaux sociaux chinois et sur Youtube où il propose des sujets très hétérogènes comme les bons plans à Dali et l'évolution du tourisme dans la ville mais aussi des sujets de société comme l'anxiété des jeunes, le mariage, le rapport aux parents, le végétarianisme (Image 22). Il fait

des entretiens avec des gens qui ont fait des choix de vie alternatifs dans le Yunnan. Yingyue a eu une sorte d'épiphanie en arrivant à Dali, bien qu'elle ne s'y soit pas installée à sa première visite, elle semble avoir su que c'était l'endroit où elle devait vivre. Après avoir été vendeuse de rue, elle travaille désormais pour un entrepreneur touristique polonais qui importe et vend des bijoux en ambre fait en Pologne à Dali, Shuhe et Baisha. Yingyue, travaille pour lui en alternance dans ses magasins de Dali et à Shuhe.

Yingyue: And here, this is also a tourist place, living in a tourist town is nice because you are kind of traveling without moving, you meet people from everywhere, you share stories with each other. You know you tell me your traveling stories and I get inspired and this is also, traveling is about the experience, I mean, the whole life journey is about experience. We learn things from books, from streets, whatever. But all of these things, we need to take them and practice them in reality, and build you own life experience you get something you think,... you know it's real, you know it's important and it suits yourself. Living here is quite nice, it's not in the city and the environment kind of shapes you. In Shanghai... in Shanghai, people are posh, you go to clubs people are posh, you have to dress very fashionable, and it's really tiring. Seriously... and you talk about... you hang out with friends and what they talk about is about what do you do? how much money do you make? Do you have a car? How much you spent. That is... I lived on an island and when I go to big city I feel that this is not necessary, this is... I don't want to live like that. I don't want. Of course no one can be totally free... but you have to find a path you like.

Yingyue : Et ici, c'est aussi un lieu touristique, vivre dans une ville touristique est agréable parce que vous voyagez en quelque sorte sans bouger, vous rencontrez des gens de partout, vous partagez des histoires les uns avec les autres. Tu me racontes tes histoires de voyage et je m'en inspire, et c'est aussi ça, voyager c'est vivre des expériences, je veux dire, tout le voyage de la vie est une question d'expérience. Nous apprenons des choses dans les livres, dans la rue, etc. Mais toutes ces choses, nous devons les prendre et les mettre en pratique dans la réalité, et en construisant votre propre expérience de vie, vous obtenez quelque chose que vous pensez, vous savez que c'est réel, vous savez que c'est important et cela vous convient. Vivre ici est assez agréable, ce n'est pas la ville et l'environnement vous façonne en quelque sorte. À Shanghai... à Shanghai, les gens sont chics, vous allez dans des clubs, les gens sont chics, vous devez vous habiller à la mode, et c'est vraiment fatigant. Sérieusement... et vous parlez de... vous sortez avec des amis et ce dont ils parlent, c'est de ce que vous faites, de combien d'argent vous gagnez, de votre voiture, etc. Tu as une voiture ? Combien tu as dépensé. C'est... J'ai vécu sur une île et quand je vais dans une grande ville, je me dis que ce n'est pas nécessaire, que c'est... Je ne veux pas vivre comme ça. Je ne veux pas. Bien sûr, personne ne peut être totalement libre... mais tu dois trouver une voie qui te plaît.

Elle apprécie de vivre et travailler dans des lieux touristiques car ça lui permet de continuer à voyager en quelque sorte. Comme son travail n'est pas intense, elle continue de développer en parallèle son book de tatoueuse afin de pouvoir ouvrir un jour son studio. Comme les autres, retourner vivre à Shanghai semble désormais tout à fait hors de question car elle déteste la matérialité de cette vie.

Enfin, Zhiruo s'est temporairement installée à Dali pour six mois afin manager une auberge de jeunesse après un long voyage en Asie centrale, en Asie du Sud-Est et en Inde. Ce poste lui permet d'apprendre à gérer un établissement hôtelier et de mettre de l'argent de côté car elle a l'ambition d'immigrer à Bir en Inde pour y ouvrir son propre établissement et faire du parapente. Ancienne professeur d'histoire à Chongqing, elle n'envisage pas une seconde de retourner à sa vie d'avant.

C. LES ESPACES DE VIE DES NEO-HABITANTS

Pour terminer cette partie, il faut mentionner que ces néo-habitants, par leurs pratiques sont producteurs de lieux situés un peu en marge des lieux touristiques mais qui vivent néanmoins de la manne touristique.

a. Les lieux de rassemblement et de sociabilisation

Il existe tout d'abord deux lieux, l'un temporaire, l'autre permanent qui leur permet de se regrouper, de sociabiliser et de gagner leur vie : la *Dali Art Factory* et le *Co-Art* (Schéma 14).



PHOTO 52 : LA COUR INTERIEURE DE LA DALI ART FACTORY LORS D'UNE MINI-FOIRE ARTISANALE

La *Dali Art Factory* est une ancienne usine de draps située au bout de la rue de Camping transformée à la mode un peu berlinoise avec de nombreuses fresques murales qui accueillent le visiteur (Photo 52). Le bâtiment s'organise autour d'une cour sur laquelle s'ouvrent des espaces de vente hybrides d'art, d'antiquités, d'objets en bois, porcelaines, décoration, thé. Une librairie-café à l'étage propose à la vente une large collection de récits de voyage et de livres inspirants sur la quête de soi par le soin et les médecines indiennes. Une grande salle d'exposition vient s'ajouter dans le fond de la cour. Aux étages supérieurs se situent des studios d'art pour les artistes et des sortes d'espace de coworking. Dans la cour, un grand mur d'escalade permanent permet d'organiser des initiations. Bien que ce soit à quelques dizaines de mètres de Fuxing, peu de touristes font le détour

de l'avis des commerçants. En particulier aucun groupe de touristes ne descend jamais vers la *Dali Art Factory*. Cependant, de nombreux jeunes touristes individuels viennent dans les lieux lors de petits rassemblements organisés de manière hebdomadaire. Lors de ces rassemblements, les néo-habitants de Dali viennent vendre des produits : tableau à l'aquarelle, vêtements en batik, disques 33 tours, produits en chanvre, bijoux en macramé ou y proposent des services variés : lecture des

cartes du tarot ou des lignes de la main, massages, tatouage au henné, consultation de lithothérapie, session de guérison par le chant etc. C'est là que Mei vend parfois ses créations de vêtements.

Le deuxième lieu est une sorte de terrain privé au sud du réservoir sur la rue de Hongwu (schéma 14) où un collectif de Dali, le collectif Co-Art organise une foire qui se tient deux fois par mois ou un peu moins, mais du fait des vacances d'octobre pendant lequel je visite la foire, les organisateurs ont étendu les jours de fonctionnement.

La foire est extrêmement cosmopolite et comprend divers espaces (Image 24) : un marché artisanal, des stands de nourritures avec des food-trucks servant de la pizza, des cafés de type new-yorkais servant des cafés de type italien grâce aux machines dernier cri importées d'Italie, des stands de légumes biologiques, des concerts de rue de musique folk, des espaces de bien-être et de partage d'expérience, un auteur de récit de voyage venu dédicacer son ouvrage à une foule de lectrices. L'artisanat et la nourriture vendus sont très différents de ceux que l'on trouve sur les artères touristiques de Renmin et Fuxing Lu. C'est de la nourriture internationale : pizza, *espresso* italien, salades véganes. L'artisanat n'est pas traditionnel des ethnies locales : on y vend plus ou moins la même chose à la Dali Art Factory : des *dream-catcher*, des écarteurs, des vêtements hippies, un atelier de confection de dreadlocks, un studio de tatouage, produits en chanvre (Photo 53 & 54).

On y vend en fait tous les produits liés à aux imaginaires de la vie alternative qu'on retrouve un peu partout dans le monde dans les espaces du *backpacking*, à Pokhara notamment. Les vendeurs



IMAGE 24 : POSTER POUR LE COART DU MOIS D'OCTOBRE 2018



PHOTO 53 : UN VENDEUR D'ATTRAPEURS DE REVES AU COART



PHOTO 54 : LA FOIRE DU COART A DALI EN OCTOBRE 2018

peuvent être des voyageurs de passage qui se font un peu d'argent pour pouvoir continuer à voyager ou des néo-habitants comme c'est le cas du vendeur de *dream-catcher*, ancien policier, né en 1990 et qui m'avoue qu'il lui est arrivé plus de choses à Dali en 4 ans qu'en 20 ans de sa vie à Qingdao.

b. Des logements alternatifs en marge de l'espace touristique

Ces nouveaux habitants trouvent à se loger facilement autour de la vieille ville car les appartements sont grands, clairs et agréables et les loyers modestes. Cependant, certains font aussi le choix de résider en dehors de la ville, comme Mei, Yan et Mochou notamment en s'installant dans les villages ruraux du nord de Dali à Pangqu, Shangyin, Yinqiao, Wanqiao (Schéma 13). Dans ces villages, les néo-habitants louent à moindre coût des maisons traditionnelles Bai ou Naxi appelées *sanbeyuan* ou *sanfang yizhoabi* qui signifie littéralement trois bâtiments et un mur (Knapp 2000). Ils les rénovent sommairement pour s'y installer. Le portail de la maison « *Omsbandong* » (Photo 55) dans laquelle vit Mei, dans laquelle Mochou a résidé quelque temps et que Yan fréquente également, s'ouvre ainsi sur une cour enclose sur un ou deux côtés, par un bâtiment principal orienté vers l'est ou le sud et une ou deux « ailes » adjacentes (Photo 55). Cette cour intérieure fait partie intégrante de l'espace domestique, c'est là que se trouve la cuisine et le sauna installé par le titulaire du bail, un hippie russe qui sous-loue les chambres à des amis pour des temps plus ou moins long. Mei y vit actuellement et Mochou y a également résidé quelques temps.

Tout le quartier est investi par des néo-ruraux, que ce soit des familles, des jeunes couples ou des individus seuls qui rejoignent des maisons partagées qualifiées par Mei de « communautés hippies ». Inaccessibles en voiture, on accède aux maisons par des petites ruelles envahies d'herbes et de plantes. Les anciens habitants, bien que certains y vivent toujours ont déserté leur ancienne maison pour se faire construire des maisons plus modernes et plus confortables accessibles aux voitures



PHOTO 55 : L'ENTREE ET LA COUR DE « OMSHANDONG », LA MAISON PARTAGEE DANS LAQUELLE VIT MEI ET A VECU MOCHOU

en bordure est du village. Ils louent désormais leurs maisons ancestrales à ces nouveaux habitants qu'ils soient chinois ou étrangers.

Certains réhabilitent ces maisons en maison ou table d'hôte, d'autres s'installent avec leur famille pour faire de la permaculture, du design d'objet vendu dans les grands centres urbains, créer des écoles alternatives. Ils expérimentent d'autres modes de vie, d'autres formes sociales (Tommasi 2018) après des débuts de carrière dans les grands centres urbains côtiers. Ainsi la maison où vit Mei depuis son retour avoisine la maison d'une famille sino-taiwanaise qui a lancé une marque de gâteaux « fait maison » vendu à Dali, notamment à la foire du *Coart*. Ils vivent en autosuffisance grâce à la permaculture. Ses autres voisins sont un couple de designers taiwanais avec lequel elle entretient des synergies pour créer ses modèles de vêtements. Elle partage la maison dans laquelle elle vit avec une masseuse, une photographe et une sorte de gourou iranien. Les soirées sauna qu'ils organisent sont réputées dans la communauté de Dali, les drogues circulent avant le début de la soirée et les corps se relâchent et se dénudent.

c. Le cosmopolitisme banal de Dali

Dali matérialise à mon sens ce que Beck appelle « le cosmopolitisme banal », celui-là est fortement lié à la société de consommation et « s'illustre dans l'immense brassage de plats, de produits alimentaires, de restaurants et de menus que l'on ne s'étonne plus de trouver dans toutes les villes, aux quatre coins du monde [...] il s'immisce aussi dans d'autres domaines de la culture quotidienne, par exemple dans la musique. [...] Des éléments provenant de nombreux pays, de nombreuses cultures sont ici constamment comparés, rejetés, assemblés et réassociés. [...] On assiste à la formation d'un entrelacs de pratiques et de compétences quotidiennes qui permettent de s'adapter à un degré élevés d'interdépendance et de globalité » (Beck 2006, p. 84-85). Ce cosmopolitisme se résume dans une anecdote que raconte Mei lors de notre second entretien à Dali. En revenant à Dali après son voyage, elle rencontre de jeunes voyageurs qui la trouvent exotique – c'est le mot qu'elle utilise – qui ne la croient pas quand elle dit qu'elle est chinoise :

Mei: you know when I just came back to Dali. I walked on the street and I met more than, more than like teenagers or even younger. They came to me and ask where I come from. They don't think I'm Chinese, they don't think I'm Chinese, they thought I was from a different country. I say... I say I'm Chinese and they wouldn't believe so I had to answer in Chinese. So they were... oh... wow. A few times, more than few times.

Mei : tu sais, quand je suis revenue à Dali, je marchais dans la rue et j'ai rencontré plus de... plus de... adolescents ou même plus jeunes. Ils sont venus me voir et m'ont demandé d'où je venais. Ils ne pensaient pas que j'étais chinoise, ils pensaient que je venais d'un autre pays. J'ai dit... Je dis que je suis chinoise et ils ne me croyaient pas, alors j'ai dû leur répondre en chinois. Alors ils étaient... oh... « wow ». Ça m'est arrivée quelques fois, plus que quelques fois.

Elle donne au mot exotique une signification proche de celle du cosmopolitisme de Beck. Pour elle c'est un style de vie, une façon de voir le monde et d'un comportement empathique envers les

autres autant qu'envers soi-même. A plusieurs reprises, elle a été prise pour une Tibétaine ou une Indienne au Népal et pour une Népalaise par deux Chinoises en Inde. Son cosmopolitisme est inscrit sur son corps, par sa coiffure, son choix de vêtement, même sa démarche, plus lente.

Marie: it's interesting that people see you as an exotic person in your own country...

Mei: That's quite funny yes, also when I was in Nepal, some people ask me if I was from India, from Tibet. Or when I was in India, in the ashram, 2 Chinese girls and a girl from Thailand thought that I was Nepali. It just happen like this, I don't know why...

Marie: Because of the clothes you wear?

Mei: If I look back, I was quite enjoying behaving like the local people, so I think maybe I imitate quite well so they thought I am Nepali or from other places. But when I come back in China, I didn't mean to live like that... I was behaving like I live in Dali, I'm Chinese.

Marie : C'est intéressant de voir que les gens te considèrent comme une personne exotique dans ton propre pays...

Mei : C'est assez drôle, oui, même quand j'étais au Népal, certaines personnes m'ont demandé si je venais de l'Inde ou du Tibet. En Inde, à l'ashram, deux Chinoises et une Thaïlandaise ont cru que j'étais Népalaise. C'est comme ça, je ne sais pas pourquoi...

Marie : A cause des vêtements que tu portes ?

Mei : Si je regarde en arrière, j'aimais bien me comporter comme les gens du pays, donc je pense que j'imité assez bien les gens pour qu'ils pensent que je suis népalaise ou que je viens d'ailleurs. Mais quand je suis revenue en Chine, je n'avais pas l'intention de vivre comme ça... Je me comportais comme si je vivais à Dali, comme si j'étais chinoise.

Mei semble reconnaître que son corps est physiquement marqué par son habiter polytopique. Elle semble porter ce que Beck appelle la « polygamie géographique » (*Ibid.*, p. 89). Elle n'a cependant jamais cherché à cacher qui elle était, ni sa nationalité. Elle affirme qu'elle est chinoise mais cette identité est réflexive et intègre son cosmopolitisme qu'elle a construit par son habiter polytopique.

Il semble exister au Yunnan d'autres lieux de migrations internes pour des individus chinois en quête d'une autre vie. Sun et Xu (2017) dans une étude sur les motivations des « lifestyle » entrepreneurs dans le Yunnan, notent que la majorité des personnes interrogés sont d'anciens voyageurs en *backpacking*. Ils ont tous moins entre 20 et 40 ans – la moitié étant dans leur vingtaine – souvent originaires des grands centres urbains chinois, diplômés de l'enseignement supérieurs, la moitié de leur cohorte sont des femmes. Ils ont commencé à travailler dans le tourisme avant de monter leur entreprise qui sont souvent des maisons d'hôte, des restaurants ou des petits cafés. Les motivations relevées par les deux chercheurs sont variées mais alignées avec les motivations que j'ai relevées dans mon enquête : velléité d'échapper à la vie urbaine et à sa matérialité, velléité d'échapper à la pression parentale et sociale du mariage et de la carrière. Ils citent l'un de leurs enquêtés :

« *A lot of people in Dali had gone through mishaps in their life, either a sudden accident, or being idle, or being confused to a certain extent, and then they began to escape from where they had lived. They had no attachment to their previous social circles, but had no idea where to go*¹¹⁰ » (Ibid., p. 68).

De ce fait, Dali – et les villes touristiques du Yunnan comme Lijiang, Shuhe ou Baisha – sont perçus comme des espaces où il est possible de changer de vie et d’améliorer sa qualité de vie : l’environnement naturel et le climat y sont très agréables, l’équilibre entre vie professionnelle et temps libre facile à négocier et les loyers sont si peu chers que certains vivent même dans des maisons avec jardins (Image cartographique 11) !



IMAGE CARTOGRAPHIQUE 11 : D'AUTRES ESPACES DE REPLACEMENT AU YUNNAN POUR LES INDIVIDUS A HABITER POLYTOPIQUE

A bien des égards, les espaces produits au Yunnan, à Dali et dans la périphérie de Lijiang à Shuhe et Baisha par ces néo-ruraux rappellent ceux produits par la jeunesse routarde occidentale des années 1960 et 1970. Ce sont des foyers d’innovation par l’expérimentation de nouveaux modes de vie valorisant la mobilité qui tente de dépasser une modernité chinoise très critiquée. Corneloup rappelle les principes fondateurs de ce « nouveau monde » :

¹¹⁰ Beaucoup de gens à Dali ont connu des accidents dans leur vie, soit un accident soudain, soit un désœuvrement, soit une certaine confusion, et ils ont alors commencé à s’échapper de l’endroit où ils avaient vécu. Ils n’étaient pas attachés à leurs anciens cercles sociaux, mais ne savaient pas où aller.

« Un nouveau monde a ainsi été expérimenté autour de ces hauts lieux de la dissidence rurale et des pratiques itinérantes multiples qui ont vu le jour ici ou là. L'enjeu était d'effectuer une opération de déconstruction des catégories culturelles modernes, à la manière d'un Derrida (1962) dans un esprit libertaire et alternatif à la pensée moderne consacrée, d'où cette attirance pour ces migrations d'agrément où il s'agissait par la débrouillardise et le bricolage d'inventer d'autres trajectoires de vie au sein desquelles la mobilité devenait un principe culturel référent contre la société moderne sédentaire, construite plus sur la métaphore simmelienne de la porte que du pont (Simmel, 1986). (Corneloup 2012a, p. 106)

Le Yunnan n'est sans doute pas le seul lieu de remplacement après le voyage et il faudrait sans doute élargir la recherche vers d'autres provinces chinoises.

Enfin, parfois, retrouver sa place en Chine semble impossible pour certains participants à l'enquête, aussi, sont alors déployées des stratégies d'immigration vers d'autres pays.

3. LES STRATEGIES D'IMMIGRATION DES *BACKPACKERS* APRES LE VOYAGE : UN HABITER IMPOSSIBLE EN CHINE

Philippe Duhamel (1997) invite son lecteur à ne pas réduire l'explication des migrations héliotropiques des Européens du nord à des arguments classiques d'explication à savoir le climat et le différentiel économique. Si ces arguments font évidemment partie de la stratégie migratoire, l'enjeu principal est bien le changement de vie. S'appuyant sur les travaux sur la migration de Dumont, il montre que la bonne connaissance des lieux grâce à des séjours touristiques répétés est capitale dans la décision de cette migration choisie : « Le tourisme favoriserait alors « l'apprentissage » des lieux et cela expliquerait pourquoi il s'agit généralement d'une migration « choisie ». Choisir de vivre à Majorque suppose que la connaissance du lieu n'est plus uniquement touristique, premier stade de la connaissance, et que ce lieu ne se situe plus dans les « hors quotidien » avec le temps ». (*Ibid.*, p. 542)

Les conclusions de Philippe Duhamel peuvent être mises en regard des résultats produits dans cette thèse car, on a vu dans la première partie de ce chapitre : à mesure que l'individu gagne en expérience de mobilité, il construit un rapport aux lieux qui se fait plus précis et déploie de ce fait un habiter orienté vers ses pratiques et ses besoins.

La complexification du rapport aux lieux fonctionne donc à plein dans les stratégies mobilitaires. Il permet non seulement de constituer des réseaux internationaux qui amènent à découvrir d'autres espaces, il permet de s'émanciper de discours sur la dangerosité du monde et d'assurer à l'individu qu'il a les compétences pour que, où qu'il soit, il s'adapte et trouve les ressources pour déployer un habiter polytopique au plus près de ses intentions et de son projet de vie. Pour pousser plus en avant la réflexion de Duhamel, je constate donc qu'il n'est pas forcément besoin d'être un client fidèle dans une destination pour la choisir comme lieu de vie. Forts de leur expérience dans des lieux à l'altérité radicale et des épreuves spatiales qu'ils ont traversées, leur capital spatial est suffisamment développé pour tenter l'expérience d'une migration de longue durée dans des espaces

qu'ils ne connaissent pas sachant qu'ils pourront toujours faire machine arrière si leur projet ne fonctionne pas.

Ces migrations leur permettent ainsi de passer de la question : « pourquoi vivre » à « comment vivre » car ce nouveau projet migratoire, même s'il n'a pas la forme précise d'un projet migratoire lorsqu'il est élaboré, incarne finalement une recherche de nouvelles formes d'existence, plus qualitatives, bien loin de ce qu'ils ont connu. Alors que Duhamel s'interroge sur l'utilisation de l'expression de migration héliotropique et indique qu'un mot reste à créer. Il me semble que l'habiter polytopique soit un concept adéquat pour rendre compte de la manière donc sont articulés tourisme, loisirs et migration.

A. L'HABITER A POKHARA

Plusieurs participants ont choisi d'habiter Pokhara devenu leur lieu de résidence principale : Li, Ai, Limei, Haoran et Hua.

Li et Hua sont arrivées à Pokhara au gré de leurs voyages sans l'avoir vraiment planifié. Hua a traversé deux fois le Népal pour se rendre en Inde. La seconde fois qu'elle effectue ce trajet, elle s'arrête à Pokhara, elle n'a pas d'impératif en Chine et n'a donc pas besoin de repartir vers le Tibet pour rentrer à Beijing où rien de l'attend. La scène musicale lui plaît et elle décide de s'ancrer à Pokhara pour le mois à venir. Elle y rencontre son petit copain et s'y installe. Elle souligne bien qu'elle n'aurait jamais imaginé habiter là.

Marie: Was it expected for you to settle in Nepal?

Marie : T'attendais-tu à t'installer au Népal ?

Hua: Before I never think about it... just suddenly... I followed the flow... I followed the river. The life points you here and you just stop here.

Hua : Avant, je n'y avais jamais pensé... tout d'un coup... Je me suis laissé porté par le courant... J'ai suivi la rivière. La vie t'amène ici et tu arrêtes là.

Son installation ne relève pas d'une stratégie mais d'une forme de sérendipité, elle ne cherchait rien en particulier mais avait néanmoins déployé, par sa mobilité en Inde et au Népal les fondations d'une quête pour un changement de vie qu'elle a trouvé au Népal. Elle poursuit de nombreux déplacements en Inde pour alimenter sa boutique en ligne de bijoux indiens.

L'habiter de Li à Pokhara présente des caractéristiques assez similaires. Arrivée à Pokhara un peu au hasard, le lieu lui a beaucoup plu, le lac, les montagnes, le climat. Elle a fait plusieurs allers-retours car, à la différence de Hua, elle devait retourner à Tianjin pour finir ses études. Son diplôme obtenu, elle est revenue à Pokhara où elle s'est mariée avec un Népalais. Elle a ensuite développé un commerce d'hébergement touristique en louant une maison d'hôte et plusieurs appartements pour les mettre en Airbnb, aidée par son mari qui maîtrise la réglementation népalaise. Il l'a largement guidée dans la mise en œuvre de son entreprise.

L'habiter de Li et Hua est assez similaire à celui de Ai, qui elle, a planifié une stratégie de d'immigration spécifiquement à Pokhara grâce à une amie rencontrée en Inde dans sa formation de yoga. Ayant déjà travaillé à l'étranger et vécu en Inde, elle avait globalement des compétences spatiales qui lui permettait de formaliser une stratégie d'habiter plus claire. Son projet initial de monter un centre de retraite de yoga à Sarangkot à destination d'une clientèle chinoise qu'elle connaissait – puisqu'elle avait été guide touristique à Dubaï – n'a pas fonctionné. Mais elle s'est largement insérée dans la communauté des entrepreneurs touristiques internationaux en proposant ses services de professeure à divers centres de yoga. C'est à Pokhara qu'elle a rencontré son mari, un Américain des *Peace Corps* habitant au Népal depuis deux ans et spécialiste des questions agricoles. Après quelques hésitations, ils ont décidé de faire de Pokhara le centre de leur habiter réticulaire car ils vont régulièrement en Chine et aux Etats-Unis.

Li, Ai et Hua continuent d'entretenir des liens forts avec la Chine notamment à travers leurs entreprises et fréquentent la communauté chinoise qui réside à Pokhara mais ne s'y limitent pas. Elles sont aussi insérées dans la communauté internationale de Pokhara qui travaille souvent dans le tourisme. Bien que ne résidant plus à Lakeside, elles continuent de fréquenter ce quartier au quotidien car elles y travaillent et y ont leurs habitudes.

Haoran et Limei habitent également Pokhara. Après de longues années de voyages, Haoran, que m'a présentée Hua, désirait s'installer quelque part hors de Chine et proche d'un lac ou de la mer. Arrivé à Pokhara, le lieu lui plaît beaucoup car il lui rappelle Nairobi qu'il a beaucoup aimé sans la violence de la capitale. Il ne voulait en aucun cas monter une entreprise et voulait se mettre en free-lance. Installé un peu à l'écart de la ville, il s'est marié à une Népalaise et enseigne le chinois et l'anglais d'une part et fait un peu de *trading* en ligne.

L'habiter de Limei à Pokhara, on l'a entrevue au chapitre 6 est surtout lié à son désir de développer un restaurant, le *Juicery Café* à destination d'une clientèle de *backpackers* qu'elle connaît bien puisqu'elle en a été une elle-même pendant 10 ans en Asie et dans une moindre mesure en Europe. Le menu qu'elle propose est un reflet de son habiter polytopique car elle continue de voyager entre les saisons touristiques à la recherche de nouvelles recettes à intégrer à son menu.

Pour Duhamel (1997), la possibilité de migrer vers Majorque résulte en partie de la transformation du monde du travail. Travailler n'implique plus la sédentarité. C'est sans doute une découverte majeure que font les participants à l'enquête au cours de leur voyage. Le nouvel habiter qui se construit dans la mobilité est profondément conditionné par la capacité des individus à repenser et réévaluer leur rapport au travail mais pas seulement. On voit, à travers les différents exemples

présentés que ce nouveau rapport au travail, qui peut être envisagé dans la mobilité est lié à leur capital spatial, à leur capacité à transformer rapidement un lieu étrange en lieu familier et à jouer de leur identité reposant sur plusieurs référents géographiques : la Chine, l'Inde, le Kenya, le Népal, entre autres.

B. STRATEGIE D'IMMIGRATION VERS LE MONDE

Plusieurs participants à l'enquête ont émigré et habitent désormais ailleurs qu'en Chine.

En gardant contact par les réseaux sociaux après les seconds entretiens à Beijing de Fen, Xiang et Feng, toutes trois ont effectivement réalisés les projets qu'elles planifiaient. Fen et Fang ont obtenu le visa vacances-travail australien. Fen s'est installée à Brisbane car c'est là que vit une partie des parapentistes australiens de Pokhara. Elle a d'ailleurs rencontré son mari dans le cadre du parapente et a obtenu dans la foulée sa nationalité australienne. Fang a vécu deux ans à Perth tout en travaillant. Elle s'est inscrite à l'université de Melbourne afin d'obtenir un nouveau visa étudiant et ainsi restée en Australie. Xiang est désormais étudiante en philosophie à l'université de Leiden aux Pays-Bas. Ce n'est pas une étudiante en échange, elle est régulièrement inscrite.

De même, Liu a terminé ses études de dentaires à Xi'an et a obtenu un visa de travail au Canada, elle réside de manière permanente en Ontario où elle a rejoint sa petite amie portugaise rencontrée lors de son été en Europe. Sa demande de naturalisation est en cours de traitement par les services d'immigration.

Min habite en Europe depuis 2018 où elle déploie un habiter polytopique de nomade hypermoderne :

« Le nomade, rappelons-le, ne voyage pas, c'est-à-dire qu'il ne migre pas d'un lieu connu à un autre lieu inconnu. Au contraire, il passe d'un lieu familier à un autre, tout aussi familier. Il transporte avec lui sa maison, ses outils, tout ce qui lui permet de poursuivre sa routine quotidienne. Bref, il demeure dans un environnement qu'il connaît et ne cherche pas à transformer ses habitudes. Le nomade hypermoderne intègre cette logique aux environnements communicationnels et médiatiques. Il ne quitte pas ces derniers, y demeure confortablement inscrit et n'y change pas ses habitudes. C'est tout à fait rassurant. La figure emblématique du nomade hypermoderne est celle du professionnel qui se déplace d'une antenne de son entreprise à une autre, en restant constamment connecté, joignable comme il l'est lorsqu'il habite sa ville de résidence. Le nomade hypermoderne n'est pas le voyageur hypermoderne : il n'est pas nostalgique d'une coupure avec le quotidien, ne recherche pas l'aventure. Ce qui l'enchant, c'est la possibilité d'habiter en permanence, sans compromis malgré des déplacements d'un lieu à un autre, ses environnements communicationnels et médiatiques, dans lesquels il trouve confort et sécurité. » (Jauréguiberry et Lachance 2016, p. 134-135)

Min est une nomade hypermoderne sans ancrage géographique principal revendiqué. Avec son compagnon espagnol, ils ont acheté un van (Image 25) et se déplacent à travers l'Europe au gré de saisons et des compétitions de parapente. Ils se rendent par exemple chaque année à la coupe Icare, l'un des plus grands événements mondiaux de parapente à Annecy. Ils naviguent principalement entre les Pyrénées, les Alpes, les Dolomites mais font quelques échappées vers les Carpates et les Balkans au printemps ou en été. Elle travaille en *free-lance* à augmenter la visibilité de son sport en Chine et traduisant des vidéos de tutoriels de parapente. Elle cherche aussi à créer des liens entre l'Europe et la Chine autour du parapente. Elle aide notamment des entreprises de conception de voile à pénétrer le marché chinois. Elle tient un blog sur sa vie de nomade populaire en

Chine qui lui permet de générer quelques revenus liés à la publicité. Elle est donc constamment connectée et joignable. Son aisance à naviguer entre sa culture chinoise et d'autres cultures, notamment européenne traduit son identité géographiquement plurielle à différents niveaux d'échelle (Stock 2013). Dans cette publication, elle dévoile son identité mondiale en parlant de la planète comme étant « son foyer » et en soulignant son inquiétude face à l'avenir.

CONCLUSION

Ce chapitre a tenté de montrer d'une part les manières dont s'apprend l'habiter polytopique et que le temps et l'expérience est indispensable à sa constitution. Cela permet à chacun de calibrer un habiter en accord avec sa nouvelle identité et ses nouveaux centres d'intérêt, souvent bien différents de ceux d'avant le déplacement. On constate que le voyage leur permet d'acquérir suffisamment de

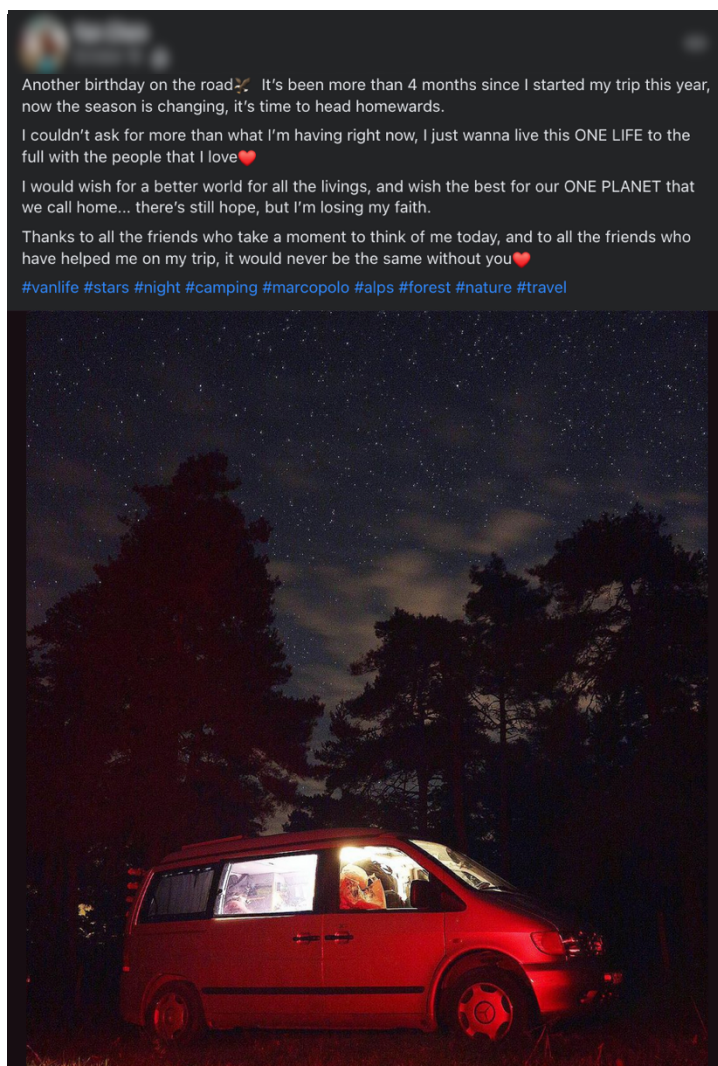


IMAGE 25 : PUBLICATION FACEBOOK DE MIN SUR SA VIE EN VAN A TRAVERS L'EUROPE

capital spatial et de compétences pour pouvoir construire des modalités d'habiter polytopique très personnelles au plus près de leurs nouvelles identités, géographiquement plurielles. Si les projets d'habiter étaient encore en gestation pour certains, d'autres ont un habiter polytopique pérenne qui se déploie à différentes échelles d'une ville, d'un pays, d'un continent ou du monde.

Par la suite, le chapitre à montrer les différentes stratégies de remplacement adoptées par les participants à l'enquête après leurs voyages. Le maintien d'un lien avec les participants à l'enquête et les seconds entretiens lors du terrain en Chine ont aidé à construire les modalités de remplacement des individus après le voyage. Le constat a été fait que si certains d'entre eux reviennent dans le même lieu qu'au départ, le projet de vie a changé et que de nouveaux projets de mobilités sont préparés car en définitive, le retour à la même place semble impossible. D'autres se replacent dans d'autres lieux géographiques. Le Yunnan et Dali en particulier sont des lieux particulièrement favorables à ces changements d'habiter car ils permettent aux individus d'améliorer leur qualité de vie, tout en leur permettant de valoriser leur nouvelle identité cosmopolite. Parfois enfin, l'immigration vers d'autres pays : le Népal, l'Australie, l'Europe ou le Canada semble être nécessaire pour déployer un habiter adapté au projet de vie.

Ce chapitre a montré plus largement qu'il est nécessaire d'élargir temporellement l'étude des pratiques et des pratiques touristiques pour les intégrer à la biographie d'un individu. Par les écarts géographiques et identitaires qu'elles ouvrent, elles sont susceptibles de transformer, au sens où un individu formé par ses différentes socialisations primaires et secondaires dans son pays (voir chapitre 7) vient remettre en question cette formation. Le préfixe *trans-* exprime l'idée de franchissement d'une limite, d'une traversée, d'un passage d'ici à là selon le CNRTL. Il est donc tout à fait à propos dans cette thèse d'utiliser le terme de transformation pour qualifier ces voyages puisque le voyage en *backpacking*, s'inscrit dans le temps plus long de la biographie des individus et vient souvent modifier l'habiter des individus. Ils envisagent ou réalisent de nouveaux projets de vie qui passent, cela a été démontré, par de nouveaux ancrages dans de nouveaux lieux en adéquation avec leur perspectives de sens (Mezirow 1978) et leurs nouvelles identités. Ce nouvel habiter, qu'il soit en Chine ou ailleurs a des effets dans les espaces dans lesquels ils choisissent de s'inscrire, on l'a notamment mis en avant au Yunnan et à Dali. Néanmoins, une étude spécifique dédiée à ces néo-habitants mériterait d'être menée afin de comprendre plus en détail comment fonctionnent ces nouveaux lieux et notamment leur lien avec l'industrie touristique.

CONCLUSION GENERALE

RAPPEL DU PROBLEME DE LA THESE

Partie d'un étonnement au terrain, cette thèse devait être une géographie des lieux et des itinéraires en Asie des *backpackers* chinois. Dès la fin du premier terrain exploratoire en Chine, dans la mesure où ils étaient la première génération à « faire du tourisme » et notamment du tourisme en autonomie, la question de l'apprentissage des compétences spatiales en situation de mobilité s'est posée. Les quelques entretiens préparatoires révélaient qu'en réalité, ils n'avaient jamais voyagé avec leurs parents, en Chine ou ailleurs. Quant au deuxième terrain népalais, il montrait que le voyage prenait son sens au regard de la complexité du rapport au pays, aux parents et à la réussite sociale et économique telle qu'elle est promue en Chine. Attachée à savoir comment se terminait leurs voyages et comment se déroulait le remplacement dans un environnement dont ils semblaient avoir fui, j'ai constaté que les modalités de retour au pays à la place occupée avant le départ étaient complexes et finalement assez rares pour mériter d'y porter attention. Les résultats de terrain plaidaient ainsi pour un double élargissement de l'intérêt initial, d'abord vers la biographie des individus et notamment l'intégration de ce voyage en *backpacking* dans une temporalité plus large que celle du déplacement et ensuite l'intégration d'une réflexion sociopolitique sur la place de ces individus dans la société chinoise.

Le projet de thèse s'est alors étoffé pour tenter de comprendre comment un déplacement dont la dimension existentielle et transformatrice pour les individus est profondément intime s'articule avec une critique sociopolitique de la modernité chinoise. En substance, c'était la question du rapport à l'espace qui était posée et de la manière dont celui-là, en particulier quand il était autre, loin des espaces du quotidien, pouvait ouvrir vers une nouvelle manière de faire avec soi. La problématique formulée en ces termes était ainsi posée : **comment les manières de faire avec l'espace dans la mobilité touristique participent, en transformant le rapport aux lieux, à former et transformer l'individu notamment par la constitution de son habiter ?**

D'autres avant moi, se sont interrogés sur cette capacité transformatrice du déplacement avec différentes approches sociologiques, géographiques ou philosophiques : Lean, Kirschner, Ninnis (Lean 2016; Kirschner 2017; Ninnis 2014). A bien des égards, le travail de cette thèse est une poursuite de leur réflexion en utilisant un appareillage théorique et conceptuel permettant d'y apporter un autre éclairage.

FONDATEURS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

L'écart (Jullien 2012; Laslaz 2016) et l'habiter polytopique (Stock 2006) ont servi de fondement conceptuel à l'analyse. Le premier a permis de lire la tension qui se crée dans le « déplacement vers » et la « prise de distance avec », car le voyage résulte autant d'une curiosité pour le monde, d'une recherche d'altérité, que d'une mise à distance de son environnement social et spatial. Il permettait d'ouvrir vers la fluidité des spatialités, la constitution d'un capital spatial et un nouvel habiter mais aussi d'y intégrer cette dimension socio-politique à travers le refus des enquêtes d'occuper la place qui leur est assignée dans la société chinoise. Le deuxième concept a servi à matérialiser la manière dont les transformations corporelles autant que psychologiques s'incarnent lors du déplacement. Celles-ci débouchent parfois sur la mise en œuvre de nouveaux projets d'habiter au plus près de cette nouvelle identité et souvent d'une nouvelle éthique de vie. Grâce à ce travail sur les concepts destiné à renouveler l'approche conceptuelle classique qui consiste à envisager le *backpacking* comme un rite de passage (Van Gennep 1909; Turner 1969), il a été possible d'observer différemment ce que le déplacement fait aux individus ; comment se constituent les compétences spatiales des participants à l'enquête dans les premières mobilités en autonomie en Chine et comment se constituent les projets de mobilité en Chine puis à l'international.

Pour compléter l'outillage théorique, un terrain longitudinal et multi-situé au Népal et en Chine a été déployé afin d'observer les apprentissages en train de se faire, notamment comment se constitue matériellement un habiter polytopique. Puis, un deuxième terrain chinois s'est révélé nécessaire afin d'évaluer comment, dans le temps, le déplacement à l'international était intégré dans un nouvel habiter en Chine ou ailleurs dans le monde. Complétée par un suivi actif sur les réseaux sociaux, cette thèse montre que le suivi dans le temps des cohortes d'individus participants à l'enquête est particulièrement pertinent dans le cadre des approches méthodologiques biographiques. Souvent mobilisé dans les études migratoires pour étudier le parcours des individus (Brachet 2009; Michallon 2021), cette approche méthodologique s'est révélée tout à fait à propos pour cette étude sur ces formes de mobilité touristique.

DES HYPOTHESES VERIFIEES

La plupart des participants à l'enquête ont peu d'expérience touristique dans l'enfance et l'adolescence mais les années universitaires sont des années pivot dans ces apprentissages. Les premiers déplacements de *backpacking* s'effectuent généralement d'abord en Chine vers des territoires de marges présentant un fort différentiel d'altérité paysager et culturel. Présentant tous les critères pour être des hétérotopies (Foucault 2014), le Yunnan et le Tibet sont des espaces favorables à l'apprentissage de la gestion de l'altérité tout autant que de la gestion matérielle et

logistique du déplacement dans l'espace sans assistance. Ces jalons posés, il est alors possible d'envisager un déplacement plus long vers d'autres pays bien qu'il passe par une première négociation pour pouvoir dégager le temps de le faire. Cette négociation parfois complexe et mal perçue permet d'ouvrir vers des déplacements dans des pays à proximité de la Chine et notamment les pays d'Asie du Sud-Est faciles d'accès et bon marché. S'y déroulent les premières pratiques touristiques mettant en jeu le corps différemment : nage dans l'eau chaude, snorkeling, plongée etc. Alors que le capital spatial se constitue grâce à une accumulation de l'expérience, il est possible d'envisager des déplacements moins planifiés, plus spontanés vers le Népal notamment en choisissant des itinéraires plus complexes traversant l'Himalaya par la voie terrestre. En privilégiant les passages de frontières terrestres, même les plus compliqués, ils forment de nouveaux itinéraires jusque-là très peu empruntés à l'instar de la frontière de Rasuwa-Gadhi entre la Chine et le Népal.

C'était bien l'une des hypothèses posées en introduction, la création de nouveaux itinéraires et lieux par les *backpackers* chinois. D'autres passages de frontières terrestres seraient à étudier afin d'approfondir cette nouvelle production de lieux et d'itinéraires et poursuivre l'enquête engagée. De même, si les *backpackers* chinois fréquentent les hauts-lieux du *backpacking* asiatique, on a vu que certains d'entre eux suivent le *Banana Pancake Trail* (Le Bigot 2017), il faudrait compléter cette thèse avec une étude géographique sur la production des lieux et les itinéraires du *backpacking* en Chine qui n'ont été abordés jusqu'à présent que de manière marginale.

L'acquisition d'un capital spatial permet donc de fluidifier le déplacement et créer de nouvelles spatialités imprévues ou réajustées. Il permet notamment d'individualiser davantage les itinéraires et le choix des lieux visités et fréquentés témoignant ainsi de l'émergence d'un nouveau rapport aux lieux qui se construit dans la mobilité. Ce nouveau rapport aux lieux n'est pas seulement lié au capital spatial accumulé pendant le déplacement, il est aussi largement codépendant d'un nouveau rapport aux temporalités. Cette maîtrise des temporalités (Lachance 2013; Elsrud 2004; Riley 1988) passe notamment par un rapport nouveau à la lenteur. Dotés d'un très bon capital de motilité (Kaufmann *et al.* 2015), ils pourraient aller vite dans leur déplacement, accumuler les lieux en les visitant au pas de courses et en passant au suivant. Mais la lenteur représente d'une part un challenge beaucoup plus grand, il est aussi plus radical, il permet d'accumuler les épreuves et de se distinguer des mobilités touristiques classiques. Ainsi la vitesse des déplacements terrestres est ralentie car il faut accepter la contingence d'une correspondance qui n'arrive pas, d'une journée d'auto-stop infructueuse, d'une route coupée. Les lieux choisis présentent les caractéristiques de l'hétérotopie foucauldienne où le temps semble comme suspendu, ou en tout cas, sa perception en est brouillée à Pokhara, Lumbini ou même Lhassa (Foucault 2014). Enfin, le report du jour où l'individu décide

de rentrer sont autant de preuves qui indiquent que les participants à l'enquête semblent ainsi rechercher par leur déplacement à ralentir la vitesse vers laquelle ils vont vers un futur qu'ils jugent incertain. C'est finalement la mise en œuvre de la théorie de la relativité d'Einstein, ici expliquée par Etienne Klein.

Quand on est immobile dans l'espace, vous allez à la vitesse de la lumière dans l'espace-temps. Quand on se déplace dans l'espace, on ralentit la vitesse avec laquelle on va vers le futur, c'est la grande leçon de la théorie de la relativité d'Einstein. (Etienne Klein, 02/11/2021, France Inter)

La réappropriation de leur temps permet à un nouveau rapport aux lieux d'exister, avec le choix de fréquenter des lieux touristiques où il est possible de s'engager corporellement dans diverses pratiques sportives et corporelles qu'ils interprètent comme des expériences existentielles. Elles reposent sur un nouveau rapport au corps où celui-là se construit comme une matrice d'une individualisation notamment parce que c'est par lui que se matérialise le passage d'une identité à une autre. Le voyage est ainsi une poïétique (Kirschner 2017; Marsault 2010; Zweig 1976) qui permet aux *backpackers* d'affirmer une volonté d'existence en accord avec leur nouvelle identité. Elle s'accompagne d'une réflexion sur leur habiter et notamment leur habiter en Chine. Cette poïétique n'est pas sans questionner de manière réflexive les normes et les valeurs de la modernité en Chine. Le « dé-placement » est l'occasion pour eux de s'extirper d'une place dans laquelle ils se pensaient assignés et de questionner le sens de cette place. Cette nouvelle réflexivité fait émerger à la surface un malaise de la jeunesse chinoise au regard des impératifs normatifs d'une trajectoire de succès économique, marital et familial dans laquelle ils refusent de s'inscrire. Autrement dit, ils se détournent de la « lutte des places » (Lussault 2009) qu'ils étaient destinés à mener en Chine pour s'insérer dans la société, du fait de leur statut de jeunes urbains éduqués. L'écart que mettent les participants à l'enquête prend alors l'image d'un élastique en tension, tension généralement incarnée par la relation aux parents qui matérialisent dans leur discours tout le contrôle culturel qu'impose le gouvernement chinois sur le corps social. Cette pratique du *backpacking* est ainsi considérée comme comportement déviant au regard des normes et valeurs culturelles chinoises. Cela valide l'hypothèse que les normes et manière de faire avec l'espace sont questionnées et subverties dans le voyage car de nouvelles perspectives de sens (Mezirow 1978) apparaissent à mesure que le temps sur la route s'allonge. C'est une différence majeure avec les *backpackers* occidentaux pour qui cette pratique est plutôt bien acceptée et ne relève en rien de la déviance, et l'un des apports principaux de cette thèse.

L'autre apport majeur de cette thèse est la manière dont ces déplacements qui projettent les individus d'un temps social rapide à un autre plus lent, viennent s'inscrire dans la biographie d'un individu notamment par la constitution d'un nouvel habiter. La tension créée dans l'écart peut être

tellement forte qu'en faisant la synthèse de leur nouveau rapport aux lieux, leurs nouvelles compétences spatiales et leur nouvelle identité, les *backpackers* finissent par transformer leur projet d'habiter en le plaçant au carrefour de plusieurs lieux et en se plaçant dans des collectifs auxquels ils participent et sont des référents pour construire leur identité (Hoyaux 2015). Certains choisissent de migrer à l'intérieur de la Chine vers des lieux alternatifs comme Lhassa ou Dali, d'autres se replacent dans la même ville mais planifient de nouveaux projets de mobilité ou de migrations, certains enfin migrent vers d'autres pays afin d'aller chercher de nouvelles places à occuper, en Australie, au Canada ou en Europe.

Yi Fu Tuan dit dans un article intitulé « Life as a Field trip » :

A special target of examination ought to be how societies differ in making room for pauses in the midst of life, for it is during such pauses that individuals are able to appraise the meaning of what they have undergone¹¹¹ (Tuan 2001a, p. 45)

Cette thèse a cherché à comprendre le sens de cette « pause » pour les *backpackers* rencontrés et interrogés. Elle semble être l'expression de nouvelles aspirations de la jeunesse éduquée post-réforme qui souhaite se soustraire aux logiques utilitaires et fonctionnelles du quotidien paramétré par l'État (Bakken 2000, Liu 2015). En cela, elle les inscrit dans une filiation plus proche de la *Beat Generation* des années 1950 plutôt que dans celle du mouvement hippie et des routards des années 1970. En effet, le caractère subversif de cette pratique par rapport aux normes sociales de la Chine contemporaine ne semble s'accompagner que de façon marginale d'une prise de conscience politique (sur le contrôle du corps social, notamment le contrôle des mobilités par l'état, ou de la place des minorités en Chine, ou le statut du Tibet ou de Taïwan) et ne débouche pas encore sur une contestation de nature politique et la constitution de collectifs capables de mener des transformations sociales et politiques au-delà de la sphère individuelle.

L'émergence de cette pratique du *backpacking* met en tout cas à mal l'aporie d'un soi-disant corps social chinois essentialisé par son histoire millénaire et rendu docile par la coopération du pouvoir hégémonique communiste et des forces capitalistes de la mondialisation (Pun 1998) omniprésente tant dans la littérature scientifique que dans la presse (Lhostis 2020). Les participants à cette enquête donnent à voir un puissant contre-point sur la réification et l'essentialisation culturelle des touristes et des *backpackers* chinois et incarnent ainsi les transformations silencieuses (autant que passés sous silence) dans la société chinoise.

¹¹¹ Il conviendrait d'examiner en particulier comment les sociétés se différencient par la place qu'elles accordent aux pauses dans la vie, car c'est au cours de ces pauses que les individus sont en mesure d'évaluer le sens de ce qu'ils ont vécu.

BIBLIOGRAPHIE

A

- ABBOTT Andrew, 2009, « A propos du concept de Turning Point » dans Bessin M., Bidart C., Grossetti M. (eds.), *Bifurcations*, La Découverte., Paris, p. 187-211.
- ABRAHAMSON Peter, 2016, « End of an Era? China's One-Child Policy and its Unintended Consequences », *Asian Social Work and Policy Review*, vol. 10, n° 3, p. 326-338.
- ADLER Judith, 1985, « Youth on the road. Reflections on the History of Tramping », *Annals of Tourism Research*, vol. 12, p. 335-354.
- ALNENG Victor, 2002, « The modern does not cater for natives: Travel ethnography and the conventions of form », *Tourist Studies*, vol. 2, n° 2, p. 119-142.
- ALWIN Duane F. et MCCAMMON Ryan J., 2002, « Generations, Cohorts, and Social Change » dans Mortimer J. T. et Shanahan M. J. (eds.), *Handbook of Life Course*, Kueller Academics., New York, p. 23-45.
- AMFREVILLE Marc, CAZE Antoine et FABRE Claire, 2014, « XXI. La Beat Generation (1950-1970) » dans Amfreville m., Caze A., Fabre C. (eds.), *Histoire de la littérature américaine*, Presses Universitaires de France, Paris, p. 197-204.
- ANAGNOST Ann, 2004, « The Corporeal Politics of Quality (Suzhi) », *Public Culture*, vol. 16, n° 2, p. 189-208.
- ANDERSON Benedict, 1991, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso., London ; New York, 224 p.
- ARBARET-SCHULZ Christiane, 2013, « La question du continu et du discontinu à l'épreuve de la dimension technique des sociétés » dans Génin A., Frédéric A. (eds.), *Continu et discontinu dans l'espace géographique*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p. 409-416.
- ATELJEVIC Irena et DOORNE Stephen, 2004, « Theoretical Encounters: A Review of Backpacker Literature » dans Richards G., et Wilson J. (eds.), *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications., Clevedon, UK, p. 60-76.
- ARLT Wolfgang Georg, 2006, *China's Outbound Tourism*, Routledge., Abingdon, 300 p.

B

- BACHIMON Philippe, DECROLY Jean-Michel et KNAFOU Remy, 2016, « Expériences touristiques et trajectoires de vie. Rapports à la nostalgie », *Vi@ Tourism Review*, vol. 10.
- BAFFIE Jean, HUSSON Laurence et ANGLES Valérie, 2015, « Bioscape ou paysage biographique du migrant asiatique : parcours individuels et contextes sociaux », *Moussons. Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, n° 26, p. 5-17.
- BAKKEN Borge, 2000, *The Exemplary Society. Human Improvement, Social Control and the Dangers of Modernity in China*, Oxford University Press., Oxford, 561 p.
- BALANDIER Georges, 1988, *Le désordre : éloge du mouvement*, Fayard, Paris, 252 p.
- BEARN Pierre, 1951, *Pierre Béarn. Couleurs d'usine*, Paris, P. Seghers.
- BEAUD Stéphane et WEBER Florence, 2010, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte., Paris, 334 p.

- BECK Ulrich, 2006, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Aubier, Paris, 378 p.
- BECK Ulrich, 2007, « The Cosmopolitan Condition : Why Methodological Nationalism Fails », *Theory, Culture & Society*, vol. 24, n° 7-8, p. 286-290.
- BECKER Howard Saul, BRIAND Jean-Pierre, CHAPOULIE Jean-Michel et VIAL Emmanuelle, 2020, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Éditions Métailié, Paris, 308 p.
- BERGER Peter Ludwig, LUCKMANN Thomas, TAMINIAUX Pierre et MARTUCCELLI Danilo, 2022, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin., Paris, 340 p.
- BERNIER Xavier, LAZZAROTTI Olivier et LEVY Jacques, 2019, « Les cris des corps écrits. », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*.
- BERQUE Augustin, 2021, *La mésologie : Pourquoi et pour quoi faire ?*, Presses universitaires de Paris Nanterre, Nanterre, 78 p.
- BERTHELOT Libéra et CORNELOUP Jean, 2008, *Itinérance, du Tour aux détours : Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, Editions du Fournel, L'Argentière-la-Bessée, 199 p.
- BERTHO-LAVENIR Catherine, 1999, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes.*, Editions Odile Jacob., Paris, 438 p.
- BESSIN Marc, BIDART Claire et GROSSETTI Michel, 2009, *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Éditions la Découverte., Paris. 1994, 397 p.
- BILLETTER Jean-François, 2006, *Contre François Jullien*, Editions Allia., Paris, 122 p.
- BING Jean-Baptiste, 2015, « Heuristique de la lenteur », *Carnets de géographes*, n° 8.
- BLAMONT Denis et TOFFIN Gérard, 1987, *Architecture, milieu et société en Himalaya*, Editions du CNRS., Meudon, 291 p.
- BOORSTIN Daniel, 1992, *The Image: a Guide to Pseudo-Events in America*, Random House., New York, 319 p.
- BOQUET Yves, 2009, « Le hukou », *Espace populations sociétés*, n°3, p. 355-357.
- BOURDEAU Philippe, 2012, « Cerner les contours d'un après-tourisme » dans Martin N., Bourdeau P., Daller J.-F. (eds.), *Les migrations d'agrément, du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, Paris, p. 17-33.
- BOUYXOU Jean-Pierre, DELANNOY Pierre 2004, *L'aventure hippie*, 10/18, Paris, 416 p.
- BRACHET Julien, 2009, *Migrations transsahariennes. Vers un désert cosmopolite et morcelé (Niger)*, Éditions du croquant., Bellecombès-en-Bauge, 322 p.
- BREGNBÆK Susanne, 2016, « The Chinese Race to the Bottom: The Precarious Lives of Unemployed University Graduates in Beijing's 'Ant Tribe' », *Critical Sociology*, vol. 42, n° 7-8, p. 989-1002.
- BRIGGS Charles L., 1986, *Learning how to ask: a sociolinguistic appraisal of the role of the interview in social science research*, Cambridge University Press., Cambridge, USA, 155 p.
- BROUGERE Gilles, 2012, « Pratiques touristiques et apprentissages », *Mondes du Tourisme*, n° 5, p. 62-75.
- BRUBAKER Rogers, 2002, « Ethnicity without groups », *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie*, vol. 43, n° 2, p. 163-189.
- BRUNER Edward M., 1991, « Transformation of self in tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 18, n° 2, p. 238-250.

BUSNEL François et RUSHDIE Salman, 2020, « Le grand entretien : Salman Rushdie », *America*, n° 15, 2020 p. 20-40.

C

CAI Liping A., LI Mimi et KNUTSON Bonnie J., 2008, « Research on China Outbound Market: A Meta-Review », *Journal of Hospitality & Leisure Marketing*, vol. 16, n° 1-2, p. 5-20.

CAI Wenjie, COHEN Scott A. et TRIBE John, 2019, « Harmony rules in Chinese backpacker groups », *Annals of Tourism Research*, 2019, vol. 75, p. 120-130.

CALLEJA Colin, 2014, « Jack Mezirow's Conceptualisation of Adult Transformative Learning: A Review », *Journal of Adult and Continuing Education*, vol. 20, n° 1, p. 117-136.

CATELLIN Sylvie et LOTY Laurent, 2013, « Sérendipité et indisciplinarité, Serendipity and indisciplinary », *Hermès, La Revue*, n° 67, p. 32-40.

CHAN Alan K. L. et TAN Sor-hoon, 2004, « Introduction » dans Chan A. K. L. et Tan S.-H. (eds.), *Filial Piety in Chinese Thought and History*, Routledge., Abingdon, p. 1-11.

CHAN Yuk Wah, 2006, « Coming of age of the Chinese tourists: The emergence of non-Western tourism and host—guest interactions in Vietnam's border tourism », *Tourist Studies*, vol. 6, n° 3, p. 187-213.

CHAPUIS Amandine, 2010, « Performances touristiques », *Mondes du Tourisme*, n° 2, p. 44-56.

CHASE Susan E., 2005, « Narrative Inquiry. Multiple Lenses, Approaches, Voices » dans Norman K. Denzin et Yvonna S. Lincoln (eds.), *The Handbook of Qualitative Methods*, Sage, Los Angeles, p. 651-679.

CHATEAU Dominique, 2003, « Poïétique » dans Blay M. (ed.), *Grand dictionnaire de la philosophie*, Larousse., Paris, p. 844-845.

CHEN Ganghua, BAO Jigang et HUANG Songshan (Sam), 2014a, « Segmenting Chinese Backpackers by Travel Motivations », *International Journal of Tourism Research*, 1 juillet 2014, vol. 16, n° 4, p. 355-367.

CHEN Ganghua, BAO Jigang et HUANG Songshan (Sam), 2014b, « Developing a Scale to Measure Backpackers' Personal Development », *Journal of Travel Research*, 1 juillet 2014, vol. 53, n° 4, p. 522-536.

CHEN Hanyu et WEILER Betty, 2014, « Chinese Donkey Friends in Tibet - Evidence from the Cyberspace Community », *Journal of China Tourism Research*, vol. 10, n° 4, p. 475-492.

CHEUNG Chau-Kiu et KWAN Alex Yui-Huen, 2009, « The erosion of filial piety by modernisation in Chinese cities », *Ageing and Society*, vol. 29, n° 2, p. 179-198.

CHENG Mingming et FOLEY Carmel, 2018, « Understanding the distinctiveness of Chinese Post-80s tourists through an exploration of their formative experiences », *Current Issues in Tourism*, vol 21, n°11, p. 1312-1328

CHEN Qiuji, 2022, « Understanding Lifestyle Mobility in Contemporary China: A Case Study of Hostel Keepers in Lhasa », The Twelfth International Convention of Asia Scholars (ICAS12)

CHENG Tiejun et SELDEN Mark, 1994, « The origins and social consequences of China's hukou system », *The China Quarterly*, vol. 139, p. 644-668.

CHOW Yiu Fai, 2019, « Living with a Generation—Qilinghou, Balinghou, Jiulinghou: A Study of Single Women Doing Creative Work in Shanghai » dans Chow Y. F. (ed.), *Caring in Times of Precarity*, Palgrave Macmillan., Basingstoke, p. 91-117.

CHIVALLON Christine, 2004, « Débattre autour du postmodernisme : commentaires de textes choisis », *L'Espace géographique*, tome 33, n° 1, p. 43-58.

CICHELLI Vincenzo, 2013, *L'esprit cosmopolite: voyages de formation des jeunes en Europe*, Presses de Sciences-Po, Paris, 280 p.

CLERC Pascal, 2019, « Sensations et émotions ont-elles une place en géographie ? » dans Clerc P., Desprest F., Labinal G., Mendibil D. (eds.), *Géographies. Épistémologies et histoire des savoirs sur l'espace*, Armand Colin., Paris, p. 231-238.

COËFFE Vincent, DUHAMEL Philippe, GUIBERT Christophe, TAUNAY Benjamin et VIOLIER Philippe, 2016, *Mens sana in corpore turistico: le corps « dé-routinisé » au prisme des pratiques touristiques*, *L'Information géographique*, Vol. 80, n° 2, p. 32-55.

COËFFE Vincent, GUIBERT Christophe, TAUNAY Benjamin, 2019, Usages sociaux et spatialités du bronzage en Chine, *EspacesTemps.net*

COGEZ Gérard, 2004, *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Éditions du Seuil, Paris, 229 p.

COHEN Erik, 1973, « Nomads from Affluence: Notes on the Phenomenon of Drifter-Tourism », *International Journal of Comparative Sociology*, XIV, n° 1-2, p. 89-103.

COHEN Erik, 1979, « A Phenomenology of Tourist Experiences », *Sociology*, vol. 13, n° 2, p. 179-201.

COHEN Erik, 2004, « Backpacking: Diversity and Change » dans *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Chanel View Publications., Clevedon, UK, p. 43-59.

COHEN Scott, DUNCAN Tara et THULEMARK Maria, 2013, « Introducing Lifestyle Mobilities » dans Cohen S., Duncan S. et Thulemark M. (eds.), *Lifestyle Mobilities. Intersection of Travel, Leisure and Migration*, Ashgate., Farnham, p. 1-20.

COHEN Phil, 1999, *Rethinking the Youth Question: Education, Labour, and Cultural Studies*, Thèse de doctorat, Duke University Press, 452 p.

COGGINS Chris et YEH Emily T., 2014, *Mapping Shangri-la: Contested Landscapes in the Sino-Tibetan Borderlands*, University of Washington Press, Seattle, 332 p.

COLLIGNON Béatrice, 2012, *Habilitation à diriger des recherches - volume 1. Positionnement de recherche*, Université Paris-Diderot, Paris.

COOKE Susette, 2003, « Merging Tibetan Culture into the Chinese Economic Fast Lane. The Great Western Development policy should increase immigration from inner China to the Tibet Autonomous Region », *China Perspectives*, vol. 2003, n° 50.

CORNELOUP Jean, 2011, « La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, Vol. 2, n° 3.

CORNELOUP Jean, 2012a, « Migrations géographiques et formes culturelles des pratiques récréatives » dans Martin N., Bourdeau P., Daller J.-F. (eds.), *Les migrations d'agrément, du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, p. 97-113.

CORNELOUP Jean, 2012b, « L'itinérance, une pratique récréative en mouvement », *Les Cahiers Espaces*, n° 112, p. 8-20.

COURANT Stéphane, 2013, « Backpackers et carnets de voyage, récit biographique d'une expérience itinérante », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, vol. 32, n° 1, p. 112-121.

CRESS Janne, 2015, *A different « Chinese dream ». Perceptions of individualism, consumerism and life trajectories among young Chinese backpackers*, Mémoire de master, University of Amsterdam, Amsterdam, 58 p.

CREUX Charlotte, 2022, *Corps habitants, corps habités : le tatouage, un opérateur de spatialités*, Mémoire de master, Université Bordeaux-Montaigne.

CROS Hilary DU et JINGYA Liu, 2013, « Chinese Youth Tourists Views on Local Culture », *Tourism Planning & Development*, vol. 10, n° 2, p. 187-204.

CROSSLEY Nick, 2005, « Mapping Reflexive Body Techniques: On Body Modification and Maintenance », *Body & Society*, vol. 11, n° 1, p. 1-35.

CUNNEL Howard, 2010, « A toute allure. Quand Kerouac écrivait “Sur la route” » dans *Sur la Route*, Gallimard., Paris, p. 9-67.

D

DAI Bin, JIANG Yiyi, YANG Liqiong et MA Yiliang, 2017, « China’s outbound tourism – Stages, policies and choices », *Tourism Management*, vol. 58, p. 253-258.

DAI Fan et BAO Jiang, 1996, « The social impacts of tourism — A case study in Dali, Yunnan province, China », *Chinese Geographical Science*, vol. 6, n° 2, p. 132-144.

DAVEY Gareth et ZHAO Xiang, 2019, « Tattoos, Modernisation, and the Nation-State: Dai Lue Bodies as Parchments for Symbolic Narratives of the Self and Chinese Society », *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, vol. 20, p. 1-19.

DAVID Béatrice, 2007, « Tourisme et politique : la sacralisation touristique de la nation en Chine », *Hérodote*, n° 125, p. 143-156.

DE GOURCY Constance, 2018, « Si proche, si loin. La “condition d’absent” à l’épreuve de l’éloignement géographique » dans Ortner N., Salzbrunn M., et Stock M. (eds.), *Migrations, circulations, mobilités: nouveaux enjeux épistémologiques et conceptuels à l’épreuve du terrain*, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, p. 15-42.

DEJEAN Maxime, 2021, *Transition chinoise et mise en place du système touristique : une lecture à partir du marché des voyageurs de Wuban*, Thèse de doctorat, Université d'Angers, 531 p.

DELANNAZ Xavier Guicherd, 2016, *Entre reliance et syncrétisme : le cas de l’imaginaire psychédélique*, Thèse de Doctorat, Université Grenoble Alpes, 419 p.

DEMERS Jean-Christophe, 2011, « Pour une typologie de l’expérience backpacker », *Papeles del CEIC*, n° 68, p. 1-24.

DENYER Simon et ZHANG Congcong, 2016, « Analysis | China’s Tibet tourism statistics just don’t add up », *Washington Post*, 6 oct. 2016

DEPRAZ Samuel, 2017, *La France des marges : géographie des espaces « autres »*, Armand Colin., Paris, 287 p.

DESCAMPS Jérémie, 2003, *Le tourisme émetteur chinois*, Mémoire de maîtrise, INALCO, Paris, 126 p.

DESFORGES Luke, 1997, « Checking out the planet. Global représentations/local identities and youth travel » dans Skelton T. et Valentine G. (eds.), *Cool Places. Geographies of youth culture*, Routledge., London, p. 176-193.

DESFORGES Luke, 2000, « Traveling the world: Identity and Travel Biography », *Annals of Tourism Research*, vol. 27, n° 4, p. 926-945.

DEWEY John, 1997, *Experience & Education*, Touchstone., New York, 91 p.

DI MEO Guy, 2008, « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? / Cultural geography? Not without a social approach », *Annales de Géographie*, vol. 117, n° 660/661, p. 47-66.

DOLLFUS Olivier, 1994, *L'espace monde*, Economica, Paris, 111 p.

DOLLFUS Olivier et FORT Monique, 2003, « Chapitre III. Sur quelques éléments structurants de la montagne himalayenne » dans Smadja J. (ed.), *Histoire et devenir des paysages en Himalaya : Représentations des milieux et gestion des ressources au Népal et au Ladakh*, CNRS Éditions, Paris, p. 113-141.

DONALDSON John A., 2007, « Tourism, Development and Poverty Reduction in Guizhou and Yunnan », *The China Quarterly*, n° 190, p. 333-351.

DONGCHUN Sun, 2009, *The Belated Gap Year*, Chinese Edition., Beijing, CITIC Press Corporation, 299 p.

DUBAR Claude et NICOURD Sandrine, 2017, *Les biographies en sociologie*, La Découverte, Paris, 121 p.

DUBET François, 1994, *Sociologie de l'expérience*, Editions du Seuil, Paris, 360 p.

DUFRENE Barbara, 2016, « Legendary Tea Roads: The Ancient Tea and Horse Road to Tibet », *Tea & Coffee Trade Journal*, vol. 188, p. 20-22.

DUHAMEL Philippe, 1997, *Les résidents étrangers européens à Majorque (Baléares) : pour une analyse de la transformation des lieux touristiques*, Thèse de doctorat, Université Paris 7

DUHAMEL Philippe et VIOLIER Philippe, 2009, *Tourisme et littoral : un enjeu du monde*, Belin, Paris, 191 p.

DUMITRU Speranta, 2014, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? », *Raisons politiques*, n° 54, n° 2, p. 9-22.

E

EGRI Carolyn P. et RALSTON David A., 2004, « Generation Cohorts and Personal Values: A Comparison of China and the United States », *Organization Science*, vol. 15, n° 2, p. 210-220.

ELDER Glen Jr, KIRKPATRICK JOHNSON Monica et CROSNOE Robert, 2002, « The Emergence and Development of Life Course Theory » dans Mortimer J. T. et Shanahan M. J. (eds.), *The Handbook of Life Course*, Kluwer., New York, p. 3-22.

ELSRUD Torun, 1998, « Time Creation in Travelling: The Taking and Making of Time among Women Backpackers », *Time & Society*, vol. 7, n° 2-3, p. 309-334.

ELSRUD Torun, 2001, « Risk creation in traveling: Backpacker Adventure Narration », *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 3, p. 597-617.

ELSRUD Torun, 2004, *Taking Time and Making Journeys*, Thèse de doctorat, Lund University, Lund, 216 p.

EQUIPE MIT, 2008, *Tourismes. 1. Lieux communs*, Belin, Paris, 319 p.

EQUIPE MIT, 2005, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Belin., Paris, 348 p.

EQUIPE MIT, 2011, *Tourismes 3. La révolution durable*, Belin., Paris, 332 p.

ELIAS Norbert, 1987, « La Société des individus » dans *La Société des individus*, Fayard., Paris, p. 35-108.

F

- FLORES Adao et SCOTT Noel, 2016, « Destination » dans Jafar Jafari et Honggen Xiao (eds.), *Encyclopedia of Tourism*, Springer., New York, NY, p. 249-252.
- FOLMER Akke, TENGXIAGE Ali, KADIJK Hanny et WRIGHT Alastair John, 2019, « Exploring Chinese millennials' experiential and transformative travel: a case study of mountain bikers in Tibet », *Journal of Tourism Futures*, vol. 5, n° 2, p. 142-156.
- FORT Monique et DOLLFUS Olivier, 1992, « Questions de géomorphologie dans l'ouest du Kunlun et du Tibet », *Annales de géographie*, vol. 101, n° 566, p. 371-412.
- FOUCAULT Michel, 1980, *Subjectivité et vérité*, Ehes Gallimard., Paris 352 p.
- FOUCAULT Michel, 1984, *L'usage des plaisirs*, Gallimard., Paris. 296 p.
- FOUCAULT Michel, 2004, *Sécurité, territoire, population. Cours au collège de France. 1977-1978*, Gallimard Seuil., Paris.
- FOUCAULT Michel, 2014, *Dits et écrits, 1954-1988. IV, 1980-1988*, Numérique Premium, Paris.
- FULLAGAR Simone, MARKWELL Kevin et WILSON Erica, 2012, « Starting Slow: Thinking Through Slow Mobilities and Experiences » dans Fullagar S., Markwell K. et Wilson E. (eds.), *Slow Tourism. Experiences and Mobilities*, Channel View Publications, Bristol, p. 11-24.

G

- GAO Xiongbin, COHEN Scott et HANNA Paul, 2020, « Hitchhiking travel in China: Gender, agency and vulnerability », *Annals of Tourism Research*, vol. 84.
- GAW Kevin F, 2000, « Reverse culture shock in students returning from overseas », *International Journal of Intercultural Relations*, vol. 24, n° 1, p. 83-104.
- GIBERT Marie et PEYVEL Emmanuelle, 2016, « Unpacking the figure of the backpacking neighbourhood Phạm Ngũ Lão in the making of Hồ Chí Minh city », *South East Asia Research*, vol. 24, n° 4, p. 510-531.
- GIDDENS Anthony, 1990, *The consequences of modernity*, Stanford University Press., Standfort, 186 p.
- GOURBET Loraine, 2015, *Évolution morphologique et sédimentologique des bordures ouest et sud-est du plateau du Tibet*, Thèse de doctorat, École normale supérieure de lyon - ENS LYON.
- GROS Frédéric, 1995, « Foucault et le projet critique », *Raison présente*, vol. 114, n° 1, p. 3-22.
- GUIBERT Christophe, 2016, « Les déterminants dispositionnels du « touriste pluriel ». Expériences, socialisations et contextes », *SociologieS*.
- GUIBERT Christophe et TAUNAY Benjamin, 2021, *Les Chinois à la plage en Chine*, L'Harmattan, Paris, 172 p.
- GUYADER Frédérique, 2020, *Stratégies politiques et identitaires d'une mise en tourisme : l'exemple de Lijiang (Yunnan- Chine)*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris.

H

- HAAS Valérie et MASSON Estelle, 2006, « La relation à l'autre comme condition à l'entretien », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 71, p. 77-88.

HALBFASS Wilhelm, 1988, « The Concept of Experience in the Encounter Between India and the West » dans *India and Europe: An essay in understanding*, State University of New York Press., Albany, p. 378-402.

HAN HAN, 2000, *Les trois portes*, JC Lattès., Paris, 398 p.

HAN HAN, 2011, *Blogs de Chine*, Gallimard., Paris, 383 p.

HANNAN Kevin et ATLEJEVIC Irena, 2007, « Introduction: Conceptualising and Profiling Backpacker Tourism » dans Hannan K. Atlejevic I. (eds.) *Backpacker tourism. Concepts and Profiles*, Channel View Publications., Clevedon, p. 1-6.

HANCOCK Claire, 2007, « “Délivrez-nous de l'exotisme” : quelques réflexions sur des impensées de la recherche », *Autrepart*, vol. 1, n° 41, p. 69-81.

HELARDOT Valentine, 2009, « Vouloir ce qui arrive ? Les bifurcations biographiques entre logiques structurelles et choix individuels » dans Bessin M., Bidart C., Grossetti M. (eds.), *Bifurcations*, La Découverte., Paris, p. 160-167.

HOFSTEDE Geert, 2001, *Culture's Consequences: Comparing Values, Behaviors, Institutions and Organizations Across Nations.*, SAGE Publications, New York, 616 p.

HONNETH Axel, 2013, *La lutte pour la reconnaissance*, Gallimard., Paris, 350 p.

HOU Guangliang, YANG Ping, CAO Guangchao, CHONGYI E. et WANG Qingbo, 2017, « Vegetation evolution and human expansion on the Qinghai-Tibet Plateau since the Last Deglaciation », *Quaternary International*, vol. 430, p. 82-93.

HOWARD Robert W., 2007, « Five backpacker tourist enclaves », *International Journal of Tourism Research*, vol. 9, n° 2, p. 73-86.

HOYAUX André-Frédéric, 2006, « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants », *L'Espace géographique*, vol. 35, n° 3, p. 271-285.

HOYAUX André-Frédéric, 2015, « Habiter : se placer plaçant et se penser pensant », *Annales de géographie*, N° 704, n° 4, p. 366-384.

HOYAUX André-Frédéric, 2016, « Corps en place, place du corps », *L'Information géographique*, vol. 80, n° 2.

HOYEZ Anne-Cécile, 2012, *L'espace-monde du yoga: de la santé aux paysages thérapeutiques mondialisés*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 153 p.

HWANG Kwang-Kuo, 1999, « Filial Piety and Loyalty: Two Types of Social Identification in Confucianism », *Asian Journal of Social Psychology*, vol. 2, p. 163-183.

I

IKELS Charlotte, 2006, « Economic Reform and Intergenerational Relationships in China », *Oxford Development Studies*, décembre 2006, vol. 34, n° 4, p. 387-400.

J

JACQUEMET Etienne et FAULON Marie, 2015, « Le Khumbu, une hétérotopie globale », *Mappemonde*, n° 117.

JAUREGUIBERRY Francis et LACHANCE Jocelyn, 2016, *Le voyageur hypermoderne: partir dans un monde connecté*, Érès Toulouse, 150 p.

JIA Xie, 2017, *The pursuit of freedom and its risks: the dreams and dilemmas of young Chinese backpackers*, thèse de doctorat, University of Glasgow, Glasgow, 277 p.

JIN Xin et WANG Ying, 2016, « Chinese Outbound Tourism Research: A Review », *Journal of Travel Research*, vol. 55, n° 4, p. 440-453.

JØRGENSEN Matias Thuen, LAW Rob et KING Brian Edward, 2016, « Understanding the past, anticipating the future – a critical assessment of China outbound tourism research », *Journal of Travel & Tourism Marketing*, vol. 34, n° 7, p. 1-12.

JULLIEN François, 2009, *Les transformations silencieuses*, Grasset., Paris, 197 p.

JULLIEN François, 2012, *L'écart et l'entre*, Galilée., Paris, 90p.

JULLIEN François, 2015, *De l'Être au Vivre. Lexique euro-chinois de la pensée*, Gallimard., Paris, 313 p.

JULLIEN François, 2017, *Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*, Grasset., Paris, 160 p.

K

KAN Karita, 2013, « The new “lost generation”: Inequality and discontent among Chinese youth », *China Perspectives*, n° 2, p. 67.

KANNING Mark, 2013, « Returning Home: Reflections on Lifestyle Transformation Resulting from International Backpacker Travels » dans Yvette Reisinger (ed.), *Transformational Tourism. Tourist Perspectives*, Cabi., Boston, p. 125-135.

KARSENTI Bruno, 1998, « Techniques du corps et normes sociales : de Mauss à Leroi-Gourhan », *Intellectica*, vol. 26, n° 1, p. 227-239.

KEATING Byron, HUANG Songshan, KRIZ Anton et HEUNG Vincent, 2015, « A systematic review of the Chinese outbound tourism literature: 1983-2012 », *Journal of Travel & Tourism Marketing*, vol. 32, p. 2-17.

KAUFMANN Vincent, RAVALET Emmanuel, DUPUIT Elodie, 2015, *Motilité et mobilité: mode d'emploi*, Neuchâtel, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 248 p.

KERGOAT Michelle, 2007, *Histoire politique du Népal: aux origines de l'insurrection maoïste*, Karthala, Paris, 315 p.

KHEK GEE LIM Francis, 2009, « “Donkey friends” in China: the Internet, civil society and the emergence of the Chinese backpacking community » dans Winter T., Teo P., Chang T. C. (eds.), *Asia on Tour. Exploring the Rise of the Asian Tourism*, Routledge., Abingdon, p. 291-301.

KING Brian et GARDINER Sarah, 2013, « Chinese International Students. An Avant-Garde of Independent Travellers? », *International Journal of Tourism Research*, n° 17, p. 130-139.

KIRSCHNER Chiara, 2017, *Le projet transmoderne dans les itinérances récréatives : un processus créatif intégratif de construction identitaire*, thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes, Grenoble.

KIRSCHNER Chiara, 2018, « La gestion de l'incertitude dans l'itinérance récréative : le corps créatif à l'œuvre », *Carnets de géographes*, n° 11.

KIRSCHNER Chiara, 2020a, « L'itinérance récréative en montagne », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, n° 108-3.

KIRSCHNER Chiara, 2020b, « Le rythme singulier et créatif de l'itinérance », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*.

KNAFOU Rémy, 2012, « Des lieux du désir. Le pouvoir de l'imaginaire et l'élection des lieux au profit du tourisme » dans Knafou R. (ed.), *Les lieux du voyage*, Le Cavalier Bleu, Paris, p. 19-33

KNAPP Ronald, 2000, *China's Old Dwellings*, University of Hawai'i Press., Honolulu, 362 p.

KUPETZ Joshua, 2010, « La ligne droite ne mène qu'à la mort". Le rouleau littéraire à la lumière de la théorie littéraire contemporaine » dans *Sur la Route*, Gallimard., Paris, p. 101-120.

L

LACHANCE Jocelyn, 2013, « Le rapport à la temporalité du backpacker », *Téoros : revue de recherche en tourisme*, vol. 32, n° 1, p. 73-79.

LACHANCE Jocelyn, 2014, « De la déconnexion partielle en voyage : l'émergence du voyageur hypermoderne », *Réseaux*, 2014, vol. 186, n° 4, p. 51-76.

LAGADEC Philippe, 2003, « Du "pèlerinage aux sources" à la "représentation des Zindes": Pratiques et représentations ». Association des jeunes études indiennes, Paris, 16 p.

LASLAZ Lionel, 2016, « Suggestions pour une théorie spatiale de l'écart », Habilitation à diriger des recherches, *Avide d'espaces - Volume 2 - Protéger en montagne. Une polymogéographie des politiques environnementales au défilé de l'acceptation sociale*, vol. 2/2, p. 307-352.

LAZZAROTTI Olivier, 2005, « Les horizons géographiques, entre continu et discontinu », *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, vol. 49, n° 2, p. 140-154.

LE BIGOT Brenda, 2017, *Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées. Étude croisée des backpackers en Thaïlande et des hivernants au Maroc*, thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 556 p.

LE BIGOT Brenda, 2019, « 24h rue Khao San (Bangkok). Enclave touristique et observation photographique », *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, n° 126.

LE BRETON David, 2002, *Signes d'identité: tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Éditions Métailié Paris, 228 p.

LE BRETON David, 2004, *L'interactionnisme symbolique*, PUF., Paris, 249 p.

LE BRETON, 2013, *Une brève histoire de l'adolescence*, l'Oeil, Paris, 138 p.

LE BRETON David, 2016, « Le monde à fleur de peau : sur le tatouage contemporain », *Hermès, La Revue*, vol. 74, n° 1, p. 132-138.

LE BRETON David, 2018, « Des corps hypermodernes », *Connexions*, vol. 110, n° 2, p. 87-98.

LEAN Garth, 2009, « Transformative Travel: Inspiring Sustainability » dans Bushell R., Sheldon P. (eds.), *Wellness and Tourism: Mind, Body, Spirit, Place*, Cognizant Communication., New York.

LEAN Garth, STAIFF Russell et WATERTON Emma, 2014, « Exploring Travel and Transformation » dans Lean G., Staiff R. et Waterton E. (eds.), *Travel and Transformation*, Ashgate., Farnham, p. 29-42.

LEAN Garth, 2016, *Transformative Travel in a Mobile World*, CABI., Wallingford, 262 p.

LECOQUIERRE Bruno, 2010, « L'usage du voyage en géographie », *Géographie et cultures*, n° 75, p. 139-157.

LEFEBVRE Henri, 2000, *La production de l'espace*, 4e édition., Anthropos, Paris, 485 p.

- LEROUX Stéphanie, 2007, « Les temporalités des touristes itinérants dans le Sud marocain ou la quête de liberté », *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2007/2-3, p. 273-284.
- LEVENSON Claude B., 2009, *Le Tibet*, n° 3808, Presses Universitaires de France, Paris, 128 p.
- LEVY Bertrand, 2004, « Voyage et tourisme : malentendus et lieux communs », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, vol. 144, n° 1, p. 123-136.
- LEVY Jacques, 2010, « La géographie culturelle a-t-elle un sens ?, Whither cultural geography ? », *Annales de géographie*, n° 660-661, p. 27-46.
- LEVY Jacques, 2013, « Capital spatial » dans Levy J., Lussault M. (eds.) *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Belin., Paris, p. 147-149.
- LHOSTIS Marine, 2020, *La diffusion du tourisme chinois en France. Influence des représentations et du capital spatial*, thèse de doctorat, Université d'Angers, Angers, 382 p.
- LI Bingqin et SHIN Hyun Bang, 2013, « Intergenerational Housing Support Between Retired Old Parents and their Children in Urban China », *Urban Studies*, vol. 50, n° 16, p. 3225-3242.
- LI Meng, 2019, *Processus d'adaptation et logiques d'acteurs face au développement du tourisme chinois en Thaïlande : Le cas de l'île de Phuket*, Thèse de doctorat, Université d'Angers, 519 p.
- LI Ying, 2015, *Au tournant de l'histoire : d'une ville historique à la capitale des rencontres amoureuses --- Etude de cas de Lijiang*, These en préparation, Angers.
- LIAN Hongping, 2014, « The post-1980s generation in China: exploring its theoretical underpinning », *Journal of Youth Studies*, vol. 17, n° 7, p. 965-981.
- LIOTARD Philippe, 2015, « Suspensions : le corps à l'épreuve », *Revue des sciences sociales*, n° 53, p. 117-127.
- LIU Fengshu, 2008, « Negotiating the filial self: Young-adult only-children and intergenerational relationships in China », *YOUNG*, vol. 16, n° 4, p. 409-430.
- LIU Joyce C. H., 2015, « Aestheticization of Post-1989 Neoliberal Capitalism: From the Forms of Life to the Political Uses of Bodies », *Concentric : Literary and Cultural Studies*, vol. 41, n° 1, p. 41-64.
- LIU Qing, 2013, « Qu'est-ce que le particularisme chinois ? - 中国有多特殊 刘擎作品, 北京 中信出版社 », *Le Grand continent*, traduit par Catherine Legeay-Guillon.
- LIXIA Tao, 2017, *The Long Goodbye*, 1st edition., Hangzhou, Zhejiang Publishing House of literature and Art, 305 p.
- LIYING Zhang, 2016, *Travel Alone to Meet the Better Self*, 1st edition., Beijing, Beijing United Publishing co., 186 p.
- LÖFGREN Orvar, 1994, « Learning to Be a Tourist », *Ethnologia Scandinavia*, vol. 24, p. 102-125.
- LOGAN John R. et BIAN Fuqin, 1999, « Family Values and Coresidence with Married Children in Urban China », *Social Forces*, vol. 77, n° 4, p. 1253-1282.
- LOKER-MURPHY Laurie et PEARCE Philip L., 1995, « Young budget travelers: Backpackers in Australia », *Annals of Tourism Research*, vol. 22, n° 4, p. 819-843.
- LONGO Maria-Eugenia, BOURDON Sylvain, CHARBONNEAU Johanne, KORNIG Cathel et MORA Virginie, 2013, « Normes sociales et imprévisibilités biographiques », *Agora débats/jeunesses*, 17 octobre 2013, N° 65, n° 3, p. 93-108.

LUCAS Léopold, 2019, « Les techniques du corps, des compétences pour faire avec de l'espace. », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*.

LUO Xianrong, HUANG Songshan et BROWN Graham, 2015, « Backpacking in China: A Netnographic Analysis of Donkey Friends' Travel Behaviour », *Journal of China Tourism Research*, vol. 11, n° 1, p. 67-84.

LUSSAULT Michel, 2007, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil., Paris, 363 p.

LUSSAULT Michel, 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset., Paris, 224 p.

LUSSAULT M. et STOCK M., 2010, « "Doing with space": towards a pragmatics of space », *Social Geography*, janvier 2010, vol. 5, n° 1, p. 11-19.

LUSSAULT Michel, 2013a, *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Seuil., Paris, 297 p.

LUSSAULT Michel, 2013b, « Écart » dans Levy J., Lussault M. (eds.), *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Belin., Paris, p. 307.

LUSSAULT Michel, 2013c, « Capital spatial » dans Levy J., Lussault M. (eds.), *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Belin., Paris, p. 147-149.

LUSSAULT Michel, 2013d, « Espace public » dans Levy J., Lussault M. (eds.), *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Belin., Paris, p. 360-364.

LYOTARD Jean-François, 1986, *Le Postmoderne expliqué aux enfants : correspondance, 1982-1985*, Galilée, Paris, 165 p.

M

MA MUNG Emmanuel, 2009, « Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales: "penser de l'intérieur" les phénomènes de mobilités » dans Françoise Dureau et Marie-Antoinette Hily (eds.), *Les mondes de la mobilité*, Presses de l'Université de Rennes., Rennes, p. 25-38.

MA S. Y., 2013, *From consumption to production: Study of the lifestyle tourism entrepreneurial migrants in dali historical town.*, Mémoire de master, School of Tourism Management of Sun Yat-sen University., Guangzhou.

MALAMUD Randy, 2018, *The Importance of Elsewhere. The Globalist Humanist Tourist*, Intellect., Chicago, 235 p.

MANNHEIM, 1990, *Le problème des générations*, Nathan, Paris, 122 p.

MAOZ Darya, 2007, « Backpackers' Motivation. The Role of Culture and Nationality », *Annals of Tourism Research*, vol. 34, n° 1, p. 122-140.

MARCUS George E., 1995, « Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, p. 95-117.

MARSAULT Ralf, 2010, « « On the road again ! » Nomadisme de l'appartenance et citoyenneté européenne : les Wagenburgen de Berlin », *Le sujet dans la cite*, n° 1, p. 192-213.

MATTHEY Laurent, 2005, « Éthique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif », *Cybergeo: European Journal of Geography*.

MAUGER Gérard, 2015, *Âges et générations*, PUF., Paris, 128 p.

MEZIROW Jack, 1978, « Perspective Transformation », *Adult Education*, vol. 28, n° 2, p. 100-110.

MEZIROW Jack, 1991, *Transformative Dimensions of Adult Learning*, Jossey-Bass., San Fransisco, 247 p.

- MEZIROW Jack, 1994, « Understanding Transformation Theory », *Adult Education Quarterly*, vol. 44, n° 4, p. 222-232.
- MEZIROW Jack, 2001, *Penser son expérience. Développer l'autoformation*, Chronique sociale., Lyon, 265 p.
- MICHALLON Bénédicte, 2021, *Géographie de l'expérience. Migrations et pouvoirs en Europe - Habilitation à diriger des recherches*, Université Bordeaux-Montaigne, Pessac, 213 p.
- MILLER Maggie, 2017, *An Exploration of Sherpas' Narratives of Living and Dying in Mountaineering*, Thèse de doctorat, University of Waterloo, Waterloo, Canada, 349 p.
- MINKOV Michael et HOFSTEDE Geert, 2012, « Is National Culture a Meaningful Concept? Cultural Values Delineate Homogeneous National Clusters of In-Country Regions », *Cross-Cultural Research*, vol. 46, n° 2, p. 133-159.
- MITCHELL Don, 1995, « There's No Such Thing as Culture: Towards a Reconceptualization of the Idea of Culture in Geography », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 20, n° 1, p. 102-116.
- MORIN Edgar, 1999, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Éditions du Seuil Paris, 140 p.
- MORTIMER Jeyaln T. et SHANAHAN Michael J. (eds.), 2002, *Handbook of Life Course*, Kluwer Academic Publishers., New York, 728 p.
- MOURATADIS Georges, 2010, « "Voyage au coeur des choses" Neal Cassady et la quête de l'authenticité » dans Kerouac J., *Sur la Route*, Gallimard., Paris, p. 87-100.
- MURPHY Laurie, 2001, « Exploring social interactions of backpackers », *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 1, p. 50-67.
- MUZAINI Hamzah, 2006, « Backpacking Southeast Asia », *Annals of Tourism Research*, vol. 33, n° 1, p. 144-161.
- MARSAULT Ralf, 2010, « « On the road again ! » Nomadisme de l'appartenance et citoyenneté européenne : les Wagenburgen de Berlin », *Le sujet dans la cite*, 2010, n° 1, n° 1, p. 192-213.
- MARSAULT Ralf, 2018, « Éléments d'« anthropologie punk » sur l'espace des Wagenburgen berlinoises », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, 30 avril 2018, n° 152-153, p. 265-281.
- MURTON Galen, 2016, « A Himalayan Border Trilogy: The Political Economies of Transport Infrastructure and Disaster Relief between China and Nepal », *Cross-Currents: East Asian History and Culture Review*, 1 mars 2016, n° 18, p. 96-109.

N

- NADER Laura, 1997, « Sidney W. Mintz Lecture for 1995: Controlling Processes Tracing the Dynamic Components of Power », *Current Anthropology*, vol. 38, n° 5, p. 711-738.
- NINNIS Drew, 2014, « Travel as Critique and Transgression in Michel Foucault and Colin Thubron » dans Garth Lean, Russell Staiff et Emma Waterton (eds.), *Travel and Transformation*, Ashgate., Farnham, p. 43-56.
- NOTAR Beth, 1994, « Of Labor and Liberation: Images of Women in Current Chinese Television Advertising », *Visual Anthropology Review*, vol. 10, n° 2, p. 29-44.
- NOTAR Beth, 2006, *Displacing Desire: Travel and Popular Culture in China*, University of Hawaii Press, Honolulu, 210 p.

NOY Chaim, 2006, *A Narrative Community. Voices of Israeli Backpackers*, Wayne State University Press., Detroit, 256 p.

NOY Chaim, 2004, « This Trip Really Changed Me: Backpackers' Narratives of Self-change », *Annals of Tourism Research*, vol. 31, n° 1, p. 78-102.

NYIRI Pal, 2006, *Scenic Spots: Chinese Tourism, the State, and Cultural Authority*, University of Washington Press., s.l., 134 p.

NYIRI Pal, 2009, « Between encouragement and control. Tourism, modernity and discipline in China » dans *Asia on Tour. Exploring the Rise of Asian Tourism*, Routledge., London and New York, p. 153-169.

NYIRI Pal, 2010a, *Mobility and Cultural Authority in Contemporary China*, University of Washington Press., Seattle, 224 p.

NYIRI Pal, 2010b, « Struggling for mobility: migration, tourism and cultural authority in contemporary China » dans Stephen Greenblatt (ed.), *Cultural mobility: a manifesto*, Cambridge University Press., Cambridge, p. 172-214.

O

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1998, « Émique », *L'Homme*, vol. 38, n° 147, p. 151-166.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2008, *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Academia-Bruylant, Louvain-La-Neuve, 365 p.

O'REGAN M., 2012, « Alternative mobility cultures and the resurgence of hitch-hiking » dans Fullagar S. Markwell K, Wilson E. (eds.), *Slow Tourism: Experiences and Mobilities*, Channel View Publications, Bristol, p. 128-142.

O'REGAN Michael, 2013, « Others have the Clock but we have time: Alternative Lifestyle mobilities and the resurgence of hitch-hiking » dans Cohen S., Duncan S. et Thulemark M. (eds.), *Lifestyle Mobilities. Intersection of Travel, Leisure and Migration*, Ashgate., Farnham, p. 36-50.

O'REGAN Michael, 2018, « Backpacking's future and its drifter past », *Journal of Tourism Futures*, vol. 4, n° 3, p. 193-204.

O'REILLY Camille, 2005, « Tourist or traveller? Narrating Backpacker identity » dans A Jaworski et A Pritchard (eds.), *Discourse, Communication and Tourism*, Channel View Publications., Clevedon, UK, p. 150-169.

O'REILLY Camille, 2006, « From Drifter to Gap Year Tourist. Mainstream Backpacker Travel », *Annals of Tourism Research*, vol. 33, n° 4, p. 998-1017.

ONG Chin-Ee et CROS Hilary DU, 2012, « The Post-Mao gazes », *Annals of Tourism Research*, 1 avril 2012, vol. 39, n° 2, p. 735-754.

P

PEYVEL Emmanuelle, 2017, « La mondialisation du tourisme » dans Fagnoni E. (ed.), *Les espaces du tourisme et des loisirs*, Armand Colin., Paris, p. 81-99.

PETONNET Colette, 1982, « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *Homme*, vol. 22, n° 4, p. 37-47.

PIKETTY Thomas, YANG Li et ZUCMAN Gabriel, 2017, « Capital Accumulation, Private Property and Rising Inequality in China, 1978- 2015 ». Working Paper 23368

PINE II Joseph et GILMORE James, 2009, *The Experience Economy*, Harvard Business Review Press., Boston, 359 p.

PINK Sarak, 2015, *Doing Sensory Ethnography*, SAGE., London, 168 p.

PIZAM Abraham et SUSSMANN Silvia, 1995, « Does nationality affect tourist behavior? », *Annals of Tourism Research*, vol. 22, n° 4, p. 901-917.

PIZAM Abraham et JEONG Gang-Hoan, 1996, « Cross-cultural tourist behavior », *Tourism Management*, vol. 17, n° 4, p. 277-286.

PIZAM Abraham, 1999, « The American Group Tourist as Viewed by British, Israeli, Korean, and Dutch Tour Guides », *Journal of Travel Research*, vol. 38, n° 2, p. 119-126.

PIZAM Abraham, JEONG Gang-Hoan, REICHEL Arie, BOEMMEL Hermann VAN, LUSSON Jean Marc, STEYNBERG Lizl, STATE-COSTACHE Olimpia, VOLO Serena, KROESBACHER Claudia, KUCEROVA Jana et MONTMANY Nuria, 2004, « The Relationship between Risk-Taking, Sensation-Seeking, and the Tourist Behavior of Young Adults: A Cross-Cultural Study », *Journal of Travel Research*, vol. 42, n° 3, p. 251-260.

PONG Xiao, 2010, *Ten Years as a Backpacker*, CITIC Press Corporation, Beijing, 299 p.

PONG Xiao, 2012, *我们为什么旅行 - Why we travel*, CITIC Press Corporation Beijing, Beijing.

PONG Xiao, 2015, *Take Me Home*, CITIC Press Corporation., Beijing, 320 p.

PUN Ngai, 1998, *Becoming Dagongmei: body, identity and transgression in reform China*, thèse de doctorat, SOAS University of London.

Q

QIAN Junxi, WEI Lei et ZHU Hong, 2012, « Consuming the tourist gaze: imaginative geographies and the reproduction of sexuality in lugu lake », *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, vol. 94, n° 2, p. 107-124.

R

REICHERT D, 1992, « On Boundaries », *Environment and Planning: Society and Space*, vol. 10, n° 1, p. 87-98.

REINERT Max, 1990, « Alceste une méthodologie d'analyse des données textuelles et une application : Aurelia De Gerard De Nerval », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, vol. 26, n° 1, p. 24-54.

REISINGER Yvette, 2018, « Cross-Cultural Differences in Tourist Behavior » dans Kozak M. et Kozak N. (eds.), *Tourist Behavior An Experiential Perspective*, Springer International Publishing, Cham, p. 237-255.

RETAILLE Denis, 2009, « Malaise dans la géographie: l'espace est mobile » dans *Territoires, territorialités, territorialisation. Controverses et perspectives*, Presses universitaires de Rennes., Rennes.

RETAILLE Denis, 2010, « Au terrain, un apprentissage », *L'Information géographique*, Vol. 74, n° 1, p. 84-96.

REYNAUD Alain, 1981, *Société, espace et justice*, PUF., Paris, 264 p.

RICHARDS Greg et WILSON Julie (eds.), 2004, *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications., Clevedon, UK, 298 p.

RICHARDS Greg et WILSON Julie, 2004, « Drifting Towards the Global Nomad » dans *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications., Clevedon, UK, p. 3-13.

RICHARDS Greg et WILSON Julie, 2004, « Widening Perspectives in Backpacker Research » dans *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications., Clevedon, p. 253-279.

- RICŒUR Paul, 1988, « L'identité narrative », *Esprit* (1940-), 1988, 140/141 (7/8), p. 295-304.
- RICŒUR Paul, 1991, *Temps et récit, tome 3*, Paris, Seuil, 533 p.
- RILEY Pamela J., 1988, « Road culture of international long-term budget travelers », *Annals of Tourism Research*, vol. 15, n° 3, p. 313-328.
- RIUTORT Philippe, 2013, *Premières leçons de sociologie*, Presses universitaires de France, Paris, 135 p.
- ROCCA Jean-Louis, 2008, « Introduction : De la sociologie en territoire chinois » dans Rocca J.-L. (ed.) *La société chinoise vue par ses sociologues*, Presses de Sciences Po, Paris, p. 21-43.
- ROCCA Jean-Louis, 2010, *Une sociologie de la Chine*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 128 p.
- ROLLE Valérie, 2015, « Introduction » dans *L'art de tatouer : La pratique d'un métier créatif*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, p. 9-20.
- ROSEN Stanley, 2009, « Contemporary Chinese Youth and the State », *The Journal of Asian Studies*, vol. 68, n° 2, p. 359-369.
- ROSEN Stanley, 2011, « Attitudes and Behavior of Contemporary Chinese Youth: Nationalism, Materialism, and Internationalism », *Chinese Education and Society*, vol. 44, n° 2-3, p. 4-12.
- ROUTIER Guillaume et SOULE Bastien, 2010, « Jouer avec la gravité : approche sociologique plurielle de l'engagement dans des sports dangereux », *SociologieS*.
- ROUTIER Guillaume et SOULE Bastien, 2012, « L'engagement corporel : une alternative au concept polythétique de sports à risque en sciences sociales », *Movement Sport Sciences*, n° 77, n° 3, p. 61-71.

S

- SABET Denise, 2011, « Confucian or Communist, Post-Mao or Postmodern? Exploring the Narrative Identity Resources of Shanghai's Post-80s Generation », *Symbolic Interaction*, vol. 34, n° 4, p. 536-551.
- SACAREAU ISABELLE, 1997, *Porteurs de l'Himalaya: le trekking au Népal*, Belin, Paris, 272 p.
- SACAREAU Isabelle, 1999, « Les transformations d'une haute montagne par le tourisme : le massif des Annapurna dans l'Himalaya du Népal / Tourism and change in a high mountain : the Annapurna area in the Nepalese Himalaya », *Annales de géographie*, vol. 108, n° 605, p. 21-45.
- SACAREAU Isabelle, 2000, « Mise en tourisme et dynamique spatiale au Népal », *Mappemonde*, vol. 58, n° 2, p. 12-16.
- SACAREAU Isabelle, 2003, « Chapitre XIV. Gestion des ressources et évolution des paysages au sein de l'Annapurna Conservation Area Project. L'exemple de la Modi Khola » dans Smadja J. (ed.), *Histoire et devenir des paysages en Himalaya : Représentations des milieux et gestion des ressources au Népal et au Ladakh*, CNRS Éditions, Paris, p. 417-445.
- SACAREAU Isabelle, 2006, *Tourisme et société en développement : une approche géographique appliquée aux montagnes et aux sociétés du Sud*, Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1, Paris, 385 p.
- SACAREAU Isabelle, 2011, « A Pécole du tourisme : l'interaction touriste/sociétés locales dans la pratique du trekking au Népal. Médiations et apprentissages réciproques » Actes du colloque *Tourisme et Apprentissages*, Villataneuse. p. 153-160

- SACAREAU Isabelle, TAUNAY Benjamin et PEYVEL Emmanuelle, 2015, *La mondialisation du tourisme. Les nouvelles frontières d'une pratique*, Presses Universitaires de Rennes., Rennes, 264 p.
- SALDANHA Arun, 2002, « Music tourism and factions of bodies in Goa », *Tourist Studies*, vol. 2, n° 1, p. 43-62.
- SECHET Raymonde et ZENEIDI Djemila, 2017, « De l'étude des marges et marginalités: apports et questionnements de la géographie sociale » dans Candelier-Cabon M. et Gaudin S. (eds.), *La France des marges*, Presses universitaires de Rennes., Rennes, p. 17-50.
- SHEPHERD Robert, 2009, « Cultural preservation, tourism and “donkey travel” on China's frontier » dans *Asia on Tour. Exploring the Rise of Asian Tourism*, Routledge., Abingdon, p. 253-263.
- SHERMAN Ruth, MULLEN Renee, HAOMIN Li, FANG Zhendong et Yi Wang, 2008, « Spatial patterns of plant diversity and communities in Alpine ecosystems of the Hengduan Mountains, Northwest Yunnan, China », *Journal of Plant Ecology*, vol. 1.
- SIBLEY David, 1995, *Geographies of Exclusion. Society and Difference in the West*, Routledge., London, 206 p.
- SIDERI Eleni, 2013, « Travelling in the Caucasus: Mobile Methodologies and Lifestyles in the Field » dans dans Cohen S., Duncan S. et Thulemark M. (eds.), *Lifestyle Mobilities. Intersection of Travel, Leisure and Migration*, Ashgate., Farnham, p. 113-128.
- SIMA Yangzi et PUGSLEY Peter, 2010, « The Rise of a “Me Culture” in Postsocialist China. Youth, Individualism and Identity Creation in the Blogosphere », *The International Communication Gazette*, vol. 72, n° 3, p. 287-306.
- SINGARAVELOU Pierre et ARGOUNES Fabrice, 2018, *Le monde vu d'Asie. Une histoire cartographique*, Seuil-Musée Guimet., Paris, 191 p.
- SINGLY François DE, 2022, « Postface. Sur la socialisation secondaire » dans Berger p., Luckmann T. (eds.), *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin., Paris, p. 321-334.
- SMADJA Joëlle, 2003, « Unités géographiques et paysages au Népal. Terminologies locales » dans Smadja J. (ed.), *Histoire et devenir des paysages en Himalaya : Représentations des milieux et gestion des ressources au Népal et au Ladakh*, CNRS Éditions, Paris, p. 51-79.
- SØRENSEN Anders, 2003, « Backpacker ethnography », *Annals of Tourism Research*, vol. 30, n° 4, p. 847-867.
- STASZAK Jean-François, 2008, « Editorial au thème », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, vol. 148, n° 1, p. 5-6.
- STOCK Mathis et DUHAMEL Philippe, 2005, « A practice-based approach to the conceptualisation of geographical mobility », *Belgeo. Revue belge de géographie*, n° 1-2, p. 59-68.
- STOCK Mathis, 2006, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles. », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*.
- STOCK Mathis, 2008, « Il mondo è mobile » dans Levy J. (ed.), *L'invention du monde. Une géographie de la mondialisation*, SciencesPo. Les Presses., Paris, p. 133-158.
- STOCK Mathis et LUCAS Léopold, 2012, « La double révolution urbaine du tourisme », *Espaces et sociétés*, vol. 151, n° 3, p. 15-30.
- STOCK Mathis, 2013, « Polytopie » dans Levy J. et Lussault M. (eds.), *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Belin., Paris, p. 794-796.
- STOCK Mathis, 2015, « Habiter comme « faire avec l'espace ». Réflexions à partir des théories de la pratique », *Annales de géographie*, n° 4, p. 424-441.

STRONZA Amanda, 2001, « Anthropology of Tourism: Forging New Ground for Ecotourism and Other Alternatives », *Annual Review of Anthropology*, vol. 30, p. 261-283.

SU Xiaobo, 2014, « Tourism, modernity and the consumption of home in China », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 39, n° 1, p. 50-61.

SZKUTNICKI Arnaud et MAO Pascal, 2020, « La notion d'hyper itinérance pour appréhender les mobilités des Israéliens après l'armée le long de la Cordillère des Andes », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, n° 108-3.

SUN Xiaoxia et XU Honggang, 2017, « Lifestyle tourism entrepreneurs' mobility motivations: A case study on Dali and Lijiang, China », *Tourism Management Perspectives*, vol. 24, p. 64-71.

T

TAUNAY Benjamin, 2009, *Le tourisme intérieur chinois : approche géographique à partir de provinces du sud-ouest de la Chine.*, thèse de doctorat, Université de La Rochelle, La Rochelle

TAUNAY Benjamin, 2010, « L'émergence d'une culture chinoise de la plage. », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales.*, 2 juin 2010.

TAUNAY Benjamin, 2011, *Le tourisme intérieur chinois*, La Rochelle, Rennes (France), (coll. « Espace et territoires »).

TAUNAY Benjamin, 2022, *Contrôler et normaliser l'habiter touristique : Enjeux pour la projection de la Chine dans le monde contemporain*, Habilitation à diriger des recherches- Volume 1, Université Picardie Jules Verne, Amiens, 291 p.

TAUNAY Benjamin et VACHER Luc, 2018, « Pratiques et organisation spatiale de la plage de Dadonghai à Sanya (île de Hainan, Chine) », *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, n° 123.

TEAS Jane, 1988, « I'm studying monkeys-what do you do? Youth Travelers in Nepal », *Kroeber Anthropological Society*, vol. 67, p. 35-41.

TEO Peggy et LEONG Sandra, 2006, « A Postcolonial Analysis of Backpacking », *Annals of Tourism Research*, vol. 33, n° 1, p. 109-131.

THRIFT Nigel, 2008, *Non-representational theory: space, politics, affect*, Routledge., London, 336 p.

TOLSTOÏ Leon, 2004, *La Guerre et la Paix II*, Gallimard., Paris , 1055 p.

TOMAZOS Konstantinos, 2016, « Backpacking Through an Ontology of Becoming: A Never-ending Cycle of Journeys », *International Journal of Tourism Research*, vol. 18, n° 2, p. 140-148.

TOMMASI Greta, 2018, « La gentrification rurale, un regard critique sur les évolutions des campagnes françaises », *Géocofluences*.

TSE Tony S. M., 2011, « China's Outbound Tourism as a Way of Ordering », *Journal of China Tourism Research*, vol. 7, n° 4, p. 490-505.

TSE Tony S. M., 2015, « A Review of Chinese Outbound Tourism Research and the Way Forward », *Journal of China Tourism Research*, vol. 11, n° 1, p. 1-18.

TU Mengwei, 2019, « The transnational one-child generation: family relationships and overseas aspiration between China and the UK », *Children's Geographies*, vol. 17, n° 5, p. 565-577.

TUAN Yi-Fu, 2001a, « Life as a Field Trip », *Geographical Review*, 2001, vol. 91, n° 1/2, p. 41-45.

TUAN Yi-Fu, 2001b, *Space and Place. The perspective of experience*, University of Minnesota Press., Minneapolis, 246 p.

TURNER Victor W., 1969, *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, PUF., Paris, 206 p.

TURCO Angelo, 2013, « Aire culturelle » dans Levy J. et Lussault M. (eds.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin., Paris, p. 66-67.

U

URBAIN Jean-Didier, 1993, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot., Paris, 353 p.

URIELY Natan, YONAY Yuval et SIMCHAI Dalit, 2002, « Backpacking experiences. A type and Form Analysis », *Annals of Tourism Research*, vol. 29, n° 2, p. 520-538.

V

VACHER Luc, 2005, « Du « grand tour » au tour du monde des backpackers : la dimension initiatique dans le voyage touristique » dans Tissot L. (ed.), *L'attrait d'ailleurs, images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine*, CTHS., Paris, p. 113-122.

VACHER Luc, BOULOSA-JOLY Maité et LALLEMAND Suzanne, 2013, « Quoi de neuf chez les routards ? », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, vol. 32, n° 1.

VALENTINE Gill, SKELTON Tracey et CHAMBERS Deborah, 1997, « Cool Places: an Introduction to Youth and Youth Cultures » dans Skelton T. et Valentine G. (eds.), *Cool Places. Geographies of youth culture*, Routledge., London, p. 1-33.

VAN GENNEP Arnold, 1909, *Les rites de passage*, Emile Noury., Paris, 288 p.

VANDERBERK Robert, 2019, « Intergenerational Geographies in Theory and Practice » dans Skelton T. (ed.), *Establishing Geographies of Children and Young People*, Springer., Singapore, p. 1-23.

VIOLIER Philippe, STOCK Mathis, KNAFOU Rémy, GAY Jean-Christophe, COËFFE Vincent et CERIANI Giorgia, 2008, « Conditions géographiques de l'individu contemporain. », *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*.

VIOLIER Philippe, 2016a, « Mobilité des individus et familiarité construite : des arrangements qui offrent aux touristes des prises pour parcourir le monde », *Mondes du Tourisme*, n° 12.

VIOLIER Philippe, 2016b, « La troisième révolution touristique », *Mondes du Tourisme*, Hors-série.

VIRILIO Paul, 1977, *Vitesse et politique: Essai de dromologie*, Editions Galilée, Paris, 160 p.

VLAGOPOULOS Penny, 2010, « Réécrire l'Amérique. Kerouac et sa tribu de "monstres souterrains" » dans Kerouac J., *Sur la Route*, Gallimard., Paris, p. 69-86.

VOGT Jay W., 1976, « Wandering: Youth and travel behavior », *Annals of Tourism Research*, vol. 4, n° 1, p. 25-41.

W

WALSH Eileen Rose, 2005, « From Nü Guo to Nü'er Guo: Negotiating Desire in the Land of the Mosuo », *Modern China*, octobre 2005, vol. 31, n° 4, p. 448-486.

WANG Ning, 2000, *Tourism and Modernity, A Sociological Analysis*, Elsevier., Oxford, 271 p.

WANG Yuejiao, 2015, *Représentations de la montagne dans la Chine contemporaine : Une observation à partir de l'évolution des pratiques touristiques dans le Yunnan*, thèse de doctorat, Université d'Angers, Angers, 202 p.

WANG Zheng, 2014, « The Chinese Dream: Concept and Context », *Journal of Chinese Political Science*, vol. 19, n° 1, p. 1-13.

WARMENHOVEN W. J. H., HOEBINK P. R. J. et JANSSENS J. M. a. M., 2018, « The Chinese postreform generation as caregivers: The caregiving intentions toward parents and parents-in-law of the one-child generation », 3712, 2018.

WEI Zhang, 2011, « The War Between Two Labels », *Chinese Education & Society*, vol. 44, n° 2/3, p. 70-75.

WELK Peter, 2004, « The Beaten Track: Anti-Tourism as an Element of Backpacker Identity Construction » dans Greg Richards et Julie Wilson (eds.), *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications., Clevedon, UK.

WILSON Julie et RICHARDS Greg, 2007, « Suspending Reality: An Exploration of Enclaves and the Backpacker Experience », *Current Issues in Tourism*, vol 11, n°2, p. 187-202

WU Mao-Ying et PEARCE Philip L, 2012, « Tourism research in and about Tibet: Employing a system for reviewing regional tourism studies », *Tourism and Hospitality Research*, 1 avril 2012, vol. 12, n° 2, p. 59-72.

WU Yujun, 2012, « Modern Chinese National-Cultural Identity in the Context of Globalization », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化. Journal of Global Cultural Studies*, n° 7.

WYLIE John, 2005, « A Single Day's Walking: Narrating Self and Landscape on the South West Coast Path », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 30, n° 2, p. 234-247.

WYN Johanna et WOODMAN Dan, 2006, « Generation, Youth and Social Change in Australia », *Journal of Youth Studies*, vol. 9, n° 5, p. 495-514.

X

XIAO Honggen, 2006, « The discourse of power: Deng Xiaoping and tourism development in China », *Tourism Management*, vol. 27, n° 5, p. 803-814.

XIAO Jian, 2015, *Exploring punk subculture in China*, Thèse de Doctorat, Loughborough University. 223 p.

XU Feifei, MORGAN Michael et SONG Ping, 2009, « Students' travel behaviour: a cross-cultural comparison of UK and China: UK and China Students' Travel Behaviour », *International Journal of Tourism Research*, vol. 11, n° 3, p. 255-268.

XU Honggang, KE Wang et YOUNG Mi Song, 2018, « Chinese Outbound Tourism and soft power », *Journal of Policy Research in Tourism, Leisure and Events*, p. 1-16.

Y

YAN Zhang Xiao, 2010, *Keep Walking, Zhang Xiaoyan*, Culture and Art Publishing House, Beijing, 299 p.

YANG Dian, 2017, « Inclusive Growth and the Chinese Dream ». Journée d'étude sur l'urbanisation en Chine, Forum Urbain de Bordeaux - Académie des Sciences Sociales de Beijing

YANG Jie, 2011, « Nennu and Shunu: Gender, Body Politics, and the Beauty Economy in China », *Signs*, vol. 36, n° 2, p. 333-357.

Z

ZHANG Jingru, TUCKER Hazel, MORRISON Alastair M. et WU Bihu, 2017, « Becoming a backpacker in China: A grounded theory approach to identity construction of backpackers », *Annals of Tourism Research*, vol. 64, p. 114-125.

ZHANG Jingru, MORRISON Alastair M., TUCKER Hazel et WU Bihu, 2018, « Am I a Backpacker? Factors Indicating the Social Identity of Chinese Backpackers », *Journal of Travel Research*, vol. 57, n° 4, p. 525-539.

ZHANG Ning, 2008, *Donkey Friends: Travel, Voluntary Associations and the New Public Sphere in Contemporary Urban China*, Thèse de doctorat, University of Pittsburgh, Pittsburgh.

ZHOU Lingxu, 2020, « Hitchhiking tourism and social trust: exploring Chinese experiences through travel blogs », *Annals of Tourism Research*, vol. 81.

ZHOU Xiaohong, 2008, *La classe moyenne chinoise*, dans Rocca J.-L. (ed.) *La société chinoise vue par ses sociologues*, Presses de Sciences Po, Paris, p. 141-159.

ZHOU Zhe-Kun, SU Tao et HUANG Y.-J, 2018, « Neogene Paleoenvironmental Changes and their Role in Plant Diversity in Yunnan, South-Western China » dans Hoorn C., Perrigo A., Antonelli A. (eds.), *Mountains, Climate and Biodiversity*, Wiley, Hoboken, p. 449-458

ZHU X, 2007, [*Backpacker Tourism: Theoretical and Empirical Study Based on China*] 背包旅游:基于中国案例的理论 and 实证研究, Thèse de doctorat, Shanghai East China Normal University, Shanghai, 277 p.

ZHU Xiaoshu et GAO Dianjun, 2016, « “You can never go home again” - A study of Chinese returnees’ Reentry Adaptation Process », *Intercultural Communication Studies*, XXV, n° 3, p. 33-60.

ZWEIG Stefan, 1976, *Voyages*, Belfond., Paris, 153 p.

SITOGRAPHIE

HATTON Will, 2017, *Aboy!*, <https://www.thebrokebackpacker.com/start-here/>, 1 mars 2017, consulté le 18 février 2021.

FRANCE INTER, « Le temps avec Etienne Klein ».

BLOG

ENGELHARDT Peter, 2005, *Hippie Trail nach Nepal 10. Nepal - Pokhara*, <http://www.xn--reisehrten-q8a.de/reisebericht/asien/hippie-trail/pokhara.php>, 19 mars 2005, consulté le 7 avril 2022.

HATTON Will, 2018, *EPIC Guide to Backpacking South-East Asia! | 2020*, <https://www.thebrokebackpacker.com/backpacking-southeast-asia-travel-guide/>, 20 avril 2018, consulté le 15 février 2021.

WOO Susie, 1985, *Hippy Girls in Pokhara*, <http://susiewoo.weebly.com/hippy-girls-in-pokhara.html>, 1985, consulté le 7 avril 2022.

WYSE TRAVEL CONFEDERATION, 2015, *Latest Backpacker stats from Tourism Research Australia*, <https://www.wysetc.org/2015/08/latest-backpacker-stats-from-tourism-research-australia/>, consulté le 11 février 2021

FILMOGRAPHIE

Qi shi qi tian, 2017, s.l., De Feng Pictures, Greatmedia, Han Tang (Beijing) Film.

Le voyage en Occident, 2015, s.l.

转山 - A Mile Above, 2011, s.l., Solar Entertainment.

PRESSE

CHANG Gordon G., 2013, « College Grads Are Jobless In China's "High-Growth" Economy », *Forbes*, 26 mai 2013

FROISSART Chloé, 2014, « En Chine, une urbanisation à deux vitesses » Entretien avec Brice Pedroletti, 03/02/2014.

LIU Melinda, 2011, « Welcome to Dali, China's New Shangri-La », *Newsweek*, 17 juillet 2011.

PRASAIN Sangam, 2019, « After Xi Jinping's visit, Nepal is expecting a surge in Chinese tourists », *The Kathmandu Post*, 20 oct. 2019 p.

« China to partially lift ban on group tours to South Korea », *South China Morning Post*, 2017, 28 nov. 2017 p.

« First batch of Chinese tourists get free visas », *The Kathmandu Post*, 2016, 8 janv. 2016 p.

FITs drive Chinese outbound traveller growth in 2017: China Outbound Pulse, <https://china-outbound.com/fits-drive-chinese-outbound-traveller-growth-in-2017-china-outbound-pulse/>, consulté le 28 septembre 2021.

PRASAIN Sangam, 2019, « After Xi Jinping's visit, Nepal is expecting a surge in Chinese tourists », *The Kathmandu Post*, 20 oct. 2019

SHARMA Lal Prasad, 2021, « Water level reduced in Phewa Lake to repair dam », *The Kathmandu Post*, 7 févr. 2021.

ZHOU Xin, 2021, *Can China advance its economy, society high if its Gen Z opt to lay low?*, <https://www.scmp.com/economy/china-economy/article/3134633/chinas-gen-z-are-laying-flat-does-new-work-life-attitude-pose>, 25 mai 2021, consulté le 17 juin 2021.

BASE DE DONNEES

Henley Passport Index 2008 to 2020, <https://www.henleypassportindex.com>, consulté le 6 octobre 2020.

Nepal Peace Corps Photos Project from 1960's and 1970's, <https://roundsimaging.com/NepalPCP/>, consulté le 20 novembre 2022

RAPPORT

NEPAL TOURISM BOARD, 2018, *Nepal Tourism Statistics 2017*, Katmandou, Immigration Department, 120 p.

NEPAL TOURISM BOARD, 2020, *Visitors Arrivals by Nationality 2019*, Katmandou, Immigration Department, 4 p.

THE PORT AUTHORITY OF NY & NY, 2019, *Airport Traffic Report 2019*, New York, 80 p.

TRANSPARENCY INTERNATIONAL, 2019, *Indice de la Perception de la corruption*, 34 p.

PROGRAMME DES NATIONS UNIES POUR LE DEVELOPPEMENT, 2020, *Human Development Reports*, Programme des Nations Unies pour le Développement.

WORLD TOURISM ORGANISATION, 2019, *Guidelines for the Success in the Chinese Outbound Tourism Market*, Madrid, UNWTO.

TABLE DES MATIERES

Remerciements	5
Sommaire	9
Table des sigles.....	11
Glossaire.....	13
Introduction.....	15
A l'origine.....	15
Le backpacking, dans ses grandes lignes	16
Des <i>backpackers</i> chinois sur les routes du monde	17
Ce que l'espace et le déplacement font aux individus	19
Déroulement du plan.....	21
Partie 1. Fondations théoriques et méthodologiques	23
Chapitre 1. Tourisme et transformations. Un croisement évident et pourtant inédit	25
Introduction	27
I. Les chinois et le backpacker : Deux catégories à déconstruire	28
1. La représentation des touristes internationaux chinois en sciences sociales.....	28
A. La domination du nationalisme méthodologique et des méthodologies quantitatives.....	29
B. Le touriste est un consommateur prisonnier de sa sinité	30
2. Des <i>backpackers</i> au <i>backpacking</i> : de la catégorie à la pratique	32
A. Une catégorie fondée sur des seuils et des contours rigides	33
B. Épistémologie du voyage de jeunesse.....	35
C. La maîtrise du temps lent et long comme élément essentiel du <i>backpacking</i>	37
3. Déconstruire la catégorie « chinois » du backpacker chinois	41
A. L'inexistence d'une littérature sur le <i>backpacking</i> international chinois.....	41
B. Les différentes approches des <i>backpackers</i> chinois	42
C. Sortir d'un <i>backpacking</i> « à la chinoise ».....	44
II. La dimension existentielle et transformatrice du <i>backpacking</i> : temporaliser les mobilités touristiques dans les trajectoires bio(géo)graphiques.....	47
1. A la fin des vacances, il ne reste rien.....	48
A. Le tourisme, ce n'est pas sérieux	48
B. Voyageur et touriste : qui est quoi ? qui fait quoi ?	50
2. De la difficulté de parler des processus en sciences sociales	53
A. La sociologie du <i>turning point</i> et des bifurcations.....	54
B. Jack Mezirow et la théorie de la transformation	56
C. François Jullien et la décoïncidence	57
3. Expériences et apprentissages du corps à l'écart : vecteur des transformations existentielles.....	61
A. Du déplacement et de l'écart.....	62
B. L'écart comme critique	63
C. L'écart comme matrice de transformations existentielles ouvrant vers un nouvel habiter polytopique..	66
Conclusion	70
Chapitre 2. La Fabrique de la thèse. Une enquête de terrain mobile	71
Introduction	73
I. Trouver ses sources, trouver sa voix : un terrain exploratoire en Chine.....	75
1. Les guides papier et blogs de voyage	75
2. Tester pour calibrer les entretiens	76
3. Terrain exploratoire au Yunnan.....	78
II. Le Népal pour découvrir.....	80
1. Prendre le temps de rencontrer le terrain et ajuster l'échelle	80
A. Un terrain mobile et multi-localisé construit dans la lenteur, la sérendipité et l'observation flottante 80	

a.	Aller là où on se laisse aller.....	81
b.	Aller là où il faut aller.....	83
c.	Aller là où l'on peut aller.....	84
B.	Susciter la rencontre pour faire des entretiens.....	88
C.	Gérer le décalage entre rencontre et entretien par le biais de <i>Wechat</i>	91
2.	2. Le choix de l'anglais dans la conduite des entretiens.....	92
A.	L'entretien narratif et la relation entre le chercheur et le cherché.....	92
B.	Se retrouver à mi-chemin : la langue anglaise comme vecteur de symétrie narrateur-auditrice.....	95
C.	Des entretiens de consultation avec les acteurs du tourisme.....	97
3.	3. Des transects pour comprendre le territoire.....	98
III. La Chine pour évaluer la transformation		99
1.	Une enquête longitudinale et multisite poursuivie en Chine.....	99
2.	Retrouver les informateurs pour définir le terrain et ses modalités.....	100
3.	L'entretien narratif Vol 2 : poursuite de la conversation avec support cartographique.....	103
IV. Analyse et représentation de la donnée qualitative		106
1.	Transcription des entretiens.....	106
2.	Traitement et classification des données.....	107
Conclusion		108
Partie 2 : Formation		111
Chapitre 3. Jouer à domicile : la Chine, un espace d'apprentissage des mobilités touristiques 113		
Introduction		115
I. Devenir mobile en Chine au 21^e Siècle		115
1.	Retour sur l'accession aux mobilités touristiques en Chine.....	115
2.	Expériences touristiques dans l'enfance et l'adolescence.....	117
3.	Les années universitaires, des années pivot dans l'apprentissage de la mobilité.....	120
4.	Origines géographiques des <i>backpackers</i>	125
II. Les routes du soi en Chine : Le Yunnan & le Tibet.....		127
1.	Le Yunnan et le Tibet, des périphéries mises en tourisme par l'État.....	129
A.	Le Yunnan, une région frontalière de rencontres écologiques, culturelles et politiques.....	129
B.	Le Tibet, une frontière sur un plateau.....	133
C.	Itinéraires tibétains.....	137
2.	Le Yunnan et Tibet, des espaces d'altérité confortables pour les <i>backpackers</i> chinois.....	139
A.	Des espaces de marges chinoise où la culture han n'est plus dominante.....	140
a.	Le Yunnan, une province pour ralentir.....	140
b.	Le Tibet ou la ruée vers l'ouest.....	144
B.	« Get you kicks, on route 318 ! » Faire du stop sur les routes tibétaines.....	149
C.	Dali, la vallée du Nujiang, le Tibet : des hétérotopies chinoises.....	153
Conclusion		158
Chapitre 4. Franchissement de la frontière : les itinéraires touristiques des backpackers chinois dans le monde		161
Introduction		163
I. Les modalités de passages de la frontière : entre préparation et coup de tête		163
1.	Pouvoir partir : une mondialisation touristique sous contrôle.....	163
A.	Une première phase de libéralisation sous contrôle.....	163
B.	Exemption de visa et <i>Fully Independant Traveler</i> (FIT) : moteur de la croissance du nombre touristes internationaux chinois.....	166
2.	Brève socio-géographie des touristes internationaux chinois selon l'Organisation Mondiale du Tourisme.....	167
A.	Sociologie des touristes internationaux chinois.....	167
B.	Où vont les touristes internationaux ?.....	169
C.	Comment voyagent les touristes internationaux chinois ?.....	171

II. Gagner le droit de partir longtemps : les modalités du départ de l'année sabbatique universitaire à la démission.	171
1. Les mobilités internationales de longue durée pendant les années étudiantes	174
A. Le stage à l'étranger	174
B. L'année de césure universitaire et post-diplôme.....	175
2. Le travail précaire et saisonnier comme choix de carrière pour se négocier du temps.....	178
3. Décliner le bol de riz en fer : tout quitter pour voyager	178
III. Les modalités du franchissement de la frontière : Du voyage à forfait en Thaïlande à la frontière enclavée sino-Népalaise.....	181
1. Les premières mobilités internationales : Tourisme, études, travail.....	182
A. La Thaïlande, une destination facile pour débiter ses mobilités touristiques internationales.....	183
B. L'Asie du Sud-Est en <i>backpackers</i> : Viet Nam, Laos, Cambodge, Indonésie	186
C. Les voyages organisés dans les destinations plus lointaines et difficile d'accès : Europe, Russie et Maldives	190
D. Mobilités internationales étudiantes ou professionnelles	190
2. L'épreuve spatiale de la frontière terrestre sino-népalaise : un saut spatio-temporel et culturel vers le monde hindou.....	192
A. Pont et porte (G. Simmel) : Portfolio photographique et récit du passage de la frontière des backpackers chinois à Rasuwa-Gadhi.....	192
B. L'épreuve spatiale de la frontière pour gain de capital social et spatial.....	198
C. Passer des épreuves pour accumuler des preuves : le capital spatial acquis à la frontière.....	200
Conclusion	202
<i>Chapitre 5 : l'apprentissage de l'habiter polytopique dans la lenteur au Népal et a Pokhara</i>	205
Introduction	207
I. Choisir le Népal : les ajustements spatio-temporels des <i>backpackers</i> chinois au Népal	208
1. Le tourisme des ressortissants chinois au Népal et estimation du nombre de <i>backpackers</i> chinois	208
2. Profils des <i>backpackers</i> chinois au Népal : planification du voyage et modalités d'arrivée sur place	211
3. Les motivations derrière le voyage en face à face avec la réalité de l'habiter au Népal : mise en œuvre des ressorts spatiaux	215
II. Des spatialités liées à la conquête du temps	219
1. Une réappropriation d'un temps à soi	220
2. Les nouveaux rythmes du voyage.....	223
III. Pokhara : la constitution d'un habiter polytopique dans la lenteur.....	231
1. Itinéraire de lieu de Pokhara, une ville à fonction touristique.....	231
A. Une situation lacustre au pied de l'Annapurna	231
B. Du village à la ville touristique.....	233
C. Lakeside, le quartier touristique de Pokhara.....	237
D. L'urbanité de Kahare, le quartier fréquenté par les <i>backpackers</i> de Pokhara	239
a. A l'origine de Kahare : les routards et les hippies	239
b. Les lieux aux imaginaires alternatifs au fondement de l'urbanité de Kahare.....	239
c. Drogues en libre circulation	244
Conclusion	245
<i>Chapitre 6. La poïétique du corps en voyage : engagement et modification du corps.....</i>	247
Introduction	249
I. Les conditions économiques du voyage sans fin.....	251
1. Moins de 3 mois/plus de 10 ans, des durées de voyage hétérogènes	252
2. Stratégies économiques du voyage sans fin et spatialités.....	253
A. Voyager moins cher en trouvant les meilleures offres d'hébergement	253
B. Thamel, un quartier ressource pour financer son voyage via le e-commerce	256
C. Travailler saisonnièrement pour voyager une partie de l'année.....	259
D. Devenir guide touristique pour groupe de chinois.....	260
E. Pokhara pour travailler à distance : trading, blog et cours en ligne	261
F. Devenir un entrepreneur du tourisme à Khahare	262

II. Le corps comme moteur des écarts socio-culturels et existentiels par l'engagement dans de nouvelles pratiques	265
1. Apprentissages techniques corporelles ludo-sportif.....	266
A. Faire du trekking au Népal.....	267
B. Le parapente, une activité phare de Pokhara.....	272
a. Débuter le parapente	273
b. L'apprentissage et l'entrée dans une subculture mondiale du parapente.....	275
c. La dimension identitaire de l'engagement corporel dans le parapente	278
d. L'espace-monde du parapente et les nouvelles spatialités.	280
C. Les eaux vives du Népal	282
D. Yoga et méditation : soigner son esprit par le corps	286
2. Les modifications corporelles et l'usage des drogues pendant le voyage	292
A. Les modifications corporelles culturelles du voyage	292
a. La marque permanente du tatouage.....	292
b. Dreadlocks et crânes rasés : les marques corporelles temporaires	296
B. La consommation de drogues récréatives.....	300
Conclusion	303
Partie 3 : Transformations	305
Chapitre 7 : Décoïncidence dans le voyage : vers une critique des normes sociales chinoises ...	307
Introduction	309
I. Malaise dans la jeunesse chinoise : quelques clés de compréhension de l'émergence du backpacking en Chine	312
1. Passer par la génération pour situer une jeunesse (et non plus la Jeunesse).....	312
A. La jeunesse, une notion à déconstruire	312
B. La génération, un concept fécond pour aborder la jeunesse chinoise.....	314
2. Les tourments sociaux et existentiels des <i>Balinghou</i> et des <i>Jiulinghou</i> ,.....	316
A. Balinghou et Jiulinghou, les générations post-80 et post-90 en quête de sens.....	316
B. La politique de l'enfant unique et la piété filiale : être ou ne pas être « xiao ».....	318
a. Les schémas familiaux en forme de pyramide inversée et la pression économique des enfants envers leurs parents.....	318
b. Fixer le rôle de chacun dans la famille : la piété filiale ou l'éloignement interdit	320
C. Compétition scolaire et lutte des places	325
a. Une éducation compétitive, théorique et déconnectée de la réalité	327
b. Les inégalités de traitement entre lycéens pour l'accès aux universités.	329
c. L'université, un temps où se plantent les graines de la trans-formation.....	331
D. Les conséquences existentielles d'une éducation fermée : des carrières professionnelles décevantes qui conduisent à la démission.....	333
II. Une jeunesse « sur la route » : de la norme à l'anormal	337
1. L'attitude ambivalente de la société chinoise à la mobilité	338
A. Partir c'est ouvrir un conflit : des relations familiales et sociales en tension.....	338
B. Des individus hypermodernes ? Les stratégies de communication des <i>backpackers</i> chinois en mobilité.. ..	341
C. L'inégalité de traitement des hommes et des femmes au regard des mobilités en <i>backpacking</i>	346
2. « On est la Beat generation », nouveau regard sur l'expérience individuelle de la génération post-réforme en Chine grâce au voyage.....	350
A. <i>Sur la Route</i> , de Jack Kerouac, le livre boussole d'individus déboussolés.....	350
B. Une alternative au « Chinese Dream » : la contestation feutrée du modèle de réussite socio-économique en Chine	354
C. Un nouveau regard sur la Chine : géopolitique et politiques territoriales et culturelles à l'égard des groupes ethniques en Chine.....	358
Conclusion	363

Chapitre 6 : Les écarts géographiques : l'habiter polytopique des backpackers chinois ou l'impossible retour.....	367
Introduction	369
I. L'évolution du rapport aux lieux durant le voyage pour comprendre la constitution d'un habiter polytopique	371
1. L'expérience transforme les pratiques et le rapport aux lieux.....	371
2. Le spectre d'évolution des mobilités et des rapports aux lieux.....	372
A. Profil 1 : Entre tourisme et <i>backpacking</i> , constitution d'un capital spatial.....	375
a. Mobilité et rapport aux lieux proches d'une mobilité touristique classique.....	375
b. L'émergence d'un questionnement sur l'habiter et l'acquisition de compétences	375
B. ... Profil 2 : Une adéquation géographique renforcée : un choix des lieux et des pratiques plus spécifiques	376
C. Profil 3 : Maîtrise de l'ensemble des modalités de l'habiter polytopique.....	381
II. Stratégies de remplacement après les écarts géographiques en Chine et dans le Monde.....	384
1. Les deux cas de figure du remplacement en Chine : retour ou Ancre temporaire.....	385
A. Retourner à sa place temporairement en préparant un autre projet.....	385
B. Lhassa, Chengdu, choisir de se replacer ailleurs	389
C. Un habiter polytopique depuis la Chine vers le monde.....	391
2. « Ni à ta place ici, ni à ta place là-bas, pourquoi ne pas aller à Dali pour être toi-même ».....	392
A. Développement touristique de la vieille ville de Dali.....	392
B. Dali, la ville de migrations pour les « réfugiés sociaux ».....	398
C. Les espaces de vie des néo-habitants.....	403
a. Les lieux de rassemblement et de sociabilisation	403
b. Des logements alternatifs en marge de l'espace touristique	405
c. Le cosmopolitisme banal de Dali.....	406
3. Les stratégies d'immigration des <i>backpackers</i> après le voyage : Un habiter impossible en Chine.....	409
A. L'habiter à Pokhara	410
B. Stratégie d'immigration vers le monde.....	412
Conclusion	413
Conclusion générale.....	415
Rappel du problème de la thèse.....	415
Fondations théoriques et méthodologiques.....	416
Des hypothèses vérifiées	416
Bibliographie.....	421
Sitographie.....	441
Blog	441
Filmographie.....	441
Presse	442
Base de données	442
Rapport.....	442
Table des Matières.....	443
Table des Illustrations	449
Cartes	449
Encadrés	449
Figures.....	449
Images.....	449
Images cartographiques.....	450
Photographies	450
Schéma.....	451
Tableau.....	451

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CARTES

Carte 1 : Localisation des lieux de terrain et des lieux d'entretien en Chine en 2017 et 2018.....	101
Carte 2 : Itinéraires de Li pendant ses congés universitaires	123
Carte 3 : Itinéraires de Zhiruo pendant ses congés universitaires	125
Carte 4 : Origines géographiques des <i>backpackers</i> interrogés	126
Carte 5 : Villes et sites touristiques principaux du Yunnan	130
Carte 6 : Lieux touristiques emblématiques du Tibet	136
Carte 7 : Le voyage de Lin au Tibet et Qinghai.....	146
Carte 8 : Le voyage de Yuxi dans la vallée du Nujiang et au tibet.....	148
Carte 9 : Le tour de Fang des régions autonomes occidentales de Chine.....	152
Carte 10 : L'ouverture progressive du monde aux touristes de nationalité chinoise depuis 1983.....	165
Carte 11 : Les touristes chinois dans le monde.....	170
Carte 12 : Pays visité lors de la première mobilité touristique internationale	182
Carte 13 : Le premier voyage de Ai en Asie du Sud Est	187
Carte 14 : Le premier voyage de Mei en Asie du Sud-est.....	189
Carte 15 : Le tracé de la route 318 entre Lhassa et Katmandou	193
Carte 16 : Les mobilités de Yuxi au Népal.....	226
Carte 17 : Lieu et temps de séjour de Bai au Népal	230
Carte 18 : Carte de sites de vol mondiaux des néo-parapentistes chinoises.....	282

ENCADRES

Encadré 1 : Première trame d'entretien, terrain #1	76
Encadré 2 : Trouver son camp de base.....	83
Encadré 3 : Renoncer à un terrain prometteur	86
Encadré 4 : Le "faire" au terrain pour rencontrer et s'immerger	90
Encadré 5 : Trame de l'entretien népalais.....	94
Encadré 6 : Trame de l'entretien chinois	104
Encadré 7 : Le complexe touristique bouddhiste de Lumbini	225

FIGURES

Figure 1 : Les interactions entre la méthode et le terrain.....	73
Figure 2 : Lieux de rencontre des informateurs.....	88
Figure 3 : Histogramme de comparaison entre les lieux de.....	91
Figure 4 : Courbe d'évolution du nombre de touristes internationaux de nationalité chinoise	166
Figure 5 : L'âge des touristes internationaux de nationalité chinoise (source : OMT)	168
Figure 6 : Niveau d'éducation des touristes internationaux chinois (source : OMT)	168
Figure 7 : Les revenus des touristes internationaux de nationalité chinoise (source : OMT).....	169
Figure 8 : Durée des séjours à l'étranger des touristes internationaux de nationalité chinoise	171
Figure 9 : Âge lors du premier départ à l'étranger.....	183
Figure 10 : Fréquentation touristique annuelle des ressortissants chinois au Népal (2001-2019)	209
Figure 11 : Les motifs de visite au Népal toutes nationalités confondues (en %)	210

IMAGES

Image 1 : Couverture de <i>Ten Years as a Backpacker</i> de XiaoPong.....	17
Image 2 : Affiche du film <i>Seventy-seven Days</i> de Zhao Hantang.....	18
Image 3 : Logo du réseau social <i>WeChat</i>	91
Image 4 : Extrait d'une conversation avec une informatrice	101
Image 5 : Fond de carte d'Asie remplie	105
Image 6 : Fond de carte de Chine remplie	106
Image 7 : Vue générale des retranscriptions d'entretiens menés en Chine sous <i>Sonal</i>	106
Image 8 : Chart de répartition des thèmes en fonction du temps de paroles des entretiens menés en Chine ...	107
Image 9 : Carte en tissu présentant les étapes, distances et dénivelés de la route 214 achetée dans un magasin touristique de Lhassa.....	138

Image 10 : <i>Le master plan</i> de Lumbini (Source : Lumbini Development Trust).....	225
Image 11 : Mala en graine de rudrasksha à vendre sur le <i>Wechat</i> de Lina.....	256
Image 12 : Pilule pour le foie de la marque Himalaya vendu par Lina sur sa boutique <i>Wechat</i>	257
Image 13 : Photo de profil Facebook de Bai prise lors de son trekking dans les Annapurnas.....	270
Image 14 : publication <i>Facebook</i> de Min sur son identité de pilote.....	278
Image 15 : Photos de profil de Min et Fen sur <i>Facebook</i> et <i>Wechat</i>	279
Image 16 : Le premier tatouage de Bai réalisé par une tatoueuse de Katmandou (Cred. <i>Facebook</i> de Bai).....	294
Image 17 : Publication <i>Facebook</i> de Yan sur ses voyages.....	345
Image 18 : Capture d'écran d'une vidéo capsule de Yuxuan sur un <i>backpacker</i> au Yunnan.....	346
Image 19 : Publication <i>Facebook</i> de Lin sur un autre <i>Freedom Bar</i> en Thaïlande.....	380
Image 20 : Publication <i>Facebook</i> de Min sur le bannissement du parapente à Sarangkot, Pokhara.....	382
Image 21 : Publication <i>Facebook</i> de Lin sur son habiter à Chengdu.....	390
Image 22 : Chaîne <i>Youtube</i> de Yuxuan sur les modes de vie alternatifs à Dali.....	401
Image 23 : Page d'accueil du site internet de Mochou.....	401
Image 24 : Poster pour le <i>Coart</i> du mois d'octobre 2018.....	404
Image 25 : Publication <i>Facebook</i> de Min sur sa vie en van à travers l'Europe.....	413

IMAGES CARTOGRAPHIQUES

Image cartographique 1 : Le terrain exploratoire au Yunnan.....	79
Image cartographique 2 : Aperçu cartographique et photographique du terrain népalais.....	87
Image cartographique 3 : Les principaux espaces touristiques du Népal hors itinéraires de trekking.....	220
Image cartographique 4 : Les spatialités de Lin à Pokhara.....	228
Image cartographique 5 : Les unités géographiques au Népal (D'après Smadja 2003).....	232
Image cartographique 6 : Pokhara, une métropole lacustre au pied des Annapurnas.....	235
Image cartographique 7 : Toponymes des quartiers touristiques de Baidam-Lakeside.....	237
Image cartographique 8 : Les hauts lieux du <i>backpacking</i> dans le quartier de Kahare.....	242
Image cartographique 9 : Thamel, le quartier touristique de Katmandou.....	255
Image cartographique 10 : Les treks des Annapurnas.....	268
Image cartographique 11 : D'autres espaces de remplacement au Yunnan pour les individus à habiter polytopique.....	408

PHOTOGRAPHIES

Photo 1 : Camion de fret.....	85
Photo 2 : Hôtel frontalier a Rasuwa.....	86
Photo 3 : Soirée à l'hôtel.....	86
Photo 4 : Embarcadère pour le temple du Tal Barahi.....	90
Photo 5 : La librairie Paradise où l'on trouve un large rayon de récits de voyage et de littérature bien-être.....	102
Photo 6 : Librairie de voyage « Paradise time Travel » dans Jokhang à Lhassa.....	102
Photo 7 : Entretien cartographique à Beijing.....	104
Photo 8 : Vallée du Jinsha Jiang (affluent du Yangzi) au niveau des Gorges du Saut du tigre.....	129
Photo 9 : Une touriste posant devant le portique de Renmin Lu à Dali.....	131
Photo 10 : Deux jeunes hommes déguisés en Bai faisant semblant de moudre du blé en dansant au son d'une musique techno.....	132
Photo 11 : Trekkeurs dans les Gorges du Saut du Tigre, Yunnan.....	132
Photo 12 : Jeunes couples de touristes déguisés en mariés pour une séance photo à Shuhe.....	133
Photo 13 : Lac Tsonag depuis le train Lhassa-Shanghai.....	133
Photo 14 : Vallée de Lhassa a Dagze, Tibet.....	134
Photo 15 : Prairie et forêt de conifères du parc national du Potatso à Deqen (Shangri-La), Yunnan.....	134
Photo 16 : Le palais du Potala et la cours intérieure du monastère de Johkang.....	135
Photo 17 : Cyclotouriste sur la route 214 entre Lijiang et Shangri-La (Deqen).....	137
Photo 18 : Toit terrasse du <i>Desti Youth hostel</i> à Shuhe.....	141
Photo 19 : Cour intérieure du <i>Desti Youth Hostel</i> Shuhe.....	142
Photo 20 : La route 318 un peu avant Lhassa.....	193
Photo 21 : Le bâtiment des douanes chinoises au bout du pont au-dessus de la frontière.....	194
Photo 22 : Le bâtiment des douanes népalaises.....	194
Photo 23 : Traversée de la frontière de Rasuwa Gadhi.....	195
Photo 24 : L'esplanade où attendent les voitures tout terrain à destination de Katmandou.....	196

Photo 25 : Fang dans l'aile du temple coréen réservée aux voyageurs de passage.....	226
Photo 26 : Les cahutes du Freedom Café.....	227
Photo 27 : La colline de Sarangkot vue de la rive du lac Fewa, 1969 (Cred. D. and N. Hatch).....	232
Photo 28 : Le <i>Ratna Mandir</i> , palais royal de Pokhara en 1963 (Cred. Dan Pierce).....	233
Photo 29 : L'aire de parapente au-dessus de Sarangkot	236
Photo 30 : Le premier site de camping autour de 1973 (Cred. <i>the Peace Corps Nepal Photo Project</i>)	239
Photo 31 : Chemin piéton vers les <i>guest-houses</i> de Kahare	240
Photo 32 : Décorations murales psychédéliques dans une auberge de jeunesse de Pokhara.....	240
Photo 33 : La pergola du <i>Juicery Café</i> face au lac Fewa (Source : Tripadvisor).....	243
Photo 34 : Mei pendant son <i>woofing</i> au Népal.....	254
Photo 35 : Le Juicery café de Limei depuis la promenade.....	263
Photo 36 : Apprentissage du Paddle sur le lac Fewa	283
Photo 37 : Liu fumant une cigarette sur son <i>paddle</i> -(Cred. Jun)	284
Photo 38 : Descente en rafting de Pokhara vers le Chitwan	285
Photo 39 : Les cours d'Ai à l' <i>umbrella Café</i> et au bord du lac Fewa	289
Photo 40 : Les tatouages de Lin.....	295
Photo 41 : Fang au temple coréen de Lumbini avant de se raser	298
Photo 42 : Lin en sortant du salon de coiffure où elle a fait ses dreads (Cred. Lin).....	298
Photo 43 : Lin et des amis népalais et anglais pendant des <i>trips</i> aux drogues à Pokhara	299
Photo 44 : L'ouvrage <i>Sur la Route</i> de Jack Kerouac présenté dans une librairie alternative de Chengdu fréquentée par Lin.....	351
Photo 45 : Les paysages agricoles au nord de la vieille ville de Dali	394
Photo 46 : Une maison traditionnelle chinoise inhabitée en cours de délabrement et une maison louée et rénovée par un étranger pour faire une table d'hôte.....	394
Photo 47 : Un hôtel sur la rive du lac Wenhai en cours de démolition.....	395
Photo 48 : Le <i>hotspot</i> à photo à l'entrée de Honglong Jing.....	396
Photo 49 : Rue piétonne de Renmin LU	396
Photo 50 : Porte sud de la vieille ville fortifiée de Dali.....	398
Photo 51 : Quelques vendeurs de rue sur Guangwu	400
Photo 52 : La cour intérieure de la <i>Dali Art Factory</i> lors d'une mini-foire artisanale	403
Photo 53 : Un vendeur d'attrapeurs de rêves au <i>Coart</i>	404
Photo 54 : La foire du <i>coart</i> à Dali en octobre 2018.....	404
Photo 55 : L'entrée et la cour de « Omshandong », la maison partagée dans laquelle vit Mei et a vécu Mochou	405

SCHEMA

Schéma 1 : Schéma de la transformation existentielle par l'écart et la décoïncidence	66
Schéma 2 : Schéma de l'habiter polytopique (d'après M. Stock, 2006).....	68
Schéma 3 : Analyse du corpus d'entretien en trois temps.....	108
Schéma 4 : Les multiples ruptures de charge des touristes à la frontière de Rasuwa-Gadhi.....	197
Schéma 5 : Schéma de synthèse des dynamiques urbaines de Baidam-Lakeside à Pokhara.....	238
Schéma 6 : Logistique commerciale d'une boutique en ligne de <i>backpackers</i>	258
Schéma 7 : Placer la jeune génération chinoise dans la Chronologie socio-historique depuis 1950	317
Schéma 8 : Le poids des générations sur les jeunes chinois, un modèle en pyramide inversée	319
Schéma 9 : Schéma d'explication du spectre du code géographique des pratiques mobilitaires (d'après Stock et Duhamel, 2013)	373
Schéma 10 : Le stade débutant dans la constitution d'un habiter polytopique.....	376
Schéma 11 : Le stade intermédiaire de la constitution de l'habiter polytopique.....	381
Schéma 12 : Maîtrise globale de l'habiter polytopique.....	383
Schéma 13 : Organisation spatiale de la ville ancienne et ville nouvelle de Dali	393
Schéma 14 : Les espaces touristiques dans la vieille ville de Dali	397

TABLEAU

Tableau 1 : Panorama des revues de littérature sur le tourisme international chinois.....	28
Tableau 2 : Les contraintes temporelles dans les mobilités touristiques.....	41
Tableau 3 : Récapitulatif des consultants de Pokhara.....	98
Tableau 4 : Synthèse du corpus des entretiens	109

Tableau 5 : Âge et origine géographique des participants et âge et lieu de la première longue mobilité touristique	119
Tableau 6 : Répartition géographique des participants à l'enquête.....	126
Tableau 7 : Nature de l'emploi/occupation avant le voyage international et modalité de départ	173
Tableau 8 : Synthèse de la question de la planification du voyage au Népal à l'avance.....	212
Tableau 9 : Modalités d'entrée au Népal et <i>repeaters</i>	214
Tableau 10 : Tableau de synthèse des motifs initiaux de séjour du Nepal	216
Tableau 11 : Ce que les participants à l'enquête font réellement une fois au Népal	219
Tableau 12 : Les durées de voyage.....	252
Tableau 13 : Âge des participants à l'enquête de terrain.....	313
Tableau 14 : Le spectre des caractéristiques des rapports aux lieux des participants	374

Les voyages (trans)forment la jeunesse

Exploration de la capacité (trans)formatrice des déplacements touristiques à travers l'étude des voyages au long cours des *backpackers* chinois

Cette thèse présente l'émergence de la pratique du *backpacking* des Chinois urbains issus de la génération post-réforme. Malgré l'absence de mobilité touristique dans leur jeunesse, ils sont désormais nombreux à s'engager dans des itinéraires de *backpacking* en Chine et dans le monde. Le premier objectif de cette thèse est d'étudier la manière dont ils apprennent à voyager en autonomie et de répertorier les lieux qu'ils fréquentent, en Chine et à l'étranger. En prenant appui sur un cadre théorique de la transformation (Jullien) et avec l'aide des concepts d'écart (Laslaz, Jullien) et d'habiter polytopique (Stock), cette thèse avance l'hypothèse que le voyage comme déplacement forme et transforme l'individu au sens où c'est un temps privilégié pour questionner les normes culturelles chinoises et les manières de faire avec l'espace. Quittant tout, leur travail parfois leurs études, ils s'engagent dans de nouvelles pratiques sportives et corporelles et s'intègrent dans des lieux fréquentés par des *backpackers* de toutes nationalités. Ils développent de nouveaux rapports au corps, au temps, aux lieux et à eux-mêmes qui se matérialisent par la constitution d'un nouveau projet d'habiter en Chine, parfois à l'étranger. Afin d'étudier ces apprentissages et ces transformations, un double terrain a été mené au Népal pour observer le voyage en train de se faire puis en Chine et en particulier dans le Yunnan pour comprendre comment et où ils se replacent.

Mots clés

Backpacking – Apprentissages touristiques – Déplacement – Écart – Habiter polytopique – Spatialités – Chine – Népal.

Travels broaden the mind

Exploration of the transformative potential of tourist mobilities through the study of Chinese backpackers long-distance journeys

This thesis presents the emergence of backpacking among the urban post-reform Chinese generation. Despite the absence of tourist mobility in their youth, many of them now engage in backpacking itineraries in China and around the world. The first objective of this work is to study how they learn to travel independently and to list the places they frequent, in China and abroad. Using a theoretical framework of transformation (Jullien) and with the concepts of spatial gap (Laslaz, Jullien) and polytopic dwelling (Stock), this thesis states the hypothesis that the journey as a displacement, forms and transforms the individual in the sense that it is a privileged time to question Chinese cultural norms and ways of dealing with space. Leaving everything behind, their work, sometimes their studies, they engage in new sports and physical practices and integrate themselves in places frequented by backpackers from all around the globe. They develop new relationships to the body, to time, to places and to themselves which is then materialized in the constitution of a new project of dwelling in China, sometimes abroad. In order to study these learnings and transformations, a double fieldwork was conducted in Nepal to observe the in the making and in China, particularly in Yunnan, to understand how and where they replace themselves within society.

Keywords

Backpacking – Tourism Learning – Displacement – Gap – Polytopic Dwelling – Spatialities – China – Nepal